FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto 3

Num.° d' ordine 19-J-96

NAZIONALE
B. Prov.
11
517
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

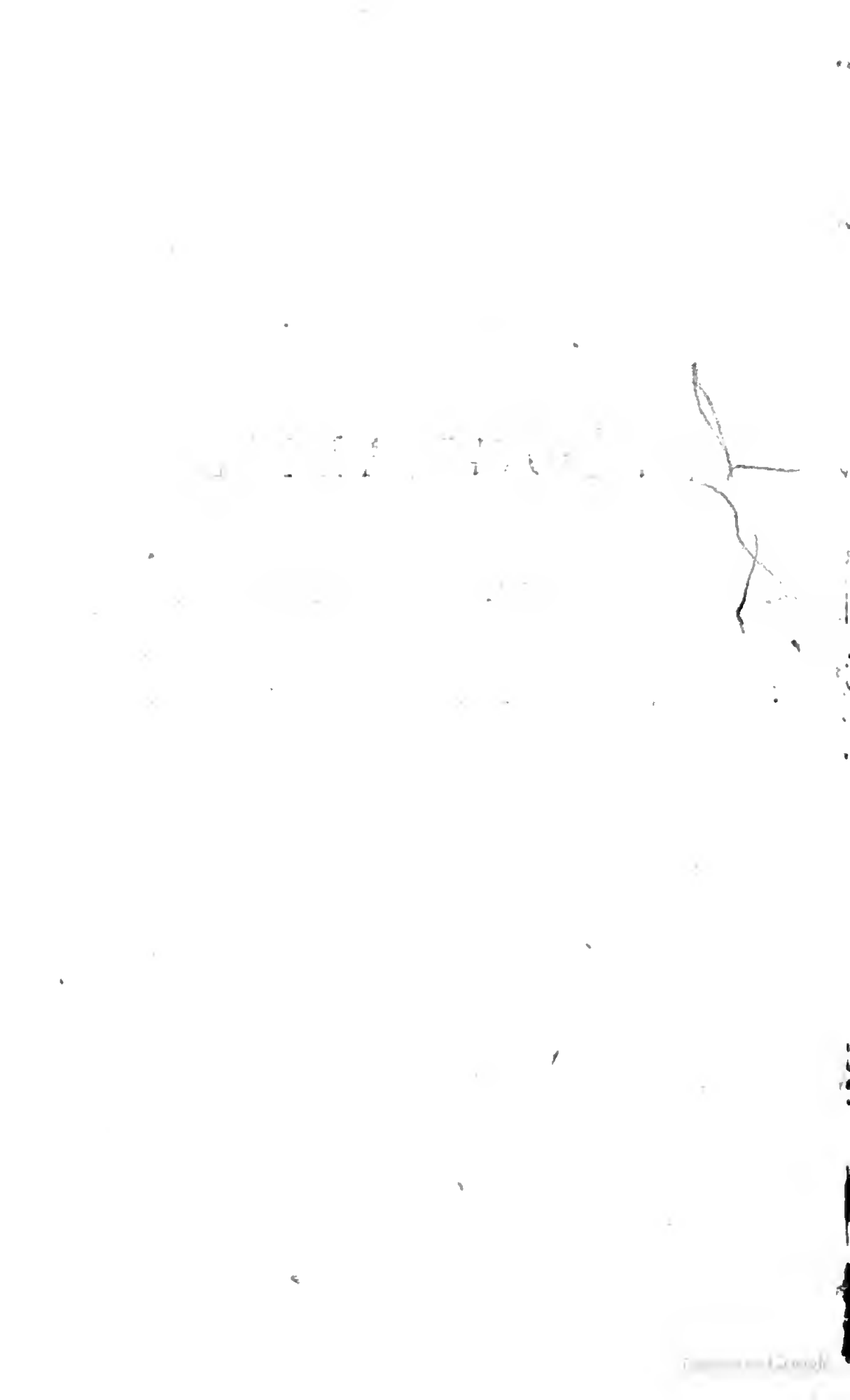
B - Rod -
II
1517

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.



J 10 f 50

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées.

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat.

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

DEUXIÈME VOLUME,

Contenant l'Introduction générale à l'Europe, la Russie, la Suède, le Danemark, avec leurs dépendances.

BIBLIOTECA PROVINCIALE

A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

EUROPE,

INTRODUCTION GÉNÉRALE;

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'EMPIRE DE RUSSIE;

RUSSIE D'EUROPE;

SUÈDE;

DANEMARCK AVEC LA NORVÈGE ET AUTRES ÉTATS DANOIS.

EUROPE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

BIBLIOTECA PROVINCIAL

PAR M. C. BRUN.

En sortant des mains de la nature, notre partie du monde n'avait reçu aucun titre à cette glorieuse prééminence qui la distingue aujourd'hui. L'Europe est non seulement la moins étendue des quatre parties du monde, elle est même celle qui offre le moins de beautés naturelles, et qui possède le moins de richesses territoriales. L'Orellana, le Nil, ces superbes rois des fleuves, se trouveraient trop à l'étroit dans toute l'étendue de notre presqu'île; nos plaines les plus fertiles seraient regardées comme des terrains arides auprès des contrées qui bordent le Gange. A la vérité, nos montagnes, peu riches d'or et de diamans, renferment des trésors plus utiles, le fer, le sel, les houilles; la nature nous a donné des mines d'étain, de ce métal qu'elle semble avoir si rarement répandu sur le globe. Mais si nous fesons la revue de notre règne animal et de nos végétaux, nous ne retrouvons ni la richesse variée de l'Asie, ni la magnificence gigantesque de l'Afrique. Nous ne pouvons nommer que *quinze* à *seize* espèces de quadrupèdes qui nous appartiennent *exclusivement;* encore sont-ce des espèces peu distinguées, de petits animaux de peu d'apparence. Parmi les races animales qui nous sont communes avec l'Asie et l'Afrique, il n'y en a en Europe que trois ou quatre qui se distinguent par leur beauté; le cheval, le cerf, l'élan. Notre laine fine nous est venue de l'Afrique. Ces fruits qui font aujourd'hui l'orgueil de nos jardins, sont également un présent des climats plus fortunés; la Perse nous donna ses pêchers, la Chine ses orangers. Jusques au cerisier, nous l'avons emprunté de l'Asie mineure. Nous ne sommes riches que d'emprunt.

Tel est néanmoins le pouvoir de l'esprit humain. Cette région que la nature n'avait ornée que de forêts immenses, s'est

peuplée de nations puissantes, s'est couverte de cités magniques, s'est enrichie du butin des deux mondes; cette étroite presqu'île, qui ne figure sur le globe que comme un appendice à l'Asie, est devenue la métropole du genre humain, et la législatrice de ce vaste univers. L'Europe est par-tout; un continent entier n'est peuplé que de nos colons; la moitié de nos armées suffirait pour conquérir la faible Asie et la féroce Afrique. Nos pavillons couvrent l'Océan, et tandis que l'industrieux Chinois n'ose dépasser les bornes des mers qui l'ont vu naître, nos hardis navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça dans son cabinet un de nos géographes. La nature elle-même semble nous obéir; nous avons resserré le domaine de l'antique Océan et suspendu des villes sur l'abîme des flots; nous l'ordonnons, et le rapide torrent suit paisiblement une route nouvelle; le rocher de granit saute avec fracas, et les mers étonnées mêlent leurs ondes dans de nouveaux détroits. La foudre de la terre est dans nos mains, et celle du ciel tombe enchaînée à nos pieds. Nous essayons d'un vol hardi le chemin de l'Olympe, et si nous ne pouvons point dégager nos corps des liens qui l'attachent à la terre; du moins, notre pensée libre et immortelle embrasse l'immensité de l'espace et l'immensité des siècles. Pour comble de tant d'avantages, nous possédons dans l'art de l'imprimerie un moyen presque infaillible de transmettre à nos derniers neveux ce superbe héritage de pouvoir, de science et de gloire. L'empire des Européens ne périra qu'avec le globe.

Si la géographie politique trouve autre part des contrastes de mœurs plus saillans, des usages plus singuliers, des caractères plus originaux, plus entiers, un monde plus poétique et qui prête plus à la variété des descriptions; du moins elle ne trouve nulle part rien d'important et d'admirable, comme le mécanisme si compliqué de nos sociétés; rien d'ingénieux, comme le système de notre équilibre politique; rien de profond comme les ressorts variés de notre liberté civile; en recueillir historiquement les traits les plus marquans, est la plus noble, comme la plus difficile de ses occupations.

Pour l'aider à ce travail, la géographie physique vient nous indiquer deux causes générales, qui n'ont pas contribué médiocrement à donner aux Européens un tel ascendant sur le reste des mortels.

La première, c'est l'heureuse température de notre climat, qui plus qu'aucun autre, est favorable au plus grand développement des forces physiques et morales de l'homme. Eloignée de la zone-torride, l'Europe ne touche que par ses extrémités aux régions glaciales; de vastes bras de l'Océan et des mers intérieures servent par leurs exhalaisons à tempérer également le froid et les chaleurs. Ces nuées d'insectes qui couvrent les champs de l'Amérique, ne nous tourmentent point; rarement les épidémies si ordinaires dans les autres parties du monde, sont venues couvrir nos cités de deuil. Une race d'hommes pleins de santé physique et d'énergie morale, renaît continuellement dans nos villages, sur nos montagnes. Nous savons mieux qu'aucune autre race supporter et le froid des pôles, et les chaleurs des tropiques.

Le second avantage physique de l'Europe, c'est d'avoir son sol coupé de nombre de montagnes, de rivières, de détroits et de golfes. Ces barrières naturelles assignent à chaque peuple sa sphère d'activité et de puissance; si l'on voulait toujours écouter la raison, elles rendraient les guerres moins rares; du moins, elles arrêtent les progrès des conquérans qui se sont étendus avec rapidité dans les immenses plaines de l'Orient. Elles donnent presque à toutes les nations Européennes les mêmes facilités pour s'élancer dans la carrière de la navigation et du commerce. La fertilité moyenne de notre sol, fondée sur cette conformation inégale, appelle, excite, aiguillonne plus efficacement l'industrie, que la trop facile richesse de ces pays où la nature récompense si amplement même un travail léger.

Avouons cependant que ces deux avantages pris séparément n'appartiennent point exclusivement à l'Europe; mais cette partie du monde est la seule grande région qui les réunisse tous les deux. Observons aussi que tout ce que nous venons de dire ne peut point s'appliquer à une très-grande partie de la Russie d'Europe.

On a souvent dit que l'Europe était à l'égard de la terre ce que la Grèce jadis fut à l'égard de l'Europe. La Grèce a le sol médiocrement fertile, la surface variée et coupée, des limites naturelles; entourée de mers, baignée de golfes profonds, elle tenait un heureux milieu entre l'hiver de la Scythie et les ardeurs de l'Egypte. Elle dominait les mers alors les plus con-

nues. Mais ce parallèle entre l'Europe et la Grèce doit être étendu à des rapports plus nobles que ceux de la nature corporelle. Le jeu mutuel de plusieurs caractères nationaux différens et même opposés ; l'esprit de la liberté tant civile que politique ; voilà les deux grands points de ressemblance entre des choses et des hommes que vingt siècles en vain semblent séparer.

Comme la Grèce, l'Europe sans doute s'est moins éloignée des règles du droit naturel que les autres peuples de la terre ; malgré la Saint-Barthelemi, nous ne sommes point des fanatiques ; malgré la honteuse traite des nègres et notre malheureux système colonial, nous ne sommes point des barbares ; les idées de la justice éternelle ont pris racine dans l'Europe, les rameaux peuvent se dessècher, la tige conserve toujours un germe de vie. Même dans nos monarchies les plus absolues, il y a une infinité de petits ressorts qui adoucissent l'action du gouvernement ; même chez nos peuples les moins libres, il y a plus d'esprit public que dans tout le reste de l'univers. Ailleurs, tout reste endormi et enseveli dans une nuit éternelle ; l'Europe a du moins vu luire quelques rayons de la justice et de la liberté. Du sein de nos orages politiques, l'avenir semble sortir brillant et radieux. Un jeune prince, élève de la philosophie, vient d'assurer au vaste empire des Russies la liberté de la presse et la distribution égale de la justice ; son exemple doit éclairer les souverains sur leurs véritables intérêts, et sur la seule manière de rendre légitime un pouvoir illimité. D'un autre côté, le héros de notre âge, après avoir, par ses victoires, rétabli l'équilibre de l'univers, conduit, en sage tuteur, les premiers pas d'une jeune république dans les sentiers du bonheur et de la gloire.

Loin de nous de vouloir tracer ici le tableau complet de l'état politique de l'Europe. Nous ferons seulement quelques remarques, qui, dans le moment actuel, doivent servir de guide à la *géographie politique*, lorsqu'elle décrit les différentes formes du gouvernement, anciennes et nouvelles.

Il y avait dans l'Europe deux systèmes de liberté politique, que l'on doit bien distinguer pour se former une idée générale de l'état de cette partie du monde. L'un de ces systèmes voulait tantôt l'aristocratie, tantôt la démocratie, et dans l'un et l'autre cas, l'exercice immédiat du suprême pouvoir par ceux qui forment la nation souveraine ; ce système, né dans

les petites villes de la Grèce, ne pouvait qu'avoir de fausses conséquences, dès qu'il fût appliqué aux grandes nations; de-là l'opinion générale qui condamnait les grandes nations à la monarchie absolue. La Suisse, la Hollande, Venise et Gênes étaient des républiques tout aussi bien et aussi mal constituées que celles de la Grèce. Un système plus majestueux, plus solide nous est venu des Goths, de ce superbe peuple, dont *Montesquieu* a saisi le génie. Balancer les pouvoirs l'un par l'autre; l'unité du gouvernement dans les mains d'un seul chef, la souveraineté nationale et l'autorité législative dans le corps des propriétaires, la force physique et les droits de la nature dans l'assemblée du peuple, telle était la sublime question, je ne dirais pas *résolue*, mais *posée* dans le système gothique, système auquel il faut rapporter tout ce qu'il y avait de liberté en Angleterre, en Suède et autres grands Etats. Ce système a un défaut capital pour notre siècle; la seule *propriété territoriale* y est comptée pour *quelque* chose. Mais nous avons aujourd'hui deux autres espèces de propriétés, également précieuses et qui doivent être également sacrées; je veux parler *des lumières* et de *l'industrie*. Asseoir sur cette triple base la liberté publique et particulière, telle sera l'orgueilleuse prérogative de *quelques* peuples, dont l'exemple ne manquera pas d'imitateurs. Jouir du moins d'une liberté entière des opinions; voir l'administration intérieure améliorée; sur-tout, voir fixé plus clairement et plus solidement *le droit public de l'Europe*; telles sont les espérances ou plutôt les demandes impatientes que toutes les nations civilisées s'attendent à voir réalisées dans le grand siècle qui vient de commencer, dans le siècle de *Bonaparte l'invincible* et d'*Alexandre le pacifique*.

Si quelque chose pouvait troubler des epérances si douces, ce serait sans doute l'inquiétude inspirée par cette politique ambitieuse, qui semble, dans les conseils de plusieurs souverains, avoir pris la place de la sagesse et de l'équité. Mais si la soif des conquêtes et des agrandissemens dévore encore le cœur de quelques insensés, consolons-nous en considérant quelles puissantes barrières la nature des choses oppose à leurs desseins.

Des obstacles invincibles empêcheront éternellement la réunion de l'Europe dans un seul Etat. Il convient de les remarquer ici.

Trois grandes familles se partagent l'Europe civilisée; elles diffèrent sur des points si essentiels, qu'il est impossible que l'une s'allie à l'autre par des liens plus étroits que ceux d'une bienveillance générale.

Le catholicisme et *les langues d'origine greco-latine* dominent dans le Sud et l'Ouest, depuis le détroit des Gaules jusques aux colonnes d'Hercule et aux bouches de l'Adriatique.

Le Nord - Ouest et le Nord forment le domaine des *langues Gothico-Germaniques* et des églises protestantes.

L'Est tout entier, depuis les bords glacés de la Dwina, jusques aux portes de Constantinople, est habité par les *nations Slavonnes*, ou par leurs sujets; le rit grec-oriental y domine.

Les *deux premières* de ces trois grandes familles voyent même dans leur sein régner des schismes si décidés, soit de politique, soit de mœurs, que toute probabilité d'une *monarchie universelle* future s'évanouit.

Une autre idée, non moins absurde, semble sourire à quelques hommes qui prennent leur petite vanité personnelle pour de l'orgueil national. Une *langue universelle* doit, selon eux, étendre sa domination tyrannique d'un pôle à l'autre; des nations nombreuses et puissantes doivent renoncer à leur langue chérie, à leur caractère héréditaire, à leur goût distinctif; le seul effort d'esprit qui leur sera permis, doit n'être que celui d'une humble et servile imitation. Si ces prétentions insensées, mises en avant par quelques *Gascons*, pouvaient se réaliser, on verrait nécessairement les sciences, les lettres et les arts devenir l'héritage exclusif d'une seule nation, d'une seule ville; les contrées éloignées de ce centre des lumières, se verraient comme Saturne et Uranus, plongées dans une atmosphère de ténèbres éternelles. Le hasard de la naissance deviendrait la source d'une *aristocratie d'esprit et de génie*, cent fois plus insupportable que celle des richesses et des rangs. Mais non; cette tyrannie morale ne s'établira jamais en Europe. Par-tout l'orgueil national veille; par-tout un esprit public se forme, s'éclaire et se fortifie; par-tout les peuples commencent à se dire: « *Et nous aussi, nous avons nos Héros et nos Dieux!* (1)

Le peuple français ne conservera l'estime et la bienveillance

(1) Παρα γαρ θεοι εισι και ημιν. Iliad IV, p. 440.

de l'Europe, qu'autant qu'il bornera ses prétentions à n'être que le premier parmi des frères libres et égaux. Semblable à la Grèce, l'Europe aura son Athènes, sa Sparte, sa Thèbes. Chaque nation développera ses forces d'une manière indépendante et originale. La rivalité servira à la fois d'aiguillon à la paresse et de barrière au mauvais goût. Ce superbe développement de la *perfectibilité* humaine ne demande qu'un siècle, qu'un demi siècle de paix pour éclipser à jamais les célèbres merveilles de la sublime antiquité.

Combien se trompent-ils, ceux qui regardent le *Christianisme* comme devant, par sa nature, être un éternel obstacle aux progrès de l'esprit humain! Sans doute, les beaux-arts et la poésie regrettent amèrement les aimables divinités de l'Olympe et du Parnasse. Mais ce désavantage de notre âge est peu de chose en comparaison avec le bienfait de la morale évangélique. Les Romains et les Grecs auraient pu parvenir à découvrir un nouveau monde, à mesurer l'orbite des corps célestes, à calculer la vaste mécanique de l'univers; mais jamais ils n'auraient pu répandre parmi toutes les classes du peuple, dans les ateliers, dans les cabanes de la pauvreté, ces maximes vertueuses et pacifiques, simples et sublimes, qui, par la médiation du christianisme, ont été transplantées des bords sacrés du Gange dans notre Europe.

Avouons, néanmoins, que l'avantage de posséder une religion vraiment morale n'appartient pas exclusivement à notre partie du monde. Mais l'Europe seule possède, à côté de ses institutions religieuses, une puissance modératrice qui calme les fureurs de l'intolérance, et arrache la torche des mains du fanatisme. Je veux parler de la *philosophie*, déesse bienfesante « qui créa les sociétés, inventa les lois, » forma les mœurs, établit les institutions, nous donna la » tranquillité de la vie, et nous rassura contre les terreurs » de la mort (1). » C'est au pied de ses autels, que les Européens éclairés sont tous frères. Son flambeau peut seul éclairer les hommes appellés à gouverner leurs semblables. Le perdent-ils de vue? toutes les petites ressources du machiavélisme ne peuvent que reculer le moment de leur perte. Mais si les gouvernemens, trop sages pour se mettre en état de

(1) *Cic. Tuscul V.*

révolte contre la raison publique, la prennent plutôt pour leur unique guide, alors on verra l'esprit philosophique diriger vers des objets utiles cette activité remuante, cette soif de choses nouvelles et extraordinaires, ce vague pressentiment d'un *mieux* inconnu, phénomènes qui distinguent notre âge, et qui déjà ont produit tant d'explosions à jamais mémorables.

Mais descendons de ces régions de la spéculation, et contens d'avoir saisi, sous un coup-d'œil rapide, les traits caractéristiques de l'Europe morale et politique, rassemblons maintenant quelques observations générales, qui puissent servir de base commune aux descriptions particulières des pays divers que l'Europe renferme.

Nom de l'Europe. — L'étymologie la plus vraisemblable est celle qui cherche l'origine de ce nom chez les Phéniciens. Ces navigateurs crurent remarquer que la terre ferme était composée de deux parties; l'une, celle qu'ils habitaient eux-mêmes, et qu'ils appelèrent simplement *Asi*, c'est-à-dire, *la moitié, notre moitié;* l'autre, celle que leurs vaisseaux rencontraient en allant vers l'Occident, et qu'ils nommaient *Ma-Erob*, c'est-à-dire, *vers l'Ouest.* Cette dénomination a dû prendre naissance dans les tems où les Phéniciens, ne connaissant pas encore le détroit de Gibraltar, regardaient l'Europe et l'Afrique comme un seul continent.

Limites. — On n'est pas d'accord sur les limites qu'il convient de donner à l'Europe. Les anciens, ne connaissant bien que les pays situés sur la Méditerranée, avaient, mal à-propos, attribué au fleuve *Don* ou *Tanaïs*, l'honneur de séparer l'Europe et l'Asie. Le premier point de séparation bien décidé, c'est le Bosphore Cimmérien, ou le détroit de Caffa, qui sépare la Crimée, aujourd'hui la Tauride, du Kuban et de la Caucasie. En traversant la mer Noire, nous entrons dans le canal de Constantinople, ou le Bosphore de Thrace. Nous devons ensuite traverser la Propontide, franchir l'Hellespont et continuer notre route à travers la mer Egée, en rangeant à gauche Ténédos, Mitylène, Scio, Samos, Nicaria, Cos, Rhodes; et à droite, Naria, Stampalie et Scarpanto. Telle est, du moins, la limite la plus suivie, et il est impossible dans ces parages remplis d'îles, d'en fixer une plus exacte. La Méditerranée forme ensuite, au sud, une

frontière incontestable entre l'Europe et l'Afrique ; néanmoins l'île de Malte a été un sujet de dispute, même dans le parlement britannique.

Une question plus intéressante s'offre lorsque, entrant par le détroit de Gibraltar dans l'Océan occidental, nous voyons devant nous les îles Açores. La proximité semble les devoir faire regarder comme appartenantes à l'Europe. Mais, si en adoptant, avec certaines restrictions, le système de *Philippe Buache*, sur les montagnes marines, on croirait devoir regarder les Canaries, Madère et les Açores, comme la continuation de la chaîne, connue sous le nom du *mont Atlas*. Il deviendroit indispensable de regarder avec *Delisle* et autres, les îles Açores comme une appendice à l'Afrique. Nous suivons cette opinion.

Si nous nous refusons à reconnaître les Açores pour une partie de l'Europe, on peut croire que nous serons encore moins faciles par rapport à l'Islande. Lorsque cette terre fut découverte, on ne se doutait pas encore de l'existence du Nouveau-Monde, et l'on ne pouvait la placer que parmi les îles voisines de l'Europe. Aujourd'hui, il suffit de jeter un coup-d'œil sur un globe terrestre, pour se convaincre de l'absurdité qu'il y aurait à étendre les limites de l'Europe au-delà des îles de Ferœr. Les abîmes de l'Océan occidental, et ensuite ceux de l'Océan septentrional, nous séparent sous tous les rapports géographiques de ces terres Arctiques, qui, plus convenablement peuvent être regardées comme attenant à l'Amérique septentrionale.

Le détroit de Waigatz sépare, vers le nord-est, l'Europe de la Nouvelle-Zemble. Depuis ce détroit, une chaîne de montagnes au moins aussi considérables que les Alpes, se dirige vers le sud, en ne s'éloignant que fort peu du 76e. parallèle du méridien de l'île de Fer (1). Cette chaîne, qui

(1) Les monts Poyas ont un double commencement. Une branche vient du cap Olenoi, situé sur le golfe d'Oby, à 73 deg. de latitude, et 90 de long. est de l'île de Fer. Une autre s'élève rapidement près du détroit de Waigatz; celle-ci est la principale, d'après Pallas. Ces deux branches se réunisseut sous le 67me. deg. de latit., et le 77me. de long. Au 65me. deg. de latit., une branche secondaire fait un coude jusqu'au 73me. deg. de long. Sur quelque cartes on a confondu la direction de cette branche avec celle de la chaîne principale.

parcourt une espace de plus de 300 lieues, et qui porte successivement le nom de monts *Poyas*, *Werchoturie* et *Ural*, est incontestablement la seule limite naturelle entre l'Europe et l'Asie. Sous le 54e. parallèle de latitude, près les sources, la chaîne principale se tourne vers l'est; mais des hauteurs continuent à régner jusques vers les sources de la rivière d'Emba, ou Yemba, qui se jette dans la mer Caspienne. En tirant de l'embouchure de cette rivière une ligne au sud-ouest jusqu'aux bouches du Terki, et ensuite le long du Caucase, jusqu'au détroit de Caffa, on aurait *la frontière naturelle* de l'Europe vers l'est.

Mais le défaut des relations exactes, sur le mont Ural, fit que les géographes anciens se formèrent sur la fixation de cette limite divers systèmes, dont les deux plus modernes seuls méritent d'être cités ici.

D'après le système adopté par *Robert Vaugondy*, par l'Allemand *Hase* et autres, on quitte les monts Poyas, déjà sous le 62e. degré de latitude, et l'on suit les limites septentrionales et occidentales des gouvernemens russes de Perm, de Wiatka et de Casan, jusque vis-à-vis l'embouchure de la *Sura*, rivière qui qui tombe dans le Wolga. On remonte la Sura jusqu'à ses sources; on descend ensuite la *Medwediza*, petite rivière qui se jette dans le *Don*; ce dernier conserve ainsi son antique rang de fleuve limitrophe entre l'Europe et l'Asie.

Le célèbre voyageur *Pallas*, qui a parcouru toutes ces contrées, observa les contrastes que le climat et le règne végétal offrent en deçà et en delà des monts Ural. Il proposa, en conséquence, de suivre la chaîne de ces montagnes jusqu'aux sources de la rivière de Bielaia, environ sous le 55e. degré de latitude; là, il prend la chaîne encore assez haute, appelée *le faux Ural*, qui s'étend entre Samara et Orenburg. Selon Pallas, cette chaîne se lie avec une hauteur considérable, qui se dirige vers l'endroit où la rivière d'*Ulostan* tombe dans le Wolga. Ici Pallas franchit le *Wolga*, et continue à suivre la hauteur qui règne le long des bords occidentaux de ce fleuve, jusqu'à l'embouchure de la *Sarpa*, rivière qui sépare la *Steppe*, ou plaine de Cuban, de celle d'Astrakan. Pallas fait toujours régner cette hauteur à l'ouest de la Sarpa, et depuis les sources de cette rivière jusqu'a *la*

mer d'Azow, entre les embouchures du Don, et celles du Kuban.

La proposition de Pallas a été accueillie par tous les géographe allemands, et se trouve également adoptée sur plusieurs cartes Françaises. Il serait néanmoins à désirer qu'on rejetât toutes ces limites arbitraires, et qu'on se tînt à celles que la géographie physique et la géologie indiquent. Le bassin du Wolga est coupé en deux, par la frontière de Pallas, aussi bien que par l'ancienne; cette seule circonstance suffit pour prouver que ni l'une ni l'autre de ces limites répondent à ce que la géographie physique a droit d'exiger.

ETENDUE ET POPULATION. — Une suite inévitable de l'incertitude qui règne par rapport aux frontières orientales de l'Europe, c'est l'impossibilité de bien fixer son étendue en lieues carrées. D'ailleurs, les gouvernemens russes sur l'Ural, le Wolga et la mer Caspienne n'ont jamais été bien exactement mesurés. C'est le même cas avec une partie de la Pologne et de la Turquie. Voici ce que nous regardons comme le plus sûr dans les différens calculs qu'on a faits sur cet objet.

		milles carr.	lieues carr.
L'Europe aurait, d'après l'ancienne frontière,	Selon *Busching*, qui ne compte ni les Açores ni l'Islande. . .	152,000	422,222
	Selon *Gaspari*, qui compte les deux pays mentionnés. . . .	161,425	448,402
D'après la frontière de *Pallas*,	Selon *Gaspari*	171,164	475,455
	Selon nous.	173,000	480,555
D'après la frontière naturelle, proposée plus haut, au moins.			500,000

On varie également sur le nombre des habitans. *Busching* ne la fait monter qu'à 140 millions; *Gaspari* donne 160 millions, d'après l'ancienne frontière, et 164,300,000 d'après celle de Pallas. Nous renvoyons nos lecteurs au *tableau statistique général*, qui se trouve annexé à la fin de cette introduction.

Voici quelques dimensions remarquables de l'Europe:

Du cap Saint-Vincent au détroit de Waigatz, *longueur de l'Europe*. . . . . 1,235 lieues.

Du cap Gates au cap Ortegal, largeur de la peninsule hispanique 210

De Port-Vendres à Fontarabie, largeur de l'isthme des Pyrénées. 96

Du cap Colonne, en Calabre, aux extrémités de l'Ecosse, une partie sur l'eau. . . . 600

De la mer Adriatique à celle du Nord (Venise —Flessingue). 200
Du cap Matapan, en Gréce, au cap Nord, en Laponie, *plus grande largeur* de l'Europe. 870
De la mer Noire à la mer Baltique (Akierman —Pillau). 268
De la mer Azow à la mer Blanche. 375

La *Bohème* est à-peu-près dans le centre de l'Europe.

Mers, Golfes et Détroits. — *L'Océan occidental ou atlantique* baigne les côtes du Portugal et de l'Espagne ; il communique à la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, dont nous parlerons plus bas ; il forme ensuite le *golfe de Biscaye* ou *de Gascogne*, entre la France et l'Espagne, et *la Manche* ou *le canal britannique*, entre la France et la Grande-Bretagne. La Manche communique avec la mer du Nord par un détroit large de 21,369 toises, selon Picard et de la Hire. On le nomme en français *Pas-de-Calais* ; en anglais, *Streets-of-Dover ;* en hollandais, *de Hoofden.* Plus loin, vers le nord, l'Océan forme, entre les deux grandes îles britanniques, un canal nommé *Mer-d'Irlande*, ou *Canal-Saint-George.* Les limites naturelles de l'Océan occidental ou le Nord, sont le canal entre le Groënland et l'Islande ; une ligne tirée de la pointe sud-est de cette dernière île à celles de Feroër, et de-là au cap Dungsbyhead en Ecosse ; ensuite la Grande-Bretagne et le Pas-de-Calais. Si l'on examine les terres et les îles situées dans cette direction, on semble reconnaître une chaîne de liaison entre l'ancien et le nouveau continent, qui aurait subi de grandes révolutions. M. *Desmarets* a cherché à prouver qu'il y avait autrefois un isthme entre Douvres et Calais. D'un autre côté, le travail de l'eau ou du feu est visible dans les îles de l'Ecosse. Les *Feroër* semblent avoir été séparées par une révolution volcanique, Le feu souterrain consume encore l'Islande.

L'Océan septentrional dont l'étendue vers le nord n'est pas connu, baigne les îles Orcades et celles de Shetland, les côtes de la Norwège et de la Russie. Il forme dans ce dernier pays un vaste golfe, nommé *la Mer-Blanche*, dans laquelle s'écoulent plusieurs rivières considérables, qui rendent ses eaux très-douces. L'Océan septentrional lui-même

ne reçoit, jusqu'au Cap-Nord, que de petites rivières; en même-tems il est débarrassé d'îles. Ces deux circonstances réunies lui donnent, dans cette partie, peu de disposition à se geler : on n'y voit que des glacons flottans. Mais, à mesure que cet Océan s'avance entre les terres arctiques et la Sibérie, et lorsqu'il a reçu les eaux des grands fleuves de l'Asie septentrionale, il devient digne du nom de *la Mer Glaciale*. Le Cap-Nord en Laponie et la mer de Kara, près la Nouvelle-Zemble, sont sous la même latitude. Cependant les glaces restent deux ou trois mois de plus dans cette dernière mer que dans les baies de la Laponie. Heureuse circonstance pour le nord de l'Europe ! Elle permet aux blés de prospérer jusques sous le 64e. parallèle en Scandinavie, tandis qu'en Groënland, déjà sous le 50e. dégré, la végétation se meurt.

Outre ces deux parties du grand Océan, l'Europe est encore coupée par des *mers intérieures*, qu'on peut ramener à deux grands bassins, celui du nord et celui du midi. Nous commencerons par les Méditerranées du nord.

La *mer du Nord* (1), appelée *mer d'Allemagne*, est bornée au sud par le détroit de Calais, et au nord par les îles Orcades, celles de Shetland et le cap Stat en Norwège, au-dessus de Bergen. Cette mer a les eaux plus douces que l'Océan, grasses, et remplies de plantes marines. On y voit souvent de très-fortes écumes de mer. Des brouillards épais s'élèvent soudain de son sein, s'avancent dans des formes grotesques vers le rivage, et tombent, comme une rosée amère et saline, sur les arbres dont elles arrêtent la végétation : mais les herbes semblent en tirer une verdure plus belle et plus fraîche. La mer du Nord est en partie sujette au flux et reflux. Ces mouvemens sont plus forts vers les côtes de la Basse-Saxe et de la Hollande (2). Une île du Sleswick,

(1) On peut contester à la mer du Nord sa place parmi les mers intérieures. C'est une chose indifférente, et sur laquelle nous n'insistons point.

(2) C'est sur-tout le vent de nord et de nord-ouest qui occasionne ces hautes-marées. Ce vent communique rapidement à la mer du Nord la marée de l'Océan-septentrional, qui se réunit avec l'impulsion donnée par l'Océan-atlantique, à travers le Pas-de-Calais. Ces deux forces se rencontrant presque dans une ligne directe, font refluer les eaux avec violence vers le golfe

engloutie en 1634, et le golfe nommé le *Zuyderzée*, formé dans le 13e. siècle, attestent ici la puissance de la mer, à laquelle l'industrie humaine a opposé de vastes digues. La mer du Nord est coupée en deux parties par le *Banc-de-Dogger*, qui, selon quelques traditions, a dû être une terre attenante au Jutland. On prétend qu'il se trouve dans ces parages des *arbres de mer*, d'une grandeur démesurée; mais nous doutons qu'on ait bien examiné les branches qu'on dit en avoir arrachées; ce pourrait être des bois flottans apportés de l'Océan septentrional.

Le *Kattegat* ou le *Codan*, est une manche formée par la mer du Nord, entre le Danemarck et la Suède. On regarde communément le cap de Skagen en Jutland comme le point de commencement. Cette manche est semée d'écueils et de bas-fonds.

Trois détroits nous mènent du Codan dans la *mer Baltique*, que les Allemands et les Scandinaves appellent *mer d'Est*. Cette Méditerranée du nord tire son nom d'un mot danois et suédois *Belte*, qui veut dire *Ceinture*. Ce nom fut proprement donné à ces bras nombreux qui ceignent les îles danoises. La grande mer Baltique porta toujours, chez les historiens islandais, le nom d'*Austur-wick*, c'est-à-dire, *golfe d'Est*. Mais, comme les nations du midi ne connurent que fort tard la véritable étendue de cette mer, le nom d'une partie fut appliquée au tout. Les deux détroits, et même, dans le langage commun, toutes les eaux qui séparent les îles de Selande, de Fionie et autres de la presqu'île du Jutland, conservent encore le nom de *Grand* et *Petit-Belt* (1). Le troisième canal, qui sépare le Danemarck et la Suède, s'appelle l'*OEre-Sund*, ou simplement le *Sund*. Ces trois canaux semblent avoir été formés par la Baltique, lorsque, engorgée des eaux de son vaste bassin, cette mer intérieure s'ou-

---

de Hambourg et vers celui de Boston, en Angleterre. Il est même très-vraisemblable que ces deux golfes ont été originairement formés par la force des vagues.

(1) Les Allemands disent que le mot *Belt*, en langue frisonne, veut dire *une irruption de la mer*. Cela peut-être, mais les peuples qui habitent autour de la Baltique n'ont jamais parlé frison.

vrit

vrit un débouché vers l'Océan la conformation des côtes et la nature même du sol déposent contre l'hypothèse d'une irruption de l'Océan(1). Les eaux de la Baltique sont très-douces, à cause des nombreux fleuves et lacs qui s'y déchargent. *Wallerius* trouva que les matières salines n'y fesaient généralement que la trente-sixième partie. Dans le golfe de Finlande, les eaux sont presque douces. Un autre savant Suédois, *André Celsius*, a voulu prouver que les eaux de la Baltique ont diminué de 45 pouces de profondeur dans le cours d'un siècle. Ce fait est devenu l'objet de vives disputes et de l'attention des géologues. Nous avons traité cette question dans la *Géographie physique*. Il nous paraît incroyable, malgré les preuves citées par *Busching*, que le flux et le reflux n'aient aucune influence sur l'équilibre de cette mer.

Le *golfe Bothnique* et celui de *Finlande* font partie de la mer Baltique, et sont, aussi-bien qu'elle, remplis d'écueils et de bas-fonds. De ces deux golfes sortent des courans très-forts qui continuent de régner dans toute la Baltique (2).

Nous allons considérer les mers intérieures du Midi, qui forment une masse plus que double de celle des mers du Nord.

Le *détroit de Gibraltar*, large de 7 à 8 lieues, nous ouvre l'entrée de la *mer Méditerranée*, qui baigne les côtes de toute l'Europe méridionale, et reçoit divers noms, d'après les pays qui la bordent. Les deux premiers détroits qui s'offrent à nos regards, sont ceux qui séparent la Corse de la Sardaigne et la Sicile de l'Italie. Le premier doit son nom à la ville de *San-Bonifacio*; l'autre, au *Phare de Messine*. Entrés dans le *second bassin* de la Méditerranée, nous voyons au nord la *mer Adriatique*. L'*Archipel*, ou la *mer Egée*, est une manche semée d'îles, et qui se termine au nord-est par l'étroit *passage des Dardanelles*, jadis célèbre sous le nom

(1) On ne parle ici que d'un événement postérieur aux grandes révolutions arrivées sur le globe.

(2) La Baltique a été toute entière prise des glaces dans les années 1323, 1423, 1670, et à quelques autres époques moins certaines, mais ce sont des cas extraordinaires; même les détroits ne se gèlent pas, dans les années ordinaires, par une suite de la température *locale*, mais parce que les vents du nord y amènent des glaçons qui s'y arrêtent.

d'*Hellespont*. Nous entrons dans le petit bassin de la *Propontide* ou *mer de Marmara*, qui, par le *canal de Constantinople*, autrefois nommé *Bosphore de Thrace*, communique avec la *mer Noire*. Cette mer, qui forme le troisième grand bassin intérieur du midi, reçoit, par le *détroit de Caffa* ou le *Bosphore Cimmérien*, les eaux bourbeuses de ce *marais méotique*, dont les modernes ont mal-à-propos fait la soi-disante *mer d'Azow*. Là finit cette chaîne des mers intérieures, superbe et *unique* ouvrage de la nature. On ne peut trop admirer la Providence qui, en plaçant sous un climat heureux, entre les trois parties de l'ancien continent, cette vaste Méditerranée, semble l'avoir expressément prédestinée à devenir le berceau de la navigation et du commerce.

Les bassins de la Méditerranée proprement dite, et des autres mers qui s'y joignent, sont beaucoup plus profonds que ceux des mers intérieures du Nord; leurs côtes, leurs îles, leurs écueils ont leur coupe plus roide. La mer Noire se distingue du toutes les mers connues, en ce qu'elle est presque sans îles. *Vitaliano Donati* a fait des recherches pénibles sur les matières qui composent le fond du golfe de Venise; il l'a trouvé, en grande partie, composé de marbre, de pierres, même de métaux. Ces matières sont, pour la plupart, posées par couches horizontales, et dans un certain parallélisme avec les couches des côtes voisines. Ce fond est chargé d'une espèce de croute qui consiste en testacées, crustacées et polypares, pétrifiés pour la plupart. On peut, en quelque sorte, regarder cette description comme commune aux autres parties de la Méditerranée, en exceptant toutefois la mer Noire qui a le fond limoneux.

L'existence des deux foyers volcaniques sous le bassin de la Méditerranée, est parfaitement prouvée par l'histoire et par des monumens géologiques qu'on a examinés avec soin. L'un de ces foyers communique avec le Vésuve et le mont Etna; les îles Lipariennes en paraissent être le centre. On regarde comme un produit de ce feu souterrain les îles Ponces, sur la formation desquelles il faut lire l'excellent mémoire de *Dolomieu*. Le second foyer paraît avoir contribué à la formation des îles de l'Archipel. On connaît quelques-unes de ces îles, pour avoir été produites par des irruptions, même dans les tems modernes; on trouve, dans beaucoup d'autres, des traces plus ou moins évidentes de

l'action du feu souterrain, dont la force terrible, bien qu'aujourd'hui endormie, se réveillera peut-être un jour pour dévorer ce paradis, suspendu sur les abîmes.

Nous croyons pouvoir regarder la fermentation causée par ces deux foyers volcaniques comme la cause générale qui produit cette abondance de parties salines que l'on remarque dans la Méditerranée. Dans les mers qui baignent l'Islande, la même cause produit les mêmes effets.

On a dit et répété « que la Méditerranée, recevant journellement une telle masse d'eaux, par les fleuves qui s'y écoulent, devait, ou se déborder sur les pays environnans, ou perdre le surplus de ses eaux par une évaporation plus forte que celle des autres mers (1) : car, ajoute-t-on,

---

(1) *Halley* crut avoir prouvé que l'évaporation ordinaire seule suffisait pour décharger la Méditerranée de ses eaux. Voici comme il calculait : « La Tamise doit, selon lui, fournir, par jour, » 25,334,000 verges cubes d'eau, ce qui fait 20,300,000 tonnes. » Les neuf principaux fleuves qui s'écoulent dans la Méditerranée; » savoir, l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, » le Borysthène, le Tanais, le Nil, peuvent fournir chacun » dix fois autant d'eau que la Tamise. Halley ne croit pas qu'il » y ait aucun de ces fleuves qui fournisse réellement un tel » volume (il se trompe singulièrement); mais, dit-il, supposons-le, » pour compenser l'omission de *quelques ruisseaux*. Or, ces neuf » fleuves donnant chacun 203,000,000 tonnes d'eau, l'ensemble » n'en forme que 1,827 millions de tonnes, ce qui est un peu » plus d'un tiers qui s'évapore, en douze heures, de dessus la » Méditerranée. Car il évalue cette évaporation à 5,280 millions, » en donnant à la Méditerranée une surface de 40 degrés marins » de long sur 4 de large. »

Nous respectons trop l'autorité de cet illustre physicien pour ne pas adopter toutes ses expériences sur l'évaporation de l'eau, et les règles générales qu'il en a déduites; mais nous dirons, sans crainte d'être démentis par aucun géographe instruit, que le docteur anglais a fait une estimation on ne peut pas plus fausse du volume d'eau que les fleuves apportent dans la Méditerranée.

Voici nos calculs :

Fleuves.	Sont à la Tamise comme	Tonnes d'eau.
Le *Nil*; 80, posons. . . .	60. . . .	1,218,000,000
L'*Oronte*.	1	20,300,000
		1,238,300,000 t.

» la Méditerranée, loin de s'écouler dans l'Océan, reçoit
» continuellement une grande quantité d'eau par le détroit

Fleuves.	Sont à la Tamise comme	Tonnes d'eau.
De l'autre part. . . .		1,238,300,000
Autres rivières de la Syrie, Carmanie, etc.	1 $\frac{1}{2}$. . . .	30,450,000
Le *Méandre* 1 $\frac{1}{2}$; posons. . .	1	20,300,000
Le *Herneus* 1, le *Sagarius* $\frac{2}{3}$, cinq ou six petites; posons. .	1 $\frac{1}{2}$. . . .	30,450,000
Le *Halys* 2; posons. . . .	1 $\frac{1}{2}$. . . .	30,450,000
Le *Phasis* et autres.	1	20,300,000
Le *Cuban* 2, posons. . . .	1 $\frac{1}{2}$. . . .	30,450,000
Le *Tanaïs* 13; posons. . .	10. . . .	203,000,000
Le *Borysthène* avec le *Bug* et autres.	14. . . .	284,200,000
Le *Danube* seul 16, le *Pruth* 2, l'*Aluta* 1, le *Theiss* 3, la *Save* et la *Drave* 5, l'*Inn*, l'*Iser*, le *Lech* et vingt autres, au moins 48; posons. . .	36. . . .	730,800,000
Le Niester.	3	60,900,000
Les rivières de toute la Grèce, la Macédoine, la Dalmatie.	5	101,500,000
Le *Pô* 2, l'*Adige* 1, l'*Adda*, l'*Oglio*, le *Tesin*, chacun $\frac{1}{6}$, les grands lacs 5, en tout 9 $\frac{1}{3}$; posons.	8	162,400,000
Le *Tibre* et les autres rivières d'Italie, de Sicile, etc. . .	3	60,900,000
Le *Rhône* 2, la *Saône* 1, *Durance* et autres, le lac de Genêve, en tout 10; posons seulement	8	162,400,000
L'*Ebre*.	3	60,900,000
Le *Xucar* et autres rivières de Valence et Murcie. . .	1	20,300,000
Le *Mejerdah*, près Tunis, 1 $\frac{1}{3}$; le *Shellif*, en Alger, 1, le *Mallujah* et *Foz* 1, avec toutes les autres rivières de la Barbarie; posons. . .	5	101,500,000
TOTAL.		3,349,500,000 t.

Observons maintenant que de 5,280 millions de tonnes qui, suivant Halley, s'évaporent de la Méditerranée, les deux cin-

» de Gibraltar, où, comme on sait, le grand courant du » milieu est constamment dirigé vers l'est; les deux petits cou- » rans latéraux contraires, que l'on a cru observer près les » côtes de l'Europe et de l'Afrique ne sont pas, dit-on, assez » puissans pour pouvoir décharger la Méditerranée de son » trop plein. »

Nous croyons que l'existence de ce courant dans le détroit, ne prouve pas la transfusion d'une considérable masse d'eau extérieure dans le bassin intérieur. Une telle irruption de l'Océan ne peut, d'aucune manière, se concilier avec le mouvement connu de la Méditerranée, qui fait qu'à vent égal on arrive plus vîte des ports du Levant dans ceux du Couchant que *vice versâ* (*Voyez* l'Histoire de la Mer, par *Marsigli*). Le grand courant du détroit ne provient, selon nous, que d'un *épanchement superficiel* de l'Océan; et les eaux qui, par cette raison, se répandent dans la *Manche de l'Espagne*, et pas plus loin, sont probablement celles qui, repoussées par le cap de Gates et celui de *Las-Tres-Furcas*, rentrent dans l'Océan par les courans latéraux. Mais, quant à l'écoulemrnt des eaux de la Méditerranée, nous pensons qu'il se fait par un *courant inférieur*, dont plusieurs observations semblent indiquer l'existence, non-seulement dans ce détroit, mais dans beaucoup d'autres. L'existence d'un tel courant inférieur n'aura rien d'impossible, si l'on veut nous permettre d'attribuer aux eaux de la Méditerranée une plus grande salure, et par conséquent une plus grande densité qu'aux eaux de l'Océan. La pression des fluides augmente en raison de leur densité, toutes choses d'ailleurs égales, et la densité elle-même est plus grande vers la base. La pression que la Méditerranée et l'Océan exercent l'un sur l'autre étant latérale, le fluide le plus dense doit l'emporter sur les *couches inférieures* du fluide moins dense. Mais dans les couches supérieures,

---

quièmes, condensées par le froid des nuits (qui est très-vif dans ces climats), doivent retomber comme pluie ou rosée dans la mer avant que de gagner la terre. On sait combien les pluies sont rares dans la plupart des pays qui avoisinent la Méditerranée. Nous aurons de ce côté 2,112 millions de tonnes; les fleuves donnent 3,349 millions; total 5,461 millions pour le trop plein de la Méditerranée. D'où nous concluons, *au moins*, que cette mer ne reçoit pas des eaux de l'Océan.

où la densité est moins différente ou même égale, la masse immense de l'Océan doit, jusqu'à un certain point, l'emporter sur celle de la Méditerranée ; ce qui produira le courant supérieur, ou l'épanchement superficiel d'une colonne d'eau qui, perdant peu-à-peu de sa hauteur, par la résistance oblique du fluide de la Méditerranée et des côtes, est bientôt forcée de rebrousser chemin par des courans latéraux.

On a encore disputé beaucoup sur l'existence d'un courant opposé au mouvement général de la Méditerranée. Ce courant longerait les côtes de l'Italie, en allant de l'Occident vers l'Orient ; se diviserait près de la Sicile en deux bras ; se réunirait de nouveau ; entrerait dans la mer Adriatique ; longerait les côtes de l'Albanie et de la Dalmatie ; redescendrait de Venise le long des côtes de l'Italie ; se jeterait sur les côtes de l'Afrique, vers les Syrtes, et se perdrait ensuite vers l'Occident.

Nous croyons qu'il suffit de suivre sur la carte cette route tracée par *Marsigli*, pour se convaincre que quelques observations partielles, faites à de très-grandes distances, ne permettent aucunement de regarder l'existence et l'*unité* de ce courant comme prouvées. Il nous semble qu'on s'est trop empressé de réunir, sous une idée générale, des mouvemens partiels de la mer, déterminés par la forme des bassins, et qui ne paraissent extraordinaires, que parce qu'ils se compliquent. C'est dans l'Adriatique qu'on a fait les observations les plus positives sur la direction d'un semblable courant.

Comme le bassin de la Méditerranée n'est pas situé sous l'orbite de la lune, le flux et le reflux y est en général peu sensible ; ils cessent absolument vers le détroit de Constantinople.

La Méditerranée est, en général, exempte du joug de l'hiver, qui enchaîne tant d'autres mers. Néanmoins, des parties considérables de la mer Adriatique se sont couvertes de glace, dans les années 859, 1490, 1684 et autres.

La *mer Noire* et le canal par lequel elle s'écoule dans la Méditerranée, ont fourni matière à des disputes qui ne sont rien moins que décidées. *Tournefort* prétend qu'on observe dans le canal de Constantinople, deux courans ; l'un supérieur, et dirigé de la mer Noire vers la Méditerranée ; l'autre inférieur, et dans la direction opposée. Ce fait est con-

firmé par *Marsigli*. Un savant allemand, *Etienne Schutz*, prétend que les deux courans opposés se trouvent à côté l'un de l'autre. Selon les uns, la surface de la mer Noire doit être élevée de quelques pieds au-dessus de la Méditerranée ; d'autres, en regardant les deux bassins comme étant de niveau, prétendent que le courant du Danube se continue à travers la mer Noire, jusques dans le canal de Constantinople. La douceur des eaux de cette mer nous fait regarder toute irruption ou transfusion de la Méditerranée de ce côté comme extrêmement invraisemblable.

La *mer Noire* s'est couverte de glaces, du moins en grande partie, dans les années 401 et 801. Elle a causé des inondations remarquables en 887, en 457, et selon quelques anciens le *déluge d' Ogygès*, environ 1,800 ans avant l'ère vulgaire.

Selon *Diodore de Sicile*, le Pont-Euxin ou la mer Noire, aurait été originairement un grand lac, qui en débordant dans l'Archipel, aurait causé la submersion d'un vaste terrain. Mais cette tradition ne s'accorde guère plus avec la géographie physique que la prédiction de *Polybe*, selon laquelle la mer Noire devrait se remplir de limon et se décharger en marais ou en lac ; prédiction dont l'accomplissement serait très-désagréable aux Turcs et à leurs héritiers présomptifs, les Russes. Des observations mieux fondées et faites par des savans modernes, font présumer que la mer Noire s'est autrefois étendue beaucoup plus vers le nord et le nord-est, jusqu'à avoir eu communication avec la *mer Caspienne*.

Quant à cette dernière mer, nous suivrons l'exemple de Busching, en la plaçant parmi les eaux frontières de l'Europe. Elle reçoit le Wolga, qui lui apporte presque toutes les eaux de la Russie ; mais du côté de la Persie et de la Bukarie, elle n'est augmentée que par de très-petites rivières ; elle ne reçoit par jour que 500 millions de tonnes d'eau. Les anciens géographes prétendaient que cette mer dût avoir des canaux souterrains, par lesquels elle communiquait, soit avec la mer Noire, soit avec le golfe Persique. On dessinait même sur les cartes des prétendus gouffres, dans lesquels elle devait se précipiter. Toutes ces chimères ont été mises de côté depuis que *Halley* a prouvé que l'évaporation doit faire perdre aux mers une grande partie de leurs particules. Ses calculs pour la mer Caspienne sont plus

exacts que ceux qu'il a faits sur la Méditerranée. Selon une tradition populaire qui mérite d'être remarquée, la mer Caspienne doit croître et décroître dans une période de trente ans. Les plaines imprégnées de sel, et les nombreux lacs salans qui se trouvent au nord de la mer Caspienne, doivent, selon *Pallas*, leur origine au séjour que cette mer jadis a dû faire sur ce terrein. (Voyez *la Géographie physique*).

Nous invitons les lecteurs à jeter un coup-d'œil sur le tableau ci-joint, qui complette l'hydrographie des mers d'Europe.

Fleuves, Lacs, Marais. — Nous avons représenté dans le tableau ci-contre, les fleuves et rivières de l'Europe, d'après les bassins dans lesquels ils s'écoulent. Ceux marqués sur une ligne intérieure, sont des fleuves tributaires, qui s'écoulent dans ceux qui les précèdent dans le tableau.

Les lacs principaux de l'Europe, sont indiqués, immédiatement après les mers.

L'Europe a quatre amas de marais très-remarquables; l'un, dans la Finlande, entre les golfes de la Baltique et la mer Blanche, (voyez *Régions physiques*); l'autre, au milieu de la Pologne russe, dans la Polésie; celui-ci est dans une situation élevée, et forme en partie la séparation des eaux entre la Baltique et la mer Noire; le troisième grand marais comprend les basses contrées de la Hongrie; il pourrait très-bien avoir été un ancien lac, dans lequel le Danube se serait originairement écoulé; le quatrième assemblage de marais se trouve dans la Hollande et la Westphalie; il est de nouvelle formation, et a été produit, pour ainsi dire sous nos yeux, par les forces réunies des fleuves, de la mer et de l'industrie humaine.

Montagnes. — Il y a cinq grands massifs de montagnes dans l'intérieur de l'Europe, et deux qui nous sont communs avec l'Asie.

Ces deux derniers sont l'*Ural* et le *Caucase*, dont je parlerai dans la description de la Russie. Un bras du Caucase s'étend dans la Tauride. Toutes les hauteurs de la Russie centrale, sont des branches détachées de la chaîne uralienne. Mais ce *plateau central* de la Russie, qui joue un si grand rôle dans la géographie physique de *Buache* le père, ne renferme point de véritables montagnes.

n quelques en- ts des broui- s malsains.	*Vienne*	30 / her-	On a fort peu d'observations sur la partie la plus basse de cette région; mais on sait cependant qu'elle est beaucoup plus froide que celle N°. XV, quoique sous les mêmes latitudes.
es Alpes sont, r l'Europe occi- tale et méridio- , une source des ts froids.	*Lausar* *Berne,* *Mulha* *Ratisb* *Dijon* *Vienn* *Marse* *Milan*	ons, ut à ep- uest gne uest Est.	Les trois *régions Subalpines* offrent des contrastes frappans, qui proviennent: 1°. des expositions; 2°. de la grande rapidité des pentes vers le Sud-Ouest, comparativement avec celles du Nord-Est; 3°. quant à la Lombardie, du voisinage de l'Adriatique et des Appennins.
es vents d'Ouest etiennent une nidité convena- dans l'atmos- re.	*Paris* *Versa* *Nante* *Poitie* *Borde* *St.-Se*	ette adre *mer* cir-	Le froid si remarquable du bassin de la Seine provient uniquement de l'exposition générale du terrain qui le compose.
ents de Sud et Sud-Est mal- s. ent d'Est salubre gréable.	Sur est plu Appeu A *Cous* l. L'h et mê	la r les	La comparaison de ces trois régions, ainsi que celle de toutes les quinze autres, prouve combien est rapide la progression du froid vers l'Est, combien la température des mers enfermées ou des lacs est plus froide que celle des grandes mers, etc. (Comparez vol. 1, *Géographie générale physique*, art. 694—721, et autres endroits.
e vent *Sirocco*, êmement chaud, sain, venant du E., se fait sentir u'au Trient. ssez peu de ton- re et d'orages.	*Rome* Les Appe plus Medit	t ici ns *le* sous	
ent d'Ouest, eux, ceux de et d'Est très- ds.	Les comp plus g près Da A A	ris- bri- dans o. ds de jar- pour s 70.	

A. TABLEAU DES RIVIÈRES EUROPÉENNES, CLASSÉES D'APRÈS LEURS BASSINS

BASSINS.	PENCHANS.	RIVIÈRES.	LONG. DU COURS.	OBSERVATIONS.	BAS
I. *Bassin européen de l'Océan septentrional.*	1. Penchant nord-ouest des monts Uraliens.	PETZORA, *t.*	150 lieues.	Côtes escarpées de 160 lieues.	
	2. Bassin de la Mer-Blanche, penchant nord de la Russie.	*Mezen, t.*	100	Côtes de 450 lieues, escarpées, excepté au sud-est.	
		DWINA.	150		
		Onega.	66		
	3. 4. Penchans nord-est et nord-ouest de la Scandinavie.	*Tana.*	50	Côtes escarpées et dentelées; 480 l., n'ayant que des torrens.	VI. *Ba* *Mer A*
	[illegible]	*Torneo, t.*	80	380 l. de côtes de moyenne	

Voici les cinq systèmes de montagnes, qui appartiennent entièrement à l'Europe.

1. Les *Alpes*, avec leurs quatre grandes branches, savoir : les *Jura* avec les *Vosges*, au nord ; les *Alpes Noriques* et *Styriennes*, à l'est ; les *Apennines*, au sud ; les *Cevennes* avec les *monts d'Auvergne*, à l'ouest. Le Mont-Blanc est le centre de ce système et le plus haut sommet de la presqu'île européenne, (voyez *ci-dessous*). La chaîne principale des Alpes s'étend en demi-cercle depuis Nizza jusqu'à Trieste. Les deux branches vers l'est et l'ouest s'étendent moins que celles vers le sud et le nord ; une ligne tirée de l'extrémité des montagnes du Limousin jusqu'aux environs de Vienne, donne 250 lieues pour largeur de ce système de montagnes, tandis qu'une ligne du cap Spartivento, en Calabre, jusqu'à l'extrémité de l'Hundsruck près Coblentz, donne 380 lieues pour longueur. Ce vaste système de montagnes n'est pas très-riche en métaux ; ils s'y trouvent tous, mais en petites quantités. Les Alpes Noriques renferment d'immenses dépôts de sel.

2. Les *Pyrénées*, avec leurs branches, ou plutôt groupes voisins, savoir : les *monts de la Galice et des Asturies*, les *monts* entre l'Aragon, les deux Castilles, Léon et l'Estramadure, jusqu'au promontoire de *Cintra*, la *Sierra-Morena* et ses branches, depuis les confins de Valence et Murcie, jusqu'au cap *Saint-Vincent ;* enfin les *Alpujarras*, dans le royaume de Grenade. Ces cinq groupes ne diffèrent pas beaucoup en étendue, et il y a lieu à croire que les Alpujarras égalent presque les Pyrénées en hauteur. On doit observer l'arrangement symétrique de ces chaînes, qui toutes s'étendent de l'est à l'ouest. Ce système est lié avec celui des Alpes par les montagnes du Languedoc. Quant à l'ancienne liaison qu'on a cru entrevoir entre l'Espagne et l'Afrique, et qui a dû être détruite par l'Océan, nous n'y voyons qu'une supposition hasardée. Ce massif doit renfermer de grands trésors métalliques ; mais on les néglige aujourd'hui.

3. Le *Hémus* avec ses deux branches ; l'une, s'étendant en Servie, Bosnie et Dalmatie ; l'autre, formant la presqu'île de la Grèce. Ces montagnes, si chéres aux poètes, sont malheureusement peu connues à nous autres géographes. Il est d'autant plus déplorable que la barbarie musulmane en

ferme l'accès à nos savans voyageurs, que ce système semble renfermer des sommets très-remarquables. Leur position a cela de particulier, que du noyau, situé entre la Macédoine et la Bulgarie, on voit les trois chaînes se séparer sous des angles presque égaux. Ce système se lie à celui de l'Asie mineure, ainsi qu'aux Alpes et aux Carpathes.

4. Les *Carpathes*, appelées par quelques-uns *Alpes Carpathiennes*, avec leurs deux prolongemens; savoir: les montagnes de la Transylvanie et de la Valachie, au sud-est; les *Sudétes*, les montagnes de Bohême, de Saxe, de Thuringe et de *Hartz* (*Hercyniennes*), au nord-ouest. Ce système, comme on voit, forme une seule chaîne interrompue par quelques affaissemens; les sommets, comme le pic de Lomnitz, de Krivan et autres, au sud de Cracovie, n'égalent pas seulement les Pyrénées. Les deux liaisons manifestes entre ce système et celui des Alpes; l'une en Autriche; l'autre près de Coblentz, peuvent le faire regarder comme une branche des Alpes. Le système Carpatho-Sudétique, d'une antiquité moins vénérable que les Alpes, est le plus riche de toute l'Europe; en or, vers le sud; en argent et cuivre, vers les extrémités septentrionales; il offre de l'étain, en Bohême; du sel, en Galicie; et tous les métaux en abondance, cependant le fer y est moins commun.

En général, les quatre grands massifs de l'Europe méridionale et centrale, ont entr'eux une liaison intime. Mais en dépit des cartes romanesques de certains géographes, de vastes plaines les séparent tant des montagnes de la Russie que de ceux de la Scandinavie.

5. Les *Dofrines*, ou *Alpes Scandinaves*. Le noyau de ce système se trouve entre la Norvège méridionale et septentrionale, la Dalécarlie et la Jemptie. De ce centre commun partent trois branches; l'une se dirige au sud, et traverse toute la Suède; l'autre se porte au sud-ouest, et finit au cap nommé *Lindeness*, la troisième parcourt la Laponie, et forme le *Cap-Nord*; De-là une branche peu élevée, quoique granitique, va, en serpentant entre les marais et lacs de la Finlande, se réunir aux montagnes de la Russie. Le système des montagnes scandinaves, peu riche d'or et d'argent, semble être traversé en tout sens par des mines de fer et cuivre;

ces métaux ne se trouvent nulle part sur le globe dans une plus grande perfection.

Nous avons parlé des volcans dans la géographie physique et dans les chorographies particulières.

Les montagnes de l'Ecosse et de l'Irlande ne nous semblent point mériter de place parmi les grands systèmes, et quant à l'Islande, c'est par abus qu'on lui laisse celle que l'ignorance de nos ancêtres lui a assignée en Europe.

TABLE DES HAUTEURS POUR L'EUROPE.

NOMS DES ENDROITS.	Comment mesuré, et par qui, ou d'après quelle autorité.		HAUTEUR En pieds français.
Mont-Blanc	Baromètre.	Saussure	14,676.
Idem	Géométriq.	Schuckburgh.	14,670.
Monte-Rosa		selon Fabri.	13,428.
Mont-Etna.			10,630.
Mont-Perdu (*Pyrenées*).	Géométriq	le Carbonnière.	10,578.
Les Diablerets (*Suisse*).		Ann. de M. Lalande	9,598.
Glacier de Buat.			9,469.
Monte-Viso (*Piémont*).			9,387.
Terklou (*Carniole*).		Ferber.	9,294.
Pic du Midi (*Pyrenées*).		Lalande.	9,032 (2,934 mètres).
Saint-Gothard.	Géométriq.	Pini.	8,587.
Canigou (*Pyrenées*).	Géométriq.	Cassini et Lambert.	8,547.
Idem.		Mechain	8,558 (2,780 mètres).
Monte-Rotondo (*Corse*).		Boswell.	8,226.
Les Alpujarras, *en Espag.*		Pluer, cité par Busching.	8,500 à 8,600.
Pic de Lomnitz (*Carpath.*)	Baromètre.	Townson.	8,100.
— de Kesmark, *id.*		*Idem*.	7,914.
— de Kriwan, *id.*		*Idem*.	7,818.
Velino (*Etat de l'Eglise*).		Géog. de Fabri.	7,870.
Hospice du G.-S.-Bernard.	Baromètre.	Needham et Klugel.	7,731.
S.-Barthélemy, *en Lung.*	Géométriq.	Lambert et Cassini.	7,552.
Mont-Ventoux (*Vaucluse*)		Lalande	6,250 (2,030 m.).
Mont-Olympe, *en Grèce*.		Géog. de Fabri.	6,120.
Mont-d'Or (*Auvergne*).	Géométriq.	Cassini et Lambert.	6,008.
Idem.		Delambre.	5,812 (1,888 m.).
Cantal		*Idem*.	5,716 (1,857 m.).
Les Dofrines.			5,800 à 6,000 p.
Mont-Cenis, *le sommet*.	Baromètre.	Needham, calculé par Klugel.	2,507.
Idem.		Lamanon, cité par Lalande.	8,665 (2,815 m.).
Idem.	T. moyen.		5,586.
Le Reculet, } *sommets du*		Ann. de M. Lalande.	5,313 (1,726 m.).
La Dôle, } *Jura*,			5,079 (1,650 m.).

NOMS DES ENDROITS.	Comment mesuré, et par qui, ou d'après quelle autorité.		HAUTEUR En pieds français.
La Lozère.	. . . . .	*Idem.* . . .	4,587 (1,490 mètres).
Le Puy-de-Dôme. . . .	. . . . .	Delambre. . .	4,550 (1,478 m.).
Schnékoppe, *en Silésie.* .	Baromètre.	Gerstner. . .	4,887.
Fichtelberg, *en Franconie.*	*Idem.* . .	Silberschlag . .	3,621.
Brocken *ou* Sommet du Hartz.	*Idem.* . .	Deluc.	3,236.
Idem.	. . . . .	Opinion comm.	3,570.
Schnékopf, *en Turingue.*	Baromètre.	Voigt	3,313.
Le Ballon, *sommet des Vosges.*	. . . . .	. . . . .	4.300.
Benlarens, *en Angleterre.*	. . . . .	Diff. géog. angl.	3,554
Beulomond, *en Écosse.* .	. . . . .	*Idem.*	3,240.
Meisner, *en Hesse.* . .	. . . . .	Voigt	2,184.
Vésuve.	Baromètre.	Della Torre. . .	1,677.
Idem.	. . . . .	Opinion génér.	3,700.
La ville de Clausthal, *sur le Hartz.*	. . . . .	Fabri	1,955.
Monts-Valdai, dans le Plateau central de la Russie.	. . . . .	Storch. . . .	1,200 à 1300.
La ville de Salenche (*Sav.*).	. . . . .	Bourrit. . . .	1,668.
La ville de Berne. . . .	. . . . .	. . . . .	1,650.
La surface de l'Aar. . .	. . . . .	. . . . .	1,548.
— du lac de Neuchatel. .	. . . . .	. . . . .	1,214.
— du lac de Genève. . .	Baromètre.	Deluc.	1,225 (398 m.).
La v. de Freiberg (*Saxe*).	. . . . .	Fabri.	1,092 ou, selon d'autres, 1,146.
— Chambéry.	. . . . .	An. de Lalande.	820. (267 m.).
— Turin.	. . . . .	. . . . .	698.
LES MONTAGNES DE ROME.	. . . . .	Adler, description de Rome et autres.	. . . . .
Janicule.	. . . . .	. . . . .	276.
Piciano, *dans le jardin Medici.*	. . . . .	. . . . .	187.
Esquilino.	. . . . .	. . . . .	176.
Palatino.	. . . . .	. . . . .	157.
Capitolino.	. . . . .	. . . . .	142.
Celino, *près l'aqueduc de Claude.*	. . . . .	. . . . .	149.
Aventino, *près le prieuré de Malte.*	. . . . .	. . . . .	109.
La croix de Saint-Pierre.	. . . . .	. . . . .	503 (d'après *Lalande* 1,227 m. ou 376 p. au-dessus du pavé);
La tour de Strasbourg. .	. . . . .	. . . . .	440 au-dessus du pavé; qui est environ 480 au-dessus de la mer.
Le Mont-Valérien, *près de Paris.*	. . . . .	Lalande. . . .	491 (160 mètres).
Le sommet du Panthéon.	. . . . .	*Idem.*	244 792 m.) au-dessus du pavé. 335 (108 m.) au-dessus de la Seine.
Le niv. de la Seine pris par un milieu entre 17 ans.	. . . . .	*Idem.*	101 1/2 (33 m.) au-dessus de la mer.

DIVISIONS. — Les divisions de l'Europe ont subi tant de changemens par les guerres et les traités qu'il est nécessaire de les distinguer ici en trois classes.

(*a*). *Divisions naturelles ;* pour donner un travail assez étendu sur les *régions physiques* de l'Europe ; nous sommes forcés par l'espace de renvoyer à un tableau annexé.

(*b*). *Divisions historiques ;* il y a quelques écrivains qui appellent ces anciennes divisions *géographiques*, comme si elles étaient fondées dans la nature des choses, ou sur des principes géographiques. La *Pologne* et la *Tartarie de Crimée* sont des divisions semblables.

(*c*). *Divisions de la géographie moderne ;* nous entendons par-là les divisions réellement existantes, soit qu'on classe les Etats d'après leur degré de puissance, soit qu'on les considère d'après leur situation. La première méthode serait convenable dans un ouvrage qui traiterait purement de la *géographie politique* (dite *statistique*) : nous en avons donné une idée dans le tableau ci-joint qui renferme les résultats de la *statistique générale de l'Europe.* La seconde méthode convient à un ouvrage de *géographie universelle.* Voici un schème que nous croyons très-propre à graver dans la mémoire une idée générale des divisions réelles et existantes de l'Europe.

- I. EUROPE CENTRALE.
  - 1. Monarchie autrichienne. — Hongrie. Galizie. Bohême. Autriche, etc.
  - 2. Monarchie Prussienne. — Prusse. Silésie. Brandebourg, etc.
  - 3. États de l'Empire. — Bavière. Saxe. Hanovre, etc.

  (1, 2, 3 : Puissances germaniques.)
  - 4 République Batave. . . . . *dite* Hollande.
  - 5. République Helvétique. . . . — Suisse.
- II. EUROPE SEPTENTRION.
  - 1. Monarchie Danoise. — Danemarck. Norvège. . . . . .
  - 2. Monarchie Suédoise. — Suède. . . . . Finlande.

  (1, 2 : Scandinavie.)
- III. EUROPE ORIENTALE.
  - 3. Emp. Russe (en Europe). — Russie propre. Livonie, etc. Pologne russe. Tartarie de Crimée, et autres *divisions anciennes.*

IV. Europe méridion.
- 1. États d'Italie.
  - République Italienne.
  - ——— Ligurienne.
  - Royaume de Naples.
  - ——— d'Etrurie, etc., etc., etc.
- 2. Emp. Turc (en Europe).
- Annexes. . .
  - Raguse.
  - Les Sept-Iles.

V. Europe occidentale.
- 1. République Française.
  - France.
  - Belgique, etc., etc.
- 2. Royaume uni des îles Britanniques.
  - Angleterre.
  - Écosse.
  - Irlande.
- 3. Espagne.
- 4. Portugal.
  - La *Peninsule hispanique.*

En cherchant sur la carte ces divisions ou subdivisions, en s'appliquant à rapporter chaque contrée à une des cinq grandes régions, que nous venons d'indiquer, on prendra une idée plus claire, plus exacte de l'Europe, on se formera une *mémoire locale* plus fidèle, qu'en apprenant vingt fois par cœur cette kyrielle des anciennes géographies : « Il y a » en Europe seize pays, savoir, etc., etc. »

Il y aurait encore plusieurs remarques à faire sur l'Europe en général; mais elles se trouvent déjà consignées en différens endroits du premier volume de cet ouvrage, sur-tout dans l'introduction historique.

E P DE L'EU

NCES DE LQUES FAITS PROPÊTRE INTÉRIEUR
DE PLUSIEURS

les Brebis.

s. L'Autric
,000 habita
000 habitans *statistique*) exigent trop de ement conditionnels, qu'il est
qui soit exact et complet. croit qu'elle est toute entière
000 habitan , notre but n'est donc p abrégée, parfaite et complète;
, les Sept- t prouvées dans la suite de qu'on s'est jusqu'ici amusé à

IS DE JUILLET 1803.

ORCES MORALES.

ORIGINE, RIT ET D'INTÉRÊTS, nation, contraire.	CARACTÈRE DE LA NATION; état des lumières, de l'éducation et de l'instruction publique.
iez uniformément ré- *ne* France.	Esprit militaire, enthousiasme, orgueil national, lumières et frivolité ; instruction bornée à de certaines classes et aux grandes villes ; éducation morale et domestique très-négligée.
é chez les Anglais ; t ; profonde haine des s oppresseurs.	Esprit mercantil et calculateur ; mépris insultant de toute autre nation ; lumières très-répandues, mais *partielles* ; pédanteries dans l'instruction ; éducation domestique soignée.
parés par leurs langues, s ; unis par leur com-	Patience, docilité ; point d'esprit public ; ignorance et immoralité chez la multitude. Réforme vigoureusement commencée par Alexandre Ier.
entre les *cinq* ou *six* , hongroise, polo-	Esprit public presque nul ; esprit militaire peu actif ; intrigues, servilité ; instruction et éducation dans les mains des moines.
e des Prussiens alle- is.	Esprit public très-actif parmi les classes éclairées. Liberté des opinions ; l'instruction se répand ; l'éducation morale s'améliore.

RUSSIE D'EUROPE,

Avec un tableau général de l'empire des Russies, et un précis historique des révolutions de cet État.

AVIS AU LECTEUR.

Le volume dont cet article fait partie contenait originairement *une introduction à l'Europe* et *une description de la Russie*, resserrées l'un et l'autre dans l'espace de 192 pages. Mais ayant reçu des ouvrages allemands d'une date plus récente même que celui de *Storch*, et d'ailleurs jaloux de donner sur cet Empire intéressant les notices les plus exactes et les plus complètes possible, les éditeurs résolurent de sacrifier les articles déjà imprimés; ils me chargèrent de rédiger ceux qui devaient en prendre la place. Il etait impossible de resserrer dans l'espace étroit de 200 pages une description satisfesante d'objets si multipliés et si vastes. Il a donc fallu adopter une pagination séparée pour l'*introduction à l'Europe*, et même pour le *tableau général de l'empire des Russies*. Cette petite irrégularité se trouve amplement réparée par l'étendue des détails intéressans dont elle nous a reodu l'insertion possible.

La méthode que j'ai employée dans cet article diffère un peu de celle d'après laquelle l'Allemagoe est traitée dans les trois et quatrième volume de cet ouvrage. Le but en est néanmoins le même; savoir, de rassembler, autant que possible, sous des points de vue généraux, les détails que d'autres géographes aiment à éparpiller.

Dans cette intention, les quatre premiers chapitres du tableau général de l'Empire donnent une idée préliminaire de l'étendue du territoire, de la nature du sol et du climat, du nombre total des habitans et des races dont la population est composée, des productions en tout genre, et du commerce en général. La nature du commerce russe, sur-tout intérieur, assignait absolument à ce dernier article la place que je lui ai donnée; mais les détails particuliers à telle ou telle place se trouvent dans la topographie. Pour les *manufactures et fabriques*, un article général nous aurait paru superflu; ces établissemens sont encore en Russie trop près de leur enfance pour fournir matière à des rapprochemens et à des résultats bien intéressans. Nous les avoos indiqués dans les descriptions de chaque gouvernement, où nous avons également placé beaucoup d'autres détails de géographie statistique, qui n'auraient fait qu'embarrasser notre marche dans les articles généraux.

La peinture des mœurs se trouve également placée dans la partie topographique, à des eodroits convenables.

Le peu qu'on peut dire snr l'état des scieuces et des beaux-arts trouvait naturellemeot sa place sous les rubriques *Pétersbourg* et *Moscou*.

Quoique la description détaillée de la Russie asiatique se trouve, par l'arrangemeot général de cet ouvrage, destinée à faire partie des volumes qui traiteot de l'Asie, nous avoos, pour la commodité des lecteurs, fait suivre la topographie de la Russie d'Europe par une indication abrégée des divisioos des villes et des endroits remarquables de cette partie de l'empire russe.

Les voyages de *Pallas*, de *Gmelin*, de *Géorgi* sont les sources principales de ce que je rapporte relativement à la géographie physique. J'ai consulté la *Description de la ville de Moscow* par *Richter*, en allemand (1800); le *Tableau du Commerce russe*, par *Friebe* (1798); les *Observations sur la tolérance religieuse*, et autres écrits, par M. *Grot*, pasteur à Pétersbourg; un ouvrage publié en allemand, sous le titre *Esquisse de la Russie sous Catherine II*, 1798, sans nom d'auteur, mais portant quelques caractères d'authenticité; enfin, le *Voyage de deux Français au Nord*, ouvrage du plus grand mérite, et dont tous les voyageurs devraient imiter le ton modeste, la véracité et l'impartialité. L'absence de ces trois qualités estimables rend plusieurs voyageurs anglais dans le Nord indignes de l'attention des géographes; *Coxe* s'élève *quelquefois* au rang d'un témoin authentique, mais le reste peut-être rangé à côté du *Voyageur Hollandais*, traduit par le citoyen *Chantereau*. Nous n'avons pas cru devoir relever les ommissions de ce voyageur; nous aurions agi de même envers M. *V. C.*, continuateur de l'abrégé des Voyages, par Laharpe, et auteur d'un *Tableau général de la Russie*, en deux petits volumes, si cet ouvrage n'avait pas été annoncé, comme un excellent ouvrage *statistique!* Nous avons trouvé dans cet auteur des inexactitudes, qu'on ne pardonnerait pas à un simple abrégé élémentaire sur la géographie de la Russie. Nous avons été obligés de relever quelquefois les fautes de cet auteur, pour ne pas laisser subsister des doutes dans l'esprit de ceux qui liront notre ouvrage après le sien.

La *Statistique de la Russie*, par M. *Hermann* (Pétersbourg et Leipsick, 1790, en allemand), nous a fourni des notices très-détaillées, pour l'article des productions; cependant nous n'ajoutons pas implicitement foi aux calculs brillans de cet auteur, qui paraît fort disposé à admirer tout en Russie. De même nous ne nous sommes pas trop fiés à M. *Storch* lorsqu'il quitte les traces de ses prédécesseurs, *Busching*, *Hupel* et *Géorgi*; quoique témoin oculaire, et rempli de connaissances sur la géographie politique, M. *Storch* nous a paru peu familier avec la géographie physique. L'estime dont jouit son ouvrage, nous a imposé le devoir de relever les erreurs que nous y avons cru apercevoir.

Un précis historique et un coup-d'œil sur les forces, revenus, ressources et intérêts de la Russie, terminent cet article. Pour l'historique, nous avons, outre les auteurs français et allemands connus, consulté un ouvrage danois par M. *Haven*, le journal *le Nord littéraire*, etc., par M. le professeur *Olivarius*, et quelques journaux suédois.

M. C. B.

TABLEAU

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'EMPIRE DES RUSSIES.

Nous allons considérer cet Empire sous cinq points de vue généraux ; la première section offrira un aperçu du territoire, du climat et du sol, ainsi que des fleuves et des montagnes qui le traversent. Nous donnerons ensuite une liste abrégée des peuples qui habitent toutes ces vastes contrées, et quelques notices sur la population. Le troisième chapitre contiendra un aperçu des productions territoriales et industrielles de tout l'Empire ; dans le quatrième nous tracerons un tableau rapide du commerce extérieur et intérieur. L'état politique, les revenus et forces de l'Etat, seront les objets de notre attention dans la cinquième et dernière section, laquelle nous placerons après *la topographie de la Russie européenne*, à côté de l'article *histoire*.

PREMIÈRE SECTION.

Aperçu géographique du territoire de l'Empire Russe.

Quelques géographes allemands et russes, en traitant la géographie-physique de cet Empire, semblent avoir confondu les devoirs d'un géographe avec ceux d'un *panégyriste*. Nous avons comparé leurs peintures romanesques avec le peu de faits certains que des voyageurs estimables et des géographes impartiaux ont consignés dans leurs écrits ; nous avons souvent été obligés de choisir entre des relations contradictoires. Cet article n'est donc qu'un essai de découvrir la vérité.

L'empire de Russie, tant en Europe qu'en Asie, s'étend depuis le 39e. degré jusqu'au 207e. de longitude, et depuis le 42e. ½ jusqu'au 78e. de latitude septentrionale. Il comprend donc 168 degrés de longitude, et 35 ½ de latitude. La mer glaciale le borne au nord, et le sépare du pôle par des glaces inaccessibles. Il confine au midi à cette vaste étendue de pays, nommée faussement la Tartarie chinoise, ou, pour parler plus exactement, au pays des Mantchoux,

à la Mongolie chinoise, à la Songarie et à la Kalmouquie chinoise, ensuite au pays des Kirguises, ou, si l'on regarde les Kirguises comme sujets russes, à la Tartarie indépendante, à la mer Caspienne, à la Géorgie, aux possessions des princes du Caucase (1), à la mer Noire et à celle d'Azow. A l'orient il est séparé de l'Amérique par l'Océan oriental. Il a pour limites, à l'occident, la Laponie suédoise et danoise, la Finlande suédoise, la mer Baltique, les nouvelles possessions de la Prusse et de l'Autriche, et la Turquie d'Europe. La surface de cet Empire immense est de plus de 320,000 milles quarrés géographiques, qui font à-peu-près 890,000 lieues carrées. Cette étendue prodigieuse, et la réunion de tant de pays sous une seule domination, sont sans exemple dans les annales du monde. Ni la monarchie d'Alexandre, ni l'empire romain sous les Césars, ne parvinrent à cette étendue, qui comprend la neuvième partie de la terre-ferme, et la vingt-huitième de tout le globe, en suivant les calculs les plus modérés. Il est possible que les planètes de Piazzi et d'Olbers aient chacune une surface moins considérable.

La nature divise ce vaste pays en deux parties très-inégales, par la chaîne de montagnes de l'Ural qui le traverse du nord au sud.

La partie située à l'occident des monts Uraliens est la *Russie propre* ou *européenne* : elle a quatre pentes différentes, une boréale vers la mer Glaciale; une vers le nord-ouest et la mer Baltique; la troisième vers la mer Noire, est méridionale; la quatrième se dirige depuis les sources du Wolga et de l'Occa, vers la mer Caspienne, en se tournant d'abord vers l'orient, ensuite vers le midi. On pourrait, d'après ces quatre pentes du terrain, diviser la Russie d'Europe en 4 régions physiques; et cette division serait convenable, quant à la première, seconde et troisième région; mais les pays qui forment le bassin du Wolga sont trop vastes et ont des expositions trop différentes pour ne pas rendre une subdivision nécessaire. Nous voyons toutes les contrées situées sur le haut-Wolga et l'Occa, former une plaine élevée, qui s'incline vers l'est et même en partie vers le nord-est. Cette

(1) Comme la Géorgie et la Caucasie se trouvent aujourd'hui sous la protection des Russes, on peut dire que ces derniers ont la Perse et la Turquie asiatique pour voisins.

région centrale de la Russie d'Europe, s'étend jusqu'à Kasan. A l'est de ce fleuve, nous voyons déjà des montagnes assez hautes, branches avancées de la chaîne des monts Uraliens; toutes ces contrées, que le Kama et le Bielaya traversent, ont une pente continuelle vers l'occident. Au sud de cette région, sur le bas-Wolga et le fleuve Ural, se trouvent les vastes plaines qui bordent la mer Caspienne. (Voyez *l'introduction à l'Europe*).

La partie située à l'orient des monts Uraliens est la *Russie asiatique* ou la *Sibérie*. Plusieurs chaînes de montagnes, presque parallèles, coupent cette contrée immense, qui s'inclinent imperceptiblement vers la mer Glaciale, et s'élève au midi, où de hautes montagnes la séparent de la Chine. Cette région offre le contraste le plus frappant et la plus grande variété dans ses productions naturelles; ici de hautes montagnes, là de vastes plaines; des lieux d'une fertilité extraordinaire, d'autres absolument stériles. Depuis le 60e. degré de latitude jusqu'à la mer Glaciale, il ne croît que de la mousse et des broussailles: ces marais seraient même inaccessibles, si l'hiver éternel qui règne dans ces contrées, ne les couvrait de glaces.

Pour nous former une idée générale de ce vaste territoire, observons la direction et la composition de ces montagnes ou massifs principaux, le cours des fleuves, et l'étendue des mers qui l'environnent. C'est en remarquant ces circonstances essentielles que l'on peut parvenir à se tracer une esquisse physique de l'Empire: et non pas en commençant, sans préciser les faits par des suppositions vagues et arbitraires (1).

---

(1) Nous fesons allusion aux *trois zônes de la Russie*, dont M. *Storch* parle par-tout, sans avoir prouvé l'utilité ou la possibilité de cette division arbitraire « La *zône* ou *région froide* s'étend depuis le » 57me. degré de latitude jusqu'au 78me.; la *tempérée*, depuis le » 50me. jusqu'au 57me.; la *chaude*, depuis le 42me. jusqu'au 50me. ». Les cartes de l'ouvrage de M. Storch indiquent même cette distribution chimérique, aussi contraire aux faits connus sur le climat de Russie qu'aux principes de la géographie physique. Elle est contraire *aux faits*; qu'on lise chez M. Storch même les fréquentes *exceptions*, auxquelles il est forcé de recourir, et qui, prises ensemble, rendent nulle sa thèse générale. Elle est con-

On peut regarder toutes les terres hautes de la grande-Russie comme fesant partie d'un seul massif de terre, ou plateau élevé, lié à l'Europe occidentale par deux petites chaînes de hauteurs qui viennent, l'une de la presqu'île scandinavienne, à travers la Finlande; l'autre, des monts Carpathiens, à travers la Pologne et la Lithuanie. Par-tout ces terrains offrent de nombreux indices d'une formation sous-marine; ce sont des bancs immenses de cailloux ou de gravier, recouverts de terres de dépôt; des couches calcaires, remplies de coquillages et de madrépores; d'autres couches de terre glaise qui renferment d'immenses dépôts de pyrites et de nombreuses pétrifications de belemnites et de cornes d'Ammon.

Les *montagnes de la Laponie russe* et de la Finlande peuvent être regardées comme la continuation de la chaîne de montagnes de la Scandivie, qui se prolonge de la Suède en Russie, et se réunit aux monts Olonets. Leur hauteur n'est pas très-considérable, quoiqu'il y ait plusieurs de ces montagnes, sur-tout en Laponie, qui sont toujours couvertes de neige. Les matières qui forment les principales montagnes, sont le granit, la pierre calcaire, la roche de corne, le schorl, etc. Dans les lieux bas et marécageux, on trouve souvent des blocs de granit énormes, épars et composés d'une subs-

---

traire *aux principes*; sans insister sur l'influence nécessaire et capitale des *pentes*, des *expositions locales*, de l'*élévation du sol*, de l'abri donné par les montagnes, des exhalaisons marines, il suffit de nous rappeler que sur l'ancien continent le froid augmente, *vers l'orient*, dans une progression si rapide, que les pays sous 50 degrés de latitude nord, et 180 degrés de longitude est, éprouvent un climat aussi rigoureux que les contrées situées sous 65 degrés, dans les longitudes de l'Europe occidentale. Le Kamtchatka est plus froid que l'Ostrobothnie et le bailliage de Nordlande, en Norvège, puisque le blé ne mûrit pas dans le premier de ces pays, tandis qu'il vient encore assez bien dans les deux derniers endroits. D'où il suit que si l'on voulait tracer sur la carte générale de la Russie les limites de la *zône froide*, inaccessible à l'agriculture en grand, couverte de déserts, et peuplée seulement de hordes nombreuses; ces limites devraient, en descendant successivement vers l'orient, entamer, et à la fin même dépasser *la zône* dite *tempérée* par les géographes russes. (*Voyez* la fin de cet article, où nous parlons de climat).

tance très-friable (1). Les filons de mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb, que l'on a découverts dans ces montagnes, ont bientôt disparu : le fer seul paraît être assez abondant. On tire encore de ces montagnes du marbre, du granit, du mica, et un peu de labrador.

Les soi-disant *monts Valdai* (connus des anciens géographes sous le nom de *mons Alaunus*), ne forment, à proprement parler, qu'un plan élevé dont le sommet, près de la ville de Valdai, n'a que 200 toises de hauteur au-dessus de St.-Pétersbourg (2) : ils s'étendent entre Moscou, Toropets, Smolensk et Toula ; ils se perdent vers la Lithuanie. Le fer est la principale richesse minéralogique qu'ils renferment : on y trouve aussi répandus çà et là, en assez grande quantité, du soufre, de l'alun, du vitriol, de la chaux, du plâtre et surtout de grandes couches de charbon de terre. C'est dans ces lieux que plusieurs des plus grands fleuves de la Russie prennent leur nom, tels que le Dnièper, le Don, le Wolga, l'Occa.

Les deux chaînes ou côteaux dont nous venons de parler se réunissent vers Bielo-Ozéro par des collines peu élevées ; mais peu-à-peu ces hauteurs deviennent considérables, elles séparent le bassin de la Dwina de celui du Wolga, et les gouvernemens de Kostroma, Wiœtka et Permie, de celui de Wologda. Ces monts se réunissent sous 61 degrés de latitude, aux monts Werschoturiens.

Les monts *Poyas*, ou *Werschoturiens* ou *Uraliens* ne forment qu'une seule et même chaîne, qui fait une barrière naturelle entre l'Europe et l'Asie septentrionale; c'est par cette raison qu'on les appelle *Ural* (prononcez *Oural*), mot turc qui veut dire *ceinture*. Ils ont plus de 300 milles d'étendue du midi au nord, dans toute la largeur de la Russie. La chaîne de montagnes commence entre la mer Caspienne et le lac Aral, traverse les gouvernemens d'Ufa et de Perm, passe entre ceux de Toholsk et d'Arkangel jusqu'au golfe de Kara dans la mer Glaciale, et se perd enfin dans les montagnes de la Nouvelle-Zemble, après avoir formé, dans cette

(1) Voyez, dans l'*Introduction à l'Europe*, l'article *Régions physiques*, seconde région.

(2) C'est *Buache* le père qui, en faveur de son système de géographie physique, a érigé ces collines au rang des montagnes.

prodigieuse étendue, différentes ramifications, telles que l'Oktokaragaï, l'Obchtcheï-syrt, et les monts Gouberlinski. Les deux massifs (1) les plus étendus que ces montagnes forment, se trouvent, l'un près les sources des rivières de *Iaik* (nommée aujourd'hui *Ural*), et de *Bielaia*, entre les villes de Perm, d'Ekaterinaburg et d'Ufa; l'autre, entre les sources de la Petschora et de la Soswa, sous les 63 à 64 degrés de latitude. C'est dans ces deux endroits qu'il faut chercher les sommets les plus élevés de toute la chaîne. On ne trouve nulle-part des indications précises sur leur élévation. *Pallas* dit seulement que l'abbé *Chappe* a eu raison de contredire les voyageurs antérieurs, qui attribuaient aux montagnes de l'Ural une hauteur excessive; mais, ajoute-t-il, Chappe n'a voyagé que dans la partie la plus basse de la chaîne. Quelques sommets, entre Ekaterinaburg et Perm, sous 57 degrés de latitude, sont toujours couverts de neige; ils doivent donc vraisemblablement surpasser au moins la hauteur de 6,000 pieds, car on ne peut guère ici supposer plus bas le terme inférieur de la neige éternelle.

Nous connaissons beaucoup mieux la structure et la composition de ces montagnes; voici le résumé des observations de l'illustre *Pallas*: « une bande granitique et quartzeuse, » en général très étroite, marque, en serpentant du sud au » nord, la direction de la chaîne; à l'endroit, vers les sources » de Iaik, où nous avons indiqué les plus grands massifs des » monts Uraliens propres, plusieurs ramifications de granit » détachées de la chaîne principale, percent à travers les » bandes schisteuses, sur-tout vers le couchant. Au contraire, vers l'orient, le granit se perd bientôt dans des montagnes schisteuses et des collines du second ordre, qui » lient l'Ural à la chaîne des monts Altaïs. Un autre contraste » s'offre dans la composition des montagnes qui accompagnent la chaîne granitique, et que Pallas nomme schisteuses primitives; du côté de l'orient, elles se composent » de schistes-cornés, talqueux, serpentins, de jaspe de diverses couleurs, de marbres spatiques et veinés; elles ren-

(1) Il serait peut-être convenable de restreindre le nom d'*Ural* au plus méridional de ces deux massifs, et de réserver celui de *Monts-Poyas* pour l'autre.

» ferment dans leurs flancs les plus grands trésors métalli-
» ques; les filons de mines d'or mêlé, les riches mines de
» cuivre en veines et chambrées, les mines de fer et d'ai-
» mant par amas et par montagnes entières, sont l'apanage
» de ces districts. Du côté de l'occident ou de l'Europe, la
» plupart de ces matières ne paraissent point du tout; on ne
» voit guères que des roches mélangées de grès solides,
» de schistes argileux, alumineux, etc. Cette lisière occi-
» dentale n'a pour elle que les mines de fer de dépôts, et
» se montre généralement pauvre en métaux.

Les *montagnes de la Sibérie méridionale* forment une longue chaîne de rochers immenses qui s'étend dans l'intérieur de l'Asie, depuis l'Irtych jusqu'à la mer pacifique, et sert de barrière entre l'empire de Russie et celui de la Chine. Tous ces rochers font partie d'un seul et même système de montagnes, qui forme, pour ainsi dire, le noyau primitif du continent de l'Asie. Mais les plus hauts sommets sont hors du territoire russe. Dailleurs nous devons réserver la description générale de cet immense plateau, pour l'introduction à l'Asie. Nous nommerons ici les chaînes qui traversent l'empire russe. Car on divise ces montagnes en différentes parties à cause de leur vaste étendue. Celles qui sont situées entre l'Irtych et l'Iénisséi, se nomment les *monts Altaïs*: sous cette dénomination on comprend deux chaînes de montagnes, savoir: les *monts Kolyvans*, entre l'Irtych et le Bii (nommé plus loin l'Obi) et les *monts Kouznetsks* entre l'Obi et l'Iénisséi. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le haut-Iénisséi, vers l'est jusqu'au Sélinga, est désignée sous le nom de *monts Sayans*: celle qui enveloppe le lac Baïkal, et qui s'abaisse ensuite en s'étendant à l'est et à l'ouest, porte le nom de *monts Baïkals*. Ici deux grandes chaînes se séparent; l'une entre sur le territoire chinois et finit apparemment à la Corée; l'autre continue à former, dans la Sibérie, la séparation des eaux entre la mer Glaciale et le grand Océan. Cette chaîne porte le nom de *monts Nertchintsk*, ou de la Daourie, entre le Sélinga et l'Argoun, entre Iakoutsk et Okotsk; elle prend le nom de *montagnes d'Okotsk*. Cette chaîne continue sans nom propre jusqu'au cap oriental de l'Asie; une branche, remplie de montagnes volcaniques, s'en détache et forme la presqu'île de Kamtschatka, dont l'extrémité méridionale, avec

cette remarquable chaîne de montagnes marines, qui, après avoir traversé le Japon et les îles Kouriles, s'étend jusqu'au nord-ouest de l'Amérique, en passant par les îles Aléoutes et celles aux renards.

Les montagnes de la Sibérie sont aussi variées dans leurs productions qu'étonnantes par leur excessive étendue. Les mines de Kolyvan, dans les monts Altaïs, sont les plus riches, en or et en argent, de toute la Russie; celles de Kouznetsk sont presqu'inconnues et inaccessibles en grande partie, ainsi que les monts Sayans dont on n'a exploité jusqu'à présent que du fer. Les monts Baïkals n'ont pas été visités suffisamment; cependant on y a trouvé du charbon de terre, du soufre, de l'alun, du lapis-lazuli et quelques indices de fer, de cuivre et de plomb. Les monts Nertchinsk renferment aussi beaucoup de minéraux précieux, du zinc, du fer, du cuivre, et sur-tout de l'or et de l'argent minéralisé avec du plomb. Les montagnes d'Okotsk, du Kamtchatka et des îles orientales renferment du fer, du cuivre massif et une grande quantité de soufre.

Dans la partie la plus méridionale de la Russie d'Europe, nous voyons des montagnes qui n'ont aucune liaison immédiate avec les différentes chaînes du nord. Les *montagnes de la Tauride* s'élèvent insensiblement des plaines de la presqu'île de Crimée; elles sont d'une hauteur médiocre, et s'étendent sur le rivage de la mer Noire. Leur valeur minéralogique est peu connue; elles sont formées de pierres calcaires, de craie, de couches de sable et de marne, etc. On peut regarder les montagnes de la Tauride comme une continuation de la grande et remarquable chaîne qui sépare la Russie de la Perse et de l'Arménie, et dont nous allons parler.

Les *monts Caucases* s'étendent de l'est à l'ouest, l'espace de 70 milles, entre la mer Caspienne et la mer Noire. La partie septentrionale qui n'a que dix milles d'étendue, est la seule qui appartienne à l'empire de Russie; car les sommets du Caucase séparent ici la Russie des Etats qui l'avoisinent: les plus élevés sont de granit; les monts qui les joignent sont d'ardoise et de pierre calcaire, et les moins hauts sont de sable. Dans le petit nombre de recherches que l'on y a faites, on a découvert de l'argent minéralisé avec du plomb, du cuivre et du fer: dans les montagnes sablonneuses on

trouve du soufre, du pétrole, de la sélénite, du sel gemme, de l'alun, du vitriol et des sources d'eaux chaudes sulphureuses : il est vraisemblable que la partie russe des monts Caucases renferme des métaux précieux.

Quelque soit le nombre et l'étendue de toutes ces montagnes, la plus grande partie de l'empire de Russie consiste en plaines. Quelques-unes ont une étendue extraordinaire ; mais des marais inaccessibles, l'aridité du sol, la disette de bois et d'eau, ou les particules salines dont la terre est imprégnée, empêchent qu'elles soient propres à l'agriculture. C'est proprement à ces plaines incultes que les Russes donnent le nom de *steppes*. Les plus grands steppes sont au nord, près des côtes de la mer Glaciale, dans les gouvernemens d'Arkangel, de Wologda, de Tobolsk et d'Irkoutsk et au midi, aux environs de la mer Noire, de la mer d'Azow ou de la mer Caspienne, dans les gouvernemens de Catherinoslaf, de la Tauride, du Caucase et de Saratow. Les premiers sont ordinairement marécageux et couverts de bois ; les seconds sont arides, dépourvus de bois, et le sol est imprégné de sel.

L'empire des Russies renferme plus de rivières navigables que l'Europe entière, et plusieurs fleuves qui doivent être comptés parmi les plus grands de l'ancien continent. Mais il est fâcheux que plusieurs de ces rivières dirigent leurs cours au nord, ne traversent que de vastes déserts et s'écoulent dans une mer que des glaces éternelles rendent inaccessible au commerce. Plusieurs fleuves de la Russie restent enchaînés sous les glaces pendant quatre ou cinq mois ; aucun d'eux n'est absolument exempt de se geler (1).

Deux fleuves remarquables versent leurs eaux dans la mer Baltique : la *Duna* qui prend sa source dans le gouvernement de Tver, dans le plateau central de la Russie d'Europe ; et après avoir baigné les fertiles provinces de Livonie et de Courlande, se jette dans le golfe de Riga ; et la *Néva* qui, sortie du lac Ladoga, après un cours de quinze lieues dans le gouvernement de St.-Pétersbourg, traverse cette ville et se précipite dans le golfe de Finlande. La Néva n'est

(1) A entendre certains géographes russes, ces mers, ces fleuves, malgré les glaces, offrent au commerce russe des avantages immenses, *et tels que peu d'Etats dans l'univers pourraient les balancer.*

devenue d'importance que depuis que la nouvelle capitale de l'Empire s'est élevée sur ses bords, et que des canaux l'ont mise en communication avec le Wolga et l'intérieur de la Russie. Nous parlerons autre part de ces canaux. La Neva est plutôt une espèce de bosphore qu'un fleuve.

La mer Blanche reçoit les eaux de la *Dwina* qui est formée par la réunion de deux petites rivières dans le gouvernement de Wologda; elle tombe dans la mer près d'Arkangel.

Le Wolga, l'Oural, l'Iemba et le Térek, ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Le *Wolga* est, à plusieurs égards, le fleuve le plus remarquable de la Russie; il prend sa source dans le gouvernement de Tver: son cours est de plus de quatre mille verstes ou 950 lieues, selon M. *Storch*, mais nous ne pouvons lui accorder que 680 lieues tout au plus. Après avoir arrosé la meilleure partie de la Russie d'Europe, le Wolga, près d'Astrakan, se divise en 65 bras, et se jette, douze lieues plus bas, dans la mer Caspienne. Il est navigable à 32 lieues de sa source: depuis la ville de Tver, il n'y a aucunes cataractes qui nuisent à sa navigation; mais il y a des bas-fonds à l'embouchure, et la profondeur diminue continuellement; il se grossit, pendant un si long cours, en recevant les eaux de plusieurs rivières considérables. L'Occa et la Kama en sont les plus remarquables; elles égalent le Rhin, et l'Occa traverse les provinces les plus fertiles de l'Empire.

Le *Don* prend sa source dans le gouvernement de Tula; il tombe, après un cours de 1,000 verstes ou 240 lieues, dans la mer d'Azow; ses eaux sont troubles, calcaires et mal saines; il est rempli de bas-fonds, et ne porte que de petits bateaux.

Le *Dnieper*, le *Niester*, le *Boug* et le *Kouban* se jettent dans la mer Noire; le premier fleuve sort du gouvernement de Smolensk; il traverse la fertile Ukraine et les déserts de la nouvelle-Russie: après un cours de 1500 verstes, il se jette dans la mer au-dessous de Kerson, et forme un lac marécageux à son embouchure, nommé Liman. Ce fleuve est navigable depuis Smolensk jusqu'à Kief; mais au-dessous de cette ville, treize cataractes obligent de décharger les bateaux qui ne peuvent passer à vide que quand les eaux sont hautes. Le *Niester* appartient à la Russie depuis ses der-

nières acquisitions : il sépare cet empire de la Moldavie, et forme aussi un marais ou Liman, avant de verser ses eaux dans la mer Noire.

Tous les grands fleuves de la Sibérie se jettent dans la mer Glaciale : les principaux sont l'Obi, l'Iénisséi et la Léna. L'*Obi* est regardé comme le plus grand fleuve de l'empire de Russie : il porte d'abord le nom de Bii : du lac Altaï ou Téletskoie, il traverse les gouvernemens de Kolyvan et de Tobolsk, dans un cours de sept à huit cents lieues. Il reçoit plusieurs rivières considérables, entre autres, l'*Irtych*, dont le cours est de trois à quatre cents lieues. L'*Iénisséi* prend sa source sur les frontières du pays des Mongols ; son cours égale presque celui de l'Obi ; il se grossit en recevant les eaux de la basse et haute *Toungouska* et de quelques autres grandes rivières. La *Léna* sort des monts Baïkals ; son cours est, selon *Storch*, de plus de cinq mille verstes ; mais, même en comptant 110 verstes au degré, ce calcul serait exagéré ; la Léna ne peut, selon les cartes, avoir que 3,000 verstes déterminés, ou environ 700 lieues de longueur ; plusieurs rivières considérables y versent leurs eaux. Outre ces trois fleuves, il y a encore de grandes rivières qui tombent dans la mer Glaciale, telles que l'*Indiguirka*, la *Kowyma* et autres.

L'*Anadyr* et l'*Amour* se précipitent dans l'Océan oriental. Le dernier est formé par la réunion de la Chilka et de l'Argoun : ces deux rivières, avant leur jonction, marquent les limites de la Chine et de la Russie.

La Russie renferme les plus grands lacs de l'Europe ; ceux de Ladoga, d'Onega et de Peipus se trouvent vers le golfe de Finlande, avec lequel ils avaient peut-être anciennement une communication immédiate. La Russie méridionale, surtout vers la mer Caspienne, est parsemée d'innombrables lacs et marais salés, qui s'étendent jusque dans la Sibérie méridionale propre.

Cinq mers baignent les côtes de cet Empire ; mais elles ne présentent que peu d'avantages au commerce ; les unes sont inaccessibles à cause des glaces, les autres sont trop éloignées ; enfin, celles qui offrent une utilité réelle pour les communications avec l'Europe civilisée, ne sont, qu'en petite partie, soumises à la domination russe.

L'*Océan septentrional* est une grande mer ; mais la partie qui touche les côtes de la Russie, remplie apparemment

d'îles, d'écueils et de bas-fonds, est presque continuellement couverte de glaces, et même lorsqu'enfin elle semble s'ouvrir, des flottans glaçons nuisent à la navigation. Elle forme différens golfes; le plus remarquable est celui d'Arkangel, que l'on nomme ordinairement la mer Blanche. Le reste de cet Océan, depuis la Nouvelle-Zemble jusqu'au cap des Tchouktchi, est connu plus particulièrement sous le nom de mer Glaciale. Cette dernière n'est fréquentée qu'à raison de la pêche, et nullement à cause du commerce : la mer Blanche même n'a que le port d'Arkangel où l'on fasse quelque commerce.

L'Océan oriental ou, pour mieux dire, le grand Océan, baigne la Sibérie orientale ou le gouvernement d'Irkutsk, depuis le cap oriental et le détroit de Bering. La partie à l'est du Kamtchatka, entre la Sibérie et l'Amérique, s'appelle proprement l'Océan oriental ou la mer Pacifique: le vaste bassin à l'ouest du Kamtchatka, entre la Sibérie, la Mongolie chinoise, et les îles Kouriles, est connu, chez les Russes, sous le nom de mer d'Okotsk. Si la Sibérie était quelqu'autre chose qu'un affreux désert, les Russes pouraient tirer d'immenses avantages de ces ports qui leur ouvrent une communication avec toute l'Asie et l'Amérique. A présent, on peut douter si ces possessions sont d'un avantage réel pour l'Empire (1).

La *mer Caspienne* (que plusieurs géographes appellent un lac, parce qu'elle ne paraît communiquer avec aucun océan) sert de limite aux gouvernemens d'Ufa et du Caucase, et pourrait même faciliter un commerce indirect avec l'Inde, si les peuples qui habitent ses bords, n'étaient pas continuellement dans un état de guerre et dans une barbarie qui arrête même les pas des plus hardis voyageurs.

La *mer Noire* et le petit golfe, qu'on a décoré du nom de *mer d'Azow*, sont aujourd'hui, en grande partie, dominées par

(1) L'auteur du *Voyage de deux Français dans le Nord*, conseille au gouvernement russe d'abandonner toutes les contrées au-delà du fleuve Iénisséi, et d'en faire rentrer tous les habitans dans les possessions restantes. Ce conseil est inexécutable, parce que ces peuples de la Sibérie sont *nomades* et *chasseurs*; ils ne trouveraient pas dans la Sibérie occidentale de quoi se nourrir; d'ailleurs ils sont *presque indépendans*, et nous ne voyons pas par quels moyens on pourrait les forcer à se déplacer.

des côtes russes, et offrent une communication facile avec les beaux pays de la méditerranée. Si la Russie ou quelqu'autre puissance civilisée parvient à enlever aux barbares musulmans la possession des détroits de Constantinople et des Dardanelles, la mer Noire deviendrait nécessairement le centre du commerce d'importation pour la Russie, et le berceau de sa marine marchande et militaire.

La *mer Baltique* sert de bornes aux gouvernemens de Riga, de Rével, de Vibourg, de St.-Pétersbourg et de la Courlande : elle forme deux grands golfes; l'un est celui de Riga, l'autre de Finlande. Cette mer est la plus fréquentée de toutes celles qui enveloppent la Russie, parce qu'elle offre le chemin le plus court pour la communication de cet Empire avec le reste de l'Europe. Mais la Russie ne possède qu'un cinquième des côtes de cette mer, et son pavillon n'y domine pas. Le golfe de Finlande se couvre quelquefois tout entier de glaces. Les ports russes restent plus long-tems fermés par la rigueur de l'hiver que ceux des côtes opposées de la Suède.

Après avoir ainsi tracé le tableau général du territoire russe, nous pouvons, avec plus de certitude, parler de divers climats qui y règnent; objet sur lequel nous avons trouvé chez les écrivains allemands et russes, quelques données isolées, mais aucun système raisonné.

Il nous semble indispensable de distinguer entre les pays russes au-delà de l'Ural, et les contrées situées en deça de cette chaîne de montagnes. Pallas a fait cette distinction, et tous les faits concourent à la confirmer.

La Russie asiatique, au-delà de l'Ural, consiste presque toute entière dans un plan incliné vers la mer Glaciale; elle s'élève continuellement pendant 300 lieues; ce fait est prouvé par la direction constante de ses grandes rivières. Or quelque insensible que puisse être la pente du sol, elle suppose toujours que la partie méridionale soit élevée de plusieurs milliers de pieds au-dessus de la mer (1). Le centre de l'Asie est encore plus élevé que les extrémités de la Sibérie; Pallas n'a laissé aucun doute sur ce point. Par conséquent les vents

(1) Si l'on donne aux lits de l'Obi ou de l'Iénisséi une pente de 2 pieds par lieue, on trouverait 1,400 à 1,500 pieds pour l'élévation des hautes vallées de la Sibérie. C'est sans doute au-dessous de la réalité.

du midi même ne peuvent apporter à ces contrées un degré de chaleur considérable. Cette *exposition boréale* est la première cause du froid de la Russie asiatique ; là où, par la conformation locale, elle cesse d'avoir lieu, on remarque aussitôt un très-grand changement de climat (1). *L'humidité du sol*, vers le nord, doit être extrême, puisque les Russes eux-mêmes avouent « que ces marais seraient inaccessibles » sans les glaces qui les couvrent presqu'éternellement, et » que l'eau des rivières se corrompt pendant l'hiver sous la » glace ». Enfin, *le voisinage de la mer Glaciale* qui baigne les côtes de la Sibérie pendant l'espace de huit cents lieues doit avoir, sur ces contrées, la même influence qu'il exerce, sur l'Islande, où comme on sait, l'arrivée des glaces flottantes change soudain la température brumeuse en un froid extrêmement vif ; seulement il faut observer que la glace ne quitte presque point les côtes de la Russie asiatique. « A » *Irkutsk*, sous le 53e. degré, le 9 décembre 1772, le thermomètre de Delisle montrait 254 degrés de froid, qui font » 55 ½ de Reaumur » ; cette observation de *Géorgi* et celle du *Gmelin*, qui, à *Jeniseisk*, sous 58 degrés, éprouva un froid de 126 degrés de Fahrenheit, ou 70 de Reaumur, suffisent pour donner une idée de ce climat.

Parlons de la Russie de l'Europe ou en deçà de l'Ural. Nous avons montré plus haut qu'elle était composée de *six régions physiques* ; les plaines inclinées vers la mer Blanche ; celles qui penchent vers le golfe de Finlande et la mer Baltique ; le plateau central, qui comprend les contrées sur le Wolga et l'Occa ; les penchans occidentaux des monts Uraliens proprement dits, sur la Kama et autres rivières ; les plaines inclinées vers la mer Caspienne et que parcourt le bas-Wolga ; enfin, les plaines sur le Dnieper, et le Don, qui panchent vers la mer Noire : on pourrait encore regarder la partie montagneuse de la Tauride et les revers du Caucase, comme formant une septième région.

---

(2) Les environs de la fonderie de Bernaoul sont garantis des vents du nord par une chaîne de montagnes et des forêts qui s'avancent entre les rivières de Tom et d'Obi. Là on voit des melons, des citrouilles et autres sortes de jardinages venir en pleine terre, tandis que 2 degrés plus loin au sud, la pente des montagnes Altaïques, exposées au nord, ne produit rien. *Pallas*.

Chacune de ces régions doit avoir son climat particulier, modifié par les latitudes, les expositions, la nature du sol et autres circonstances. Nous avons caractérisé ces régions ci-dessus, dans *l'Introduction générale à l'Europe.* Ainsi nous ne ferons ici que corroborer par quelques observations spéciales ce que nous avons dit dans l'en-droit cité.

Pétersbourg est situé sous 59 deg. 56 m. 23 s. latitude nord. Upsal en Suède, se trouve à 59 deg. 51 m. 50 s.; ainsi on peut les regarder comme ayant même climat mathématique. Mais Upsal est beaucoup plus élevé. Néanmoins le froid est plus vif à Pétersbourg, comme on peut le voir par la table suivante (1).

	A PÉTERSBOURG.			A UPSAL.		
ANNÉES.	DATES.	DEGRÉS DU FROID. Delisle.	Reaumur.	DATES.	DEGRÉS DU FROID. Celsius.	Reaumur.
1774	10 février.	191	21 $\frac{13}{15}$	17 janv.	15	12
1775	21 janvier.	191	21 $\frac{13}{15}$	25 janv.	26	20 $\frac{4}{5}$
1776	18 janvier.	200	26 $\frac{2}{3}$	27 janv.	21	16 $\frac{4}{5}$
1777	2 février.	189	20 $\frac{4}{6}$	19 fév.	27	21 $\frac{3}{5}$
1778	20 et 22 janv.	185	18 $\frac{2}{3}$	26 janv.	23	18 $\frac{2}{5}$
1779	21 janvier.	201	27 $\frac{1}{5}$	22 janv.	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{5}$
1770	18 février.	195	24	5 fév.	25	20
1781	31 décembre.	201	27 $\frac{1}{6}$	25 janv.	26 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{6}$
1782	16 février.	206	29 $\frac{13}{15}$	15 fév.	27 $\frac{1}{2}$	22
1783	9 janvier.	201	27 $\frac{1}{5}$	29 déc.	22	17 $\frac{3}{5}$
1784	30 janvier.	188	20 $\frac{4}{15}$	4 janv.	25 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{2}{5}$
1785	3 mars.	200	26 $\frac{2}{3}$	27 fév.	27	21 $\frac{3}{5}$
1786	2 janvier.	202	27 $\frac{1}{15}$	7 janv.	24	19 $\frac{2}{5}$
1787	9 février.	197	25 $\frac{1}{15}$	27 janv.	15	12
1788	20 janv. — 23 déc.	196	24 $\frac{8}{15}$	17 déc.	26	20 $\frac{4}{6}$
1789	12 janvier.	198	25 $\frac{3}{5}$	12 janv.	28 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{4}{6}$
1790	3 et 10 fév.	188	20 $\frac{4}{15}$	18 déc.	22 $\frac{1}{2}$	18
Total en deg. de Réaumur.			415 $\frac{7}{15}$	T. en d. de Réaum.		316 $\frac{4}{5}$
Proport. pour 17 ans environ.			24 $\frac{2}{5}$	Prop. p. 17 ans env.		18 $\frac{3}{5}$

(1) Cette table est le résultat comparé de deux tables plus étendues qui se trouvent dans le *Voyage de deux Français au Nord*, tome II, pag. 78, et tome IV, pag. 269.

Et qu'on ne dise pas que cette intensité momentanée (1) ne prouve rien pour la masse totale du froid qu'on éprouve à Pétersbourg. Même dans les années les plus favorables, la durée de l'hiver est égale à sa rigueur. En 1791, où le plus grand froid n'avait été que de 173 degrés de Delisle (12 $\frac{4}{15}$ de Reaumur); on avait eu 188 jours de gelée, dont 99 de gelée continuelle; le froid avait surpassé 170 deg. en 5 jours, 160 en 44 jours, 150 en 130 jours; la chaleur avait monté au-delà de 110 deg. de Delisle, ou 21 $\frac{4}{15}$ de Reaumur, au delà de 120 deg. en 31 jours; au-delà de 130 degrés en 77 jours; au-delà de 140 degrés en 54 jours; enfin, elle a été entre 140 et 150 deg., ou le point de congélation en 101 jours. C'est là une de ces belles années de ce climat. Mais, ordinairement, l'hiver dure neuf mois; et même, dans les trois mois restans, il n'est pas sans exemple qu'on ait de la neige et de la gelée. L'illustre *Euler* a calculé, d'après des observations nombreuses, qu'il n'y a que 60 jours de l'année, en général, où l'on soit tout-à-fait exempt de la neige à St.-Pétersbourg. *Pallas* observe que le poirier et le prunier, s'ils sont greffés, ne résistent pas à la rigueur de l'hiver; que les plantes potagères biennales n'y prospèrent pas; et plusieurs autres circonstances qui nous font présumer que le climat de Drontheim, dans la Norvège septentrionale, sous 63 deg., est à-peu-près comparable à celui de St.-Pétersbourg; n'ayant pas sous la main les observations météorologiques faites en Norwège, nous ne pouvons point en donner la comparaison exacte.

En prenant ensemble *les vingt années* de 1771 à 1790 inclusivement, on trouve les rapports suivans (1):

	Matin et Soir.	*Après-Midi.*
Température moyenne pour toute l'année.	149 d. 21 m. de D.	140 d. 36 m. de Delisle.
	qui font 20 m. 48 s. de Reaumur.	— 4 d. 0 m. 48 s. de Reaum. au-dessus de zéro.

(1) Le *calendrier de St.-Pétersbourg*, pour l'an 1796, donne les résultats des observations faites par l'académie de Pétersbourg pendant les années 1772—1792. Le terme moyen des plus grands degrés du froid a été 24 deg. 1/2 de Reaumur. La gelée a généralement commencé le 27 septembre, et fini le 25 avril; il y a eu, par an, 112 jours où il a constamment gelé; 194 où il n'a pas gelé du tout; 58 à 59, où il a gelé le matin et les soir.

Froid

	Matin et Soir.	*Après-Midi.*
Froid moyen, depuis le 1er. nov. jusqu'au 1er. mai.	162 d. 21 m. de D.	154 d. 30 m. de Delisle.
	= 6 d. 35 m. 12 s. de Reaumur.	= 2 d. 24 m. de Reaumur, au-dessous de zéro.
Chaleur moyenne, depuis le 1er. mai jusqu'au 1er. nov.	156 d. de Delisle.	126 d. 21 m. de Delisle.
	= 7 d. 28 m. de R.	= 12 d. 36 m. 48 s. de Reaum. au-dessus de zéro.

Si le climat de St.-Pétersbourg est proportionnellement plus rigoureux que celui de la Suède centrale et de la Norwège méridionale, nous pouvons conclure que le froid doit augmenter considérablement vers les monts Ourals ; et c'est ce que nous trouvons constaté par les observations faites, à *Ustiug-Weliki*, par le chirurgien major *Fries*, et insérées dans le journal allemand intitulé *Nouveau Magasin, par Baldinger*, tome 16, cahier 1.

La ville d'Ustiug-Weliki est située à 60 deg. 50 m. de latitude nord ; par-conséquent, pas tout-à-fait un degré plus haut que St-Pétersbourg. Mais elle est de 16 degrés plus éloignée vers l'est (1). Suivant le thermomètre de Reaumur, le mercure est le plus souvent au-dessus de zéro, depuis le premier mai jusqu'en septembre ; cependant le mois de juin est le seul où il ne tombe jamais au-dessous. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, il est presque constamment au-dessous de zéro ; et il arrive quelquefois au milieu d'avril que le froid excède *trente degrés*. On a vu plusieurs fois *le mercure devenir malléable* tant au mois de novembre que dans les premiers jours de mars. Le thermomètre reste communément 65 jours au-dessus de 10 degrés de froid, et 120 jours au-dessus de 5. Les rivières sont navigables vers la mi-mai ; les arbres perdent leurs feuilles vers la mi-août.

Cette suite d'observations, à laquelle on peut joindre celles faites de tems en tems en Sibérie, prouve incontestablement la rapide progression du froid vers l'orient. Nous en avons indiqué les causes générales dans la *géographie physique*. Ici nous nous bornons à remarquer un fait particulier à la Russie;

(1) Pétersbourg est 13 degrés plus vers l'est qu'Upsal.

c'est l'absence générale de montagnes assez hautes pour borner le cours des vents chargés de particules froides, qui, venant de la mer Glaciale, traversent presque toute la Russie européenne. C'est par cette raison que Moscou, située à-peu-près sous la latitude de Copenhague et d'Edimbourg, éprouve des hivers aussi longs et aussi rigoureux que ceux de Stockholm. Les rivières commencent à geler au milieu ou vers la fin de novembre ; elles s'ouvrent vers la fin de mars ou au commencement d'avril. Les grands froids restent ordinairement en deçà de 15 degrés de Reaumur ; cependant ils ont quelquefois monté au-delà de 24. On compte ordinairement une centaine de jours de gelée continuelle. En suivant la latitude de Moscou, vers l'est, il n'est pas probable que le climat s'adoucisse ; le contraire est plus conforme aux localités, puisque le terrain s'élève et se rapproche des sommets glacés de l'Ural.

Ce serait donc vers Kiow, Kursk et Woronesch, entre les 50 et 52e. degrés de latitude, que l'on pourrait espérer de trouver enfin quelques fragmens de cette *zône tempérée*, tracée sur les cartes et dans les *tableaux de la Russie*, par MM. *Storch*, *Géorgi* et autres. Malheureusement on ne nous donne aucune observation précise ; la conclusion qu'on peut tirer des pays voisins, soit au nord, soit même au sud, n'est pas extrêmement favorable. Car enfin cette *zône chaude* de certains géographes russes, où l'hiver est *si doux et si court*, où il croît de si bon vin, où les raisins, les pêches, les melons et autres fruits deviennent d'une grosseur si extraordinaire ; cette zône fortunée et merveilleuse n'existe point en Russie, comme nous allons le prouver par des faits bien garantis et avoués même de nos antagonistes.

Cherson, *Asow* et *Astrakan*, voilà les trois points qu'il aurait fallu comparer, en nous donnant des observations météorologiques exactes. Un tel parallèle aurait été très intéressant pour les géographes-physiciens. Mais nous ne trouvons sur les deux premiers endroits que des notices vagues et insuffisantes. Le climat d'Astrakan est mieux connu ; voici ce qu'en disent les différens auteurs :

« La chaleur y est quelquefois excessive, et l'on a vu le » thermomètre monter jusqu'à 103 ½ degrés de Fahrenheit, » qui font plus de 31 de Reaumur (Pourquoi pas ? le ther-

momètre a montré 26 ½ d. à Pétersbourg, qui est de 14 d. plus au nord). « Les pluies sont si rares que les plantes périraient sans irrigation artificielle » (Cela peut arriver en Norwège). « L'air » est mal sain dans une grande partie de ce gouvernement, » à cause des exhalaisons salines dont il est constamment » chargé. Le sol même est comme imprégné *de sel*. Les vents » du nord apportent quelquefois un froid si vif, que le ther- » momètre monte au-delà de *vingt-quatre degrés* de Reau- » mur. Le principal bras du Wolga, large de 2,000 pieds, » gèle en hiver, jusqu'à porter des traîneaux chargés; *la* » *glace ordinairement ne dure pas au-delà de deux mois* » (En Danemarck on appellerait cela un hiver bien rigoureux). « La ville d'Astrakan, ayant trouvé l'entretien des vignobles » trop onéreux, a obtenu la permission de les vendre à des » particuliers; on n'en tire que des raisins devenus très-gros, » *à force d'irrigation*; le peu de vin qu'on y fait n'est bu que » du menu peuple dans la ville. Les tentatives pour la cul- » ture des oliviers n'ont pas réussi. Les abricotiers ne réus- » sissent *qu'en prenant beaucoup de soins*, et quelquefois ils » périssent dans les grands froids, etc., etc. »

On voit par ces citations, tirées littéralement de *Storch*, de *Busching* et d'autres écrivains, ce que c'est que la *zône chaude* de la Russie. Je doute qu'il y ait des champenois *assez champenois*, pour vouloir troquer les 49 degrés de latitude d'Épernay, contre les 46 d'Astrakan, ou même les 44 de Kisliar.

Les vallées méridionales de la Tauride, abritées par des montagnes et exposées au soleil du midi, forment une brillante et unique exception de cette rudesse, de cette intempérie qui caractérisent en général le climat de la Russie. Nous citerons, dans la topographie, la belle description qu'en a faite le célèbre *Pallas*, aujourd'hui habitant de cette contrée. Ce savant y dit expressément qu'il ne connaît dans tout l'Empire aucun climat aussi beau.

Si nous avons été obligés de contredire les géographes qui avant nous ont écrit sur la Russie, nous n'avons fait que notre devoir; nous nous sommes appuyés sur des faits avoués par ceux mêmes dont nous blâmons le système; nous avons rapporté des preuves exactes; et, dans la topographie, nous en donnerons encore d'autres aussi convaincantes. C'est

aux voyageurs instruits à décider si nous avons eu tort ou raison.

Section II.

Clasification des peuples de la Russie. Nombre des habitans.

On a fait divers essais pour classer les innombrables tribus qui vivent sous le sceptre de la Russie. *Géorgi*, *Pallas*, *Schloetzer* et *Storch* ne s'accordent pas sur toutes les questions qu'on peut élever à cet égard. Sans entrer dans des discussions souvent peu intéressantes, nous rapporterons, en forme d'analyse, ce qui nous a paru le plus certain ou du moins le plus vraisemblable.

I. Peuples de race Slavonne.

1. *Russes;* on peut disputer sur l'origine de ces conquérans qui, sous le commandement de Rurik, vinrent soumettre les Slaves de Nowogorod et fonder l'empire de Russie; mais il n'y a aucun doute que le peuple vaincu, qui prit le nom de ses nouveaux maîtres, ne fut d'une origine commune avec les Slaves de Pologne, de Bohême, d'Illyrie et autres. On estime le nombre des Russes proprement dits, à *quinze ou seize millions*, de sorte qu'ils forment la moitié de la population totale de l'Empire. On distingue, comme branches principales,

a Les Russes de la Grande-Russie, *Weliko-Rosses*, et
b Ceux de la Petite-Russie, ou *Malo-Rosses*.

2. *Kosaques*, descendans des Russes, comme on verra lorsque nous parlerons en détail de ces peuples dans la topographie. Il suffit ici de remarquer qu'on estime leur nombre à 600,000 individus au-dessus de 18 et au-dessous de 50 ans, ce qui semble indiquer une masse totale de 3 millions. Cela nous paraît exagéré. On divise les Kosaques en deux races et diverses ramifications, savoir:

A. *Kosaques de la Petite-Russie*, ou de l'*Ukraine*, avec leurs branches:

Les *Kosaques-Slobodes*.
Les *Kosaques-Sa-Porogues*, dispersés et ensuite rétablis sous le nom de *Kosaques de la mer Noire*.

B. *Kosaques du Don*, avec leurs colonies, nommées:

Kosaques de *Wolga*, etc.
——de *Grebinski* ou de *Terek*.
——d'*Orenbourg*.
——d'*Ural*.
de *Sibérie*, etc., etc.

Les Russes et les Kosaques suivent le rit de l'église Grecque orientale.

3. *Polonois.* Ceux-ci sont en grand nombre, depuis le dernier partage de la Pologne; il est néanmoins impossible de déterminer leur nombre, puisque les habitans de plusieurs provinces ci devant Polonaises étaient originairement Russes, sur-tout dans l'Ukraine (1). On peut sans exagération les évaluer à 2 millions et demi. Ils sont pour la plupart catholiques.

4. *Lithuaniens.* On s'accorde à regarder les habitans originaires de la Lithuanie, (*Lituwa* en langue du pays) les anciens *Kourcs* ou Courlandois, et les *Lettes* qui habitent la moitié de la Livonie, comme des branches sorties d'une tige commune; mais quelle est cette tige? Voilà sur quoi l'on ne s'accorde guères. L'opinion la plus reçue les classe avec les peuples d'origine Slavonne; mais la différence de leur dialecte est très-grande. C'est peut-être une race d'aborigènes, soumise par les Slaves. Presque tout le bas-peuple dans les provinces que je viens de nommer, est de cette race; dans la Livonie seule, on en a compté 226,000. Les Lettons et les Courlandois sont pour la plupart Luthériens; les Lithuaniens sont catholiques.

5. *Serviens;* ce n'est qu'une colonie établie en 1754 dans le gouvernement de la Nouvelle-Russie. Ils suivent le rit grec.

II. Peuples de race Finnoise.

Ces peuples semblent être les plus anciens habitans du nord-est de l'Europe; quoique subjugués par-tout, ils se conservent encore depuis le Cap-Nord jusques aux monts Uraliens et aux bords du Wolga. Ils se distinguent tant des Slaves que des Goths par leur mythologie et leur langue, laquelle est très-douce. On en compte 12 peuplades.

---

(1) Les deux provinces de la Lithuanie, nommées autrefois *Russie-Blanche* et *Noire*, étaient des conquêtes anciennes faites par les grands-ducs de Lithuanie sur ceux de Russie. La *Russie-Rouge* ou la Galizie fut également long-tems gouvernée par des princes russes; et même, dans la Haute-Hongrie, on voit des tribus qui se nomment *Rousniaky*.

1. Les *Finnois* propres, en Finlande ; ils s'appellent eux-mêmes *Suoma-Lainen*, c'est-à-dire, habitans des marais et leur pays *Suomen-Sari*, pays marécageux ; la dénomination de *Finnois* déjà connue de Tacite, paraît être d'origine saxonne. Leur nombre est, sur le territoire Russe, de 300,000 ; sur celui de Suède, de 600,000 individus. Ils sont Luthériens.

2. Les *Lapons* russes, au nombre de 1,200 familles. Ce peuple paraît avoir habité la Scandinavie avant les Goths. Ils sont en grande partie idolâtres.

3. Les *Esthes* ou *Esthoniens* ; ils ressemblent en tout aux Finnois. Selon l'opinion générale (1) leur nom commun leur aurait été donné par les Allemands ou les Scandinaves, qui, à ce qu'on dit, y comprenaient anciennement tous les habitans des côtes orientales de la Baltique. Les Russes les nomment *Tchoudes*, et eux-mêmes, à ce qu'on assure, ne se donnent aucun nom général. Ils habitent l'Esthonie et une grande partie de la Livonie. Leur nombre s'élève à plus de 400,000. Ils sont Luthériens.

4. Les *Lives*, ou les anciens habitans de la Livonie propre ; leur nombre est peu considérable, et même leur idiome finnois a presque cédé la place à celui des Lettons. C'est une tribu d'Esthoniens.

5. Les *Permiakes*, célèbres dans l'histoire ancienne de la Scandinavie, sous la domination de *Biarmiens*. Ce peuple jouissait anciennement d'un dégré considérable de civilisation ; leur Empire s'étendait depuis l'Océan septentrional, jusques vers la mer Caspienne, ou du moins au-delà de Kasan. Ils fesaient un commerce considérable avec la Perse et l'Inde ; leurs temples brillaient d'or et de pierreries ; ces richesses invitaient souvent les princes de la Norwège à venir les mettre à contribution ; il paraît même par les noms propres des rois de la Permie ou de *Biarma-Land*, que la Dynastie régnante était d'origine gothique. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'on trouve encore les ruines de plusieurs grandes villes qui semblent attester ce que les historiens du Nord nous apprennent. Aujourd'hui soumis aux Russes et mêlés avec eux, ils ne con-

---

(1) *Vemen*, marais en hollandais, et quelques dialectes du bas allemand ; le *v* se prononce *f*. En anglais, même mot : *fen*. Les meilleurs éditions de Tacite lisent *Tenningis* ou *Tennones*.

servent leur nom propre que dans les gouvernemens de Wiœtka et de Perm. On ne les distingue aujourd'hui que difficilement des Russes, dont ils ont adopté la langue et la religion.

6. Les *Siriaines* ne sont qu'une tribu des Permiens; ils habitent la province de Weliko-Ustiug; leur idiome tient encore beaucoup du Finnois et du Permien, mais ils ont adopté la religion et les mœurs des Russes.

7. Les *Vogoules*, qui habitent la partie septentrionale des monts Uraliens, proprement dits, dans les gouvernemens de Perm et de Tobolsk. Leur langue diffère sensiblement de celle des Finnois, et leur religion payenne est mêlée de cérémonies chrétiennes. Cette tribu est nombreuse, quoique nomade.

8. Les *Permiens de Sibérie* émigrèrent de leur patrie, pour éviter les persécutions des convertisseurs chrétiens; ils s'établirent sur les bords glacés de l'Obi et conservèrent leur ancienne langue et religion. Les Tartares maîtres de la Russie, appelèrent tous les peuples vers la mer glaciale *Uschtiaks*, c'est-à-dire barbares; de-là vient la dénomination d'*Ostiacks* que les Russes donnent à cette tribu et à deux tribus Sibériennes, quoique il n'y ait entre elles aucune ressemblance. Les Vogoules donnent à ces Ostiacks de l'Obi, comme à eux-mêmes le nom de *Mantschi*.

9. Les *Votiakes*, qui s'appellent eux-mêmes *Oud-Mord*, habitent dans les gouvernemens de Wiœtka et d'Ufa. Leur dialecte est le pur finnois; leur nombre de 45,000 âmes.

10. Les *Tcheremisses* sont établis le long du Wolga, dans les gouvernemens de Wiœtka, Kasan, Simbirsk et Ufa. Leur dialecte est beaucoup mêlé de Russe et de Tartare. Ils ont commencé à s'occuper d'agriculture. Nombre, selon le cadastre, 33,038; contribution, 56,168 roubles. Ils s'appellent *Mari*, c'est à-dire hommes.

11. Les *Tchouvaches*, tribu assez considérable, qui habite les mêmes gouvernemens que celle précédente. Comme leur dialecte est fortement mélangé de Tartare, quelques auteurs ne les comptent point parmi les nations Finnoises. Nombre, plus de 200,000, selon *Storch*. Ils sont cultivateurs, grands amateurs de la chair de cheval, idolâtres et tant soit peu sorciers.

12. Les *Mordviens*, appellés par les Russes *Mordvas*; habitant les bords de l'Occa et ceux du Wolga. Nombre, 43,879; contribution, 74,504 roubles.

Du melange de la plupart de ces nations finnoises, principalement des Tchérémisses, des Tchouvales et des Votiaks, il s'est formé un peuple particulier auquel se sont joints quelques Tartares: les Russes les ont nommés *Tepteri*, mot tartare qui signifie un homme qui ne peut payer aucune imposition. Leur nombre est de 30 à 40,000.

Nous reviendrons dans la *topographie* sur le caractère moral et physique des peuples de *race Esclavonne et Finnoise*.

III. Peuples de race Tartare.

Comme c'est de l'Asie que ces peuples tirent leur origine, et que d'ailleurs leur histoire est inséparable de celle des Mongols, nous laissons aux auteurs de cette partie le soin d'en parler plus amplement. Voici la nomenclature de leurs tribus, en tant qu'elles habitent le territoire russe.

1. *Tartares* proprement dits; restes de deux grands Etats ou *Khannats*, subdivisés en plusieurs petits, comme voici:

A. Kaptschak.
1. *Kaptschack* propre, dans les steppes d'Astrakan. Cette tribu est aujourd'hui dispersée parmi les Kirguis et les Baschkirs.
2. *Kasan*; ce khannat ne fut conquis par les Russes qu'en 1,552. Nombre de tartares restans, 100,000, les plus civilisés de toute leur race.
3. *Astrakan*, conquis en 1554, alors 25,000 hommes en état de porter les armes, aujourd'hui à peine 2,000 familles.
4. *Crimée*; ce khannat fut envahi par les Russes en 1783, mais les habitans s'enfuirent, il n'en resta, de l'aveu de *Storch*, que 50,000.

B. Sibir. . . .
1. *Touralinzes*, sur la Toura ou Tura.
2. Tartares de *Tobolk*, sur le Tobol, 4,000.
3. —— *Tomsk*, aux environs de cette ville.
4. —— *Tchoulym*, 5 à 6 mille hommes en état de porter les armes.
5. Les *Barabintsi*, entre l'Obi et l'Irtych, en nombre égal aux précédens.
6, 7, 8, etc. Les *Sayans*, *Abintzes* et autres.

2. Les *Tartares-Nogais*, ou *Maukats*, hordes errantes qui se sont mises, tantôt sous la protection de la Russie, tantôt sous celle de la Porte. Ceux qui sont sujets de la Russie, habitent

a Le *Nogai-Oriental*, entre le Dnieper, le Don et la Crimée.
b Le *Kuban*; ceux-ci, nommés *Petits-Nogais*, sont les plus nombreux.

3. Les *Mechtchériakes*; ils habitent parmi les Baschkirs, aux environs d'Orenbourg. Nombre : 2,000 familles.

4. Les *Baschkirs*; ils tirent leur origine de Bulgares et de Nogais, ils habitent entre les rivières de Kama, du Wolga et l'Ural. Leur pays fait partie de l'ancienne Bulgarie. Ils se soumirent, à ce qu'on dit, volontairement aux Russes; il paraît qu'ils s'en sont repentis; ils ont fait plusieurs révoltes. Nombre : 27,000 familles en 1770.

5. Les *Kirguises*, ou *Kirguis-Kosaques*; le mot *Kosaque* est pris ici dans sa signification primitive, pour *guerrier*. Les Kirguis ont raison de se parer de ce titre; ils sont très-braves. La *grande horde* maintient son indépendance contre tous; celles désignées sous les noms de *moyenne* et *petite*, reconnaissent la souveraineté de la Russie, à ce que disent les Russes. On avoue cependant qu'ils vont souvent tuer et piller chez leurs maîtres, et que l'on a été obligé d'élever contre eux une ligne de fortifications. Ce sont, comme on voit, de *mauvais sujets*. Les Russes nous assurent que les Kirguises tyrannisent plusieurs peuplades voisines, qui, pour cette raison, cherchent quand elles peuvent, à se sauver en Russie. On ne voit pas que ces émigrans viennent par *centaines de milliers*, comme il est arrivé de voir les sujets de la bienheureuse Russie s'en aller. Les Kirguis, *moyens* et *petits*, sont au nombre de 60,000 familles; ils errent au nord-est de la mer Caspienne, jusques vers l'Irtych.

6. Les *Téléoutes* Russes ne sont qu'une petite portion émigrée du peuple de ce nom, qui habite la Soongarie.

7. Les *Iakutes* (Yakoutes), habitent les deux rives de Lena, jusques à son embouchure. En 1750 on comptait 40,000 hommes en état de porter les armes et qui payaient contribution; leur nombre a considérablement augmenté.

8. Des *colonies* venues de la Bukarie, la Turcomanie, et autres contrées de la Tartarie indépendante.

Avant la réunion de la Pologne, les Tartares étaient de toutes les nations soumises aux Russes les plus nombreux. Mais il est impossible d'évaluer leur nombre avec quelque dégré de certitude. Ils sont pour la plupart Mahométans.

IV. Peuples du Caucase.

Ils sont mêlés de Tartares, mais nous croyons devoir en faire une classe à part. Plusieurs peuplades de l'Asie, fuyant devant les Tartaro-Mongols, sont venus se joindre aux aborigènes du Caucase. Il n'y a aucune part sur la terre, un si grand nombre de nations absolument différentes réunies sur une petite étendue.

1. Les *Circassiens* ou *Tcherkasses*, habitans la *Kabardie*, les bords méridionaux et les îles du Kuban.
2. Les *Afkasses*, sur la mer-Noire.
3. Les *Tchéques*, ou *Yazi* dans l'île de Taman.
4. Les *Koumikes*, sur la rivière de Thérek.
5. Les *Tchetchengues*, dans la grande Kabardie ; 5,000 cavaliers en tems de guerre.
6. Les *Kistes*, ou *Kistentses*, dans la petite Kabardie ; à-peu-près comme les précédens.
7. Les *Ostintses* ou *Osses*, habitant la partie centrale du Caucase.
8. Les *Lesghiens*, vingt-sept hordes indépendantes, à l'orient du Caucase.
9. 10. Les *Ambarlins* et *Taulintses*, qui changent souvent de maîtres.
11. Les *Géorgiens*.
   - A. Le royaume d'*Imirete*, avec les principautés de Mingrélie et de Guriel.
   - B. Les principautés de *Kakhet* et *Karduel* ou *Kartalinie*. . . . . .

   Peuples tant soit peu chrétiens ; leurs *tzars* se sont mis sous la *protection* des armées russes.
12. *Irtiskaia*, pays dont la *Tzarine* ou Reine, s'est mise sous la protection de la Russie ; ce royaume qui doit avoir *un million et demi* d'habitans, selon les gazettes, ne se trouve point dans les géographies et sur les cartes.

V. Peuples de race Mongole.

1. Les *Mongols* orientaux Russes ; 7 tribus, 12 à 14,000

individus ; sur les bords de la Selingua, dans le gouvernement d'Irkutsk.

2. Les *Kalmouks*, mécontens des *règlemens* du gouvernement russe, quittèrent leurs demeures sur le Wolga et l'Ural, et retournèrent au nombre de *soixante mille familles*, dans la Soongarie, leur ancienne patrie. Quelques uns cependant restèrent ; 20,000 familles, selon Storch.

3. Les *Bouriætes* sont comme les Kalmouks, un des *quatre peuples-frères*, ou « *Dœrbœn-Oerot* » que l'on peut appeller *Mongols occidentaux*. Ils habitent la partie méridionale du gouvernement d'Irkoutsk ; ils sont 32,000 inscrits sur le rôle des contributions.

VI. Peuples Aborigènes de l'Asie orientale.

Nous réunissons dans cette classe tous les habitans de l'extrémité orientale de la Russie-Asiatique, dont l'origine se perd dans la nuit des tems.

1. Les *Toungouses* qui ne sont qu'une tribu nomade des *Manjoux* ; ils habitent entre les 53 et 65me. dégrés de latit. nord, sur le Lena, l'Amour et la mer d'Okhotsk ; ces derniers s'appellent *Lamoutes*, de *Lam*, c'est-à-dire mer. Les Toungouses sont un peuple très-paisible ; leur nombre paraît s'élever à 30,000 individus.

2. Les *Joukaguires*, errent dans les marais glacés à l'embouchure de l'Indiguirka.

3. Les *Tchouktchis* occupent les dernières extrémités de l'Asie, vers le détroit de Behring. Ils sont 4,000 hommes en état de porter les armes, et ne reconnaissent pas entièrement la souveraineté des Russes.

4. Les *Koriækes*, autour du golfe de Pensinsk.

5. Les *Kamtchadales* ou *Itelmen* dans leur presqu'île.

6. 7. Les *Kuriles* et *Aléoutes*, dans leurs îles.

VII. Peuples de race Samoiede.

1. Les *Samoièdes* proprement dits ; ils s'appellent *Ninets*, c'est-à-dire hommes. On distingue

a. Une branche européenne, dans le gouvernement d'Arkangel.

b. Une branche asiatique, depuis le détroit de Waigatz, vers l'embouchure du fleuve Lena.

2. *Ostiacks de Narym*, ou *Morases* dans le cercle de Narym, province de Tomsk. Ils diffèrent absolument de la tribu finnoise, nommée Ostiacks (Voyez plus haut).

3. 4. 5. Les *Assanes*, les *Khotovzes*, les *Arintses* petites tribus, qui parlent la même langue que les précédens.

6. — 14. Les *Ostiacks de Iénisséi*, les *Koibales*, et sept ou huit autres hordes qui semblent être de même origine.

VIII. Colons de plusieurs peuples.

Allemands, 30,000 dans le gouvernement de Riga; 15,000 dans celui de Revel; 40,000 en Courlande; 17,000 à Pétersbourg, etc., etc.; plus de 100,000 têtes.

Suédois, en Finlande russe et en Esthonie.

Danois, dans quelques îles de l'Esthonie; du tems de la conquête de Waldemar II.

Italiens, descendans des *Génois* dans la Tauride.

Grecs, *Albanois*, *Moldaves*, *Valaques*, dans les gouvernemens de Catherinoslaf et de la Tauride.

Turcs, *Arméniens*, *Juifs*, etc., etc.

Quelle est la somme totale des sujets de la Russie? Voilà une question à laquelle celui qui a lu avec attention la nomenclature précédente, n'attendra point une réponse positive. Il est évident, que parmi les peuplades du territoire russe, il y en a plusieurs qui ne reconnaissent qu'imparfaitement la souveraineté russe, et encore un plus grand nombre, dont la vie errante rend tout dénombrement illusoire.

L'auteur du *Voyage de deux Français* fait, ou plutôt cite un calcul qui rabaisse la population de l'empire russe à 27 millions. Mais il y a dans ce calcul des omissions trop considérables, et des rabais trop arbitraires, trop vagues pour que l'on puisse être obligé d'avoir aucun égard à cette opinion d'un auteur, d'ailleurs si estimable. En reconnaissant qu'il y a des exagérations dans les calculs *semi-officiels* de M. *Storch*, nous devons les insérer ici, parcequ'ils contiennent les seules données un peu certaines que l'on ait sur cet objet. Nous laisserons parler M. *Storch* lui-même, en avertissant seulement par un mot ou un signe, lorsqu'il exagère.

« Les premières révisions furent incomplètes; les provinces de Livonie et de la Petite-Russie, ne furent point mises sur les registres, parce qu'alors elles ne payaient

point de capitation : d'ailleurs, comme on avait proposé pour cet emploi des commissaires plus occupés de leur intérêt particulier que du dénombrement, il ne faut pas s'étonner si les résultats étaient très-inférieurs à la véritable population.

» Dans la première révision de 1723, on comptait 5,794,928 hommes qui payaient la capitation. Ce nombre comprend les paysans attachés au travail des mines, dont le dénombrement fut fait en 1735; mais les provinces alors exemptes de l'impôt n'y furent point comprises. En 1743, lorsqu'on fit la seconde révision, on trouva 6,643,335, et à la troisième 7,363,348 hommes : en doublant ce nombre, à cause des femmes, et en ajoutant les dénombremens plus récens, faits dans les provinces qui n'étaient pas soumises à la capitation, on verra que l'on peut porter à 20,000,000 le nombre des habitans enregistrés en 1763.

» La révision faite en 1783 présente des résultats bien différens, mais bien justes. Les ordres furent mieux donnés et exécutés avec plus de soin que dans les dénombremens précédens. Le but était toujours de connaître le nombre des personnes assujéties à la capitation; mais on étendit alors ce dénombrement sur toutes les provinces soumises à cette époque à l'empire de Russie, y compris la partie de la Pologne, réunie en 1773, et qui renfermait 1,226,966 habitans; sur les femmes, et sur plusieurs peuplades que l'on n'avait pas comptées jusqu'alors : ce ne furent plus des réviseurs particuliers qui furent chargés de l'exécution; mais on la confia aux magistrats des villes, aux inspecteurs, aux gentilshommes, et aux anciens paysans de la couronne. On fit en même tems différentes observations qui concernaient plusieurs objets d'économie politique; on mit la plus grande exactitude à l'exécution de ces ordres, et l'on condamna à des peines sévères ceux qui voudraient s'y soustraire. J'ai donné, dans mes tables statistiques sur la Russie, une copie authentique de la liste de cette révision (1) : il suffit d'en extraire ici les résultats. Dans les quarante et un gouvernemens qui composaient alors l'empire de Russie, on comptait, en comprenant seulement les individus mâles :

(1) Nous en donnerons des extraits raisonnés dans la topographie de la Russie d'Europe.

Marchands.	107,208
Bourgeois.	293,793
Odnovortses et paysans libres.	773,656
Exempts de la capitation.	310,830
Paysans de la couronne.	4,674,603
Paysans appartenans à des particulieres . .	6,673,239
TOTAL.	12,833,329

» On ne connaît le nombre des femmes que dans quelques gouvernemens; mais, si on double la somme totale que nous venons de rapporter pour ajouter celle des personnes de l'autre sexe, on trouvera, dans les classes comptées des quarante-un gouvernemens, 25,677,000 âmes. On ne peut former qu'une seule objection contre l'exactitude de ce calcul, c'est que le nombre des habitans est peut-être plus considérable qu'il ne paraît dans les listes; car, comme chaque individu inscrit sur ces listes de révision est soumis à une imposition, on ne peut présumer que l'on ait exagéré le nombre des contribuables, tandis qu'il y a un avantage manifeste à n'y pas être inscrit.

» Tel est l'état de la population suivant les listes du dénombrement. Quant au nombre des classes qui n'ont pas été comptées, et à l'accroissement de la population, occasionné tant par les grandes acquisitions faites depuis 1783, que par l'excédent des naissances et les colonies nombreuses qui ont été établies depuis (1), nous ne pouvons offrir qu'un calcul conjectural, qui ne peut acquérir de la certitude qu'après que la révision nouvellement ordonnée pour l'année 1796 aura été terminée. Comme ces listes ne seront pas de sitôt connues du public, nous osons lui présenter le résultat de nos recherches les plus soigneuses.

» Suivant la révision de 1783, en comptant le nombre des femmes égal à celui des hommes, il y avaît dans quarante et un gouvernemens, d'habitans enregistrés.	25,677,000
» D'après des rapports particuliers dignes de foi, l'état de la population des Kosaques du Don et de la mer Noire doit être porté au moins à .	222,000
» Les peuplades dont on n'a pas fait le dé-	

(1) Où sont ces *nombreuses* colonies ?

nombrement, et les classes exemptes au tems de la dernière révision, ne peuvent pas être portées à moins de (1) 1,500,000

» Par conséquent le nombre des habitans de la Russie, en 1783, doit être évalué à . . . 27,397,000

» Suivant des résultats appuyés sur des observations (qui nous paraissent très-douteuses), l'accroissement annuel de la population est de 500,000 âmes. Pour éviter toute exagération, nous réduirons à la moitié cet excédent des naissances, à cause d'une mortalité accidentelle, comme la guerre, etc.: il restera encore un accroissement de population de 250,000 habitans, qui feront en douze ans . . . . . 3,000,000!

---

(1) « Pour mettre le lecteur en état de juger combien ce » calcul est modéré, j'ajouterai ici quelques détails.

» Les troupes de terre et de mer, et la milice attachée aux » gouvernemens, ne peuvent être portées, en y com- » prenant les femmes et les enfans, à moins de. . . 800,000

» En comptant dix cercles par gouvernement (la » plupart en ont 13 ou 15), et en évaluant le nombre » de tous les employés soldés à 1,000, à raison de 41 » gouvernemens, il y en aura 41,000. Ce nombre » doit être triplé, à cause de ceux qui sont mariés et » de leurs familles: nous le porterons seulement à. . 120,000

» Pour les receveurs des douanes, des péages, » inspecteurs et gardes des frontières, postillons, etc., » y compris leurs femmes et leurs enfans, nous ne » compterons que. 80,000

» On évalue ordinairement le clergé russe à 68,000 » personnes, dont la plupart sont séculiers et mariés: » avec leurs familles, nous les porterons à. . . . 200,000

» Suivant ce calcul, fait sur une faible base, nous trouvons. . . . . 1,200,000 » individus; et nous n'y avons pas compris la noblesse, la cour, » les collèges de l'Empire, les académies, les maisons d'instruc- » tion et d'éducation, les étrangers et la plus grande partie des » habitans des deux capitales: nous ne parlons pas non plus des » peuplades errantes, des prisonniers et des gens condamnés aux » travaux publics, *dont le nombre serait prodigieux* (*!!*) si l'on ne » leur accordait quelquefois des amnisties. Nous évaluons ces » classes à 300,000 personnes. Total, 1,500,000.

» Les nouvelles acquisitions depuis 1783, ou les neuf gouvernemens de Tauride, Minsk, Bratslaf, Voznesensk, Podolie, Volhynie, Courlande, Vilna et Slonim, contiennent, d'après la note qui se trouve sur la carte des nouvelles frontières (1). 5,955,000

» Par conséquent on peut porter présentement la population de la Russie à 36,152,000

ou, pour faire un compte juste, à 36 millions d'habitans.

» La plus grande partie de cette énorme population est dans la Russie européenne. Les cinq gouvernemens de Perm, d'Ufa, de Kolyvan, de Tobolsk et d'Irkutsk, compris (par M. *Storch*) sous le nom de Sibérie, n'ont que 2,215,000 habitans; suivant les listes de révision : en y ajoutant les peuplades et les classes qui ne sont pas comptées, on peut porter leur population à deux millions et demi d'habitans. Le nombre des habitans de la partie européenne est donc à-peu-près quatorze fois plus considérable : ainsi la Russie est l'un des plus grands empires de l'Asie à raison de son étendue, et l'un des plus puissans de l'Europe à raison du nombre de ses habitans.

---

(1) *Voyez* la note du liv. 1, que nous rapportons ici : sans la garantir.

« Suivant un calcul authentique, qui se trouve joint à la nouvelle carte des frontières de la Russie, en trois feuilles, publiée, » avec l'approbation du gouvernement, par M. Oppermann, » major du corps du génie, les acquisitions faites sous le règne » de Catherine II ont valu à l'Empire :

	Étendue de pays, en verstes carrés.	Habitans des deux sexes.
» Premier partage de la Pologne en 1773.	76,558 . .	1,226,966
» de la Porte, en 1774 et 1783. .	113,100 . . .	171,610
» de la Porte, en 1791.	23,058 . .	42,708
» Second partage de la Pologne en 1793.	202,383 . .	3,745,663
» Par la soumission de la Courlande.	16,273 . .	387,912
» Troisième partage de la Pologne en 1793.	94,645 . .	1,407,402
TOTAL. . . .	526,017 . .	6,982,271

» En

» En classant le nombre des habitans des différens Etats européens, la Russie occupe le second rang. L'Empire ottoman seul le surpasse : on y compte ordinairement quarante-neuf millions d'habitans; huit en Europe, trente-six en Asie, et cinq en Afrique.

» Le nombre des habitans dans quelques gouvernemens est très-différent de celui des autres. Le gouvernement qui contient maintenant le plus grand nombre d'habitans est celui de Moscou ; on y compte, en réunissant la capitale, 1,139,000 habitans : celui qui en contient le moins est la Tauride ; on ne porte sa population qu'à 150,000.

» L'empire des Russies ne comprend que 109 habitans sur un mille carré. Mais (ici M. *Storch* a parfaitement raison), un Etat aussi vaste, et qui renferme tant de contrées inhabitées ou inhabitables, ne peut donner, dans une comparaison générale, que des résultats faux et inutiles. En séparant la Russie européenne de la Russie asiatique (1), la première a 405 habitans sur un mille carré d'Allemagne, tandis que la dernière n'en a que 11. Si nous suivons cette division, et si nous comparons la population des différens gouvernemens entr'eux, en excluant les cinq nouvellement acquis.

8, contiennent, sur un mille carré, au-dessous de 100 habit.,
9, depuis 100 jusqu'à 500.
17, depuis 500 jusqu'à 1,000.
7, depuis 1,000 jusqu'à 1,500.
3, depuis 1,500 jusqu'à 2,000. Celui de Moscou en contient 2,403, en comprenant la capitale, et en distribuant ses habitans sur le reste du gouvernement. Les gouvernemens de Kalouga, Toula et Tchernigof, occupent le second rang ; ceux de Riæzan, Koursk, Kief, Orel, Karkof, Iaroslaf et Nowogorod-Seversk, le troisième. La sixième classe comprend le pays des Kosaques, les déserts qui sont au nord de l'Europe et ceux de la Sibérie. Les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkutsk n'ont, sur un mille carré, le premier, que sept habitans ; et le second, que trois.

(1) Il faut considérer tous les pays au-delà des monts Uraliens, comme autant de colonies. La Sibérie doit être regardée comme le *Canada* et la *Lousiane* de la Russie. Si l'on considère bien toutes les circonstances, on verra que les *colonies Russes* sont mieux exploitées et mieux peuplées, que ne le sont plusieurs de celles des Espagnols ou des Portugais. (Cette note n'est pas de *Storch*).

» La partie de la Russie la plus peuplée est donc entre le 49 et le 58e. degré de latitude septentrionale. La population diminue graduellement en s'avançant au nord ou au midi, et au-delà du 65e. degré de longitude orientale. Si les meilleures provinces de la Russie et les plus fertiles étaient toutes aussi peuplées que les gouvernemens de Kalouga, Toula et Tchernigof, la seule partie européenne aurait plus de 100,000,000 d'habitans.

Voici les causes de la dépopulation, selon M. *Storch*.

1. La *nature du sol et du climat*. « La Russie comprend dans son étendue des contrées immenses, que la rigueur du climat rend inhabitables : dans les lieux mêmes qui jouissent de la plus belle température, la disette d'eau et de bois a rendu inutiles toutes les tentatives que l'on a faites pour les habiter; dans d'autres provinces, l'industrie des hommes a été si peu favorisée par la nature, que, dépourvus de tout, ils ont été forcés d'abandonner leurs travaux. Loin de pouvoir dire que ces contrées sont dépeuplées, on pourrait même soutenir que la population, étant par-tout relative, elles le sont autant que les circonstances le permettent, puisqu'un plus grand nombre d'hommes que ceux qui y sont n'y pourraient subsister. Pour remédier à la disette, à la mauvaise qualité des vivres, et à leur cherté. Catherine II a établi des magasins de blé.

» 2. Le *penchant de la nation pour les liqueurs fortes*. Il est, quoique en dise M. Storch, poussé infiniment plus loin en Russie que dans aucun autre pays du Nord; il tient à la misérable condition d'un peuple esclave.

» 3. La *contrainte dans les mariages*. Suite du pouvoir despotique accordé aux *seigneurs* et aux *pères*.

» 4. Les *mauvais traitemens des enfans du bas peuple*. A ces causes avouées par Storch, nous ajouterons :

5. Les *maladies vénériennes* et l'ignorance des médecins russes.

6. L'*absence de toute véritable instruction* chez les seigneurs russes, généralement parlant; de là, mauvaise administration intérieure, mauvaise économie rurale, etc., etc.

» 7. La *manière de lever les recrues*, etc., etc. »

Après avoir examiné les opinions contradictoires des meilleurs auteurs, nous croyons qu'il serait absurde de ne pas

admettre en Russie, une population de 32 à 33 millions ; mais tout ce qu'on ajoute au-delà de cette évaluation, nous paraît hasardé.

Troisième Section.

Productions de l'Empire Russe.

Les panégyristes de la Russie nous assurent « que cet » Empire produit en abondance tout ce qui est nécessaire à » la vie ; qu'aucun pays ne peut lui être comparé pour la » quantité et la variété, et que les Russes peuvent se passer » des autres nations, tandis que celles-ci ne peuvent se passer » d'eux ». Ces deux assertions ne contiennent rien qui ne soit faux, ou du moins vague et inexact.

Il est naturel qu'un Empire deux fois plus étendu que l'Europe entière, ait une grande variété de productions territoriales; mais il faut juger d'après les *proportions*. Si un champ de 10,000 arpens produit des valeurs pour 10,000 francs, tandis qu'un terrain de 1,000 arpens en produit pour 8,000 fr., il est évident qu'il faut donner au premier terrain l'épithète de *pauvre et stérile*, en dépit de la masse apparente de son produit ; le petit terrain serait sept fois plus riche. De même, la la somme des exportations et des importations ne prouve rien, absolument rien, si l'on ne prend égard à la proportion qui existe entre la population et le terrain. Nous savons que la Russie, avec 30 millions d'habitans et une étendue de 900,000 lieues carrées, exporte annuellement pour 200 millions de France, en suivant les calculs les plus favorables. Supposons, d'un autre côté, que la Suède, avec 3 millions d'habitans, sur une surface de 36,000 lieues carrées, exporte pour 40 millions (ce qui n'est pas trop dire), il est évident alors que la richesse territoriale de la Russie est, en raison simple des populations, *une fois*, en raison des populations et des territoires réunis, *six fois moindre* que celle de la Suède. Or, la Suède est regardé comme un des Etats les moins riches de l'Europe civilisée; donc la Russie devrait être considérée comme l'Empire le plus pauvre et le plus misérable de ceux à notre connaissance, si l'on ne se rappelait pas ce que nous avons dit en parlant de la population ; savoir, que les rapports généraux d'un pays si vaste, ne

peuvent guère servir à montrer la vérité. Otons donc de la balance des Russes le poids fatal de la Sibérie ; mais ôtons aussi les productions nombreuses de ce pays : laissons dans celle de la Suède les déserts inutiles de la Laponie. Nous trouvons encore, au bout de nos calculs, que l'empire russe, en-deçà des monts Uraliens (1), quoique proportionnellement plus peuplé d'un *onzième*, est moins productive d'*onze vingtièmes* que ne l'est la Suède. Que serait-ce donc, si l'on entreprenait de comparer la Russie à la France ou à l'Angleterre ?

Nous allons donner ici un résumé impartial de tout ce que les auteurs russes eux-mêmes disent sur l'industrie productive de leur pays, en suivant sur-tout *Hermann* et *Storch*.

Agriculture. — Cette branche essentielle de tout bon système d'économie politique, ne paraît pas être fort avancé en Russie. D'abord les *deux tiers de l'Empire* sont, de l'aveu des auteurs nationaux, sans agriculture régulière. Voici des estimations aussi exactes qu'il nous a été possible de les faire sur un semblable objet.

Terrains incultes de la Russie.	Étendue.
En Europe. « On est parvenu, par un » travail pénible, d'étendre l'agriculture » jusqu'au 60me. degré ; c'est-là la ligne de » démarcation ; 2 degrés plus au nord on a » abandonné les tentatives faites pour y » introduire quelques sortes d'agriculture ». (*Storch*). Nous poserons donc, pour la totalité du gouvernement d'Arkangel, . . .	11,970 milles carr.
Deux cinquièmes de celui de Wologda. .	3,460
Olonetz, presque en totalité.	3,400
Wibourg, deux cinquièmes.	312
« Dans les gouvernemens méridionaux, » d'Ufa, de Saratow, du Caucase (Astra- » kan), de Catherinoslaf et de la Tauride, » l'agriculture rencontre des difficultés qui » ne pourront jamais être entièrement ap- » planies ; le sol est aride, maigre, sablo- » neux, imprégné de sel, et souvent dé- » pouvu d'eau et de bois (*Pallas*). Le blé » ne réussit pas même dans les terreins,	19,142 milles carr.

(1) Y compris les pays sur la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

Ci-contre.	19,142	milles carr.

» d'ailleurs, les plus fertiles d'Astrakan » (*Busching*) ». Posons donc, pour la totalité du gouvernement d'Astrakan ou du Caucase 5,742

Pour la moitié de celui d'Ufa (Orenbourg). 2,800

Idem pour celui de Saratow, puisqu'ils font venir tout leur blé de Kasan, selon *Busching*. 2,100

Pour ceux de Catherinoslaf et de la Tauride, qui, de l'aveu de tout le monde, sont presque déserts, les six septièmes. . . . 3,000

Total pour l'Europe. . . . 32,784 milles carr.

En Asie. Le gouvernement de *Kolywan* est, selon *Storch*, sujet aux mêmes incommodités que ceux d'Astrakan ; il est d'ailleurs rempli de rochers ; et, selon *Gmelin*, les habitans sont trop paresseux pour daigner cultiver la terre ; cependant comme *Pallas* attribue à certains districts une grande fertilité, ne posons qu'une moitié. 6,000

Dans le gouvernement de Tobolsk, « on » sème, selon *Pallas*, un peu d'orge et d'avoine vers les 59 $\frac{1}{2}$ degrés de latitude ; les » choux ne se réunissent point en têtes, etc. » Plus loin, vers l'est, sur le Iénisséi, » *Gmelin* trouva la terre gelée à 4 pieds de » profondeur, dans le mois de juin » ; d'ailleurs, les deux tiers de ce gouvernement se trouvent au-delà de 60 degrés, ainsi on ne se trompera point en regardant les *six septièmes* comme incultes ; en rabattant encore, posons seulement. 60,000

Dans le gouvernement d'Irkutsk, « les » tentatives d'agriculture faites à 51 degrés » en Kamtchatka, et 55 degrés près d'Udskoi, sur la mer d'Okosk, n'ont point » réussi » ; supposons que les 10,000 milles carrées situées au-delà du 55me. degré soient susceptibles de cultures (c'est trop de la moitié), nous aurons, pour la partie inculte. 116,000

Total	pour l'Asie. . . .	182,000	
	pour l'Europe. . . .	32,784	
		214,784	milles carr.
		596,344	lieues carr.

Néanmoins le tiers restant, environ 110,000 carrés, suffiroit pour nourrir *cent onze millions d'habitans*, si la culture y etait, je ne dis pas dans un état florissant, mais seulement sur le pied de pouvoir nourrir 1,000 hommes par mille carré, comme en Jutland, en Ostrogothie et autre part. Or, toute l'exportation des ports de la Russie, tant en grains qu'en farines, s'est monté, en 1793, aux sommes suivantes,

Froment .	1,490,000 roubles,
Seigle . .	1,379,000
Orge . .	236,000
Avoine . .	17,000
	3,122,000 roubles, 12,500,000 fr.

En supposant la quantité de blé exporté aussi grande qu'elle a pu l'être d'après ces sommes, et en regardant toute la consommation de 30 ou 33 millions d'habitans comme n'ayant exigé aucune importation, on trouverait encore que l'agriculture russe n'est, même dans les provinces fertiles, qu'un *tiers* de ce qu'elle devrait être pour soutenir la comparaison avec des provinces très-médiocres du reste de l'Europe (1).

Les provinces les plus fertiles sont celles de la région centrale et quelques-unes de celles du nord: il faut, selon *Storch*, compter au nombre des provinces qui réunissent le plus d'avantages pour l'agriculture la Petite-Russie, Kazan, Simbirsk, Kharhof, Koursk, Orel, Nijnei-Nowogorod, la partie méridionale de la Tauride et du Caucase, l'Ukraine polonaise et quelques provinces de la Sibérie.

Mais il paraît que la fertilité de quelques-unes de ces provinces est seulement reconnue en théorie, sans être mise à profit par une bonne agriculture. La Livonie, qui n'a pas le sol très-fertile, produit cependant beaucoup de blé, parce

(1) Voici les admirateurs de la Russie dans une alternative assez embarrassante, *ou* ils me diront: *Vous outrez le calcul des terrains incultes*; et alors il est évident que la proportion entre l'industrie agricole des habitans et les avantages physiques deviendrait encore plus défavorable; *ou* ils prétendront, peut-être avec raison, qu'il n'y a pas même un tiers du terrain qui soit susceptible de culture. Mais, dans ce dernier cas, que deviennent les *immenses avantages* de la Russie?

que le labourage, grâces aux colons allemands, se fait avec intelligence et soin. Dans l'Ukraine polonaise, on se sert de la charrue ordinaire, attelée de bœufs; mais, dans toute la Russie propre, on n'y emploie que l'*araire*, instrument qui ne fait qu'effleurer la terre; mais qui n'exige qu'un seul petit cheval; grand avantage pour des paysans pauvres. On se sert de herses en bois, et l'usage du cylindre y est presque inconnu. Dans quelques provinces, les paysans sont trop paresseux pour porter de l'engrais sur leurs champs. Dans d'autres, ils n'en ont point, faute d'entretenir des bestiaux. Il y a des provinces où on laisse tous les ans les trois quarts du terrain en jachères. Dans les contrées septentrionales, où il y a encore de grandes forêts, on laisse paisiblement régner le plus funeste des abus; savoir, la coutume d'essarter les bois *en y mettant le feu :* la terre, fertilisée par les cendres des arbres, rend avec usure les premières semences qu'on lui confie; mais les générations futures n'y trouveront qu'un désert ingrat.

Une seule chose dans l'agriculture russe a été jugée digne de l'attention, et même de l'imitation des peuples plus civilisés; c'est la manière dont on sèche et conserve les blés. Les fours à blé (en russe *ovin*) sont des cabanes de bois, formées de poutres jointes ensemble : on y pratique des ouvertures qui peuvent se fermer à volonté, et on place différentes traverses dans l'intérieur. On construit dans la terre, immédiatement à côté de la cabane, un poële de maçonnerie, dont les soupiraux s'ouvrent dans la cabane. Quand on veut faire sécher le grain, on suspend des gerbes aux traverses, et on entretient un feu doux dans le poële, afin que la fumée entre dans la cabane; ce qui fait suer les gerbes : on fait sortir la vapeur par les ouvertures extérieures, que l'on peut ouvrir à volonté. Il y a des provinces où la construction de ces fours varie (1); mais l'usage est toujours le même; il est général et d'une grande utilité. Le blé devient à la vérité plus petit en se séchant; mais cette

(1) Les fours de Livonie sont les mieux construits. Nous en avons vu des imitations en Danemarck; on nous assure que plusieurs agronomes de l'Angleterre s'empressent d'en introduire l'usage chez eux.

opération le préserve des charansons : il se conserve mieux dans les magasins. On peut le transporter sur mer, sans qu'il se gâte ; et cela n'empêche point que l'on ne puisse s'en servir pour les semailles. Tant d'avantages sont compensés par une grande consommation de bois : dans quelques lieux on pourrait y suppléer, en fesant usage de la tourbe.

C'est au seul usage des fours de dessèchement que la Russie doit l'avantage de voir ses blés recherchés par les Anglais et les Français : tout le reste de l'agriculture russe porte l'empreinte de cette insoucianee, de cette inertie et de cette ignorance qui sont les fidèles compagnes de la *servitude*. Le paysan, forcé par un seigneur, moins inhumain que mal instruit, de payer ses redevances en argent comptant, quitte ses villages, et va travailler dans les villes, où il lui est plus facile de gagner les roubles que son despote exige. D'autres sont arrachés de leurs champs pour figurer oisivement dans la maison seigneuriale. » Le nombre de ces do-
» mestiques surpasse à un tel point la proportion ordinaire
» dans les autres pays, qu'il est impossible à un étranger de
» se faire une idée de ce luxe oriental, favorisé par la servi-
» tude et le peu de prix qu'on attache à l'homme. Dans les
» pays où l'on doit salarier les gens qui sont dans l'état de
» domesticité, ce luxe ne peut jamais s'élever au même point
» que dans les lieux où le propriétaire, en fesant prendre
» la livrée à ses paysans, ne perd qu'un revenu peu consi-
» dérable, et où leur entretien excède rarement les premiers
» besoins de la vie. On peut soutenir, sans exagération, que
» dans une maison russe il y a au moins quatre ou cinq fois
» plus de domestiques que dans une allemande, qui fait la
» même dépense (*Storch*). Dans les maisons opulentes, on
» voit souvent quatre-vingts, cent et plus de domestiques ».
(*Voyage de deux Français*). Nous ne pouvons mieux confirmer ce que nous venons de dire sur le malheureux état du paysan russe, qu'en citant les paroles mêmes de l'impératrice *Catherine II*, dont le témoignage ne peut être suspect de partialité contre sa nation.

« La Russie, loin d'avoir assez d'habitans, possède une
» étendue immense de pays qui ne sont ni peuplés ni culti-
» vés. . . . Quel ne serait pas l'état florissant de cet Empire,
» si nous pouvions, par de sages règlemens, empêcher ou

» prévenir cette perte !... Il semble encore que la nouvelle » manière que les gentilshommes de Russie emploient pour » percevoir leurs revenus, diminue la population et l'agri- » culture. Presque toutes les terres paient leur redevance » en argent. Les maîtres qui ne vivent point du tout, ou du » moins rarement dans leurs terres, taxent chaque paysan » à un, à deux et jusqu'à cinq roubles par tête, sans se » mettre en peine par quel moyen le paysan se met en état de » payer cet argent. Il serait très-nécessaire d'ordonner, par » une loi, aux maîtres de régler avec plus de discernement » l'imposition des charges de leurs paysans, et d'une manière » qui les éloignât moins de leurs maisons et de leurs familles. » L'agriculture et la population y gagneraient ; au lieu qu'à » présent nombre de cultivateurs restent quelquefois pendant » quinze ans éloignés de leurs maisons, et rodent presque » par-tout l'Empire, de ville en ville, pour tâcher de gagner, » par leur travail, de quoi payer leurs charges (1). »

Aux obstacles principaux qui nuisent à l'agriculture en Russie, nous devons ajouter la vie errante et nomade de la plupart des peuples qui habitent les provinces méridionales, et sur-tout la partie de la Sibérie qui serait susceptible de culture. Ce genre de vie est même commun aux cultivateurs dans quelques contrées. Les Tartares de Kazan et d'Ufa, d'ailleurs distingués pour leur industrie agricole, et les paysans de la Sibérie, quittent souvent leurs villages, et se transportent sur un sol qui n'a pas encore été défriché, et qui, par conséquent, leur promet, pour quelque tems, des récoltes plus abondantes ; de sorte que dans ce pays l'agriculture même est nomade.

Voici un aperçu général des sortes de culture qui existent en Russie. Nous entrerons dans de plus grands détails, lorsque nous ferons la description de chaque département.

Le seigle est, de tous les grains, celui qui est le plus cul-

---

(1) *Instruction de S. M. I. Catherine II, pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois.* Chap. XII, § 263—271. Ce nouveau code n'a pas encore paru ; puisse *Alexandre Ier.* réussir à vaincre les obstacles que l'aristocratie russe oppose à toute sorte d'améliorations !

Digitized by Google

tivé, et celui d'hiver ou d'été réussit, même au-delà du 60e. d. de latitude. Il y a des années où il ne mûrit pas aux environs de Pétersbourg. Le froment ne croît, au contraire, que dans les provinces centrales et méridionales. Celui d'hiver est, en général, fort rare, et on n'en voit point du tout dans la Sibérie. Dans le gouvernement de Cathérinoslaf, on cultive encore du blé de Smyrne, qui donne une farine jaune et fine : la récolte en est si abondante, que, dans de bonnes années, elle rapporte quinze fois au delà de la semence. On cultive aussi du maïs ou blé de Turquie sur le bord du Térek et dans la Tauride. Presque dans tous les lieux où le blé réussit, l'orge est une des principales productions, parce que les Russes font une grande consommation de gruau d'orge : on sème sur-tout de l'orge d'été. On cultive encore beaucoup d'avoine, quoique la récolte de ce grain ne soit pas par-tout très-avantageuse. Les habitans en consomment une partie, en se servant de la farine pour faire de la bouillie. On exporte annuellement de la Russie, sur-tout des ports de la Livonie, une quantité considérable de ces différentes sortes de grains (*Voyez* plus haut).

Les autres espèces de grains sont ordinairement consommées dans le pays. Le millet est assez commun ; mais l'épautre est plus rare. On trouve du blé-sarrazin en Russie, ainsi qu'en Sibérie. Dans ce dernier pays, on a presque par-tout une singulière manière de le cultiver ; on le sème clair dans de vastes steppes gras, et récemment défrichés. Un champ ensemencé de cette manière, est préparé pour cinq ou huit ans ; et, pendant tout ce tems, il rapporte annuellement au moins dix, et jusqu'à quinze fois la semence, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Il tombe assez de grains en moissonnant, qui se conservent pendant l'hiver, de manière qu'il suffit de herser le champ chaque printems pour avoir l'automne suivante une récolte. L'on continue ainsi, jusqu'à ce que le sol soit absolument épuisé. Cette culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens : ils fauchent et battent le blé sur la place même où ils le récoltent, et brûlent la paille, afin de ne point avoir la peine de l'emporter. On croit voir des sauvages de l'Amérique septentrionale.

La manne ou le grémil croît en Russie dans presque toutes les provinces qui sont sujettes aux inondations, sur-tout dans

les gouvernemens de Riga, de Pskof, Polotzk, Nowogorod, Tver, Smolensk, etc. mais ce grain n'y vient pas en assez grande quantité pour donner une récolte, comme il en donne une dans le gouvernement de Moscou. Cette plante donne non-seulement un gruau très-blanc, d'un très-bon goût, et meilleur que celui de froment dont on fait usage en Russie; mais elle a encore l'avantage de servir de nourriture très-saine et très-agréable aux animaux domestiques.

On pourrait encore, selon quelques auteurs, semer une assez grande quantité de riz en Russie : le climat chaud et le sol humide que ce grain exige, se trouvent réunis dans les provinces méridionales de la Russie. Jusqu'à présent, la quantité de riz que l'on récolte annuellement est très-peu considérable, et la Russie est obligée d'en acheter pour une somme assez forte. On a commencé à cultiver un peu les pommes-de-terre, sur-tout dans les lieux où le grain ne mûrit pas toujours.

L'Empire de Russie possède en grande abondance toutes les différentes herbes de pâturage ; mais nous ne pouvons pas les mettre dans la classe des objets dont la culture occupe les habitans; souvent on ne tire aucune utilité des prairies, soit parce que les habitans n'ont point de bestiaux, soit parce qu'ils sont trop paresseux pour les faucher. Les peuples nomades, qui s'occupent plus particulièrement du soin des bestiaux, ne fauchent jamais leurs prairies, mais ils y laissent paître leurs troupeaux toute l'année. Dans les provinces où les prés sont fauchés, il n'y a guère qu'une récolte ; et rarement le paysan s'y occupe du regain. Presque tous les pâturages sont des communaux ; il y a tant de terres incultes, que leur partage serait tout-à-fait inutile. Il ne faut pas s'attendre à voir en Russie des prairies artificielles, quoique dans les steppes de la Sibérie, l'esparcet, l'hédysarum des Alpes, la luzerne, le treffle, l'armoise, le lotier, soient très-communs.

2. *Entretien des bestiaux.* — Parmi les nations qui habitent l'Empire de Russie, il y a de vrais peuples pasteurs, tels que les Kirguises, les Bachkirs, les Bouriates et quelques autres moins nombreux : d'autres s'occupent principalement du soin des bestiaux, tels que les Kosaques du Don, les Tartares nogais, les Barabintsi, etc. Plusieurs peuples

chasseurs en font un objet accessoire, et, dans la plupart des contrées de la Russie proprement dite, le soin des bestiaux est une branche importante de l'économie rurale. En général, il n'y a aucun pays en Europe où l'on élève tant de bétail, et où on en prenne moins soin qu'en Russie. La Petite-Russie, le gouvernement nouvellement acquis sur la Pologne, et sur-tout la partie de l'Ukraine qui appartenait autrefois à cette puissance, sont les lieux où les troupeaux des bêtes à cornes sont les plus nombreux. Dans le gouvernemens de Karkof, de Koursk, d'Orel, de Kazan, d'Ufa, de Saratof, etc.; et dans quelques autres, situés au nord, les bestiaux sont un objet d'exportation. Les Kirguises, les Kalmouks, les Bachkirs et quelques peuples tartares, fournissent de bestiaux une grande partie de l'Empire. On fait partir annuellement de l'Ukraine plusieurs milliers de bœufs, non-seulement pour S.-Pétersbourg, Riga et Rével, mais même pour la Silésie et l'Allemagne. Dans la ci-devant Petite-Pologne, les pâturages sont d'une fertilité extraordinaire : souvent l'herbe croît d'une telle hauteur, qu'elle cache absolument les bêtes à cornes qui la pâturent. Il y a long-tems que les bœufs de la Podolie sont renommés dans les pays voisins : si, par une fraude souvent usitée dans le commerce, on ne vend pas d'autres bœufs sous ce nom, on doit s'étonner de la fécondité de cette province. Il y a beaucoup de bestiaux dans le gouvernement d'Arkhangel : ceux du cercle de Kholmogory sont les plus renommés. Cet avantage est dû aux soins de l'impératrice Catherine II, qui a fait distribuer des vaches de race hollandaise aux habitans de ce pays fertile en pâturages. Les veaux de Kholmogory sont sur-tout très-estimés, à cause de leur chair délicate.

Les soins que l'on prend des bœufs en Russie, diffèrent absolument de la méthode usitée dans les autres pays de l'Europe. Aussitôt que la neige ne couvre plus les campagnes, les bêtes à cornes sont forcées de chercher leur nourriture dans des pâturages qui sont souvent maigres et éloignés : depuis ce moment, on ne leur distribue plus de fourrages dans l'étable, jusqu'à ce que l'hiver ait entièrement fait disparaître la verdure. On leur en donne, à la vérité, dans cette saison, mais avec une si grande parcimonie, qu'ils paraissent perdre de leur taille, et ne peuvent pas quel-

quefois se lever sans le secours du berger : souvent de la paille sèche et de l'eau froide sont leur unique aliment. Dans les lieux même où le bois est le plus commun, on n'a ni étables chaudes, ni granges pour serrer les fourrages; et à tous ces abus se joignent de fréquentes maladies épizootiques, sur-tout dans la Sibérie.

Malgré toutes les causes qui nuisent à l'accroissement du bétail en Russie, il procure cependant, à ce qu'on dit, tous les moyens de subsistance aux habitans de *plusieurs* contrées, et fournit encore une foule d'objets importans pour le commerce extérieur. Les cuirs et les suifs forment d'abord deux articles principaux. L'exportation de cette dernière marchandise montait, en l'année 1793, à 1,035,000 pouds, valant 4,279,000 roubles, sans compter la chandelle, dont l'exportation s'élevait à 170,000 roubles. Dans la même année, on a exporté par mer pour 2,249,000 roubles de cuirs et de peaux; l'exportation des autres produits du bétail, comme les bêtes à cornes en vie, la viande salée, les langues fumées et le beurre, s'élevait à 163,000 roubles. La somme totale des articles que nous avons rapportés, montait donc, en une seule année, à 6,862,000 roubles; mais ce produit est dû plutôt aux quatre carêmes, et à la vie abstinente du peuple russe, qu'à l'industrie. D'un autre côté, l'on importe de grandes quantités de bœuf salé de Holstein.

La brebis commune de la Russie n'est pas très-grande, sur-tout dans les contrées septentrionales; elle a la queue courte, une laine rude et grossière, qui est quelquefois mêlée avec une plus fine. La brebis à longue queue de Tcherkask donne une meilleure laine; les Kosaques du Don et de l'Ukraine élèvent des brebis de cette espèce. L'essai que fit Pierre-le-Grand de croiser les brebis de la Petite-Russie avec les brebis et les beliers de la Sibérie, ne fut pas heureux; mais les vues bienfesantes de ce prince ont eu plus de succès dans le gouvernement de Viatka, où les brebis allemandes se sont propagées et mêlées à celles du pays, sans presque dégénérer. Dans les provinces qui sont situées sur la mer Baltique, les propriétaires de fonds en élèvent une meilleure espèce pour leur consommation domestique: ces brebis ont sur-tout réussi dans les îles d'Oesel et de Dago: les herbes y ont plus de suc, et l'eau salée de la mer leur est très-favo-

rable. L'espèce que l'on trouve dans cette dernière île, porte une laine fort estimée. On veut nous faire accroire que dans la Tauride, qui compte à peine 150,000 habitans, il se trouve *sept millions* (1) de brebis, suivant *un dénombrement*. Il paraît que l'auteur russe prend ses lecteurs pour des moutons. Les brebis des Kalmouks et des Kirguises sont, ainsi que leurs chevaux et leurs bœufs, de trop peu d'utilité *pour la Russie*, pour en parler avec détail. Ce sont des brebis indiennes, mais dégenérées.

On élève en Russie beaucoup de porcs, dont on fait une grande consommation. Quoique ces animaux trouvent la nourriture qui leur convient dans les bois, les gras pâturages, et dans les environs des fermes et des brasseries, cependant, peut-être par un effet du climat, ils parviennent rarement à une grosseur considérable. La chair de porc gelé est la principale nourriture des peuples septentrionaux : on la transporte l'hiver dans des lieux très-éloignés. Les soies de cochon sont un article d'exportation très-considérable : en 1793, on en vendit pour 742.000 roubles.

Il est étonnant à quel point les chevaux russes se ressemblent, malgré la différence du climat, de la nourriture, de la manière dont on les élève et dont on en prend soin. Ils ont presque tous la tête de bélier, l'encolure longue et sèche, la poitrine large ; le reste du corps est assez bien proportionné. Ils sont infatigables, et durent très-long tems : mais souvent ils sont excessivement capricieux et timides. La cavalerie polonaise a tiré de tout tems ses chevaux de la Lithuanie ; on trouve encore une bonne espèce de chevaux, mais de petite taille dans les environs d'Arkangel : on estime les chevaux de selle de la Livonie, à cause de leur vitesse et de leur durée ; mais la race commence à en devenir rare. Les chevaux tartares ont une si grande réputation, surtout pour monter la cavalerie légère, qu'il est inutile d'en parler davantage. Les chevaux que les Kosaques du Don ont introduits dans les environs du Kouban et dans l'île de Taman, surpassent encore ceux de la Tartarie : les chevaux des monts Caucases (selon les auteurs russes) le cèdent peu aux

(1) Cette somme se trouve en *toutes lettres* dans l'ouvrage de M. Storch, édition française. Tome II, page 169.

arabes, quant à la beauté, au feu et à la docilité. Les Kalmouks, les Kirguises et les Bachkirs, sont, de tous les peuples nomades, ceux qui possèdent le plus de chevaux : leur genre de vie les leur rend absolument nécessaires. Ceux des Kalmouks sont hauts et souples ; leur figure, sans être belle, n'a rien de difforme. Ils ne le cèdent à aucune espèce pour la vîtesse ; mais il est difficile de les employer pour le trait, parce qu'ils sont trop faibles et trop fougueux. Les meilleurs chevaux et les plus grands de tous ceux des peuples nomades appartiennent aux Bachkirs, sur-tout à ceux qui habitent le long de l'Iset à l'orient de l'Ural. Les fertiles pâturages des steppes de ces contrées sont si propres à les élever, qu'il y a plusieurs Bachkirs qui possèdent deux et quelquefois quatre mille chevaux. Malgré tout l'étalage que font les auteurs russes de ces chevaux, ils avouent que les chevaux que l'on introduit dans l'Empire forment un article assez considérable : on en amène annuellement à S.-Pétersbourg pour 120 à 130,000 roubles : ceux que l'on fait venir par terre doivent augmenter prodigieusement cette dépense.

Une grande partie des paysans russes fait son occupation principale de la poste et des charrois pour les transports. Ils traitent leurs chevaux avec une rudesse excessive. Accoutumés eux-mêmes à des corvées pénibles, ils les font partager aux animaux.

Il y a des contrées en Russie où les chevaux sont absolument sauvages ; ils errent dans les steppes du Baraba, du Don et de l'Ural ; ils ressemblent encore aux chevaux de la Russie ; seulement ils ont la tête plus grosse, les oreilles plus pointues, la crinière hérissée et la queue plus courte. On a souvent tenté de les apprivoiser, mais toujours sans succès.

La zoologie de l'Empire de Russie nous offre deux animaux remarquables, mais dont on ne retire aucune utilité. Les Mogols appellent le premier *djigneteï* (l'animal à longues oreilles). Il se réunit en troupes dans les steppes de la Mongolie, autour du lac Aral et dans la Tauride ; cependant il est devenu beaucoup plus rare dans les lieux où l'on a établi les lignes des frontières ; il a la taille legère, les membres déliés ; son poil est d'une jolie couleur ; il a l'air vif et sauvage ; ses oreilles sont mieux proportionnées que celles du mulet,

et il les porte dressées. Mais d'un autre côté il a la tête un peu lourde, et le sabot petit comme l'âne; le dos carré et la queue de vache défigurent cet animal. On ne peut imaginer la vîtesse du djigneteï; elle a passé en proverbe chez les Mongols. Le coursier le plus rapide n'a jamais pu parvenir à l'atteindre. L'autre animal, qui tient le milieu entre le cheval et l'âne, est le *Koluan*, que Pallas croit être l'onagre des anciens; il est également très-farouche et d'une grande vitesse. Ces animaux sont en troupeaux très nombreux, surtout au printems, quand ils s'avancent au nord de l'Ural, pour aller chercher la fraîcheur sur les montagnes, ou en automne, quand ils retournent dans les contrées méridionales de la Perse, et dans l'Inde.

Le chameau est domestique dans quelques provinces de l'Empire de Russie : on trouve sur-tout dans la Tauride le chameau à deux bosses, nommé *le dromadaire*. Les Kirguises, les Bachkirs, les Bouriates, les Kalmouks et les Mongols, sont les seuls peuples nomades qui aient des troupeaux de chameaux. Parmi les Kirguises, dit M. *Storch*, « Un simple pasteur a au moins trente ou trente-cinq chevaux, » moitié autant de bœufs, à-peu-près cent brebis, quelques » chameaux, et depuis vingt-cinq jusqu'à cinquante chèvres. » Il y en a aussi, sur-tout dans la horde moyenne, qui pos- » sèdent dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois ou » quatre mille bêtes à cornes, vingt mille brebis et plus de » mille chèvres ». Mais à quoi bon citer comme richesses territoriales de l'empire russe, les troupeaux d'un peuple qui ne reconnaît la souveraineté de la Russie que d'une manière très-douteuse et très-précaire?

Le renne est élevé dans l'état de domesticité par les Lapons, les Ostiaks, les Koriæks, les Tchouktchits, les Tomgouses, les Iakoutes, et dans quelques provinces de la Sibérie. Les soins qu'on en prend sont la principale occupation de ces différens peuples, dont ils sont l'unique richesse. Les rennes seuls servent pour le trait et pour le transport; leur chair est la nourriture la plus commune, leur lait la boisson la plus nourrissante, et l'on en prépare du fromage qui sert à assaisonner leurs différens alimens : la peau des rennes sert à faire des habits et des tentes; quand elle est garnie de poil, on en fait des fourrures et des matelas; on emploie

emploie les cornes et les os à différens ustensiles de ménage, et les nerfs en place de fil. Mais ce qui est d'un prix infini dans ces régions désertes, c'est que ces animaux exigent très-peu de soins, et se contentent d'une nourriture très-frugale. Ils se passent d'écuries dans un climat où aucun animal domestique ne peut réussir; on ne leur donne point de fourrages, et ils vivent sur un sol couvert de neige et de glace pendant dix mois de l'année : leur nourriture ordinaire est un peu de mousse qu'ils fouillent sous la glace, et ils lèchent la neige pour appaiser leur soif. Il est très-ordinaire de voir un berger lapon posséder six cents ou mille de ces animaux : un Samoïède passe pour très-riche, lorsqu'il en a cent ou cent cinquante. Un Tongouse économe en entretient jusqu'à mille; un Koriak, plusieurs milliers : on voit des bergers parmi les Tchouktchis qui en possèdent jusqu'à cinquante mille, si l'on veut avoir la complaisance d'en croire les auteurs russes.

3. *Plantes à l'usage des fabriques et manufactures.* Si nous étions chargés de faire sonner bien haut les avantages de la Russie, nous insisterions principalement sur *la culture du lin et du chanvre.* Ces deux plantes d'une utilité si générale, viennent dans la plus belle qualité, presque dans toute la partie centrale de la Russie d'Europe, particulièrement dans les gouvernemens de Riga, de Nowogorod, de Twer, de Wologda, de Wiatka, etc. Les articles d'exportation qui proviennent de cette culture, forment probablement un tiers de l'exportation totale. On nous garantit pour authentique un extrait des registres des douanes, dont voici les résultats :

Marchandises exportées en 1793.	Valeur.
Chanvre et étoupes.	6,066,615 roubles.
Toile à voiles, toiles d'emballage. . .	2,408,670
Cables et cordes.	259,590
Graines de chanvre.	74,041
Lin et étoupes.	4,504,100
Toiles, linge de table.	1,678,701
Graines de lin.	1,037,518
Huiles de lin et de chenevis.	697,000
TOTAL.	16,726,235 roubles.
Qui font à-peu-près .	67,600,000 fr.

Cette surabondance serait beaucoup moindre si la Russie

ayait une marine marchande tant soit peu considérale. Remarquons aussi que c'est de l'année 1793 qu'il est question ; année où toutes les nations européennes firent des demandes excessives de ces articles.

La garance, la guède, le safran et le pastel ne sont nullement cultivés en Russie, quoiqu'il paraisse que quelques contrées de cet Empire en produisent des espèces sauvages.

Le tabac (1) et le houblon sont cultivés, mais en trop petite quantité pour suffire à la consommation. La dernière de ces deux plantes vient spontanément dans une grande partie de l'Empire.

La rhubarbe de Sibérie, l'anis, le cumin forment des articles d'exportation. Le *Kali* abonde dans les plaines désertes de la Russie méridionale ; mais on néglige d'en tirer parti.

4. *Jardinage, vignes, abeilles, vers à soye.* Si les travaux simples de l'agriculture sont négligés dans une grande partie de la Russie, à plus forte raison l'art du jardinier doit-il l'être. Des choux, des oignons, des concombres, des fèves, voilà les légumes dont la culture est généralement répandue. Dans quelques contrées il croit des asperges énormes, et dans la Russie méridionale les melons d'eau deviennent d'une grosseur extraordinaire. Mais d'un autre côté, il est positivement vrai que dans plusieurs provinces septentrionales, les *champignons* servent de nourriture ordinaire au peuple ; aucun pays n'en produit autant, grace au *froid humide* qui y règne éternellement.

Les fruits réussissent sur-tout dans les parties centrale et méridionale de la Russie : on voit de grands vergers sur le Wolga et l'Occa, dans la Petite-Russie, le Caucase, la Tauride, etc. Cependant ces contrées ne font pas même une vingtième partie de l'Empire, et ne produisent pas, à beaucoup près, assez de fruits pour la consommation intérieure, sur-tout pour la Russie septentrionale et la Sibérie. Les poiriers et les pommiers sauvages ne croissent point au-delà du 49e. dégré de latitude, tandis que les pruniers et les ceri-

(1) Le peuple, en Russie, regarde comme un péché de fumer du tabac ; ils disent : *C'est se rendre le singe du diable, qui vit de fumé.* Mais ce préjugé est affaibli chez les militaires et les bourgeois.

siers sauvages réussissent jusqu'au 55e. On s'occupe peu des moyens de propager et d'améliorer les arbres fruitiers; les colons étrangers seuls y font quelques faibles essais. Entre toutes les espèces de fruits qui croissent en Russie, les pommes et les poires sont les plus communs, et ce sont aussi presque les seules epèces dont on ait soigné la culture. Les différentes espèces de pommes que l'on voit dans la Russie centrale et méridionale viennent d'Astrakan, de la Perse et de la Kabardie: on ne trouve nulle part les espèces européennes. On remarque sur-tout les pommes de Kirevsk qui sont si grosses, qu'une seule pèse jusqu'à quatre livres; elles ont un goût vineux très-agréable et se conservent long-tems. Dans le gouvernement de Moscou et ceux qui l'avoisinent, on trouve une espèce de pomme transparente, qui vient de la Chine; on la nomme *naliva*, c'est-à-dire, très remplie: son goût est aigrelet, et, quand on la présente au jour, on peut compter les pepins. Dans plusieurs gouvernemens, le débit des fruits et sur-tout des pommes est un article de commerce assez intéressant: dans les villes de Kalouga et de Simbirsk, par exemple, cet objet rapporte annuellement 18 à 20,000 roubles. Malgré cette abondance locale, les gouvernemens situés au nord reçoivent par la mer Baltique une quantité de poires et de pommes fraîches ou séchées: en 1794, on en importa à St.-Pétersbourg seulement pour plus de 122,000 roubles. Dans la Russie méridionale, il y a des bois entiers de cerisiers. Dans quelques lieux, la culture de ce fruit est un des principaux moyens de subsister qu'aient les habitans; cependant on s'est si peu occupé de perfectionner l'espèce, qu'on n'en tire que deux sortes qui ne sont guères plus grosses que les cerises de bois. Les cerises des steppes, que l'on trouve dans les gouvernemens d'Ufa et du Caucase, servent sur-tout à faire de l'eau de cerise, *Kirschwasser*, que l'on envoie dans tout l'Empire: on en tire aussi un vinaigre excellent. On trouve de même une grande quantité de pruniers sur le Térek, dans la Tauride, aux environs de Moscou et dans la Petite-Russie, ce n'est que dans ce pays et dans le gouvernement de Wosnesensk qu'on les fait sécher dans des poêles pour les exporter. L'importation des pommes et des cerises sèches à St.-Pétersbourg montait, en 1794, à plus de 38,000 roubles.

Les fruits tendres ne supportent point le climat de la

Russie ; ce qui prouve la justesse de nos objections contre les dénominations de *zône tempérée* et de *zône chaude*, mal-à-propos introduites dans la géographie de cet Empire. Les pays sur la mer Caspienne et le Pont Euxin jouissent, à la vérité, d'un été très-chaud, mais de soudains passages au froid le plus vif rendent cet avantage presqu'illusoire. « Les abricotiers et les pêchers » réussissent, *quand on prend beaucoup de soins*, dans la Tau- » ride, le Caucase et dans les cercles méridionaux des gou- » vernemens de Kief, de Cathérinoslaf, de Voznesensk et » dans quelques autres : (1) dans la partie centrale de la » Russie, ils croissent dans des serres, et à Pétersbourg » même, ces arbres ainsi élevés produisent de très bons fruits. » Les pêches de Kizliar, d'Astrakan et de la Tauride, sont » excellentes ; mais ailleurs elles sont petites et parvien- » nent rarement à une parfaite maturité. » Le coignassier croît naturellement dans les bois qui avoisinent le Téreck : il est vraisemblable qu'il viendrait aussi dans les autres provinces méridionales. On trouve quelques châtaigniers, des capriers, des poivriers d'Espagne, et dans la Tauride même des oliviers sauvages ; mais les essais de cultiver l'olivier, faits à Astrakan, n'ont point réussi.

La Russie, semblable sous tant de rapports à la Norwège et à la Suède, produit comme ces pays, une quantité prodigieuse de petits fruits sauvages. Le coussinet des marais (2) mérite une mention particulière : ce grain est acide et remplace les citrons dans les contrées septentrionales ; on en fait même usage à St.-Pétersbourg chez les gens les plus distingués. Les groseilles rouges qu'on trouve sur les monts Altais sont de la grosseur d'une cerise ordinaire ; elles mûrissent en grappes et sont d'un goût délicieux. (3) La consommation de ces petits fruits sauvages est incroyable : outre la quantité

---

(1) Ces contrées, situées sous les parallèles de la France septentrionale et centrale, jouissent donc *à peine* du climat de Holstein et des îles danoises. Car dans ces derniers pays on élève aussi des abricotiers et des pêchers en plein air, *en prenant beaucoup de soins*.

(2) *Vaccinium oxicoccus*, en russe, *kioukva*.

(3) Les groseillers sont, à ce que nous croyons, l'arbuste fruitier qui supporte le mieux le froid ; car il croît même en *Groenland*.

prodigieuse que l'on confit, on s'en sert à préparer plusieurs boissons rafraîchissantes et spiritueuses.

On trouve des noisetiers dans toute la Russie jusqu'à la Kama, mais il n'en croît point en Sibérie; on en voit sur-tout entre Simbirsk et Kasan: cette contrée fournit des noix et de l'huile de noix à une grande partie de la Russie et à toute la Sibérie. Les montagnes de l'Ural produisent des noix de cèdres, qui sont d'un goût très-délicat.

Les *vignobles de la Russie* ne seront probablement jamais en état de faire du tort à ceux de Champagne ou de Bourgogne. On nous assure «que dans la Tauride, la vigne est depuis » long-tems indigène: il est vraisemblable que l'art de la cul» tiver y est venu des Grecs. Les environs de Théodosie » et d'Afinei produisent un excellent vin, qui ressemble au » champagne. Dans les différentes espèces de raisins, il y en » a quelques-unes que l'on peut comparer aux meilleures es» pèces étrangères; par exemple, au sapillier, au risling du » Rhingau, au chardenet de Champagne, au lagler blanc de » Hongrie, au chasselas rouge, etc.» Tout cela peut-être vrai, mais il est si ordinaire de rencontrer des exagérations chez les auteurs russes, qu'on ne doit jamais négliger d'examiner toutes les circonstances qui peuvent confirmer ou réfuter leurs récits. Ainsi nous demanderions, comment il se fait qu'à Pétersbourg et à Moscou, cet excellent vin de la Tauride soit inconnu; du moins aucun voyageur étranger n'en a parlé.

Les *vins d'Astrakan* sont les seuls dont on a donné à goûter aux étrangers; l'auteur du *Voyage des deux Français* les a trouvé mauvais, et *Pallas* confirme son témoignage. « *On a*, dit » ce savant, *à Astrakan la mauvaise coutume d'arroser excessi» vement les vignes, ce qui fait que le jus des raisins étant » trop aqueux, contient peu de parties visqueuses et sucrées.* » Il paraît que l'on a recours à ces irrigations pour hâter le développement du raisin avant l'hiver; d'ailleurs, on avoue que les abricots ne réussissent qu'en prenant de très-grands soins; de toutes ces circonstances comparées, il est évident que les vignobles de Russie ne valent guère la peine d'en parler. Il serait sans doute à désirer pour la Russie qu'elle pût consacrer les vastes déserts de la Tauride à la culture de la vigne; car l'importation des vins et autres produits de la vigne s'é-

levait, en 1794, pour Pétersbourg seul, à la valeur de 859,000 roubles.

Les essais qu'on a faits pour élever des *vers à soie* ne paraissent pas avoir réussi, quoique les mûriers soient indigènes dans quelques provinces. En 1782, le froid tua tous ces insectes; il n'en resta aucun cocon; les inspecteurs impériaux préposés à cette culture envoient à Pétersbourg de la très-bonne soie, achetée en Perse, dit l'académicien *Ozéretskofskoi* dans son rapport. L'importation des soies de Perse monte peut-être à un million de roubles.

L'éducation des *abeilles* est une branche importante de l'économie rurale de la Russie d'Europe. On trouve un grand nombre de ruches dans la plupart des gouvernemens; mais il y a infiniment plus d'abeilles sauvages, qui habitent surtout les forêts de l'Ural, dans le gouvernement d'Ufa: de l'autre côté de ces montagnes et dans toute la Sibérie, il n'y a point d'abeilles sauvages. Les nations qui se livrent principalement à cette occupation sont les *Bachkirs*, les *Tartares*, les *Tchouvaches*, les *Tchérémisses*, les *Mechtchériaks*, surtout dans les gouvernemens de Kazan et d'Ufa. Il y a parmi les Bachkirs des individus qui possèdent une centaine de ruches d'abeilles, qui sont dans leurs jardins, et jusqu'à mille ruches d'abeilles sauvages qui habitent les forêts: tous les ans ils ramassent quarante et quelquefois cent pouds de miel. Quoique les Russes, proprement dits, n'imitent guère cette louable industrie des peuples qu'ils ont subjugués, on recueille une si grande quantité de cire dans l'Empire, que, des ports seuls de la Baltique, on en exporte 12 à 15,000 pouds par an, outre la consommation intérieure. Le miel est aussi un article très-important pour l'Empire: presque toute la Sibérie le tire de la Russie européenne. La meilleure sorte de miel est celle que les abeilles tirent des fleurs de tilleul blanc: on la recueille sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup de ces arbres, tels que sur l'Occa, le Don, dans la Russie blanche et la Petite-Russie, dans les nouvelles acquisitions faites sur la Pologne et dans les contrées méridionales de l'Ural, situées en Europe. En 1793, la Russie exporta pour 378,000 roubles de cire et de bougie, et pour 5,000 roubles de miel.

5. *Forêts.* — On se représente assez communément la

Russie comme étant toute entière couverte d'immenses forêts; mais il y a de vastes provinces, auxquelles la nature a refusé le moindre petit arbre; d'autres qui ont été riches en bois, se voient, par une mauvaise économie, sur le point d'en manquer.

Les gouvernemens d'Arkangel, d'Olonets, de Tobolsk et d'Irkutsk, renferment de vastes forêts; il serait aussi nécessaire là de les défricher que de les conserver ailleurs. Malheureusement, les deux premiers de ces quatre gouvernemens sont les seuls auxquels leur proximité des mers navigables permet d'exporter leurs bois. Les gouvernemens de Perm, Kasan, Smolensk, Mohilef, Minsk, Tchernigof, Voronetsch, Ufa, Toula, Simbirsk, Orel, Kalouga, etc., fournissent le bois nécessaire aux mines et aux fonderies, ainsi que quelques bois de construction. La plupart des autres provinces possèdent assez de bois pour leur propre consommation; mais quelques-uns des gouvernemens du midi en manquent, tels que Kief, Podol, Karkof, Cathérinoslaf, la Tauride, Astrakan, excepté la partie du Caucase, et sur le Don. Même dans les autres provinces, on trouve de tems en tems des districts où le bois commence à devenir d'une excessive cherté. Il a triplé de prix dans beaucoup de provinces. Il y a des usines en Sibérie, où on a été obligé de suspendre les travaux faute de bois : ce fait est constaté par M. Hermann (*Statistische Schilderung*, p. 313), et par la société économique (*Auswahl econ. Abhandl.* II, 4); même dans les provinces voisines des grandes forêts, le prix du bois a considérablement haussé. En 1770, une corde de bois de la longueur d'une archine (26 ¼ pouces de France), coûtait à S.-Pétersbourg un rouble 10 kopeks, et en 1790, 2 roubles 60. Cent poutres de pin d'une longueur et d'une largeur déterminées, coûtaient, en 1740, 12 à 16 roubles; en 1790, de 100 à 120 roubles : en 1740, 100 planches, 7 roubles; en 1790, 15 à 20. (*Storch, notes du tome II*).

Cette diminution d'une richesse territoriale tellement importante, doit fixer l'attention du gouvernement; ses suites, quelque éloignées qu'on les suppose, peuvent devenir terribles pour un peuple qui se chauffe pendant dix mois, et qui ne bâtit qu'en bois; mais il paraît qu'on n'y pense guère.

On ne connaît point d'ordonnance forestière ni d'inspection, si ce n'est sur les forêts de la couronne; encore elles n'y sont pas ce qu'il faudrait. Le gouvernement ne se mêle point des forêts qui appartiennent aux particuliers: chaque gentilhomme jouit du droit de propriété dans toute son étendue, et peut disposer arbitrairement des productions qui croissent sur son territoire. L'art de conserver les forêts, la division des bois en taillis, leur ensemencement, etc., ces termes mêmes sont ignorés de la plupart des propriétaires. On conserve tout au plus un bois clos, pour la chasse ou pour l'agrément. Presque par-tout, le paysan peut prendre son bois où il lui plaît : ordinairement il profite de cette permission pour abattre les plus beaux arbres, et en cuire du goudron et de la poix, ce qui lui sert à payer sa taille en argent comptant; le seigneur ignorant ou indifférent aux intérêts de la patrie, ne demande pas mieux. La manière dont les Russes traitent leurs bois est absolument celle d'un peuple sauvage; c'est là le terme propre. Tous les ans, des villes entières sont brûlées; on a de superbes carrières dans le voisinage; néanmoins on rebâtit tout en bois (1). Dans plusieurs provinces, on ne scie point les arbres en planches, mais on les fend avec des coins, et on les équarrit à la hache au lieu de rabot; de sorte que l'on perd beaucoup de bois qui tombe en éclats, et que l'on prend rarement la peine de ramasser. Le long des grandes routes, le voyageur étonné, voit d'énormes morceaux de granits, épars dans les champs, dans les marais, le Russe ne les voit pas; il abat ses forêts, et jette poutre sur poutre, pour faire des chemins qui sont détestables. Les cloisons sont souvent faites en grands troncs d'arbres. L'usage national des bains chauds exige d'immenses quantités de combustible; on pourrait épargner le bois, puisqu'on trouve dans plusieurs contrées de la tourbe et du charbon de terre; mais jusqu'à présent on ne s'en sert presque pas. Les gens de la campagne, et même les habitans des petites villes, emploient, au lieu de chandelles et de lampes, des bardeaux ou des éclisses de bou-

(1) Catherine II a donné à plusieurs villes de grands secours en argent pour les faire rebâtir en pierres.

leau fendues très-minces (1) : outre une consommation de bois inutile, souvent la moindre négligence occasionne un incendie qui réduit quelquefois en cendres des villes et des villages. L'usage des souliers d'écorce nattée enlève, dans plusieurs provinces, une foule incroyable de jeunes tilleuls et des plus droits, et l'accroissement naturel ne peut suppléer à une si grande perte.

Des esprits légers regarderont peut-être ceci comme d'une conséquence fort mince ; qu'on en juge par les remarques suivantes. Chaque paire de ces souliers exige le tronc de deux et quelquefois de quatre jeunes tilleuls. En hiver le paysan les porte à-peu-près dix jours ; mais dans le tems des travaux, il est difficile qu'il s'en serve plus de quatre : il use donc annuellement au moins cinquante paires de souliers, et il faut 150 tilleuls, en en prenant trois par paire, pour chausser un seul homme. Enfin, pour défricher les terrains boisés, on se sert ordinairement du feu, et d'une manière si imprudente que des forêts entières deviennent la proie des flammes. En un mot, les Russes ne négligent aucun moyen de *ruiner* leurs forêts.

Néanmoins, comme la nature s'oppose constamment à ces procédés insensés, l'exportation des articles tirés des forêts est considérable, si l'on regarde seulement la quantité, mais non pas proportionnée à l'étendue de l'Empire. En 1793, année extraordinairement favorable, sa valeur excédait trois millions et demi : on exporta pour 1,744,000 roubles de mâts, poutres, planches ; pour 394,000 de potasse et de védasse, pour 249,000 de nattes d'écorce, et pour 150,000 de poix, goudron et résine (2).

(1) Un russe fort instruit, M. *Lépekin*, parle, dans ses voyages, de l'usage général des bardeaux et du préjudice qui en résulte. « Je puis assurer, dit-il, que dans tout mon voyage (de Saint-Pétersbourg à Vladimir et Mourom, en passant par Moscou), je n'ai pas vu un seul village où l'on emploie une autre manière de s'éclairer : même les classes inférieures des habitans des villes s'en servent.

(2) La Norwège, qui n'a que la *cinquantième* partie de la surface de la Russie, exporte pour plus d'*un tiers* de cette somme, environ pour 1,200,000 rixdalers, année commune. La *proportion* est on ne peut plus au désavantage de la Russie ; et cependant les auteurs danois se plaignent de plusieurs défauts dans l'économie forestière de la Norwège.

Entre les différentes espèce de bois, les pins sont ceux qui croissent le plus dans la Russie septentrionale et la Sibérie ; il y en a de vastes forêts : les pins, les sapins et les pinastres, sont les espèces les plus communes, sur-tout les derniers qui fournissent la plus grande quantité de bois à brûler, pour faire du charbon, et pour les constructions. Le cèdre de Sibérie ou l'alviez (*pinus cembra*), croît sur-tout sur les monts Uraliens : ce bel arbre est fort et très-élevé ; on l'emploie aux mêmes usages que le pin. Les Russes de Sibérie imitent les sauvages de la Louisiane : ils coupent l'arbre pour avoir le fruit ; on le mange ou on en tire une bonne huile. Le mélèze (*pinus larix*) croît au nord de la Russie européenne et dans les montagnes de la Sibérie. Ce bois est utile pour la construction des vaisseaux, parce qu'il est très-résineux : on s'en sert dans plusieurs endroits pour les ouvrages que l'on construit dans l'eau ; et dans les mines de Nertchinsk, on l'emploie à faire du charbon. Dans les monts Uraliens et Olonets, on en tire de la térébenthine, et on ramasse l'agaric que l'on exporte. La gomme de ces arbres pourrait être employée dans les pharmacies.

Après les arbres résineux, le bouleau est le plus commun et le plus utile ; on l'emploie à mille différens usages : l'écorce de cet arbre sert de tan et à faire un goudron qui est très-recherché ; on en fait aussi des boëtes rondes, dans lesquelles on conserve du caviar, du beurre, des fruits, etc. Les feuilles sont employées à teindre en jaune : l'eau qui sort du bouleau est une boisson très-désagréable ; et le bois sert tant à la consommation habituelle qu'à celle des mines et des fabriques. Après le bouleau, le tilleul est l'arbre le plus commun ; on l'emploie plus utilement en Russie qu'ailleurs : l'écorce sert à faire des traîneaux, des voitures, des corbeilles, des coffres ; à couvrir des maisons, etc. : on emploie celle des jeunes tilleuls à faire des millions de souliers tressés, pour les paysans : on scie le bois en planches, on en fait des bateaux, et on le brûle pour en tirer de la potasse ; les fleurs de tilleul sont une excellente nourriture pour les abeilles. Le chêne ne croît que dans la Russie européenne : on en trouve dans les gouvernemens de Kasan et de Voronetsch ; il y en a aussi des forêts peu considérables dans la Russie blanche et dans la Petite-Russie. Le frêne et le saule viennent presque par-

tout. Le hêtre, l'orme, l'érable et le peuplier, réussissent sur-tout dans les contrées méridionales.

6. Chasse. — On peut, avec raison, considérer la Sibérie comme le plus vaste et le plus riche parc de chasse qu'il y ait dans l'univers, toutefois après l'Amérique septentrionale. Mais les soins que les Russes ont pris pour garantir aux générations futures la possession d'un tel avantage, sont de très-peu d'effet. Le nombre des animaux utiles diminue dans une telle proportion, que l'on semble prévoir la destruction entière de cette ressource, qui, avec la pêche, est la seule que ces immenses déserts offrent à l'homme.

Voici les animaux qui donnent les fourrures les plus estimées.

La *zibeline*, à laquelle, d'un consentement général, toutes les nations de l'Europe et de l'Asie ont attaché un prix si grand et si stable, que sa peau sert encore d'étalon pour régler le tribut que payent à la couronne toutes les races de chasseurs Sibériens. Les plus belles zibelines viennent du gouvernement d'Irkutsk, et quelquefois, mais rarement, il s'en trouve de jaunes, et encore plus rarement de blanches. Les zibelines du Kamtchatka sont les plus grosses de toutes; elles ont la peau épaisse et le poil long, mais ne sont pas très-noires : en conséquence, la plupart vont en Chine, où l'on sait les colorer. Les zibelines sont devenues extrêmement rares. Plus on avance vers l'Orient et plus elles augmentent en nombre et en beauté.

Renards. On en compte en Russie quatre espèces distinctes; 1°. les *ordinaires*, qui sont ou rouges, ou couleur de feu, ou rayés de noir et blanc; 2°. les *karaguans*, de couleur gris de loup; 3°. les *renards des glaces*, ou *peszy*; ils sont pour la plupart blancs; 4°. le *renard noir* qui est à présent le plus estimé dans le commerce, ne se trouve que dans la Sibérie orientale et dans le Kamtchatka. Les renards noirs, en général, ne sont pas communs; leur valeur dans le commerce est telle qu'une seule peau coûte quelquefois de 100 à 500 roubles, et même jusqu'à 1000.

Loutres ou *castors de mer.* Les plus belles et les plus précieuses sont celles du Kamtchatka et des îles Aléoutes : à Pétersbourg, la peau d'une demi-aune de long sur une demi-

aune de large, première qualité, vaut 150 roubles; seconde qualité, 50; troisième qualité, 25 roubles. Les loutres des rivières sont moins chères; on les paie, à Kiachta, depuis deux jusqu'à 11 roubles la pièce.

Castors. Les noirs sont les meilleurs et les plus beaux. Les déserts inhabités de la Sibérie, sont les seules régions où les castors soient nombreux aujourd'hui; et là même, ils se réunissent seulement sur les rives les plus solitaires.

Hermines. Elles se trouvent dans les forêts de bouleau, en Sibérie, et même dans les gouvernemens de Perm, Wiœtka et Kazan.

Martres. Les martres de Russie ne se trouvent que dans les montagnes qui la séparent de la Sibérie. Les plus belles viennent du district habité par les Tartares Bachkirs dans le gouvernement de Kazan.

Loups. Les plus beaux sont blancs et viennent des bords du fleuve de l'Iénisséi.

Chats-cerviers. Dans le pays des Kirguis-Kosaques, il yen a de noirs, de tigrés, etc. Un paquet de mille pièces vaut 85 roubles à Saint-Pétersbourg.

Ecureuils. Les ordinaires donnent la fourrure que nous appelons *petit-gris*; les *noirs* des environs de Nertschinsk sont les plus estimés. D'autres préfèrent ceux de Kuznetsk; ils sont grands et d'une couleur argentine.

Lapins gris, blancs et noirs; *putois*, de Sibérie; *belettes* d'un jaune de feu, négligées; *lynx*, 12 roubles la pièce à Pétersbourg.

Goulu ou *glouton.* Cet animal célèbre dans l'histoire naturelle par sa voracité (en partie fabuleuse), donne une belle fourrure noire.

Ours noirs et blancs; *lièvres* gris, blancs, etc.

Il y a des auteurs qui évaluent la valeur totale des pelleteries, y compris les peaux des monstres marins, celles des ilans, des cerfs et autres animaux, à 5 millions de roubles; mais c'est d'après une estimation trop vague, pour mériter notre confiance. Ce qu'on sait de l'exportation des pelleteries est également peu satisfesant. En 1793, de tous les ports, excepté ceux qui sont sur la mer Caspienne, on exporta pour

296,000 roubles de pelleteries (1). Il est vraisemblable que l'exportation qui se fait par terre est au moins aussi considérable; la foire de Leipsick est un excellent marché pour les fourrures de Russie; Vienne et Constantinople en prennent aussi de grandes quantités. Nous croirons volontiers que la somme totale de cette exportation ne reste guère au-dessous de 8 à 9,000,000 roubles par an. Malgré cela, l'importation des pelleteries étrangères est un article de commerce très-important. Suivant les listes de la douane de la même année 1793, on a fait entrer dans le seul port de Saint-Pétersbourg pour 256,000 roubles de peaux de loutres et de castors.

L'importation de 1774 était encore plus considérable; savoir;

Peaux de castors	332,350 roubles.
Peaux de loutres	139,741
Autres pelleteries	117,959
TOTAL	590,050

Cette importation, à moins qu'elle ne soit illusoire (2), mérite toute la surveillance du gouvernement; car il serait étonnant qu'un pays où il y a tant de différentes espèces de bêtes sauvages, dépendît encore, dans cette partie de ses besoins, de l'industrie étrangère.

La Russie contient beaucoup d'autres animaux sauvages,

---

(1) Voici les articles de cette exportation et leur valeur en argent:

Peaux de lièvres gris.	266,215 roubles.
Peaux de lièvres et de chats blancs. . . .	31,722
Peaux d'écureuils ou de petits-gris. . . .	26,712
Peaux d'ours.	18,013
Peaux de brebis.	14,864
Peaux d'hermines ou de renards blancs. . .	13,309
Peaux de renards ou de martres.	8,543
Manchons et autres pelleteries.	8,305
Touloupes (robes de chambre fourrées). .	4,886
Peaux de loups.	3,325
Peaux de zibelines.	442

(2) Il y a *peut-être* des primes pour l'exportation des fourrures par mer; et alors celles qui entrent pourraient n'être que les mêmes qu'on exporta la veille. Il faut croire qu'il existe une cause à-peu-près semblable de ce phénomène.

dont l'homme tire une utilité quelconque, comme, par exemple, les cerfs, les daims, les brebis sauvages ou *arguls*, l'animal *porte-musc*, les antelopes, les chamois, enfin, les élans, superbe animal que les Russes, plus qu'aucun autre peuple, sont à portée d'apprivoiser : ce serait une belle conquête pour eux et pour l'humanité entière.

L'*Ivoire fossile*, dont nous nous sommes occupés dans la *Géographie physique*, forme un objet d'exportation.

Les oiseaux aquatiques abondent en Russie ; les bords de la mer glaciale en sont couverts ; mais il n'y a guère qu'une seule espèce dont la chasse donne un produit important sous le rapport statistique ; c'est le canard à duvet qui habite ordinairement les côtes et les îles de la mer Blanche et de l'Océan septentrional. Cet oiseau nous donne ce duvet fin et léger que l'on nomme *édredon*, et qui est très-recherché partout. Il faut s'exposer à de grands dangers pour l'avoir, parce que cet oiseau place ordinairement son nid dans les fentes des rochers, sur des écueils inaccessibles, et ne s'éloigne jamais des bords de la mer ou des îles pour s'enfoncer dans les terres. On trouve dans ces nids cinq, quelquefois six œufs (1), tous soigneusement couverts de plumes, que ces oiseaux s'arrachent de la poitrine. Aussitôt qu'ils sont chassés d'un nid, ils en construisent un autre, qu'ils garnissent également de plumes ; et, si quelque persécuteur avide s'en empare, ils en construisent un troisième, encore plus richement garni de plumes que les précédens.

La plus grande partie des plumes que l'on vend à Arkangel, viennent de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, où les gens qui vont à la pêche des grands poissons de mer, les recueillent en même-tems.

L'édredon et les autres plumes communes que l'on ramasse, sont un objet d'exportation assez considérable. En l'année 1793, elle se montait à 10,551 livres, dont la valeur était de 85,000 roubles. On sera bien étonné d'apprendre que l'on importe en Russie pour quelques milliers de roubles de plumes à écrire. Il est vrai qu'elles sont passées au feu ; mais cette préparation est très-simple. Si les oies domestiques ne

(1) Dans quelques contrées les russes mangent ces œufs, sans réfléchir sur la diminution d'une espèce si précieuse.

suffisoient point pour fournir à la consommation des plumes à écrire, on pourrait employer celles des oies sauvages, ainsi que celles du cygne : ces oiseaux sont très-communs dans plusieurs contrées.

7. *Pêche.* — La pêche nourrit des peuples entiers en Russie, et son produit total s'élève, selon la *Statistique* de M. *Hermann*, à une valeur de 15 millions de roubles par an. Voici les diverses branches de la pêche russe.

(*a*). *Dans l'Océan septentrional et la mer Blanche ;* pêche des vaches marines, très-importante. Nous la décrirons à l'article *Arkangel*, dans la topographie. On prend aussi des phoques, des *narwhals*, quelques baleines, de petits cachalots (*physeter catodon*, et chez les Russes, *belouga* de mer), de la morue et des harengs ; mais ces dernières espèces, d'une qualité inférieure. Les pêcheurs russes vont pêcher sur les côtes de la Laponie danoise et de Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble. Plus loin, les glaces empêchent toute entreprise considérable.

(*b*) *Dans les fleuves qui se jettent dans ces mers*, on prend l'aomoul (*salmo autummnalis*), l'esturgeon, le sterlet, la lotte et beaucoup d'autres poissons moins connus. Les saumons de la Dwina et de Petzora sont excellens. L'Obi et l'Irtich fournissent les plus gros sterlets de la Russie,

(*c*) *Dans l'Océan oriental* et dans les mers du Kamtchatka. Les baleines, les lamentins, espèce de *manati* ; les phoques, les harengs et autres poissons y fourmillent ; les plus beaux saumons, les truites et les alcoins remplissent toutes les rivières ; mais toutes ces richesses ne servent qu'à nourrir quelques peuplades peu nombreuses, Pourquoi les Russes n'envoient-ils pas les produits de cette pêche dans les colonies espagnoles d'Amérique et dans les Indes-orientales ? La possession du Kamtchatka n'est pas à mépriser, comme le veut l'auteur du *Voyage de deux Français ;* mais elle demande, pour devenir utile, un peuple plus actif.

(*d*) *Dans la mer Caspienne* La pêche dans cette mer ne s'étend que sur les trois espèces d'esturgeons : l'*ossètre* (le véritable esturgeon, *accipenser sturio*) ; le *bélouga*, *accipenser huso* ; le *sévrouga*. *accipenser stellatus*, et sur les silures et les barbeaux. Les rivages de cette mer sont cou-

verts de glaces jusques vers le milieu du mois de mars, et quelquefois plus long-tems.

(*e*) *Dans le Wolga* et les autres rivières voisines. Les différentes espèces d'esturgeons et la quantité incroyable de poissons d'une qualité inférieure que ce fleuve nourrit, suffisent non-seulement à la consommation de tous les pays situés sur ses bords; mais le Wolga en fournit encore à la plus grande partie de l'Empire. Cette richesse est cause que les habitans qui sont sur ses rivières négligent l'agriculture pour se consacrer entièrement à la pêche. Les poissons particuliers au Wolga, ou qui passent rarement dans les autres rivières, sont le bélouga, l'esturgeon, le sterlet, le sévrouga, le saumon et le saumon blanc; le barbeau, la sillure, l'alose, et le poisson qu'on nomme *tchékon*, le brochet-perche, le zingle (l'épinoche) et autres espèces, sont les plus communes. Il est remarquable que l'anguille ne se trouve ni dans le Wolga, ni dans les rivières qui s'y jettent, ou les lacs qui l'avoisinent : ce poisson est aussi inconnu dans toute la Sibérie. Il est remplacé dans le Wolga par une infinité de lottes et d'écrevisses, d'une grosseur extraordinaire, mais d'un mauvais goût.

De toutes les rivières qui tombent dans le Wolga, la Kama est la plus poissonneuse. Outre cet avantage, les poissons que l'on y prend ont le goût si délicat, qu'on les préfère à tous ceux que l'on pêche en Russie : les esturgeons, les sterlets et les saumons blancs de cette rivière sont plus recherchés que ceux que l'on prend dans le Wolga. Outre ces trois espèces de poissons, on remarque encore dans la Kama une espèce de petit saumon, l'*ériox* (en russe *krasnaia rÿba*), qui a une archine et demie ou deux de longueur : on trouve encore dans la Kama des aloses et des tchékons.

(*f*) *La pêche de la mer Noire et de la mer d'Azow* n'a pas la même importance que celle de la mer Caspienne. La cause en doit probablement être cherchée dans l'extrême dépopulation des contrées qui avoisinent ces mers. La mer d'Azow ne renferme que peu de grands poissons.

Les pêches les plus considérables de la presqu'île de Crimée se font à Kertch et Iénikalé; elles commencent ordinairement en mai, et durent jusqu'au mois d'octobre. Les poissons les plus remarquables sont l'esturgeon, le sterlet et le sourouk. On coupe par bandes les deux premières espèces : quand

quand on les a salées et fumées, on les transporte en Turquie, où on en fait un très-grand débit. On charge dans ces ports, et sur-tout à Taganrok, une quantité considérable de caviar, d'huile et de colle de poisson : l'excellent caviar de la poutargue, qu'on trouve à Théodosie, est très-renommé ; mais il est en petite quantité (1).

Les maquereaux salés et fumés, que les Russes appellent *koumri*, sont un objet de commerce important pour la Crimée : on en envoie souvent de Théodosie et de Balaklava à Constantinople et dans tous les ports de la Romélie et de la Natolie. On transporte ce poisson dans des tonnes, et le millier se paie sur les lieux trois piastres et demie et quatre piastres.

(*g*) *La pêche de la mer Baltique.* Les golfes de Finlande et de Riga nourrissent presque les mêmes espèces de poissons, et le produit de la pêche est à-peu près égal dans ces deux endroits. Le naturaliste de la Livonie, M. *Fischer*, compte 49 espèces de poissons que l'on trouve sur les côtes de cette province : les saumons, les célérins, les brochets et les lamproies, sont les objets d'exportation les plus importans. Le *kullostroemling* est une espèce de célerin dégénérée, particulière à cette mer. On en prend en automne près de Rével et Port-Baltique ; lorsqu'ils sont salés et épicés, ils peuvent remplacer les anchois ; on en vend ordinairement une quantité considérable préparés de cette manière. On fait encore beaucoup de cas des lamproies qui se trouvent près des côtes de la Livonie : celles de Narva sont préférées, à cause de la délicatesse de leur goût.

Le sterlet, le saumon et la carpe sont les poissons que l'on trouve le plus souvent dans le golfe de Finlande. Il entre aussi des esturgeons dans la baie de Cronstadt, et quelquefois même dans la Néva. Les poissons ordinaires y sont très-abondans, sur-tout dans le gouvernement de Wibourg. Pé-

(1) En 1795 on exporta des ports de la mer Noire et de la mer d'Azow

Poissons. . . .	6,960 pouds. . .	10,234 roubles.
Caviar.	23,695 . . .	93,821
Colle de poisson. .	6½ . . .	16
TOTAL.		103,971 roubles.

tersbourg reçoit tous les ans de grandes quantités de poisson gélé.

(*h*) *Dans les lacs.* Il est remarquable que dans les lacs de *Ladoga*, près Pétersbourg, et dans celui de *Baikal* en Sibérie, on trouve des chiens-marins; preuve assez sûre que ces lacs ont autrefois eu communication avec la grande mer.

Malgré tout ce qu'on a dit de la variété et de l'étendue de la pêche de l'empire de Russie, elle ne peut être nullement comparée à l'abondance de ses eaux. C'est en vain que la nature prodigue ses trésors, si l'homme ne sait point en profiter. Non-seulement les Russes abandonnent entièrement des eaux très-poissonneuses; mais ils laissent encore importer par des étrangers une quantité prodigieuse de poissons salés, que l'on pourrait aisément remplacer par ceux qui sont dans le pays. La somme totale de la vente des poissons hors l'Empire ne montait, en 1768, qu'à 8,000 roubles, et, en 1793, un peu au-delà de 10,000. Cependant, dans la même année 1793, on a exporté pour 452,000 roubles de colle de poisson, et pour 138,000 roubles de caviar. L'exportation de ces deux objets réunis ne montait, en 1768, qu'à 120,000 roubles.

En 1768, l'exportation de l'huile de poisson montait à 80,000 roubles; en 1796, elle allait au delà de 106,000 roubles (1). En comparant les rapports des différens articles dont nous avons fait mention, la valeur de tous les produits de la pêche exportés était, en 1768, de 280,000 roubles; en 1796, elle était de plus de 756,000 roubles. Mais l'importation des poissons étrangers a suivi la même progression. Dans le seul port de Pétersbourg, on a introduit, en 1793, pour 246,000 roubles de productions de la pêche : les harengs seuls forment un article de 228,000 roubles, tandis qu'au contraire l'importation totale de 1768 ne montait qu'à 107,000 roubles. *Pallas* et *Guldenstedt* proposent, dans leurs écrits, des moyens très-plausibles pour épargner les sommes que coûte l'hareng étranger; mais on n'a point exécuté leurs projets.

8. *Mines.* — La Russie possède de grandes richesses métalliques. L'éloignement des mines, en diminuant la totalité

(1) Du port d'Arkangel, pour 100,000 roubles et au-delà.

des bénéfices pour l'Etat, sert, par les transports, à vivifier des provinces, qui, sans cette occupation, seraient presque désertes. Nous allons donner un précis de la description de ces mines, qui se trouve dans ls *Statistique de la Russie*, par *Hermann.*

Des deux mines d'or que possède la Russie, celle de Bérézof est, sans contredit, la plus importante : elle est située à trois lieues au nord de Cathérinabourg, sur la lisière orientale de la chaîne du mont Ural. On en tire annuellement 400,000 pouds de minéral, qui rendent, l'un portant l'autre, sur 1000 pouds de minéral, 40 jusqu'à 60 zolotniks d'or fin. En 1786, mille pouds de mine brute ont produit 89 zolotniks d'or (1). La mine est un fer hépatique en cubes striés ; le filon est encaissé dans des couches de gneiss et de schiste quartzeux micacé ; on le brise et on le lave, jusqu'à ce qu'il reste un limon d'or, qu'on affine avec du plomb. Mais, par cette opération, l'or ne devient pas fin ; il contient encore de l'argent, 7 à 8 pour 100, et des parties ferrugineuses. On le reçoit à la monnaie pour 2 roubles 60 kopeks le zolonik ; mais on l'épure encore une fois. Il y a trois lavoirs qui dépendent de ces mines ; l'un, sur la Pychma ; l'autre, sur le ruisseau de Bérézof ; le troisième, sur l'Ouktous ; ils ont en tout 861 tables à laver la mine. Le nombre des ouvriers employés à ces travaux est de plus de 2,000 hommes ; il y en a plus de 1,200 occupés tous les jours. Il n'y a plus de paysans attachés à ces mines.

Les mines de Bérézof ont fourni annuellement trois, quatre, cinq, six, et les dernières sept pouds d'or. Depuis le commencement de l'exploitation de cette mine, en 1754, jusqu'à l'année 1788, on en a tiré 120 pouds d'or, valant 1 million 198,000 roubles : en déduisant les frais, le bénéfice s'est trouvé être de 480,000. En évaluant ces métaux suivant le titre des monnaies, et en rapportant la valeur du cuivre qui

(1) La livre de Russie, qui contient 96 *zolotnicks*, se rapporte à la livre de France, comme 4. 256 à 5. 101, à-peu-près comme 5 à 6. Le *poud* contient 40 livres, ou à-peu-près 33 $\frac{37}{100}$ livre de France. Le *berkovets* fait 10 pouds, ou à-peu-près 333 $\frac{1}{4}$ livre de France. Voyez *le tableau des monnaies, poids et mesures*, à la fin du tome VIII.

sert à payer les ouvriers à celle de l'or, ce bénéfice s'élevait à près de 800,000 roubles.

La mine d'or de Voits, dans les monts Olonets, ne rapportait annuellement que quelques livres d'or. Depuis 1744 à 1770, en tout 57 livres. Elle a été abandonnée depuis plusieurs années, parce que son produit était trop peu considérable.

Les mines d'argent les plus importantes sont celles de Kolyvan, dans les monts Altaïs ; elles sont exploitées pour le compte de la couronne depuis 1745. La principale minière est celle de Schlangenberg; c'est une des plus riches qui soient connues : celle de Séménofskoi occupe la seconde place. Il y en a encore d'autres moins importantes, et auxquelles on ne travaille pas toujours : celle de Filipovskoi, sur l'Oulba, qu'on a ouverte nouvellement, promet de valoir un jour le Schlangenberg. On tire annuellement de ces différentes minières au-delà de 2 millions de pouds de minéral, mais, depuis quelque tems, sa valeur intrinsèque a beaucoup baissé. Dans le commencement, on retira d'un poud de minéral 5 ou 6 zolotniks d'argent minéralisé avec de l'or : dans la suite, on n'en a trouvé que 4, et, depuis 1785, seulement 2 ½. Il y a 5 forges pour la fonte de ces métaux ; la direction réside à Barnaoul. En 1786, on comptait 5,400 ouvriers et forgerons, et 54,000 paysans attachés aux mines et chargés de couper le bois ; les officiers, les soldats et les employés des chancelleries ne sont point compris dans ce nombre. Les frais annuels étaient de 400,000 roubles : la moitié se payait en cuivre monnoyé sur les lieux ; l'autre en billets de banque.

Depuis l'année 1745, que la couronne est en possession de ces mines, jusqu'à l'année 1787, on en a tiré 24,460 pouds d'argent fin, et plus de 830 pouds d'or fin : la valeur totale excède 30 millions de roubles (1). Tous les frais, en

(1) Le produit a été en général progressif, quoiqu'avec des variations très-sensibles. On a tiré :

De	1748	jusqu'en	1751,	annuellement	200 à 366 pouds.
	1752	——	1769	——	222— 809
	1770	——	1780	——	800—1277
	1780	——	1785	——	400— 730
	1786	et	1787	——	750— 780
	1788	. . . . .			700

comprenant même ceux de l'affinage qui se fait à Saint-Pétersbourg (1), ne vont point au-delà de 7 millions : ainsi, le bénéfice est de plus de 23 millions de roubles. Il paraîtra bien considérable, si l'on fait réflexion que toute la dépense se fait en cuivre qu'on gagne et qu'on frappe sur le lieu même, et dont la somme n'est pas estimée à sa véritable valeur.

Les mines d'argent de Nertchinsk, qui sont plutôt des mines de plomb tenant or et argent, ont été découvertes en 1704, et, depuis cette époque, on les a toujours exploitées, mais avec un succès très-varié. On tire annuellement de ces différentes minières, plus ou moins riches, à-peu-près 2 millions de pouds de minéral brut ; mais il est très-peu chargé d'argent : à peine, dans un poud, peut-on extraire 2 zolotniks, ou un zolotnik et demi. On emploie 5 forges à fondre ce minéral, celle de Staroi-Nertchinks est la plus considérable, et c'est-là qu'est le principal comptoir. Les mineurs et les forgerons sont à-peu-près au nombre de 2,000 ; les paysans, chargés d'abattre le bois, sont au nombre de 13,000. On évalue les frais annuels à 200,000 roubles, que l'on paie en cuivre et en billets de banque.

Depuis 1704 jusqu'en 1737, on a tiré de ces mines 11,644 pouds d'argent. Avant l'an 1752, cette mine était de peu d'importance ; elle n'avait donné que 587 pouds d'argent, dont l'or n'a point été séparé. Depuis 1762, on a fait le départ de 32 pouds d'or. Depuis 1783 jusqu'en 1787, le produit annuel d'argent a varié de 380 à 400 pouds. La valeur totale de l'or et de l'argent fait à-peu-près la somme de 10 millions de roubles.

Suivant ces calculs, on trouvera que, depuis 1704 jusqu'en 1788, le total du produit des mines d'or et d'argent a été de 1000 pouds d'or, et de plus de 36,000 pouds d'ar-

(1) On peut juger de la quantité respective de l'or et de l'argent par les faits suivans :

Depuis 1746 jusqu'en 1783, les mines de Kolyvan avaient fourni 21,570 pouds 20 livres 18 zolotniks d'argent tenant or. Le départ fait à St.-Pétersbourg a produit, en or fin, 730 pouds 18 liv. 37 zolotniks. Argent fin, 19,740 pouds 37 liv. 67 zolotniks. Valeur numéraire suivant le titre des monnaies : de l'or 9,597,459 roubl. 94 ¼ kop. ; de l'arg. 17,571,769 —— 96 ½

TOTAL. . . . . 27,169,229 roubl. 90 ¾ kop.

gent : la valeur totale est de plus de 45 millions de roubles, et les frais ne vont pas à 15 millions.

Les principales mines de cuivre de l'empire de Russie, sont sur-tout dans les monts Altaïs, Uraliens et Olonets. Les monts Uraliens renferment les minières les plus riches ; elles occupent toutes les usines que l'on trouve dans les gouvernemens de Perm, Ufa, Viatka et Kazan. En 1770, on y comptait 60 minières de cuivre et 229 fourneaux : en 1782, on y fondit plus de 190,752 pouds de cuivre ; savoir, dans le gouvernement de Perm, 124,962 pouds, 29 cinq huitièmes de livre ; dans celui d'Ufa, 60,789 pouds, 17 livres et demi ; dans ceux de Kasan et de Viatka, environ 6,000 pouds (1). On trouve aussi, dans les monts Altaïs, une minière considérable ; on y tire des mines d'argent une assez grande quantité de cuivre : le produit annuel est à-peu-près de 15,000 pouds. En 1782, on monnaya 18,793 pouds de cuivre. Les monts Olonets et les autres mines de cuivre ne rapportent que quelques centaines de pouds de ce métal.

On voit que le produit annuel du cuivre est en tout de 200,000 pouds : la valeur en argent, en évaluant seulement le poud à 10 roubles, fait la somme de 2 millions de roubles. Comme cependant, depuis quelques années, le cuivre n'est plus aussi abondant, on ne peut plus compter sur la même quantité de ce métal ; mais, en revanche, son prix a haussé considérablement. Le cuivre de Russie est très-ductile. Dans les trois mines de *Turinski*, au bord de Cathérinabourg, à 60 degrés de latitude, le cuivre oxidé rouge et le carbonati bleu dominent. La gangue est un marbre ou calcaire primitif, blanc et grenu. On trouve dans ces mines du très-beau cuivre natif crystallisé, en dendrites, composées de cubes et d'octaedres, implantées les unes sur les autres. (*Journal de Physique*, 1788, *août*). Les mines d'Altaïs donnent sur-tout du

---

(1) Voici la proportion qui existait en 1782 entre les mines des particuliers et celles de la couronne dans le gouvernement de Perm.

	Nombre des Fonderies.	des Ouvriers.	Produit en cuivre-rosette
A la couronne. . . .	8 . . .	293 . . .	20,848 pouds, 25 lvi.
Aux particuliers. . .	19 . . .	3,349 . . .	104,114 —— 4 $\frac{5}{8}$
En tout. . .	27 . . .	3,642 . . .	124,962 —— 29 $\frac{5}{8}$

cuivre sulfuré. Les plus beaux malachites nous viennent aussi de Sibérie.

Les mines de fer sont, après les salines, la plus grande richesse minéralogique de la Russie. Cet Empire renferme, dans toutes ses montagnes et dans plusieurs plaines, une quantité prodigieuse de ce métal; on en trouve toutes les espèces dont les métallurgistes font mention (1). Les mines les plus riches sont dans les monts Uraliens. En 1779, on y comptait 70 fourneaux et 532 forges en activité. Il y a encore deux usines dans les monts Altaïs et Sayans, et plusieurs dans les gouvernemens d'Olonets, Wologda, Nischgorod, Kostroma, Kursk, Toula, Tambof, etc. On peut porter avec certitude le nombre des fourneaux, dans tout l'Empire, à 100, et celui des forges, à 800. Outre les grandes usines, il y a une grande quantité de forges entretenues par les paysans. Ils fondent le fer dans de petits fourneaux, et en font différentes sortes d'outils. On en trouve sur-tout dans les gouvernemens d'Olonets et d'Arkangel, dans quelques contrées situées sur le Wolga, dans la Sibérie, près de Krasnoiarsk, Iénisaisk, etc. La plupart des forges s'occupent de la fonte du fer en roche, qui est le plus abondant; les autres, de celle du fer que l'on tire du limon et du sable.

En 1782, les usines de l'Ural, qui sont situées dans les gouvernemens de Perm, Ufa et Viatka, ont produit 3 millions 940,490 pouds de fer de forge (2). On peut évaluer le

---

(1) Il paraît cependant que le *fer sulfuré* domine. On a beaucoup parlé de la masse de fer, prétendu *natif*, trouvé par le célèbre *Pallas* près des monts *Kemir*, en Sibérie, et qui pesait 1,680 livres russes. Mais plusieurs de ceux qui ont examiné les morceaux qu'on en avait détachés, ont reconnu qu'ils étaient cellulaires, et contenaient une matière vitrifiée et du charbon. (*Minéralogie de Hauy*, IV, 4, où l'auteur cite *De Lisle* et *Bergmann*).

(2) Savoir, dans les gouvernemens de

Perm.	3,058,413 pouds	25 ¾ liv.
Ufa.	582,077 ——	4
Viatka, à-peu-près	300,000 ——	
Total. . .	3,940,490 pouds	28 ¾ liv.

produit des autres gouvernemens de la Russie et de la Sibérie au moins à un millions de pouds. Il s'ensuit que, sans compter les ouvrages de fonte, on exploite annuellement, dans tout l'Empire, 5 millions de pouds de fer, dont la valeur, d'après les prix actuels, est pour le moins de 4,500,000 roubles. Le minérai donne ordinairement au-delà de 50 pour 100 de fer brut, quelquefois moins. Pour avoir 5 millions de pouds de fer de forge, il faut, suivant la manipulation actuelle, 7 et demi jusqu'à 8 millions de fer brut; ce qui suppose au moins 15 millions de pouds de minérai. L'ordonnance de Catherine II, de 1782, établit la législation des mines sur de très bons principes, En voici les plus remarquables.

« 1°. Le droit de propriété s'étend sur toutes les productions minérales cachées dans les entrailles de la terre, ainsi » que sur tous les métaux qui en proviennent.

» 2°. Il est permis à chacun de chercher sur son propre » sol toutes les espèces de métaux, tels que l'or, l'argent, le » cuivre, etc.; et les minéraux, tels que le salpêtre, le soufre, » le vitriol, l'alun, le sel, etc.; de les faire exploiter et pré- » parer par ses propres paysans, ou par des ouvriers salariés.

» 3°. Il est permis de céder à un autre le droit de fouiller » et de préparer les métaux.

» 4°. Chaque propriétaire de fonds pourra fournir des » mines de son sol aux fonderies de la couronne, suivant une » convention libre contractée avec les chambres des finan- » ces. »

Reste à savoir si ces loix s'exécutent mieux que celles qui existaient du tems de l'impératrice Elisabeth, lorsque le gou-

---

A cette époque la couronne possédait dans le gouvernement de Perm,

	fonderies.	fourneaux.	forges.	mait.-ouvr.
	8	11	54	1,419
les particuliers	61	46	423	41,459
	69	57	477	42,878

Produit des fonderies de la couronne :

182,363 pouds 32 $\frac{1}{4}$ livres.

de celles des particuliers 2,876,049 —— 32 $\frac{1}{2}$

Total. 3,058,413 pouds 24 $\frac{3}{4}$ livres.

vernement, sans façon, dépouilla *Demidof* de la possession des mines d'argent de Nertschinsk, qu'il exploitait depuis vingt ans, comme l'on peut voir dans la *Statistique de Hermann*, et dans l'histoire du commerce russe (*Opisanie Rossiskoi Kommertsii*); par *Tchulkof*; VI, 253.

Les mines des particuliers paient les impositions suivantes : les mines d'or et d'argent, la dixième partie de leur produit; celles de cuivre, 1°. la dixième partie de cuivre en nature; et, suivant un ukase du 23 juin 1794, toutes les forges de cuivre appartenantes à des particuliers, mais construites aux frais de la couronne, ou sur des terres qui lui appartiennent, ou qui ont reçu des bois ou des paysans, doivent encore payer, outre le dixième, 10 pouds sur 100 : les usines qui n'ont pas les mêmes avantages, paient encore 5 pouds : les impositions des premières sont donc de 20 pour 100 du cuivre exploité, et celles des autres, de 10; 2°. la moitié du cuivre qui reste, doit être livrée à raison de 5 roubles et demi à la couronne (moitié en valeur); 3°. enfin chaque fourneau pour fondre le cuivre, payait autrefois annuellement 5 roubles; mais, par l'ukase du 23 juin 1794, cette imposition a été doublée : ainsi l'on paie maintenant 10 roubles.

Les mines de fer payaient autrefois, au lieu du dixième, 4 kopeks pour chaque poud de fer brut : depuis le 23 juin 1794, ce droit a été doublé dans les mines qui ont été établies à l'aide de la couronne, et les autres paient 2 kopeks de plus. Ainsi chaque poud des premières paie, 1°.8 kopeks, et des dernières, 6. 2°. On paie de chaque haut fourneau 200 roubles par an. Cette imposition n'était que de 100 roubles avant le 25 juin 1794. 3°. Le droit d'exportation de chaque berkovets de fer en barres est de 37 kopeks.

Quoique ces contributions soient très-considérables, l'exploitation des mines est cependant si avantageuse, que plusieurs possesseurs roturiers y ont accumulé de très-grandes richesses. Dans les mines de l'Ural, par exemple, les frais du fer en barres ne montent ordinairement qu'à 40 kopeks pour le poud; ils ne surpassent jamais 50 kopeks. Les mines de cuivre sont presqu'aussi avantageuses, et c'est sur-tout le fer en barres et la rosette qui donnent le plus grand bénéfice : c'est par cette raison que les propriétaires ne s'occupent que

de l'exploitation des métaux, et négligent de les travailler. Les frais de transport sont également peu de chose, malgré les distances. Tout cela s'explique facilement ; les travaux, les transports se font par des paysans et *par corvées*.

La Russie exploite annuellement 40 pouds d'or, et à-peu-près 1,300 d'argent. En 1782, la valeur numéraire en était de 1,729,000 roubles. Ces métaux sont transportés à Saint-Pétersbourg, où l'on en monnaie la plus grande partie, après qu'on en a fait le départ et qu'on l'a affinée au grand laboratoire. Outre l'or et l'argent que l'on tire des mines, la Russie reçoit encore annuellement une grande quantité de ces deux métaux par la balance avantageuse de son commerce, et par les douanes qui doivent être payées en partie en monnaie étrangère (1).

Le produit annuel des mines de cuivre est de 200,000 pouds : on en peut estimer la valeur au moins à 2 millions de roubles. On emploie à faire de la monnaie, le cuivre que la couronne tire de ces mines et des impositions sur les particuliers. L'exportation de ce métal est peu considérable. En 1793, on n'en exporta par mer que 187 pouds, dont la valeur était évaluée à la douane à 2,900 roubles.

Le fer est un article d'exportation bien plus important. Le produit annuel des mines de fer est à-peu-près de 2 millions de pouds : on ne peut en déterminer le prix avec exactitude, parce qu'il hausse toujours. La Russie en vend pour des sommes si considérables, qu'après le chanvre, cet article

---

(1) Suivant l'*Histoire des monnaies et mines* par *Schloetzer* (en allemand), et l'*Histoire du commerce russe*, par *Tchulkof* (en russe), l'importation des matières d'or et d'argent, partie en monnaies étrangères, partie en lingots, montait en onze ans,

depuis 1758 jusqu'en 1768, à 19,219,566 roubles.
1773, à 1,256,406
1774, à 1,082,533
1775, à 1,805,395
1777, à 1,822,749

Ainsi la quantité d'or et d'argent que la Russie se procure par son commerce, équivaut à-peu-près celle que ses mines produisent. Cependant la monnaie d'argent est fort rare en Russie. On peut donc supposer que ces 3 à 4 millions en or et en argent passent, par le commerce, chez les Chinois, les Bukariens et les Persans.

d'exportation est le plus important. En 1793, on en exporta 3,033,249 pouds, tant en fer en barres qu'en fonte et en fer assorti. La valeur numéraire, suivant les registres de la douane, montait à 5,204,125 roubles.

Quels que soient les trésors métalliques de la Russie, ils ne suffisent pas à ses besoins; et même dans cette partie, les Russes, quoiqu'ils en disent, ont grandement besoin du secours d'autres nations. Quelques minéraux leur manquent, ou du moins ils n'ont pas encore découvert des mines sur leur propre sol. Quant à plusieurs autres, il ne savent pas les affiner et les ouvrager. Le cuivre de Russie rentre sous le nom de *cuivre d'Angleterre*, après avoir été battu en plaques; les fabriques de Pétersbourg le paient 14, 15 et 16 roubles le poud. En 1793, on importa à Saint-Pétersbourg pour 42,000 roubles de rosette et de vert-de-gris; mais le cuivre ouvragé doit monter à une somme plus considérable. La même année, on importa dans cette ville pour 101,000 roubles de faux, et pour 95,000 roubles d'autres ouvrages en fer. L'importation de plomb montait à 125,000 roubles; celle d'étain (en 1795) à 167,000 roubles; celle de zinc, à 230,000 roubles; celle de mercure, y compris le cinabre, à 44,000 roubles, enfin celle d'alun, de sel ammoniac, vitriol, salpêtre, soufre, charbon de terre, poèles et différens autres articles du règne minéral, pour 340,000 roubles. Les pierres précieuses ne peuvent point être évaluées, parce qu'elles ne paient aucun droit. Le total des importations minérales de Saint-Pétersbourg ne peut être estimé à moins d'un million 200,000 roub., et celle de tout l'Empire, à 2 millons de roub.

Les Russes pourraient très-bien diminuer cette dépense de la moitié, s'ils mettaient un peu plus d'activité et d'intelligence à rechercher et à travailler les productions de leur propre sol.

On trouve du plomb dans toutes les mines, sur-tout dans celles de Nertchinsk et d'Altaïs; mais on s'est peu occupé, jusqu'à présent, de l'extraction de ce métal. On tire annuellement de la litharge des mines de Nertchinsk à-peu-près 30,000 pouds de plomb, que l'on conduit à Barnaoul; mais il y a des millions de pouds de litharge que l'on n'emploie pas.

Jusqu'à présent on a négligé de s'occuper des demi-métaux. Il y a de l'arsenic dans toutes les mines de la Russie, mais en très-petite quantité. On trouve de l'antimoine dans les mines

de Nertchinsk, et du zinc dans celles-ci et dans celles d'Altaïs ; on n'a encore découvert du mercure que dans deux endroits, dans les monts Nertchinsk et aux environs d'Okotsk : le nickel, le cobalt et le bismuth sont assez rares.

On trouve du porphyre, du jaspe, de l'agate, des calcédoines, des cornalines, de l'onyx, du crystal de roche, des aigues-marines, du grenat, de la pierre d'azur ou lapis lazuli, de l'albâtre, etc.

Il y a aussi beaucoup de marbre : on tire le marbre blanc le plus beau des monts Uraliens ; il ressemble à celui de Paros et de Carie. On en trouve aussi du jaune, du gris et du rougeâtre. Il y a assez de quartz pour les fabriques de porcelaine et les verreries : les espèces d'argile que l'on emploie dans les fabriques sont très-communes : on trouve dans plusieurs lieux de la tourbe et du charbon de terre, dont on pourrait se servir, dans les contrées où l'on manque de bois. Il y a assez de soufre, pour qu'il fût inutile d'en importer. Sans parler du sel commun dont nous nous occuperons plus particulièrement dans l'article suivant, on trouve du sel de glauber et du sel amer, de l'alun, du sel ammoniac, du vitriol, du salpêtre, du natron.

9. *Salines.* Si les dépôts de sel que la nature a prodigué en Russie, étaient exploités comme il faut, ce pays pourrait fournir l'Europe et l'Asie entière de cet article important. Aujourd'hui la Russie ne fournit pas suffisamment à ses propres besoins. Voici les notices que donne M. *Hermann* sur l'état des salines ; (*Statitische schilderparg* p. 331 §.) Les mines de sel fossile les plus riches de la Russie sont sur l'Ilek dans le gouvernement d'Ufa, sur le Wolga dans celui du Caucase et sur le Viloui dans le gouvernement d'Irkutsk. Jusqu'à présent on ne tire le sel que de l'Ilek. Près des frontières de la Russie, par exemple, dans le Caucase et les steppes des Kirguises, on trouve aussi beaucoup de sel fossile. Les salines d'Ilek sont à 60 verstes d'Orenbourg. Depuis 1765 jusqu'en 1787, (l'année 1775 exceptée, parcequ'on ne put continuer les travaux à cause des troubles) le produit des mines de sel a été de 9,770,794 pouds ; savoir :

De 1765 à 1774, en dix ans, 2,901,694 pouds.
De 1776 — 1781, — six —, 1,987,447.
De 1782 — 1787, — six —, 4,881,643.

Il y a dans l'empire de Russie plusieurs lacs salans, où le sel se cristallise de lui-même sans le secours de l'art et forme une écorce épaisse; il suffit alors de le briser. Ce sel (en russe *bouzoun*) n'est jamais pur; il s'y mêle toujours de la sélénite, du natron ou du sel terreste. Les plus grands lacs salans sont celui d'Ielton dans le gouvernement de Saratof, les lacs près d'Astrakan, sur-tout celui d'Indersk et ceux du gouvernement de Kolyvan. L'Ielton seul a produit de 1782 à 1787, dans le cours de six ans, 33,549,939 pouds, par conséquent annuellement 5 millions $\frac{1}{2}$ de pouds. Les lacs d'Astrakan ont produit, de 1765 à 1774, 6,766,097 pouds. Le lac d'Indersk fut abandonné aux Kosaques de l'Ural. On a tiré des lacs de Kolyvan, depuis 1777 jusqu'en 1786, 4,856,312 pouds. Parmi les autres lacs, ceux de la Tauride, du Caucase et d'Irkutsk, sont ceux qui rapportent le plus de sel : les premiers fournissent annuellement à-peu-près 3 millions de pouds. Les sources d'eau salée les plus abondantes sont vers la Kama, dans les environs de Solikamsk, vers le Lovat près Staraia-Russa, vers le Donez près de Bachmont et de Tor, vers le Wolga près Totma et Balakna, dans la Tauride et dans l'île de Taman, vers la Dwina près d'Ustiug, vers l'Angara près d'Irkutsk et dans plusieurs autres lieux. Les salines les plus importantes sont dans les environs de Solikamsk, dans le gouvernement de Perm : depuis 1765 jusqu'en 1775, elles ont produit 25,897,815, et, dans les années 1784 et 1785, 11,361,477 pouds; ce qui fait annuellement plus de 5 millions $\frac{1}{2}$ de pouds de sel : suivant le prix de la vente, en portant le sel à 35 kopeks le poud, la valeur en argent sera de près de 2 millions de roubles. Une livre d'eau salée contient dix et jusqu'à seize zolotniks de sel : on la laisse bouillir d'abord sans la graduer ou préparer; il y a cependant quelques salines où l'on a tâché depuis peu d'introduire une meilleure méthode. Les salines de Staraia-Russa, dans le gouvernement de Newogorod, ont fourni en dix années, de 1777 à 1787, 1,526,778 pouds. Ce sont des marais dont l'eau est très-peu salée : on la laisse évaporer à l'air avant de la faire bouillir. Cette méthode, très-utile, a été introduite depuis peu en Russie par le général Bawr, sur les conseils de M. Cancrin. Nous croyons que la Russie, en tirant de ses salines le parti convenable, ne devroit pas avoir besoin du sel marin; d'ailleurs les mers qui en-

tourent cet empire, sont pour la plus grande partie peu salées. Cependant on tire du sel de la mer à Arkangel et au Kamtchatka. Arkangel en fournit annuellement à peu près 150,000 à 200,000 pouds. Depuis 1765 jusqu'en 1777, suivant des listes authentiques, on en a vendu dans les seuls magasins de la couronne 81,046,370 pouds 37 livres $\frac{3}{4}$; ainsi annuellement la vente du sel a excédé huit millions de pouds. Depuis quelques années la consommation du sel a beaucoup augmenté; on a établi de nouvelles salines, on en a étendu d'autres: comme dans le calcul que nous avons cité, on n'a point compris le sel de Crimée et d'Indersk, on peut au moins évaluer à 12 millions de pouds la consommation annuelle de l'Empire. Le prix du sel a été fixé par-tout à 35 kopeks le poud: ainsi ce minéral rapporte annuellement 4,200,000 roubles, et le bénéfice de la couronne est au moins de deux millions. Malgré la prodigieuse quantité de sel que la Russie retire de ses salines, elle n'est point suffisante pour en fournir toutes les provinces: on importe annuellement beaucoup de sel étranger dans la Livonie et la Finlande. Suivant le rapport de Guldenstedt, l'année 1768, cette importation montait à 492,000 roubles. Chaque gouvernement a un magistrat de sel dans chacun de ses cercles, situé dans un lieu propre au transport et au débit; mais dans les gouvernemens où il y a des salines, on a construit des magasins, où l'on ramasse le sel nécessaire aux gouvernemens que l'on doit en pourvoir. Tous ces magasins doivent être fournis de sel pour deux ans. Dans les gouvernemens où la couronne s'est réservée le commerce du sel, les particuliers ne peuvent vendre le leur qu'aux magasins de la couronne. Chacun peut acheter, dans les magasins de la couronne, la quantité de sel qui lui convient, à raison de 35 kopeks le poud, et il peut le revendre en détail. Celui qui veut en acheter plus de 10 pouds, doit former cette demande par écrit, et celui qui en veut plus de 50 pouds doit prêter serment devant le tribunal qu'il n'exerce point de monopole.

10. Manufactures et Fabriques. — Un pays où le paysan ne sait pas faire du beurre (1), et où la scie est un instrument fort peu connu; un pays où les chemins sont faits

(1) Le beurre, en Russie, ressemble à une huile épaisse; aussi les Russes l'appellent-ils *maslo-korowie*, c'est-à-dire, *huile de vache*. (*Fiebe*, sur l'industrie des russes, en allemand). Le *quas* ou bierre des russes n'est guère potable pour un allemand.

avec des troncs d'arbres, et où l'on brûle des morceaux de bois au lieu de chandelles; en un mot, un pays demi-sauvage comme la Russie; comment se fait-il qu'il possède cependant quelques manufactures et fabriques assez importantes? La réponse exigerait de très-grands développemens pour être satisfesante; mais voici quelques observations qui, du-moins en partie, servent à expliquer ce phénomène.

(*a*) La Russie était anciennement divisée en plusieurs Etats, et il y en avait quelques-uns où tous les genres d'industrie fleurissaient. Plusieurs fabriques sont les restes de ces siècles passés. Ceci regarde sur-tout la Russie centrale.

(*b*) Les seigneurs russes, pouvant ordonner à leurs paysans à-peu-près autant de corvées qu'il y a de jours ouvrables, ont toutes les facilités imaginables pour établir des fabriques.

(*c*) Le blé étant généralement à très-bas prix, à cause du petit nombre proportionnel des habitans, le cultivateur gagne peu de chose par son travail, et cherche à s'établir comme ouvrier.

(*d*) Par les mêmes raisons, la main d'œuvre est peu chère.

(*e*) La vanité a fait accroire aux gouvernans qu'il fallait établir de grandes manufactures de luxe, dans un pays où l'on fait venir des souliers, des habits, des boutons, des ciseaux, des faux, des scies, de l'étranger; le gouvernement russe a supposé que le faux éclat de tels établissemens éblouirait les yeux du public européen: il y a presque réussi; et ce n'est pas peu de chose pour un État, que de savoir s'attirer les louanges, bien ou mal fondées, des *badauds-voyageurs*.

Nous indiquerons en détail les manufactures et fabriques russes, dans la topographie. Voici un aperçu général des productions d'industrie les plus importantes.

Cuir de roussi, noir et rouge; il n'est nulle part si bien préparé que dans ce pays, tant pour la couleur que pour l'odeur et la souplesse. Le meilleur se fait à *Iaroslaw*, à *Kostroma* et à *Pleskow*. Les Russes conservent, par tradition, plusieurs secrets, relativement à cette fabrication (observation (*a*) ci-dessus).

Toiles; ces manufactures sont très-bien établies et très-importantes; l'on en exporte pour trois à quatre millions de roubles par an. Les toiles à voiles et celles pour emballage en font la plus grande partie; mais on fait aussi du superbe linge de table, de magnifiques nappes, et d'autres toiles fines;

sur-tout à Moscou, à Iaroslaw et en d'autres endroits de la Russie centrale.

Tapisseries de haute lisse; établissement de pure ostentation, ainsi que la fabrique de porcelaine et plusieurs autres du même genre à Pétersbourg.

Verreries; elles semblent s'être perfectionnées, au point qu'on pourrait se passer du verre étranger; mais on importe encore beaucoup de glaces de France.

Ouvrages en fer. — Voilà un genre de fabrication qu'il faudrait encourager; les Russes y ont une grande aptitude et tous les matériaux à la portée. Il y a de grands villages qui, tous entiers, ne s'occupent que de tel ou tel ouvrage en fer. Dans celui de Rabotnika, sur le Wolga, tous les paysans sont forgerons; à Pawlowsk, sur l'Occa, tous sont serruriers; autrepart ils tirent le fil de fer. Les paysans font même des ouvrages mécaniques très-estimés, et qu'on exporte en Perse et en Chine.

Ouvrages et constructions en bois. — Tout paysan russe est charpentier, et avec *sa hache*, seul instrument qu'il connaisse, il construit maisons et bateaux, fait des voitures et des meubles, souvent très-bien. De simples paysans russes ont fait des modèles de plusieurs constructions ingénieuses (Voyez *Pétersbourg*).

Il y a dans la Russie centrale des villages peuplés de cordonniers, de doreurs, de tanneurs, etc. Mais le mépris que les Russes opulens montrent aux artisans nationaux, force ceux-ci à se servir de tous les artifiees de la mauvaise foi, et l'on est plus impudemment trompé en Russie que dans tout autre pays. Les artisans demandent aussi qu'on les paye d'avance.

Draps et Lainages. — On fait des draps grossiers, surtout pour l'usage de l'armée. On les teint passablement bien. L'importation de la laine brute et manufacturée était, en 1794, dans le seul port de Pétersbourg, de 3,114,000 roubles. Les draps étrangers sur-tout augmentent dans une proportion étonnante, on en importa,

En 1793 pour . . 2,546,000 roubles.
En 1794. . . . . 2,678,000.
En 1795. . . . . 3,291,000.
En 1796. . . . . 6,483,388.

Soieries.

Soieries. — On en fait sur-tout avec de la soie de Perse. Le luxe des soieries est répandu, même dans les villages, à un point incroyable. La Russie cependant n'en importe que peu.

Suif et chandelles. — Les russes ont une manière particulière de fondre le suif, qui lui donne un teint très-blanc.

Savon. On en exporte. *Papier, parchemin, poudre à fusil, armes, canons* et quelques autres articles dont nous parlerons dans la suite.

La préparation de l'huile du lin et du chenevis, ainsi que celle du caviar et de l'huile de poisson, doivent encore entrer dans le tableau de l'industrie des Russes.

Eau-de-vie. — La couronne s'est réservée le droit de brûler et de vendre l'eau-de-vie; les nobles jouissent pourtant de la prérogative de brûler sur leurs terres ce qui est nécessaire pour leur propre consommation. Les fermiers de la couronne ont seuls le droit de la vendre; il est cependant permis à tout individu de la brûler de nouveau, pour en faire une liqueur infiniment plus forte qui s'appelle, en russe, *wotka.* On évalue à 500 millions de livres pesant, le blé qui s'emploie à la distillation.

Le dernier recensement qu'on a des manufactures et fabriques russes, date des années 1787—89. Il est incomplet, et il y a sans doute eu quelques changemens dans les sommes; nous en citerons néanmoins les résultats généraux, pour donner une idée de la *proportion* qui existe entre les différentes parties de l'Empire.

On comptait dans le gouvernement

de *Moscou*	761 établissemens,
dont à *Moscou* même.	379.
A *Astrakan*.	175.
A *Pétersbourg*	120.
A *Wologda*.	75.
A *Tula*.	59.
A *Kasan*.	50 à 60.
A *Iaroslaw*	21 grandes fabriques.
A *Kursk*	45 en tout.

On trouvera des détails plus modernes et plus spécifiés dans la topographie de chaque ville.

Résumé. — Pour fixer la valeur totale de toutes les pro-

ductions territoriales et industrielles de la Russie, il nous manque des données. Voici les raisonnemens que font M. M. *Storch*, *Hermann* et autres auteurs germano-russes. « Suivant les listes d'exportations de 1793 (ce sont celles » que nous avons suivies dans les articles précédens), l'ex- » portation par mer de tous les ports de l'Empire, excepté de » la mer Caspienne, comprenait les productions suivantes :

	Valeur en roubles.
« *De la chasse* : savoir peaux, pelleteries, castoréum, plumes, duvet	496,000
« *De la pêche* : colle de poisson, caviar, poisson, huile et dents de poissons . .	762,000
« *Des bestiaux* : suif, soie de cochon, beurre, laine, viande et langues salées, crins de chevaux, etc.	5,276,000 (1)
« *De l'agriculture* : chanvre, lin, blé, graine de lin et de chenevis, huile de lin et de chenevis, tabac, pois et gruaux, anis et cumin	16,138,000
« *Des forêts* : mâts, poutres, planches et bois, potasse, nattes, poix, goudron et résine.	2,537,000
« *Des abeilles* : miel et cire	384,000
« *Des mines et des salines* : fer, cuivre, sel, etc.	5,230,000
Total. . . .	30,823,000

« Tel est le capital dont la nation s'est enrichie, l'an- » née 1793, par l'exportation des articles de l'industrie pro- » ductive. Quoique cette somme paraisse très-considérable, » il est certain qu'elle n'approche pas encore de la vérité. On » n'a compris dans cette note ni l'exportation qui s'est faite » par terre, ni celle qui s'est faite par la mer-Caspienne, non » plus que celle des marchandises manufacturées, telles que » les toiles à voile, les toiles, les cables, les cordes, les cuirs, » les chandelles, etc. La toile à voile seule fit en 1793 (en » comptant les ports de la mer-Noire) 2,668,000 roubles; les

(1) Le suif seul, 4,279,000 roubles; la laine, 45,805 roubles.

» toiles ordinaires, 2,108,000 roubles; les cuirs, 2,149,000; » la chandelle 170,000 roubles. On doit encore ajouter que » l'inexactitude des registres de la douane est inévitable, et ces » erreurs sont à l'avantage de l'exportation. En combinant ces » omissions avec les progrès continuels de l'industrie et l'ac- » croissement de la population par les nouvelles acquisitions, » nous sommes tentés de porter cette estimation à 50 millions » de roubles. »

Voilà ce que nous disent les auteurs nationaux. Nous sommes loin d'adopter les conclusions qu'ils ont tirées des données favorables d'une seule année où l'Europe toute entière venait demander des marchandises russes, et où en même tems leur prix devait hausser considérablement; il avait déjà haussé en 1791 et 1792. La masse matérielle des exportations a donc pu n'augmenter que très-peu ou point du tout; elle a même pu diminuer sans qu'on s'en aperçoive dans les registres de la douane. D'un autre côté, plus l'argent russe perd dans le cours et plus la somme des valeurs apparentes augmente sur les registres des douanes.

Nous croyons avec l'auteur du *Voyage des deux Français* que l'exportation réelle de la Russie dans une année ordinaire varie entre 35 — 40 millions de roubles, le rouble pris à 4 francs environ, ce qui fait 140 à 160 millions de France. Il est du moins sûr qu'elle ne s'élève jamais à 200 millions. Dût-elle même atteindre cette dernière somme, ce serait encore un résultat pitoyable pour un si vaste pays et pour une population de 30 millions d'âmes.

Quatrième Section.

Commerce de la Russie.

En réservant pour la topographie les détails qui regardent chaque place de commerce considérée plus particulièrement, nous tracerons ici la *géographie commerciale* de l'empire russe en général. Notre source est l'ouvrage allemand de M. *Friebe*, sur le *commerce et l'industrie de la Russie*; 3 vol. 1796 — 1798.

1. Considérations générales. — En voyant le Russe (nous parlons ici du peuple), préférer le commerce à toute autre industrie, on se croirait fondé à conclure, avec les auteurs

les bourgeois d'enterrer secrètement l'argent qu'ils amassent, pour le soustraire à l'avidité de leurs maîtres ; au commerce avec les Chinois et à la déprédation des étrangers qui vont en Russie faire leur fortune et en s'en retournant chez eux emportent leurs capitaux. Nous croyons que la cause la plus active doit-être cherchée dans la double impossibilité dans laquelle la Russie se trouve, d'un côté de faire face à ses dépenses au moyen du numéraire tiré des mines et gagné par les douanes, d'un autre côté de procurer à son papier-monnaie un cours stable. Avec la meilleure conduite, un gouvernement despotique ne peut jamais parvenir à se faire un grand crédit, du moins il ne le peut que momentanément.

Suivant la teneur de l'ukase de 1786 concernant l'établissement *de la banque des assignations de l'Empire*, il circule en Russie pour cent millions de roubles de papier-monnaie, savoir, 30 millions en billets bleus de 5 roubles et billets rouges de 10, et 70 millions en billets blancs. Ces billets ont cours dans l'Empire, et il est défendu de les en faire sortir. Il y a dans l'étendue de l'Empire vingt-un bureaux, où l'on peut échanger ces billets, mais seulement contre du cuivre et en payant le change. Ce papier-monnaie supporte assez ordinairement une baisse de 30 pour 100.

« Les douanes sont encore un obstacle au commerce en » Russie ; elles sont trop chères, l'expédition n'est pas assez » prompte et les commis pas assez surveillés. Les marchan- » dises y restent souvent plusieurs semaines ; les abus de tout » genre y sont portés plus loin que par-tout ailleurs ; l'obliga- » tion de payer la moitié des droits en rixdalers de Hollande, » les rend encore plus exhorbitans, parce qu'il faut les acheter » fort cher à proportion du taux du change ». (*Voyage de deux Français.*)

La nature elle-même oppose d'autres obstacles que le génie même d'un grand législateur ne pourrait jamais faire disparaître entièrement. Un territoire immense où il faut des années pour les communications (1), ce territoire séparé par des

(1) De *Aklansk*, sur le golfe de Pensiuski, à St.-Pétersbourg, 10,497 werstes, ou 2,500 lieues ; à Moscou, 9,767 werstes ; à *Irkutsk*, chef-lieu du gouvernement, 4,674 werstes ; d'Astrakan à St.-Pétersbourg, 2,142 werstes ; d'Arkangel, 1.145 werstes ;

forêts considérables, divisé par de vastes déserts. coupé par des rivières, des fleuves, des canaux glacés six à sept mois, baigné par des mers où la marine russe reste prisonnière presque la moitié de l'année ; point de pêcheries considérables et lointaines, point de cabotage extérieur ni intérieur (si ce n'est sur les fleuves), peu de côtes maritimes habitables ou habitées, par-conséquent, un très-petit nombre de matelots ; tels sont les principaux obstacles qui naissent de sa position géographique.

La Russie doit aux étrangers, appellés par Pierre I et Catherine II, tout ce qu'elle possède de commerce extérieur et de marine marchande.

Commerce intérieur, canaux. — Les immenses distances rendraient les communications entre les provinces presque impossibles, sans les fortes et longues gelées qui créent à travers les marais et les montagnes des chemins excellens et animés par de nombreux transports. Qu'on juge de quel avantage est cette communication, puisque le voyage à travers la Sibérie, qui se fait en *un seul hyver* (à la vérité de dix mois) exige *trois étés*. C'est sur la glace qu'on voiture à Saint-Pétersbourg les produits des mines d'Ural, les forêts du gouvernement d'Arkangel et les blés des provinces plus fertiles. C'est pendant l'hiver que les marchands de pelleteries se mettent en chemin pour l'Allemagne, et que les habitans d'Astrakan transportent à Pétersbourg les soieries de la Perse. La Sibérie reçoit par des caravanes de traîneaux toute sorte de marchandises européennes, et par bateaux les subsistances que la nature a refusées à son climat. Elle renvoie par les caravanes ses pelleteries ; Tobolsk, Irkutsk et Iakutsk en sont les trois grands dépôts

Les canaux sont d'une utilité moins générale, n'étant navigables que pendant peu de mois. Celui de *Ladoga* coloye le lac de ce nom et permet de naviguer de la Neva dans la rivière de Wolchowa, sans passer par le lac qui est rempli d'écueils et d'ailleurs fort sujet aux orages. En remontant le

---

de Cherson, 1,903. Une éclipse de lune qui devait finir dans une partie de l'Empire à 5 heures 3 minutes, était encore à observer dans une autre partie à 12 heures 13 minutes. (*Calendrier de St.-Pétersbourg* 1796).

Wolchowa, qui vient du lac Ilmen, on peut par le canal de *Wychnei-Wolotchock* se rendre dans la rivière de Tverza qui se jette dans le Wolga. En descendant le Wolga, on parviendra dans la mer-Caspienne ; ainsi la Perse et les pays sur la Baltique *semblent* avoir une communication facile ; mais il faut observer que le Wolga devient tous les jours moins profond, et ce n'est guères que pendant les mois de mai et de juin, qu'il offre une navigation commode ; dans ces deux mois la fonte des neiges et de la glace, (tardive comme on voit) enfle tellement le fleuve, qu'il déborde dans la largeur de plusieurs lieues que les bateaux passent sur les bas fonds dont son lit est rempli (1).

Les bateaux qui servent à la navigation sur le Wolga sont entièrement de bois, et il n'entre pas même un clou, quoique souvent ils portent des cargaisons considérables et qu'ils aient à faire une navigation difficile et longue de 500 à 600 lieues. Ils sont construits par des paysans et coûtent deux ou trois roubles sur les lieux ; rendus soit à Pétersbourg, soit à Astrakan, ils sont vendus comme bois de charpente ou de chauffage ; ils ne servent jamais à deux voyages. On porte leur nombre à 5,000, et s'il est vrai que l'on en reconstruit un nombre semblable tous les ans (nous ne le croyons pas quoique les auteurs en disent), on peut regarder cette branche d'industrie comme une ressource très-lucrative pour les villes et les villages sur les bords du Wolga. L'impératrice Catherine II, pour forcer les paysans russes à se servir de *la scie*, instrument dont ils n'avaient jusques-là aucune idée, mit un impôt particulier sur tous les bateaux, dont la construction trahirait l'emploi exclusif du *coin* et de *la hache*.

C'était l'intention de Pierre I d'ouvrir un canal entre le Don et le Wolga, qui dans un endroit ne sont éloignés que de 19 lieues ; mais on prétend que si même on parvient à vaincre les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet, cette communication sera de peu d'utilité à cause de la navigation extrêmement difficile du Don. Pierre I a néanmoins effectué plus loin

(1) Le Wolga a ce désavantage de commun avec tous les fleuves qui coulent à travers de vastes plaines et sur une pente très-douce. Le *curage d'un fleuve* parait être une opération inconnue en Russie.

une communication entre les petites rivières de Woronesch et de Riæsan, au moyen de laquelle un petit bateau peut parvenir du Wolga dans le Don.

Le canal *Oginski*, construit par le magnat polonois de ce nom, ouvre au moyen de quelques petites rivières, une communication entre le Niemen et le Dnieper, et par-conséquent entre la mer-Noire et la Baltique, entre les ports de Cherson et de Memel; ce dernier sera sans doute un jour cédé à la Russie, qui ne peut commodément exporter les productions de la Lithuanie que par cette voie.

En général, il est très-long et très-coûteux de remonter les rivières. Les Russes préfèrent donc les traîneaux, qui sont ordinairement attelés d'un seul cheval, conduit par un mongik. Ils forment des caravanes depuis vingt-cinq jusqu'à cent voitures, et dans les longs voyages, trois de ces voitures sont quelquefois conduites par un seul homme.

Il se tient en différentes villes de l'Empire des foires considérables, qui contribuent infiniment à faciliter les opérations du commerce et à lui donner de l'activité. La plus célèbre est celle de Makarief, ville et monastère du gouvernement de Nichnei-Nowogorod, où se rassemblent les marchands de toutes les parties de la Russie et de la Sibérie. *Moscou* fait presque toutes les grandes opérations du commerce intérieur.

Commerce de la Baltique. — Ce commerce forme presque les deux tiers de la totalité du commerce russe. Il montait, d'après une évaluation faite, il y a quinze ans, à une somme de 35,750,000 roubles, dont l'importation emploie 14,550,000 roubles, et l'exportation 21,250,000. Ceci est un terme moyen de vingt années; mais il ne peut pas aujourd'hui être regardé comme une base sûre, vu que dans l'année 1790, Pétersbourg seul exporta pour 21 et importa pour 22,000,000 roubles; cette grande activité s'est soutenue pendant toute la dernière guerre, mais elle doit sans doute diminuer à présent, du moins quant aux exportations. Pour celles-ci, *Riga* vient au second rang; mais on ne fait que peu d'importations par ce port. Néanmoins la circulation s'y élève quelquefois de 8 à 10 millions; c'est la seconde ville de commerce de tout l'Empire. On importe plus à *Revel*, parce que l'on y trouve moyen d'éluder quelquefois la rigueur des douanes, et encore plus à *Narva*; ce sont deux chemins détournés pour entrer à St.-

Pétersbourg. *Wybourg*, en Finlande, doit son commerce à la même facilité, ainsi qu'à la contrebande avec la Finlande Suédoise, par *Frédéricshamn*. En Livonie, *Pernau* et *Habsal* s'occupent des mêmes exportations que Riga. Toutes ces villes ensemble ne font pas d'affaires pour plus de 6 millions de roubles. La Russie a gagné par le partage de la Pologne un port important dans la Courlande, savoir, celui de *Libau* d'où l'on fait une assez grande exportation en blé et autres productions de la Lithuanie.

Quoique la mer Baltique soit le siége de la marine militaire de la Russie et le centre de son commerce extérieur, le pavillon russe y est cependant très-peu connu, et le nombre de vaisseaux russes qui traversent le Sund passe rarement une cinquantaine (1), et on peut en compter autant qui visitent les ports situés sur la Baltique. Ajoutez-y 200 bâtimens ou plutôt bateaux qui servent au cabotage le long des côtes russes, et vous aurez une idée de la marine marchande russe. Encore plusieurs de ces bâtimens ne sont russes que de nom; les possesseurs réels sont souvent des Anglais.

Les Anglais font à eux seuls la moitié du commerce russe de la Baltique, mais ils exportent quatre fois autant qu'ils importent. Il serait d'une ignorance extrême de supposer que ce bilan du commerce fut d'un désavantage réel pour l'Angleterre; elle se fournit ici de tous les matériaux nécessaires pour la construction de ses flottes innombrables; elle les achète à bon marché et les apporte tous dans ses propres vaisseaux. La France envoye en Russie beaucoup de marchandises, mais peu de vaisseaux. C'est la Hollande qui tire le plus d'avantage de cette négligence du commerce français; les Hollandais, n'ayant eux-mêmes que peu de chose à vendre en Russie, y envoyoient cependant, avant la dernière guerre jusqu'à 400 bâtimens, mais petits pour la plupart. Le Danemarck vient en quatrième rang, c'est-à-dire, lorsque les autres nations ne sont pas en guerre. Les villes de Lubeck et de Rostock importent plus qu'elles n'exportent. La balance de la Suède et de la Prusse est dans le sens contraire. Les articles de ce commerce sont ceux que nous avons nommés dans le chapitre

(1) Une centaine dans les listes du Sund, parce qu'ils sont comptés deux fois, au départ et au retour.

précédent. (Voyez pour d'autres détails, *Pétersbourg*, etc.)

Commerce de la mer Blanche. — Arkangel est le seul port visité des étrangers ; la glace qui reste dans ce parages jusques en mai, en rend la navigation hazardeuse ; aussi n'y a-t-il que les Anglais qui les fréquentent. Les mâtures, planches et douves, l'huile de poisson, les pelleteries sont les articles d'exportation ; on n'importe que peu de choses. (Voyez *Arkangel*).

Commerce par terre avec la Prusse, l'Autriche et l'Allemagne. — La plus grande partie des pelleteries de la Russie sortent par ce chemin ; la foire de Leipsick en est le marché le plus favorable, en Europe du moins. De l'Ukraine et particulièrement de la ville de *Kiew*, on fait un très-grand commerce de bêtes à cornes pour la Silésie. Le cuir de roussi s'exporte en grande partie par cette même voie. On reçoit entre autres des faux et autres ouvrages en fer de Styrie, des vins de Hongrie, du sel, des draps fins et sans doute quelques métaux. La contrebande est considérable et l'on ne pourrait que difficilement l'empêcher ; *Memel* et *Kœnigsberg* font de très-grandes importations de contrebande dans la Lithuanie russe, et de-là, dans le centre de l'Empire. Les importations par ces diverses voies terrestres s'élèvent à 2,500,000 roubles.

Commerce de la mer Noire. — C'est la quatrième voie de communication entre la Russie et l'Europe ; elle est très-commode, mais négligée. Il faudrait aussi construire un canal pour éviter les cataractes du Dnieper ; on les passe, mais avec un grand risque. L'Ukraine, qui est la plus fertile province de la Russie, pourrait et devrait envoyer ses blés, ses bœufs, ses mâtures, son chanvre en France et en Italie par le chemin de Cherson et de Constantinople. La Turquie n'oserait guères opposer des obstacles à un commerce, qui, d'ailleurs, deviendrait une nouvelle source d'activité pour Constantinople et les ports de la Grèce. La France tourne déjà ses vues de ce côté, et on la verra sans doute jouer sous peu de tems dans ce commerce le même rôle que les Anglais dans celui de la Baltique. (Voyez le traité de M. *Peyssonel*).

L'Autriche devrait également faire un commerce considérable avec la Russie par le *Danube* ; les Russes y ont la libre

navigation comme sur toutes les eaux de l'empire ottoman. L'Espagne même communiquerait plus promptement avec les ports de la Tauride qu'avec celui de Saint-Pétersbourg, pour lequel ils ont dans ces dernières années essayé quelques expéditions.

Actuellement le commerce qu'on fait dans les ports de la mer Noire est languissant; la Russie y possède de fort beaux ports, et des côtes très-étendues; mais point ou peu de vaisseaux marchands. Elle reçoit les productions de l'Italie, de la Grèce et du levant par cette voie. Elle exporte des canons, des fourrures, du bœuf salé, du beure, des cordages, de la toile à voile, du caviar. On estime l'importation de tous les ports qui appartiennent à la Russie, environ à 1,400,000 roubles, et l'exportation à 1,800,000. (1) (Voyez *la Tauride* et *Cherson*).

Commerce par la mer Caspienne. — *Astrakan*, *Gourief* et *Kisliar* sont les trois meilleurs ports russes sur cette mer. Astrakan, sur le Wolga, est le seul port où il se fasse un commerce digne de remarque; ce commerce créé par des Anglais,

---

(1) Quoiqu'il soit dans la nature des choses que le commerce de la mer Noire pourrait bien un jour égaler celui de la Baltique, il ne faut pas exagérer les expérances qu'on peut concevoir à ce sujet. Sans un canal entre le Don et le Wolga, sans une opération encore plus coûteuse pour rendre le Don navigable, le transport des métaux des mines d'Ural à Caffa ou à Azow sera toujours du moins aussi coûteux que celui qu'on fait actuellement aux ports de la Baltique. L'Angleterre, la Hollande et les ports de la France sur l'Océan sont d'ailleurs plus voisins de la Baltique que de la mer Noire; celle-ci ne deviendra donc jamais exclusivement *le centre des échanges entre le Nord et le Midi*. C'est encore plus contraire aux notions géographiques que de dire, comme M. V. C. dans son *Tableau de la Russie*, « que c'est *par les Dardanelles et* » *par le canal de Constantinople* que les productions de l'Inde et » celles de la Chine pourraient être envoyées aux *innombrables* » habitans des provinces du sûd de la Russie, d'où elles seraient répandues dans tout le reste de l'Empire. » Passe encore pour les productions de l'Inde, la chose serait possible, quoique invraisemblable; mais celles *de la Chine?* Il nous est impossible de deviner par quelle route l'auteur veut les faire venir à Constantinople, sans qu'elles coûtent dans cette ville plus qu'elles ne coûtent à Moscou. Les *innombrables* habitans de la Russie méridionale sont encore à naître, en grande partie.

est actuellement dans la main des Russes et des Arméniens. Astrakan est la troisième ville de commerce de l'empire russe ; la circulation s'y élève tout au plus à 3 millions ; (les rapports sont on ne peut plus contradictoires) ; l'importation consiste en soie écrue et en étoffes, coton écru en fil et travaillé, fruits, safran, riz et drogues, le tout venant de la Perse et des Indes orientales ; de cette dernière région on apporte encore des mousselines, des cachemires et autres étoffes fines, des diamans, etc., etc. On envoie en Perse des draps fins, des toiles, des ingrédiens pour la teinture, du verre, des miroirs, de l'acier, du fer et des ustensiles en métal. Ce commerce se fait principalement dans les mois de mai et de juin ; on voit arriver 2 à 300 navires marchands, et 10,000 bateaux pour la pêche ; la population s'accroît de 30,000 à 70,000 individus de toutes les nations orientales.

Le commerce avec la Perse souffre de fréquentes interruptions, à cause des guerres entre cet état et la Russie, ainsi que des troubles intérieurs auxquels la Perse est en proie. Le commerce avec l'Inde est sujet à de très-grandes difficultés, à cause du trajet dangereux qu'il faut faire à travers des pays peu civilisés ; il serait absolument nul s'il n'y avait pas des Indiens établis à Astrakan, qui font venir ou rapportent les marchandises de leur pays (1).

---

(1) M. *V. C.*, dans son *Tableau de la Russie*, propose de fournir toute l'Europe des marchandises de l'Inde par la voie de la mer Caspienne. « Le commerce, s'écrie-t-il, a eu des variations » extraordinaires *depuis un siècle ;* mais la grande époque, la plus » importante pour lui, depuis la découverte du passage de l'Inde » par le Cap de Bonne-Espérance, est réservée au monarque » russe qui unira le Wolga au Don.

» Quand *un vaisseau* pourra *faire voile* du golfe de Finlande » jusqu'à la mer Caspienne, de-là par le Bosphore jusqu'à la » mer Noire, et retourner dans la Baltique par les Dardanelles » et le détroit de Gibraltar, alors le monde prendra une face » nouvelle.

» Il est bien remarquable que cet utile projet, d'une si grande » importance pour *le genre humain*, ait été commencé trois fois et » jamais achevé. Il fut tenté à des époques très-éloignées les unes » des autres, par *Seleucus-Nicanor*, par *Selim II* et par *Pierre-le-*» *Grand.* »

Ces vaisseaux, qui feront voile sur le Wolga, qui ne porte

Commerce du Caucase. — Cette nouvelle branche du commerce russe peut devenir très-importante, si elle s'étend un jour dans la Turquie d'Asie. Jusqu'à présent on se borne à la Géorgie et quelques provinces adjacentes, qui se sont mises sous la protection de la Russie. Le Caucase où l'on ne trouve aucun chemin régulier, oppose de grands obstacles aux transports par terre. Depuis que ces liaisons ont eu lieu entre les Russes et les Géorgiens, ceux-ci ont un peu quitté leur ancienne barbarie; le Tzar Héraclius fit venir de Russie des chaises, des tables et même des vases de porcelaine; les illustres seigneurs de sa cour suivirent son exemple, et maintenant dans la Géorgie on se sert dans les repas de cuillers et de fourchettes, au lieu qu'autrefois on avait coutume de manger avec les doigts et assis sur le plancher. Le traité des esclaves des deux sexes a encore lieu dans quelques provinces du Caucase; on ne dit pas si les Russes y prennent part ou non.

Commerce par Orenbourg avec la Bukarie. — L'importation ne s'élevait, en 1794, qu'à 200,000 roubles environ; l'exportation était encore moins considérable. Les Bukariens traversent en caravanes presque toute l'Asie d'un bout à l'autre; la Chine, la Perse, les Indes et la Russie sont les termes de leurs courses. Ils apportent en Russie de la poudre d'or, des monnayes d'or de Perse, du lapis lazuli, rarement pur et presque toujours marbré, des rubis, diamans et autres pierreries, tirées de l'Inde par Samarcande, du coton écru en fil et travaillé, de mauvaises étoffes de soye, des peaux de brebis et d'agneaux à laine frisée, des peaux de tigres et de chats tigrés. Les Bukariens voyagent par caravanes de 20 à 30

---

que des bateaux, et seulement pendant deux mois; ce genre humain, qui se trouve intéressé à devenir le vassal de la très-éclairée Russie; ce *Seleucus-Nicanor*, qui veut réunir le Don au Wolga, tandis que les géographes de son siècle ne connaissaient que par des traditions vagues l'existence du dernier de ces fleuves; ce *Selim II*, qui, avec tous ses projets, est transporté des bords de la mer Rouge sur ceux de la mer Caspienne; enfin, ces chères *Dardanelles*, voilà les signes sur lesquels on reconnaît qu'un homme de lettres français n'a pas pu écrire, de son propre chef, les périodes citées; elles sont sans doûte copiées dans quelque *roman géographique russe*, où l'histoire est traitée avec autant de respect que la statistique et la physique.

marchands, dont chacun mène depuis cinq jusqu'à dix chameaux chargés de marchandises. Obligés de passer sur le territoire des Kirguis-Kosaques, ils payent à ceux-ci deux ducats par chameau, et en reçoivent en revanche une escorte de cavalerie, qui ne les préserve pas toujours d'être pillés.

Les Kirguis (que les Russes honorent assez gratuitement du nom de sujets), amènent à Orembourg environ 60,000 moutons et 10,000 chevaux, mais de peu de valeur. On exporte des draps de différentes qualités, teints en rouge ordinaire et en écarlate, des petits velours, des toiles blanches et des toiles bleues, toutes sortes de plaques en fer-blanc pour la parure des femmes, des aiguilles, de la verroterie, des grains de corail, et d'autres objets frivoles qui servent à orner les habillemens des Kirguis, et les équipemens de leurs chevaux.

Une autre branche singulière de commerce, c'est celle des aigles. Ces animaux sont fort recherches par les Kirguis, qui les dressent ponr la chasse du loup, du renard et de la gazelle. D'après certaines marques particulières, et certains mouvemens de cet oiseau de proie, les Kirguis jugent de sa bonté et de ses dispositions à être dressés pour la chasse. Ils ne sont pas tous susceptibles d'instruction; un Kirguis donne quelquefois un bon cheval en échange de tel de ces aigles, tandis qu'il ne donnerait pas un mouton pour tel autre (1).

Commerce avec la Chine. — On envoyait jadis des caravanes jusqu'à Pekin, mais cela n'est plus permis. Deux petites villes frontières, *Kiachta*, du côté de la Sibérie et *Maimatschin*, du côté dé la Tartarie Chinoise, sont devenues le rendez-vous des négocians des deux nations. Cependant, c'est proprement à *Irkustk* que demeurent les véritables négocians russes; ceux de Kiachta ne sont que leurs commissionaires.

Les Russes vendent aux Chinois des pelleteries, sur-tout celles qui viennent des îles Aléoutes et de l'Amérique septentrionale (voyez plus loin); des étoffes grossières, des toiles d'emballage, des cuirs, des serrures, des verreries de fabrique russe, quelques draps et étoffes, des quincailleries et bijouteries des fabriques européennes.

---

(1) C'est en se fondant sur cet exemple qu'un allemand a proposé de dresser des aigles pour diriger les ballons aërostatiques.

Les Chinois payent encore fort cher les chiens ordinaires, les levrettes, les barbets; ils recherchent sur-tout, à l'égard des chiens, ceux dressés à la chasse du sanglier.

On achète des Chinois à Kiachta les mêmes marchandises qu'à Canton, mais on prétend qu'elles sont en partie de meilleure qualité. Le thé sur-tout est meilleur; à Kiachta, les uns disent que le thé venant par Canton, s'altère par un long trajet sur mer; les autres (et nous sommes de cet avis) prétendent que les provinces septentrionales produisent des thés plus vigoureux et qui se conservent mieux. La livre coûte un rouble (4 fr.) à Kiachta, et se revend 5 ou 6 roubles à Moscou et à Pétersbourg. La rhubarbe ne fait plus un objet de monopole; cependant les agens du gouvernement en achètent encore la plus grande partie et la couronne entretient à Kiachta un pharmacien qui en doit faire l'épreuve. On la choisit avec beaucoup de soin, et on l'examine scrupuleusement. Toutes les racines mangées de vers sont rejetées: celles qui paraissent bonnes sont percées, afin de voir si l'intérieur n'a rien de gâté; et on coupe en petits morceaux toutes celles qui ont l'air d'être un peu endommagées. On recherche en Europe cette rhubarbe. Les porcelaines, les meubles chinois, les nankins (1), et autres importations de Kiachta ne servent qu'à la consommation de la Russie.

Le commerce entre la Russie et la Chine s'élève de 2 à 3 millions de roubles en tout. La douane russe rapporta même en 1784 près de sept cent mille roubles, mais c'est sans doute par extraordinaire. La couronne exige un droit de 25 pour 100 sur toutes les marchandises.

Quoique il soit défendu d'exporter de l'argent, nous sommes disposés à croire que la Russie envoye en Chine une partie de l'argent qu'elle prétend gagner dans son commerce avec l'Europe.

Les négocians russes et chinois, se rendant mutuellement justice, prennent de part et d'autre les précautions les plus minutieuses pour ne pas être trompés. Cependant les négocians Chinois, par l'esprit de corps qui règne parmi eux, réussissent ordinairement à rançonner les Russes.

---

(1) En russe, *Kitaika*, c'est-à-dire, *chinoise*. Ils appellent la Chine *Kitay*.

Commerce avec le Japon, par la *mer d'Okotsk* et dans l'île de Matmay. Ce commerce ne fait que de naître, et l'on ne sait point en Europe, si les Russes réellement ont obtenu la permission de venir dans l'île de Matmay ou Matzaki. Il est certain qu'on entretient à Irkustk une *école de navigation japonnoise*, où l'on enseigne à un certain nombre de jeunes gens l'art nautique et la langue japonne. En 1794 on leur fit subir un examen sur leurs progrès dans l'écriture japonoise.

En rapprochant de ces faits les expressions d'un Ukase de 1800, qui ordonne la formation d'une colonie de 10,000 individus, en grande partie *militaires*, sur les frontières de la Chine, il est aisé de sentir que la Russie, loin de partager l'opinion de ceux qui voudraient lui faire abandonner la Sibérie orientale, ne cherche qu'à s'y établir de jour en jour plus solidement; peut-être entendrons-nous dire un jour que les Russes ont conquis la Corée ou le Japon.

Commerce des îles Aléoutes et de l'Amérique septentrionale. — Les efforts infructueux qu'on a faits pour trouver un passage soit au nord-est de la Sibérie, soit au nord-ouest de l'Amérique, vers les Indes orientales, nous ont procuré la connaissance de ces immenses pays, par lesquels l'Asie et l'Amérique s'avoisinent. Les Anglais ont cherché à s'emparer exclusivement du commerce des pelleteries, qui ne se fait nulle part avec plus d'avantage que dans ces contrées. Mais les Russes de Sibérie, mieux accoutumés à ces climats rudes, à cette vie sauvage, d'ailleurs plus rapprochées des lieux, ont encore sur toutes les autres nations, l'avantage de s'entendre parfaitement à la chasse des animaux, tels que loutres, castors, renards noirs et autres qui abondent dans ces contrées. Les négocians d'Irkustk font encore presque exclusivement ces expéditions; on construit à Okotsk des vaisseaux, dans lesquels il entre à peine quelques clous de fer; les planches sont liées ensemble avec des courroyes, ils portent deux mâts et 70 hommes d'équipage, la moitié habitans de Kamtchatka; c'est à cette presqu'île qu'on fait les provisions. Le voyage dure ordinairement de trois à six ans. Le dividende est souvent de cent pour cent; une belle peau de loutre marine s'échange avec les Chinois pour la valeur de 90 à 100 roubles, et celle des jeunes 40; une queue de castor, 2 et jusqu'à 4 roubles; les renards noirs,

noirs et et gris-noirs, de 5 à 40 roubles et plus; un renard commun, 1 jusqu'à 5; un renard bleu 1½; un jeune loup marin depuis 1½ jusqu'à 6.

Nous avons énuméré toutes les branches du commerce russe. Prétendre fixer la somme totale des importations et des exportations ou le bilan du commerce, serait peu digne d'un ami de la verité. Il faut se convaincre que les écrits publiés sur la Russie par des Allemands, établis dans ces pays, sont composés d'après l'ordre du gouvernement russe et dans la vue de répandre sur l'état de la Russie les idées les plus capables d'attirer des colons étrangers; il faut examiner les contradictions manifestes, dans lesquelles plusieurs de ces auteurs sont tombés avec eux-mêmes; il faut remarquer des choses comme celle-ci: M. *Friebe*, (auteur d'ailleurs assez véridique) prétend savoir par des rapports particuliers que l'importation d'Astrakan, pour l'année 1794, montaient à 1,198,000 roubles, en marchandises étrangères, et 850,000 en denrées du pays; mais, dit-il, le relevé de la *chambre de commerce* de Pétersbourg, ne porte le total de l'importation qu'à 450,275 roubles 61 copecks; or, lequel de ces rapports faut-il suivre? Nous demanderions aussi dans quel endroit les Russes vont enfouir les immenses sommes d'or et d'argent, qu'ils prétendent gagner dans leur commerce avec l'Europe? Il y a des bilans, *très-bien faits*, d'après lesquels il paraît que la Russie exporte pour 50 millions de roubles, environs 200 millions de France et qu'elle ne reçoit que pour les quatre cinquièmes de cette somme; ainsi son gain annuel serait de 40 millions de France. Il est défendu d'en exporter un seul écu. Si cela dure, nous devons espérer de voir Saint-Pétersbourg rebâtie à neuf, non seulement en marbre, mais avec des colonnes d'argent pur aux chapiteaux d'or fin. Nous conseillerons aux Russes de suivre les très-beaux plans des *jardins d'or*, que les très-véridiques auteurs espagnols assurent avoir été trouvés au Pérou.

Parlons sérieusement. Les exportations et importations de la Russie doivent se balancer; et si elle gagne du côté de l'Europe (ce qui nous paraît douteux), elle doit le reperdre en faveur de la Chine. Si ce n'était pas ainsi, ou

le numéraire devrait abonder en Russie, et il y est rare ; ou les Russes devraient faire de grandes entreprises commerciales, et nous n'entendons parler d'aucune ; ou, enfin, l'on enfouirait l'argent, ce qui est difficile à croire.

RUSSIE D'EUROPE,

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Le tableau général de l'empire russe qu'on vient de lire, regarde plus particulièrement la Russie d'Europe. Nous procéderons donc immédiatement à la description topographique de chaque province : mais nous devons d'avance instruire le lecteur de l'ordre que nous allons suivre, et qui se trouve indiqué par le tableau suivant :

Nous y avons suivi la division des gouvernemens qui existait dans les derniers ans du règne de Catherine II, parce qu'elle est adoptée sur les cartes les plus modernes. Paul Ier. l'avait changée autant qu'il avait pu, sur-tout en réunissant les vastes provinces que Catherine avait sagement séparées : mais l'empereur régnant paraît avoir peu-à-peu rétabli les divisions de Catherine ; et, s'il reste encore quelqu'arrangement des tems de Paul Ie ., il va probablement disparaître.

EMPIRE RUSSE EN DEÇA DES MONTS URAL.

I. Division du centre.

N. B. Ces 14 gouvernemens, qui forment le centre de la Russie d'Europe, et le noyau de tout l'empire, ont, sur environ 34,500 l. carr., 12,362,000 hab.; proportion générale, 358 hab. sur une lieue carrée.

Gouvernement de *Moscou* ou *Moskwa*.
* Mœurs, amusemens, industrie de la ville de Muscou, véritable *capitale* de la Russie.

Wladimir.
Jaroslaw.
Kostroma.
Nischnei-Nowogorod.
Rjæsan.
Tambof ou *Tambow* (le *w* se prononce comme *f*).
Woronesch.
Kursk.
Orel.
Tula.
Kaluga.
Smolensk.
Twer.
* Caractère physique et moral de la nation russe, proprement dite.

II. Division du nord, vers la mer Blanche.

- Gouvernement de *Wologda*
- ——— d'*Arkangel*.
  - * Pêcheries de Spitsberg et de la Nouvelle-Zemble.
  - * Laponie russe.
- ——— d'*Olonetz*.

N. *B.* Ces trois gouvernemens comprennent au-delà de 66,000 lieues carr., et seulement 950—960,000 habitans, ce qui donne une proportion de *seize* habitans pour une lieue carrée. Cet immense désert égale en grandeur la France, l'Espagne et le Portugal pris ensemble.

III. Division du nord-ouest, vers la mer Baltique.

N. B. Ces 9 gouvernemens comprennent une étendue de 24,800 l. carrées, habitées par 4,320,000 individus; proportion générale, 180 habitans par lieues carrées. La Courlande seule a 320 à 330 hab. par lieue carrée.

- Gouvern. de *Wybourg* (Finlande russe).
- ——— *Pétersbourg*.
  - * Mœurs et amusemens de cette résidence.
  - * Digression sur l'état des beaux-arts, des sciences et des lettres.
- ——— *Nowgorod*.
- ——— *Pleskow*.
- ——— *Revel*. (Esthonie). } Ces 3 gouv. sont nommés *provinces allemandes*.
- ——— *Riga*. (Livonie). } Ces 3 gouv. sont nommés *provinces allemandes*.
- ——— *Courlande*. . . . . } Ces 3 gouv. sont nommés *provinces allemandes*.
  - * Caractère moral et physique des habitans des trois provinces allemandes.
- ——— *Polozk*. } Pologne russe.
- ——— *Wilna ?* } Pologne russe.

IV. Division de l'ouest et du sud, sur le Dnieper, vers la Galizie et la mer Noire.

N. B. Les premiers dix gouvernemens ont, sur 22,700 lieues carrées, 7,200,000 hab.; proportion générale, 317 individus par l. carrée. Mais les trois derniers gouvernemens ont, sur une étendue de près de 11,000 lieues carrées, seulement un million d'habitans; proportion, 90 habitans par lieue carrée.

- Gouvern. de *Slonim ?*
- ——— *Minsk*. } Pologne russe.
- ——— *Mohilow*. } Pologne russe.
- ——— *Wolinski ?* } Pologne russe.
- ——— *Brazlau*. } Pologne russe.
- ——— *Podolski*. } Pologne russe.
  - * Caractère physique et moral des Polonais-Russes.
- ——— *Kiew*. . . . . } Petite-Russie.
- ——— *Nowogorod-Severski*. } Petite-Russie.
- ——— *Tchernigow*. . . . . } Petite-Russie.
- ——— *Karkow*. . . . . } Petite-Russie.
  - * Sur les Cosaques de la Petite-Russie.
- ——— *Woznesensk ?* (plaine d'Oczakof.)
  - * Sur *Cherson*, etc., etc.
- ——— *Iekaterinoslaw*.
- ——— *Tauride*.

Nota. Les gouvernemens marqués par un signe d'interrogation ont subi plusieurs réformes, et leur état définitif n'est pas connu avec certitude.

V. DIVISION DE SUD-EST, vers la mer d'Asof, le Caucase et la mer Noire.
- Pays des *Cosaques du Don* (ci-dev. gouvernement d'*Azow*.
- ——— *Cosaques de la Mer Noire*.
- Gouvern. d'*Astrakan* ou du *Caucase*.
- ——— de *Saratow*.

N. B. Ces quatre provinces comprennent une étendue de 40 à 41,000 lieues carrées, habitées seulement de 1,270,000 individus; proportion générale, 30 habitans par lieue carrée. Le gouvernement de Saratow s'élève cependant à 50—60 habitans par lieue carrée.

VI. DIVISION DE L'EST.
- Gouvern. de *Pensa*.
- ——— *Simbiesk*.
- ——— *Kasan*.
- ——— *Wiætka*.
  * Sur le physique et moral des *nations de race finnoise*.
- ——— *Perm*.
- ——— d'*Ufa* (prononcez *Oufa*) autrement d'*Orenbourg*.

N. B. Les quatre premiers gouvernemens ont, sur 15,000 lieues carrées, 2,950,000 habitans; ainsi, 196 habitans par lieue carrée: les deux derniers n'ont que 1,155,000 habitans sur 32,000 lieues carrées, sans compter les steppes des Kirguis; ainsi, proportion générale, 36 habitans par lieue carrée. Une partie de ces deux gouvernemens est située au-delà des monts Ural, et par-conséquent en Asie. Les trois gouvernemens restans, savoir, *Tobolsk*, *Irkutsk* et *Kolywan*, appartiennent en entier *à l'Asie*; ils ont, sur près de 700,000 lieues carr., tout au plus un million d'habitans portés sur les listes de recensement; ajoutons 500,000 pour les hordes nomades, cela ne fait qu'un peu plus de *deux* habitans par une lieue carrée (ces gens-là ne doivent pas se trouver à l'étroit). Mais souvent les Russes comprennent sous le nom de Sibérie les gouvernemens de Perm, d'Ufa, et même de Saratow et d'Astrakan; alors les sommes et les proportions deviennent différentes.

RUSSIE D'EUROPE,

PARTIE CENTRALE.

GOUVERNEMENT DE MOSCOU.

Ce gouvernemenl, situé entre les 55e. et 57e. degrés de latitude boréale, peut être regardé comme le noyau de tout l'immense empire russe; c'est le siége de l'industrie, c'est la province la plus peuplée, et une des mieux cultivées. L'étendue

est évaluée à 474. 43 milles carrés, ou plus de 1,317 lieues carrées, et la population à un million 139,000 individus, 277,000 pour la capitale, et 852,000 pour le reste. La proportion est de 650 habitans par lieue carrée, en défalquant la ville et son territoire, mais de 864 par lieue, en comptant tout (1).

Cette belle population mérite d'autant plus d'être citée par les Russes avec un mouvement d'orgueil, que la nature n'a rien fait pour cette province. Le sol en est en général aride, et composé d'une argile peu fertile; mais l'air y est très-sain, et l'on y vit long-tems. M. *Friebe*, l'auteur allemand le moins suspect de vouloir peindre la Russie en beau, cite des listes de mortalité, qui semblent prouver une augmentation rapide du nombre des habitans. Par exemple, il y eut

En 1769. .	Naissances, 82,825.	Morts, 44,748. .	Excédent, 38,077.
— 1770. .	——— 82,306. .	——— 42,567. .	———39,933.
— 1775. .	——— 88,778. .	——— 56,862. .	———31,916.

Quoique M. *Friebe* ne soit pas accusé d'avoir écrit pour obtenir une décoration en Russie (2), nous nous permettrons de révoquer en doute la réalité d'un excédent de naissances si étonnant, ou, pour mieux dire, si évidemment contraire aux lois communes de la nature.

Le gouvernement de Moscou renfermait en 1788 les établissemens d'industrie que voici :

55	Fabriques de draps communs.	24	Fabriques de toiles communes et de linge de table.
38	——— de soieries	10	——— de toiles à voiles.
70	——— de mouchoirs de soie.	4	Teintureries.
2	——— de bas de soie.	16	Fabriques de chapeaux.
2	——— d'indiennes.	98	——— de cuirs de roussi et autres.
2	——— de blondes.		
2	——— de bas de coton.		

(1) Nous calculons d'après les données des géographes russes et allemands, faute de sources meilleures. Quoique certainement leurs évaluations de population soient exagérées, elles peuvent néanmoins donner une idée de la population d'une province à l'autre.

(2) Dans le journal intitulé: *Le Nord littéraire, physique*, etc., une lettre écrite de Russie, et insérée dans le n°. 7, page 275, déclare formellement *que M. Storch a écrit son roman géographique sur la Russie pour obtenir une décoration*, etc. Nous aimons mieux croire que M. *Storch* a été trompé par *des rapports statistiques officiels;* il a peut-être très-bien senti les fausseté, les exagérations; mais il ne lui a pas été *permis* de les relever.

2 Fabriques de marroquin.
39 ——— d'ouvrages en faux métaux.
17 Martinets de cuivre.
1 Fabrique d'acier.
1 ——— de laiton.
2 Fonderies de cloches.
7 Fabriques pour tirer du fil métallique.
1 Manufacture de porcelaine.
52 Manufactures de poterie.
1 Verrerie.
2 Raffineries de sucre.
13 Papeteries simples et à papiers peints.
13 Fabriques de cartes à jouer.
2 ——— de vitriol.
1 Fabriques de sel ammoniac.
1 ——— de minium.
3 ——— de céruse.
47 Fonderies de suif.
8 ——— de chandelles.
2 Savoneries.
14 Alambics d'eau-de-vie simple.
10 ——— d'eau-de-vie double (*wotka*).
95 Fours pour faire du *malt*.
112 Brasseries (dans la ville seulem.)
158 Tuileries.
14 Moulins à scier le bois.
449 ——— à moudre les grains.
2 ——— à faire de la poudre à canon.

Le fleuve *Occa*, plus grand que la Seine; les rivières de *Kiasma* et de *Moskwa* arrosent ce gouvernement, qui, d'après ses frontières actuelles, a pour voisins, au nord, le gouvernement de Twer; à l'est, ceux de Wladimir et de Rjæsan, qui en fesaient partie avant 1776—77; au sud, ceux de Kaluga et de Tula; à l'est, celui de Smolensk.

Les cercles ou arrondissemens de ce gouvernement sont, 1. *Moscou*; 2. *Klin*; 3. *Dimitron*; 4. *Woskresensk*; 5. *Wolokolamsk*; 6. *Rusa*; 7. *Moshaisk*; 8. *Ivanigorod*; 9. *Nikitsch*; 10. *Podol*; 11. *Bogorodsk*; 12. *Bronnizi*; 13. *Kolomna*; 14. *Serpuchow*; 15 *Wéreia*, avec des chefs-lieux de mêmes noms. Nous allons décrire les villes et endroits remarquables.

Moscou (1), proprement nommé *Moskwa*, sur la rivière du même nom, à 55 d. 26 m. 15 s. de longitude est de l'île de Fer, et 55 d. 45 m. 20 s. de latitude nord : le terrain est élevé de 1,614 pieds au-dessus de la surface de la mer; ce qui rend l'air très-froid. Cette ancienne capitale de l'empire russe jouit encore de la préséance sur toutes les autres villes russes; les empereurs y viennent encore pour se faire couronner : elle est encore la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches de la noblesse, de deux archevêques, du grand commissariat de guerre, d'une université et d'une société académique. Elle est, après Constantinople, la plus

(1) Nous avons comparé *l'esquisse de Moscou*, par *Richter*, 1800 (en allemand); le *Voyage du comte de Sternberg* (en allemand); le *Voyage de deux Français dans le Nord*, etc., etc.

grande ville de l'Europe, puisque son enceinte est de 5 milles géographiques, ou 34 werstes, qui font 8 lieues et demie (1). Mais cette étendue ne vient que de la manière dont la ville est bâtie : des maisons à un seul étage, souvent de véritables cabanes ; quelques palais, avec des jardins immenses ; de nombreuses chapelles et églises, voilà le bizarre melange qui compose cette ville. Toutes les églises ont leurs nombreuses coupoles, les unes peintes en rouge ou en vert ; les autres, couvertes de fer-blanc ou de cuivre doré avec beaucoup de soin ; ces coupoles, au nombre de plus de 1,200, sont surmontées d'une croix, avec un croissant. Autre part, on voit un superbe palais s'élever au milieu des cahutes de bois de l'aspect le plus misérable. Qu'on se figure le spectacle singulier que doit offrir cet amas de constructions si disparates, lorsque le soleil du matin darde ses rayons sur les groupes qu'elles forment ! C'est dans ce moment qu'il faut monter à la tour d'Iwan pour prendre une vue générale de cette ville.

On compte dans Moscou 301 églises russes, 2 luthériennes, une réformée, une catholique romaine, une de grecs-unis, une arménienne, 29 monastères, 12,548 bâtimens, dont seulement 1,706 en briques ou pierres, 53 grandes et 482 moyennes rues, 20 arrondissemens ou sections, et, en été, 277,000, mais en hiver 320,000 habitans. En 1793, le comte de Sternberg y trouva 20 fabriques de soieries, mais languissantes, 8 de draps, plusieurs de cuir, 2 de marroquin, 4 de toiles, une d'indiennes, 13 de cotonnades, 26 d'ouvrages en or, 112 brasseries, etc., etc. Le nombre des négocians en gros et en détail s'élevait à 2,655.

Moscou est composé de quatre parties ; le *Kreml*, ou la citadelle ; le *Kitaigorod*, le *Bielogorod* et le *Semlanoi-gorod*. Il y a, en outre, plusieurs *slobodes* ou faubourgs : on en compte jusqu'à 30.

Le *Kreml*, (duquel certains auteurs français ont fait leur *Crémelin*) est entouré de murailles hautes et épaisses, garnies de créneaux, et flanquées de tours. Derrière cette enceinte sombre, on trouve l'ancien palais des czars, où résidèrent les vaillans *Iwan*, le généreux *Michel Romanzow*, le sage *Alexis*

(1) *Richter* dit même 40 werstes, ce qui ferait près de 10 lieues.

et *Pierre-le-Grand*. Depuis que celui-ci a transféré la résidence dans les marais de la Néva, ce palais tombait en ruine; mais Paul Ier., qui, peut-être, voulut y reporter la résidence, le fit réparer et rendre habitable. Le *Kreml* renferme trois cathédrales; l'Assomption, dans laquelle on sacre, on couronne, on marie les souverains; l'archange Michel: c'est dans cette église que les czars étaient enterrés; Pierre II est le dernier qui y ait été inhumé; celle de la Vierge, dont les sommets sont presqu'entièrement dorés. Il y a beaucoup de vases d'or et d'argent dans toutes ces églises. On voit, dans la première, un lustre d'argent, donné par les Hollandais, qui a 48 branches, et qui pèse 70 pouds, ou 2,310 livres de France; un Moïse sur la montagne, l'un et l'autre d'or; mais les rayons du Père-Eternel ne sont que d'argent; une profusion de perles et de pierreries: presque tous ces trésors sont d'un mauvais goût. Le palais du czar renferme aussi un trésor, rempli sur-tout de couronnes, d'habits et armures anciennes, de riches selles et harnais, dans le goût tartare. La même enceinte renferme encore dix autres églises, remarquables par leurs dorures, et plus encore par leurs cloches: une, entre autres, appelée *Iwan Veliki* ou *Jean-le-Grand*, est d'une grosseur énorme; on la fondit en 1600, sous le règne de Godounof. Le même prince en fit fondre une autre, du poids de 10,000 pouds (330,000 livres de France). La tour où elle était placée ayant été réduite en cendres, l'impératrice Anne fit refondre cette même cloche, et ajouter 2,000 pouds de plus. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher, on n'a pas jugé à propos de replacer cette cloche, qui est aujourd'hui enfoncée dans la terre. L'ancien palais patriarchal, occupé par le synode, est derrière l'église de l'Assomption. C'est dans l'église des douze-Apôtres que l'on conserve la bibliothèque des patriarches, qui consiste en manuscrits grecs et esclavons, abandonnés aux vers et couverts de poussière, pour la plus grande gloire de la Russie.

Le *Kitaigorod*, c'est-à-dire, *ville chinoise*, tire son nom de ce que les caravanes chinoises y venaient jadis faire le commerce; elle confine à l'est au Kreml. Cette partie de la ville est la mieux bâtie: elle offre l'aspect d'une foire permanente; les boutiques sont toutes sous des arcades qui décorent le frontispice des bâtimens. C'est un architecte italien, nommé

Aristote, qui a dirigé la construction de ce quartier. On trouve encore dans le Kitaigorod l'hôtel des monnaies, la bourse, bâtiment vaste et moderne, et la fameuse église de la Fête-de-Pokrow, d'où le patriarche commençait son entrée triomphante, monté sur un âne, que le tzar lui-même conduisait. Cette église en renferme 20 autres qui s'y trouvent comme enchâsseés. On y doit admirer l'art avec lequel la lumière a été ménagée.

Le *Bielogorod* ou *la Ville-Blanche*, appelée aussi *Ville-du-Czar*. Elle environne les deux quartiers ci-dessus, et tire son nom des murs blancs qui l'entourent. La *Neglina* la traverse du sud au nord : elle a trois ponts de pierre ; on y compte 76 églises et 11 monastères. On y trouve aussi la fonderie et l'arsenal, les édifices de l'université et des deux gymnases qui en dépendent.

Le *Semlanoi-gorod* environne le quartier précédent. Il est ainsi appelé des remparts en terre qui l'entouraient. Il avait autrefois 34 portes en bois et 2 en pierres ; ces dernières seules existent. On trouve ici 103 églises, l'hôtel de la police, le tribunal des affaires criminelles, la célèbre *maison d'Enfans-Trouvés*, la plus vaste et la plus belle dans son genre qui existe en Europe. « Nous croyons cependant, dit M. *Fortia de Pilles*, » que si les sommes que cet établissement coûte, » eussent été partagées de manière de pouvoir établir, dans » chacun des gouvernemens, une maison de ce genre, cela » eût été beaucoup plus avantageux à l'Empire ; mais ces » établissemens morcelés auraient été moins connus, moins » admirés; ils n'auraient pas eu ce brillant, cet éclat auxquels, » dans les établissemens russes, l'utilité est trop souvent sa- » crifiée.—Il y avait, en 1792, environ 2,000 enfans dans » la maison, et au-delà de 3,000 à la campagne.—Les enfans » apprennent le russe, l'allemand, le français ; à tricoter, » carder, filer du coton, broder, faire des dentelles, chif- » frer, écrire et dessiner. — Il y a une vingtaine de cham- » bres pour les femmes en couches. On ne paie absolument » rien : toutes celles qui se présentent sont reçues, et leurs » enfans restent à la maison.—Dans un corps-de-logis voûté » en entier, et construit aux frais de M. *Demidof*, il y a une » école de commerce, aussi fondée par lui : elle est de 100 » jeunes-gens. Cet établissement est comparable aux plus

» beaux qui aient jamais été faits par des particuliers. — La » maison des Enfans-Trouvés entretient 2 fabriques ; une » de bas de laine et de soie, avec 56 métiers, et une de cartes » à jouer, qui occupe 120 ouvriers. »

La *Slobode allemande* contient plusieurs édifices remarquables, tel que le *Palais-Neuf*, rebâti plusieurs fois, et dont on a souvent suivi les plans, ainsi que les architectes. Après avoir dépensé 5 millions de roubles, on n'a rien fait qui vaille : telle est du moins l'opinion de M. *Fortia de Pilles* : le *Palais-de-Lefort* : l'hôpital impérial, fondé par Pierre-le-Grand, mais porté à sa perfection par Bidlow.

Le *Marché-aux-Maisons* est une des curiosités que Moscou a de commun avec toutes les grandes villes de Russie. Certains auteurs badauds en parlent comme d'une grande merveille ; voici la vérité. Ce marché se tient dans une vaste place d'un des faubourgs, et présente une grande variété de matériaux propres à bâtir, et même des maisons entières, bien à entendre composées de bois dans leur entier. Celui qui a besoin d'une maison vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient. Il fait son prix, à condition qu'on la lui porte, et qu'on la monte au lieu où il veut qu'elle soit placée. C'est ainsi que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever et être habitée dans l'espace d'une semaine ; mais ce sont des espèces de cahutes, qu'on démolirait encore en moins d'heures qu'il ne faut de jours pour les élever. On trouve aussi à acheter des poutres sciées et taillées pour la construction des maisons de briques, ainsi que des poëles, des meubles, des chariots, soit sur ce marché, soit dans le voisinage.

Mœurs, Amusemens, état des beaux-arts, établissemens d'instruction publique a Moscou. — Sous les rapports que nous venons de nommer, Moscou a, jusqu'ici, été fort peu ou fort mal connu ; Pétersbourg a presque seul absorbé l'attention des voyageurs, et cependant Pétersbourg n'est qu'une colonie allemande sur le sol russe, tandis que Moscou est la véritable capitale de la nation russe : beaucoup de familles nobles et des plus riches et plus anciennes demeurent habituellement à Moscou. Le corps des marchands et des négocians est le plus considérable du tiers-état. Le Russe,

je parle des classes supérieures, le Russe, étant à Pétersbourg, copie les manières françaises ou allemandes; il joue l'Européen. Arrivé à Moscou, il jette le masque qui le gênait, et reprend son caractère national, qui est presqu'entièrement asiatique.

C'est à Moscou qu'il faut aller voir ces immenses palais, remplis d'une foule de domestiques esclaves, et qui rappellent les habitations des satrapes de la Perse. L'hospitalité qu'exercent les nobles à Moscou est sans bornes envers ceux de leur propre caste; mais ils se tiennent ici à une distance plus grande de la bourgeoisie qu'ils ne le font à St.-Pétersbourg. La raison en est fort simple : dans la résidence, ils sont écrasés par la présence de la cour; vis-à-vis de la puissance souveraine, ils ne sont que sujets; à Moscou, ils ne voient rien au-dessus d'eux: d'ailleurs, il n'y a à Moscou ni Anglais ni Français en grand nombre; par conséquent, personne qui ne soit porté à regarder comme une chose sacrée les prérogatives de la naissance : aussi il y a deux fois autant de noblesse russe à Moscou qu'à Pétersbourg : plusieurs grandes familles même affectent de ne jamais se fixer auprès de la cour.

Plusieurs seigneurs à Moscou entretiennent des troupes de comédiens à leur disposition; quelques-uns ont même leur *opéra* et leur *ballet*. Ils font venir les décorations et les costumes de la France ou de l'Allemagne. Ils disent à un de leurs esclaves : *Sois roi !* à l'autre : *Sois héros !* et voilà que les paysans russes quittent leur araire et leur hache, pour le sceptre de Mithridate ou le poignard de Brutus. Les Russes ont des dispositions naturelles pour tout ce qui tient à l'imitation : d'ailleurs, le bâton va son train; et souvent si l'empereur Auguste n'a pas bien dit dans la pièce :

« Je suis maître de moi comme de l'univers.

on lui administre derrière les coulisses des leçons de déclamation, d'un genre très-différent de celles de *Monvel*. La même méthode nationale est employée pour la formation des orchestres, et sur-tout de ces fameuses *musiques de cor-de-chasse*, décrites avec assez peu d'exactitude par *tous* les voyageurs : nous en parlerons à l'article *Pétersbourg*.

Le spectacle public est très-suivi, quoique M. *Fortia de Pilles* assure que la bonne société n'y aille point. Les loges

coûtent par abonnement annuel de 300 à 1,000 roubles. Le parterre, un rouble. Malgré ce taux assez haut, la salle est toujours remplie. C'est un Anglais, M. *Maddox*, qui est venu droit de Londres pour établir cette salle de spectacle. Sa spéculation a parfaitement réussi; le ballet, les costumes, les décorations sont en bon état; mais le jeu des acteurs est digne des pièces; ce sont les drames de *Kotzebuë*, les tragédies de *Schiller* et d'autres productions monstrueuses de l'Allemagne (1). Les grands seigneurs donnent, sur-tout pendant l'été, des pièces françaises sur leur théâtre particulier.

Le club des nobles avait, en 1791, de 2 à 3,000 membres; on n'y admettait pas même les banquiers les plus distingués. Le jeu est presque le seul amusement d'une assemblée de Russes; il est même plus en vogue à Moscou qu'à Pétersbourg. Comme la masse des gens riches est plus considérable, il est plus cher : les banques de 80 à 100,000 roubles n'y sont pas rares.

« Le fameux *club physique*, dont M. *Fortia* a révélé les » mystères scandaleux, n'existe plus, et n'a jamais joui d'une » existence aussi stable, aussi régulière que ce voyageur semble » le croire ». Voilà l'opinion de plusieurs individus qui ont vu Moscou après les *deux Voyageurs français*. Cependant, comme ceux-ci prétendent tenir leurs notices très-détaillées d'un des *fondateurs*, il est difficile de ne pas croire à la chose. Nous en doutons d'autant moins, que nous savons qu'un autre établissement du même genre a subsisté, pendant plusieurs années, dans une autre capitale du Nord, et que c'est peut-être-là le modèle de ce club de Moscou.

Le tiers-état de Moscou imite le luxe et l'hospitalité de la noblesse : la vie sociale y est infiniment plus agréable qu'à Pétersbourg, et les assemblées publiques plus nombreuses et plus brillantes. La fureur des habillemens riches, des diamans et des paillettes d'or est encore plus choquant aux yeux d'un homme de goût. Les tables offrent toutes les particularités de la cuisine russe à côté de l'abondance allemande. On voit

(1) Le goût germanique gagne tous les jours en Russie. On se sert des saxons même pour maîtres de langue française. Le nouveau plan des études est basé sur les principes allemands, et pour son exécution on va se servir des allemands.

moins d'ivrognes ici qu'à Pétersbourg. La tolérance, ou, pour mieux dire, l'insouciance en matière de religion, est poussée jusqu'au point que plusieurs familles prennent pour instituteurs des individus d'une autre religion que la leur. Ils étendent leur attention jusqu'à leur faire servir gras, lorsque les Russes observent leurs jeûnes.

« Le goût de la musique est généralement répandu, et » les *virtuoses* ne gagnent, dans aucune ville, des sommes si » considérables, si ce n'est à Pétersbourg et à Londres ». Voilà ce que nous dit M. *Richter*. Mais nous dirons à cet auteur, qui paraît avoir vu Moscou avec les yeux d'un Allemand, et même quelquefois avec ceux d'un Russe, que la somme des roubles ou des guinées que gagne un virtuose, ne prouve pas le degré de goût qui règne dans une ville, pas plus que le nombre des livres imprimés en Allemagne, ne prouve que la nation allemande soit la plus éclairée de l'Europe.

Le premier jour de mai est fêté ici comme le commencement de l'été. Tout Moscou se rend en pélérinage au *Bois des Faucons*, peu distant de la ville ; on y étale tout le luxe des équipages ; les rues qui y conduisent, contiennent trois ou quatre files de voitures : dans le bois tout est mouvement, tout est vie ce jour-là. Des boutiques ou l'on vend des rafraîchissemens ; des sauteurs, des joueurs de gobelets ; sous chaque arbre un cercle joyeux, tel est le spectacle de cette journée, qui ressemble au Longchamp de Paris, et, plus encore, à la Saint-Jean de Copenhague.

Nous passerons légèrement sur les *courses de traîneaux*, qui, chose singulière, rarement occasionnent des gageures considérables ; sur les *combats d'animaux*, que des Viennois ont cherché à établir, mais sans succès ; sur la *promenade en voiture et traîneaux*, dans la grande rue de Pétrowskaia ; sur mille autres objets semblables, pour décrire un amusement entièrement national, et qui tient en Russie le même rang que les combats de taureaux en Espagne.

C'est des *montagnes de glaces artificielles* que je veux parler. Ces montagnes ont en haut une plate-forme, d'où commence une pente très-rapide, faite avec des planches, sur lesquelles ont a versé de l'eau, qui, s'étant gelée, la rend unie et excessivement glissante. Descendre cette pente dans

une espèce particulière de traîneau, voilà le grand plaisir. Le traîneau consiste en une petite planche plus longue que large, et peu élevée; le conducteur s'y asseoit, en écartant les jambes, entre lesquelles se place celui qui veut descendre; l'un et l'autre ont l'attention de tenir les jambes fort élevées et le corps très-en arrière; on le conduit au bord de la descente, et on laisse aller le traîneau, que le conducteur dirige, tant qu'il peut, avec les mains, garnies, pour cet effet, de mitaines de cuir. La rapidité de la course est si prodigieuse, que la respiration en est gênée; le moindre mouvement, d'un côté ou d'autre, vous fait culbuter. Le traîneau, arrivé sur un terrain plat, parcourt encore une assez grande étendue. Un exercice plus dangereux, c'est de descendre la montagne en patins. Ce spectacle effraie réellement ceux qui n'ont pas vu les patineurs norwégiens; ceux-ci ont beaucoup plus d'adresse, et font des voyages très-longs sur des patins, sans le moindre accident. Les montagnes de glaces à Moscou sont très-multipliées pendant le carnaval; elles sont entourées de boutiques, où l'on vend du café et des liqueurs, où l'on joue des farces, où l'on donne à manger, et sur-tout à boire, et devant lesquelles les Russes dansent en plein air, à un froid de quinze à vingt degrés quelquefois.

Parmi les jardins publics de la ville, on remarque sur-tout celui du *palais Paschkow*. Situé dans un quartier très-fréquenté de la ville, sur une colline riante, ce palais est entouré de plantations romantiques, de bassins avec des jets-d'eau, des ménageries, où l'on montre des oiseaux rares. Les environs de Moscou ont peu de jardins publics, excepté ceux des maisons impériales. Parmi celles-ci, *Petrowskoi* offre un site magnifique; *Zarizin*, un jardin anglais et de belles orangeries (1); *Ismaïlowa*, un immense parc, ou plutôt forêt, peuplée de cerfs, de chevreuils, de sangliers et d'autres animaux rares dans cette contrée. Le comte *Schérémétow* donne quelquefois des fêtes publiques à *Kuskowa* et à *Astanknia*, deux palais médiocres, avec de fort beaux jardins.

Parlons d'un objet plus important, de l'instruction publique et de l'état des lumières. Si le public de Moscou a paru à

(1) On cultive (dans des serres) une si grande quantité d'ananas, qu'ils se vendent, à Moscou, un rouble la pièce. Tous les jardiniers en chef sont allemands.

plusieurs voyageurs moins avancé que celui de Péterbourg, c'est que les voyageurs prennent souvent les apparences pour la réalité. Pétersbourg renferme un grand nombre de savans et d'artistes étrangers appelés en Russie. D'ailleurs, les habitans de Pétersbourg sont en grande partie étrangers; à Moscou, les Russes sont presque seuls : c'est-là que la langue et la littérature russe se cultivent avec le plus de zèle, où on lit le plus les ouvrages russes : c'est donc-là qu'on peut le mieux juger de l'état général des lumières en Russie. Nous avons cependant cru devoir réunir tout ce qui regarde cet objet dans un seul article, qui se trouvera après la description de Pétersbourg.

Nous nommerons ici les établissemens d'instruction publique qui se trouvent à Moscou. L'université compte parmi ses professeurs des membres distingués, presque tous allemands; ils sont mal salariés, ce qui les oblige de donner des leçons dans les maisons particulières. Cette université, comme toutes celles de Russie, n'a que les trois facultés, de philosophie, de jurisprudence et de médecine. Cinquante étudians y sont entretenus par le gouvernement. Elle a deux gymnases, un pour les nobles, l'autre pour les bourgeois. On y enseigne le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, les mathématiques, la philosophie, la médecine et le droit. Elle possède une fonderie de caractères, une imprimerie, une bibliothèque, une salle de physique, un cabinet d'histoire naturelle, un amphithéâtre, un laboratoire de chimie; le tout en assez bon ordre.

Le couvent *Sa-Ikonospaskoi* peut être regardé comme le séminaire ecclésiastique de Moscou; on s'y amuse à faire des vers, et même des anagrammes et des acrostiches en grec, latin et ancien esclavon; à soutenir des thèses de philosophie scolastique, etc.

Il y a une école de chirurgie attachée au grand hôpital; on y instruit 60 à 70 jeunes-gens; les professeurs sont des Allemands.

Parmi les autres endroits remarquables du gouvernement de Moscou, nous remarquerons les suivans :

Dmitrof, sur l'*Iakroma*, à 60 werstes de Moscou. Elle a 8 églises, 2 monastères; elle renferme 1,311 marchands, à ce qu'on dit; nous croyons qu'on y a compris tous les petits boutiquiers

boutiquiers dans ce nombre. Il y a une manufacture de porcelaine. Les pommes transparentes de *Dmitrof* ont beaucoup de réputation dans l'Empire : c'est un fruit particulier à la Russie ; on l'appelle *Nalivi*, qui veut dire, *versés plein*, parce que cette pomme est remplie de jus. Elle a un goût doux, acidule, très-agréable, à-peu-près comme nos reinettes d'été. Quand elle est bien mûre, elle n'a, pour ainsi dire, point de chair ; elle est tout suc, et si transparente, qu'en la tenant au jour, on peut compter les pepins qu'elle renferme. Souvent on a essayé de transporter ce fruit en d'autres climats ; mais, à ce qu'on dit, nulle part il n'est parvenu au degré de transparence qu'il a en Russie.

Kolomna, à 90 werstes de Moscou. Cette ville est bâtie sur une hauteur baignée par la Moskwa, à 3 werstes de son embouchure, dans l'Occa. On y compte 1,876 *marchands*, et seulement 752 maisons, dont 19 en pierres ou briques. Cela ne s'accorde pas trop bien ensemble.

Serpoukof, jolie petite ville, sur la rive gauche de la Nara, à 4 werstes de son embouchure, dans l'Occa, et à 93 de Moscou. Elle est bâtie en briques, renferme 16 églises, un monastère de filles et 2,494 habitans.

Moshaisk, sur la Moskwa, ville de 650 maisons et 2,940 habitans.

« *Verena*, dit M. *V. C.* dans son *Tableau de la Russie*, » est une ville située sur une haute montagne baignée par la » *Protwa*, et était l'apanage des fils cadets des tzars. Elle est » entourée d'un mur de terre. On y compte 577 maisons, » 35 rues, 1,871 marchands et *vingt mille* habitans. Le » commerce de cette ville consiste en lin, toiles, roues de » chariots, et généralement dans les choses nécessaires aux » paysans. Il y a une excellente fabrique d'azur. »

C'est apparemment de la petite ville de *Wereia*, et non pas *Verena*, que l'auteur a voulu parler; car il n'y a point d'autres villes sur la petite rivière de Protwa. Cet endroit n'a que trois mille habitans.

Troïzkaia - Laura, monastère de la Trinité de *Serge*, éloigné de Moscou d'environ 60 werstes, au nord. Les murs d'enceinte ont plus d'une werste en pourtour, 5 toises de haut et 8 à 9 pieds d'épaisseur. Il règne en haut deux galeries couvertes en briques, avec des arcades, d'où l'on jouit d'une

vue superbe. Les Polonais ont fait en vain, pendant deux ans, le siége de ce couvent. Il renferme 9 églises, de grands bâtimens pour les moines, des jardins, le palais que Pierre Ier. y fit bâtir, et qui a été augmenté par Elizabeth. Hors de son enceinte, on compte 5 églises et 1,000 maisons qui dépendent du couvent. Ce monastère est regardé comme le premier de l'Empire, parce qu'il en a formé un grand nombre d'autres. On y voit les reliques du saint dans une châsse et sous un baldaquin d'argent. Il y a un séminaire pour 200 élèves et une belle bibliothèque. Ce couvent était autrefois composé de 300 moines, qui comptaient sous leur dépendance 106,000 paysans; d'autres disent 130,000. Qui dit un paysan en Russie, dit 3 roubles au moins par an. Ce couvent avait donc plus d'un million 200,000 livres de revenu. Aujourd'hui, après ce qu'on appelle l'expoliation du clergé russe (1), le nombre des moines est réduit à 100: on leur a assigné un revenu de 20,000 roubles (80,000 francs), et 100 paysans pour le service de la maison.

La *Nouvelle-Jérusalem*, ou le couvent de *Woskresensko*, mérite également d'être vu : il est bâti sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et non pas sur celui du temple de Salomon, quoiqu'on en ait dit M. *Fortia de Pilles*.

Gorodkowa, haras de 300 chevaux napolitains, appartenant à la couronne.

La culture du seigle et de l'orge est la seule partie de l'agriculture qui réussisse un peu dans ce gouvernement. Les forêts, quoique d'une vaste étendue, sont en si mauvais état, que Moscou est réduit à faire venir son bois de chauffage de fort loin.

Gouvernement de Wladimir.

Ce gouvernement est situé à l'est de Twer et de Moscou; au nord de Rjæsan; à l'ouest de Nischnei-Nowogorod; au

(1) Monseigneur l'archevêque de Moscou, qui s'appelle *Platon*, a dit à un voyageur français, *que c'était Rousseau et Voltaire qui, par leurs écrits, avaient occasionné l'expoliation du clergé russe.* Voilà un nouveau chef d'accusation contre cette malheureuse philosophie moderne.

au sud d'Iaroslaw et de Kostroma; il a été démembré de celui de Moscou en 1778. Il comprend les cercles ou arrondissemens suivans: 1. *Wladimir*; 2. *Susdal*; 3. *Iurjew-Polski*; 4. *Pereslawl-Sa-leskii*; 5. *Alexandrow*; 6. *Kirchatchi*; 7. *Pokrow*; 8. *Schuja*; 9. *Konrow*; 10. *Wjasnick*; 11. *Gorochowa*; 12. *Sudogda*; 13. *Murom*; 14. *Melinski.*

M. *Storch* et autres géographes russes, évaluent la surface de ce gouvernement à 879. 88 milles carrés, qui font 2,444 lieues carrées; ils lui donnent une population de 871,000 individus : ainsi, proportion générale, 356 habitans sur une lieue carrée.

Les rivières de *Kliasma* et d'*Occa* traversent cette province, et la mettent en communication avec le Wolga. L'Occa charie des paillettes d'or et d'autres métaux. Le sol de la province est peu favorable à l'agriculture, plus au jardinage. Le peuple vit en plusieurs endroits de champignons, qu'il fait sécher et saler pour l'hiver. On remarque les endroits suivans :

Wladimir ou *Wolodimir*, ville autrefois très-considérable, qui, pendant quelque tems, a eu ses grands-ducs particuliers. Elle est fort déchue, malgré son archevêché et ses 25 églises; elle ne compte que 200—300 maisons en bois. Les habitans ne tirent que peu d'avantages de leurs manufactures de cuir de ronssi, cultivant beaucoup de cerises et de concombres pour Moscou.

« A 6 werstes de cette ville est un ruisseau appelé *Swungir*; il charie beaucoup de cailloux et de pierres, parmi » lesquels on rencontre de fausses topazes et des boules d'un » jaspe argenté. Une chose digne de remarque, c'est qu'on » les y voit parcourir progressivement tous les degrés de » consistance : ils ne sont, dans le principe, que des boules » d'une argile noire et très-visqueuse, que l'eau jette hors » d'un terrain limoneux, et qu'elle arrondit; ils prennent » peu-à-peu, par les effets de l'âcreté de l'eau, la solidité des » pierres argilleuses (*Géorgi*). »

Susdal, résidence des souverains avant Wolodimir, compte 2,200 habitans, 3 fabriques de toiles, 2 de draps.

Pereslawl, dit *Sa-leskii*, c'est-à-dire, au-delà des bois, ville de 750 maisons et de 4,100 habitans, avec des fabriques de toiles, de soieries et de cuir. Cette ville est située sur le

lac *Pleschtow*, où Pierre-le-Grand entretenait deux frégates pour son plaisir.

Murom (1), sur l'Occa. Cette ville a 900 à 1,000 maisons, 15 manufactures de cuir de roussi et plusieurs savonneries.

A 25 werstes de Murom, on trouve de riches mines de fer, et, à 60 werstes, on rencontre de puissans filons d'albâtre, qui s'étendent jusqu'à Nischnei-Nowogorod.

Deux vaches ou bœufs, un ou deux petits chevaux, six à huit brebis, voilà ordinairement toute la fortune d'un paysan de la noblesse dans ce gouvernement; les serfs de la couronne ont quelquefois le double. « Les écuries sont en si » mauvais état, que souvent, lorsque la vache ou la jument » a mis bas, le paysan se voit obligé de loger la mère avec » le poulain ou veau dans sa propre et unique chambre ». (*Georgi*).

L'usage que l'on fait dans les environs de Murom, et jusqu'à Arsamas, de la centaurée de Sibérie, est très-remarquable. On choisit les feuilles les plus larges de cette plante, et on les fait sécher: dès qu'on reçoit une blessure, on bat ces feuilles, revêtues d'un tissu cotonneux, jusqu'à ce que l'intérieur en soit applati; alors on applique la feuille sur la plaie, qu'elle cicatrise et guérit en peu de tems.

Gouvernement d'Iaroslaw.

Ce gouvernement, situé entre ceux de Wolodimir, Twer, Kostroma et Wologda, a été démembré de l'ancien gouvernement de Moscou en 1777: il est traversé par le Wolga, et renferme les arrondissemens suivans: 1. *Iaroslaw*; 2. *Rostow*; 3. *Petrowsk*; 4. *Borrissoglebsk*; 5. *Uglitsch*; 6. *Rybnow* ou *Rubinsk*; 7. *Muschkin*; 8. *Moloschk*; 9. *Poscheckou*; 10. *Ljubim*; 11. *Danilow*; 12. *Romanow*.

La surface de ce gouvernement fait 691. 28 milles géographiques carrés, et par conséquent un peu plus de 1,920 lieues carrées. Le nombre des habitans est évalué à 766,439; donc, la proportion générale est de 399 habitans par lieue carrée; proportion plus favorable que celle de la province précé-

(1) M. *V. C.* place cette ville dans le *gouvernement de Moscou*.

dente. Il faut en chercher la cause dans la plus grande industrie des habitans.

Iaroslaw ou *Iaroslawl*, sur le Wolga. Cette ville, avant l'incendie de 1768, avait 6,100 maisons, 84 églises et 21,000 habitans : aujourd'hui elle compte 2,700 maisons et 18,990 habitans, sans la noblesse, le militaire et les fonctionnaires civils; 63 églises, dont 44 de pierres, un gymnase de nobles; et quelques rues pavées; chose fort rare en Russie. Les manufactures de toiles sont très-florissantes, et comptent 1,887 métiers; les 4 fabriques de soieries en ont 231. Les fabriques de cuir de roussi étaient, en 1759, au nombre de 50; aujourd'hui seulement 11. Il y a une fabrique de cordages, une de vitriol, une de minium et de céruse, et encore quelques autres. Le commerce d'Iaroslaw consiste en grains, lin, toile, cuirs de roussi, huile de chenevis et autres objets qu'on exporte pour Saint-Pétersbourg.

Rostow, sur le lac du même nom, où Pierre-le-Grand s'exerçait dans l'art nautique. Cette ville a, parmi 1,016 maisons, seulement *six* de pierres ou de briques; mais 27 églises et un archevêque. Les habitans, au nombre de 4,931, entretiennent des fabriquee de toiles, de vitriol, de minium et autres. Ils font le commerce de grains, de miel, de cire, de chanvre et autres objets. Il s'y tient une espèce de foire annuelle.

Uglitsch, sur le Wolga, avec 1,070 maisons, 5,300 habitans, des fabriques de cuirs, de savon et du papier, ainsi qu'une *forteresse en bois;* chose assez ordinaire dans la Russie.

Rubinsk, sur le Wolga, avec 415 maisons et 2,200 habitans, des fonderies de suif, des fabriques de toiles et de cuirs.

Borrissoglebsk, sur le Wolga, avec 420 maisons, 2,000 habitans. On y fait beaucoup d'ouvrages en fer.

Gouvernement de Kostroma.

Ce gouvernement se trouve à l'est du précédent, au nord de Wladimir et de Nischnei-Nowogorod, au sud de Wologda, Il touche à l'est à celui de Wiætka. Il est arrosé par le Wolga, le Kostroma, le Wetluga et l'Unsha.

Voici les subdivisions (*a*). *Province de Kostroma*, qui comprend les arrondissemens suivans : 1. *Kostroma*; 2. *Nerechta*; 3. *Kineschma*; 4. *Luch*; 5. *Jurgewetz*; 6. *Kadul*;

7. *Galitsch* ; 8. *Bui* ; 9. *Tchuchloma* ; 10. *Sol-Galizkaia*. (*b*) La *province de Unsha*, où l'on voit les arrondissemens chefs-lieux suivans : 1. *Makariew-Unsha* ; 2. *Wetluga* ; 3. *Kologriw* ; 4. *Warnawin*.

Les habitans, au nombre de 815,400 individus, sont dispersés sur un terrain de 1,808. 75 milles géographiques carrés, qui font 5,024 lieues carrées. La proportion générale est d'un peu plus de 160 habitans par lieue carrée. Cette proportion défavorable provient sur-tout de la province de Unsha.

Kostroma, ville de 9,000 habitans, entourée de remparts de terre. On y fait de bons cuirs de roussi, des cuirs communs, du savon et des toiles.

Galitsch. sur un lac du même nom, avec 3,200 habitans ; *Makariew-Unsha*, avec 2,840 habitans, et encore une petite ville.

Gouvernement de Nischnei-Nowogorod.

Les frontières sont formées au nord par le précédent (1) ; à l'est, par Kasan et Simbirsk ; au sud, par Pensa et Tambof ; à l'ouest, par Wladimir. Le Wolga reçoit ici l'*Occa*, rivière plus grande que la Seine. Suivant Olearius, le Wolga a 4,600 pieds géométriques, ou 766 toises 4 pieds de largeur auprès de la ville ; et au confluent de ce fleuve avec l'Occa.

Les arrondissemens ou cercles sont : 1. *Nisni-Nowogorod* ; 2. *Makariew* ; 3. *Semenow* ; 4. *Wasil* ; 5. *Kniaginin* ; 6. *Sergatsch* ; 7. *Peresow* ; 8. *Arsamas* ; 9. *Luckianow* ; 10. *Potschinki* ; 11. *Ardatow* ; 12. *Garbatow* ; 13. *Balachna*.

On a compté 816,200 habitans sur 961. 45 milles carrés, qui font un peu plus de 2,670 lieues carrées : ainsi, proportion générale, 305 par lieue carrée.

Des récoltes suffisantes, du blé, du bon bétail, du poisson, du gibier, des salines, quelques mines de fer et de cuivre, une industrie très-active et une position heureuse pour le commerce intérieur, voilà les avantages par lesquels

---

(1) M. *V. C.* veut que ce gouvernement soit borné au nord par celui *d'Arkangel*. Cela serait vrai, s'il n'y avait pas entr'eux les deux gouvernemens de *Kostroma* et de *Wologda* ; ce qui fait une distance de *cinq cents werstes* ou *cent vingt lieues*.

ce gouvernement se distingue. L'Occa porte les *sterlets* (poisson) les plus gros de toute la Russie.

Nisch-Gorod, ou plus complètement *Nischnei-Nowogorod*, c'est-à-dire, *basse-nouvelle-ville*, pour la distinguer de l'ancienne Nowogorod, qui est aussi connue sous l'épithète de *weliki* ou grande. Lorsque de cette dernière ville on va à Nischnei-Nowogorod, il faut descendre le Wolga : voilà l'origine du nom. Cette ville est située au 56e. d. 20 m. de latitude, et au 61e. d. de longitude, à 390 werstes de Moscou : elle renferme 1,826 maisons, plus de 10,000 habitans, une citadelle, un archevêché, 31 églises, etc. C'est un des principaux entrepôts du commerce intérieur : sa position centrale entre le nord et le midi de la Russie d'Europe, le voisinage des mines de Permie, la navigation sur le Wolga et l'Occa, voilà ce qui attire ici les négocians. On y trouve des corderies, des fonderies de suif, des brasseries, et beaucoup d'ouvriers en fer et en cuivre.

Arsamas, ville de 1,416 maisons et 5,060 habitans. Quoique sale et mal bâtie, elle est distinguée par l'industrie et l'aisance de ses habitans. Elle n'est presqu'entièrement habitée que par des fabricans de savon, des teinturiers en bleu et des cordonniers. Les teinturiers en bleu sont les plus occupés de tous, parce que la toile bleue (*kraschennina*) est, de toutes les étoffes, celle dont les femmes font le plus d'usage en Russie. Il y a ici une fabrique de potasse appartenante à la couronne, comme toutes celles de Russie (1).

(1) Il y a dans la province des districts entiers dont les forêts sont assignées pour fournir à la consommation de bois que cette fabrique exige. On choisit pour cet usage des bois durs, parce qu'on suppose que ces bois rendent plus de potasse que ceux qui sont tendres. C'est, comme *Storch* l'observe avec raison, une des causes de la ruine des forêts. La préparation de la potasse est uniforme dans toute la Russie. Les paysans font des cendres, qu'ils fournissent à un prix convenu : on les lessive dans de grandes cuves ; elles y sont lessivées trois fois ; lorsque ces lessives sont suffisamment saturées, on les fait cuire jusqu'à dessication, dans des chaudières revêtues de maçonnerie : on fait ensuite calciner à blanc la potasse dans un fourneau de réverbère : on la met en tonneau dès qu'elle est refroidie.

Makariew, monastère, avec une petite ville de 4 à 500 habitans : mais il s'y tient la plus célèbre *foire* de tout l'Empire ; elle est fréquentée par des Tartares, des Perses, des Arméniens et autres.

Balachna, sur le Wolga, ville de 2,900 habitans, avec des sources salées qui fournissent à plus de 50 chaudières.

Paulowsk, sur l'Occa, village de 4,500 habitans, presque tous forgerons. Ils font en fer tout ce qu'on peut nommer, ciseaux, couteaux, sabres, fusils à vent, limes, rabots ; mais sur-tout des serrures ou cadenas, qui, en grandeur, ne se surpassent pas d'une ligne. On les exporte en Asie : ils se vendent un rouble la pièce.

Près de *Barnunowa*, on voit, dans une montagne d'albâtre sélénite, une caverne assez remarquable.

Gouvernement de Rjæsan (1).

Il est situé au sud-est de Moscou, et, au reste, entouré par Wladimir, Tambof et Tula. L'Occa le traverse, et le *Don* l'arrose pendant l'espace de quelques lieues.

Les cercles sont : 1. *Pereslawl-Rjæsan* ; 2. *Saraisk* ; 3. *Michailow* ; 4. *Prousk* ; 5. *Riahsk* ; 6. *Dounow* ; 7. *Oranienbourg* ; 8. *Saposhock* ; 9. *Spask* ; 10. *Kasimow* ; 11. *Jegoriewsk* ; 12. le nom ne se trouve pas sur notre carte.

On compte 869,400 habitans sur 613, $\frac{25}{4}$ milles carrés géographiques ; ce qui donne 1,703 lieues carrées, peuplés en raison de plus de 510 habitans par lieue carrée.

Pereslawl-Rjæsan, sur un bras de l'Occa, ville de 8,000 âmes. On y fabrique de bons draps, des toiles communes, des toiles à voiles, des ouvrages en fer, du soufre, et., etc.

Kasimow, ville où l'on fait beaucoup de poterie : elle est située au confluent de l'Occa et de la Babinka (2).

Gouvernement de Tambof.

Ce gouvernement, formé par un démembrement de celui

---

(1) M. *V. C.* l'appelle *Rasan.*

(2) Cette ville a changé de place avec celle de *Kolomna*, sur la carte préfixée à l'édition française du tableau de la Russie par M. *Storch.*

de *Woronesch* (1), est situé entre celui-ci et ceux de Pensa, Saratow, Nisch-Gorod et Rjæsan. Il renferme les cercles suivans : 1. *Tambow* ou *Tambof*; 2. *Kirsanow*; 3. *Lebedjan*; 4. *Lipetsch*; 5. *Usman*; 6. *Borissoglebsk*; 7. *Morschansk*; 8. *Schatzk*; 9. *Spask*; 10. *Temnikow*; 11. *Ielatma*; 12. *Mikailow*.

On évalue cette province à 1,072. 90 mille carrés, ou 2,980 lieues carrées, avec une population de 879,564 habitans; ce qui fait 295 par lieue carrée. Il y a dans ce gouvernement des terrains très-fertiles; mais aussi de vastes bruyères, peuplées seulement de marmottes.

Tambof, ville de 1,600 maisons et 10,686 habitans. Les environs produisent une laine passable, qui est employée par 2 fabriques dans la ville et 7 dans les environs. Il y a, en outre, une fabrique de toiles à voiles, une d'alun, une de salpêtre.

Ielatma, sur l'Occa, ville de 778 maisons et 4,200 habitans, avec une fabrique de toiles, une de vitriol de cuivre, une de soufre.

Koslow, sur un bras de la rivière, ou, pour mieux dire, le torrent de Woronesch, qui sert, en partie, à former la communication entre le Don et l'Occa, dont nous avons parlé, article *Commerce*. La ville de Koslow fait le commerce de bétail.

Morschansk, ville de 2,100 habitans, où l'on fait de la toile à voiles, du papier, du suif, etc., etc.

Dans les environs de *Schatzk*, il vient de bonnes asperges, sans aucune culture.

Gouvernement de Woronesch.

Ce gouvernement, situé au sud du précédent, touche à ceux d'Orel, de Kursk, de Cathérinoslaw, ainsi qu'au pays

---

(1) M. *V. C.* parle d'abord du *gouvernement de Tambof*, auquel il donne 887,000 habitans. Ensuite il place dans le gouvernement de Woronesch une *province de Tambof*; il nomme de même deux fois la ville de Tambof et celle de Schatzk ou Chazk. Enfin il fait une incursion dans le *gouvernement de Rjæsan*, où il s'empare de la ville de *Kasimow*; il transfère cette ville, non pas dans le gouvernement de Tambof, dont elle est voisine, mais jusques dans celui de Woronesch, dont elle est éloignée à-présent de 72 lieues.

des Kosaques du Don. Les cercles sont : 1. *Woronesch*; 2. *Semliansk*; 3. *Sadonsk*; 4. *Nisnei-Dewki*; 5. *Korotaia*; 6. *Bobrow*; 7. *Ostrogosk*; 8. *Birjutsch*; 9. *Liwensk*; 10. *Waljucki*; 11. *Kupensk*, 12. *Belowodsk*; 13. *Kalitwa*; 14, *Bogatschar*; 15. *Paulowsk*.

Les habitans sont au nombre de 809,600, sur une étendue de 1,434. 99 milles carrés géographiques, qui font 3,986 lieues carrées : donc, le rapport général de la population est un peu plus de 203 pour une lieue carrée.

Il y a dans ce gouvernement quelques terrains fertiles et des forêts de chênes, qu'on devrait chercher à mettre en meilleur état pour le service de la marine de la mer-Noire. Le *Don* traverse toute cette contrée; il reçoit le *Woronesch*, qui, en hiver, pourrait porter des vaisseaux de 70 canons, et en été n'a pas assez d'eau pour un bateau.

Woronesch, sur la rivière du même nom, ville de douze mille habitans, avec un archevêque et une cinquantaine de fabriques, parmi lesquelles on remarque celles de draps, de cuirs, de vitriol et de savon. En 1697, Pierre-le-Grand établit dans cette ville le *premier chantier de construction* que l'on ait vu en Russie.

A 30 werstes de Woronesch et sur le Don, se trouve une grande quantité d'os monstrueux dispersés, tels que des dents, des mâchoires, des côtes, des vertèbres, des os pubis, des os de la hanche, des tibia, etc. Ces os sont en partie dans leur état naturel, et en partie décomposés par le temps. Ils sont si nombreux, qu'ils occupent à-peu-près une étendue de 40 toises et une profondeur de 3 aunes. Quiconque a vu des squelettes d'éléphans, reconnaîtra sans peine les os de ces animaux. On en a rencontré de pareils en plusieurs endroits de la Russie, et sur-tout en Sibérie; mais toujours aux bords des rivières. (*Voyez* la *Géographie physique* et la *Géologie*, tome I, partie I).

Tawraw et *Paulowsk*, espèce de forteresses.

Ostrogoschk; ville de 3,600 habitans, parmi lesquels des colons allemands. On prétend que les pipes à fumer qu'on fait ici, égalent celles de Hollande (1).

(1) Les quatre villes, *Eletz*, *Chatsk*, *Tambof* et *Kasimow*, mises par M. *V. C.* dans le gouvernement de Woronesch, n'en font plus partie *depuis environ vingt-cinq ans.*

Gouvernement de Kursch.

Ce gouvernement, ainsi que le précédent, se trouvent déjà sur la *pente méridionale* de la Russie d'Europe : ils jouissent d'un air plus doux ; le climat de Kursch est en même tems plus salubre que celui des provinces plus méridionales.

Frontières : au nord, le gouvernement d'Orel ; à l'est, Woronesch ; au sud, Karkow ; à l'ouest, Nowogorod-Sewerski. Étendue : 701. 19 milles carrés, qui font un peu plus de 1,947 lieues carrées. Population : 978,570 individus en tout ; plus de 502 habitans par lieue carrée. Ce gouvernement est donc (même en supposant quelqu'exagération dans les données des géographes russes) du petit nombre de ceux qu'on peut appeler bien peuplés ; il le doit plus encore à l'agriculture, à son froment, à ses ruches, aux paysans nés libres (*Odnodwortzi*), qu'à ses fabriques et manufactures.

Les cercles sont : 1. *Kursch* ; 2. *Fatesch* ; 3. *Dmitrew* ; 4. *Logw* ; 5. *Rulsk* ; 6. *Putiwl* ; 7. *Sudsha* ; 8. *Oboian* ; 9. *Bogatoi* ; 10. *Belgorod* ; 11 et 12. les deux *Oskol* ; 13. *Korotscha* ; 14. *Tim* ; 15. sans nom sur notre carte.

Kursch, ville de 3,240 maisons et 15,800 habitans. On y trouve 36 fabriques de cuirs, 7 presses de cire ; une fonderie de suif, et, en général, beaucoup d'industrie et un commerce actif.

Belgorod, anciennement capitale d'un gouvernement du même nom (1), aujourd'hui ville de 6,900 habitans, avec des fabriques de cire.

Putiwl, ville de 1,114 maisons et 7,900 habitans, située sur la rivière de Sém, qui se réunit à la Desna, laquelle tombe dans le Niéper.

Gouvernement d'Orel.

Il est formé, comme le précédent, d'une partie de l'ancien gouvernement de Belgorod. Le climat et la fertilité du sol

(1) Ce gouvernement ancien a été partagé en ceux de Kursch et d'Orel. M. *V. C.*, dans sa *Russie moderne*, décrit d'abord, page 290, sous le n°. 20, celui de Belgorod, qui n'existe plus ; ensuite page 308, sous le n°. 34, celui d'Orel ; enfin, page 310, sous le n°. 37, celui de Kursch.

sont à-peu-près les mêmes. Il touche à ceux de Tula, Kaluga, Smolensk, Nowogorod-Sewerski, Kursch et Woronesch.

Cercles : 1. *Orel*; 2. *Malo-Archangelsk*; 3. *Liwnu*; 4. *Ieletz* ou *Eletz*; 5. *Kroma*; 6. *Dmitrowsk*; 7. *Sewsk*; 8. *Trubtchewsk*; 9. *Bransch*; 10. *Karatchef*; 11. *Deschkin*; 12. *Bielew*; 13. *Mzensk*.

L'étendue est de 755. 21 milles carrés géographiques, ou presque 2,098 lieues carrées. Les habitans sont au nombre de 968,000 en tout, ou entre 461 et 462 sur une lieue carrée.

Orel, ville principale sur l'Occa (longitude, 53 d. 33 m.; latitude, 52 d. 66 m. 40 s.), avec 2,872 maisons et 15,500 habitans. On y fait des toiles, des cuirs, du savon; mais sur-tout des cordes. Cette ville est le dépôt des blés de l'Ukraine qui vont à Saint-Pétersbourg : on les apporte par terre jusqu'ici, où la plus grande partie est embarquée sur l'Occa.

Sewsk, autre place de commerce pour les blés. On y a compté 770 maisons et 4,350 habitans.

Aux environs de *Lugan*, il y a une manufacture de porcelaine.

Gouvernement de Tula.

Nous remontons au nord et vers Moscou. Le gouvernement de Tula fesait partie de ceux de Moscou et de Belgorod : il en a été séparé en 1777. Il se divise en 12 cercles; savoir : 1. *Tula*; 2. *Alexin*; 3. *Nowosilsk*; 4. *Bjelew*; 5. *Krapiwna*; 6. *Tchern*; 7. *Iepifan* ou *Epiphan*; 8. *Iepremow*, c'est-à-dire, *Ephraïmow* (1); 9. *Koschira*; 10. *Wenewa*; 11. *Bogoroditch*; 12. *Odoew*.

On y compte 376,000 habitans (2), sur 498. 81 milles

(1) Les Russes ont, à ce qu'il parait, un amour désordonné pour ce caractère dans leur alphabeth, dont le son ressemble à *ié* dans *amitié*; ils le mettent par-tout, à ce qu'il nous semble; *Iécatherina* pour Catherina, *Iéphraim*, *Iépifan*, *Iélisaweth*, etc., etc. Nous croyons que cette lettre parasite pourrait, sans inconvénient, être supprimée, lorsqu'on écrit les noms russes en français. Du-moins il faut observer de mettre *Ie* et non pas *Je*, comme vingt ignorans écrivains et dessinateurs de cartes ont coutume de faire.

(2) D'après les tables de M. *Storch*, qui s'appuie sur le recensement officiel de 1796. Nous sommes bien éloignés d'ajouter implicitement foi à des *rapports officiels*, sur-tout russes; mais nous

géographiques carrés, qui font 1,385 lieues carrées. La proportion générale est donc d'environ 632 habitans par lieue carrée; et ce gouvernement peut être regardé comme un des mieux peuplés de toute la Russie. Il n'a pas le sol fertile des deux gouvernemens précédens; c'est l'industrie manufacturière qui soutient cette masse de population.

Tula, ville de 3,459 maisons et 17,600 habitans, avec 26 églises et 17 hôpitaux. C'est une des plus belles villes de la Russie. Pierre Ier. y établit une manufacture d'armes, qui emploie 5,000 ouvriers. Les ouvrages sont, en général, d'une qualité médiocre. On compte à Tula 4,152 marchands: nous ne les avons pas comptés. Le commerce consiste en partie dans l'importation des vins grecs et des productions du Levant dans le nord de la Russie. On y fait des cuirs de roussi, des toiles, des lainages, du bleu de Prusse. Les ouvrages en serrurerie et clincaillerie sont estimés. Il existe dans le voisinage des mines de fer: le minérai s'y présente presqu'à la surface de la terre, parmi le sable et la terre végétale. Il est si riche, qu'il donne jusqu'à 70 pour 100. *Dougna* est la forge la plus remarquable; elle donne le meilleur, ou, pour mieux dire, le seul bon fer de la Russie.

Bielew, sur l'Occa, ville de 1,004 maisons et 4,800 habitans; *Titawa*, village, avec cent cinquante métiers de soieries, et., etc.

Gouvernement de Kaluga.

A l'ouest du précédent, entre Smolensk, Moscou, dont il fesait partie, et Orel. Il est composé des cercles suivans: 1. *Kaluga*; 2. *Tarussa*; 3. *Obolensk*, 4. *Malo-Iarosluwl*; 5. *Borowsk*; 6. *Medinsk*; 7. *Worotinsk*; 8. *Serpiisk*; 9. *Meschtschow*; 10. *Péremychl*; 11. *Kozelsk*; 12. *Lichwin*; 13. *Moselsk*.

Le gouvernement de Kaluga renferme 771,000 habitans, sur 395. 19 milles géographiques carrés, qui font plus de 1,097 lieues carrées. Si l'on veut ajouter foi à ces données

---

ne croyons pas qu'il soit permis d'y substituer des suppositions hasardées. M. *V. C.*, dans son *Tableau de la Russie moderne*, réduit la population du gouvernement de Tula à 354,300 habitans; différence, 11,700. Sur quelle autorité? C'est ce que M. *V. C.* nous laisse ignorer.

des géographes officiels, chaque lieue carrée de cette province aurait 702 à 703 habitans. Il est permis de s'en étonner, sur-tout puisqu'il y a peu de villes considérables dans ce gouvernement. A la vérité, on y trouve beaucoup de fabriques: celles de toiles fines, de toiles à voiles, de cuirs, de papier, de sucre sont répandues dans les petits endroits. Parmi les forges, on remarque *Ugodka*, la plus vaste qu'il y ait en Russie. On y fond des ustensiles et des canons; mais le fer est d'une qualité médiocre.

Kaluga, ville de 3,827 maisons et 17,200 habitans: elle est située sur l'Occa. On y fabrique de bonnes selles de cavalerie, de jolis carreaux de poterie, et toutes sortes de vases en bois marqueté. Le caviar de cette ville est fort renommé.

Kozelk, ville, avec des fabriques d'alun et de potasse.

Gouvernement de Smolensk.

Ce gouvernement, situé entre Kaluga, Moscou, Twer, Polozk, Mohilow, etc., n'offre pas une population aussi étonnante que le précédent. Sur 1,008. 19 milles carrés, qui font 2,801 $\frac{8}{9}$ lieues carrées, on ne compte que 892,300 habitans. La proportion générale serait donc de 318 par lieue carrée.

La Pologne et la Russie se disputaient jadis la possession de ce pays; il resta aux Russes par *la paix d'Andrussow* de 1667. Smolensk était alors une forteresse de frontière du premier rang; aujourd'hui, tandis qu'elle n'est éloignée de Moscou que de 80 lieues, sa distance de la frontière la plus prochaine est de *cent dix-huit lieues*: c'est environ la moitié de la longueur de la France. Quel agrandissement! et comme la Russie s'avance vers nous!

Le sol de ce gouvernement est fertile; il produit des blés, du chanvre, du lin, qui sont ses principaux objets de commerce, ainsi que la cire, les cuirs, les suifs, les soies de porc, les bois de charpente et de construction qu'on tire de ses vastes forêts. Il y a aussi beaucoup de gibier.

Smolensk, ville principale, est située au 54e. d. 50 m. de latitude, au 50e. d. de longitude, à 350 werstes de Moscou, et à 833 de Pétersbourg. Elle est ceinte de murailles de 30 pieds de haut sur 15 d'épaisseur, de très-hautes tours, d'un fossé, d'une espèce de chemin couvert, et de quelques

redoutes modernes. On y compte 1,500 maisons et 12,000 habitans. La ville est bâtie sur un terrain inégal; son architecture est très-antique et bizarre. De vastes jardins remplissent une partie de son enceinte, qui est d'une lieue et demie en circonférence. Elle a de bonnes fabriques de toiles (en 1787, avec 118 métiers), de soieries, de chapeaux et de cuirs. Son commerce s'étend en Ukraine par le Nieper; à Dantzick et à Riga par la Dwina: il consiste, entr'autres, dans l'exportation des fourrures de Sibérie, de mâtures, douves et planches, des soies de porc et de cuirs.

Poretschie, ville de 5,000 habitans, avec le droit d'étape sur les marchandises qui passent entre Riga et Smolenks.

Viæsma, sur le fleuve du même nom, compte 6,640 habitans: elle a quelque commerce.

Dorogsbush, 3,814 habitans; *Roslaw*, 3,900 habitans; *Bielaia*, 2,274 habitans; chefs-lieux des cercles, dont il y a 12 en tout. Il paraît que le coin où les trois gouvernemens de Smolensk, de Twer et de Pleskow se touchent, doit être une des parties les plus élevées de la Russie, puisque c'est de-là que partent les trois fleuves de *Dwina*, *Wolga* et *Nieper* vers la Baltique et le Pont-Euxin.

Gouvernement de Twer.

Il a Smolensk au sud-ouest, Moscou au sud-est, et Nowogorod au nord-ouest. Le Wolga et le Twerza l'arrosent. Les forêts sont ce qu'il y a de mieux dans cette province.

On évalue en Russie la surface à 113,540 milles géographiques carrés, entre 3,153 et 3,154 lieues carrées. La population est, en général, de 904,000 individus, et, par une lieue carrée, de 286 à 287.

Les cercles sont: 1. *Twer*; 2. *Staritza*; 3. *Subzow*; 4. *Reshow*; 5. *Ostaschkow*; 6. *Torshok*; 7. *Wyschnii-Wolotschock*; 8. *Wesyegonsk*; 9. *Krasnoi-Cholm*; 10. *Beshetzk*; 11. *Kaschin*; 12. *Koliæsin*; 13. *Kortchew*.

Twer, ville grande et un peu fortifiée, sur le Wolga, à l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière de la Twerza. Le terrain est élevé au-dessus de la surface du golfe de Finlande de 1,077 pieds; ainsi plus bas que les monts Valdaï, estimés à

» sons uniformes, peintes de différentes couleurs : elle est » bordée, en grande partie, de deux canaux.—On trouve ensuite une place ronde, formée par des pavillons isolés, dont » deux seulement en pierres, etc. — Les bords du Wolga » sont très-élevés, et la situation de cette ville est très-» belle ».

Nous ajoutons que la ville de Twer a 1,900 maisons, 11,500 habitans, un archevêché, un séminaire ecclésiastique pour 600 jeunes-gens, une académie ou école de nobles, 28 églises, une fabrique de térébenthine, plusieurs fonderies de suif, et qu'elle fait un bon commerce, sur tout en blé. Toutes les barques et traîneaux qui se rendent d'Astrakan, Kasan, Nischgorod et Moscou à Pétersbourg, doivent passer par Twer. C'est ici que commence la pêche des sterlets dans le Wolga.

Wyshnei-Wolotchock, ville de 11,000 habitans. Elle doit son accroissement rapide et sa célébrité au *canal* qui porte son nom, et qui, en unissant les rivières de Msta et de Twerza, ouvre une communication entre la mer Baltique et celle Caspienne. Il passe environ 4,000 barques par ce canal, dont toute la longueur n'est que de 3 werstes, en réunissant tous les endroits où l'on a été obligé de creuser. Dans plusieurs parties, les rivières ont formé la communication. Ce canal a été construit par le négociant *Serdukow*, sous le règne de Pierre-le-Grand.

Ostraschkow, ville située sur une île dans le lac *Seligero*, qui est la source du Wolga. Ce lac a, sur les cartes de *Potzmann*, 60 werstes de long sur 30 de large. On voit que c'est une source digne d'un tel fleuve.

Rshew, ville de 9,600 habitans, sur le Wolga.

Caractère physique et moral de la Nation russe, *proprement dite.*

C'est ici qu'il convient de parler de la constitution physique et des mœurs du peuple russe. Nous venons de parcourir la partie centrale de l'Empire, celle qui n'est habitée, en général, que de véritables Russes. Dans les autres divisions, nous rencontrerons un mélange de différentes nations, et des mœurs plus ou moins étrangères à celles des Russes. Cependant, nous prions le lecteur d'observer qu'il ne s'agit ici que de la

grande masse du peuple : pour ce qui regarde les classes supérieures, il faut consulter les articles *Pétersbourg* et *Moscou*.

Les Russes possèdent une constitution corporelle qui supporte long-tems beaucoup de fatigues ; mais ils n'ont pas cette intensité de forces que l'on remarque chez plusieurs autres peuples du Nord. Le dénuement des paysans, les marches longues et pénibles des armées, la rigueur des punitions corporelles, fournissent des exemples presque incroyables de ce qu'un Russe peut supporter. Combien de fois le soldat russe n'est-il pas forcé de traverser des steppes déserts, où l'on ne trouve pas même de l'eau, ou de passer l'hiver dans des huttes sous terre, sans feu, et sans aucune autre nourriture que du biscuit sec ! Combien de fois ne voit-on pas un criminel, après un châtiment dont la vue seule fait frémir, retourner en prison, sans soutien et sans aucun changement apparent dans sa marche ! Il est étonnant cependant que les Russes, qui possèdent tant de forces passives, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne soient pas doués d'une force de corps extraordinaire. Pour ébranler un fardeau, ou le porter dans un autre lieu, on emploiera toujours en Russie beaucoup plus de bras qu'ailleurs. A la bourse de Saint-Pétersbourg, par exemple, on voit quelquefois un matelot anglais faire une chose que trois Russes n'exécuteraient qu'avec peine. Quelquefois c'est paresse ; mais plus souvent c'est l'absence réelle de vigueur et d'agilité. Les Russes sont, en général, plutôt petits que grands. Quoique leurs proportions ne soient rien moins que belles, il est rare d'en voir de contrefaits ; ce qui provient de l'ampleur de leur habillement, et de ce qu'ils font beaucoup d'exercice ; mais aussi en partie de ce que les enfans, disgraciés par la nature, ne peuvent guère résister à l'éducation dure qu'ils reçoivent.

Quoiqu'il soit aisé de distinguer les Russes à leur extérieur des autres peuples de l'Europe, il est cependant difficile d'assigner précisément les traits nationaux de leur physionomie, parce que ces traits sont rarement expressifs. Cependant les principaux et les plus caractéristiques sont les suivans : les dents blanches, de petits yeux peu vifs, le front étroit : la forme du nez est très-variée : en général il est petit et un peu retroussé. La barbe est presque toujours très-forte ; la couleur des cheveux est de toutes les nuances, depuis le brun

foncé jusqu'à la couleur rousse ; mais il est rare qu'ils soient tout-à-fait noirs. L'ensemble de la physionomie russe porte quelquefois le caractère de la douceur, plus souvent celui de l'astuce. Jamais nous n'avons vu un Russe dont les traits eussent de la noblesse, de l'élévation : les Russes ont l'ouïe fine; les autres sens sont plus ou moins émoussés, suivant la manière de vivre et la rigueur du climat. Ils ont, en général, la vue faible, à cause des neiges. Le témoignage unanime des voyageurs et l'analogie physique des autres nations, doivent, sur ce point, prévaloir sur ce que dit M. *Storch*. La marche et les mouvemens du corps ont une vivacité caractéristique, et souvent passionnée : les gens même de la campagne ont une certaine souplesse. La peau fine et un teint frais, voilà, selon les Russes, ce qui constitue la beauté d'une femme. Dans le fait, les femmes russes ont la peau d'un plus vif incarnat que dans beaucoup d'autres pays, et cependant on n'emploie nulle part le fard avec autant de profusion qu'en Russie, même dans la dernière classe du peuple. Comme la taille des femmes n'est gênée ni par des corps, ni par des lacets, elle excède les proportions que les Européens ont fixées pour marquer une belle proportion.

La plupart des jeunes filles ont atteint l'âge de puberté à douze ou treize ans ; ce que l'on ne peut attribuer, dans un climat aussi froid, qu'au fréquent usage des bains de vapeurs, qui accélèrent, sans doute, ce développement, mais flétrissent aussi plutôt, et affaiblissent le corps. Il est rare que les femmes mariées conservent leur fraîcheur et les attraits de la jeunesse après leurs premières couches. L'usage du bain, le fard et l'état d'esclavage où les tiennent leurs maris, flétrissent bientôt le peu de beauté que la nature leur a accordée, à une époque où l'homme a atteint à peine son entier développement.

Il est faux que les femmes russes aiment à être battues de leurs maris, et que, sans cette preuve d'amour, elles les accusent d'indifférence. Les paysans battent leurs femmes, parce qu'ils sont brutaux et grossiers. Les femmes gémissent et souffrent patiemment, parce qu'elles sont les esclaves d'autres esclaves, lesquels, par ces abus de l'autorité maritale, se soulagent de leur propre servitude. Le sort des femmes russes est on ne peut plus déplorable : il ressemble beaucoup à celui des femmes des Indiens sauvages.

Les Russes avaient autrefois pour le mariage des cérémonies particulières et bizarres, dont la plupart sont maintenant hors d'usage. Lorsque deux familles étaient d'accord sur une alliance, quoique les parties intéressées ne se fussent peut-être jamais vues, la prétendue était présentée entièrement nue à un certain nombre de femmes qui faisaient l'examen de sa personne, et lui indiquaient les défauts corporels qu'elle devait faire en-sorte de corriger. Le jour de ses noces, on la couronnait d'une guirlande d'absynthe ; et, lorsque le prêtre avait formé le nœud nuptial, un clerc jetait une poignée de houblon sur la tête de la mariée, en lui souhaitant d'être aussi féconde que cette plante.

Voici un usage remarquable qui subsiste encore aujourd'hui. Lorsqu'une femme est en couche, ceux qui viennent la voir, en s'approchant d'elle pour la saluer, glissent une pièce de monnaie sous son chevet : elle varie selon la qualité et l'aisance de l'accouchée. Les gens mariés sont seuls soumis à cette contribution, parce qu'il est censé qu'ils en profiteront à leur tour. Cet usage subsiste dans la Russie centrale, et même à Moscou, parmi toutes les classes de la société ; à Pétersbourg il est aboli.

Les Russes ont, sur l'état des âmes après la mort, des idées aussi superstitieuses que les peuples soumis au catholicisme en avaient il y a deux siècles. Lorsqu'un mort a été habillé, on loue un prêtre qui prie pour lui, qui le purifie avec de l'encens, et l'arrose d'eau bénite, pendant le tems qu'il reste encore sur terre. Lorsqu'on le porte au tombeau (ce qui se fait avec des gestes extravagans de douleur), le prêtre donne au mort un passe-port pour le ciel, signé de l'évêque ou d'un autre prêtre : on met cet écrit dans le cercueil, et entre les mains du cadavre. Les assistans retournent à la maison du défunt, où ils noient leur chagrin dans l'ivresse et dans des fêtes, qui, chez les gens comme il faut, durent quarante jours, presque sans intervalle. Pendant ce tems-là, un prêtre récite chaque jour des prières sur le tombeau du défunt : car, quoique les Russes ne croient pas au purgatoire, ils imaginent pourtant que leurs amis morts ont besoin d'être soulagés par des prières, pour arriver plus facilement au terme de leur long voyage.

L'habillement du peuple en Russie est extrêmement com-

mode : l'hiver, une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe; l'été, un surtout de drap, lié avec une ceinture. Leurs bas, en hiver, sont une bande de drap qui fait plusieurs tours; leur chaussure, un soulier d'écorce, lié avec des cordes de même; un chapeau rond l'été; un bonnet fourré l'hiver. Jamais rien autour du cou; ce qui paraît inconcevable dans un climat si rigoureux; mais ce qui, selon nous, est extrêmement salubre. Enfin, de double gants, comme en Suède, sans séparation de doigts. Ils ont toujours leur hache et leur couteau à la ceinture.

Les maisons des paysans russes sont toutes construites sur le même modèle; la cour intérieure forme un carré long, entouré de hangars; le magazin de foin est ordinairement au fond, ainsi qu'un petit jardin potager; c'est aussi là qu'ils mettent leurs bestiaux. Ces maisons sont toujours construites d'arbres, posés en travers l'un sur l'autre, avec de la mousse dans les intervalles; et jamais avec l'écorce, quoique en dise M. Coxe. La chambre du paysan est quelquefois au rez-de-chaussée, plus souvent au premier étage, où l'on monte par un escalier, quelquefois par une échelle. Un four occupe presque un quart de la chambre; dessus est une plate-forme où couchent la famille et les étrangers, le tout pèle-mêle, hommes, femmes et enfans. Dans ces chambres, longues et larges de 15 à 20 pieds, hautes de 6 à 7 pieds, il règne constamment une chaleur de 20 à 30 degrés.

Les meubles, les vases, les cuillers, sont la plupart en bois, les pots en terre; il est difficile de nommer un peuple qui en ait de plus mauvais ou qui se contente de moins; un lit, c'est-à-dire, un mauvais grabat avec un matelas et une couverture, voilà un signe d'aisance, et que l'on ne trouve que rarement chez les paysans de la noblesse; ceux de la couronne sont en général un peu plus à leur aise. Les images des saints sont très-répandues parmi le peuple; tous les Russes les saluent à leur entrée dans une chambre; ils leur adressent des prières, le soir et le matin, avec beaucoup de signes de croix; plusieurs se prosternent et baisent la terre.

Tout malheureux, tout abruti qu'il est, ce peuple ne laisse pas de montrer quelques dispositions heureuses. Il imite facilement et quelquefois heureusement; mais les seigneurs russes, malgré l'excès de leur orgueil national, payent

toujours un ouvrier étranger le double de ce qu'ils donnent à un national; tout ouvrage fait par un Russe est imparfait à leurs yeux; ils préfèrent souvent des objets d'une qualité inférieure, seulement parce que c'est de fabrique anglaise ou allemande. Il faut donc excuser le Russe s'il est voleur, s'il est avide, s'il travaille mal, s'il dort une moitié de la journée et s'enivre pendant l'autre; tous ces vices sont l'effet de l'avilissement dans lequel on le retient, et ne fait honte qu'à ses maîtres.

Le Russe est tout ce que veut son maître; celui-ci dit à l'un: tu seras tailleur; à l'autre, tu seras forgeron; à celui-ci, sois maçon; à celui-là, sois musicien: le pauvre esclave commence par assurer qu'il ne sait pas ce qu'on lui demande et qu'il n'en viendra jamais à bout: le bâton marche, et, au bout de quelque tems, il est maçon, forgeron, musicien, comédien, tout ce qu'on veut.

Comment se fait il que tous les peuples esclaves soient naturellement disposés à la gaieté, et qu'ils oublient facilement le poids de leurs chaînes, au bruit d'un mauvais violon ou à l'odeur d'un verre d'eau-de-vie? C'est que de l'avilissement moral naît l'insouciance, qui est un remède souverain contre les chagrins. Les Russes aiment passionément la danse et la musique; mais leur chant est monotone et mélancolique. Le jeu est la passion des grands et des petits.

C'est sans doute à ce caractère gai et insouciant, qu'il faut attribuer la longévité, dont les Russes sont doués.

Dans toutes les classes du peuple, l'état de soldat excepté, il est très-ordinaire de voir des vieillards jouir d'une bonne santé: il n'est point rare de rencontrer dans toute la Russie des centenaires vigoureux; mais vraisemblablement le nombre en serait beaucoup plus considérable, si l'abus des liqueurs fortes n'occasionnait pas une grande mortalité dans l'âge mûr.

Il y a peu de maladies dominantes parmi le peuple russe: la diète et des remèdes simples suffisent ordinairement pour les en préserver. Les femmes accouchent aisément, sur-tout dans les bains: le nombre des enfans morts-nés est très-peu considérable, relativement à celui des autres pays. La petite vérole et les vers n'enlèvent pas, à beaucoup près, en Russie autant d'enfans que dans la plus grande partie des Etats de

l'Europe ; mais la maladie vénérienne est d'autant plus contagieuse, que sa malignité est augmentée par la rigueur du climat (1).

Nous rapportons tout ceci, sans nous y fier. S'il est vrai que les maladies soient rares en Russie, il faudroit d'autant plus s'en étonner que la nourriture ordinaire des Russes est composée de choses mal saines, comme sont, la chair du porc, le poisson salé, les oignons, les champignons, les légumes : le tout avec fort peu de pain.

Les remèdes du peuple russe sont très-extraordinaires. Les poireaux, les oignons, sur-tout le poivre d'Espagne, mêlés avec de l'eau-de-vie, passent pour la panacée universelle : on les emploie indistinctement pour les maladies les plus opposées. L'aconit et l'ellébore ont aussi une grande réputation à cause de leurs qualités médicinales. Pour les coliques et les rhumatismes, ils appliquent sur la peau des ventouses d'armoise, etc. A ces belles choses, il faut joindre le verre d'eau-de-vie double, dans laquelle on délaye de la poudre à canon. En général les Russes prennent peu de remèdes : les bains de vapeurs leur en tiennent lieu. Cet usage est si général, et a une influence si décisive sur l'état physique du peuple, qu'il nous paraît nécessaire d'en parler d'une manière plus détaillée.

Les bains publics sont ordinairement établis dans de mauvaises maisons de bois, situées, autant qu'il est possible, près d'une eau courante. Dans la chambre de bain est un grand poêle voûté : quand il est allumé, il échauffe excessivement

(1) Il n'est question ici que de la Russie centrale, qui est incontestablement la partie la plus saine de tout l'Empire. Quelquefois il se manifeste en Sibérie une maladie épidémique qui attaque les hommes ainsi que les animaux ; on la nomme *peste d'air*. Elle s'annonce par une tumeur qui s'élève sur quelque partie du corps ; si l'on néglige de prendre promptement des remèdes, cette maladie est mortelle ; cependant elle n'est point contagieuse : on connait maintenant une méthode sûre et aisée pour la guérir. Les goîtres sont assez communs sur les bords de la Léna ; mais les jeunes gens ne les conservent pas quand ils viennent dans des lieux où l'eau est plus saine. Dans les environs de la mer Caspienne, les habitans sont sujets à une sorte de lèpre affreuse, opiniâtre et mortelle : heureusement elle devient tous les jours plus rare : on la nomme ordinairement la maladie de Crimée, parce que c'est dans ce pays qu'elle a pris son origine.

les cailloux qui l'entourent : on y a pratiqué une chaudière pour que l'on puisse avoir toujours de l'eau bouillante. Autour des murailles on a disposé, en amphithéâtre, deux ou trois rangs de banquettes. La chambre de bain a peu de lumière, mais quelques ouvertures pour faire sortir la vapeur. L'eau froide entre par des tuyaux ouverts. Quelques bains sont précédés d'une chambre pour s'habiller et se déshabiller, et le plus souvent d'une cour où l'on a placé des banquettes. La chaleur ordinaire des chambres de bain est de 32 a 40 degrés, suivant le thermomètre de Reaumur : on peut l'augmenter bien davantage, en versant de l'eau, de cinq minutes en cinq minutes, sur les pierres du poêle. Quelquefois sur le dernier gradin la chaleur est de 44 degrés. Les personnes qui se baignent sont entièrement déshabillées, et se couchent sur des bancs, où elles suent plus ou moins, suivant le degré de chaleur où elles se placent. Pour exciter encore davantage la transpiration, et ouvrir entièrement les pores, on se fait frotter et frapper doucement avec de petites branches de bouleau garnies de leurs feuilles. Quelque tems après on descend de ces gradins, et on se lave avec de l'eau froide ou chaude successivement. On finit par se faire verser un baquet d'eau froide sur le corps. Beaucoup de gens, au sortir de ces bains, se précipitent dans la rivière voisine, semblables aux jeunes Romains qui se plongeaient dans un étang après l'exercice de la lutte ; d'autres se roulent dans la neige, par un froid de 10 degrés et au-delà.

La propriété des bains russes est d'exciter la sueur : ils ne ressemblent point à ceux des Romains nommés *Tepidaria* ou *Calidaria*, dont la chaleur était très-modérée. Les bains russes sont très-chauds, et occasionnent à ceux qui n'y sont pas habitués, une défaillance réelle, mais douce et assez voluptueuse. Ces bains sont remplis de vapeurs, et l'on ne s'y baigne point : voilà ce qui les distingue autant des bains des anciens que de ceux des Orientaux ; c'est en cela qu'ils sont souvent très-salutaires dans des occasions où ceux d'eau chaude seraient inutiles, ou même nuisibles. Le passage subit de la chaleur au froid endurcit le corps à toutes les intempéries du climat et aux variétés de la température : nos faibles contemporains, livrés aux préjugés de la mollesse, regardent cette transition comme trop subite et dangereuse. — Cette es-

quisse des mœurs du peuple russe aurait pu être plus complette ; mais nous sommes intimement persuadés qu'elle est suffisament détaillée pour donner des idées générales et diriger l'opinion du lecteur.

DIVISION DU NORD.

Gouvernement du Wologda.

Ce gouvernement touche au sud à ceux de Iaroslaw et de Kostrowa ; à l'ouest à celui de Nowogorod ; au nord à ceux d'Olonetz et d'Arkangel ; à l'est à ceux de Wiœtka, de Permie, et même, par les extrémités orientales, à celui de Tobolsk, duquel la chaîne des monts Poyas le sépare pendant l'espace d'un degré de latitude.

On voit que l'étendue de ce gouvernement doit être vaste, et en effet il renferme 8,406. 34 milles géographiques carrés, ou 23350 $\frac{17}{19}$ lieues carrées ; étendue qui ne le cède que peu à celle de l'Espagne. Mais la population n'égale pas même celle du royaume d'Aragon, elle ne s'élève qu'à 556,100, ce qui fait entre 23 et 24 habitans par une 1 lieue carrée, ou 66 par mille carré.

Les causes d'une population si faible sont faciles a découvrir ; d'abord les latitudes, 58 d. 30 m.—63 d. 30 m.; ensuite l'exposition qui est en général vers le nord, et même, ce qui est le pire de tout, vers le nord-ouest ; enfin, comme la frontière méridionale forme la séparation des eaux entre la Kama et le Wolga d'un côté et la Dwina et la Petzora de l'autre, il faut que le terrain ait une élévation considérable.

Néanmoins, ce gouvernement produit plusieurs bonnes choses, l'agriculture réussit dans les environs de la ville de Wologda et même plus haut. Le seigle est bon ; mais il est vrai de dire que les moissons n'offrent qu'une espérance souvent trompeuse et que le froid d'une seule nuit suffit pour la détruire. La partie de l'est est couverte d'immenses forêts, et le sol est en beaucoups d'endroits marécageux. On exporte une grande quantité de soies de cochon, et de cuir de roussi, du bœuf et du porc, soit salé, soit *gelé* (1), du suif, des coqs de

(1) « C'est pour conserver la viande fraîche qu'on la laisse » geler ; lorsque l'on veut en manger, on la trempe dans plu-

bruyère, des bartavelles, des gelinotes, des *rischikes*; les rischikes sont une sorte de mousserons, qui deviennent brunâtres et même noirâtres lorsqu'ils sont sales; on les mange comme une friandise en guise de salade lorsqu'ils sont bien petits : la bouteille rendue sur les lieux, revient à deux roubles. On exporte encore des concombres, des oignons et des aulx salés pour Arkangel.

Il y a des salines à *Sol-Wytchegotskaia*, à *Segora*, mais sur-tout dans les environs de *Totma*, sur les rivières Kouda et de Lesenga; on y comptait, il y a quelques années, une vingtaine de chaudières.

Les rivières de *Puchona* (venant d'un grand lac, près Wologda) et de *Witchena* (venant des monts Poyas), arrosent tout ce gouvernement, et forment, par leur réunion, la *Dwina*.

Voici les divisions nouvelles : A. *Province de Wologda*. Cercles ou districts : 1 *Wologda*; 2 *Griasowetz*; 3 *Kadnikow*; 4 *Totma*; 5 *Welsk*. B. *Province d'Ustiug-Wéliki*. Cercles ou districts : 1 du même nom; 2 *Nikols*; 3 *Lalsk*; 4 *Sol-Wytchegodsk*; 5 *Krasnosborsk*; 6 *Iarenzk*; 7 *Ustiusolsk*. (1)

» sieurs eaux froides, ce qui la fait dégeler. Après cette opéra-
» tion elle est aussi bonne que si l'animal venait d'être tué, et
» n'a rien perdu de son suc. » (*Voyage de deux Français*).

(1) Les gouvernemens de Wologda et d'Arkangel en formaient jadis un seul, connu sous l'un et l'autre nom; ils comprenaient en outre la *province de Galitsch*, ou les cercles du gouvernement actuel de Kostroma, situés sur le Haut-Unsha. M. *V. C.* confond ici, comme par-tout, les anciennes et les nouvelles divisions; il décrit, page 249, n°. 5, le gouvernement d'Arkangel, composé, selon lui, de quatre provinces; savoir, *Arkangel*, *Oustioug* (c'est *Ustiug*), *Velogda* (cela ne peut-être que *Wologda*), et *Galitch*. Ensuite cet auteur décrit, page 302, n°. 19, le gouvernement de *Wologda*, divisé en deux provinces; savoir, *Oustioug* et *Wologda*. Il est évident que ce géographe a, par inadvertance, décrit deux fois la même contrée, en laissant à la sagacité du lecteur à deviner qu'il est question de la division ancienne, page 249, et de la nouvelle, page 302. Il donne à *l'ancien gouvernement d'Arkangel*, qui avait environ 750,000 habitans, la population du *gouvernement moderne du même nom*; savoir, 170,000 ha-

Wologda, ville principale, située dans l'extrémité occidentale du gouvernement; on y comptait dernièrement 52 églises, 1,634 maisons et 10,822 habitans. C'est une des villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de la Russie. En 1787 on y trouvoit 2 fabriques de soieries (rubans et mouchoirs), 2 de toiles de lin teintes et glacées, 21 de cuirs communs et de roussi, 6 de faïence et de couleurs minérales, comme minium, céruse, bleu de Berlin; plusieurs de verreries et de crystaux, 9 fonderies de suif blanc, 13 fabriques de chandelles, 12 fours de tuiles; on fait encore dans cette ville, du papier, de la cire à cacheter, de l'oripeau, de l'huile, de la térébenthine, de l'orge mondé. Le commerce de Wologda consiste 1°. dans l'exportation de toutes les denrées de la province, mentionnées plus haut, et des objets fabriqués, que nous venons de nommer; les premiers sur-tout à Arkangel, les autres en Sibérie. 2°. Dans l'entrepôt de tous les objets qui de Pétersbourg (1) vont en Sibérie et à Wiœtka et Permie. 3°. Dans l'entrepôt et l'expédition des objets qui de l'intérieur de la Russie, sont exportés pour le port d'Arkangel; chanvre, lin, suif, soies de cochon et nattes: tout cela est embarqué sur les rivières de Wologda, de Suchona et de Dwina. 4°. Dans le dépôt des pelleteries de Sibérie, des thés et nankins, apportés de Kiachta; les négocians de Wologda font eux-mêmes des excursions en Sibérie, d'où ils rapportent ces objets.

Totma, ville de 200 maisons, 17 églises et 1,200 habitans, sur la rivière de Suchona.

Ustiug-Wéliki, c'est-à-dire, Ustiug la grande, ville de 1,262 maisons, 23 églises et 8,000 habitans, sur la rivière de Suchona et sur la grande route d'Arkangel en Sibérie; c'est pour cela qu'Ustiug est le dépôt de toutes les marchandises exportées dans cette contrée, soit d'Arkangel, soit de Wologda et de Pétersbourg; le commerce cependant n'est pas le seul moyen de subsistance qu'ayent les habitans; on

---

bitans. Il ne dit pas un mot sur le commerce et les fabriques de Wologda et d'Ustiug, quoique *Busching* ait déjà donné une idée de leur importance.

(1) D'autres ajoutent *et d'Arkangel*. C'est faux; tout ce qui d'Arkangel est envoyé en Sibérie, passe par Ustiug-Wéliki.

trouve des fabriques d'émail, d'argent moulu, de savon, de chandelles, d'ouvrages de serrurerie et des cuirs. Ustiug est le siège d'un archevêque, mais le séminaire ecclésiastique est à Wologda.

Iarensk, ville commerçante, de 1,500 habitans.

Gouvernement d'Arkangel.

Ce gouvernement forme encore, d'après sa nouvelle circonscription, un vaste royaume quant à l'étendue ; on l'évalue à 11970. 15 mille carrés géographiques, qui font 33,250 lieues carrées. C'est environ l'étendue de la France actuelle; mais quelle différence pour la population ! Le gouvernement d'Arkangel n'a que 170,000 habitans, ce qui fait 5 par mille carré, et 14 par lieue carrée.

Cette vaste province est divisée en 8 cercles, savoir : 1 *Arkangel*; 2 *Cholmogori*; 3 *Onega*; 4 *Schenkurst*; 5 *Pinega*; 6 *Mesen*; 7 *Pustoserskoi*, qui comprend les habitations des Samoïèdes d'Europe ; 8 *Kola* ou la *Laponie russe*. Ce dernier cercle est séparé des autres par la mer Blanche; il confine avec la Laponie danoise et suédoise. Au sud-ouest et au sud, le gouvernement d'Arkangel est limitrophe de ceux d'Olonetz et de Wologda ; à l'est, il est séparé de la Nouvelle-Zemble par le détroit de Waigatz et de la Sibérie par les monts Poyas. Latitudes, 61 d. — 70 d. longitudes ; 46 d. — 80 d., ouest de l'île de Fer.

Le climat est encore plus rigoureux que la latitude ne devoit le faire présumer. La Laponie suédoise et danoise sont un paradis en comparaison avec les contrées qui bordent la mer Blanche. Le voisinage de cette mer, dont les eaux douces restent quelquefois glacées depuis le mois de novembre jusques à la fin d'Avril, doit naturellement rendre l'air extrêmement froid. Les expositions, qui par-tout sont boréales, y contribuent également. Un hiver de dix mois fait ici place à une saison qui ne peut pas être appelée été ; les chaleurs sont à la vérité quelquefois très-grandes ; mais il ne faut qu'un quart d'heure, qu'un vent du nord, pour produire un froid si vif, que l'ouvrier qui, l'instant précédent était en chemise, est obligé d'endosser la pelisse. Dans le mois de juin il gèle souvent les matins.

Le sol de cette contrée glaciale est couvert de forêts de

pins, rempli de marais, et peu propre à l'agriculture; cependant on y sème un peu d'orge, et quelquefois on en recueille. Les pâturages sont gras et abondans. Les richesses de ce gouvernement consistent en bestiaux, en bois, en colle de poisson et en goudron. Rien n'est comparable à la bonté et à la delicatesse des veaux d'Arkangel, dont la chair tendre et succulente est supérieure à celle de nos veaux de rivière : mais en général ils sont trop gras. Les chevaux du pays sont très-vigoureux, et les bêtes à cornes d'une bonne taille. *Busching* dit *que les moutons ne valent rien à manger*. M. *V. C.* en fait *grand cas*; nous ne lui envions point ces délices. Il est sûr que la laine est mauvaise, quoique les paysans en fassent de ce drap grossier, connu en Scandinavie sous le nom de *wadmal*.

Les arbustes qui portent des baies succulentes, semblent être destinés par la nature à soulager la misère des contrées dépourvues de tout autre arbre fruitier. Le *chamœmorus norvégien*, un puissant anti-scorbutique, et d'un suc très-rafraichissant, les airelles rouges et noires, les cerises sauvages, les groseilles et autres fruits semblables, sont très-communs dans ce gouvernement. En fait de légumes, on cultive avec succès le raifort, le navet, le choux blanc, l'oignon et l'ail. (1)

Arkangel, en russe, proprement nommé *Gorod-Archangelskoi*; cette ville est située sur les bords de la Dwina, à 90 verstes de la mer Blanche, au 64e. d. 33 m. 36 s. de latitude, et au 56e. d. 35 m. de longitude. Elle a cinq quarts de lieue de long, sur une demie de large. Elle est entièrement bâtie en bois, à l'exception de la cour de commerce, qui est construite en briques; on y a compté dernièrement 11 églises russes, 1 luthérienne, 1 calviniste, 1,200 maisons et 7,200 habitans. Les Anglais y établirent un commerce avantageux dans le seizième siècle; depuis 1,553, on peut regarder le passage des bâtimens anglais dans la mer Blanche, comme une *découverte*; tant ces parages étaient inconnus auparavant. Les Hollandais et les Hambourgeois suivirent les traces des Anglais. Enfin, la ville d'Arkangel fut bâtie en 1584; il n'y avait auparavant qu'un couvent dédié au *Saint-Archange* (apparemment St.-Gabriel): cette place fut long-tems le seul port que la Russie posséda. Mais son commerce souf-

(1) Comparez l'article *Groenland*, à la fin de ce volume.

frit une ruine presque totale, lorsque Pierre Ier. jugea à propos de faire de Pétersbourg le principal port de l'Empire: cependant elle est encore considérable, parce qu'Arkangel est l'entrepôt des marchandises qui passent en Sibérie, et de Sibérie en Europe. Une partie de la Russie d'Europe envoie encore ses objets d'exportation à Arkangel, par la voie de Wologda et d'Ustiug-Wéliki. Les marchandises que les bâtimens étrangers chargent à Arkangel, consistent principalement en graine de lin, huile de poisson, mâts et planches de sapin, goudron, chandelle de suif blanc, cire, miel, nattes, pelleteries, linge de table et autres toiles, fer en barres, duvet d'édredon et dents de cheval marin. Nous croyons qu'on n'exagère pas en portant la valeur de ces articles d'exportation à 2 millions de roubles par an, depuis que les droits ont été mis sur le même pied qu'à Pétersbourg.

La ville d'Arkangel est le siège d'un évêque et d'un département de la marine russe. Comme il n'y a dans les environs ni agriculteurs ni bestiaux, on est obligé de faire venir les vivres de loin. Le peuple se nourrit des poissons, qui y sont en abondance, sur-tout du *Tresca* salé (merlus) et de paltus.

Pêche du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble.

Lorsque les Anglais, accoutumés à un climat tempéré, se hazardoient parmi les glaces de l'Océan septentrional, attirés par les immenses profits de la pêche; lorsque les Hollandais avaient même formé un établissement pour hiverner au Spitzberg, les Russes devaient enfin s'apercevoir que cette pêche était beaucoup plus à leur portée qu'à celle d'aucune autre nation, et que le climat rigoureux, sous lequel ils vivaient, devoit leur rendre plus supportable l'hiver des régions polaires. Ils sortirent donc de la mer Blanche, où l'on ne rencontre guères que de petits poissons, et allèrent jusques au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, à la poursuite des vaches marines et des baleines. Les premières sont l'objet principal de la pêche russe; la raison en est simple, elle sont plus faciles à prendre.

Il part tous les ans d'Arkangel au moins un vaisseau qui va passer l'hiver au Spitzberg, souvent même plusieurs autres pour la Nouvelle-Zemble. Les habitans de Mézen

n'étant pas en état, comme les marchands d'Arkangel, de supporter les frais dispendieux de l'équipement d'un vaisseau pour l'hiver, n'entreprennent ces voyages qu'en été.

Les gens qui partent pour la pêche de la vache marine, sont loués par un propriétaire ou un armateur, qui leur fournit les bâtimens, instrumens et vivres nécessaires, et leur donne une part dans la prise, ou convient avec eux d'une récompense très-modique, cinq à dix roubles pour un été. Ces gens se munissent ordinairement de provisions pour un an, parce que souvent ils sont forcés de passer l'hiver dans leur voyage. Chaque bâtiment a un four pour le pain, une cuisine, et se charge d'une quantité suffisante de bois: mais l'eau est la seule boisson dont ils fassent provision: elle leur sert à préparer du kwas, quand ils sont à terre.

Le tems de leur départ n'est point fixe. Quelques-uns partent au commencement de l'été, quand la mer Blanche est débarrassée de ses glaces; d'autres font voile en automne, sur-tout quand ils veulent passer l'hiver aux îles. Arrivés au lieu de leur destination, ils conduisent leur bâtiment dans un ancrage sûr, où ils trouvent ordinairement des cabanes qu'ont habité leurs prédécesseurs. Ensuite ils montent, dans leurs chaloupes, pour aller chercher leur proie. Ils choisissent communément le premier beau jour, parce qu'alors les vaches marines ont coutume de se reposer à terre ou sur les glaces. Ces animaux sont quelquefois forcés d'abandonner leur élément, soit au tems de leur accouplement, qui dure ordinairement deux mois, ou pour déposer leurs petits; soit enfin pour éviter la morsure des punaises de mer, qui les tourmentent beaucoup en été. C'est pour ces différentes causes que l'on trouve de grandes troupes de vaches marines rassemblées sur les écueils et sur les glaçons.

Quand les pêcheurs ont découvert leur retraite, ils doivent user de beaucoup de précautions, et s'approcher contre le vent, parce que ces animaux ont l'odorat très-subtil; ils distinguent l'approche de l'homme à une très grande distance, et alors ils se retirent dans l'eau; tandis que, s'ils ne le sentent point, ils restent tranquilles, même en voyant la chaloupe arriver sur eux.

Aussitôt que les pêcheurs sont arrivés, ils descendent de leur nacelle, armés seulement de piques: ils coupent aux

vaches marines le chemin qui les conduit à la mer, et percent de leurs lances les premières qui veulent s'y retirer. Comme ces animaux ont l'habitude de se traîner les uns sur les autres, ceux qui sont tués forment bientôt un rempart qui enferme ceux qui restent en vie; alors les pêcheurs continuent leur carnage, jusqu'à ce qu'ils les aient tous massacrés. Quelquefois on en tue une si grande quantité dans un seul lieu, que les têtes et les dents suffisent pour charger le bâtiment, et qu'on se voit forcé d'abandonner la graisse et la peau. On ruinera cette pêche pour les générations futures.

En mer, les vaches marines ne se laissent pas egorger si facilement. Dans cet élément leurs lourdes masses semblent devenir plus agiles, et elles se servent habilement de leurs dents très-acérées et de leurs longues et fortes défenses. Quand les vaches marines se précipitent dans l'eau avant de périr, les pêcheurs sautent aussitôt sur la glace, et attaquent cet animal avec des harpons attachés à une longue courroie; ils cherchent à lui lancer cette arme dans la poitrine ou dans les flancs. Ensuite ils enfoncent un pieu dans la glace, y lient l'extrémité de cette longue courroie, puis s'abandonnent sur ce glaçon à la vache marine, qui les traîne sur la mer jusqu'à ce qu'elle ait perdu toutes ses forces: alors ils la tirent avec la courroie sur la glace, pour achever de la tuer.

Si, au contraire, les vaches marines sont assez près de la mer pour s'y précipiter, avant que l'on ait pu les attaquer, les pêcheurs, après avoir lancé leur harpon, attachent aussitôt la courroie à la proue de la chaloupe, que l'animal entraîne quelquefois dans l'eau si avant, qu'ils sont forcés de se retirer vers la poupe. Quelquefois la vache marine s'élève sur la surface de l'eau, et commence un combat furieux contre ses ennemis. Souvent elle parvient à briser la chaloupe avec ses défenses, ou à s'y élancer; alors, mal pourvus d'armes, comme ces pêcheurs le sont ordinairement, il ne leur reste d'autre parti à prendre que de se précipiter dans la mer, en se suspendant aux bords de la chaloupe, jusqu'à ce que, dans cette position désespérée, d'autres pêcheurs soient venus à leur secours. *Baestrom*, voyageur hollandais, a visité les Russes dans leur quartier d'hiver au Spitzberg. C'était une maison en bois, construite à la manière

russe

russe; ils ne paraissaient manquer de rien; ils se procuraient des vivres par la chasse qu'ils fesaient aux ours blancs, aux rennes et aux renards bleus : en été ils recherchent de l'édredon. Comme il ne croît point de bois dans ces îles, les pêcheurs périraient de froid, si la mer n'en jetait sur les côtes : on y trouve même quelquefois des poutres qui peuvent servir à la construction d'une maison.

Le scorbut n'est point dangereux pour les Russes, grâces à l'exercice que la chasse leur procure. *Storch* dit qu'ils s'abstiennent d'eau-de-vie et ne boivent que du kwas, cela est peu vraisemblable, et se trouve contredit par le témoignage de *Bacstrom*. Quelquefois ils ont près de leurs cabanes un bain de vapeurs. Outre qu'ils se servent des plantes antiscorbutiques qui croissent en abondance sur les côtes, ils se munissent ordinairement d'une certaine quantité de *maroschka*, espèces de mûres jaunes (1) et font usage d'une boisson de pommes de pin ou de genièvre, qu'ils trouvent salutaire. Ils boivent aussi du sang de renne chaud, remède qu'ils ont vraisemblablement adopté des Samoièdes.

Lorsque les pêcheurs sont de retour chez eux, le partage des prises se fait ordinairement de la manière suivante. L'armateur prend la moitié du tout, et abandonne le reste à l'équipage, qui le distribue d'après la convention qui a été faite d'avance. Quelque modique que soit cette récompense, comparée aux dangers et aux peines d'un pareil voyage, elle est bien suffisante, d'après les idées et les besoins de cette classe d'hommes; et l'usage que ces gens font d'un gain acquis au péril de leur vie, prouve le peu de prix qu'ils y attachent. Avant que le produit de ces expéditions périlleuses puisse arriver sur le marché le plus voisin, la ferme de l'eau-de-vie se partage déjà le profit des premiers possesseurs.

Le plus grand avantage que l'on retire, pour le commerce, de la prise de la vache marine, consiste dans la vente de sa graisse et de sa peau. Les pêcheurs rapportent cette graisse chez eux sans la fondre; ce qui fait qu'elle perd beaucoup de

(1) *Chamæmorus-Norvegica*; en danois et norvégien, *multebær*. Cet excellent fruit est peu connu même à Copenhague, quoique le goût en soit très-agréable, et qu'il vienne en abondance dans la Norvège.

sa qualité et de son prix. En recueillant avec plus de soin et d'activité le bois flottant, on pourrait peut-être parvenir à en faire la cuisson sur les lieux mêmes.

On exporte annuellement d'Arkangel depuis deux jusqu'à dix mille tonnes de cette huile, à sept pouds la tonne; et le poud se vend à Arkangel un rouble et demi, et au-delà. On emploie cette huile pour les savons et la préparation des cuirs : quelques ouvriers et artistes s'en servent aussi pour différens usages.

Des peaux de vaches marines, on fait des soupentes pour les voitures, des harnais de chevaux; et les rognures servent à la composition d'une très-bonne colle. Une peau de vache marine coûte ordinairement trois, quatre roubles, et même davantage.

Une partie des dents de cet animal s'envoie à St.-Pétersbourg et à Moscou; mais on les travaille aussi à Arkangel et dans les environs, où l'on en fait différens petits ouvrages de sculpture, comme de petites boêtes, des manches de couteau, des fiches, des échecs. La densité de ces défenses les rend si pesantes, que quelquefois cinq des grandes pèsent un poud. Elles sont aussi blanches que l'ivoire, mais ont l'avantage d'être plus dures et de jaunir moins promptement. Un poud des plus grandes dents se vend sur les lieux depuis vingt jusqu'à trente roubles.

Les habitans des côtes de la mer glaciale se livrent aussi à la pêche du narval, du cachalot, dont la cervelle, quand elle est préparée, nous donne le sperme ou blanc de baleine; ils prennent encore des dauphins, des phoques, des marsouins, des requins. Depuis 1788 il existe à Arkangel une compagnie de la pêche aux harengs.

De retour de notre voyage au Spitzberg, nous allons continuer la topographie du gouvernement d'Arkangel.

Cholmogori, prononcez *Colmogori;* cette ville, située sur une île dans la Dwina, 80 werstes au-dessus de celle d'Arkangel, n'est aujourd'hui remarquable que par une école de navigation. Jadis elle fut la capitale de tout le pays et même, selon quelques-uns, le siége des rois de la Permie ou Biarmie.

Onega, à l'embouchure de la rivière d'Onega, qui n'a aucune communication avec le lac du même nom. Cette petite ville,

de 1,800 habitans, exporte du bois de construction, du goudron et de la résine.

Mesen, ville de 1,500 habitans, sur la rivière de Mesen, qui est assez considérable; sa position varie singulièrement sur les cartes.

Pustoserskoi, petite ville vers l'embouchure de la *Petchora*. La contrée que ce fleuve arrose, portait autrefois le nom d'*Iugorie*.

Les Samoiedes d'Europe habitent sur les deux rivières de Mesen et de Petchora. La plupart d'entr'eux sont de taille moyenne; il y en a cependant qui ont jusqu'à six pieds. Ils ont les jambes courtes, le visage plat, des yeux petits et longs; le nez si enfoncé, que le bout en est presque de niveau avec la mâchoire supérieure. Ajoutez à ces traits des mâchoires fortes et relevées, la bouche grande, les lèvres minces, les cheveux noirs, rudes, luisans, qui leur pendent comme des chandelles sur les épaules, les oreilles grandes et élevées, le teint basané, et ni barbe ni poil; voilà le portrait d'un Samoiede, quant au physique. Leurs femmes se marient à l'âge de dix ans: elles cessent d'être fécondes à l'âge de trente. La polygamie est permise; ordinairement le Samoiede se contente de deux femmes: il les achète des parens, et une fille coûte souvent cent à cent cinquante rennes. Les hommes ne sont pas sans jalousie, ni les femmes sans pudeur; mais leur mal-propreté est extrême; ils ne se baignent ni ne se lavent jamais. Ils mangent la chair de renne ou de poisson toute crue; le sang de renne tout chaud est leur boisson favorite. Comme la chasse et la pêche forment leurs seules occupations, ils sont naturellement bons coureurs et excellens tireurs d'arcs. Les sens de l'ouïe et de la vue étant constamment exercés par ce genre de vie, ils les ont parfaits. Leurs demeures sont des tentes de forme pyramidale, faites d'écorces d'arbres, et couvertes de peaux de rennes. Ils croient à l'existence de deux principes; ils n'adorent pas le bon être, parce qu'ils croient qu'il leur fera du bien sans qu'on l'en prie; ils n'adorent pas non plus le mauvais esprit, parce qu'il ne s'adoucit guère par les lamentations des hommes. L'immortalité de l'âme est, selon eux, une espèce de métempsycose. Malgré une croyance si simple, ils n'ont pu être exempts d'avoir des prêtres; ils ont leurs

Kedesnicks, qui sont en relation suivie avec le mauvais principe: ils les consultent seulement lorsque des malheurs leur rappellent l'existence de l'esprit mal-fesant. Ils n'ont point de lois, seulement quelques coutumes: comme, par exemple, de ne point contracter de mariages avec leurs parens; ils paient sans résistance le tribut des pelleteries, que les Russes leur ont imposé, et qui forme le seul lien de soumission entre eux et l'Empire.

Parmi les îles de la mer Blanche, nous remarquons: *Solowetzkoi*; il y a un couvent célèbre, qui jadis s'est acquis le nom de place forte, pour avoir soutenu contre un détachement des trelitzes un siége de quatre ans. Cette île fournit du talc, qui a la transparence du cristal. *Medweze-Ostrow*, c'est-à-dire, île aux ours; et *Tri-Ostrow*, c'est-à-dire, île triple. La découverte qu'on fit en, 1740, d'argent fin dans la première, et de cuivre dans l'autre, les rendit célèbres; mais après qu'on eut fait sauter, à grands frais, des montagnes entières, les filons minéraux disparurent; ce qui étonna les Russes, mais non pas les minéralogues.

La Laponie russe fait partie du gouvernement d'Arkangel, quoiqu'il en soit séparé par la mer Blanche. C'est un terrain de sept à huit mille lieues carrées d'étendue, habité seulement par quelques centaines de Russes, et par douze cents familles laponnes. Ce pays est encore plus hideux que la Laponie suédoise et norvégienne, desquelles il est séparé par une chaîne de montagnes. Une branche de ces montagnes forme la presqu'île de la Laponie russe: on n'y trouve ni ces longues vallées abritées de la Laponie suédoise, ni ces îles et ports qui bordent la Laponie norvégienne. La glace couvre la mer et la terre pendant neuf mois. Dans la saison qu'on appelle été, des nuées de mouches forcent les Lapons à vivre au milieu d'un tourbillon de fumée au fond de leurs cabanes. Le blé, dans les expositions méridionales, mûrit en sept à huit semaines, et toute la végétation y est d'une rapidité étonnante. Dès que l'été se fait sentir, la terre qui, quelques jours auparavant, était couverte de frimats, est ornée de verdure et de plantes. Alors les longs jours font oublier les longues nuits. Il est vrai que ces nuits ont leurs charmes, pour ceux qui ne les voient qu'en passant: un ciel pur, des étoiles brillantes, les aurores boréales la clarté de

la lune pendant la moitié de son cours, font de ces nuits une espèce de jour mélancolique et mystérieux.

On nous a peint les Lapons comme très-petits, quoiqu'ils soient d'une taille moyenne. Ils ont la tête grosse, le visage plat, le teint olivâtre, les joues enfoncées, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, serrés et droits; leur estomac est large, leur ventre plat; ils ont les cuisses et les jambes grêles, les pieds petits. Leur manière de vivre les rend durs, très-lestes, mais paresseux. Leur caractère est paisible : ils sont très-soumis à leurs supérieurs, gais en société, méfians, trompeurs dans le commerce, et fortement épris de leur pays et d'eux-mêmes. Les Lapones sont assez jolies dans leur jeunesse, et d'une irritabilité précoce et extrême.

Les Lapons demeurent dans des cabanes en forme de tentes, faites de perches fixées en terre, et pliées par le haut en forme de voûte presque ronde. Ils laissent au sommet une ouverture pour servir de cheminée; ils ne se tiennent jamais debout dans leurs cabanes, mais assis sur les talons, autour du feu. Les rennes leur tiennent presque lieu de tout : elles se nourrissent en été de feuilles d'arbres et des herbes des montagnes; en hiver elles grattent la neige, et se repaissent d'une mousse particulière : elles ne sont point enfermées dans des étables; elles errent dans des forêts. Dès que leurs possesseurs en ont besoin, ils les cherchent, les appellent, les attèlent à des traîneaux : la course finie, ils les dételent, et les renvoient brouter en liberté.

Les Lapons, quoique d'un tempérament fort et dur, ne parviennent que rarement à une veillesse avancée. (Voyez pour d'autres détails, les articles *Laponie danoise et suédoise*).

Kola est la seule ville de la Laponie habitée par des Russes : ils font la pêche vers le Cap-Nord, et quelque commerce avec les Norvégiens.

Gouvernement d'Olonetz.

Ce gouvernement était autrefois compris dans celui de Nowogorod; Catherine II l'en détacha, et l'augmenta de quelques endroits de l'ancien gouvernement d'Arkangel. Paul Ier, dans sa sagesse, remit tout sur l'ancien pied; mais, selon quelques journaux, Alexandre Ier, a rétabli

l'organisation faite par sa grand'mère, et fondée sur ce qu'exigeaient les localités et la commodité des administrés.

Le gouvernement d'Olonetz, situé entre ceux d'Arkangel, de Nowogorod et de Wybourg, comprend une étendue de 3495. 12 milles géographiques, qui font 9,708 lieues carrées; c'est environ l'étendue de l'Angleterre. La population n'est que de 229,000 individus en tout; ce qui fait par lieue carrée, 23 à 24 habitans. Mais si l'on suppose que le lac Onega et six à sept autres grands amas d'eau soient compris dans l'évaluation de la surface, ce qui nous paraît évident d'après les cartes, la proportion deviendrait moins défavorable. On ne peut estimer la surface de ces lacs à moins de 360 milles carrés, qui font 1,000 lieues carrées; reste donc en surface terrestre 8,708 lieues carrées, peuplées à raison de 26 à 27 individus.

Pétrosawodsk, sur le lac Onega, est le chef-lieu du gouvernement, selon la division de Catherine II.

Olonetz, sur le lac Ladoga, avec des chantiers de construction et une fabrique de fil fin.

Kargapol, *Wytegra*, *Ladeno-Pole*, *Pudosh*, *Powenetz*, à l'extrémité du lac Onega; *Kemi*, sur la mer Blanche, sont les autres chefs-lieux d'arrondissement.

Le sol est comme celui du gouvernement d'Arkangel; ce n'est que rochers et marais. Il y a des mines de fer et de cuivre peu abondantes. Le lac *Onega* renferme des chiens-marins, quoique ses eaux soient douces. Il s'écoule par le *Swir*, dans le lac Ladoga, et non pas dans la mer Blanche, comme on a si souvent faussement prétendu.

DIVISION DU NORD-EST.

Gouvernement de Wybourg.

Ce gouvernement est composé de la *Carélie* et de quelques autres provinces de la Finlande, cédées par la Suède à la paix de Neustad, en 1721, et d'Abo, en 1743. Il resta, depuis cette dernière cession, 26 fermes et une demie, qui ne savaient point auquel des deux Etats elles appartenaient; mais, dans la paix de Wéréla, en 1790, les frontières ont enfin été clairement fixées.

Les habitans sont *Suédois* ou *Finnois*; toutes les affaires

se traitent en langue suédoise, et d'après les lois de la Suéde. Il n'y a point de villages ; mais, comme en beaucoup de provinces de la Suéde, les fermes se trouvent éparses ça-et-là. Les paysans, selon *Busching*, sont libres, ne fournissent point de recrues, et ne paient, pour tout impôt, qu'une légère capitation, et, dans les villes, une accise modérée. Néanmoins, il règne ici la plus grande misère, s'il faut en croire l'auteur du *Voyage de deux Français* : la faute paraît en être à la nature. Le pays, rempli de rochers, de lacs et de marais, offre peu de terrains propres à l'agriculture : d'ailleurs, les blés y mûrissent rarement. Les rivières, sur tout le rapide *Voxen* et le *Kymen* fournissent du beau saumon, du sandart et d'autres poissons. La roche la plus ordinaire est un granit friable. Sur les bords du lac Ladoga, entre Kexholm et Serdobol, on trouve du beau marbre.

Frontières.—Finlande suédoise à l'ouest et au nord ; gouvernement d'Olonetz et le lac Ladoga à l'est ; gouvernement de Saint-Pétersbourg et golfe de Finlande au sud. *Etendue :* 781. 52 milles géographiques carrés, ou 2,179 lieues carrées. *Population :* 187,000 individus en général, et par une lieue carrée, 85 $\frac{4}{5}$.

Cercles ou districts : 1. *Wybourg* ; 2. *Fridrikshamn* ; 3. *Wilmanstrand* ; 4. *Kexholm* ; 5. *Nyslot* ; 6. *Serdobol.* Ces deux derniers forment ce qu'on appelle le *Savola.*

Wybourg, en suédois, *Wiborg*, en finnois, *Somen-Linna*, ville et place très-forte, et qui est regardée comme le boulevard de Saint-Pétersbourg contre les Suédois. Elle est située dans une presqu'île formée par un golfe qui porte le nom de la ville, et qui, 7 à 8 lieues plus bas, se réunit à celui de Finlande (1). Wybourg fait un commerce très-considérable

(1) Ce fut dans le golfe de Wybourg que Gustave III et son frère, le duc de Sudermanie, s'engagèrent imprudemment avec toute la flotte suédoise. La flotte russe, plus forte en vaisseaux d'un tiers, prit une position à l'embouchure du golfe, et enferma complètement les Suédois, il fallut que ceux-ci passassent, non-seulement sous le feu des vaisseaux ennemis, mais même sous celui des batteries érigées sur les îles nombreuses, entre lesquelles la navigation est très-difficile. Les Russes, néanmoins, se contentèrent de prendre quatre ou, selon quelques rapports, cinq vaisseaux suédois ; deux ou trois échouèrent ; le reste, quoique

pour une ville de 4 à 5,000 habitans. Son port est bon ; il y aborde une soixantaine de vaisseaux qui chargent sur-tout des planches, du goudron et de la résine.

Kexholm ou *Karelogorod*, petite forteresse, habitée par 3 à 400 individus, outre la garnison. Elle est située à l'embouchure de la rivière de *Voxen* ou *Woxa*, dans une position très-forte.

Nyslot, en finnois, *Savolinna*, petite forteresse qui commande l'entrée dans le Savolax suédois.

Wilmanstrand, en finnois, *Lapperanda*, petite place fortifiée sur les bords du lac *Saima*, lequel est long de 40 lieues ; mais rempli d'îles.

Fridrikshamn, en allemand, *Friedrichshafen*, petite ville fortifiée. On y compta dernièrement 1,036 habitans. Elle a un port sur le golfe de Finlande, et fait quelque commerce.

Rotschensalm, port fortifié depuis 1791, avec des magasins et des casernes pour la flotille des galères et des chaloupes canonnières.

L'importance du gouvernement de Wybourg consiste dans ce qu'il offre des positions militaires les plus avantageuses du monde. Sa possession rendrait la Suède inattaquable de ce côté. Gustave III eut donc raison de convoiter la conquête de cette province : il s'en serait rendu maître, sans la stupide révolte de ses officiers, corrompus par l'argent de la Russie, que distribua l'émigré suédois *Sprengporten*. Sans ce traître, Pétersbourg, de capitale et résidence, serait devenue place frontière.

Gouvernement de Saint-Pétersbourg.

On l'appelle autrement *Ingrie*, ou en suédois, *Ingermanland*. Après avoir plusieurs fois changé de maître, ce pays resta à la Russie par le traité de Nystad, en 1721. Il est borné au nord par le lac Ladoga et le gouvernement de Wybourg ; à l'est par celui de Nowogorod ; au sud par celui de Pleskow

---

fort maltraité, se sauva à Svéaborg. Gustave III montra dans cette occasion le plus brillant courage ; mais il était perdu, lui et sa flotte, s'il avait eu affaire à un ennemi plus habile et plus actif.

ou Pskow ; à l'ouest par le lac Peipus, le gouvernement de Revel et le golfe de Finlande.

L'étendue est évaluée par Storch à 848. 82 milles géographiques carrés, ou 2,357 $\frac{5}{6}$ lieues carrées. Dans la *Géographie* de *Fabri*, édition de 1800, nous trouvons 41,193 werstes carrés ; ce qui ferait environ 2,364 lieues carrées (1). La population s'élève à 578,000 individus, selon les *Tables* de *Storch ;* mais dans Fabri l'on trouve 607,818 (2). En adoptant les données de Storch, on trouverait par lieue carrée environ 245 individus ; mais, d'après Fabri, on en aurait 257. L'une et l'autre proportion est assez faible, pour une province qui renferme la résidence de la cour et une grande ville de commerce. Otez Pétersbourg, et la proportion ne sera que de 140 à 150.

Le sol de cette province est peu fertile ; du moins les environs de Pétersbourg ne consistent qu'en marais. « Il y a » tel endroit, dit M. *Fortia*, où si l'on s'écarte de quelques » toises du chemin, on court risque de se perdre dans la » vase. Une perche plantée en terre, si on l'enfonce de quel- » ques pieds, disparaît bientôt entièrement. Ce terrain est » seulement une croûte plus ou moins épaisse, sous laquelle » on trouve l'eau. Tous les jardins qu'on voit aux environs, » sont en terres rapportées ; et, du côté du nord, où il n'y » en a pas, rien de plus nu et de plus stérile au monde ». Cependant, en avançant dans l'intérieur du gouvernement, il y a quelques terrains propres à l'agriculture, et des forêts qui renferment beaucoup de gibier, entr'autres, des élans. Nous avons déjà, dans le *Tableau général*, décrit le climat

---

(1) On prend ordinairement une lieue carrée pour 17 $\frac{2}{5}$ werstes carrés. La proportion exacte est comme 1 à 17 $\frac{104961}{250000}$ ou 1 : 17. 423612.

(2) Nous citerons ici, par curiosité, les indications de M. *Guthrie-Langlois* et de M. *V. C.* : le premier enfle ses calculs jusqu'à *huit cent cinquante mille*, l'autre descend jusqu'à *trois cent soixante-sept mille deux cents*. Sans être Œdipe, on peut expliquer le mystère de cette contradiction : Le *Guthrie français* compte la ville de Pétersbourg *deux fois ;* M. *V. C.* trouve plus convenable de la mettre tout-à-fait hors de compte, sans en dire un seul mot au lecteur.

de Saint-Pétersbourg, qui peut être regardé comme commun à toute la province.

Les cercles de ce gouvernement sont : 1. *St.-Pétersbourg* ; 2. *Oranienbaum* ; 3. *Iamburg* ; 4. *Gdow* ; 5. *Luga* ; 6. *Roshestwensk* ; 7. *Sophia* ; 8. *Schlusselburg* ; 9. *Nowa-Ladoga*.

Pétersbourg ou *Saint-Pétersbourg*, en latin, *Petropolis*, seconde ville de l'Empire en rang et grandeur, aujourd'hui siége du gouvernement, et résidence ordinaire de l'empereur. Les descriptions qu'on a de cette ville dans les *Géographies* ordinaires, sont incomplettes et confuses. Il n'y a cependant aucune ville au monde sur laquelle on ait plus d'observations (1) ; il ne s'agit que de les raisonner et de les classer ; c'est ce que nous tâcherons de faire.

Topographie générale. — Le local sur lequel Pétersbourg est bâti, consiste en quelques marais sur les deux bords de la Néva, et dans quelques îles formées par cette rivière, et ses deux bras, la *Newka* et la petite *Newka*, auxquels il faut joindre les ruisseaux de *Moïka* et de *Fontanka*. Il y avait dès l'an 1300, une petite forteresse nommée *Nyenchantz*. Pierre-le-Grand s'en rendit maître en 1703, résolu d'abord d'en faire une place-d'armes contre la Suède ; mais ses vues s'étendirent bientôt plus loin : il crut avoir trouvé ici l'emplacement le plus favorable pour la flotte qu'il désirait entretenir dans la mer Baltique, et le port le plus avantageusement situé pour attirer le commerce étranger en Russie. Enfin, il alla jusqu'à transférer ici le siége du gouvernement : on peut fixer l'époque de cette translation à l'an 1721. Ceux qui ont de justes idées géographiques sur l'empire russe, doivent sentir qu'il n'y avait, dans toute la Russie, d'emplacement moins convenable pour le siége du gouvernement. Quant au commerce, le czar aurait, sans doute, préféré *Riga*, s'il avait été maître de son choix : une navigation moins longue, sur-tout moins périlleuse, un climat plus tempéré, la proximité de l'Europe civilisée, tout est en faveur de cette dernière ville ; mais Pierre Ier.

(1) Parmi les ouvrages qui traitent plus particulièrement de cette capitale, on doit remarquer, 1°. le *Voyage de deux Français*, tomes 3 et 4 ; 2°. la *Description de St.-Pétersbourg*, par *Géorgi*, 1 vol., 1792, en allemand ; 3°. le *Tableau de St.-Pétersbourg*, par *Storch*, 2 vol., 1794 ; 4°. *Observations sur la liberté du Culte*, etc. par *Grot*, pasteur à Pétersbourg, 3 vol., 1798, en allemand.

n'espérait peut-être pas d'en devenir maître. Enfin, le canal de Msta et la Wolchowa ouvrent, entre la Néva et l'intérieur, une communication prompte. Si ces considérations expliquent la préférence que Pierre Ier. donna aux bords de la Néva, il faut néanmoins avouer, malgré les enthousiastes admirateurs de ce czar, qu'il aurait pu choisir, sur la Néva même, un terrain plus propre à supporter le poids des bâtimens, que ne l'est ce marais sans fond, où il a fallu, pour ainsi dire, suspendre la nouvelle ville sur des pilotis très-coûteux, et qui peuvent un jour céder sous les brillans fardeaux qu'ils supportent. L'air de Pétersbourg n'est rien moins que salubre, malgré la largeur de ses rues. Cet endroit n'était pas fait non-plus pour être un port; la barre, qui est à l'embouchure de la Néva, n'y laisse, dans les tems ordinaires, que 8 à 9 pieds d'eau : les bâtimens qui en tirent davantage, sont donc obligés de rester à Cronstadt, d'où les marchandises doivent être transportées à Pétersbourg sur des allèges. Pierre Ier. a voulu plus encore; il a fait un port de construction de celui qui ne pouvait recevoir des bâtimens de 200 tonneaux : mais quelque vénération que ses successeurs lui doivent, quelque respect qu'ils aient conservé pour ses établissemens, celui-là devraît être changé : l'on conçoit avec peine que cela ne soit pas encore fait. Quelle idée que celle de construire des vaisseaux de guerre au sein d'un fleuve qui n'a pas assez d'eau pour les porter, et d'où l'on ne peut les faire sortir qu'au moyen des *chameaux*; machines qui ne sont connues qu'ici et à Amsterdam ! Un autre inconvénient majeur, provenant de la situation de la ville, c'est qu'elle est exposée à des inondations subites très-fortes. Lorsque le vent d'ouest souffle avec violence, il fait refluer les eaux de la Néva. Les dégâts ont souvent été grands; des hommes ont péri, quoique, pour avertir le peuple du danger, on indique la hauteur des eaux par des coups de canon.

Pétersbourg est moins une ville régulière qu'un assemblage de différentes parties très-hétérogènes que nous allons décrire.

L'île de Saint-Pétersbourg proprement dite comprend une citadelle héxagone (1), absolument inutile comme poste mi-

(1) Quoique la citadelle paraisse faire un île séparée, son terrain fesait originairement partie de l'île de St. Pétersbourg.

litaire, du moins pour *défendre* la ville. Il pourra peut-être contenir une multitude révoltée. Il sert de prison. On y trouve l'église cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, où l'on enterre les empereurs, et la maisonnette en bois qu'habita Pierre Ier. lorsqu'il jeta les fondemens de la ville. Au reste, l'île de Saint-Pétersbourg, coupée aujourd'hui en plusieurs, ne contient que le quartier le plus mal bâti de toute la ville. On y remarque le jardin botanique et les bâtimens du collége de médecine.

Le *Wasili-Ostrow*, ou l'*île de Basile*, est la plus grande de toutes : elle est située vers l'ouest. C'est-là que Pierre-le-Grand voulait fonder sa ville, et qu'ont été construites les premières maisons ; mais aujourd'hui elle n'est plus habitée que par des négocians et des bourgeois. On y trouve 12 rues très-longues et très-larges, tirées au cordeau ; on les appelle *lignes* : selon les journaux, on s'occupe enfin de les paver. Les points-de-vue de ces rues sont beaux, ou du moins étendus. Les canaux qui coupent l'île ne sont pas bien entretenus. On trouve ici la douane, la bourse, le magasin de chanvre, le bâtiment des *Douze Colléges* (1), l'hôtel des cadets de marine, l'université, l'observatoire ; enfin l'*académie des arts*, dont il sera question plus bas. A l'extrémité de l'île Wasili-Ostrow, est le *port des galères*.

Le *côté de l'amirauté* est le plus beau quartier de la ville, et celui qu'habite la noblesse. C'est une île au sud des deux précédentes, entourée de la Néva et de la Fontanka, coupée en *trois parties* par la Moïka et le canal de Catherine. C'est là que se trouve l'*amirauté*, la *statue équestre de Pierre Ier.*, le *palais d'hiver*, avec l'*Hermitage*, le *palais* et *le jardin d'été*, l'*église de Saint-Alexandre-Newski*. Nous en parlerons dans la suite.

La Néva, qui coule entre ces îles, est un fleuve magnifique, ou plutôt un Bosphore (2) par lequel le lac Ladoga s'écoule, comme le Palus-Méotide par le Bosphore cim-

(1) C'est-à-dire, *ministères* ou *départemens*. Le mot *collége* est souvent pris dans ce sens en Allemagne et dans le Nord. Les traducteurs français feraient bien d'en prendre notice.

(2) Cette idée appartient au premier des géographes français vivans, le cit. *Desmarets*.

mérien. La plus grande largeur de la rivière, entre les îles de Pétersbourg et de l'amirauté, est de 266 sagènes, qui équivalent à 1,745 pieds 7 pouces et demi de France (1).

Si l'on n'y construit pas un pont de pierres, c'est à cause des glaçons que la rivière charie avec beaucoup de force au commencement et à la fin de l'hiver. Le côté de l'amirauté communique au Wassili-Ostrow par un pont de bateaux qu'on ôte en hiver.

Le *côté de Moscou*, celui de *Wybourg* et celui de la *Fonderie* se trouvent sur terre-ferme. On compte encore les côtés de *Iamskoi* et de *Wéogna*; ce qui fait en tout 10 parties principales, en comptant le côté de l'amirauté pour 3. La division de police comprend 42 sections ou quartiers.

La surface du terrain qui couvre Saint-Pétersbourg, est évaluée à un mille géographique carré, ou 2 lieues $\frac{1}{5}$ carrées (2).

Pétersbourg est une fort belle ville, à en juger au premier

---

(1) Et non pas à 1,620 pieds 3 pouces, comme dit M. *V. C.* Le *sagène* à 78 pouces $\frac{3}{4}$ de France; il contient 3 *archines*, chacune à 26 pouces $\frac{1}{4}$ de France.

(2) Dans la description que fait M. *V. C.* de Pétersbourg, nous trouvons, page 236, les mots que voici: *La longueur de la ville, en suivant la Néva, est de 4 werstes sur 16 de largeur, ce qui forme* 80,000 *sagènes* CARRÉS, *ou* 81,250 *toises.* Nous observons, 1°. que 4 werstes de long sur 16 de large donnent 64 werstes carrés; chaque werste étant de 500 sagènes, un werste carré doit contenir 250,000 sagènes carrés, et par conséquent 64 werstes contiendroient *seize millions* de sagènes carrés, ce qui est bien autre chose que *quatre-vingt mille*; 2°. les 80,000 sagènes carrés ne font pas 81,250 toises carrées, mais 93—94,000, parce que le rapport entre un sagène et une toise carrée est comme 5,184 à 6201,5625; mais en tout cas, les 80,000 sagènes carrés ne forment qu'un peu plus que le tiers d'un werste carré. Les deux sommes de M. *V. C.* sont donc évidemment en contradiction; elles diffèrent entre elles comme 192 à 1; nous n'y comprenons rien. — Dans la *Géographie de Guthrie*, publiée par *H. Langlois*, on nous assure *que la ville de St.-Pétersbourg à* DEUX LIEUES *en tout sens...!!* Cela est certainement faux; tous les plans donnent à Pétersbourg plus de longueur que de largeur. La vérité est que St.-Pétersbourg n'ayant ni remparts ni ligne de barrières, et étant rempli de terrains inhabités (des prairies et des marais), on ne peut point en assigner positivement l'étendue.

coup-d'œil ; les rues sont droites, longues, très-larges, même trop. L'étendue du terrain qu'occupe la ville en est fort augmentée, et cela contribue à la faire paraître encore moins peuplée. Elle est très-mal éclairée, et le serait passablement, si les rues n'avaient que le quart, ou au plus le tiers de leur largeur. L'église d'Isaac et le palais de marbre sont les seuls édifices de *Pétersbourg* bâtis en pierres (1) ; tout ce qui en a l'air est en briques blanchies. Une grande partie des maisons est en bois, sur-tout quand on s'éloigne du centre de la ville. Le nombre des maisons en bois était, selon le dénombrement de 1787, égal aux *deux tiers* de la totalité des maisons particulières.

Le quai méridional de la Néva est une des plus belles choses du monde : sa longueur prodigieuse est interrompue par l'amirauté, qui, pour toutes sortes de raisons, devrait être transférée à Cronstadt ; alors rien n'empêcherait d'achever ce qui reste à faire de ce superbe quai, et il irait, sans interruption, d'un bout à l'autre de la ville.

On comptait à *Pétersbourg*, sous le règne d'Elizabeth, 4,554 maisons, parmi lesquelles il n'y en avait que 460 en briques ; le reste en bois. En 1787, on comptait 3,431 maisons particulières, sans les magasins, les arrière-bâtimens, etc. : de ce nombre il y avait 1,291 en briques. On estime le nombre total des édifices à 6,000.

Il y avait ici, en 1794, le nombre suivant d'églises : 56 russes, 4 luthériennes allemandes, une luthérienne suédoise, une luthérienne française, une catholique, une arménienne, et un oratoire des frères moraviens.

Le dénombrement de 1789, dans lequel toutes les classes furent comprises, donna en résultat 217,948 individus, parmi lesquels il y avait 20,512 luthériens, 3,193 catholiques, 1,736 réformés, 93 arméniens, etc., etc., 17,000 allemands. Le dénombrement de 1795 ne donna en résultat que 212,080 habitans ; mais la cour, l'académie et 3 régimens de la garnison n'y étaient point compris. En 1799, il

(1) Selon le *Voyage de deux Français ;* mais les géographes allemands et russes semblent le contredire ; toutefois ils s'expliquent là-dessus avec si peu de précision, que nous n'osons pas nous y fier.

y eut 9,869 naissances et 7,487 morts. Si l'on voulait regarder ces listes comme authentiques, la population devrait être entre 260,000 à 270,000; mais nous nous garderons bien d'ajouter foi à des listes quelconques faites en Russie (1).

CHATEAUX, ÉDIFICES PUBLICS, CURIOSITÉS. — Saint-Pétersbourg n'offre que très-peu d'édifices dont le connaisseur puisse supporter la vue. De la magnificence par-tout, mais nulle-part un goût pur.

« Le *palais d'Hiver* est un bâtiment immense, mais d'une » architecture massive et irrégulière, surchargé d'ornemens, » et d'un goût détestable, » (*Voyage de deux Français*). Ce palais communique à l'*Hermitage*, séjour chéri de Catherine, et qui n'a d'hermitage que le nom; ce palais communique à la comédie, et cette masse d'édifices contigus sur les bords d'un grand fleuve est d'un grand effet. La *galerie de tableaux* de l'Hermitage est une des plus nombreuses collections qu'il y ait en Europe; mais elle est loin d'être la première pour le choix des morceaux. Les tableaux de l'école française et flamande sont les plus précieux; parmi les italiens, il y en a beaucoup dont l'authenticité n'est pas bien établie. Le nombre total va à 2,400. Le cabinet d'histoire naturelle, ou pour mieux dire de *minéraux de Russie*, est singulièrement remarquable; il suffit de dire qu'il a été formé par l'illustre *Pallas*: Catherine II le lui acheta et lui en laissa la direction.

Le *palais de Marbre* est d'une architecture très irrégulière, et on y rencontre même des défauts grossiers, comme par exemple, des colonnes et des pilastres d'ordres différens, quoique se touchant et dans les mêmes proportions; des fenêtres, dans la même salle, d'une profondeur différente, l'une de cinq, l'autre de neuf pieds. Au reste, ce palais a coûté 2 millions de roubles, et on a été vingt ans à le

(1) Dans les mêmes journaux d'où nous tirons ce nombre de naissances et de morts, l'on trouve, *d'après la véridique gazette de Pétersbourg*, « que le nombre des naissances pour tout l'em- » pire russe s'est élevé à un million, et qu'il y a eu *quatre cent* » *soixante-un mille cinq cent vingt-cinq* naissances de plus que » de décès ». Espère-t-on réellement faire accroire à l'Europe de semblables absurdités? La nature aurait-elle changé ses lois en faveur de la Russie?

bâtir ; le marbre, le bronze, le cuivre et le fer y sont prodigué de toutes parts ; l'ameublement est aussi riche que recherché ; personne ne l'habite, le gardien excepté.

L'ancien *palais d'Eté* est en bois ; la situation en est agréable ; le nouveau palais est en brique, à la hollandaise, assez élégant, mais rien d'admirable. Le jardin du même nom n'a rien de remarquable qu'une superbe colonnade en granit ; les statues, *faites en Italie*, et humblement citées par les géographes allemands, comme des chefs-d'œuvre, sont, au jugement de M. *Fortia*, au-dessous du médiocre.

L'hôtel de l'*académie des Beaux-Arts* semble être le seul édifice de Pétersbourg qui réunisse les suffrages des connaisseurs. L'auteur du *Voyage de deux Français*, et un artiste danois très-distingué, qui a habité Pétersbourg (1), disent d'une commune voix, « que c'est le plus beau bâti» ment de cette capitale, comme l'académie elle-même est » une des plus belles institutions de la Russie et de Ca» therine II. »

La *statue équestre de Pierre-le-Grand*, par *Falconet*, placée à l'entrée du pont, sur la Néva, à côté de l'amirauté ; le cheval est (comme cela arrive souvent) la plus belle partie de l'ouvrage ; le législateur russe est représenté à cheval, comme s'il venait de monter au galop au haut d'un rocher ; le rocher est un immense bloc de granit qui a été trouvé dans un marais de Finlande, à cinq lieues de Pétersbourg, et qui pèse 3 millions de livres ; on l'a taillé et poli, ce qui anéantit tout l'effet qu'un piédestal d'un genre si neuf aurait dû produire. On lit sur ce rocher, en lettres d'or, les mots que voici,

PETRO PRIMO
CATHARINA SECUNDA
1782.

Il ne manque rien à cette inscription, pour être admirable ; le nom du héros y est en petits caractères, et celui de l'impératrice alors régnante, en grandes lettres : cela sent bien la Russie.

(1) Dans une lettre *sur l'état des Beaux-Arts en Russie*, insérées dans le journal intitulé : *le Nord littéraire, physique et politique*, n°s. 6 et 7.

Parmi

Parmi les églises, on remarque celle de *Saint-Alexandre Newski*, et sur-tout celle d'*Isaac*; cette dernière vient d'être achevée, à ce que disent les journaux, mais nous n'en avons pas encore de description.

ETABLISSEMENS D'INSTRUCTION OU D'UTILITÉ PUBLIQUE. — *L'académie des sciences* n'est devenue célèbre que par les travaux des étrangers, la plupart allemands, tels qu'*Euler*, *Pallas*, *Gmélin*, *Muller* et autres. Le musée de l'académie remplit fort mal son but; les superbes et précieuses collections sont en désordre, mal entretenues et négligées par les Russes qui ne savent pas les apprécier; on trouve à Pétersbourg l'atelier d'où sont sorties les cartes géographiques de l'académie; une bibliothèque mal fournie, en fait de livres étrangers; une immense et unique collection de livres chinois, japonnais et mongols (personne ne sait les mettre à profit); les préparations anatomiques du célèbre *Ruysch*; une très-riche collection d'oiseaux; le *globe de Gottorp*, dans un bâtiment particulier; enfin, l'observatoire astronomique, construit avec tant d'ignorance, qu'on ne peut pas y déployer quelques-uns des meilleurs instrumens, que l'humidité pénètre à travers les murs, et que les grands froids, ainsi que le dégel, y empêchent de travailler: lorsque le canon de la forteresse tire, tout le bâtiment s'ébranle. Voilà l'état du premier observatoire de la grande et magnifique Russie.

Tous les établissemens ne sont pas aussi mal tenus. Le *corps de cadets de terre* et le corps d'*artillerie*, méritent d'être distingués. Le corps de cadets des *mines* possède un cabinet très-beau et très-complet. Les établissemens militaires sont multipliés, et quoique tout n'y réponde pas à leur extérieur gigantesque, leur administration mérite des éloges.

Le plus bel établissement de Saint-Pétersbourg est la *maison des demoiselles nobles et bourgeoises*; il réunit l'utilité à l'éclat: c'est un des plus durables monumens qu'ait laissés l'immortelle Catherine II.

Il y a trois écoles de chirurgie et de médecine, un cabinet anatomique, une école de commerce, établie, comme celle de Moscou, par l'estimable famille des *Démidof*, et plusieurs écoles normales, destinées à servir de modèles pour celles que Catherine II voulait établir par-tout dans son

vaste empire. Sous Paul Ier., ces écoles furent fermées, et la nouvelle méthode d'instruction proscrite comme tendant à trop éclairer la multitude. Le jeune et sage *Alexandre* s'occupe, dans ce moment, de l'exécution d'un plan encore plus vaste, et plus philosophique que celui conçu par son aïeule.

Les *hôpitaux militaires*, placés dans un local mal-sain, la *maison des enfans-trouvés*, établie par Catherine II, sur le modèle de celui de Moscou, et quelques autres établissemens dans ce genre, méritent d'être vus.

Pétersbourg n'a point de bibliothèque ouverte au public : Copenhague, une fois moins peuplée, en a trois grandes et belles, et toujours remplies de lecteurs : ces deux faits n'ont pas besoin de commentaire.

Manufactures et fabriques. — Pétersbourg n'occupe, sous ce rapport, que le troisième rang parmi les villes de l'Empire. La couronne y entretient plusieurs établissemens, dans l'administration desquels on a plus égard à l'ostentation qu'à l'utilité publique. Les ouvrages qui sortent des fabriques russes sont, en général, médiocres. Voici quelques notices sur l'état de ces établissemens en 1795 ; nous y avons compris tout le gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Une fabrique de haute et basse-lisse ; 125 ouvriers, serfs et payés à tant l'année ; ouvrages beaux, mais chers ; tous les matériaux tirés de l'étranger.

Une fabrique de porcelaine, à 6 werstes de Pétersbourg, sur la Néva ; ouvrages médiocres et chers.

Une fabrique de bronze doré, impériale, dans le Wasili-Ostrow ; tous les métaux viennent de l'étranger.

Une fonderie de canons à *Pétersbourg ;* une forerie et une fabrique de poudre à *Ochta*, à 3 werstes de Pétersbourg ; vastes et bien entretenues.

Une manufacture d'armes à *Susterbeck*, à 30 werstes de Pétersbourg ; 900—1,000 ouvriers ; on y fait toutes sortes d'ouvrages en fer ; c'est un très-bel établissement, qui doit son existence actuelle à M. *Euler*, fils du célèbre mathématicien.

Une forge d'ancres ; une d'ustensiles de cuivre, à *Kolpina*, à 21 werstes de Pétersbourg.

Une manufacture de glaces, sur les bords de la Néva, près de la ville ; on y fait des glaces plus grandes que par-tout ailleurs,

mais elles ne sont jamais exemptes de défauts; d'ailleurs, plus chères que les glaces étrangères.

Une fabrique pour polir les pierres, à *Péterhof*, pour le compte de la couronne.

Une fabrique de draps, une de bas de soie, à *Iamburg*. (*Voyez* plus bas).

Une affinerie d'or et d'argent, avec 15 fournaux, à *Pétersbourg*.

Tous ces établissemens sont pour le compte de la couronne, ou du moins soutenus par elle; les suivans appartiennent à des particuliers.

Deux fabriques de cotonnades, d'indiennes, de gazes et de perses, à *Pétersbourg*; une à *Schlusselbourg*.

Seize fabriques de cuir, à *Pétersbourg*.

Six fabriques d'or et d'argent; les galons de mauvaise qualité.

Vingt-huit filatures et 75 manufactures d'étoffes de soie.

Huit raffineries de sucre.

Une fabrique de montres et de pendules.

Quarante-quatre ouvriers russes et cent trente-neuf étrangers, en orfévreries et bijouteries.

Cinq fonderies de caractères d'imprimerie.

Des papeteries, des blanchisseries de cire, des manufactures de toile cirée, de cartes à jouer, de chapeaux.

Des fabriques d'eau-de-vie; des moulins à scier les planches; des forges, etc., etc.

La moindre partie des ouvriers employés dans les fabriques sont nationaux; on préfère toujours les Allemands, comme travaillant avec plus d'exactitude et de solidité; cependant les Russes ont poussé trop loin le mépris pour leurs propres manufactures. Si les ouvrages, sortis des mains des Russes, sont moins parfaits que ceux des ouvriers étrangers, l'on peut en grande partie l'attribuer à cette affectation que les seigneurs russes mettent non-seulement à faire venir de l'étranger jusqu'aux moindres objets, mais même à payer ces ouvrages étrangers deux et trois fois ce qu'ils valent, tandis que l'ouvrier national peut à peine obtenir une légère indemnité pour ses peines.

Les Russes exercent presqu'exclusivement les métiers de maçon et de charpentier. Indépendamment des maçons et des tailleurs de pierre, qui demeurent constamment à Pétersbourg, il en vient tous les ans plus de 6,000 qui, lorsque les travaux de l'été sont finis, s'en retournent dans leurs provinces. La plupart de ces ouvriers sont serfs, sur-tout les maçons.

On doit admirer le talent d'imitation que possèdent les Russes. Le paysan le plus grossier et le plus étranger à toute espèce d'art, parvient rapidement à exécuter des ouvrages de maçonnerie extrêmement délicats. Les charpentiers sont aussi très-adroits : ils se servent d'une simple hache ; elle leur tient lieu de marteau, de scie, de rabot et de ciseau. Avec ce seul outil, ils construisent des maisons, font des tables, des chaises, des chariots ; en un mot, toutes les choses les plus nécessaires, qu'on peut faire avec le bois.

Les Russes sont aussi les seuls potiers, tuiliers et bouchers de leur pays. De même, les jardiniers ordinaires de Pétersbourg sont, pour la plupart, des paysans de Rostow (gouvernement d'Jaroslaw), qui s'entendent même à faire venir des primeurs, sous ce climat rigoureux.

Excepté le petit nombre de métiers dont on vient de faire mention, tous les autres sont exercés à Pétersbourg par autant d'Allemands que de Russes, et en général les premiers sont plus nombreux que les autres ; c'est sur-tout ce qui a lieu pour les métiers qui dépendent de la mode, parce que le préjugé à cet égard est en faveur des étrangers. Ces sortes de gens s'élèvent au-dessus de leur état ; ils se regardent non comme des ouvriers, mais comme des artistes, et ils se font moins payer leur travail que la mode qui les met en réputation. Ils entretiennent souvent maison en ville et à la campagne ; ils ont équipage, et leurs femmes portent beaucoup de diamans.

A Pétersbourg, le métier de forgeron est un des plus lucratifs, parce que ceux qui l'exercent emploient aux gros ouvrages des paysans, qui, en sortant de leurs provinces, ne gagnent que très-peu de gages. La plupart de ces forgerons sont Allemands. Le travail du maître consiste à surveiller ses ouvriers et à recevoir son paiement ; à midi, il a une table bien fournie, et le soir il passe agréablement son tems dans quelqu'un des nombreux clubs répandus dans la ville.

Les Allemands et les Russes exercent concurremment la menuiserie ; mais quant à l'ébénisterie, dans laquelle on paie bien plus le talent de l'ouvrier que les matières qu'il emploie, elle n'est pratiquée que par des étrangers, parmi lesquels les Allemands et les Danois se distinguent.

Le bruit répandu dans toute l'Europe, du luxe, des richesses et de la *bonhommie* des seigneurs, attirent à Pétersbourg des aventuriers étrangers de toutes les classes, de l'un et l'autre sexe. Perruquiers et maîtres de langue, danseuses, brodeuses, modistes et gouvernantes, chirurgiens, barbiers et marchands d'orviétan, tout cela afflue pêle-mêle dans cette ville, où même un talent très-médiocre peut faire fortune, pourvu qu'il sache bien ramper. En 1794, un seul vaisseau de Lubeck amena *quatrevingt-six* ouvriers et artistes. Pétersbourg est le *pis-aller* de l'Europe, comme Paris en est *le rendez-vous.*

Parmi les métiers que les Russes nationaux commencent à disputer aux étrangers, il faut mettre celui de sellier-carrossier. Ils ont réussi à faire eux-mêmes la plus grande partie des choses qu'il faut pour une voiture : ils font supérieurement le vernis ; leurs carrosses sont d'une forme très à la mode et très-élégante ; mais ils passent pour durer moins que les carrosses anglais, et même moins que ceux que font les ouvriers allemands. C'est le défaut ordinaire de tous les ouvrages russes.

Pont d'une seule arche. Après avoir parlé de l'état de dégradation dans lequel les manufacturiers nationaux sont tenus à Saint-Pétersbourg, il est juste de prouver par un exemple frappant que la nation russe ne manque point de génie pour les arts, mais seulement d'encouragemens.

C'est de *Killibin* que je veux parler, de cet homme qui, né paysan, et n'ayant qu'une légère connaissance de mécanique, s'est élevé par ses propres forces jusques à concevoir la belle idée de jeter sur la Néva un pont de bois d'une seule arche, dans un endroit où le fleuve a une largeur de 980 pieds. Il en a exécuté un modèle qui a 98 pieds de longueur. Ce pont serait construit sur le même principe que celui de Schaffouse ; mais moins simple et moins uni. Il serait couvert d'un toît et fermé par les côtés. Sa largeur irait en se rétrécissant vers le milieu. L'artiste a calculé qu'il entrerait dans sa construction 49,650 cloux, 12,908 grands arbres, 5,500 poutres, et qu'il coûterait 300,000 roubles. Quelques personnes, qui prennent pour des réalités tout ce qu'on a imprimé à Paris sur la puissance, les

merveilles et les charmes de la Russie, se sont avisées de douter de la possibilité d'un tel pont. Mais le modèle qui est montré publiquement à Pétersbourg, a été examiné par M. *Fortia de Pilles* qui n'y a rien vu d'impossible, et qui s'étonne seulement de ce que le gouvernement, qui a dépensé tant de sommes pour la seule ostentation, néglige d'exécuter un projet si utile. Le modèle a supporté un poids de 3,540 pouds de Russie, ou 118,129 liv. poids de marc, sans avoir le moins du monde plié, ce qui suppose une force de résistance beaucoup plus grande qu'il ne faudrait pour que le pont exécuté en grand, toute proportion gardée, pût soutenir le poids des voitures, ajouté au sien propre.

L'auteur de ce projet est comparable en tout au charpentier suisse qui a bâti le pont de Schaffouse. Il doit tout à son propre génie. Vis-à-vis de la boutique où il était apprentif une horloge de bois excitait sa curiosité; à force de l'examiner il en comprit le mécanisme; sans aucun secours il en construisit une pareille. Ce succès l'encouragea à entreprendre de faire des horloges de métal et des montres. L'impératrice Catherine, instruite de ses talens, le prit sous sa protection. On a de lui une montre à répétition qui est à l'académie des sciences, et qui est de la grosseur d'un œuf. L'intérieur représente le sépulcre du Sauveur, avec la pierre qui le fermait et un soldat en faction. Tout-à-coup la pierre disparaît et la sentinelle tombe; l'ange arrive, les femmes entrent dans le sépulcre et on entend chanter le cantique de la veille de pâques. C'est un ouvrage sans utilité, mais curieux sans doute, quoique bien inférieur au seul projet du pont dont j'ai parlé.

Commerce. Il est, pour la plus grande partie, dans la main des *Anglais*, qui, après avoir fait une grande fortune, s'en retournent dans leur patrie. On voit encore plus d'Allemands, mais ils font rarement de grandes affaires, et d'ailleurs ils restent pour la plupart dans le pays; on peut les regarder comme sujets de la Russie. En 1790, on comptait à Pétersbourg 28 maisons de commerce anglaises, 7 allemandes (sans compter celles prussiennes), 2 suisses, 4 danoises, 6 hollandaises, 4 françaises, 2 portugaises, une espagnole et une italienne; il y avait en outre 12 négocians, désignés sous le nom de bourgeois, 106 membres du premier corps de métiers, 46 mar-

chands en détail étrangers, et 17 appartenant à d'autres villes. Les négocians étrangers sont divisés en deux corps, appellés *factoreries* : l'une composée d'anglais seulement, l'autre négocians de toutes les autres nations, et principalement de hollandais et d'allemands. Ces factoreries sont des associations ou espèces de communautés, qui s'assemblent une fois l'année régulièrement, et plus souvent quand le besoin le demande : elles ont un président à leur tête; ou des consuls, comme chefs des négocians de leur nation, président à leurs assemblées respectives. L'objet de l'établissement de ces factoreries est fondé sur la nécessité où l'on est de soutenir les droits du commerce auprès des tribunaux du gouvernement. Les moyens qu'il faut employer pour cela, étant de nature à coûter des frais, la factorerie s'impose les sommes nécessaires et les répartit sur ses membres : on les évalue ordinairement à un huitième pour cent sur le total des affaires.

Malgré tout ce que le gouvernement fait pour accroître l'éclat de sa résidence, peu de Russes nationaux ont établi des maisons de commerce à St.-Pétersbourg; cependant on y voit arriver presque toutes les marchandises que la Russie exporte, et c'est également par cette voie que la Russie reçoit la plupart de ses articles d'importation. Voici la manière dont ce commerce se fait. A une certaine époque, les marchands de la Russie centrale, ou plus souvent leurs commis, leurs esclaves, quelquefois de simples paysans (*mougiks*) à longue barbe, se rendent à St.-Pétersbourg, où ils traitent avec les négocians étrangers pour les objets qu'ils ont à vendre ; en même tems, ils reçoivent d'avance la moitié du prix de ces objets, et ils passent un contrat par lequel ils s'engagent à les délivrer le printems ou l'été suivant, tems où les barques viennent à Pétersbourg par le canal Ladoga ; à l'arrivée des marchandises, leur qualité est examinée par des courtiers-jurés. Quelquefois les négocians étrangers vendent leurs articles d'importation directement à des marchands russes, ou bien ils les confient à des petits marchands qui vont les vendre dans d'autres villes ; dans l'un et l'autre cas, le Russe qui s'en charge, ne s'oblige à les payer que dans 6 ou 12 mois, et souvent plus tard.

Il s'en suit que le marchand russe est payé d'avance de

ce qu'on exporte de chez lui, et qu'il achète à crédit ce qui y est importé. A l'abri des dangers de la mer, il reste aussi exempt des difficultés de la douane, de même que du soin de charger et de décharger les vaisseaux.

Il y a plus; le négociant étranger ne peut vendre en détail ses marchandises sans acheter le droit de bourgeoisie; il est obligé de les déposer dans les magasins des douanes; il est forcé de payer une moitié des droits en écus de Hollande et de supporter une perte considérable sur le change (1). Les droits sont plus forts pour les marchandises apportées sur des bâtimens étrangers, que sur ceux qui viennent sous pavillon russe (2). Les affaires litigieuses du commerce sont en Russie extrêmement longues et dispendieuses.

La visite des vaisseaux, le transport des marchandises dans les magasins du gouvernement; en un mot tous les embarras qui accompagnent le commerce dans une ville maritime, ont lieu principalement à Cronstadt, et dans le *Wasili-Ostroff*: là sont la bourse et la douane; et sur une petite île située entre Wasili-Ostroff et l'île de St.-Pétersbourg, on voit les grands magasins pour le chanvre, les suifs, les huiles et autres; la couronne les loue fort cher.

Il y a si peu de mouvement dans les autres quartiers de Pétersbourg, qu'un étranger qu'on y transporterait tout-à-coup, ne pourrait jamais s'imaginer qu'il est dans la principale ville de commerce de l'empire russe.

Les plus riches négocians de cette capitale ont leurs demeures et leurs comptoirs dans le plus beau quartier; leurs maisons, leurs portes d'entrée, leurs cours ne sont pas,

---

(1) La *rixdaler* ou écu de Hollande coûtait, en novembre 1791, un rouble 88 copecks; elle a été depuis à 200 copecks; la douane la reçoit pour 1 rouble 25 copecks; ainsi, lorsqu'on payait 1,000 roubles, les 500 qui doivent être payés en espèce coûtaient 751 roubles environ; la somme totale coûtait 25 pour $\frac{0}{0}$ de plus. (*Voyage de deux Français*).

(2) Pour se former une idée de l'énormité des droits, il suffit de citer les exemples suivans: Un baril d'eau-de-vie de France, contenant 40 bouteilles, paye 20 roubles; une rame de papier à écrire, 5 roubles; une bouteille de vin de Champagne, 70 copecks. (*Le Nord littéraire, politique*, etc., n°. 5, 1798).

comme à Hambourg, encombrées par des balles, des marchandises et des monceaux de bois. Là, excepté le comptoir, rien n'offre la moindre trace d'affaires mercantiles ; chaque négociant a un de ses commis qui est particulièrement chargé des affaires de la douane.

Nous n'avons point de notices sur les importations et exportations des années 1798—1800 : ainsi, nous ne pouvons pas former une estimation sur le bilan moyen des dix dernières années. D'ailleurs, dans cette décennie, trop de circonstances extraordinaires se sont réunies, pour que l'on puisse tirer une conséquence générale de l'*accroissement* momentané des exportations de la Russie. Il n'en est pas ainsi de l'augmentation des importations : comme elle n'est que le résultat d'un luxe croissant dans l'intérieur de l'Empire, elle doit se soutenir et s'accroître.

En 1791, année qui peut être regardée comme ordinaire, en comparaison avec celles qui l'ont suivie, on remarque, parmi les exportations de Saint-Pétersbourg, les articles suivans : fer, 2,646,132 pouds ; chanvre, 1,850,672 pouds (depuis 1780—1790, terme moyen, 2,498,950 pouds) ; lin, 94,920 pouds (en 1786, plus de 470,000 pouds) ; suifs et chandelles, 661,708 pouds (en 1789, près de 1,100,000 pouds) ; huile de chanvre et de lin, 144,865 pouds ; cuirs, 121,356 pouds ; nappes, 442,038 archines ou aunes russes ; toile large, 38,992 archines (en 1786, 139,134 archines) ; toile étroite, 69,954 archines (en 1789, près de 650,000 archines) ; toile imprimée et rayée, 14,071 ; toile d'emballage, 1,163,722 archines ; calmandes, 1,032,750 archines ; toiles à voiles, 38,382 pièces (42,741 en 1786) ; potasse, 86,031 pouds ; caviar, 16,893 pouds (27,047 en 1789) ; mâts, 1,162 (le terme moyen de 1780—1790 est 1,456) ; planches, 3,523,221 ; nattes ; 271,825 ; peaux de lièvre, 1,325 sacs ; 618,248 pièces ; peaux de petits gris, 3,325 sacs, 130,168 pièces. Les autres articles sont le tabac, la cire, les soies de porc, les crins de chevaux, les poils de vaches, diverses fourrures, les dents de poissons, le savon, l'huile de poisson, le goudron, la poix, la résine, divers bois, blés et graines.

Les importations de Saint-Pétersbourg consistent en sucre (3 millions de roubles en 1797), café, fruits, épiceries, vins, eaux-de-vie, draps (6 millions et demi en 1796), étoffes de coton et de laine, soieries (cela diminue), toiles d'Hollande (101,787 roubles en 1794), faïence anglaise, glaces de France, quincailleries, bijoux, diamans, livres, gravures (110,000 roubles avant les tems de Paul Ier.), chevaux anglais, porter et bierre anglaise (368,000 roubles en 1794), faucilles et quelques autres articles de moins d'importance.

D'après une estimation faite de 1774 à 1784, il se rend annuellement à Pétersbourg, par le canal de Ladoga, 2,861 grandes barques, 797 demi-barques, 508 *yackts* ou bateaux à un mât, 1,113 chaloupes, 6,739 radeaux de bois de charpente. En 1791, avant la dernière guerre qui a tout bouleversé, il est sorti de Pétersbourg par mer 1,038 vaisseaux, dont anglais, 526; français, 70; danois, 62; espagnols, 62 (en 1785, 8; en 1787, 28); suédois, 55; prussiens, 51; hollandais, 27 (en 1789, 47); lubecquois, 43; de Rostock, 25; américains, 20: le reste, de diverses nations.

État des Beaux-Arts. — Nous avons déjà, en parlant des édifices et monumens publics, rectifié les exagérations de ceux qui citent Pétersbourg comme une autre Corinthe. Il règne dans cette ville beaucoup de faste et d'ostentation; mais, quoiqu'en disent beaucoup de bonnes-gens, le Dieu du goût n'a pas encore transféré son siége sur les bords de la Néva. Proportion gardée, on voit même moins de cabinets particuliers que dans aucune autre grande ville du Nord, si ce n'est à Hambourg: celui du comte *Stroganof* est le seul qui soit bien choisi. Les seigneurs russes, en général, n'achètent des tableaux et des statues, que parce qu'ils ont vu que les Anglais en font de même. Rien de plus rare parmi eux que des connaissances ou du goût; leur crédulité, à l'égard des productions de l'art, a, depuis long-tems, fait de la Russie une mine d'or pour tous ces brocanteurs italiens qui parcourent l'Europe, en offrant aux riches amateurs de méchantes croûtes, qu'ils ont soin de décorer des noms de Raphaël, de Titien, de Corrège. Tout ce qui passe pour venir d'Italie, est admiré sur parole en Russie.

L'*académie des arts* est une très-belle institution : elle possède une collection très-complette de copies des antiques : les revenus actuels de l'établissement sont entre 60—80,000 roubles ; cette académie a de très-habiles professeurs. Non-seulement elle offre une école complette pour les arts ; mais en même-tems une école d'éducation. L'influence des intrigues et des cabales, empêche cette institution de remplir parfaitement son but.

Parmi les peintres natifs de Russie, on nomme *Ackimof* et *Lewitzky* ; parmi les sculpteurs, *Schubin* ; parmi les graveurs, *Scaradoumof* : ce dernier seul a un talent distingué. Les peintres *Grot*, allemand ; *Doyen*, français ; le célèbre sculpteur en bois *Swartz*, allemand ; l'architecte *Quaringhi*, italien, et le statuaire *Falconet*, français, voilà les artistes auxquels la Russie doit ce qu'elle possède d'objets dignes d'attirer la vue des connaisseurs.

La Russie est, à l'égard des arts, comme dans toute autre branche de la civilisation, le pays le plus arriéré du Nord : c'est cependant le pays du Nord où l'on trouve les plus grandes fortunes particulières. Ceci est une preuve que les beaux-arts même, tous frivoles qu'ils paraissent, sont dans une liaison intime avec le progrès des lumières et de la liberté.

Musique de cors-de-chasse (1).—Cette musique est, parmi le petit nombre des choses en Russie, qui méritent réellement quelqu'admiration. Cependant la gloire de l'invention n'en appartient point aux Russes ; l'inventeur de cette musique est un natif de Bohême, nommé *I. A. Marosch*, né en 1719. Il vint habiter Pétersbourg en 1748 : il entra successivement au service du grand-chancelier Bestuchef et à celui de l'impératrice Elizabeth. Il est mort en 1794.

Les instrumens qu'on emploie dans cette musique sont des

---

(1) L'article sur cet objet, dans le *Voyage de deux Français*, est intéressant ; mais un ouvrage allemand, *sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la musique de chasse russe*, par le professeur *I. C. Hinrichs*, Pétersbourg 1796, avec gravures, nous a mis en état de donner des notions plus positives. M. *Hinrichs* a connu l'inventeur de cette musique ; il a même consulté ses manuscrits.

cors, les uns longs et droits, les autres plus ou moins courts et recourbés; mais chacun ne donne qu'un seul *ton*. Ces tons sont au nombre de *quatre-vingt-onze*: par conséquent il faudrait un nombre égal d'individus pour l'exécution, si quelques-uns d'entre les musiciens, n'ayant que fort peu à faire, ne pouvaient commodément soigner deux ou trois cors à-la-fois. Quarante individus suffisent pour l'ordinaire.

Le musicien peut ignorer et ignore souvent la note qu'il fait, il suffit que le maître de musique compte les mesures bien ostensiblement, afin que chacun soit averti que son tour vient. Il faut trois ans pour former un orchestre; car tout dépend de l'extrême précision et d'un parfait ensemble. On a porté cette musique à un tel degré de perfection, qu'on a donné parfaitement des *quatuor* et des *quinque* de *Mozart*, de *Haydn*, et même des concerto très-difficiles de *Giornovichi*. Tout, jusqu'aux fredons, est rendu avec la plus grande prestesse et exactitude. Il y a des cors qui descendent plus bas que les cors ordinaires, et qui rendent des sons plus tremblans; c'est ce qui fait agir cette musique avec tant d'effet, même sur les auditeurs éloignés.

Si l'on voulait comparer cette musique à une autre plus connue, un grand orgue serait le seul terme convenable de comparaison; mais elle a sur l'orgue l'avantage de pouvoir mieux faire accroître, décroître, même expirer le son. Entendue de loin, elle ressemble à l'harmonica. Ce qui étonne le plus, c'est l'exacte exécution des *rinforzando*, *sforzando*, *mf.*, *pf.*, *cal.*, etc., c'est l'appui fort, et cependant doux, sur les notes lentes et décroissantes; ce sont les doubles accords extraordinaires. Les passages pathétiques réussissent le mieux. Une nuit calme, une belle soirée d'été, voilà le tems qu'il faut pour que toute la magie de cette musique se développe. Dans un tems calme, on l'entend souvent à 4 ou 5 werstes (une lieue et un quart), et même, pendant une nuit tranquille et d'un lieu élevé, l'on a pu l'entendre jusqu'à 7 werstes, ou près de 2 lieues.

Il serait difficile d'établir un semblable orchestre dans tout autre pays: car, où trouver des hommes qui voudraient faire, pendant dix ou vingt ans, un *ut*, un *ré*, jusqu'à ce qu'ils aient atteint une perfection machinale?

Spectacles. — M. *Stahlin*, allemand, a écrit l'*Histoire du Théâtre russe*, en un volume ; nous n'y trouvons pas de quoi faire un petit chapitre. *Sumarokow* est le seul auteur tragique qui ait montré quelque talent. Parmi les auteurs modernes, on nomme *Wisin* et *Cheraskow*. L'art dramatique a été créé en Russie par *Wolkof*, que les Russes appellent leur *Garrick*.

Il y a à Pétersbourg un opéra français, où le beau monde va admirer des danseurs fort médiocres et des voix usées. L'opéra italien, qui jouissait d'une célébrité méritée, fut supprimé pendant la dernière guerre contre les Suédois. Rien de plus magnifiquement absurde que les ballets. Dans celui de *Didon*, on voit paraître *dix-huit chevaux* montés, et qui défilent sur le théâtre ; dans celui de *Médée*, le char de cette magicienne est *traînée par les Furies ;* et, au moment où elle doit faire écrouler les voûtes du palais, elle touche le char avec sa baguette, et fait partir un superbe *feu d'artifice*. Des choses semblables paraissent très-belles aux Russes, même à ceux qui ont voyagé.

M. *Kotzebuë* fut quelque tems chargé de la direction de la comédie allemande, et ce spectacle continue encore à être le plus fréquenté de Saint-Pétersbourg. Il y a une école uniquement destinée à l'*art théâtral*. Les élèves sont des deux sexes, et choisis dans les classes inférieures du peuple, ou souvent encore dans l'hôpital des enfans-trouvés.

Mœurs et vie sociale. — Tous les plaisirs de cette ville sont concentrés dans *les clubs* : il y en a pour chaque nation ; les Anglais, les Allemands et les autres étrangers, qui forment une si grande partie de la population, se tiennent isolés les uns des autres. Ils s'accordent tous sur un seul point ; savoir, *de ne point admettre de Russes dans leur société*. Cette exclusion injurieuse regarde sur-tout les militaires.

Les *deux Voyageurs français*, dont nous avons souvent cité le témoignage, trouvèrent, en 1791, la cour beaucoup moins brillante que l'on ne l'a dépeinte dans plusieurs ouvrages. La noblesse n'aime pas le séjour de Saint-Pétersbourg, et l'on n'y voit guères que ceux qui sont attachés à la cour par leurs charges. Voici quelques traits du tableau que fait M. *Fortia de Pilles* de la noblesse russe, et

que d'autres hommes instruits et impartiaux, qui ont vu la Russie, confirment presque sur tous les points.

« Les hommes instruits sont extrêmement rares, à cause de la mauvaise méthode d'éducation. Celle dans les établissemens publics est nulle (1), et celle particulière est souvent confiée à des aventuriers, français ou autres, sans aucun mérite, et que l'on choisit souvent sur la recommandation d'un perruquier ou d'une marchande de modes.» — « La conversation de presque tous les Russes est aride, sans liaison et sans intérêt; parce qu'ils n'ont en général aucune connaissance, même superficielle, des arts, des sciences, de l'histoire, de tous les objets en un mot, qui plaisent à l'homme instruit; parce que la nature de leur gouvernement s'oppose à ce qu'il en soit jamais question, non plus que de tout ce qui a rapport à l'administration». — « Les Russes profitent rarement par les voyages qu'ils font en Europe; ils ne font souvent que courir la poste sur les chemins et les plaisirs dans les capitales.» — « Les jeunes Russes, sachant presque tous le français, pourraient s'instruire en lisant; mais ils ne lisent que des recueils de chansons et autres bagatelles du jour (2); même pour cette lecture ils ne trouvent d'autre moment que celui de leur toilette. — » La toilette est la grande occupation de la jeunesse (3). »

« Les seigneurs russes affichent un grand luxe (c'est selon nous, le seul point dans lequel on puisse comparer la Russie

---

(1) *Alexandre Ier.* vient de se faire présenter un nouveau plan d'établissemens d'éducation et d'instruction publique.

(2) Dans les autres pays on affecte moins de parler et d'écrire en français. La raison en est fort simple; en Allemagne, en Danemarck, en Suède, la langue nationale est cultivée et consacrée par de bons ouvrages; on se sent par conséquent moins entraîné à lire des onvrages étrangers. Néanmoins les *classiques*, français ou anglais, sont plus connus et mieux appréciés dans ces pays qu'en Russie.

(3) *Extrait de la gazette de Pétersbourg*, dans celle de *Mittau*, n°. 70. année 1797. « S. M. Impériale (alors *Paul Ier.*) a transféré le lieutenant N. N. dans un autre régiment, à cause de son » ignorance, de sa paresse et de sa négligence, défauts dont il a » contracté l'habitude auprès des princes *Potemkin* et *Subow*. »

avec les autres pays civilisés) ; leur magnificence consiste à tenir table ouverte et dans une multitude de domestiques des deux sexes. — Ces domestiques ne sont que des paysans serfs qu'on arrache de la charrue; leur entretien coûte peu de chose ; richement vêtus dans les occasions d'éclat, ils ont à peine des souliers le reste de l'année. — Le luxe de la table est poussé très-loin ; la dépense en est exhorbitante, presque tout venant du dehors. Les fruits sur-tout sont d'une cherté excessive ; les melons et les raisins viennent d'Astrakan, c'est-à-dire, de 700 lieues. »

« Dans aucun pays on ne voit une aussi grande profusion de diamans, qu'ici. — Les femmes en sont couvertes dans les jours de cérémonie, ils sont souvent étalés sans goût et sans choix ; mais ce sont des diamans, et cela suffit. »

« Les jeunes dames de Pétersbourg et de Moscou cultivent beaucoup la musique ; elles parlent presque toutes le français ; mais il en est peu qu'on puisse dire instruites. Quelques unes qui passent pour aimables, seraient ailleurs très - médiocres. L'usage du rouge et du blanc n'est dans aucun pays plus généralement répandu. »

« Le *jeu* est chez les seigneurs russes une affaire d'ostentation et de nécessité, par l'habitude qu'ils contractent si aisément de ne rien faire ; d'où il suit nécessairement qu'ils jouent gros jeu, et qu'ils jouent toujours. A cela joint encore l'appât du gain, plus puissant peut-être sur cette nation que sur toute autre. Les jeux, soit de hasard, soit de commerce, y sont fort dispendieux, au-delà même de ce que peut soutenir la fortune de beaucoup seigneurs russes. »

« Dans les assemblées la conversation est absolument nulle : dans l'intervalle des parties, ou pendant le souper, elle roule sur le dernier bal, ou sur l'opéra du lendemain. On trouvera dans ce choix quelque ressemblance avec nos conversations parisiennes ; mais ce qui constitue une grande différence entre une société de trente personnes à Paris et à Pétersbourg, c'est que dans la première, on en rencontrera plusieurs avec qui on pourra causer d'autre chose, au lieu que dans la seconde, il n'y en aura pas deux. Quand les russes ne jouent pas ils dorment ; ceux des classes inférieures ont de plus l'occupation de boire. »

« On veille très-peu : les *bals* publics de nuit commencent et finissent plutôt qu'ailleurs. Cependant on se lève tard, et nombre de gens font la méridienne. L'hiver se passe en entier dans les maisons ou dans les voitures. On citerait beaucoup de femmes qui n'ont pas marché trois heures depuis dix ans. Le défaut d'exercice, joint à l'habitude de dormir et de manger à toute heure, produit en général chez les Russes l'épaississement du sang, et les maladies très-communes qui en dérivent. »

« La *danse russe* est fort agréable ; nous l'avons vu exécuter à Paris dans une grande perfection, mais avec quelques différences : sans déprécier les talens de nos danseurs, nous pensons que ces différences ne sont pas à l'avantage des virtuoses français, qui dansent mieux, sans doute, mais qu'on peut soupçonner de posséder moins parfaitement une danse nationale que les Russes eux-mêmes. Cette danse est d'un genre qui ne permet guères à des femmes honnêtes de l'exécuter fidèlement sans blesser la décence. Cependant on la voit danser dans des sociétés particulières. »

« La cour de Russie passe dans toute l'Europe pour être extrêmement brillante ; elle ne mérite pourtant pas cette réputation : presque tous les hommes y sont en uniforme, et le nombre des femmes est loin d'être assez considérable pour l'emporter sur les principales cours étrangères, comme on serait porté à le croire sur la foi de quelques écrivains, qui se sont plû à le publier. »

« Dans les amusemens de la cour, les mascarades et autres fêtes publiques, on admet tous ceux qui sont décemment habillés, et même les bourgeois, sans faire, lorsqu'on s'y présente, aucune question sur la naissance ou le rang. Les jours de cour, tous les sujets ont aussi un libre accès. »

Nous devons remarquer ici, à l'honneur de l'empereur régnant, que l'ancien usage des génuflexions et de plusieurs autres cérémonies gênantes, rétabli par Paul Ier., a été, si non tout-à-fait aboli, du moins considérablement restreint.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES LETTRES. La langue russe, belle et riche de son propre fonds, a l'avantage de trouver, au besoin, de nouvelles richesses dans la langue esclavone, qui lui a donné

donné naissance ainsi qu'à celle polonoise et bohémienne; ces trois langues se ressemblent à-peu-près comme les différens dialectes de l'Espagne. Elles renferment un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son. Elles sont débarassées d'articles; elles admettent facilement des mots composés. La langue russe est la plus douce des trois; nous avons entendu une dame française, qui avait séjourné à Moscou, chanter des romances russes, et le son du russe nous paraissait presque aussi harmonieux que celui de l'italien et du suédois.

Mais la langue russe a trois désavantages marqués; l'un c'est de ne pas avoir de règles bien fixes, faute de chefs-d'œuvre, dans lesquels l'on pourrait chercher des principes sûrs et constans; les dialectes parlés diffèrent tous ensemble plus ou moins de la langue écrite. Le second desavantage provient de ces quarante-un caractères mi-grecs dont les Russes se servent, et des sons particuliers dont la langue russe est remplie. Il n'y a aucune langue vivante dont il soit plus difficile d'apprendre l'alphabet et la prononciation. Ce désavantage ne se fait proprement sentir qu'aux étrangers; mais il y en a un qui gêne même les Russes; c'est le manque presque total des *termes abstraits*. Pour tout ce qui est sans corps et sans forme, et qui ne tombe pas sous les sens, la langue russe est presque absolument muette ou insignifiante. A défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées et compliquées, on est obligé d'introduire dans la langue naturelle un mélange bizarre de différens dialectes ou jargons; même les noms de beaucoup de métiers et de plusieurs dignités sont empruntés, les uns de l'allemand, les autres du français.

La forme du gouvernement s'oppose à ce qu'il y ait en Russie des orateurs. Ce n'est donc que sous la plume des *historiens* et des *poètes* que la langue a pu se perfectionner.

Mais d'abord, comment écrire l'histoire dans un pays d'où la liberté politique a toujours été exilée? Les Russes ont des chroniqueurs, pas un seul historien. Le premier annaliste russe naquit à *Bielo-Ozero*, en 1056. A l'âge de dix-huit ans, celui-ci entra dans un monastère, et prit le nom de *Nestor*. Sa chro-

nique est écrite d'un style simple, et quelquefois éloquent; elle finit en 1115. Il n'a pas oublié de consigner dans son histoire les phénomènes célestes, les éclipses, l'apparition des comètes. Ses continuateurs ont eu le même soin. M. *Muller* observe que *Nestor* et ses continuateurs, forment une suite telle que peu de nations pourraient se vanter d'en avoir de semblable pour une période si longue et si ancienne. Mais, selon nous, *Nestor* ne peut être comparé ni avec *Saxo Grammaticus* pour le style, ni avec *Snorro* pour la sagacité; la Scandinavie sera toujours le seul pays qui ait eu des historiens, dignes de ce nom, dans le moyen âge. Depuis Nestor, la Russie ne peut nommer aucun auteur tant soit peu remarquable avant le règne de Pierre-le-Grand. *Théophile Procopoitsch* écrivit une biographie très-partiale de ce fameux Czar; le prince *Kilkof* composa un abrégé de l'histoire de la Russie. Le prince *Scherbatof*, sous le règne d'Elisabeth, publia le premier une histoire russe, complette et estimée par son impartialité et son exactitude. Nous devons distinguer parmi les auteurs vivans, MM. *Gollikow* et *Mussin-Puschkin*; le premier a donné une histoire de Pierre Ier., en 33 vol. in-8°. En rendant justice au zèle de ces auteurs russes, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire que tout ce qu'on sait en Europe sur l'histoire de la Russie, est dû à trois savans allemands, *Muller*, *Bachmeister* et *Schloezer*, noms illustres et qui rappellent à-la-fois le savoir le plus profond et les recherches les plus laborieuses; nous y joindrons celui du suédois *Thunman*.

A l'égard de la poésie des Russes, ils n'avaient autrefois que des chansons et un recueil de pseaumes composés par un moine. Les muses, comme dit le poète Cheraskof, attendaient le règne de Pierre-le-Grand, pour paraître en Russie. Lomonosof et Sumorokof furent les premiers qui se distinguèrent.

Lomonosof, né en 1711, sur les bords de la Dwina, était grammairien, rhéteur, historien, physicien et chimiste. Il s'est distingué dans divers genres de composition; mais ce sont sur-tout ses odes qui lui ont assuré le premier rang entre les poètes russes. Il a pris Pindare pour modèle, et a craindre le sort d'Icare. On peut dire que ce qu'il a

le mieux saisi dans son modèle, c'est le défaut de plan et l'enflure. On trouve dans le recueil de ses œuvres, un poème sur Pierre-le-Grand, une poétique, une rhétorique, des panégyriques, des morceaux d'histoire, des traités sur la physique, la chimie, l'astronomie, etc.; ce qui prouve au moins la haute idée qu'il avait lui-même de la facilité de son talent et l'universalité de ses connaissances.

Sumarokof a été appelé avec raison le fondateur du théâtre russe. Fils d'un gentilhomme, il était né à Moscou, en 1727. Ses premières productions furent des chansons galantes, des idylles et des fables. On a eu l'impertinence de comparer celles-ci aux apologues de *Lafontaine*.

A l'âge de ving-neuf ans, il se donna tout entier à la tragédie; ce fut le fruit de l'enthousiasme que lui avait inspiré Racine, dont il aimait les ouvrages avec passion Il donna alors sa tragédie de *Korf*, qui est en quelque sorte la première pièce russe. Ce phénomène littéraire excita l'attention d'Elisabeth; elle voulut qu'on la représentât en sa présence sur un petit théâtre de la cour. Les applaudissemens qu'obtint l'auteur l'encouragèrent à se livrer à son génie; il fit paraître successivement un grand nombre de tragédies, de comédies, et quelques opéra.

Sumarokof voulut imiter Racine; mais il négligea de fouiller la mine d'où l'auteur d'Andromaque a tiré tant de trésors: il négligea l'étude de l'antique; il fut donc nécessairement médiocre, comme tous les imitateurs des auteurs modernes. Il voulut être sage comme Racine, il fut froid; il ne créa aucun caractère, et sa scène manqua de mouvement. On estime son style pour la pureté et l'élégance.

Sumarokof n'eut à se plaindre ni de son siècle, ni de son pays. Elisabeth l'éleva au grade de brigadier, le fit directeur de son théâtre, et lui donna une pension de 2,500 roubles. Catherine le fit conseiller d'Etat, lui donna l'ordre de S.-André; en un mot, le combla d'honneurs et de bienfaits jusqu'à sa mort, qui arriva en 1777, à Moscou, dans la cinquante-unième annee de son âge. L'exemple et le succès de ces deux écrivains, ont éveillé parmi les Russes le goût de la poésie et des lettres. Parmi un essaim de versifi-

cateurs, à peine remarque-t-on deux ou trois hommes dont on puisse vanter le talent.

Michel Kerceskof, d'une famille noble, a, selon les Russes, excellé dans plusieurs genres : poèmes, odes, tragédies, comédies, fables, idylles, satires, rien ne lui était étranger ; mais son principal ouvrage est un poème épique en douze chants, en vers iambiques et rimés, intitulé : la *Russiade*. Le sujet en est la conquête de *Kasan* par Ivan II. Les saints de l'église grecque y jouent un grand rôle. Ce que nous avons lu nous a donné une idée peu favorable du reste. *Chéraskow* vient de publier un poème épique, intitulé : *Cadmus* et *Harmonia* ; ainsi qu'une imitation de Numa Pompilius, et quelques pièces dramatiques. Madame Chéraskow s'occupe de poésies légères. *Samoswanetz* et *Wisin* travaillent pour le théâtre. Enfin, *Karamsin* a écrit des contes dans le genre de Marmontel, qui ont été fort goûtés du public ; on en a traduit quelques-uns en français : ils sont bien écrits, et voilà tout. Quoique Karamsin soit l'auteur favori du public russe, il n'a point pu réussir à établir à Moscou un *Almanach des Muses* ; il en avait commencé un sous le titre d'*Aonides*. Ce fait indique assez clairement combien la Russie est en arrière des autres pays du Nord. *Berlin*, *Leipsick*, *Copenhague*, *Stockholm*, ont chacun, sous divers titres, leur almanach des muses, et souvent plus d'un. Ces sortes de recueils, à la vérité, ne valent pas grand chose ; c'est tout comme à Paris ; mais leur existence prouve que le goût des belles-lettres est répandu parmi une nation. En Russie on achète peu de livres, et l'on ne lit pas même ceux dont, par vanité, on orne ses bibliothèques. Un voyageur français parla du célèbre *Pallas* à un seigneur russe ; celui-ci lui demanda ce que c'était que ce *Pallas ?*

Le nom de ce savant voyageur nous rappelle ceux de *Gmélin*, de *Guldenstedt*, de *Géorgi*. Les noms de ces savans sont connus de l'Europe ; l'académie de Saint-Pétersbourg est à jamais célèbre par les mémoires que ces voyageurs ont fournis à ses actes, ainsi que par ceux d'*Euler*, pour les mathématiques ; de *Muller*, pour l'histoire ; d'*Æpinus*, pour la physique. Mais presque tous ces savans étaient étrangers ; la Russie n'a le mérite que de leur avoir ouvert une plus vaste

carrière (1); la Russie n'aurait pas même eu ce mérite sans une princesse allemande, sans Catherine II.

C'est la même chose, si nous demandions à qui nous devons tant d'ouvrages statistiques sur l'empire russe? A des Allemands, ou à des Livoniens, originaires d'Allemagne, et qui ont fait leurs études dans ce pays. Tels sont les *Busching*, les *Hermann*, les *Schloezer*, les *Hupel*, les *Storch*, les *Friebe*, et autres que nous avons si souvent cités dans le cours de cet ouvrage. On rend justice au zéle des Russes, qui, à l'instar d'un *Plestschcheiew*, d'un *Tchitchagow*, d'un *Kraschennikouw*, d'un *Szuiew*, ont publié des relations intéressantes sur leur patrie; mais leurs ouvrages ne sont que des ébauches, en les comparant avec les écrits cités plus haut.

Que conclure de tout ceci? Que les Russes manquent d'aptitude pour les sciences et les lettres? Non. A Dieu ne plaise que nous prononcions sur aucune nation une opinion semblable. Nous laissons aux *géographes et voyageurs anglais* le privilège, qu'ils se sont arrogés, de dire des sottises aux *nations en masse*. Mais, sans être injustes envers ceux, parmi les Russes, qui cherchent à rapprocher leur patrie des autres nations civilisées, nous devons consigner ici la vérité, que la Russie est plus arriérée, sous les rapports des sciences et des lettres, que même le Portugal; et que, dans tout ce qui regarde la culture de l'esprit, « *le plus grand Empire du monde en est le plus petit.* »

Voici encore quelques faits qui prouvent ce que nous venons de dire.

Le nombre des feuilles périodiques (2) qui paraissent dans tout l'empire russe, n'égale pas le *quart* de celles qui se publient dans la seule ville de Copenhague: il se réduit à quatre; savoir, *deux en langue russe*, l'une à Moscou, l'autre à Pétersbourg; et *deux en allemand*, l'une à Riga, l'autre

(1) D'ailleurs, il n'y a qu'un sot panégyriste de la Russie qui oserait dire que, par exemple, *Euler* ne serait pas devenu un grand homme sans les encouragemens qu'il obtint à St-Pétersbourg.

(2) Journal général de littérature étrangère, an 9, n°. 2, page 85.

dans la résidence. Cette dernière (*Petersburgische Zeitung*) est la plus intéressante des quatre.

A Saint-Pétersbourg, il y a des *imprimeries* appartenantes à la couronne, au sénat, au collége de guerre, à l'académie des sciences, au corps des cadets des mines, au corps des cadets de terre, et au corps d'artillerie.

A Moscou, il y a les *imprimeries* de l'université et du sénat.

Pour les publications qui concernent l'église, le synode en a une à St.-Pétersbourg, et une à Moscou; à Kiow, l'académie a aussi la sienne. Outre celles-là, la couronne en a encore une à Ekatarinoslaf, et une autre à Astrakan.

Les *imprimeries* particulières sont au nombre de trois à St.-Pétersbourg: il en existe, en outre, deux à Rével, une à Riga, une à Dorpat, une à Oberpahlen et une à Moscou.

Le premier livre imprimé en Russie, contient les actes des Apôtres, etc., édition de 1564. L'impression dura dix ans: elle fut exécutée par les imprimeurs *Fedaritch* et *Pierre Timofeyer*.

Catherine II déclara, dans les dernières annnées de son règne, l'*imprimerie* et la *librairie* professions libres. Cette grande princesse créa une commission chargée de faire traduire en langue russe les meilleurs ouvrages, anciens et modernes, et elle assigna une somme annuelle pour en faire les frais. Depuis 1768, époque de la création de cette commission, jusqu'en 1774, il y avait, par ses soins, quatre-vingt-trois ouvrages dont les traductions sont imprimées.

Mais ce que Catherine fit de mieux pour répandre la culture d'esprit en Russie, ce fut de tolérer l'introduction des livres étrangers. A peine Paul Ier. fut-il sur le trône, que l'empire russe s'isola pour ainsi dire du monde pensant: des prêtres et des censeurs furent placés sur toutes les frontières; ces douaniers de la pensée firent leur métier avec la plus grande rigueur et inflexibilité; les libraires finirent par ne rien faire venir de l'étranger; en même-tems, toutes les lettres tant soit peu suspectes furent décachetées à la poste; on permit à très-peu d'étrangers l'entrée du territoire russe; les jeunes Rusess qui étudiaient en Allemagne furent rap-

pelés, sous peine de confiscation de leurs biens et d'exil perpétuel. Enfin, toutes les mesures étaient prises pour empêcher le moindre rayon de lumière de pénétrer en Russie. Un des premiers actes du gouvernement d'Alexandre Ier., fut l'abolition de toutes ces ordonnances extravagantes. Ce jeune monarque a ordonné qu'il fut joint à la gazette de Pétersbourg une appendice destinée à répandre des connaissances libérales. Il s'occupe de l'amélioration de l'instruction publique; et tout fait présager que s'il se maintient sur ce trône périlleux, on verra luire sur la Russie un siècle des lumières.

Continuation du gouvernement de Saint-Pétersbourg. — En parlant de la capitale, nous avons été entraînés dans plusieurs digressions; nous continuerons maintenant la description des endroits remarquables que le gouvernement de Saint-Pétersbourg renferme.

Cronstadt, ville et forteresse dans l'île *Retusari*, qui est située dans le golfe de Finlande, à vingt-neuf werstes ou sept lieues de la citadelle de Saint-Pétersbourg, à trois lieues des côtes de la Carélie, et seulement à cinq sixièmes de lieue de celles de l'Ingrie (1). L'île a un mille géographique (une lieue et deux tiers) de long sur un quart de large. C'est un banc de sable formé probablement par le courant de la Néva, autour d'une petite chaîne de rochers granitiques. Elle était déserte jusqu'à ce que Pierre Ier., en 1710, entreprit d'en faire le principal port de sa marine, et le boulevard de sa nouvelle capitale. En effet, le seul passage par où les vaisseaux d'une certaine grandeur puissent approcher de Pétersbourg, est un canal étroit au sud de l'île, dont un côté est commandé par Cronstadt, et l'autre par Cronslot (2).

Cronslot est sur une petite île sabloneuse; c'est un bâtiment rond, environné de fortifications qui s'avancent dans l'eau. Les fortifications et le bâtiment sont en bois. On y entretient une garnison de cent hommes. Les vaisseaux obligés, pour arriver devant Pétersbourg, de passer entre Cronstadt et

(1) D'après *Busching*, dont l'exactitude est connue. *Coxe* donne les distances un peu autrement; mais il parait qu'il parle seulement d'après le coup-d'œil.

(2) Il y a néanmoins lieu à croire que la prétendue impossibilité de passer au nord de Cronstadt ne soit qu'une fable politique.

cette forteresse, ne le peuvent sans s'exposer au feu des batteries opposées : dans les autres passages, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau.

La ville de *Cronstadt* est bâtie à l'extrêmité orientale de l'île ; elle est défendue, du côté de la mer, par les fortifications du port, bâties en partie sur des pilotis (1), et du côté de terre, par des remparts. Les maisons sont la plupart construites en bois. Le petit nombre de celles qu'on remarque en face du port, sont de briques enduites de plâtre. Parmi ces dernières, on distingue l'hôpital de la marine, où sont élevés les *cadets de la marine*, au nombre de mille.

Aujourd'hui on compte dans l'île 30,000 habitans, en comprenant dans le nombre environ 12,000 matelots, et, 1,500 hommes de garnison. L'île a trois ports. Les vaisseaux de guerre hivernent dans celui dit du milieu ; celui qui est à droite, en entrant, sert à recevoir les vaisseaux qui sont en service ou qui doivent être équipes ; c'est ici la station principale de la marine russe ; elle est mal choisie, car les eaux douces font bien promptement pourrir les vaisseaux : à gauche est le port marchand, très-frequenté, parce que les bâtimens destinés pour Petersbourg s'y arrêtent, la barre qui est à l'entrée de la Néva n'ayant que sept pieds d'eau, et dix au plus lorsque le vent d'ouest souffle avec violence.

« L'ouvrage le plus intéressant qui soit à Cronstadt, est le » grand canal pour le radoub des vaisseaux. Il est au niveau » de la mer, et s'alimente de ses eaux. Il a 1,428 pieds an- » glais depuis la mer jusqu'aux portes par où entrent les vais- » seaux, et de-là jusqu'au bout, 910. Il forme une croix dont » le milieu est circulaire. Pour que les vaisseaux puissent » tourner et entrer dans les côtés, il reste à faire le côté droit » du prolongement de la croix ; lorsqu'il sera entièrement » fini, quatorze bâtimens pourront être contenus dans la » totalité d'une anse ; il en tient huit aujourd'hui. Sa profon- » deur totale est de 25 pieds ; sa largeur en haut, de 112 ; » 56 aux portes. Les côtés sont revêtus en pierres, et cet » ouvrage paraît fait avec beaucoup de soin. Le canal de- » mande 4 à 5 jours pour être mis à sec, s'il n'est rempli qu'à

(1) M. *V. C.* dit : *Par une jetée de piliers.* Ce serait-là une faible défense.

» moitié ; et neuf, s'il est entièrement plein : quinze jours » suffiront à peine lorsqu'il sera fini. L'eau s'écoule par une » bonde et tombe dans un bassin ou réservoir, d'où elle est » versée par une pompe à feu dans un canal qui la conduit à » la mer. Deux corps de pompe enlèvent ensemble 56 pieds- » cubes d'eau par coup ; ils en donnent au moins neuf par » minute, et jusqu'à quinze, à ce qu'on assure (1). »

Péterhof, à 26 werstes de Pétersbourg, le Versailles de la Russie, si l'on voulait s'en rapporter aux Russes ; les *deux voyageurs français* ont été d'une opinion bien différente ; des bâtimens irréguliers et d'une architecture médiocre ; une intéressante collection de portraits ; de vastes jardins avec de belles eaux ; la maison hollandaise de Pierre Ier. ; voilà ce qu'on y trouve à remarquer. La cour y réside pendant l'été. La route de Péterhof à Pétersbourg est bordée de maisons de campagne, dont quelques-unes très-jolies.

Oranienbaum, dix werstes plus loin ; ce château jouit d'un site magnifique et d'une superbe vue sur Pétersbourg, Cronstadt et le golfe. C'était le séjour favori de l'infortuné Pierre III, et l'on voit encore dans les jardins la petite forteresse, où il demeurait pour l'ordinaire avec ses troupes holsténoises.

Czarskosélo, à 22 werstes de Pétersbourg, sur la route de Nowogorod ; « par deux arcs de triomphe, on entre dans » une immense cour, où se présente la principale façade du » château, qui a 780 pieds, avec 79 croisées et 3 étages ; les » ailes 12 croisées. Cette façade est décorée, d'un bout à » l'autre, de colonnes et de pilastres corinthiens et composi- » tes ; il y a des cariatides entre les fenêtres, qui, de même » que tous les ornemens sans exception, sont dorées ; ce qui » est complètement ridicule ; de plus l'architecture est lourde » et d'un mauvais genre ; ce qui fait en tout qu'on peut regar- » der ce château comme le chef-d'œuvre d'un goût barbare » et sauvage (*Voyage de deux Français*). Au reste on trouve

(1) Cette description est tirée du *Voyage de deux Français*. *Busching* dit « que le canal forme une croix oblongue de 2 *werstes* » 50 *sagènes* de long, et avance dans la mer de 358 sagènes. Il » fut commencé sous Pierre Ier., en 1719, et ouvert, pour la » première fois, en 1752, sous le règne d'Elisabeth. »

dans le château et les jardins une infinité d'objets soit ridicules, soit précieux ou intéressans ; une salle revêtue en *lapis-lazuli* jusques à hauteur d'appui ; une autre toute entière en ambre jaune ; des pilastres en verre, ornés de papier doré par-dessous ; plusieurs cabinets et salles presque toutes entières en glaces, d'autres en porcelaine; un magnifique bain décoré de belles colonnes et de superbes vases en marbre, et jaspe de Russie ; la grotte avec le *Voltaire*, par *Houdon*, et une belle tête d'Achille, antique ; la grande *colonne rostrale* en l'honneur du comte Orlow, vainqueur des Turcs à Tchesme ; la pyramide en l'honneur du comte de Romanzow ; enfin la chapelle de Landskoi, de ce favori tant pleuré par Catherine II.

Paulozki, maison appartenante à l'impératrice douairière, mère d'Alexandre Ier. Rien n'égale le goût et le luxe exquis qui règne dans l'ameublement de cette maison, qui, d'ailleurs est de peu d'étendue. L'impératrice y a établi une colonie manufacturière.

Gatschina, séjour favori de Paul Ier. Outre le château, qui est d'une belle architecture et tout en pierres de tailles (chose rare parmi les châteaux de Russie), on y trouve une colonie considérable d'allemands protestans et catholiques.

Tchesmé, *Pella*, *Catherinenhof* sont encore des maisons impériales.

Schlusselbourg, petite forteresse au milieu de la Néva, à l'endroit où ce fleuve sort du lac Ladoga ; elle sert de prison d'Etat ; Iwan III y fut assassiné. La ville (1) qui a 3,100 habitans, renferme une manufacture de toiles peintes.

Jamburg, petite ville où Catherine II a voulu établir une grande colonie manufacturière d'allemands ; mais le projet a manqué. (Voyez l'article *Manufactures*, plus haut).

Ivanogorod, forteresse ancienne vis-à-vis de Narva.

Narva ; ville de commerce et place forte à l'embouchure de la Narowa, qui sert d'écoulement au lac Peipus. Quoique cette ville soit située sur la gauche du fleuve et par-conséquent

---

(1) M. *Fortia de Pilles* dit : « *Le village de Schlusselbourg*, car » il ne mérite guères le nom de *ville*. » Cela est sans doute vrai ; mais lorsqu'un endroit jouit du nom et des prérogatives de ville, le géographe est obligé de le lui laiser. Nous fesaons cette observation une fois pour toutes.

en *Esthonie*, elle ne dépend pas du gouvernement de Rével, mais immédiatement du sénat dirigeant à Pétersbourg. La ville ancienne est bâtie en pierres ; elle a été fondée par les Danois sous Waldemar II, dit le Victorieux ; dans la nouvelle ville les maisons sont construites en bois, avec les fondemens en pierre ; enfin le faubourg, habité par des Russes, est bâti dans la belle manière qu'on leur connaît ; c'est-à-dire, que ce ne sont que des cahutes de poutres. Narva était autrefois une ville anséatique et fleurissait par la liberté et le commerce ; elle fait encore des exportations considérables, sur-tout du bois et du lin.

Gouvernement de Rével.

Ce gouvernement comprend toute l'*Esthonie*, à l'exception de la ville de Narva ; le golfe de Finlande et la mer Baltique baignent ses côtes occidentales et septentrionales ; à l'est, le lac Peipus et la Narowa le séparent des gouvernemens de Pétersbourg et de Pleskow ; au sud, il est borné par la Livonie, ou le gouvernement de Riga.

Etendue : 304. 55 milles géogr. carrés, qui font 846 lieues carrées, moins quelques toises. Population ; 200,000 en tout, et 236 habitans par lieue carrée. Cercles : 1. *Rével* ou *Harrien*. 2. *Habsal*, ou province de *Wieck*. 3. *Baltischport*. 4. *Weissenstein*, ou *Jerwen*. 5. *Wesenberg* ou *Wierland*.

Le sol n'est pas très-fertile ; il est dans la plus grande partie ou léger et sabloneux, ou pierreux et marécageux. On y récolte de 10 à 11,000 lasts de seigle ; beaucoup de chanvre, point de lin ; on y entretient un tronpeau de chèvres d'angora.

La situation de ce pays est avantageuse pour le commerce, sur-tout pour celui d'importation et même de contrebande. En huit ans toutes les douanes ont rendu 1,722,423 roubles pour les exportations, et 3,240,110 pour les importations.

Rével, ville bien fortifiée sur un petit golfe, fondée en 1218 par les Danois, sous le règne de Waldemar-le-Victorieux. Elle est à 96 werstes de Narva, à 370 de Riga, et à 340 de Pétersbourg. Elle figurait autrefois parmi les villes anséatiques. Son commerce, alors très-considérable, est encore florissant : elle reçoit un grand nombre de vaisseaux étrangers dans son port, qui est beau, quoique d'un accès difficile, et

qui contient une grande division de la flotte russe. On a compté 10,653 habitans. Il s'y trouve une manufacture de glaces, une fabrique de cuirs, une de bas de soie, une d'amidon, une fonderie de cloches et de canons.

A un quart de lieue de Rével, sur le bord de la mer, est le jardin impérial d'*Ekatarinendal*, avec une maison de plaisance. Pierre Ier. lui a donné ce nom en l'honneur de son épouse.

Baltisch-Port, originairement *Rogerwick*, vaste et superbe port de mer, à 44 werstes de Rével. Les travaux de fortification, commencés sous Pierre Ier., en 1719, continués sous Elisabeth et Catherine II, ont été abandonnés en 1769, comme n'ayant pu réussir ; il faut construire une digue dans la mer, et il paraît qu'on s'y est mal pris.

Habsal, petite ville de 594 habitans, mais avec un bon port.

Wesenberg, 440 habitans ; *Werssenstein*, 370 habitans ; et autres misérables endroits de la même force.

Dagœ (nom danois ou suédois, qui dit *île du jour*), île habitée en partie par des Suédois ; elle a 9 milles géographiques de long sur 6 à 7 de large ; point de ville ; un bon port.

Gouvernement de Riga.

Ce gouvernement comprend la plus grande partie de l'ancien duché de Livonie. Il est borné au nord par l'Esthonie ; à l'est par le gouvernement de Pleskow et Polozk ; au sud par la Courlande ; à l'ouest par le golfe de Livonie. Le lac *Peipus* baigne une partie de ses frontières orientales : ce lac, appelé *Tchudskoi-Osero*, a 19 lieues de long, sans compter le lac de Pleskow, et 10 à 12 de large ; il s'écoule dans le golfe de Finlande.

On y compte, sur 938. 52 milles carrés, ou 2,607 lieues carrées, en tout 527,000 habitans, ou 202 par lieue carrée ; très-faible population pour un pays qui a le sol assez fertile et une excellente position pour le commerce. Les campagnes sont sur-tout dépeuplées ; et, en y venant par la Courlande, on est frappé de l'aspect désert que ce pays jadis si florissant a pris : la guerre, la peste, la famine et la domination russe l'ont réduit à ce triste état.

Les forêts de chênes et autres dont le pays était autrefois

abondamment pourvu, ont été ruinées, tant par la manière de bâtir que les habitans ont apprise des Russes, que par les essartemens. Ce qu'on appelle à présent forêts, ne sont, pour la plupart, que des déserts remplis de broussailles et de marécages. On y trouve des tourbières dont on ne fait aucun usage. Les carrières fournissent du marbre noir, de la pierre à chaux, du plâtre, des terres colorées. Les chevaux, bœufs, brebis et cochons sont d'une petite et mauvaise race. Il y a cependant quelques grands chevaux (restes de la cavalerie des chevaliers teutoniques); la chèvre y réussit très-bien. Les élans ont diminué en nombre; mais on trouve encore des lièvres, des gelinotes, des perdrix, des poules-d'eau à bas prix. La mer fournit de bon poisson, comme des plies, des moules, des petits harengs et autres.

Quoique l'agriculture soit dans un mauvais état, on récolte assez d'orge et de seigle pour en exporter des quantités considérables. On exporte encore du chanvre et du lin. Le houblon ne suffit pas. J'ai parlé des essartemens, comme ruineux pour le pays; ils sont de deux sortes: ou l'on coupe les bois sur l'endroit même, on les brûle, et ensuite on laboure la terre; ou, après avoir labouré un terrain, on y amène du bois, qu'on y met par rangées, qu'on couvre de tourbe, et qu'on brûle. Dans l'un et l'autre cas, ces terres, imbibées de cendres, rapportent la première année du froment ou de l'excellente orge; la seconde année, du seigle passablement bon, et la troisième, de la bonne avoine. Quelques-unes servent encore la quatrième, ou même la cinquième année; cependant leur produit est toujours de moindre qualité; elles sont ensuite absolument inutiles pour un espace de 15 à 20 ans. Une autre circonstance fatale à l'agriculture, c'est que les prairies sont presque toutes couvertes d'eau pendant l'hiver; ce qui rend la qualité du foin mauvaise.

On divise ce gouvernement en 9 cercles; savoir: 1. *Riga*; 2. *Wenden* (ces deux forment la Lettonie); 3. *Wolmar*; 4. *Walk*; 5. *Verro*; 6. *Dorpt*; 7. *Fellin*; 8. *Pernau*; 9. *Arensbourg*, ou l'*île d'OEsel*.

Riga, capitale de la Livonie, ville bien fortifiée, et située sur la rive septentrionale de la Dwina occidentale, à 3 lieues et demie de son embouchure, à 544 werstes de Pétersbourg. Latitude, 56 d. 57 m.; longitude, 41 d. 40 m. 30 s.

à l'est de l'île de Fer. Sa population s'élevait, en 1799, à 27,798 individus (1). Son hôtel-de-ville, construit en 1750, est d'une belle architecture ; ses églises sont belles ; son port est grand et sûr, mais ses rues sont étroites. Il y a sur la Dwina un beau pont de bateaux, auxquels les Russes donnent le nom de *pont vivant*. Le port de Riga est le second port de la Russie. Il y aborde annuellement de 700 à 900 vaisseaux, et quelquefois davantage. L'exportation consiste principalement en seigle, un peu d'orge et de froment, chanvre et lin, potasse, cire et miel, mâts, planches et autres sortes de bois. La rivière n'est pas assez profonde pour les grands bâtimens. Le commerce se fait presqu'en totalité sur des vaisseaux etrangers. Il y a même beaucoup de maisons étrangères établies dans la ville. L'importation est aujourd'hui peu considérable ; mais elle le deviendrait bientôt, si l'on exécutait le projet de réunir par un canal la Dwina et le Wolga ; ce qui mettrait Riga en communication directe avec la Russie centrale. Cette ville est presque sans industrie manufacturière ; une raffinerie de sucre, 2 fabriques d'amidon, une de clous, voilà tout ce que nous trouvons indiqué. La bourgeoisie entretient une centaine de soldats, un corps d'artillerie et quelques ingénieurs. Elle a son arsenal particulier, et jouit de quelques autres distinctions honorifiques. Le local de la ville l'expose à des inondations ; l'eau de la rivière est trouble et mal-saine ; les environs ne sont que des sables et des marais.

Dunamunde, petite forteresse à l'embouchure de la Dwina.

Wolmar, en latin, *Waldemaria*, petite ville de 1,900 ha-

(1) D'après M. *Karamsin*, dans son *Voyage*, cette population était composée ainsi qu'il suit :

	hommes.	femmes.	total.
Allemands.	6,025.	6,119.	12,144
Russes.	2,154.	1,746.	3,900
Polonais.	2,066.	1,607.	3,673
Livoniens.	2,965.	3,707.	6,672
Finlandais et Esthoniens.	151.	103.	254
Etrangers.	711.	192.	903
Juifs.	131.	121.	252
TOTAL. . . .	14,203.	13,595. en tout	27,798

bitans: elle tire son nom de Waldemar II, roi de Danemarck, qui, en 1220, remporta près cette ville une grande victoire sur les Livoniens.

Wenden, 700 habitans; *Fellin*, 660 habitans; *Werra*, 400 habitans, et autres misérables endroits portant le titre de villes. Il y en a qui restent encore en ruines depuis les terribles guerres entre les Suédois, les Russes et les Polonais, dont ce pays fut le théâtre dans le 17me. siècle.

Dorpt, ville autrefois anséatique très-considérable (1), détruite de fond en comble par les Russes en 1707, rebâtie en bois, et incendiée plusieurs fois : elle ne contient que 600 maisons, avec 3,600 habitans; mais sa foire annuelle est très-importante. Paul Ier. voulut y établir une université allemande pour les trois provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande; idée belle en elle-même, mais accompagnée de circonstances odieuses. L'exécution entière de ce projet paraît être abandonnée ou retardée.

Pernau, ville un peu fortifiée, peuplée de 1,920 habitans. Elle a un petit port, où il arrive par an une centaine de bâtimens : on y charge sur-tout du seigle.

Oberpahlen, château et bourg seigneurial, avec quelque industrie, et, entr'autres, une imprimerie.

L'*île d'OEsel* ne dépend presque point du gouvernement de Riga; elle a sa constitution particulière. Sa plus grande longueur est de 23 lieues, et sa largeur de 10 à 18. Le terrain, quoique pierreux, ne manque pas de fertilité. On y a compté dernièrement 31,496 habitans. La ville d'*Arensbourg* en renferme 1,200 : il y aborde une cinquantaine de bâtimens.

Gouvernement de la Courlande.

Cette province est située au sud de la Livonie et au nord de la Lithuanie et de la Samogitie, aujourd'hui gouvernement de Wilna. Son extrémité occidentale s'avance, comme un promontoire, entre le golfe de Livonie et de la mer Baltique : c'est proprement cette partie qui s'appelle *Courlande*, nom composé du mot allemand *land*, c'est-à-dire, pays, et d'un

(1) Dorpt a été fondée par les Russes en 1030, mais elle tomba ensuite au pouvoir des chevaliers Porte-Glaives. Gustave-Adolphe y fonda une université en 1632.

mot lettonien, *kur* ou *iur* (1). Le nom de *Semigalle*, dont la première moitié est, sans doute, le mot *semme*, ou *same*, ou *suome*, etc., qui se trouve dans toutes les langues d'origine finnoises, et qui veut dire, *pays* : quant aux deux syllabes *galle*, nous n'en savons rien, et les abandonnons à MM. les Bas-Bretons, qui n'y manqueront pas d'y voir quelque trace de celte.

Étendue, 452 milles carrés, ou 1,255 lieues carrées ; population, 404,266 individus en tout ; ce qui fait par lieue carrée, 322 habitans.

Les divisions nouvelles n'étant pas parfaitement connues, nous rapporterons celles que nous trouvons sur la carte de l'ouvrage de Storch aux anciennes.

	Divisions anciennes.	*Divis. nouvelles.*
A. Courlande propre.	1. Capitainerie de *Golding.*	1. Cercle de *Golding.*
		2. ——— *Liban.*
		3. ——— *Windau.*
		4. ——— *Hasenpoth.*
	2. ——— *Tuckum*	5. ——— *Tuckum.*

* Le *district de Pilten* ou *l'évêché de Courlande*, épars dans la Courlande propre.

B. Sémigalle.	1. Capitainerie de *Mittau.*	6. ——— *Mittau.*
		7. ——— *Bauske.*
	2. ——— *Seelburg.*	8. ——— *Fridrichstadt.*
		9. ——— *Jacobstadt.*

La Courlande est située entre le 56e. et le 58e. degrés de latitude septentrionale ; le climat est salubre, mais rude et sujet à des passages subits du chaud au froid ; on y a souvent des brouillards. Malgré cela, les hommes y sont robustes et y vivent long-tems.

Le terroir, à l'exception des environs de Windau et de Golding, est fort, gras et argilleux. La culture du lin est celle qui réussit le mieux ; quant à l'agriculture, on remarque une différence sensible, entre cette province et la Livonie ; les paysans de Courlande, soumis à des seigneurs éclairés et humains, sont moins malheureux. Les prairies sont en grande partie couvertes d'eau pendant l'hiver ; on prétend que cela leur sert d'engrais. C'est en conformité de cette opinion, que

(1) Dans les langues d'origine finoise, le *k* se mouille presque comme en suédois.

les

les habitans ensemencent de grains d'été pendant trois ans les marais desséchés; pendant trois autres années, ils y laissent rentrer les eaux et y mettent des poissons.

Les forêts sont remplies de gibier, la mer et les rivières de poisson. Il y a des carrières de marbre et des mines de fer et de charbon de terre, mais elles ne sont point exploitées. On trouve sur les côtes beaucoup d'ambre.

« La Courlande, dit M. *V. C.*, très-favorisée par la navi-
» gation, a, sur la mer Baltique, *cent lieues de côtes*, qui
» offrent plusieurs anses, plusieurs *baies*, et les excellens
» ports de Libau et de Windau. Ce dernier, que jamais ne
» ferment les glaces, deviendra sans doute un jour la station
» des flottes russes. Il sera aisément mis en état de conte-
» nir cent vaisseaux de ligne, etc., etc. »

Il est fâcheux que cet auteur abuse de son style facile et élégant, pour nous débiter tant de romans statistiques dans le genre russe. L'excellent port de Libau ne reçoit que des bâtimens légers; celui de Windau n'est pas absolument exempt de glaces; et tout ce qu'on a dit de la possibilité d'en faire une station pour *quelques* vaisseaux, et non pas pour *cent*, repose sur des aperçus vagues, faits sans sonde et sans compas; il y a plus, les *cent* lieues de côtes doivent, d'après toutes les cartes, russes ou autres, être réduites à *soixante*; sur ces soixante lieues, on ne trouve aucune baie, mais seulement de petites anses de peu d'utilité pour la navigation. Les avantages de la Courlande ne sont donc rien moins qu'extraordinaires.

Le même auteur est plus heureux dans l'énumération qu'il fait des articles d'exportation que la Courlande fournit. « C'est, selon lui, du blé, de l'orge, de l'avoine, des bois
» de construction, du chanvre, du lin, des potasses, des
» cuirs, des pelleteries, des plumes, des viandes salées et
» fumées, de la cire, du miel, de la résine, du suif, de
» l'ambre, de la *bierre* et de l'eau-de-vie de grain ». Il y a seulement à observer que plusieurs de ces articles viennent principalement des autres provinces de l'intérieur de l'Empire; (les potasses, par exemple, de la Lithuanie; les cuirs, de Pleskow; les pelleteries, de la Sibérie); d'autres

sont de très-peu d'importance, si toutefois ils font partie de l'exportation; la bierre est certainement dans ce cas.

Il paraît que les établissemens d'industrie se réduisent à fort peu de chose; on n'en trouve indiqués qu'une forge de fer et un martinet pour le cuivre; même les métiers les plus nécessaires manquent en plusieurs villes.

Mittau, capitale du pays et autrefois résidence du duc; cette ville, que les Lettoniens appellent *Jelgawa*, est située sur la rivière d'*Aa*, à 56 deg. 39 min. de latitude nord, et à 40 deg. 54 min. de longitude ouest de l'île de Fer; en 1795 elle renfermait 12,350 habitans, dont 5,120 Allemands, 3,546 Lettoniens, 1,200 Juifs, 243 Russes, etc. Cette ville est d'une grande étendue; mais remplie de jardins et de terrains vuides. Le nouveau château, tout près de la ville, a été pendant quelque tems l'asile du *prétendant* français.

Libau, ville commerçante, peuplée de 5,000 âmes, avec une rade et un port peu profond (*Voyez* plus haut): les maisons sont en bois et d'un seul étage; mais l'église luthérienne est jolie.

Windau, petit endroit commerçant, peuplé seulement de neuf cents habitans.

Golding; ville de 1,000 habitans, avec des pêcheries importantes dans la rivière de Windau.

Iacobstadt, petite ville sur la Dwina, siége principal de ces fainéans qui menent des ours dansans par toute l'Europe; ils ont ici une espèce d'académie.

« Le lac de *Sauken*, situé dans la paroisse de Iacobstadt, » a deux milles géographiques de long et plus d'un demi de » large; on prétend qu'il doit son origine à un écroulement » de terres, qui aurait englouti tous les environs, avec les » habitations. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est » que l'on trouve quelquefois, dans les filets de pêcheurs, des » morceaux de bois, qui semblent avoir appartenu à des » maisons (*Busching*). »

Avant de quitter la Courlande, nous devons remarquer le promontoire de *Domesnes*, qui s'avance entre le golfe de Livonie et la mer Baltique, il forme la pointe septentrionale de la Courlande; il y a un « *ref* » ou banc de sable et de pierres, très-dangereux pour les vaisseaux qui vont à Riga; pour avertir les navigateurs, on entretient sur la montagne

un phare célèbre. Les Hollandais appellent ce promontoire, « *Cursche Vorst van de blaue berg* », c'est-à-dire, la forêt (1) de la Courlande sur la montagne bleue.

Remarques générales sur les trois provinces d'Esthonie, de Livonie et de Courlande.

Ces trois provinces ont entr'elles des rapports historiques et moraux, que nous allons indiquer.

Les *Eshtoniens* et les *Liwes* ou Livoniens, sont d'origine finnoise ; ceux-ci paraissent avoir été les plus anciens habitans de la Livonie maritime et de la Courlande proprement dite. Les *Lettons* sont évidemment la même nation que les *Lithuaniens* ; leur langage et leurs mœurs le prouvent ; mais si ces deux races sont d'origine finnoise ou esclavonne, voilà une question qui a paru très-compliquée aux savans antiquaires; le dernier semble cependant le plus vraisemblable. Les Lettons, tant en Livonie qu'en Courlande, ont eu constamment des querelles avec les *Liwes*, qu'ils ont peu-à-peu opprimés et forcés à adopter la langue lettonne ou lithuanienne, du moins, pour le service divin ; il reste aujourd'hui fort peu de Liwes, ils sont confondus parmi les Lettons.

C'est de ces deux races que se compose la masse du peuple, dans les trois provinces que nous venons de décrire. Courbés sous le même joug, ils conservent encore de part et d'autre leur orgueil national et leur haine héréditaire ; ils contractent rarement des mariages ensemble ; leur aversion mutuelle se manifeste même dans les couleurs de leurs habillemens ; un Esthonien porte toujours du brun, un Lettonien ne quitte jamais le gris.

Cinq nations ont successivement conquis et dominé ces provinces en tout ou en partie ; il en reste des colonies plus ou moins nombreuses, selon le tems qu'elles sont restées en possession tranquille. Mais Russes, Polonais, Suédois et Danois ensemble, ne forment pas ici une masse égale à celle des *Allemands*, sur-tout dans les villes. En même tems, la noblesse est presque en totalité originaire de l'Allemagne septentrionale ; elle se croit bien au-dessus de ceux des Russes

(1) Et non pas *le prince de Courlande*, comme quelqu'un a eu le bon esprit de traduire.

qu'elle a admis dans son sein. Voilà pourquoi dans ces provinces, tous les individus libres de quelle nation qu'ils soient, sont appellés *deutsche*, c'est-à-dire, allemands; les paysans, les serfs, sont *un-deutsche*, c'est à-dire, non Allemands. Ces dénominations singulières, ont pris origine dans les tems où l'ordre teutonique regnait sur ces provinces.

C'est aux *Brémois* qu'on doit les premières notions certaines sur la Livonie; ce fut en 1158 qu'un bâtiment brémois, allant à Wisby sur l'île de Gotland, fut poussé par une tempête dans le golfe de Livonie, et vers l'embouchure de la Dwina. Ils trouvèrent le pays habité par les *Liwes*; cette nation demi-sauvage leur permit d'y faire le commerce; c'est à la colonie que les Brémois y fondèrent, que la ville de *Riga* doit son origine. En 1186, un ecclésiastique de Holstein y commença à prêcher le christianisme.

Il est cependant prouvé que les Scandinaves long-tems auparavant avaient visité ces contrées, tantôt en amis, tantôt en ennemis, c'est-à-dire, en pirates. Ils les connaissaient, dit-on, sous le nom d'*OEst-Land*, qui veut dire, *pays oriental*, d'ou l'on a fait *Esthland*; et en français *Esthonie*.

En 1196 *Canut* VI, roi de Danemarck, après avoir subjugué les Wendes de la Poméranie, fit une expédition pour soumettre l'Esthonie. Il paraît que son grand général, l'archevêque *Absalon* donna son nom à la ville de *Habsal*. Canut VI ne conquit que les îles et une partie des côtes. Son frère et successeur, *Waldemar* II, surnommé le *Victorieux*, résolut de lier ces conquêtes avec celles faites en Poméranie; il prétexta le désir de convertir les Livoniens à la religion chrétienne; le pape lui envoya le célèbre drapeau rouge et blanc, dit *Danebrog*, qui devint ensuite le Palladium du Danemarck; en un mot, ce fut une véritable *croisade*. Une flotte de quatorze cents bâtimens transporta l'armée danoise; les plus grands bâtimens portaient 120 hommes, et les plus petits 14. La bataille gagnée près de Wolmart, en 1220, mit toute la Livonie aux pieds du vainqueur. On convertit les Livoniens, c'est-à-dire, on les força à se laisser baptiser. Les Prussiens furent ensuite convertis de la même manière. Waldemar fonda les villes de Narva, de Rével et autres. Mais lors de la captivité triennale, de Waldemar (voyez l'histoire du Danemarck), les pays conquis se remirent en

liberté ; ceci arriva vers l'an 1227—1230. Cependant les Danois conservèrent encore quelques possessions dans ces contrées ; l'Esthonie leur resta fidèle, du moins les villes ; la partie qu'ils abandonnèrent la dernière, fut l'île d'Oesel, qui fut cédée à la Suède en 1645.

Presque en même tems que les Danois, les Allemands cherchaient à subjuguer ces peuples sauvages, en les forçant d'accepter la religion chrétienne. Déjà en 1201 se forma l'*ordre des chevaliers du Christ*, qui eut d'abord les mêmes statuts que celui des templiers, et qui reconnaissaient l'évêque de Riga pour chef. Tant que dura la fortune de Waldemar, ces chevaliers n'ont pu être regardés que comme auxiliaires des Danois ; cependant déjà, en 1206, l'évêque de Riga, Albert, leur avait donné le tiers de la Livonie (qu'il ne possédait pas), et en 1210, le pape avait confirmé cette donation singulière. Le premier grand-maître de l'ordre fut *Winno* ; il donna à ses chevaliers le nom d'*ensiferi*, ou *porte-glaives* ; ils s'appelèrent dans la suite *chevaliers de la croix*. Comme dès l'an 1238 ils se réunirent solennellement à l'*ordre teutonique*, et qu'ils en adoptèrent tous les statuts, les historiens confondent souvent ces deux associations, qui, l'une et l'autre, avaient transporté des bords du Jourdain sur ceux de la Baltique l'esprit de la chevalerie et le système des croisades.

Ces chevaliers soumirent d'abord la Livonie et la Courlande entre l'an 1230 et 1240. Waldemar III, roi de Danemarck, leur rendit l'Esthonie, en 1346. En 1521, le grand-maître Watther de Plettenberg acheta du grand-maître teutonique en Prusse, la souveraineté ; par ce contrat l'ordre des chevaliers porte-glaives devint indépendant, et fut admis au nombre des Etats de l'Empire. Vers ce tems la réformation de Luther commença à pénétrer en Livonie. Sans doute la désunion que les nouvelles opinions religieuses causèrent, a dû contribuer à renverser la puissance de ces chevaliers. Du moins le czar Iwan Wasiliewitsch crut-il l'occasion favorable et tenta en 1550 de conquérir ces contrées. Pressés par les Russes, les habitans de Rével et de Narva se mirent sous la protection de la Suède ; le grand-maître *Gothard-Kettler* céda la Livonie aux Polonais, résigna son titre de grand-maître et devint en 1561, premier duc de la Courlande, après avoir prêté foi et hommage à la Pologne. Ainsi finit l'Empire fondé

par les chevaliers porte-glaives, après avoir duré plus de trois siècles. Ces chevaliers avaient civilisé les Lettons et les Esthoniens, si l'on doit appeller *civilisation*, l'établissement d'une caste privilégiée, et la réduction de la nation primitive à l'esclavage le plus affreux.

Cependant les plus grands malheurs de ces pays ne commencèrent que dès l'anéantissement de l'ordre des chevaliers porte glaives. Leurs dépouilles devinrent une pomme de discorde entre la Russie (alors Moscovie), la Suède et la Pologne. Après cent ans de guerres presque continuelles, le traité d'Oliva, en 1660, rendit la Suède maîtresse de l'Esthonie et de la Livonie; la Courlande resta soumise à la suzeraineté de la Pologne.

Le dix-huitième siècle rappela de nouveau toutes les horreurs de la guerre dans le sein de ces provinces; elles furent presqu'entièrement dévastées par les Russes qui en restèrent maîtres par la paix de Neustadt en 1721. Ainsi la domination suédoise avait duré 61 ans.

Le repos dont ces provinces ont joui depuis qu'elles font partie de l'empire russe, n'a pas suffi pour guérir les plaies que la guerre, la peste et la famine leur infligèrent au commencement du dernier siècle. Plus avantageusement situées que toute autre province de la Russie septentrionale, liées par la communauté de langue et de mœurs avec l'Allemagne, ces contrées ne peuvent néanmoins être comptées ni parmi les parties les plus peuplées, ni parmi celles les mieux cultivées de l'Empire. La Courlande seule fait une exception; mais aussi n'est-elle soumise à la Russie que depuis peu.

La *servitude des paysans* est sans doute le principal obstacle aux progrès de la civilisation politique et économique. Les paysans sont ici absolument sur le même pied que les esclaves étaient chez les anciens Romains; les seigneurs ne leur doivent ni leur laissent ordinairement rien au-delà de ce qui leur est indispensablement nécessaire pour leur subsistance; ils peuvent les vendre ou les changer selon leur bon plaisir, les séparer de leurs enfans, et exercer sur eux toute sorte de pouvoir et d'autorité. S'ils n'ont pas le droit de les punir de mort, c'est à *la Suède* que l'humanité doit ce soulagement: le gouvernement suédois ôta à la noblesse la juridiction criminelle. En 1765, à la diète provinciale de Riga,

la noblesse a un peu amélioré le sort du paysan. Dans le manifeste publié à cet égard, la noblesse dit : « *Que tout ce* » *que possède le paysan fait, ainsi que sa propre personne,* » *partie de l'héritage de la noblesse, et appartient en toute* » *propriété au seigneur, qui peut en disposer à son gré. Ce-* » *pendant, la noblesse veut bien concéder et garantir aux* » *paysans une propriété à laquelle les seigneurs désormais ne* » *prétendront pas ; le bétail, le blé, le foin, l'argent et autres* » *objets que le paysan aura gagnés par son travail, ou dont il* » *aura hérité, lui appartiendront, pourvu qu'il ne doive rien* » *à son seigneur* » (ce cas n'arrive presque jamais) : encore faut-il remarquer *que de tout ce que le paysan aura trouvé dans la ferme en y entrant, rien ne lui appartient ;* de même il ne peut vendre son bétail qu'au seigneur : celui-ci doit déterminer, une fois pour toutes, le nombre des corvées que le paysan doit faire ; s'il trouve bon de les augmenter, le paysan doit commencer par s'y soumettre, sauf de rendre *ensuite* plainte. *Il est défendu au paysan de fréquenter les écoles*, avant qu'il n'ait reçu son affranchissement ; il lui est également défendu *d'apprendre ou d'exercer aucun métier*, sans la permission de son seigneur.

Voici la peinture que fait M. *Storch* du physique des Lettons (1) : « L'esclavage, le défaut de civilisation et le » dénuement des choses les plus nécessaires à la vie, sont » gravés sur leur figure d'une manière lisible. Les Lettons » sont, en général, d'une très-petite taille, parmi les femmes » sur-tout : il y en a que l'on prendrait pour des naines, en » les comparant à d'autres peuples. Ils auraient de l'embon- » point, s'ils étaient bien nourris ; mais, suivant des témoins » impartiaux, on trouve peu de gens gras. Les paysans let- » tons ont rarement autant de force que les allemands, sur- » tout pour lever et pour porter ; au reste, ils supportent de » grandes fatigues, le froid, la chaleur, l'humidité ; ils tra- » vaillent, et prennent peu de repos : le climat, la manière de » vivre et l'habitude, y contribuent beaucoup. Les Lettons » font usage des bains chauds comme les Russes, et passent » de la chaleur la plus excessive à l'air extérieur : ils sont peu » sujets aux rhumatismes, aux refroidissemens et aux dou-

(1) *Tableau de la Russie*, part. I, liv. II, chap. 4, pag. 395.

» leurs de dents. En général, les Lettons ont peu de mala-
» dies dominantes ; ils supportent également bien les excès
» et la disette : leurs dents sont fermes et ordinairement très-
» blanches jusqu'à un âge avancé. L'usage immodéré des
» liqueurs fortes, qu'ils aiment beaucoup, paraît peu nuisible
» à leur santé. Les femmes accouchent très-aisément, la
» plupart debout, et sans aucun secours. On voit rarement
» des enfans infirmes ; ils sont peu de tems emmaillotés,
» rampent de bonne heure à terre, et sont surveillés par des
» enfans de cinq ou six ans. »

Un auteur allemand très-estimé, M. *Merkel*, a publié, il y a peu d'années, un tableau de l'état des paysans livoniens : il a vu les choses de près ; il en parle avec indignation. D'autres voyageurs confirment unanimement son rapport ; les Russes même ont honte de la barbarie qui règne dans ces provinces. M. *Karamsin* dit, dans son voyage, « que l'on ne
» perdrait pas grand'chose à parcourir la Livonie les yeux
» fermés, tant est grande la misère qui y règne : les paysans
» paient à leurs seigneurs quatre fois plus que les serfs dans
» le gouvernement de Kasan, etc. ». On lit dans la continuation des *Annales statistiques* de Schlœzer (1), sur l'état des paysans esthoniens, des détails qui font frémir d'horreur. Il paraît qu'on se joue avec une égale impunité de la vie des hommes et de la pudeur des femmes ; en un mot, après les planteurs des îles, il n'y a aucune classe d'hommes qui déshonore plus l'humanité que la noblesse d'Esthonie et de Livonie : quant à celle de Courlande, on s'accorde généralement à la représenter comme mieux instruite, et par conséquent moins tyrannique ; mais elle a sur ses serfs des *droits* encore plus arbitraires que celle des deux autres provinces.

Le professeur *Petri* a décrit, dans un journal allemand (2), l'état de l'éducation et de l'instruction publique dans ces provinces : ces objets sont on ne peut plus négligés. Les paysans et les petits bourgeois ne savent ni lire ni écrire ; ils grandissent au milieu des vices les plus affreux ; l'ivrognerie et le mal vénérien sont communs à tous les âges. Les écoles

(1) Qui paraît à Hambourg, chez *Villaume*.

(2) On peut en lire un extrait dans *le Nord littéraire, physique et politique*, janvier, 1806.

qui se trouvent à Riga, à Rével, à Narva, et dans quelques autres villes, y répandent un peu plus d'instruction; mais elle est très-dispendieuse. Les seigneurs ont chez eux des instituteurs, tous allemands; mais l'éducation des jeunes nobles n'en est pas moins très-imparfaite. Pour les former de bonne heure au métier de tyran, qu'ils doivent un jour exercer, on leur donne un petit paysan pour domestique; ils peuvent le battre, le maltraiter, sans que le gouverneur ose leur rien dire; les instituteurs eux-mêmes ne sont pas à l'abri des insultes et du mépris. Peu de jeunes gens vont étudier dans les universités d'Allemagne; le nombre s'élevait à 100-120, y compris les Courlandais. Aussi trouve-t-on à peine de quoi remplir les places vacantes dans le civil et l'ecclésiastique. Le goût dominant de la noblesse est pour le militaire: avoir servi dans une garnison, et passé une couple d'années à Saint-Pétersbourg; voilà ce que l'on croit généralement suffisant pour former un jeune homme comme il faut.

Les familles suédoises de l'Esthonie envoyaient autrefois leurs enfans à Abo ou à Upsal, pour faire leurs études: il règne parmi ces familles un esprit plus libéral que parmi celles d'origine allemande ou russe. Les négocians de Riga, qui ont été élevés à Brême ou à Lubeck, ont une teinture de civilisation. Enfin, la Courlande, qui possède deux gymnases médiocres à Mittau, offre un plus grand nombre d'hommes instruits parmi les nobles.

Catherine II avait pris quelques mesures pour répandre l'instruction et adoucir l'esclavage dans ces provinces. Paul Ier. abolit toutes ces *innovations*, et la noblesse lui envoya une députation pour l'en remercier. Mais Alexandre Ier. saura sans doute exécuter contre ces petits tyrans les projets de sa grand'mère. Voici un trait qui annonce sa manière de penser. La noblesse livonienne l'invita à un bal, donné par *le club des nobles*. L'empereur demanda si les bourgeois y étaient admis. Sur la réponse que *non*, le souverain déclara qu'il ne s'y rendrait pas, à moins qu'on n'y invitât également les bourgeois. Il fallut se conformer à cette demande, et digérer comme l'on put cette leçon forte, mais bien méritée.

Nous observerons encore que ces trois provinces ont chacune ses états provinciaux, qui s'assemblent en diète à Rével, à Riga et à Mittau. Ces états nomment aux places

dans les conseils provinciaux, deux candidats, parmi lesquels les gouverneurs impériaux en choisissent un. Les nobles indigènes ont entr'autres privilèges, le droit de préférence à toutes les places civiles et judiciaires.

La *religion luthérienne* domine dans toutes ces provinces; mais les Russes ou Grecs-unis, les catholiques et les calvinistes ont le libre exercice de leur culte.

Gouvernement de Nowogorod.

Ce vaste gouvernement est situé au sud-est de celui de Pétersbourg; et au nord-est de celui de Twer : il touche à ceux de Wologda et d'Olonetz, ainsi qu'à celui de-Pleskow. La partie orientale renferme le Lac-Blanc, en russe *Bielo-Osero*, long de 50 werstes, et la rivière *Schosna* qui s'écoule dans le Wolga. Cette partie appartient donc au plateau central de la Russie. Dans la partie occidentale, qui est en général inclinée vers le lac Ladoga, on trouve le lac *Ilmin*, qui a 90 werstes de long sur 30 de large. La rivière de *Wolchowa* en sort, et se jette dans le lac Ladoga.

L'étendue de ce gouvernement, d'après les frontières fixées par Catherine II, est évaluée à 2578. 39 milles carrés, qui font entre 7,162 et 7,163 lieues carrées. La *population* ne monte qu'à 578,000 individus. Ainsi, la proportion est entre 80 et 81 habitans par lieue carrée. Latitude, 57 d. 30 m. —61 d. nord.

Le sol n'est pas généralement fertile. La culture du lin et du chanvre fleurit; celle du blé ne réussit bien que dans les parties méridionales. On y trouve du plâtre, du sel, du fer et de l'alun.

Les cercles s'appellent 1. *Nowogorod*; 2. *Staraia-Russa*; 3. *Krestzi*; 4. *Waldaï*; 5. *Tischwin*; 6. *Borowitschi*; 7. *Ustiushna*; 8. *Belo-Osersk*; 9. *Kirilow*; 10. *Tcheripowetz*.

Nowogorod, avec l'épithète *wéliki*, c'est-à-dire, *la grande*, ville située sur les deux bords de la Wolchowa. La partie située sur la gauche de la riviere s'appelle *côté de Sophia*, du nom de l'église principale, laquelle, ainsi que le palais de l'archevêque et le quartier des soldats, se trouve dans une espèce de citadelle, appelée le *Kreml*. On voit à côté quelques maisons en petit nombre. La partie, située sur la droite de la rivière, contient les habitations des principaux négo-

cians et les boutiques : on l'appelle *côté du commerce*, en russe *torgowaia-storona*. Un pont réunit ces deux parties, qui, ensemble, renferment 1,540 maisons, 63 églises (quelques-unes hors l'enceinte actuelle), et environ 10,600 habitans. Nowogorod était, dans les 12e. et 13e. siècles, une république riche et puissante ; son territoire était une fois plus étendu que le gouvernement qui aujourd'hui porte son nom. Son origine remonte au-dessus des tems historiques. Il paraît, par les historiens de la Scandinavie, qui la connaissent sous le nom de *Holmgard*, qu'elle avait déjà des liaisons avec les peuples du Nord, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Les historiens russes assurent de même qu'elle existait avant l'arrivée des Esclavons ou Slaves dans ces contrées. Il est sûr que, dès le 9e. siècle, elle fut la résidence des princes qui dépendaient des grands-ducs de la Russie. En 988, elle reçut son premier évêque. En 1135, il s'y fit une révolution qui suppose déjà une civilisation avancée. On rendit la couronne élective, et on introduisit une forme de gouvernement mixte. En 1276, les villes anséatiques y établirent un de leurs quatre grands comptoirs ; tout le commerce de la Russie s'y fesait. Quelques auteurs prétendent que la seule ville de Nowogorod renfermait alors 400,000 habitans. Nous pensons qu'il faut entendre cette somme de la population de tout son territoire immédiat. Le 15e. siècle vit déjà la république de Nowogorod décheoir de sa grandeur ; et, en 1578, le grand-duc Iwan Wasiliewitsch la soumit entièrement. La fondation de Saint-Pétersbourg lui ôta le peu d'importance qui lui resta. Elle ne subsiste aujourd'hui que par le commerce d'expédition entre Petersbourg et Moscou.

Bronnizkoi, bourg près duquel les Suédois battirent les Russes en 1614.

Stolbowa, village qui n'existe plus ; mais dont le nom est célèbre par la glorieuse paix que Gustave-Adolphe y conclut avec les Russes en 1617.

Staraia Russa, petite ville au sud du lac *Ilmen*, où il y a des salines célèbres, avec une machine de graduation.

Ustiushna, ville de 1,950 habitans, avec des fonderies de fer.

Waldaï, ville de 800 maisons et 2,700 habitans, avec des tanneries et des savonneries. Sa situation est agréable.

Cet endroit est dans la ligne de séparation des eaux entre la Baltique et le bassin du Wolga ; c'est le point le plus élevé qu'il y ait entre Pétersbourg et Moscou : on en estime l'élévation à 1,200—1,300 pieds au-dessus de la mer ; mais nous croyons que les environs de Smolensk, de Toropetz et de Moscou sont encore plus élevés.

Bielo-Osero (1), ville de 500 maisons, 18 églises et 1,700 habitans, au sud du lac du même nom. Elle donne le nom à une province, autrefois plus étendue.

Gouvernement de Pleskow, *en russe*, Pskow.

Frontières. — Pétersbourg et Nowogorod au nord ; Twer à l'est ; Smolensk et Polozk au sud ; Riga ou la Livonie à l'ouest. *Étendue* : 1045.41 milles géographiques carrés, qui font 2,904 lieues carrées moins $\frac{1}{12}$. *Population*, d'après *Storch*, 578,000 individus ; ce qui donne, par lieue carrée, 199 habitans. Cercles : 1. *Pskow* ; 2. *Petchora* ; 3. *Ostrowsk* ; 4. *Opatzka* ; 5. *Wéliki-Luki* ; 6. *Toropetz* ; 7. *Nowo-Rshew* ; 8. *Cholm* ; 9. *Porchow*. Busching omet *Petchora*, en ajoutant *Gdow* et *Luga* ; mais, selon les cartes de *Storch*, ces deux cercles font partie du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Le sol est sablonneux ou argileux ; il y vient du blé suffisamment, du lin et du chanvre pour l'exportation. Il y croît des bois de construction : les prairies sont étendues et les rivières poissonneuses. La pente des eaux est, en général, boréale. La *Wélikaia* se jette dans le lac de *Pleshow*, qui n'est qu'un bras de celui de *Peipus*. *Latitude*, 56 d.—58 d. nord.

Pleskow, sur la *Wélikaia*, à 359 werstes de Pétersbourg, est partagée en trois villes, environnée chacune d'un mur de briques. On y compte 1,486 maisons, 60 églises bâties en pierres, et 7,000 habitans. Jusqu'en 1,509, cette ville jouissait d'une sorte d'indépendance : elle était unie avec les villes anséatiques ; son commerce était florissant ; il est restreint aujourd'hui. Il consiste en suif, cuirs, goudron, chanvre et lin : celui-ci est très-renommé pour sa beauté et sa finesse.

Wéliki-Luki, à 547 werstes de Moscou, a été long-tems une des villes frontières de la Russie : elle renferme 3,500 habitans ; on y fait des cuirs de roussi.

(1) C'est le *Bulo-Uzen* de M. *Y. C.*

Toropetz, ville de 1,200 maisons et 7,000 habitans, près les sources de la *Dwina* : elle fait un grand commerce avec Riga.

Perchow, avec 1,800 habitans, etc., etc.

Une partie du gouvernement de Pleskow appartenait, avant 1776, à celui de Nowogorod.

Gouvernement de Polozk.

Paul Ier. réunit, en 1796, ce gouvernement à celui de *Mohilow*, en l'augmentant encore de quelques parties du gouvernement de *Minsk* : il déclara *Witepsk* capitale de cet énorme gouvernement, qui a dû avoir 1 million 3 à 400,000 habitans. Alexandre Ier. a rétabli ici l'ancienne division de Catherine II : nous la suivrons, n'ayant eu aucune carte où l'on ait adopté les idées de Paul Ier.

Le gouvernement de Polozk, d'après la division de Catherine II, confine avec ceux de Pleskow, de Riga, de Courlande, de Minsk, de Mohilow et de Smolensk. Il contient 621,000 habitans sur 794. 63 milles carrés ; ce qui fait un peu plus de 2,207 lieues carrées, peuplées à raison de 281 à 282 habitans. Cercles : 1. *Polosk* ; 2. *Drissa* ; 3. *Sebetz* ; 4. *Newel* (ceux-ci de l'ancien *woywodat* de Polozk) ; 5. *Gorodotz* ; 6. *Welish* ; 7. *Surash* ; 8. *Witepsk* ; 9. *Lepl* (ceux-ci de l'ancien *woywodat* de Witepsk ; 10. *Dunabourg* ; 11. *Reziza* ; 12. *Luzin* (ceux-ci de l'ancienne Livonie polonaise. Les habitans de ce gouvernement sont lithuaniens ou lettons, quant à la multitude. La religion catholique est celle de la majorité. Dans la Livonie polonaise, la noblesse est d'origine allemande ; mais elle avait, sous la domination des Polonais, adopté la langue et les mœurs de cette nation. Toutes ces contrées furent envahies par la Russie, lors du premier partage de la Pologne en 1772.

Le sol est marécageux et argileux, dans la plus grande partie ; sabloneux vers la Livonie ; montueux vers le nord-est. Les produits consistent en chanvre, lin, cire, miel, potasse, bêtes à cornes et un peu de fer.

Polozk, sur la *Dwina*, petite ville de 350 maisons et 3,600 habitans, parmi lesquels il y a 460 juifs. C'est le siége d'un évêque grec réuni à l'église romaine et dont dépendent tous

les grecs unis de la Pologne russe. Le seul édifice considérable de cette ville est un magnifique collége de jésuites qui sont, comme on sait, tolérés en Russie.

Witepsk, sur la *Dwina*, ville de 1,940 maisons et 11,600 habitans, desquels 570 sont juifs. Il y a des tanneries. On y trouve un collége de jésuites.

Dunabourg, dans la Livonie polonoise. Il y a un grand collége de jésuites.

Gouvernement de Wilna.

Paul Ier. a réuni ce gouvernement avec celui de *Slonim*, sous le nom de *gouvernement général de la Lithuanie*; nous croyons que ce changement subsiste encore; néanmoins nous suivrons les cartes de l'ouvrage de M. *Storch*, en décrivant séparément ces deux provinces.

La population et l'étendue en lieues carrées ne sont pas connues avec certitude. Nous les avons indiquées en général pour la Pologne russe, dans le *tableau général*, *section* 2.

Ce gouvernement contient une grande partie de l'ancien woywodat de *Wilna* et toute la *Samogitie*. Le pays est encore couvert d'immenses forêts, où les ours, les loups, les sangliers, les buffles, les chevreuils et les gelinotes se trouvent par milliers. On en tire une immense quantité de potasse et vedasse. Le miel s'y recueille dans une abondance extrême; on en fait des boissons agréables, comme l'hydromel et le *lippitz-malinietzk*. Les pâturages sont excellens, le bétail de meilleure race qu'en Russie; les brebis ont la laine assez fine. Il y a beaucoup de terrains propres à la culture du blé; le blé-sarrasin est celui dont on récolte le plus. Telles sont les richesses naturelles de cette province; mais l'activité des habitans ne répond guères à la bienveillance de la nature. Les meilleures terres restent en friche; le foin se gâte sur les prairies, et, par la négligence des gardiens, des forêts entières se consument par des incendies. Les juifs se sont attachés à cette province d'une manière impitoyable; voilà pourquoi l'argent y est à 10 pour 100, tandis que tous les objets de consommation y sont à bon marché.

Wilna, sur une petite rivière du même nom, à 43 d. 7 m. 30 s., longitude est de l'île de Fer, et à 54 d. 41 m. latitude nord. C'est une ville très-grande, sur-tout en y comprenant les

deux faubourgs, nommée *Antokolla* et *Roudaischka*; mais la population ne s'élève qu'à 20,900 habitans, parmi lesquels 5,000 juifs. On y trouve une mosquée, une synagogue, 3 églises *russes*, une *luthérienne*, une *calviniste* et 32 *catholiques*; on voit par conséquent *trois* jours de repos dans une semaine. Toutes ces sectes vivent en paix entre elles; le commerce absorbe toute l'attention des habitans. Il y a cependant un séminaire théologique des grecs et un des piaristes, un collége de la noblesse, un institut pour *l'art nautique*, un observatoire astronomique, une université catholique, une école de médecine, et cinq imprimeries.

Troki, ville et chef-lieu de cercle, sur un lac qui donne des lamproies excellentes.

Kowno, ville située au confluent des rivières de Wilna ou Wilia et de Niémen. Elle a 2,200 habitans; on y fait de l'excellent hydromel; toutes les marchandises qui vont et viennent entre Wilna, Memel et Kœnigsberg passent par Kowno.

Friedensberg, magnifique couvent de l'ordre des camaldules; le marbre, les fresques, les tableaux méritent d'y attirer les curieux.

Birze, petite ville, dans les environs de laquelle on voit des écroulemens de terre singuliers et d'une profondeur considérable.

Rosiénie, ancienne capitale de la Samogitie; ce pays s'appelle, en polonois, *Zmuyds*; en langue du pays *Schamaït*: il portait le titre de duché.

Remarques générales sur les Lithuaniens.

Ce peuple était jadis restreint dans les bornes du gouvernement de Wilna et de la Courlande. Ils étaient sujets de la Russie si l'on veut en croire l'historien *Nestor*. Dans le dixième siècle *Isaslaw*, fils de Wladimir-le-Grand, fonda une principauté à part, qui comprit la Lithuanie, la Livonie et la Russie blanche, et dont *Polozk* fut la capitale; la race d'Isaslaw s'éteignit au commencement du treizième siècle. C'est alors qu'on entendit parler pour la première fois du *grand duché de la Lithuanie*; le premier grand-duc fut *Ringold* en 1235. Sous *Gédemin*, vers l'an 1300, la Lithuanie fut assez puissante pour conquérir la petite Russie. *Iahello*, qu'on appelle ordinairement *Iagellon*, en se mariant à Hedwigue, héritière

de la Pologne, (en 1386), réunit la Lithuanie à la Pologne, et y introduisit la religion chrétienne. Les différens actes d'union entre les Lithuaniens et les Polonais datent de 1401, de 1438, de 1499 et 1569. Ces deux peuples ont partagé les mêmes destins; nous en parlerons autre-part. Nous citerons ici le portrait que fait le médecin *la Fontaine* du physique des Lithuaniens modernes (1) :

« Les Lithuaniens ressemblent extérieurement aux Polonais » et aux Russes, mais ils sont inférieurs en tout à ces deux » nations. Opprimés par la misère et l'esclavage, leur carac- » tère physique porte les marques de l'avilissement dans » lequel est tombé ce peuple jadis si florissant. Leur santé est » meilleure que leur extérieur ne l'annonce : on remarque » moins de maladies en Lithuanie qu'en Pologne. Presque » toutes les contrées qui avoisinent la mer Baltique sont » humides et marécageuses; cependant les fièvres intermit- » tentes y sont rares. La plique et les maladies vénériennes y » sont aussi moins communes que dans le reste de la Polo- » gne : parmi le bas peuple, un dixième seulement est atta- » qué de la plique, et, dans les classes les plus relevées, 1 » sur 90 ou 100. Les érésipèles, la gale, les écrouelles, les » fluxions de poitrine et les fièvres inflammatoires, sont les » plus communes; cependant aucune ne l'est autant que les » vers. L'usage de l'inoculation y est entièrement inconnu. »

A ces remarques nous ajouterons celles de M. *Fortia de Pilles*, qui, en 1791, traversa la Lithuanie. « Les routes, dit » ce voyageur, sont dans le plus mauvais état. Les villages, » le peuple, tout offre ici le spectacle de la plus grande » misère : toutes les habitations, ou au moins la majeure partie » sont occupées par des juifs, dont la mal-propeté ne peut » être comparée à rien. Presque par-tout, hommes, femmes, » enfans, bestiaux, volailles, tous sont sous le même toit; » nous avons été plusieurs fois forcés de nous arrêter, et de » partager l'unique appartement de la maison, avec cette » société nombreuse et choisie. On trouve par-tout de l'eau- » de-vie, quelquefois du vin qui n'est pas exorbitamment » cher, mais rien à manger absolument, si ce n'est dans

(1) *Dissertations chirurgico-médicales relatives à la Pologne*, en allemand. *Breslau*, 1792.

» les

» les villes, qui sont extrêmement rares ; plusieurs sont » décorées de ce nom, qui passeraient ailleurs pour de misé- » rables villages. »

Ce que nous avons dit des qualités physiques du gouvernement de Wilna, doit s'entendre en même tems de ceux de Minsk et de Slonim; ces trois gouvernemens comprennent à-peu-près la Lithuanie dans son étendue après 1772 ; elle s'étend entre les 51e. d., 50 m. et 56e. d., 30 m. de latitude nord.

DIVISION DE L'OUEST ET DU SUD.

Gouvernement de Slonim.

Il comprenait d'après la division de Catherine II, quelques restes des woywodats de Wilna et de Troki, la partie occidentale de celui de Nowogrodeck ou de la *Russie-noire*, et la moitié occidentale de la *Podlésie* ou du woywodat de Brzesc. Il confinait au nord avec le gouvernement de Wilna, à l'est avec celui de Minsk, au sud avec celui de Wolinski ou de Volhinie, à l'ouest avec *la nouvelle Prusse-Orientale*. A *Niémirow*, les frontières de la Russie, de la Prusse et de la Galizée ou Pologne autrichienne se rencontrent dans un seul point, marqué des trois aigles.

Slonim, petite ville, qui, sous Catherine II, était le siége du gouverneur. Il y a une imprimerie.

Grodno, ville sur le Niémen, autrement nommée rivière de Memel. Grodno avait en 1790 à-peu-pres 4,000 habitans, dont les juifs composaient environ le quart ; on y comptait 9 églises catholiques, 2 grecques, une luthérienne, une synagogue, une académie de médecine, un jardin botanique, une imprimerie, et 15 fabriques et manufactures en soieries, velours, draps, cire et voitures. Aujourd'hui, ces fabriques sont ruinées, et Grodno offre l'image de la misère. Cette ville est devenue célèbre par la *dernière* diète de la Pologne; ce fut là que les soldats russes forcèrent les députés polonais à signer le traité de partage de 1793 (1).

Brzesc, ville de 1,700 habitans, siége d'une célèbre *univer-*

(1) Nous avons décrit ces scènes dans le quatrième volume de cet ouvrage, *Supplément historique relatif à la Pologne.*

sité de juifs, dans laquelle les individus de cette nation affluent de toutes les parties de l'Europe.

La *Podlésie*, ancienne province polonaise, qui se trouve partagée entre les gouvernemens de Slonim et de Minsk, n'est presque qu'une suite continuelle de marais qui bordent le *Pripetz* et le *Bug*. On avait projeté de joindre ces deux rivières, par le moyen de quelques ruisseaux et par-là ouvrir une communication entre la Vistule et le Niéper, entre la Baltique et la mer Noire. Mais le comte *Oginski* a exécuté un projet différent; il a fait creuser un canal long de douze lieues et qui ouvre une navigation de la rivière de Memel ou de Niémen dans le Pripetz. Déjà en 1787 on y vit passer un bâtiment de 100 tonneaux.

Gouvernement de Minsk.

Nous le décrirons d'après la constitution qu'il avait sous Catherine et qu'il a dû reprendre sous l'empereur régnant. Il est devenu province russe par le partage de 1793; il comprend l'ancien woywodat de Minsk en totalité, quelques parties de ceux de Wilna, de Witepsk, de Nowogrodeck et la moitié orientale de celui de Brzesc. Le woywodat de Minsk avec ceux de Polozk, de Witepsk et de Mohilew formaient la *Russie-Blanche*, ou *Rus-Biala*; on sous-entendit *Titewska*, c'est-à-dire Lithuanienne, pour la distinguer de la grande Russie-Blanche ou de la Moscowie.

Etendue: 1731. 48 milles géographiques carrés, qui font 4,809 $\frac{2}{3}$ lieues carrées. *Population*, 851,000 âmes; donc par une lieue carrée, 176 à 177.

Minsk, petite ville de 1,800 habitans; *Pinsk*, où l'on fait du bon cuir de roussi; *Slutzk*, avec un gymnase de calvinistes; *Koïdanow*, et autres villes de peu d'importance.

Gouvernement de Mohilow.

Ce gouvernement provient du partage de 1772. Il comprend, d'après la distribution de Catherine II, les cercles suivans: 1. *Mohilow*; 2. *Kopis*; 3. *Orshan*; 4. *Belisy*; 5. *Mstislaw*; 6. *Tcherikow*; 7. *Tchaussow*; 8. *Staro-Bychow*; 9. *Bolinowetz*; 10. *Senninsk*; 11 *Klinnowitz*; 12. *Rogatschew*. Paul premier l'a réuni à celui de Polozk, sous le nom de Russie-Blanche.

Etendue : 867. 87 milles géographiques carrés ; qui font 2,410 $\frac{1}{4}$ lieues carrées. *Population*, en totalité, 662,700 ; par lieue carrée, 274 à 275 habitans.

Mohilow ou *Mohilew*, sur le Niéper, ville considérable et très-marchande. Il s'y fait une grande exportation de pelleteries, de bœufs, de bois, d'huile de chenevis. Il y a un collége de jesuites, ainsi qu'un séminaire et un évêque du rit grec-uni. Les habitans sont au nombre de 12,000.

Dubrouna, avec une manufacture de draps : 50 métiers en 1791.

Mstislaw, ville de 680 maisons ; il y a un collége de jésuites, ainsi qu'à *Orsza*, où l'on passe le Niéper, lorsqu'on va de Varsovie à Moscow.

Gouvernemens de Wolinski, de Bratzlaw et de Podolski, qui forment la ci-devant Ukraine-Polonaise.

Lorsque la Russie, en 1793, se fut emparée de la presque totalité de l'Ukraine-Polonaise, l'on divisa cette contrée en deux gouvernemens ; l'un nommé *Podolski*, c'est-à-dire, de Podolie ; l'autre portait le nom du chef-lieu *Braclaw*, prononcez *Bratzlaf*. La Wolhynie était distribuée entre ces deux gouvernemens, qui figuroient parmi les plus considérables de l'Empire quant à la population, comme les données suivantes le demontrent.

Gouvernemens de	Étendue.		Population.	
	milles carr.	lieues carr.	en totalité.	par lieue carr.
Podolie.	1117. 48	3,104 $\frac{1}{9}$	1,089,000	351
Bratzlaw.	1309. 97	3,638 $\frac{29}{36}$	1,136,000	312
	2427. 45	6,742 $\frac{11}{12}$	2,225,000	

En 1795, la partie occidentale de la Wolhinie, qui était restée à la Pologne, tomba sous la domination russe ; alors, l'on détacha la Wolhinie des deux gouvernemens dont nous venons de parler, et l'on en forma un à part. Les frontières en sont indiquées sur la carte de l'ouvrage de M. Storch ; mais on ne sait rien de positif sur le nombre des habitans et des lieues carrées.

En 1796, sa majesté impériale, Paul premier, ordonna

que plusieurs districts de l'Ukraine-Polonaise seraient attribués aux gouvernemens de Kiew et de Petite-Russie; le reste devait être partagé en deux gouvernemens, qui prendroient le nom de Podolie et de Wolhinie. Aucune carte n'indique cette division.

Il résulte de tout ceci qu'on ne peut pas encore décrire ces gouvernemens séparément. Nous les réunirons donc, sous la dénomination vulgaire d'*Ukraine-Polonaise.*

Tout le monde a entendu vanter la fertilité incroyable de ce sol, qui, plus élevé et moins humide que celui de Lithuanie, jouit encore de l'influence d'un climat plus méridional; car l'Ukraine-Polonaise s'étend à-peu-près du 48e. au 52e. degré de latitude, ce qui correspond aux parallèles de Londres et de Paris. Néanmoins, il paraît que le climat n'est guère plus tempéré que celui de Holstein, auquel il ressemble d'ailleurs par l'humidité de l'hiver. Toute sorte de blés croissent ici en abondance; la terre ne demande que d'être légèrement remuée, pour rendre les semences avec une usure énorme. L'herbe s'élève dans les prairies assez haut, pour ne laisser apercevoir que les cornes du bétail qu'on y mène paître. Les chevaux de l'Ukraine sont de petite taille, d'un pied peu sûr, mais fort légers. Le romarin, le thym, les asperges, les potirons, viennent sans aucune culture et dans la plus belle qualité. Il y croît des vignes, mais l'on se soucie peu de les cultiver. Les lacs sont très-poissoneux; les forêts contiennent des chênes, des mélèses et d'autres excellentes espèces de bois, mais elles ne sont pas par-tout en bon état; on y trouve beaucoup de chevaux sauvages et des *suhak*, espèce de chèvres sauvages. (Comparez, page 129).

Les Ukrainois s'appelent *Malo-Rosses*, c'est-à-dire Petits-Russes. En effet, ils sont des descendans des Russes de Kiowie. Ces contrées, long-temps envahies par la Pologne, n'ont fait que retourner à leur ancienne métropole. Ces paysans de la Petite-Russie sont meilleurs économes que leurs confrères de la Grande-Russie; du moins ils ne dévastent pas leurs forêts, comme ceux-ci le font. Leurs maisons ne sont pas entièrement construites en bois, mais de branchages, ou de pierres et d'argile battue; les corniches et les frontons des fenêtres sont presque par-tout d'argile. Dans les steppes, les granges, les cabanes et les clos sont de broussailles et de roseaux. Ex-

cepté quelques habitans des villes et les gentilshommes, le peuple ne fait point usage des bains chauds. Le paysan n'emploie point les bardeaux pour s'éclairer, mais il se sert de suif ou d'huile, qu'il fait brûler dans des pots, ou il fait des flambeaux avec des plantes qui donnent une lumière claire et sans fumée. On emploie le roseau et la paille pour se chauffer et dans les cuisines. Personne ne porte des souliers nattés. Les vieux tilleuls creux servent à différens ustensiles de ménage, ou l'on en fait des ruches pour les abeilles. Presque tous les paysans de l'Ukraine ont des vergers autour de leurs maisons, plantent des arbres dans leur cour et dans leur potager; mais on consume une grande quantité de bois pour la préparation de l'eau-de-vie, sur-tout des bois communaux. Les Ukrainois ont des instrumens aratoires plus parfaits que ceux des paysans de la Grande-Russie. Mais ce qui principalement contribue à faire fleurir l'agriculture, c'est l'abondance du bétail, qui fournit à la fois de l'engrais aux champs, et des secours pour le labourage. On ne voit point dans ce pays les charrues attelées de chevaux. Les Ukrainois sont plus robustes et moins ignorans que les Lithuaniens.

Parmi les fléaux de ce pays, il faut placer les sauterelles, qui font, de tems en tems, des ravages affreux. Le feu est jusqu'ici le seul moyen efficace qu'on ait trouvé pour les combattre.

L'Ukraine possède en abondance une production autrefois très-précieuse; je veux parler des graines de kermès, plus connues sous le nom de cochenille polonaise. Elle ne se vend aujourd'hui qu'aux Turcs et aux Arméniens, qui en font usage pour teindre les marroquins, les étoffes, le fil et les queues de cheval. Les femmes dans le levant, en le préparant avec du vin ou du jus de citron, en composent un *rouge végetal*, dont elles se teignent les doigts des mains et des pieds.

Parmi les villes de l'Ukraine, nous n'en trouvons que peu de remarquables. Nous nommerons:

Dans la ci-devant *Wolhinie*.

Nowgrad-Wolinski, désigné chef-lieu de gouvernement, sous Cathérine II; petit endroit sur la rivière de *Horin*.

Dubno, sur l'*Irwa*, ville de 6,000 habitans. Il s'y tenait,

depuis 1772, une grande foire, où presque tous les contrats de vente se concluaient pour toute la Pologne. Il y avait quelquefois jusqu'à 30,000 hommes dans la ville; mais le partage définitif a réduit cette foire a peu de chose.

Olyka, ville de 500 maisons, avec une université catholique.

Luck, sur la rivière de *Styr* : cette ville est le siége d'un évêque grec-uni, qui prend très impertinemment le titre d'*exarque de toute la Russie.*

Wladzimierz, ville de 520 maisons, sur le Bug : il y réside un autre évêque grec-uni, qui attribue à son siége le titre de *Protothronium metropolis Kiowiensis.* Il est à présumer que ces grecs-unis, parlent moins hautement, à présent que le pays est sous la domination des grecs prétendus schismatiques.

Dans la *Podolie* propre.

Kaminietz, près le Niester, vis-à-vis la forteresse turque de Chotzim. Cette-ville porte le surnom de *Podolski*, c'est-à-dire, de Podolie. Les maisons quoique en pierre, sont mal bâties, les rues étroites, sales, mal ou point du tout pavées. La citadelle de la Sainte-Trinité, regardée jadis comme inexpugnable, est aujourd'hui une très-mauvaise forteresse; les collines des environs la dominent. Nombre des habitans : 5,658.

Bar, ville de 400 maisons, où se conclut une fameuse *confédération* des Polonais, en 1767.

Dans le ci-devant woywodat de *Bratzlaw.*

Tulczin, ville manufacturière, peuplée en partie de Français et d'Allemands. On y fait des fusils, des toiles, des draps, des chapeaux, des voitures, etc., etc.

Niémirow, endroit de 320 maisons : on y fabrique des indiennes et des cuirs.

Remarques sur le physique des Polonais-russes (1).

Les habitans de la Lithuanie et de l'Ukraine, sont quant à

(1) Tirées, pour la plupart, de l'ouvrage cité plus haut du médecin *la Fontaine.* Nous reviendrons sur l'histoire des Polonais dans le quatrième volume, après la description des monarchies prussienne et autrichienne (Voyez page 110).

l'origine et au langage, en parenté avec les habitans de la Petite-Russie. Ces peuples ont aussi tant de ressemblance, quant à la conformation, qu'on les croirait compatriotes, si la différence du costume n'était pas si frappante. En général les Polonais sont grands, forts, et ont beaucoup d'embonpoint: leur physionomie est ouverte et douce; leur taille est bien proportionnée; ils ont seulement le col plus gros que ne l'ont ordinairement les autres nations européennes. Les hommes de tous les états portent des moustaches, et se rasent la tête, de manière qu'il ne reste qu'une touffe de cheveux sur le sommet; ce qui leur donne aux yeux des Européens, un air étranger et presque asiatique. La beauté des femmes les a rendues célèbres dans le Nord; elles surpassent du moins celles de Russie, pour la noblesse des formes, et celles d'Allemagne pour le teint. Elles ont la taille svelte, le pied petit et joli, et de beaux cheveux; elles ont des manières plus agréables et plus animées que les dames de Russie; néanmoins un Français nous a dit, *qu'il les trouvait belles et blanches comme de la neige, mais qu'il s'enrhumait en conversant avec elles.*

Outre la force et la vigueur naturelles aux Polonais, l'éducation et la manière de vivre du peuple ont dû encore nécessairement les endurcir: cependant cette nation est proportionnellement exposée à bien plus de maladies que ses voisins. Elles sont occasionnées, soit par la qualité de l'air que de vastes et nombreux marais rendent mal-sain; soit enfin par la disette d'eau bonne à boire, ou la manière de vivre mal-propre de la plus grande partie des habitans. C'est un fait très-étonnant de voir la Pologne attaquée de plusieurs maladies vives et malignes qu'on ne connait point en Russie, quoique cet Empire soit situé plus au nord: on remarque encore que les maladies communes aux deux peuples sont plus contagieuses et plus dangereuses en Pologne.

Dans les provinces de la Pologne qui appartiennent maintenant à la Russie, principalement dans la Volhinie et l'Ukraine, dont le sol est sec et élevé relativement à la Lithuanie, les maladies de poitrine, les fièvres intermittentes, la petite vérole, les vers, la plique, la gale et les maladies vénériennes, sont néanmoins très-communes. Les maladies épidémiques sont rares: celle qui fait le plus de ravages est la

petite vérole ; ce qu'on doit attribuer au mauvais traitement et au mauvais régime, ainsi qu'à la négligence générale du peuple. Les paysans polonais se préservent aussi peu de la contagion de la petite vérole la plus dangereuse, que les Turcs de la peste : ceux qui sont en bonne santé, les malades et les bestiaux, vivent tous ensemble dans un espace fort étroit : les vapeurs fétides qu'ils exhalent, la chaleur excessive des chambres, augmentent à tel point la malignité du mal, que l'on doit regarder comme un miracle de voir une de ces malheureuses créatures conservée à la vie.

Les ravages de la petite vérole sont très-grands, même en les considérant relativement à la rigueur du climat. On peut porter la mortalité à six ou sept sur dix, et souvent ceux qui ne périssent pas sont défigurés de la manière la plus affreuse. Aussi n'y a-t-il aucun pays en Europe où le nombre des aveugles soit aussi grand qu'en Pologne. Excepté ceux qui le sont devenus par la plique, tous les autres ont perdu la vue par les suites de la petite vérole. L'inoculation n'est en usage que dans quelques grandes villes ; elle est entièrement inconnue dans les campagnes : le préjugé national est si difficile à vaincre, qu'il s'est toujours opposé aux tentatives que l'on a faites dans différens lieux pour l'introduire.

Les accouchemens laborieux sont excessivement rares : sur 800 ou 1,000, à peine s'en trouve-t-il un seul où l'art de l'accoucheur soit nécessaire.

La proportion des maladies vénériennes est de six sur dix dans les villes considérables. Sur cent recrues qui furent visitées, quatre-vingts en étaient attaquées. Il y a peu de pays en Europe où l'on voie autant d'hommes sans nez qu'en Pologne. La rigueur du climat, la transpiration presque toujours interceptée, rendent les maladies vénériennes si dangereuses qu'il est plus facile de guérir celles qu'on y apporte que celles que l'on a prises dans le pays.

Toutes les maladies de la Pologne, dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont connues dans les autres pays de l'Europe ; mais la *plique* est un mal particulier à ce pays, et l'universalité de cette maladie exige que nous en fassions une mention plus détaillée.

La plique est une maladie endémique en Pologne et dans

quelques pays qui l'avoisinent (1). La matière peccante, en se développant, passe dans les cheveux et les colle d'une manière si singulière, qu'il est impossible de les démêler ou de les peigner : cependant souvent le mal ne s'amasse pas seulement dans les cheveux ; quelquefois il se fixe encore dans les ongles des mains et des pieds.

Cette maladie dangereuse et dégoûtante n'épargne ni âge ni sexe ; elle attaque les habitans de toutes les classes, et même les étrangers nouvellement arrivés en Pologne : quelquefois des enfans l'apportent en naissant ; les dernières classes du peuple y sont les plus sujettes, ainsi que les paysans, les mendians et les juifs. Dans la Volhinie et l'Ukraine, cette maladie est dans la proportion de deux ou trois sur dix, dans le bas peuple; dans la noblesse et parmi les gens aisés, de deux sur trente ou quarante. Plusieurs personnes n'en sont jamais attaquées ; d'autres le sont à différentes reprises, quelquefois même à des époques périodiques. Toutes les

---

(1) « On observe que cette maladie s'est étendue depuis la » Vistule (qui lui a vraisemblablement donné son nom en allemand) jusques dans les monts Krapaks, la Lithuanie, les » Russies blanche et rouge et la Tartarie. On ne peut fixer » avec certitude ni l'époque, ni le pays où elle a pris naissance. » Les Grecs, les Romains et les Arabes ne la connaissaient pas. » Quelques auteurs modernes datent son origine en Europe de » l'année 1387, et soutiennent que les Tartares l'ont apportée en » Pologne.

» Si cette opinion était fondée ; il faudrait examiner pourquoi » la plique n'a point été portée en Russie par les Tartares ; une » grande partie de cet Empire leur ayant été soumise pendant » long-tems, et les relations entre ces deux peuples ayant toujours été très-multipliées ? Il est aussi très-extraordinaire qu'une » maladie aussi contagieuse ne se soit pas répandue parmi les » Russes voisins des Polonais, qui ont de fréquens rapports avec » eux, suivent le même genre de vie, jouissent de la même » température, et usent des mêmes alimens que ce dernier » peuple. Cette maladie doit donc tenir à des causes locales particulières à la Pologne (ce que nie M. de la Fontaine), ou le » genre de vie des Russes réunit quelques avantages qui détruisent les dispositions qu'ils auraient à cette maladie. Peut-» être les bains de vapeurs ont-ils cet effet salutaire : au moins » M. de la Fontaine les regarde comme un des moyens les plus » propres à en guérir, parce qu'ils excitent la sueur. » (*Storch*).

couleurs de cheveux y sont sujettes, sur-tout les bruns-clairs : plus les cheveux sont souples, plus il est aisé que la matière y passe. La plique est contagieuse et se communique, soit par les nourrices, soit par le commerce des deux sexes, soit enfin par les habillemens. Les animaux y sont aussi exposés, sur-tout ceux qui ont de longs poils.

La plique est occasionnée par une matière inconnue jusqu'à présent : il est aussi difficile de déterminer la nature de cette matière, que celle du scorbut, de la maladie vénérienne, etc. L'expérience nous apprend seulement que c'est une matière particulière, visqueuse et âcre, qui a son siége dans la lymphe et se dépose dans les cheveux ou les ongles. Il est d'autant plus difficile d'assigner l'origine de cette matière, que ni l'air, ni l'eau, ni les alimens, ne paraissent contribuer à son développement : la propreté et le soin de peigner les cheveux n'en préservent pas.

La matière de la plique passe dans les cheveux, lorsqu'elle est séparée du sang : c'est alors le moment de la crise. Le malade souffre souvent beaucoup avant cette époque : quelquefois aussi la plique se forme sans qu'il éprouve la moindre incommodité. Si le médecin ne réussit pas à faire passer la matière dans les cheveux ou dans les ongles, ou si la nature n'opère pas pour parvenir à ce but, le malade est dans le plus grand danger : car, si cette matière se jette sur les parties nobles, le cerveau, les poumons ou l'estomac, elle occasionne des maladies mortelles ; si elle se jette sur les yeux, elle occasionne des cataractes ; enfin, si elle est corrosive au point d'attaquer la moelle des os, la maladie est incurable, et le malade périt dans des douleurs affreuses.

Aussitôt que la crise arrive, et que la matière se porte dans les cheveux et les ongles, tous les accidens cessent, et le malade guérit insensiblement : si ces accidens reviennent, c'est un signe certain qu'une partie de la matière est encore restée dans le sang. Souvent, quand elle est trop épaisse, pour que les cheveux puissent la contenir, ils se fendent, et la matière se répand sur toute la tête; alors le malade est tourmenté par la vermine, d'une manière incroyable. Quelques anciens écrivains ont dit que les cheveux s'exténuent à un tel point que le sang en découle ; cette assertion n'a aucun fondement. Quand la plique est entièrement formée, la

nature chasse le mal, et il croît de nouveaux cheveux qui séparent la plique de la tête. Il est rare que ce mal se passe en quelques jours, ou même en plusieurs semaines: il faut ordinairement un mois, et jusqu'à quatre; quelquefois un an.

La manière de traiter cette maladie dégoûtante et souvent très-dangereuse, est très-variée, à cause de ses différens accidens et de son cours. On doit user de remèdes tant intérieurs qu'extérieurs. D'abord on commence, en tâchant d'atténuer cette matière âcre et visqueuse et en la préparant à sortir par les cheveux. Au moment où la crise commence, on emploie les sudorifiques, si le malade n'a pas la fièvre. Quand la crise est passée, on n'a plus à craindre que la matière retourne dans le sang, excepté dans le cas où l'on couperait la plique avant que la matière s'y fût entièrement jetée (1). Les principaux remèdes extérieurs sont les bains de vapeurs; il faut étuver et laver les cheveux avec des décoctions de plantes. Si tous les remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, ne suffisent pas pour attirer la plique, on emploie l'inoculation; ce qui s'exécute en fesant mettre au malade le bonnet qu'a porté une personne attaquée, peu de tems auparavant, de cette maladie.

Il est d'autant plus difficile à concevoir pourquoi la plique est exclusivement le fléau des Polonais, que le genre de nourriture ordinaire de cette nation semble devoir être favorable à la santé: peu ou point de viandes; beaucoup de légumes, une soupe de pommes de terre; voilà leurs mets ordinaires. Il est vrai qu'ils boivent plus d'eau-de-vie qu'aucune aucune autre nation.

Gouvernement de Kiow.

Ce gouvernement, avec ceux de Tchernigow, de Nowogorod-Séverski, et quelques parties de l'Ukraine-Polonaise, formait jadis la *Petite-Russie*, ou *la principauté de Kiowie*,

(1) Les suites affreuses de ce mal, quand il est coupé trop tôt, ont rendu le peuple si circonspect, que rarement il se la fait couper, même lorsque cette opération est sans danger. On voit des gens du peuple porter la plique jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même; et, si cela n'arrive pas, ils la portent au tombeau. L'usage national des Polonais de se raser la tête a été établi vraisemblablement pour se préserver de cette maladie.

patrie primitive des Slaves-Russes, et siége de leur Empire jusqu'en 1157. Nous reviendrons sur les changemens qu'a subis ce pays, en donnant une *notice historique sur les Kosaques.*

Paul Ier. avait un peu changé les limites du gouvernement de Kiow; mais comme aucune carte n'indique les nouvelles frontières, nous décrirons cette province telle qu'elle était en 1796.

Frontières. Au nord et est, le gouvernement de Tchernigow; au sud-est, Catherinoslaw; au sud, Woznesensk ou la Tartarie d'Oczakow; à l'ouest, la Wholinie et Bratzlaw. *Etendue*, 584. 96 milles géographiques carrés, qui font 1,625 lieues carrées, moins $\frac{1}{9}$. *Population*: en tout 796,000 habitans; par lieue carrée 490. Cercles: 1. *Kiow*; 2. *Roshewsk*; 3. *Oster*; 4. *Koseletz*; 5. *Pujalin*; 6. *Lubnu*; 7. *Solotinscha*; 8. *Pérejaslawl*; 9. *Bogislaw*; 10. *Bialocerkiew.*

Il serait inutile de décrire les qualités physiques de ce pays: il fait partie de l'Ukraine russe; et tout ce que nous avons dit des richesses naturelles de l'Ukraine ci-devant polonaise, convient également à ces plaines que baignent le Niéper et la Desna.

Les habitans de la Petite-Russie (1) sont, en général, d'une stature plus haute, et d'un caractère plus sérieux, plus franc, plus fidèle que les autres Russes: ils sont moins adonnés à l'ivrognerie, moins amateurs de faste et du cérémonial oriental. Les connaissances utiles, le goût des arts, l'amour des sciences commencent à se répandre dans ces contrées; l'université de Kiow et le gymnase de Karkof y ont contribué. Cette partie de l'Empire renferme plusieurs milliers de paysans libres, appelés *Odnodwortsi.*

Nous remarquerons les villes suivantes.

Kiow ou *Kiew*, ville de 22,000 habitans, sur le Niéper. Elle consiste en trois parties; savoir, (*a*) la forteresse *Petschersko*, avec son faubourg; (*b*) l'ancienne ville de *Kiow*; (*c*) la *ville neuve* ou ville de *Podol.* Les deux premières sont situées sur deux hauteurs; la dernière est bâtie dans la plaine qui borde le Niéper: le tout est entouré de retran-

(1) Il n'est question que des Russes propres; nous parlerons autre part des Kosaques.

chemens. Dans la forteresse se trouve le célèbre monastère de *Petcherski*, où les curieux vont admirer deux souterrains voûtés et semblables à un vaste labyrinthe. Ils sont divisés en appartemens et en chapelles, qui renferment les corps d'un grand nombre de moines que l'église russe met au nombre des saints. Les corps de ces saints *schismatiques* se conservent aussi intacts que ceux des saints de l'église catholique, apostolique et romaine (1). Presque tous les bourgeois habitent la ville de Podol; et c'est là que se fait le commerce. On exportait autrefois tout par terre; maintenant les ports de Kherson et d'Odessa ouvrent un débouché par mer. L'université de Kiow n'a que des moines pour professeurs; la viande leur est interdite pendant toute l'année: on pratique dans cette école toutes les cérémonies scolastiques nées dans le moyen âge. Malgré ces dehors gothiques, c'est l'université la plus florissante de toute la Russie: elle compte 1,200 à 1,300 étudians.

Kiow a été fondée en 430, selon les historiens polonais; en 880 elle devint la résidence d'un prince de la race de Rurik: en 1037 elle fut déclarée capitale de toute la Russie, et les grands-ducs y continuèrent leur résidence jusqu'en 1157. Elle passa, en 1240, sous la domination des Tatars (Tartares), ensuite sous celle des Lithuaniens et des Polonais. En 1686 elle rentra définitivement sous le sceptre russe. Latitude, 50 d. 30 m. nord; longitude, 48 d. 26 m. ouest de l'île de Fer, d'après *Sotzmann*.

Péréjaslawl, ville fortifiée qui renferme 6,000 habitans. Elle est située sur la petite rivière de *Trubetz* (2), à peu de distance du Niéper. Sa situation lui assure un bon commerce en grain, bétail et eau-de-vie: il doit y avoir quelques manufactures.

Lubnu, ville de 5,270 habitans, sur la rivière de Sule.

---

(1) Dans un petit ouvrage de *Jean Herbinius*, intitulé: *Religiosæ Kiowienses criptæ*, *jenæ* 1695, on trouve des desseins de ces souterrains. Le grand s'appelle *Crypta Antonia*, du nom du premier abbé, mort en 1073; le petit est nommé *Crypta Theodosia*, d'après le deuxième abbé, décédé en 1074.

(2) D'autres appellent cette rivière *Limbesch*. Trompé par cette circonstance, le géographe allemand, *Fabri*, parle de *deux* villes de ce nom, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule.

Gouvernement de Tchernigow.

Paul Ier. avait fondu ce gouvernement, celui de Nowogorod-Séverski et une partie de celui de Catherinoslaw dans un seul, qu'il appela *Petite-Russie*, et qu'il ne faut pas confondre avec le gouvernement de Petite-Russie, existant en 1775. Nous suivrons toujours les divisions des derniers tems de Catherine II, comme les seules bien connues.

Le gouvernement de Tchernigow, situé entre ceux de Kiow, de Nowogorod-Severski et autres, comprend 462. 27 milles géographiques carrés, qui font 1,284 lieues carrées. La population est évaluée par les auteurs russes, à 741,850 habitans en tout, ce qui donne la belle proportion de 577 à 578 habitans par lieue carrée. Reste à savoir si le dénombrement officiel est exact ou non. La différence proportionnelle avec le gouvernement de Kiow doit d'autant plus nous étonner, que celui de Tchernigow a moins de grandes villes. A la vérité, le terrain est extrêmement fertile.

Tchernigow, sur la Desna. Cette ville fortifiée est le siége d'un archevêque grec. On y trouve environ 5,000 habitans.

Neschin, sur l'Oster : c'est la ville la mieux bâtie de toute la Petite-Russie ; les maisons sont en pierre, et d'une bonne architecture. On y compte 15 à 16,000 habitans, parmi lesquels beaucoup de Grecs et d'Arméniens, qui font un commerce très-actif avec la Turquie et la Silésie.

Les autres chefs-lieux de cercles sont : 3. *Retchiza* ; 4. *Gorodnia* ; 5. *Bérésin* ; 6. *Borsna* ; 7. *Konotop* ; 8. *Priluki* ; 9. *Romen* ; 10. *Glinsk* ; 11. *Lochwitza* ; 12. *Godietz*, tous des endroits qui n'offrent rien de remarquable.

Gouvernement de Nowogorod-Severski.

Situation ; entre Tchernigow, Mohilow, Orel et Kursh. *Etendue* ; 708. 34 milles géogr. carrés, ou 1,967 $\frac{11}{18}$ lieues carrées. *Population* ; 742,000 habitans en tout, ou environ 360 par lieue carrée.

Le sol est moins fertile et plus montueux que dans les deux précédens ; les productions et articles de commerce sont les mêmes.

Nowogorod-Severski ; ville de 8,000 habitans, autrefois capitale du *duché de Sévérie* ; qui appartint long-tems à la

Lithuanie et à la Pologne ; on remarque encore beaucoup de mots Lithuaniens dans le dialecte de ces contrées.

Glukow, ville de 100 maisons, chef-lieu de cercle ainsi que 3. *Krolewetz* ; 4. *Korop* ; 5. *Somiza* ; 6. *Nowomest* ; 7. *Starodub* ; 8. *Pogar* ; 9. *Mglin* ; 10. *Surash* ; qui tous ensemble ne se distinguent que par leurs noms barbares et mal nés pour nos oreilles.

GOUVERNEMENT DE KARKOW, OU DES SLOBODES D'UKRAINE.

Cette contrée était jadis un désert. Des Kosaques d'Ukraine la peuplèrent, en y bâtissant des *slobodes*, ou villes ouvertes. Ils étaient divisés en 5 régimens, et ne dépendaient que peu du gouverneur de Belgorod. En 1765, Catherine II donna à cette colonie militaire une forme d'administration régulière ; le nouveau gouvernement prit le nom de *Charkow*, prononcez *Karkof*. Paul Ier. rétablit en partie l'ancien désordre, les anciennes frontières et le nom des *Slobodes d'Ukraine* (1).

Ce gouvernement est situé entre ceux de Tchernigow, de Kursch, de Woronetsch et de Cathérinoslaw ; d'après la distribution de Catherine II, il contenait sur 594 milles géogr. carrés, ou 1,650 lieues carrées, une population de 797,000 individus ; ce qui donne 483 par lieue carrée. Le terrain est une plaine exposée au midi, bien arrosée, fertile en blé et en pâturages. Le *Donetz* la traverse ; il porte des bateaux. On y fabrique beaucoup de salpêtre. Latitude : 49 d., — 51 d. 30 m. nord.

Karkow, ou *Charkow*, ville de 1,532 maisons et 10,743 habitans, selon le dernier dénombrement. Elle a un gymnase ou collége, où l'on fait de bonnes études, à ce qu'on dit. Ses quatre foires sont très-fréquentées.

Achtyrka, ville de 1,138 maisons et 12,780 habitans ; par conséquent la plus considérable du gouvernement.

Issum, sur le Donetz, ville de 718 maisons et 4,248 habitans.

Sumy, a deux grandes foires.

---

(1) M. *V. C.* décrit les gouvernemens de *Karkof* et des *Slobodes* comme si c'étaient deux provinces différentes.

Gouvernement de Catherinoslaw (en russe *Iecaterinoslaw*).

Ce gouvernement remplaçait, d'après l'ordonnance de Catherine II, celui de la Russie, érigé en 1764; mais il s'étendait beaucoup plus vers la mer d'Azof et le Donetz. Il consistait en cercles; savoir: 1. *Catherinoslaw*; 2. *Alexandria*; 3. *Groditche*; 4. *Chorol*; 5. *Mirgorod*; 6. *Pultawa*; 7. *Alexopol*; 8. *Constantinogorod*; 9. *Nowo-Moskowsk*; 10. *Paulograd*, tous vers le Niéper; 11. *Bachmut*; 12. *Slawensk*; 13. *Donetz*, sur la rivière de ce nom; 14. *Mariapol*, sur la mer d'Azof. Les districts les plus occidentaux de ce gouvernement avaient été attribués à celui de *Woznesensk*, qu'on avait formé de la Tartarie d'Oczakow.

Paul Ier. a renversé tout cela; il fallut bien anéantir un gouvernement qui portait le nom de *Catherinoslaw*, c'est-à-dire, *gloire de Catherine*. Ce grand réformateur réunit donc ce gouvernement, celui de Woznesensk et même celui de Tauride, pour en former un seul; auquel il donna le vieux nom de *Nouvelle-Russie*. Nous décrirons néanmoins ces trois gouvernemens séparément, afin de pouvoir plus facilement classer nos matériaux (1).

Le gouvernement de Catherinoslaw contenait en 1796 sur une surface de 2466. 56 milles géogr. carrés, ou plus de 6,851 lieues carrées, une population de 745,000 habitans, ou 108 à 109 par lieue carrée. Avant la formation du gouvernement de Woznesensk, la population s'élevait à 845,000.

Le sol n'est pas très-fertile; les blés y viennent bien en quelques endroits, mais on trouve aussi d'immenses landes. Les fortes chaleurs de l'été font souvent place à un froid subit et très-vif; l'air n'est pas également salubre. Il y règne plus souvent des épidémies que dans l'Ukraine; la partie orientale contient beaucoup de lacs salés,

Cathérinoslaw, sur le Niéper, ville nouvelle fondée par Cathérine II, et peuplée d'Arméniens et de Grecs; on n'y trouve pas 3,000 habitans.

---

(1) On doit sentir que toutes les données statistiques basées sur les divisions de Catherine II deviendraient inutiles, si je voulais adopter les distributions de Paul Ier., que d'ailleurs on abolit à présent l'une après l'autre.

Krementschuck,

Krementschuck, plus au nord sur le Niéper, ville très-marchande, peuplée de Juifs, de Tartares, de Grecs et de Géorgiens.

Poltawa ou *Pultawa*, ville fortifiée et commerçante. Ce fut là, que s'eclipsa la fortune de la Suède et celle de Charles XII; c'est à la victoire que Pierre Ier. remporta près cette ville, le 27 juin 1709, que la Russie doit son rang parmi les puissances.

Mirgorod, sur le Chorol, ville commerçante de 7,400 habitans. Catherine II l'a séparée (ainsi que Pultawa), de la Petite-Russie; Paul Ier. a placé Mirgorod dans le gouvernement de Kiow.

Backmut, ville célèbre par ses salines; le terrain est tellement impregné de sel, que les habitans sont obligés d'aller chercher à 7 werstes de l'eau potable.

Gouvernement de Woznesensk ou Tartarie d'Oczakow.

Les frontières de la Russie étaient par la paix de 1774, fixées à la rive orientale du *Bug*. Les contrées entre ce fleuve et le Niéper, appartenaient en totalité au gouvernement de Catherinoslaw; une partie vers le nord, portait le nom de Nouvelle-Servie; mais lorsqu'en 1791 la Russie eût obtenu la possession de ce qui restait aux Turcs de la Tartarie d'Oczakow (ou du *Nogai-Occidental*), on forma de ces nouvelles acquisitions et de quelques districts détachés des gouvernemens limitrophes, un nouveau gouvernement, dont *Woznesensk* devait être le chef-lieu. Ce gouvernement supprimé par Paul Ier., avait au nord Kiow; au nord-ouest, Bratzlaw; au nord-est, Catherinoslaw; au sud-est, la Tauride (le Niéper l'en séparait), au sud la mer Noire et la Turquie. Il comprenoit les cercles : 1. *Woznesensk*; 2, *Kherson*; 3. *Elisabethgorod*; 4. *Nowo-Mirgorod*; 5. *Bogopol*; 6. *Tiraspol*; 7. *Ielensk*; 8. *Olgopol*; 9. *Catherinopol*; 10. *Tchigirin*; 11. *Tcherkasu*. On n'a rien de positif sur l'étendue et le nombre des habitans. La *plaine d'Oczakow*, ou le pays cédé en 1791, était estimé à 410 milles carrés et 120,000 habitans au moment de l'occupation.

Kherson, nouvelle ville, destinée par Catherine II à devenir le Pétersbourg de la mer Noire, elle mérite donc notre attention particulière. (1)

Considérons d'abord le local et les environs; Kherson est situé à 46 deg. 38 m. 30 s. latitude boréale et 50 deg. 29 m. 45 s. longitude ouest de l'île de Fer. Le Niéper forme ici un lac marécageux, appellé en Russe *Liman*. Ce lac offre un port vaste, mais qui n'est pas assez profond; les vaisseaux de guerre que l'on y construit, sont transportés par des chameaux à la mer, qui est éloignée de 100 werstes ou 24 lieues; fallait-il donc absolument imiter les fautes de Pierre Ier.?

Tous les environs de cette ville sont extrêmement sabloneux et absolument arides, dans une étendue d'une lieue à la ronde; en avançant plus loin, on voit quelques maisons de campagne, quelques vignobles, quelques auberges; mais le petit nombre de colons russes, ne remplit point le vide causé par la fuite des anciens habitans, des Tartares-Budjaks qui n'ont point voulu vivre sous la domination russe; même les terrains les plus fertiles sont en friche. On est obligé, par conséquent, de tirer toutes les provisions de bouche de la Pologne et de l'Ukraine.

On manque de bois de chauffage et de bâtisse; pour y suppléer, on a essayé d'y faire des plantations considérables. Des roseaux qui croissent en abondance dans les endroits où le Boristhène n'a pas beaucoup de profondeur et précisément devant Kherson; ils servent de chauffage dans toute cette contrée, on en fait même des barrières et des barraques. Ils sont assez forts et assez hauts pour servir d'asile à tous les oiseaux; et sur-tout, aux oiseaux d'eau: « qui y sont, dit-on, en si grande quantité et si jolis, que rien n'est plus agréable que d'aller se promener en bâteau sur ce fleuve. »

Cela peut être très-joli, mais on ne bâtit point une ville comme un nid d'oiseaux; il aurait fallu chercher un meilleur emplacement. A tout cela, il faut encore ajouter la violence des vents, qui poussent les sables par tourbillons et les exhalai-

(1) Nous avons comparé, entre autres, la *Relation de l'ambassade russe à Constantinople en* 1793; le *Voyage de milady Craven*; les *Lettres d'un voyageur allemand*, dans le journal *le Nord littéraire*.

sons d'une très-grande masse d'eau stagnante ; deux circonstances qui rendent le séjour de Kherson aussi mal-sain qu'il est désagréable.

Néanmoins, il faut avouer que la position de Kherson est très-favorable au commerce ; si l'on abandonne le projet de bâtir la ville d'*Odessa*, Kherson deviendra sans doute le centre du commerce de l'Ukraine. Pour donner une idée de l'importance que peut acquérir cette place, spécialement pour la France, nous allons extraire les excellentes observations de M. *Malekeusky* polonais (1).

« Les productions abondantes et variées de la Pologne ne furent long-tems exportées que par la mer Baltique. Dans les dernières années de son existence politique, les Polonais, fatigués de la taxe énorme des douanes du gouvernement prussien, commençaient à se persuader que la voie de la mer Noire serait, de toutes les manières, bien plus avantageuse pour leurs intérêts. L'ancien gouvernement de France, instruit de la fertilité des provinces méridionales de la Pologne, et de l'importance de leurs produits pour la marine et le commerce français, se préparait à encourager les Polonais dans cette nouvelle entreprise ; mais ce ne fut qu'un apperçu, et le cabinet de Versailles ne l'eut que dans sa caducité.

» Ces provinces forment presque la moitié de l'étendue de la Pologne. Trois grandes rivières les arrosent ; le Niéper ou Boristhène, le Bog et le Niester. Ces trois fleuves parcourent une bien plus grande étendue de pays que le Niémen et la Vistule, seules grandes voies du commerce par la mer Baltique, et les contrées qu'ils parcourent, malgré la culture négligée, pourraient être appelées, à juste titre, la terre promise pour les premiers besoins de l'homme.

» Pour prouver l abondance en denrées de ce pays, il suffirait de dire que l Ukraine seule a pourvu à la subsistance des armées russes pendant toutes les dernières guerres avec les Turcs.

» Les bois de construction se trouvent d'une fort grande ancienneté et en grande abondance. On pourrait s'en convaincre par les rapports du maître mâteur de Toulon, envoyé exprès pour visiter les forêts de ce pays. Des mâts arrivés par Riga sont 18 à 20 mois pour être transportés de ces forêts par la mer Baltique, tandis que par la voie de Kherson ils sont arrivés en 3 mois à Toulon, suivant l'essai que fit faire l'ancien gouvernement français ; et le calcul de M. Anthoine a persuadé arithmétiquement que, pour des mâtures polonaises, la voie de Kherson est bien préférable à celle de Riga.

(1) Ces observations se trouvent dans le *Journal des Débats* du ... fructidor an 10.

» Les salaisons de l'Ukraine valent bien celles l'Irlande, et le bas prix du bœuf, ainsi que du sel de Moldavie et de Crimée, permet, suivant les expériences faites, de les livrer, à Akerman ou à Kherson, à moitié meilleur marché qu'on ne les achète sur les lieux en Irlande.

» Le chanvre pour voiles et cordages, le crin, les laines communes, les toiles blanches et grises, et celles d'emballage; les cuirs crus et tannés, sont en grande quantité dans ce pays.

» Le salpêtre, le goudron, le suif, les huiles de chanvre et de lin, le miel, le beurre fondu, les graisses de cochon et autres, le houblon, la poix-résine, les eaux-de-vie de grains, y sont très-abondans.

» Les cires sont à si bas prix dans l'Ukraine, que les marchands autrichiens les font venir par terre de cette province jusqu'en Gallicie, d'où ils les transportent également par terre, à travers la Moldavie et l'Autriche, jusqu'à Trieste, où ils les vendent encore, malgré ces transports énormes, et toujours par terre, avec un bénéfice considérable.

» Le tabac de l'Ukraine est excellent; on en a fait un essai en France en 1757, et il fut trouvé presque égal à celui de Virginie.

» La potasse et la vedasse, qui depuis long-tems sortent de Pologne par les ports de Dantzick, Kœnigsberg et Elbing, sont encore des productions de l'Ukraine. Il est aisé de voir ce que la différence du transport par la Baltique ou par la mer Noire, doit mettre de différence dans le prix.

» Ces pays, qui présentent une si grande richesse en denrées de première nécessité, sont presque entièrement privés de manufactures; et le commerce français trouverait, par la mer Noire, un débouché également avantageux aux deux pays, en draps, soieries, quincailleries, vins, huiles fines, liqueurs, sucre, café, les épiceries, les drogues de médecine et de teintures, etc. Les tentatives déjà faites avant la révolution ont prouvé de quelle importance serait ce commerce pour la France, et principalement pour les départemens situés sur la Méditerranée.

» Le pavillon français pourrait même apporter toutes les marchandises du Levant dans ce pays. Ce commerce ne se fait actuellement que par des Juifs et des Arméniens, à travers la Moldavie; voie longue, coûteuse et sujette, pour ces malheureux, à mille avanies.

» La masse des exportations de ces contrées par la mer Noire, deviendra pour les Français bien plus considérable que celle que les Anglais et les Hollandais obtiennent par la mer Baltique, comme aussi l'importation à faire de ce côté-là, sera bientôt plus grande que du côté de Dantzick, de Kœnigsberg et de Riga, parce que les trois rivières, le Niéper, le Bog et le Niester, *une fois rendues tout-à-fait navigables*, pénètreront plus avant dans

l'intérieur du pays que le Niémen et la Vistule. Le canal de la Muchama, qui joint déjà la Vistule au Pripetz, et celui d'Oginski, qui, amélioré, pourrait réunir le Boristhène au Niémen, feraient par la suite, partager le commerce de la mer Noire à presque toute l'ancienne Pologne, et joindre aux avantages du commerce de la mer Noire, déjà immense, l'avantage de celui de la mer Baltique.

» Les Français n'auront pas de ce côté-là, comme sur la mer Baltique, comme par-tout ailleurs, ce peuple rival qui cherche à s'emparer de tout le commerce, et qui, quant à présent, et par ses capitaux, et par la nature de ses manufactures, et par sa politique, toute basée, en dernière analyse, sur son commerce, forme des obstacles si souvent difficiles à surmonter.

» La France, d'ailleurs, par ses rapports, son crédit, la proximité de ses ports de la Méditerranée, et par sa puissance sur cette mer, est la nation la plus propre pour faire ce commerce. »

En attendant que ces grandes vues s'accomplissent, Kherson s'accroît très-lentement. Selon les meilleures relations, elle n'a que 15,000 habitans, y compris les soldats et les ouvriers constructeurs. Les premières maisons qu'on y bâtit en 1784, étaient de bois et de briques séchées à l'air; elles s'enfoncent déjà. Ce qui a été bâti en pierre, conserve son à plomb; les rues sont régulières, larges et bordées de boutiques; on y voit un grand nombre de places publiques, qui forment autant de quarrés. Dans les environs de l'église principale située à l'entrée de la ville, on remarque le tombeau du jeune prince de Wurtemberg, mort en Gallicie, celui du général Muller et de plusieurs autres personnages distingués. Le prince Potemkin jouit seul du privilège d'être enterré dans l'église même.

A gauche de la ville est un fort, dont les bâtimens qui servent de casernes à la garnison, sont enfoncés en terre; et suffisamment à l'abri du feu que l'ennemi pourrait y jetter en cas d'attaque. Les remparts sont fort élevés, et les nombreux ouvrages qui les défendent, sont garnis de batteries et environnés de fossés très profonds, de courtines et de redoutes, qui en font une place régulière et très-forte. Derrière ces ouvrages sont des bâtimens très-beaux et très-modernes, habités par le commandant et les autres officiers de la garnison; on y arrive par deux ponts que l'on a construits à chaque extrêmité: les dépenses énormes qui

ont été faites pour la construction de ce fort, doivent paraître aujourd'hui assez inutiles depuis que Kherson, par la conquête d'Oczakow et de tout le pays situé entre le Bog et le Niester, a cessé d'être une place frontière.

La population de Kherson est un ramas, parmi lesquels un honnête homme se trouverait comme exilé; il suffit de dire, que les juifs polonais en forment une grande partie. Les bayardères juives surpassent en libertinage, mais non pas en richesse celles de l'Inde. Le peuple y est très-près de l'état sauvage; les deux sexes fréquentent les bains sans aucune gêne, absolument nus et en plein jour.

Oczakow, forteresse, ci-devant le boulevard des Musulmans. Le baron de *Tott* dit que c'est une place de très-peu de défense; mais le prince *Potemkin* a bien prouvé le contraire; ce grand héros de la Russie, employa six mois et 120,000 hommes au siège de cette place; enfin, il la prit d'assaut.

Odessa, autrefois *Hadschebi* sur la mer Noire, au sud-est d'Oczakow. C'était un village misérable; maintenant c'est une grande et magnifique ville *sur le papier*. Il y a ici un port; mais depuis la mort de Catherine II, les habitans se dispersent et le commerce se perd, dit un voyageur qui l'a vu sous Paul Ier.

Tcherkassu, sur le Niéper, dernièrement chef-lieu des Kosaques Sa-Porogiens. C'est ici qu'on voit les treize cataractes, ou pour mieux dire, cascades du Niéper; on les passe sans danger, lorsque les eaux sont hautes. Le Niéper est dès cet endroit rempli d'îlots; on y pêche des esturgeons, des bises, des carpes, et beaucoup d'autres poissons; on y voit beaucoup de moulins flottans, construits sur des pontons.

Gouvernement de la Tauride.

Avant de décrire l'état actuel de la Tauride, autrement appelée *Crimée*, il est nécessaire de prendre notice des révolutions politiques qu'a subies cette contrée intéressante.

Les Cimmériens (1) étaient les premiers habitans connus

(1) On sait combien de significations différentes les anciens ont combiné avec ce nom de Cimmériens. *Homère* en parle dans

de la Crimée : ce peuple, nombreux et belliqueux, avait la même origine que les Thraces. Leurs vastes possessions leur furent enlevées par les Scythes ; ils conservèrent plus long-tems la Crimée. Il paraît que 655 ans avant l'ère chrétienne, ces voisins puissans les chassèrent de la plaine : ils se retirèrent dans les montagnes et prirent le nom de Tauriens, ou habitans des monts ; cette dénomination fut ensuite donnée à toute la presqu'île, qui fut appelée *la Tauride*. Dans le sixième siècle, les Grecs commencèrent à s'y établir. Les Milésiens, entr'autres, fondèrent *Panticapée*, ou *Bosphore*, près le détroit du même nom, et *Théodosie* : les Héracléens du Pont et les Déliens bâtirent l'ancienne *Cherson*. C'étaient des villes considérables. Le commerce qu'y firent les Grecs était très-florissant, et contribua beaucoup à étendre leurs connaissances géographiques.

Dans le cinquième siècle, les Archéanactides, qui étaient originaires de Mytilène, fondèrent un état monarchique, dont la ville de Bosphore fut la capitale. Cent ans après, les Scythes furent presque détruits par les Sarmates : les Tauriens étendirent alors leur domination sur presque toute la Crimée ; ils firent des incursions sur le royaume de Bosphore et la république de Cherson, qui se soumirent à Mithridate-le-Grand, roi du Pont. Il subjugua les Tauriens, et domina alors sur toute la Crimée.

Au commencement de l'ère chrétienne, les Alains s'avancèrent dans la presqu'île, forcèrent les rois du Bosphore à leur payer tribut et anéantirent les Tauriens. Les Alains maintinrent leur puissance 150 ans ; les Goths leur succédèrent. A cette époque (du tems de Dioclétien et de Constantin-le-Grand), le christianisme se répandit dans la Crimée. En 375, les Goths furent assujettis aux Huns ; mais ils conservèrent les habitations qu'ils avaient dans les mon-

---

le onzième livre de l'Odyssée : « Ulysse les trouva vers l'Occi» dent, près de l'entrée du Tartare. Ils habitent sur les derniers » bords de l'Océan ; des brouillards perpétuels couvrent leur » atmosphère ; jamais le soleil ne les réjouit de ses doux rayons ; » une éternelle nuit enveloppe ces malheureux mortels ». Certes ce ne sont pas là des circonstances qui conviennent aux pays Cimmeriens-Tauriens. On trouve des *Kimriens* dans la principauté de Galles, des *Cimbres* dans la Scandinavie, etc.

tagnes, et leurs rois chrétiens. Le royaume du Bosphore cessa à la fin du quatrième siècle.

Après que la puissance des Huns eut été renversée (464), les Hongrois arrivèrent; et, unis aux Bulgares, ils s'emparèrent des pays situés entre le Don et le Niester. Une partie retourna en Asie; les autres furent contraints de se soumettre aux Kozars, en 670 : les Goths qui habitaient les montagnes et les villes grecques situées sur le rivage de la mer, furent forcés de lui payer un tribut. En 840, l'empereur Théophile forma la province de Cherson, qui comprenait toutes les villes qu'habitaient les Grecs dans la Crimée et le Kuban; car, quoiqu'elles fussent tributaires des Kozars, elles reconnaissaient la souveraineté de la cour de Byzance.

Les Hongrois et les Kozars furent repoussés (882) par les *Petchénègues* ou les Kangles, qui furent obligés, au milieu du onzième siècle, de plier devant les *Cumanes*. Ce peuple força les Grecs de la Crimée et les Goths à leur payer tribut. A cette époque, la ville de *Sugdaia* (maintenant Soudak) parvint, par son commerce, à un si haut point de grandeur, que toutes les possessions des Grecs dans la Crimée prirent le nom de *Sugdania* : jusqu'à l'an 1204, ils reconnurent toujours la souveraineté de Byzance; alors ils se rendirent indépendans.

Les *Mongols* ou les Tartares succédèrent aux Cumanes, et depuis cette époque (1237) la Crimée fut une province du royaume de Kaptchak. Des princes tartares apanagés, auxquels on donnait le nom d'*Oulouz-Bey*, se dispersèrent dans les plaines avec leurs hordes. Les Grecs et les Goths payaient tribut aux Mongols, comme ils l'avaient payé auparavant aux Cumanes; plusieurs Tcherkasses s'y établirent. La ville de Krim, où les Mongols fesaient un grand commerce, donna son nom à toute la presqu'île, il lui est resté jusqu'en 1783.

Tout le tems que les Latins furent maîtres de Constantinople, ils firent, ainsi que les Vénitiens, un grand commerce dans la Crimée et le Taman : dans la suite, les Génois s'en emparèrent exclusivement, et conservèrent presque toujours leur supériorité dans les guerres sanglantes qui s'élevèrent à cette occasion. Ils rebâtirent Kaffa avec la permission des

Mongols, et cette ville devint le centre de leur commerce; ils conquirent Sogdaia (Soudak) et Cembalo (Balouklava). A cette époque, deux branches s'ouvrirent pour le commerce des Indes dans ces contrées : l'une par l'Amour, la mer Caspienne et Astrakan jusqu'à Tana ; l'autre par Bagdad et Tauris jusqu'à Trébisonde et Sévastopolis. Les Génois et les Vénitiens possédaient conjointement Tana ou Azof. Ces peuples marchands étaient, selon les conjonctures politiques, tantôt les vassaux, tantôt les alliés des Mongols.

Lorsque l'empire de Kaptchak fut divisé, la Crimée forma un kannat particulier, dont Hadji-Guérai fut le fondateur, en 1441.

Mengli-Guérai, appuyé par les Osmans, parvint à réduire toute la presqu'île sous sa domination, et à en chasser les Génois. Ceci arriva en 1475.

Mengli-Guérai voulut se soustraire à la protection un peu gênante des Turcs ; mais ceux-ci mirent des garnisons dans les villes les plus importantes, et réduisirent le kan à une entière dépendance. Dans la suite, sur-tout depuis 1584, les kans étaient plutôt les sujets que les vassaux de la Porte. Le grand-visir les déposait arbitrairement, et donnait leur place au plus offrant.

La Crimée resta sous la protection de la Porte jusqu'en 1774. Catherine II, par la paix de Koutchouk-Kainardji, rendit au kan l'indépendance, et acquit à l'empire russe quelques places frontières, pour le préserver des invasions des Tartares. Quelques années après (1783), toute la presqu'île fut réunie à la Russie ; elle forme, avec la partie orientale du pays des Nogais ou les Steppes de Crimée, le gouvernement de la Tauride.

Lorsque Mengli-Guérai se rendit maître de la Crimée, elle avait peu d'habitans tartares. Quand il fit la guerre aux Tartares du Volga, il amena en Crimée plusieurs milliers de Nogais qui furent forcés de s'y établir. La grande population de cette presqu'île, dans laquelle on trouvait, outre les Arméniens, des Grecs, des Turcs, des Juifs, etc., avait beaucoup diminué sous le règne orageux du dernier kan. Les Arméniens se soumirent, en grande partie de leur plein gré, à l'empire ds Russie, en 1779, et s'établirent dans le gouvernement de Cathérinoslaw. A l'entrée des troupes

russes, en 1783, les Tartares, sur-tout les *murzes* ou nobles Tartares s'enfuirent en si grand nombre dans l'Afkasie et chez les Osmans, que, suivant le rapport de témoins oculaires dignes de foi, la population de la Crimée était rabaissée d'un million à 50,000 individus.

Les Russes y ont voulu former des colonies, même des Français. Ces colonies n'existent encore que sur le papier. On y a mené des Kosaques, des Kalmouks et autres gens semblables. Quelques Allemands s'y établirent. Le vrai moyen de tirer parti de cette presqu'île, c'est d'y établir une république bien organisée. La Russie se bornerait au rôle de protectrice: alors, peut-être, on verrait affluer des colons, qui préféreraient ce climat salubre et agréable, aux marais et aux forêts de l'Amérique.

Considérons les qualités physiques de ce petit coin de terre, que l'on regarde comme le paradis de la Russie. D'abord, il faut en retrancher la partie septentrionale, qui n'est qu'une plaine marécageuse, imprégnée de sel et couverte d'une atmosphère humide et mal-saine.

Le produit des salines est très-avantageux aux habitans de cette presqu'île. Presque toutes les provinces méridionales de la Russie et de la Pologne, ne sont approvisionnées de sel, que par celui qu'elles tirent de la Crimée et des contrées voisines, et que l'on recueille en partie sur les bords de la mer, et en partie des eaux de plusieurs grands lacs.

Nous croyons qu'il faut attribuer à la nature saumâtre et calcaire du sol, ainsi qu'aux exhalaisons de la mer et des lacs salés, cette belle verdure qui distingue la Crimée des pays voisins. « Les campagnes, dit milady *Craven*, ressemblent exactement à de belles pelouses, et le gazon est » aussi fin que le duvet d'un velours vert. Les chevaux » paissent en liberté, et quoiqu'il n'y en ait pas à la poste, » on n'attend pas long-tems. Ce sont les Kosaques qui en » fournissent. Ces chevaux sont dispersés dans la plaine; » mais lorsqu'ils aperçoivent leur Kosaque avec un peu de » blé, ils viennent tous l'entourer, et alors il choisit ceux » qu'il veut. Les postes sont quelquefois dans un village » tartare abandonné; quelquefois il n'y a qu'une simple ca» bane pour le palfrenier, encore est-elle creusée sous » terre; et c'est la demeure ordinaire des habitans de ce

» pays, où le soleil est extrêmement chaud, et où l'on ne » connaît pas d'ombre. Sur la gauche de Pérékop, on voit » plusieurs lacs salés, vers la troisième poste; la vue en est » très-agréable: au coucher du soleil j'arrivai dans un » village tartare, composé de maisons ou plutôt de cabanes » disposées en cercle, et sans aucune défense. Je voyois » s'approcher lentement du village des troupeaux de che- » vaux, de vaches et de moutons qui revenaient de la pe- » louse. Ils formaient un tableau simple et majestueux, qui « me représentait la paix et l'abondance dont jouissaient nos » premiers parens dans l'enfance du monde. »

Ce n'est cependant que sur la partie montagneuse de la Tauride que l'on pourrait asseoir de solides spéculations statistiques. Entendons le célèbre *Pallas* décrire cette contrée (1).

« Les parties de l'Empire les plus tempérées et les plus fertiles sont ces belles vallées demi-circulaires, et disposées en forme d'amphithéâtre, qui se trouvent au midi des montagnes de la Tauride, le long des côtes de la mer Noire. Ces vallées qui jouissent du climat de l'Anatolie et de l'Asie mineure, où l'hiver se fait à peine sentir, où les primevères et les safrans printaniers poussent en février et quelquefois au mois de janvier, où le chêne conserve quelquefois pendant l'hiver des feuilles vertes; ces vallées sont, pour la botanique et l'économie rurale, la partie la plus estimable de la Tauride et peut-être de tout l'Empire. Là, le laurier est toujours verdoyant; l'olivier lui est associé; le figuier, le micocoulier, le grenadier, le celtis, restes peut-être de la culture grecque; le frêne mannifère, le térébenthinier, le soumach, le baguenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émérus et le fraisier-arbousier de l'Asie mineure, croissent par-tout en plein vent. Le dernier sur-tout occupe les rochers maritimes les plus escarpés, et fait, pendant l'hiver, leur plus bel ornement, par son beau feuillage toujours vert, et l'écorce rouge de ses gros troncs. Dans ces vallées, le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de

(1) Voyez *Tableau physique et topographique de la Tauride, tiré du Journal d'un voyage fait en 1794, par P. S. Pallas*, pages 33—36, en allemand, 1799.

la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. On y voit les capriers spontanément disséminés sur les bords de la mer. Les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, retombent, se relèvent encore, et forment, avec la viorne fleurie, des guirlandes et des berceaux, sans aucun emploi de l'art. La réunion des belles horreurs que présentent des montagnes élevées jusqu'aux nues, et des roches immenses tombées en ruine, avec les jardins et la verdure la plus riche; les fontaines et cascades naturelles, qui ruissellent de tout côté: enfin, le voisinage de la mer qui offre un lointain sans bornes, rendent ces vallées les plus pittoresques et les plus charmantes que le génie poétique le plus exalté puisse imaginer ou peindre. La vie simple des bons montagnards Tartares, qui habitent ces vallées enchanteresses; leurs châlets couverts de terre, à moitié taillés dans le roc, sur la pente des montagnes, et presque cachés dans l'épais feuillage des jardins environnans; les troupeaux de chèvres et de petites brebis, répandus sur le flanc des rochers solitaires des environs; et les sons de la flûte du berger résonnant entre ces roches, tout retrace ici l'âge d'or de la nature, tout fait aimer la vie simple, champêtre et solitaire, et l'on recommence à chérir le séjour des mortels, que les horreurs des guerres, le détestable esprit de fourberie commerçante, répandu dans les grandes villes, et le luxe accompagné des vices de la grande société, rendent presqu'insupportable au sage recueilli (1).

» Dans ces belles vallées, les cultures les plus utiles de l'Europe méridionale et de l'Asie mineure, peuvent être établies pour le bien de la Russie, qui ne possède nulle-part un climat si beau. Les fruits les plus parfaits y viendront sans peine, et y existent déjà en partie. On peut y cultiver les oliviers et les figuiers de bonnes races. La sésame, autre

(1) Pour bien sentir ce passage, il faut savoir que *Pallas* a quitté St.-Pétersbourg. La *santé* de ce naturaliste célèbre le forçant à chercher un climat plus doux, il obtint de l'impératrice la permission de choisir à son propre gré tel endroit qui lui conviendrait dans les Etats de S. M. I. Pallas ayant préféré la Tauride, y reçut aussi-tôt une terre, et 10,000 roubles pour y faire les arrangemens nécessaires.

plante à l'huile, annuelle, n'y manquera jamais. Les orangers, les citronniers, et sur-tout le cédrat plus hardi, y supporteront l'hiver avec très-peu d'abris et de soin. Les vins y viendront de plus en plus parfaits, si l'on fait le choix des ceps avec connaissance; si l'on multiplie cette culture dans les différens sites et sur differens terrains, dont on reconnaît l'effet sur la qualité; et si l'on s'applique mieux à la confection du moût et à la conservation des vins. Les apothicaires pourront y cultiver un grand nombre d'excellens simples, et de plantes teinturières qu'on tire des îles de l'Archipel, de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Perse. Quelques-unes, par exemple, la scammonée, le térébenthinier, le frêne qui produit la manne, le fustel, le soumach, le tournesol, dont on tire la couleur bleue, y sont déjà sauvages. On pourrait y introduire plusieurs bois durs et utiles de l'étranger, sur-tout des bois coloriés qu'on emploie en marqueterie; le cyprès, le chêne qui donne la noix de galle, et les glands recherchés pour les fabriques de marroquin: le liége, le chêne qui produit le kermès: peut-être même la canne à sucre réussirait-elle dans quelques vallées. »

Les lecteurs attentifs se sont, sans doute, déjà aperçu d'une circonstance capitale dans cet agréable tableau; c'est que la plupart des richesses dont parle M. *Pallas*, n'existent pas encore dans la Tauride. Il parle souvent au *futur conditionnel*. Quelle que soit l'autorité de ce savant, il convient d'attendre que l'expérience ait confirmé ses espérances.

La presqu'île de la Tauride égale à-peu-près la Morée: la *Nogai orientale*, ou le terrain entre le Niéper, la rivière de Berda et la mer d'Azof, qui forme comme le vestibule de la presqu'île, est d'une étendue un peu plus grande. On donne à tout le gouvernement 1025. 64 milles géographiques carrés, ou 2,849 lieues carrées. La population n'est évaluée par les auteurs russes qu'à 150,000 individus, qui, presque tous, demeurent dans la partie méridionale de la presqu'île.

Nous remarquerons les villes et endroits suivans:

Symféropol, autrefois *Akmetschet*, chef-lieu du gouvernement, quoiqu'il n'y ait que 1,700—1,800 habitans. Cette ville, située sur le *Salghir*, qui est la plus grande rivière de la presqu'île, ressemble plutôt à un village qu'au chef-lieu du gouvernement du canton. Au sud, on voit d'assez près la

chaîne de montagnes qui borde la mer Noire, et dont les cimes sont couronnées de forêts. Vers le nord, on découvre des plaines, des prairies et l'isthme de Précop. A ce beau *paysage* il ne manque que des *figures*.

Bachaserai, ou *Bachiserai*, ci-devant la résidence des kans. « Cette ville, dit *milady Craven*, est située entre deux collines » si escarpées, que plusieurs rochers semblent près de tom- » ber et d'écraser les maisons. Cette ville renferme 5,000 » Tartares. On y fait un grand commerce de lames d'épées, » de sabres et de couteaux : plusieurs de ces lames sont aussi » bien finies que celles de Damas ; il est impossible d'en faire » la différence ». Il paraît que cette belle manufacture a émigré avec les Tartares. L'ancien palais des kans est un grand bâtiment irrégulier. Voici ce qu'en dit un ancien auteur :

« L'extérieur de ce château ressemble assez à un petit fort ; » il est entouré de fossés, sur les bords desquels on remar- » que des arbres de la plus grande beauté. On voit dans » l'intérieur un très grand nombre d'appartemens superbes, » autour desquels règnent des divans garnis en damas de » Turquie. On y remarque les bains destinés jadis pour les » femmes du sérail des kans ; les murs sont entièrement re- » couverts de glaces ». On remarque beaucoup de colonnades en bois peint de diverses couleurs. Aujourd'hui ce palais tombe en ruines : on y fit quelques réparations pour la réception de l'impératrice en 1787.

Entre les deux villes dont nous venons de parler, on trouve une contrée montagneuse, digne d'attirer les regards d'un voyageur sensible et curieux. La nature semble avoir pris plaisir à varier les formes des rochers. Les uns sont arrondis comme une boule ; d'autres sont triangulaires et carrés ; plusieurs ressemblent à des tours : il en est qui offrent l'image de vieilles ruines, ou qui sont coupés à pic, et qui représentent de hautes murailles, dont on ne considère l'imposante élévation qu'avec plaisir et un respectueux silence. Au milieu de cette contrée sauvage, on trouve le *Fort des Juifs*. C'est un petit village insignifiant, sur la pointe de ce rocher, où il domine tout ce qui l'avoisine à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. On ne peut y parvenir que par un sentier étroit, coupé dans le roc, et où un seul homme peut passer. C'est-là que, depuis un tems immémorial, une colonie de

Juifs vit en paix et à l'abri des vexations auxquelles cette classe d'hommes est exposée par-tout ailleurs. C'est-là qu'ils exercent librement leur culte religieux dans une synagogue très-belle. Si élevée que soit la position de ce village, on y rencontre néanmoins des sources, des ruisseaux et des puits dont les eaux serpentent sur la hauteur, par le moyen des canaux et des tuyaux qui servent à les y conduire.

Eski-Krim, ou l'ancienne *Crimée*, petit endroit, jadis, pendant quelque tems, capitale du pays, qui en a tiré un de ses noms. C'est la résidence du métropolitain de la Tauride: il habite un très-beau et très-vaste château, construit pour la czarine, à l'époque où elle fit un voyage dans cette presqu'île. On voit aussi dans cette contrée les restes d'une colonie venue des pays étrangers, et particulièrement de l'Allemagne.

On voit au sommet d'un rocher une chose surprenante: c'est qu'autrefois on y attacha des cables. Les Tartares prétendent que la mer jadis en baignait le pied, et que l'on y attachait les vaisseaux.

Karasbasar, autrefois grande ville de commerce. Voici ce qu'en dit milady *Craven:* « Les habitans sont Turcs, » Tartares, Juifs, Arméniens et Grecs. Il s'y tient la foire » la plus considérable de chevaux pour toute la Crimée. Le » principal commerce de Karasbasar est le marroquin. Les » troupeaux nombreux qui couvrent les plaines fournissent » beaucoup de cuirs; de sorte que cette marchandise comme » les plus belles pelisses ne coûtent pas cher. Tous les mou- » tons sont mouchetés. Les agneaux sont très-jolis; et on a » coutume de faire avorter les brebis pour avoir les agneaux » avant leur terme, parce qu'alors leurs peaux ont de petites » taches, et sont aussi douces que le plus beau satin. »

En nous tournant vers le Bosphore, nous trouvons les villes suivantes.

Sudak, endroit insignifiant aujourd'hui; mais elle a dominé jadis sur toute la Tauride. On voit encore les vastes ruines de cette grande ville, rebâtie par les Génois, sur le penchant de quelques rochers escarpés, dans une position extrêmement forte et presque inaccessible. Sur la gauche de la ville est un beau port. Cet endroit est, par sa position, un des plus charmans de toute la Tauride; il est environné d'une chaîne de belles montagnes, presque toutes plantées en vi-

gnes. Ce genre de culture s'accroît d'autant plus, que le vin que l'on y récolte est recherché en Russie: il a, de même que la plus grande partie des autres espèces de vins de Crimée, un goût assez doux; il doit être excellent pour la santé; il rafraîchit plutôt qu'il ne réchauffe.

Caffa, l'ancienne *Théodosia*, colonie grecque, et siége principal des Gênois. Elle rivalisa alors, dit-on, avec Constantinople, si non pour le nombre de ses habitans, du moins pour la richesse et le luxe. C'est encore une ville de 4,000 maisons; et, selon quelques rapports, Paul Ier. l'a déclarée capitale de la Tauride. Les Russes lui ont rendu son ancien nom; mais ils le prononcent et l'écrivent *Féodosia*; je ne sais pas pourquoi.

Jenikalé, petite forteresse, avec un port, sur le Bosphore-Cimmerien.

Kertsch, l'ancien *Panticapœum*, ensuite *Bosphorus*, aujourd'hui, en russe, *Vosfor*, ville forte, à l'endroit où le Bosphore a le moins de largeur. Cette place commande à l'entrée et à la sortie de la mer d'Azof. Les maisons sont bâties en pierre et à l'italienne. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne *Nymphœa*, où mourut Mithridate: on montre même ici le *prétendu* tombeau de ce célèbre roi du Pont.

Fanagorisk ou *Taman*, ville sur l'île de Taman, qui est formée par les deux principales embouchures de la rivière de Kuban. Un volcan y a fait éruption en 1794.

Arabat, à l'ouest du Bosphore, sur un bras de la mer d'Azof, nommé la *mer Putride*. C'est un golfe marécageux et imprégné de sel, isolé de la mer d'Azof par une très-étroite langue de terre, qui, au nord, n'est séparé du continent que par un petit bras d'eau. Les Russes, en 1736, pénétrèrent par cette route dans la presqu'île. Vis-à-vis cette langue de terre se trouve le fort de *Genitchi*.

Au nord nous devons remarquer:

Or-Capi, en tartare; *Perékop* en esclavon et russe, petite ville fortifiée, située sur l'isthme étroit qui joint la presqu'île de la Crimée à l'Europe. Il serait facile et utile de couper cet isthme qui n'a pas une lieue de largeur.

Dans les districts qui sont entre l'isthme et le Niéper, on voit *Kinburn*, forteresse vis-à-vis d'Oczakow; *Dneprowsk*, sur le fleuve; *Melitopol*, sur la mer Noire.

En

En descendant du Perékop, le long des côtes occidentales, on trouve les villes suivantes.

Koslow, autrement nommée *Gosleve*, et à présent par son ancien nom grec *Eupatoria* (les Russes disent *Ieupatoria*). Cette ville est sur une langue de terre qui s'étend, à l'ouest de l'île, dans la mer Noire. Elle a un bon port : elle est environnée d'une muraille flanquée de tours. Son commerce était autrefois très-considérable. Les Turcs y apportaient du riz, du café, des figues sèches, des raisins, des dattes, du drap, des étoffes de soie, et échangeaient ces denrées contre des esclaves et du blé.

Sebastopol, ou, d'après la prononciation moderne, *Sewastopol*, ville et port où la flotte russe de la mer Noire a sa station ordinaire et principale. Le port est bon, et peut contenir cent vaisseaux. Il y a loin de-là à *toutes les flottes de l'Europe*, que milady Crawen crut pouvoir mettre ici en sûreté parfaite.

Baluklawa, ville la plus méridionale de toute l'île ; son port est le meilleur et le plus sûr qu'il y ait sur la mer Noire.

Les *Tartares de la Crimée* (aujourd'hui émigrés en grande partie) : sont divisés en plusieurs classes ; mais il n'y a point de serfs parmi eux. Les nobles font cultiver leurs terres par des fermiers ou par des mercenaires, qu'ils traitent fort bien ; les nobles ont seuls le droit de posséder des terres. Chaque village est encore gouverné par son mursa ou chef qu'il a le droit d'élire : il exerce la justice ordinaire et la police locale.

Les habitations des Tartares rappellent la simplicité des premiers âges ; des poutres, ou plus souvent des branches d'arbres, placés d'une manière assez irrégulière les unes sur les autres, et dont chaque intervalle est rempli de mousse ; des toits couverts en paille ou en bois, et sur lesquels sont étendues des pierres destinées à les contenir ; voilà ce qui compose la demeure des paysans. Celles des nobles sont également des bâtimens très-légers et d'un seul étage ; quelques colonnes sveltes, en bois et peintes de vert, de rouge et de jaune ; voilà tous les ornemens extérieurs. Dans l'intérieur, on ne voit, ni tables, ni chaises, ni aucun meuble de bois. De larges coussins sont disposés autour des appartemens pour s'y asseoir ou s'y appuyer ; mais ce qu'il y a de très-commode, c'est un grand espace qu'on laisse derrière les

lambris, de manière que dans un petit appartement où l'on ne voit que des coussins, on trouve tout ce qui peut être nécessaire.

Comme tous les voisins et tous les sujets de la Russie, les Tartares n'aiment guère ni les manières des Russes, ni leur façon de penser; par conséquent, ils ne se soucient pas beaucoup d'apprendre la langue russe. Au reste, tous ceux qui ont vu ce pays, font le plus grand éloge de leur qualités morales.

On remarque parmi eux des traits sublimes de douceur et de générosité; une noble simplicité vraiment patriarchale, et un grand empressement à exercer l'hospitalité. Les particuliers aisés ont, à côté de leurs maisons, un bâtiment destiné à recevoir les voyageurs. On sait que ces peuples sont mahométans. Un voyageur raconte qu'il y a à Bachisérai un couvent de religieuses tartares; elles sont revêtues d'une robe de grosse flanelle blanche, avec un voile de toile de la même couleur sur la tête, qui leur cache une grande partie de la taille, et auquel on a laissé deux petites ouvertures pour pouvoir se conduire. Cet habillement ressemble à ceux que les pénitens blancs portaient dans quelques villes de France, les jours de grandes fêtes.

Nous ne devons pas quitter cette partie intéressante de l'empire russe, sans parler de la plus haute de ses montagnes; elle est située dans le voisinage de Symferopol et de Bachisérai: sa forme ressemble parfaitement à celle d'une tente, ce qui la fait nommer en russe *Palatka*, et en langue tartare *Tcherderdak*; elle domine de moitié toutes les autres montagnes de la Crimée, qui sont elles-mêmes extrêmement élevées; il faut trois grandes heures de marche pour parvenir au sommet; mais on est amplement dédommagé des fatigues du chemin, par la vue charmante et délicieuse dont on y jouit; l'on voit cette jolie presqu'île dans toute son étendue; quel beau coup-d'œil *autrefois*, lorsqu'elle était remplie de villes libres et florissantes! — L'on y remarque très-distinctement vers le nord, Perékop; vers l'ouest et le sud, la mer Noire, qui baigne les côtes de cette presqu'île; on découvre dans le lointain et vers l'est, la mer d'Azof. C'est la neige éternelle dont sont remplies les cavités de ces rochers, qui donne naissance au *Salghir* et qui alimente

une infinité de ruisseaux que l'on voit serpenter de tous les côtés. Ces ruisseaux rencontrent sur leur passage, avant d'arriver au pied de la montagne, différens rochers qui donnent lieu à un très-grand nombre de petites cascades, dont le bruit résonne au loin, répété en plusieurs endroits par des échos redoublés. Cette eau est extrêmement froide et si limpide que, malgré une profondeur de 70 brasses, on distinguerait facilement dans le fond une pièce d'argent qu'on y aurait jetée.

Latitudes de la presqu'île de Tauride : 44 deg. 30 m. — 46 deg. nord. Longitudes, 50 deg. 10 m. — 54 deg. 20 m. ouest de l'île de Fer.

Division du Sud-Est.

Kosaques du Don et de la mer Noire.

Quoique les pays appartenans aujourd'hui exclusivement aux Kosaques comprennent un espace de plus de 4600 milles géographiques carrés, ou environ de 12,800 lieues carrées, il offre si peu d'objets à la topographie, qu'il convient de donner à cet article une forme plutôt historique que géographique.

Nous avons parlé des révolutions politiques du grand-duché de Kiow ou de la Petite-Russie. Dès leur origine, les Slaves de Kiow formaient une colonie séparée de ceux de Nowogorod : leur état politique et la différence de leur sort les ont toujours divisés, et lorsqu'après une séparation de trois siècles ils ont été réunis, leur langue, leurs mœurs, leur constitution en formaient un peuple très-différent. Cette diversité existe encore maintenant, et les deux peuples ne portent pas le même nom. Les *Malo-Rosses*, ou habitans de la Petite-Russie sont établis dans l'Ukraine, ou les gouvernemens actuels de Kiow, de Tchernigow, de Nowogorod-Séverski, de Kursh, Orel, Tambow, etc. On les nomme quelquefois généralement *Kosaques*, quoique dans les derniers tems ceux-ci ne formassent qu'une classe de citoyens dans l'Etat, et qu'à présent leur constitution soit presqu'entièrement altérée. Le nom de Kosaques est tartare, et signifie un homme armé. Sans doute il fut transmis des Tartares aux Russes, lorsque ceux-ci vinrent habiter les lieux que les premiers avaient

possédés avant leur destruction, et lorsqu'ils embrassèrent le même genre de vie (1).

C'est à l'époque de la conquête de Kiow par *Gedemin*, grand-duc de Lithuanie en 1320, qu'on rapporte généralement l'origine des *Kosaques de la Petite-Russie* : la crainte qu'inspirait ce conquérant, fit naître, suivant toute apparence, cette république militaire. Une foule de fuyards abandonnèrent leur patrie, se réunirent près de l'embouchure du Niéper, et commencèrent bientôt à former un petit Etat. Par-tout le voisinage des Lithuaniens et des Tartares les força à se donner une constitution guerrière. Leur nombre s'accrut considérablement, lorsque Kiow fut une seconde fois ravagé par les Tartares en 1415 : et encore plus à l'époque où cette grande principauté fut entièrement réunie avec la Lithuanie à la Pologne. La nouvelle colonie, qui avait pris le nom de Petite-Russie pour se distinguer du grand empire de Russie s'étendit peu-à-peu jusqu'au Boug et au Niester, et s'établit dans tout le pays qui est entre ces fleuves et le Niéper. Les Kosaques construisirent des villes et des bourgs, qu'ils habitaient l'hiver avec leurs familles, tandis que l'été ceux qui étaient en état de porter les armes se dispersaient dans les steppes, et, comme les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, étaient continuellement en guerre avec les Turcs et les Tartares; comme ils servaient de boulevard à la Pologne contre ces deux redoutables ennemis, les Polonais, bien loin d'arrêter

(1) Constantin Porphyrogenète fait déjà mention d'un pays nommé *Kasachia*, entre la mer Noire et la mer Caspienne, au pieds des monts Caucases. Suivant les annales russes, Mstislaf, fils du grand-vladimir, et prince de Tmoutarakan, a combattu, en 1021, un peuple nommé *Kosaqui* : il paraît que cette nation est la même dont parle l'empereur grec, et il est très-vraisemblable que son origine était tartare. Elle peut avoir pris son nom de sa manière de combattre, comme les Kirguises-Kaisaks l'ont pris de leurs armes légères. Les annales russes parlent souvent des *Tartares-Kosaques*, sur-tout sous le règne d'Ivan Ier. A cette époque il y avait des *Kosaques-Ordinski* (de la grande Orda ou horde, la résidence principale des Tartares sur le Volga), et des *Kosaques d'Azof*. On doit regarder ces deux branches comme les derniers débris de la domination tartare en Russie : elles ont été en partie détruites par les Russes, ou se sont elles-mêmes dispersées et réunies à d'autres peuples tartares.

les progrès de cette république naissante, les favorisèrent. En 1540, le roi Sigismond céda à perpétuité aux Kosaques les pays situés au-dessus des cataractes du Niéper. Etienne Bathory les mit sur un pied militaire, leur donna un hetman ou grand-capitaine, et leur fit pareillement des concessions de terrains considérables. Ses successeurs n'agirent pas avec la même sagesse; ils défendirent aux Kosaques leurs incursions contre les Turcs, sans penser qu'ils affaiblissaient les bases de cet Etat militaire: les Polonais s'introduisirent dans le pays, et s'emparèrent des premiers emplois; le clergé grec fut forcé de renoncer au patriarche de Constantinople et de reconnaître la suprématie du pape. Après une longue guerre, les Kosaques secouèrent le joug, et se soumirent aux Tzars de Russie. Cet événement arriva en 1654, environ trois siècles et demi après la première séparation des Kosaques du grand corps de la nation russe.

Pendant les guerres entre les Kosaques et la Pologne, des troupes nombreuses de ces premiers avaient abandonné les rives orientales du Niéper, pour se retirer sur la rive opposée dans les provinces méridionales de la Russie. Là ils conservèrent leur constitution militaire, et s'établirent dans des lieux fertiles, mais inhabités. Telle est l'origine des *Kosaques* des *Slobodes*. Leur pays avait autrefois appartenu au grand-duché de Kief; mais, depuis la première invasion des Tartares, il était resté inculte et dépeuplé.

La branche des *Zaporogues* est beaucoup plus ancienne que celle des Slobodes; c'est la plus remarquable de toutes. Pour mieux préserver les Kosaques de l'Ukraine de l'invasion des Tartares, on avait réglé qu'une partie des jeunes-gens qui n'étaient pas encore mariés, occuperaient les frontières méridionales, dans l'endroit où le Niéper se jette dans la mer Noire. Ce pays devint bientôt un lieu de rassemblement pour la jeunesse guerrière, et fut regardé comme une école militaire. Bientôt la grande liberté dont jouissaient ces Kosaques les attacha tellement à ce pays, qu'ils ne voulurent point le quitter, quoiqu'il fut très-exposé aux incursions des ennemis. Leur nombre s'accrût peu-à-peu par l'arrivée des Kosaques qui fuyaient l'oppression des Polonais, et vinrent les rejoindre.

Ce fut à-peu-près au commencement du 17e. siècle qu'ils

se séparèrent entièrement des Kosaques de la Petite-Russie, dont ils avaient reconnu l'hetman jusqu'alors. Ils formèrent un état militaire particulier, et s'élurent un chef qu'ils nommèrent *kochevoi-ataman*, c'est-à-dire, *commandant du camp*; ils appelaient *setcha* leur principal domicile, qui consistait en un camp fortifié; et, quoiqu'ils changeassent souvent de place, ils restèrent toujours près des cataractes (1) du Niéper, d'où ils prirent leur surnom.

La constitution de ce petit Etat militaire était très-extraordinaire. La guerre était l'unique but de cette association; ils négligeaient l'agriculture et le soin des bestiaux, et ne regardèrent jamais la chasse et la pêche que comme un amusement. Le célibat était une des lois fondamentales. Pour satisfaire aux désirs de la nature, ils enlevaient les femmes de leurs voisins, mais elles devaient toujours être éloignées de la setcha. Afin que leur nombre ne diminuât pas, non-seulement ils enlevaient des enfans par-tout où ils pouvaient en trouver; mais ils recevaient encore parmi eux les criminels et les vagabonds de toutes les nations. Il y avait peu de langues européennes qui ne fussent parlées parmi eux.

L'ataman était élu annuellement, et rentrait dans l'état de Kosaque, quand il quittait la dignité dont il était revêtu; tous les membres de cette république avaient les mêmes droits à l'exercice des emplois. Ils n'avaient point de lois écrites; l'usage leur en tenait lieu, et avait la même force : les criminels étaient jugés avec impartialité, et punis avec une sévérité peu commune. Un Kosaque qui tuait un de ses camarades, était enterré vif avec celui qu'il avait fait périr. Un voleur devait être, pendant trois jours, au carcan; ensuite il était battu souvent jusqu'à mort. Ils avaient toutes les vertus et tous les vices d'un peuple de brigands. Ils étaient braves et barbares, hospitaliers et avides, actifs et sobres dans leurs expéditions, paresseux et débauchés chez eux. Le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes, montait quelquefois à 40,000.

Ces Kosaques ont souvent changé de domination, si toutefois l'on peut nommer ainsi l'état où était ce peuple indomptable relativement à la Pologne, aux Tartares, à la Porte, et

(1) En russe *saporoghi*. Le mot *sa* signifie *au-delà*.

enfin à la Russie. Pierre-le-Grand détruisit leur setcha, quand ils prirent part au soulèvement de Mazeppa, hetman des Kosaques de l'Ukraine : ils se réunirent depuis sous la protection du kan de Crimée, et, en 1737, ils furent admis au nombre des vassaux de la Russie. Leur seule obligation envers l'Empire était de paraître en campagne quand ils en étaient requis ; alors ils étaient traités et soldés comme les autres Kosaques. Dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs, qui fut terminée en 1774, ils se rendirent coupables de trahison en différentes occasions ; ils décélèrent même le projet qu'ils avaient de se rendre indépendans. Lorsqu'on établit des colonies dans les pays reconquis sur les rives du Niéper (connus alors sous le nom de *Nouvelle-Servie*), ils soutinrent que ces contrées étaient leur propriété, inquiétèrent les colons ; et, soit par force, soit par adresse, ils asservirent près de 50,000 habitans. Cette révolte décida enfin l'impératrice à anéantir ce petit Etat qui, dans d'autres circonstances, serait peut-être devenue une seconde Lacédémone. En 1775, un corps de troupes russes les enveloppèrent et les désarmèrent : on leur présenta un manifeste qui leur laissait le choix, ou d'adopter un autre genre de vie, ou de sortir de l'Empire. Une partie resta, et se livra aux travaux de la campagne ; l'autre se retira en foule chez les Turcs et les Tartares, ou erra sur les frontières de la Russie.

Ces mêmes Kosaques-Zaporogues existent cependant encore sous un autre nom ; ils ont reçu dernièrement une nouvelle constitution et un pays qui leur a été assigné.

Par un ucase du 30 juin 1792, Catherine II céda aux Zaporogues qui s'étaient distingués dans la dernière guerre contre les Turcs, la presqu'île de Taman-Jaman (qui dépend du gouvernement de la Tauride), et toutes les contrées qui sont entre le Kuban et la mer d'Azof jusqu'aux fleuves Iéia et Laba ; l'étendue de ce territoire est de 1017 milles géogr. carrés, ou 2,825 lieues carrées. On leur donna le nom de *Kosaques de la mer Noire*, et ils eurent le droit de se choisir un ataman. Ils dépendent du gouvernement de la Tauride, et vont sous les ordres du collége de la guerre. Leur nombre est d'à-peu-près 20 mille de l'un et de l'autre sexe ; ils peuvent lever un corps de 15 mille hommes bien disciplinés. Leur pays s'étend du 45e. au 47e.

degré de latitude nord, et du 55e. au 59e. degré de longitude. Il confine avec la Circassie au sud, et avec les Steppes d'Astrakan à l'est. Le sol est susceptible de toute sorte de culture.

La seconde branche principale des Kosaques est celle du Don ; ils tirent vraisemblablement leur origine des Russes de Nowogorod et de Moscou. Il est vraisemblable qu'ils n'ont pu s'établir sur le Don, qu'après que les Tartares eurent été chassés de ces contrées. Les habitations, et le genre de vie de cette nouvelle colonie, lui ont fait donner, suivant toute apparence, le nom tartare de Kosaques ; et la même organisation militaire a fait ensuite appeler ainsi ceux de la Petite-Russie. Vraisemblablement, les nouveaux colons russes trouvèrent encore, dans ces contrées, quelques Tartares auxquels ils s'unirent, et qui adoptèrent la religion grecque et la langue russe. Cette conjecture est appuyée sur le prompt accroissement de cette république, et sur le mélange que l'on remarque autant dans la langue que dans les traits des Kosaques du Don.

Peu de tems après son origine, cette colonie forma un Etat considérable. Une foule de jeunes gens, fuyant l'esclavage, qui s'introduisit alors en Russie, contribua beaucoup à augmenter le nombre des Kosaques du Don. Les Tartares retournèrent en foule dans leur ancien domicile. Enfin la politique décida les Kosaques à accorder le droit de cité à leurs prisonniers de guerre.

En 1570, après la campagne des Turcs contre Astrakan, ils établirent leur capitale à *Tcherkask*, qui n'est qu'à 60 verstes de la forteresse d'Azof. Ils servirent alors véritablement de boulevard à la Russie : les souverains de cet Empire firent pour eux ce que les rois de Pologne avaient fait, à-peu-près à la même époque, pour ceux de la Petite-Russie ; ils favorisèrent leur accroissement, leur assignèrent, sur la frontière, des terres exemptes de toute imposition, et cherchèrent à les maintenir dans une sorte de dépendance qui pouvait être utile au gouvernement en tems de guerre. L'an 1579, on voit, pour la première fois, des Kosaques du Don dans les armées russes. Depuis cette époque, ils ont toujours été très-utiles à la Russie par leur bravoure : cependant leur amour pour l'indépendance et l'espoir du pillage, les ont quelquefois portés à se révolter.

Les Kosaques du Don habitent maintenant les plaines qui avoisinent ce fleuve, entre les gouvernemens de Saratof, d'Astrakan, de Voronesch et de Catherinoslaw jusqu'à la mer d'Azof. Leur territoire est encore de 3,600 milles géographiques carrés, qui font 10,000 lieues carrées. Il était autrefois beaucoup plus étendu ; mais, en 1708, après leur soulèvement, une partie fut réunie aux provinces voisines. Ces Kosaques ayant conservé l'organisation qui leur est propre, leur constitution militaire diffère entièrement de celle des autres gouvernemens. On porte leur nombre à 200,000, y compris un corps de 25,000 hommes de cavalerie légère toujours prêt à marcher.

Le pays des Kosaques-Doniens renferme des terrains aussi fertiles que l'Ukraine ; mais les habitans ne respirent que la guerre, méprisent les arts utiles. L'agriculture est négligée à un tel point, qu'il n'y a pas même de limites fixes entre les villages : de vastes terrains incultes les séparent ; le premier venu peut s'en mettre en possession ; les prairies seules ont été partagées. Le bétail fournit à l'indolent et fier Kosaque les premiers besoins de la vie : fût-il pauvre, il dédaigne d'exercer aucun métier, ou de faire le commerce. Il abandonne souvent les travaux rustiques aux Russes et autres à qui il loue à bon marché.

Cependant les habitations des Kosaques ont un air de propreté et d'aisance que l'on chercherait en vain dans la plus grande partie de la Russie proprement dite. Une maison blanche, pourvue de cheminée et de fenêtres, invite l'étranger à y entrer et profiter de l'hospitalité, qui s'est conservée ici dans toute sa latitude. Déjà les Kosaques riches commencent à se meubler avec un certain luxe ; en même-tems ils cherchent à se procurer de nouvelles connaissances, et envoient quelquefois leurs enfans à Pétersbourg pour y être élevés. Ils ont à *Tcherkask* une grande école normale très-fréquentée.

Ce peuple jouit d'une très-grande liberté civile et même politique : ils sont exempts des monopoles de la couronne. Ils fabriquent et débitent la quantité d'eau-de-vie qui leur plaît. Ils ne sont assujettis ni à la gabelle, ni à la capitation, ni aux recrutemens. Lorsque la couronne le requiert, ils sont obligés de marcher en masse : c'est pour eux plutôt une jouissance qu'un devoir. Jamais un Kosaque n'est plus heureux que

lorsqu'il est sur son cheval : les combats et le pillage, voilà son élément.

Le gouvernement russe, ou, pour mieux le dire, le département de la guerre, adresse ses ordres à la chancellerie de l'*ataman* ou *hetman ;* c'est le chef ou général électif de cette nation de soldats. Il notifie au peuple les propositions du gouvernement; on décide à la pluralité des votes, si et comment on les mettra à exécution. Il y a des exemples que la majorité s'est opposée aux vues du gouvernement. Quelquefois la Russie a cédé ; en d'autres circonstances elle traite toute opposition de révolte. Son but constant est de procurer aux familles les plus riches une influence aristocratique ; de former une espèce de noblesse, et de se l'attacher par des bienfaits et des distinctions honorifiques. C'est ainsi qu'on cherche peu-à-peu à réduire l'esprit démocratique de ce peuple au niveau de celui des autres Russes.

Les villages des Kosaques s'appellent *stanitzes ;* ils renferment depuis 150 à 400 maisons ; chaque *stanitze* a son magistrat électif, et forme une compagnie militaire.

Tcherkasck est la seule ville des Kosaques-Doniens, ainsi que le dépôt de leur grosse artillerie et de leurs munitions de guerre. C'est aussi le rendez-vous de la nation, lors d'une assemblée générale. Elle est située sur le Don, à 15 lieues environ au-dessus d'Azof. On y compte 8,000 maisons. C'était le siége du commerce de la Russie avec les Grecs, les peuples du Kuban et les Tartares, avant la conquête de la Tauride et l'établissement de Kherson : c'est encore une place très-marchande.

Azof, forteresse à l'embouchure du Don : quoiqu'entourée du pays des Kosaques, elle ne leur appartient pas. Elle devint, en 1775, capitale d'un gouvernement particulier : ensuite elle a dépendu du gouvernement de Catherinoslaw. Paul Ier. l'avait soumise à son nouveau gouvernement de Petite-Russie. Cette place est située sur la rive gauche du Don, à 30 werstes de son embouchure, sous le 56e. d. 59 m. de longitude, et le 47e. d. 20 m. de latitude. Les Grecs y avaient construit la ville de *Tanaïs*, fameuse par son commerce. Dans les 11e. et 12e. siècles, elle était au pouvoir des *Polowziens*. Les Génois s'en emparèrent au commencement du 13e. siècle ; elle passa ensuite sous la domination des

kans de Crimée, qui la possédèrent jusqu'en 1471, époque à laquelle les Turcs s'en emparèrent. Les Kosaques du Don la prirent en 1637; ils la réduisirent en cendres en 1641. Les Russes vinrent l'assiéger en 1695, et la forcèrent de se rendre l'année suivante; mais ils furent obligés de la rendre par la paix du Pruth. S'en étant emparés en 1736, ils furent forcés de la démolir entièrement par la paix de Belgrade (1). Depuis cette époque, elle fut inhabitée jusqu'en 1769. Les Russes la reconstruisirent, et se la firent céder en 1774. Elle se trouve aujourd'hui dans un bon état de défense.

Taganrog, ville fortifiée et commerçante dans le district d'Azof.

Tous ces ports sur la mer d'Azof ont perdu beaucoup de leur importance, depuis que la Tauride, le Niéper et le Niester sont au pouvoir des Russes.

GOUVERNEMENT DU CAUCASE OU D'ASTRAKAN.

Frontières.—Le Caucase, le Kuban et la Géorgie au sud; la mer Caspienne au sud-est; le fleuve Ural, ci-devant Iaik (2), et le gouvernement d'Ufa ou Orenbourg au nord-est; le gouvernement de Saratow au nord-ouest; le pays des Kosaques à l'ouest. *Étendue :* 5742 milles géographiques carrés, ou 15,950 lieues carrées. *Population :* 426,000 habitans; ce qui fait 26 à 27 par lieue carrée. Ce pays égale à-peu-près l'Italie en étendue, et la Sardaigne en nombre d'habitans.

Voici les différentes latitudes de ce pays. *Kisliar*, 43 d. 45 m.; *Astrakan*, 46 d. 41 m. 12 s.; *Uralsk*, 51 d. 20 m. Ce sont à-peu-près les parallèles de la France. Mais la longitude, beaucoup plus orientale, devait déjà rendre le climat moins tempéré. Le méridien d'Astrakan est à 45 d. 42 m. 4 s. à l'est de celui de Paris. A cette circonstance se joignent encore la nature froide d'un sol imprégné de sel; le voisinage de la mer Caspienne, sujette à se geler; l'absence d'un abri contre les vents du nord. C'est à ces circonstances locales

(1) Ici M. *V. C.* ne distingue pas les événemens de de 1696 de ceux de 1736.

(2) Son nom fut changé par une ordonnance de Catherine II. Il descend des monts Uraliens, et pourrait être regardé comme rivière limitrophe entre l'Europe et l'Asie.

qu'il faut attribuer l'inconstance du climat, qui passe d'une chaleur extrême au froid le plus vif, et sous lequel l'été de la Provence maritime succède à un véritable hiver de Russie. (*Voyez le Tableau général*, section première).

Le gouvernement d'Astrakan manque presque totalement de blé. Le terrain, qui n'est pas inondé par le Wolga, consiste en landes, qui, pour n'être pas seulement stériles, sont néanmoins impropres à l'agriculture. L'absence ordinaire de toute pluie en est la cause : même sur les bords du fleuve on est obligé d'arroser artificiellement chaque coin de terre que l'on veut cultiver. Ces bruyères sèches et brûlantes se couvrent cependant au commencement du printems de belles fleurs, d'excellentes herbes, d'asperges, de capres, de raifforts, de poireaux, de réglisse. La tige de cette dernière plante s'élève quelquefois à une aune de hauteur ; les racines, si utiles dans la médecine, deviennent de la grosseur du bras d'un homme robuste. cependant le jus n'en est pas d'une très-bonne qualité. Le *kali-geniculatum*, dont on tire la soude, vient également en abondance : la qualité en est aussi bonne que l'on doit l'attendre dans un sol tellement imprégné de sel. Dans les lacs d'*Elten*, du *Bogdo* et plusieurs autres, le sel forme au fond de l'eau un amas de cristaux. La montagne de *Bogdo-Ola* porte sur son sommet une colline de sel. Il y a deux *steppes* ou landes semblables ; l'une, entre le Don, le Wolga et le Caucase, appelée proprement *step-astrakanskaia* ; l'autre, entre le Wolga et l'Ural, porte le nom de *step-kalmyzkaia*, parce que les Kalmouks autrefois y demeuraient. Selon M. *Pallas*, l'une et l'autre de ces immenses landes ont dû être anciennement couvertes par la mer Caspienne. On voit errer dans ces landes différens animaux, parmi lesquels nous remarquerons les *saigaks*, espèce de chèvres sauvages, qui ont les cornes transparentes, et qui surpassent à la course les meilleurs chiens ; les *lièvres-terriers*, les outardes, les faisans et autres oiseaux, entr'autres, les *rèmes* ou *pendulino* ; enfin la tarentule.

Considérons maintenant la partie fertile de ce gouvernement ; elle est extrêmement bornée, et ne comprend guères que les terrains bas qui se trouvent le long des fleuves Wolga, Ural et Terek. Ces contrées produisent des herbes d'une grandeur démesurée, des arbouses, des citrouilles et des

concombres, ceux-ci jusqu'à la longueur d'une demi-aune, des racines et légumes de toute espèce, des pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, mûres et d'autres fruits, enfin du raisin rouge et blanc. Tous ces végétaux deviennent d'une grosseur extraordinaire, circonstance que les panégyristes de la Russie ne cessent de répéter avec enthousiasme; le pays d'Astrakan pourrait, selon eux, devenir un paradis terrestre. Nous autres, qui ne voulons pas attirer des colons en Russie, nous dirons la vérité sans déguisement. Tous ces fruits et légumes prennent un immense développement, parce qu'on leur prodigue des arrosemens artificiels, parce que le sol est imprégné de matières salines et bitumineuses, enfin parce que la chaleur, pendant deux mois, est extrême. Voilà les causes de ces développemens étonnans, dont la végétation est susceptible dans cette contrée; mais de ces mêmes causes provient aussi le goût désagréable, aquatique et insipide que l'on remarque dans les productions d'Astrakan. (*Voyez* les articles *Jardinage*, *Vignes*, *Vers à soie*, dans le tableau général, section III).

Nous devons excepter de cette esquisse générale, les contrées qui bordent le Terek. Ici le froment, le seigle et d'autres sortes de blés, sont cultivés avec succès par les *Kosaques-Semeiens*; cette petite peuplade cultive aussi la vigne, et le vin est leur boisson ordinaire, mais il n'est pas bon. Les fruits viennent ici d'une meilleure qualité que près d'Astrakan.

Nous ferons maintenant quelques remarques topographiques.

Astrakan, ville située dans l'île de *Seitza*, une de celles que le Wolga forme par ses 65 ou 70 bras; le principal est large de 2,000 pieds, et gèle ordinairement assez fort pour que les traineaux chargés puissent y passer pendant deux mois. On y compte 25 églisses russes, 2 arméniennes, une luthérienne, une catholique-romaine et quelques pagodes indiennes; 3,400 maisons et 30,000 habitans; dans la saison des foires et de la pêche, le concours d'étrangers augmente quelquefois le nombre jusqu'à 70,000 individus; mais il serait peu juste de compter ces gens qui vont et viennent au nombre des *habitans*, comme beaucoup de géographes le font. Cette population se compose, outre Russes et Tartares,

des Allemands, Anglais, Français, Italiens, Arméniens, Géorgiens, Persans, Indiens et Bukariens. C'est parmi les Arméniens qu'on trouve les plus grands négocians. Le *commerce d'Astrakan* a été décrit dans le tableau général, section IV, à l'article *Commerce de la mer Caspienne*. Nous parlerons ici des établissemens d'industrie. Leur nombre total en 1788, était de 175, la couronne en possède quelques-uns, mais les plus florissans sont aux Arméniens. De 120,000 livres de soie qu'on apporte annuellement de Perse, plus que la moitié est mis en ouvrage ici. Le marroquin rouge et jaune qu'on y prépare, est superbe; il est fait de la peau du dos des chevaux que les Tartares et Kalmouks amènent. On fabrique encore du chagrin, une grande quantité de savon et quelques étoffes de coton. Les maisons sont, pour la plupart en bois. Après l'incendie de 1767, Catherine II donna 170,000 roubles pour faire rétablir la ville en pierre; elle défendit de bâtir en bois; M. *Gmelin* y vint cinq ans après, et ne trouva que cinq bâtimens en pierres. Astrakan a une *kreml* ou citadelle.

Krasnoïarskaia, ville de 237 maisons, fortifiée et située sur un autre bras du Wolga, à 30 werstes d'Astrakan.

Haut et Bas-Actuba, deux villages où l'on a ramassé des colons et établi une manufacture de soieries, qui n'est pas dans un état brillant.

Uralsk, sur l'Ural, chef-lieu des Kosaques-Uraliens, qui habitent l'extrémité septentrionale de ce gouvernement; ils portaient autrefois le nom de *Kosaques de Iaik*. Cette ville a, selon les recensemens, 10,716 habitans.

Guriew, petite ville fortifiée et un peu commerçante, vers l'embouchure de l'Ural. Cette place et la précédente ont appartenu, tantôt au gouvernement d'Orenbourg et tantôt à celui d'Astrakan.

Ces endroits sont situés dans l'Astrakan proprement dit; on y joignait encore anciennement la plus grande partie du *gouvernement de Saratow*, formé par Catherine II. Paul Ier. avait rétabli l'ancien ordre de choses, et ôté au gouvernement d'Astrakan, le nom de Caucase qui lui avait été donné par Catherine II. L'empereur régnant a rétabli les divisions de Catherine; et nous allons les suivre en décrivant le gouvernement de Saratow à part. Mais il faut d'abord dire un

mot des contrées situées vers le Caucase, et qui bornent, de ce côté, l'empire russe.

Les peuples qui habitent le Caucase ont été repoussés par les hordes de Tartares. La forte position de ces lieux et leur fertilité ont fixé ceux qui s'y étaient réfugiés, et les vainqueurs même y ont établi des colonies. Il n'y a point de parties de la terre, où l'on puisse rencontrer une aussi grande variété de nations et de dialectes. C'est-là que l'on trouve des descendans de ces Grecs et de ces Génois, qui, vers le treizième siècle, étendaient leur domination commerciale sur les bords de la mer Noire. On y trouve des peuplades Aborigènes, qui peut-être ont contribué anciennement à peupler l'Europe septentrionale et orientale. Les Tartares victorieux ont absorbé en quelque sorte ce qui restait de tous ces peuples, les ont assujettis insensiblement à leur manière de vivre, et leur ont fait adopter leurs mœurs et leur religion.

La paix de 1774 entre les Russes et la Porte ottomane, désigna le fleuve Kuban pour la limite, près la partie de l'est de la mer Noire. Il n'y eut rien de statué au sujet des habitans des montagnes situées à la source du Kuban jusqu'à la mer Caspienne; en conséquence la Russie conserva ses anciens droits de conquête sur eux, ainsi que sur ceux qui habitent depuis *la ligne du Caucase* jusqu'au Kur et aux montagnes en avant de l'Ararat. Plusieurs se sont mis, à diverses époques, sous la protection de cette puissance; mais ils ne sont pas disposés, non plus que beaucoup d'autres de l'intérieur de la ligne, à supporter le moindre impôt. Quelques-uns cependant se sont déterminés à payer un rouble pour chaque voiture de sel qu'ils vont prendre aux lacs salés, dans l'intérieur de la ligne, et dont ils font une grande consommation pour leurs troupeaux. Les peuplades qui sont hors de la ligne, continuent de s'en approvisionner, sans payer.

Le gouvernement du *Caucase* fut formé, en 1784, après la conquête du Kuban. On y réunit celui d'Astrakan. Sous Paul premier, le nom de *Caucasie* fut restreint à la seule partie voisine du Caucase; c'était une *province* dépendante du gouvernement d'Astrakan. Cette façon de parler est plus

conforme aux localités, et semble encore être la plus généralement suivie.

Ekaterinograd, chef-lieu de la Caucasie, est située sur la rive septentrionale de la Malka, à 12 verstes de son embouchure dans le Terek. Cette ville domine une superbe vallée où coule le Balk, qui se joint un peu plus bas au Terek.

Kisliar, ville de 2,000 maisons ou plutôt cabanes, sur un bras du Terek. C'est une place très-marchande et une forteresse frontière contre la Perse ; elle a un bon port. Les habitans sont, comme dans les environs, Kosaques et Tartares.

Ce qu'on appelle la *ligne du Caucase*, commence à Domkala et s'étend jusqu'à la mer Caspienne. Toutes les forteresses qui la forment ne sont que des carrés avec des redans et un petit fossé. Ces fortifications suffisent pour résister aux peuples voisins.

On ne doit pas s'étonner que les nations du *Caucase* voient avec inquiétude cette chaîne de forts qui menacent leur liberté et resserrent leurs possessions. Elles étaient dans l'usage de conduire leurs troupeaux, pendant l'hiver et le printems, dans les plaines renfermées aujourd'hui dans ces lignes, pour y trouver les fourrages que leurs montagnes, beaucoup plus froides, leurs refusent dans ces deux saisons. La Russie a eu sans doute des motifs puissans pour les priver de cet avantage. L'interdiction est générale pour tous les Tartares.

Les principales occupations des habitans du *Caucase* consistent dans la culture des terres et dans le soin des bestiaux qu'ils élèvent. Plusieurs d'entr'eux ont des métiers et s'occupent du commerce. Leurs chevaux ne le cèdent en rien aux chevaux arabes, pour la beauté, la vivacité et la vîtesse. Une qualité particulière aux chevaux du *Caucase*, c'est de plier les genoux quand le cavalier monte ou descend, et d'entendre certains mots avec lesquels leur éducation les a familiarisés.

On pourrait presque mettre au nombre des métiers exercés par les habitans du *Caucase*, les pillages qu'ils font en hommes et en bestiaux. Ils le pratiquent presque publiquement ; et plus le succès de l'entreprise est heureux, plus il fait d'honneur à celui qui a eu la hardiesse de la tenter. Les jeunes

jeunes filles et les femmes sont les principaux objets de leurs incursions: ils les vendent aux Arméniens, qui à leur tour les vendent aux Turcs, en leur persuadant que ce sont des chrétiennes.

Les peuples du *Caucase* sont, presqu'en totalité, mahométans. Ils sont circoncis; ils célèbrent le vendredi; ils jeûnent, se baignent et font quelquefois des prières, dans le cours desquelles ils nomment Dieu *Daïla*, et non *Alla* comme les Turcs. On trouve chez eux de nombreuses traces du christianisme, et un nombre aussi grand de superstitions payennes.

Les petits princes s'appellent quelquefois *tzars* ou *sultans*; mais un bas-officier kosaque ou russe fait trembler ces grandes majestés.

La Russie vient récemment de se soumettre la Haute-Géorgie et quelques autres Etats au-delà du Caucase, mais nous n'en n'avons encore que des rapports imparfaits, et d'ailleurs il convient mieux de parler de ces pays dans le volume de l'*Asie*.

Gouvernement de Saratow.

Il est situé au nord-ouest d'Astrakan, sur le Wolga. Le sol ne diffère que très-peu de celui d'Astrakan; il est cependant moins stérile. Beaucoup de colons étrangers, surtout d'Allemagne, ont été attirés ici; ils n'ont trouvé, pour la plupart, que la mort ou une vie misérable. L'agriculture ne réussit point: et quelle absurde idée de choisir un désert pour y établir des manufactures de luxe!

L'étendue est de 4292. 60 milles géogr. carrés, qui font 11,924 lieues carrées, moins $\frac{1}{5}$. La population ne s'élève qu'à 624,000 individus, ce qui donne 52 à 53 par lieue carrée.

Saratow, sur le Wolga, ville de 8,000 habitans, avec de bonnes fabriques en cuir et autres. Les rues sont larges et droites, les places d'un coup d'œil agréable, les maisons, pour la plupart, en bois. Il y a ici un entrepôt de sel et de poisson; on y apporte beaucoup de caviar.

Sarepta, colonie de *frères Moraves*; il y a deux cents maisons, bâties à l'allemande. Tout y est artisan. On y fait des toiles, des velours de coton, des bas, des bonnets,

gouvernement de Kasan. Parmi les habitans il y a beaucoup de Mordwiens, de Tchuwaches et de Tartares.

Etendue, 1502. 14 milles géographiques carrés, ou 3,895 lieues carrées, moins $\frac{1}{6}$. *Population*, 731,000 habitans, ou une lieue carrée, 177 à 180. Arrondissemens : 1. *Simbirsk*; 2. *Sengileiew*; 3. *Stawropol*; 4. *Sawara*; 5. *Susran*; 6. *Kanadei* (tous les six le long du Wolga); 7. *Karsaw*; 8. *Kotiekow*; 9. *Tugai*; 10. *Buinsk*; 11. *Alatur*; 12. *Ardatow*; 13. *Karmusch* (ces sept derniers, sur les rivières de *Sura* et de *Swiaia* qui coulent vers le nord, et se déchargent à la fin dans le Wolga).

Le sol est fertile en grains, et même en fruits, dans la partie du nord-ouest. On a fort peu de bois. Les bords du Wolga, aux environs de Samara, offrent des phénomènes dignes de l'attention des géologues. « Ils sont composés, en » grande partie, dit *Buschiug*, d'une pierre tartareuse, re- » couverte de *gagat* ou poix pétrifiée, dont on fait une assez » bonne cire à cacheter ». Il semble que, sous le nom de *gagat*, on a désigné plutôt un bitume solide ou glutineux, qu'une espèce de jayet. Dans les mêmes endroits, on trouve un excellent soufre, qui a la couleur et la transparence de l'ambre jaune

Simbirsk, sur le Wolga, ville de 1,400 maisons et 10,928 habitans, bien bâtie et très-marchande.

Samara, ville de 630 maisons, sur le Wolga et la Samara. C'est ici que les Tartares viennent vendre les peaux d'agneaux fines qu'ils achètent des Kirguises. Il y a ici des fabriques de cuir de roussi.

Stawropol, ville de 490 maisons, avec une citadelle *en bois* et une école pour les Kalmouks baptisés. On comptait, en 1768, au-delà de 14,000 habitans dans tout l'arrondissement. Ces peuples mènent encore la vie errante de leurs compatriotes d'Asie.

A l'est de Stawropol et de Samara, se trouvent, le long des rivières de Surgat et de Sok, un grand nombre de sources de soufre et d'asphalte. Il y a même des ruisseaux et des lacs remplis tellement d'une matière blanchâtre sulfureuse, que les eaux en prennent la couleur. Un de ces ruisseaux est appelé *ruisseau de lait*; il traverse le *lac de soufre*, qui renferme une immense dépôt de matières sulfureuses, et exhale une

odeur fétide à 2 lieues de distance, selon que les vents soufflent d'un côté ou de l'autre.

Gouvernement de Kasan,

Il est situé entre Simbirsk, Nischnei-Nowogorod, Ufa et Wiœtka. Le Wolga le traverse, et reçoit la grande rivière de *Kama*.

Etendue, 1044. 70 milles géographiques carrés, ou 2,902 lieues carrées, moins $\frac{1}{18}$. *Population*, 763,000 habitans; ce qui fait environ 263 par lieue carrée. Les arrondissemens sont: 1. *Kasan*; 2. *Swiaisk*; 3. *Czarowitzk*; 4. *Tcheboksarw*; 5. *Iadrin*; 6. *Kosmodemsarisk*; 7. *Zarewokokschaisk*; 8. *Arsk*; 9. *Mamadisch*; 10. *Laischow*; 11. *Tchestopolie* (ces trois derniers sur la Kama); 12. *Spask*; 13. *Teliuski*.

Le sol est fertile en grains; le bétail, le gibier, le poisson, le miel y abondent; on trouve du cuivre et du fer. Latitude, 54 d. 30 m.—57 d. Les expositions ou pentes du terrain sont, en grande partie, méridionales. Le niveau du Wolga près Kasan est de 580 pieds au-dessus de la mer. Cette contrée forme à-peu-près le centre du bassin du Wolga.

Casan ou *Kazan*, capitale, sur la Kasanka, qui se jette dans le Wolga, à deux tiers de lieue de-là. Latitude, 55 d. 47 m. nord; longitude, 46 d. 28 m. ouest de Paris. C'est une ville grande, mais irrégulière; les rues sont toutes pavées en bois. Sa position est avantageuse pour le commerce et la navigation; mais elle l'expose aux inondations du Wolga, qui font paraître les différens quartiers comme autant d'îles. On y compte 50 églises russes, une luthérienne, 8 mosquées tartares, 2 gymnases, 2 écoles militaires, une école tartare, une pour les Tchuwaches et autre spenplades, un archevêché, avec un séminaire, 2,700 maisons et 14,000 habitans. Les fabriques et manufactures sont dans un état florissant. On y prépare d'excellens cuirs de roussi et des peaux de chèvre de la plus grande beauté; les peaux l'emportent même sur les meilleurs marroquins du Levant.

Il y avait, en 1788, des manufactures de draps et de toiles, 18 savonneries, 5 fabriques de poterie, 21 tuileries, une grande forge, avec 34 marteaux pour les ancres et autres gros ouvrages, etc., etc. Dans la *Slobode de l'amirauté*, on

trouve un chantier pour des bâtimens de mer et une école de navigation.

Tcheboksarw, sur le Wolga, ville commerçante et manufacturière. On y fait sur-tout des cuirs de roussi, des marroquins et des toiles glacées bleues.

Remarques historiques.—Le *khannat de Kasan* a formé un Etat particulier jusqu'à l'an 1552. A cette époque, il a été conquis par Iwan II, et réuni pour toujours à la Russie. La ville de Kasan avait été fondée, en 1257, par un des fils de *Baty*, ce célèbre petit-fils de *Jengis-khan*. Baty avait fondé le khannat de Kaptschak, qui comprenait la plupart des pays situés sur le Wolga, l'Ural et le Don. Kasan devint un Etat indépendant en 1441. Ce qu'on nomme aujourd'hui les *Tartares de Kasan*, sont de faibles restes de ceux qui ont conservé leurs anciennes demeures, ou des fuyards qui se sont établis dans d'autres contrées de la Russie. Ils habitent principalement les gouvernemens de Kasan, de Simbirsk, de Riézan, de Viœtka, de Perm et d'Ufa (sur-tout les environs d'Orenbourg). Leur nombre est considérable à la vérité; cependant il est bien éloigné de l'idée que l'on se forme, d'après les rapports historiques de leur ancienne population. Suivant différens calculs, on ne peut y porter leur nombre actuel à plus de 100,000. Ces Tartares sont l'élite de ceux qui habitent la Russie : non-seulement ils ne sont point mélangés avec d'autres nations; mais ils sont encore plus civilisés que la plupart des peuples de la même origine. Leurs habitations sont très-propres, et quelquefois même jolies : il règne dans leur village un air d'aisance et de gaieté; leurs enfans sont bien élevés; la polygamie est fort rare. Ils achètent leurs femmes de 20 jusqu'à 500 roubles.

Avant l'irruption des Tartares Mongols, cette contrée s'apellait *Bulgarie* ou *Bolgarie*, c'est-à-dire, pays sur le Wolga. La capitale s'appellait *Briaktemof*, on en voit quelques ruines près le village de Bolgar, à 90 werstes de Kasan et à 20 de Teliuski. Il paraît par les monnaies qu'on y trouve, que cette ville était visitée des marchands Arméniens et Arabes. Les *Bulgares* étaient, selon l'opinion de *Schlœzer*, un peuple Slave ou Esclavon. Dans la grande émigration des peuples, une partie des Bulgares quittèrent leur patrie, et après plusieurs aventures fondèrent un nouvel Empire sur les bords

du Danube. Les empereurs de Russie conservent encore le nom de la Bulgarie parmi leurs titres.

Gouvernement de Wiœtka.

Il s'étend au nord de Kasan jusques aux gouvernemens de Wologda et de Permie. La rivière de Wiœtka le traverse; elle s'écoule dans celle de Kama.

Etendue : 2221. 98 milles géographiques carrés, qui font 6,116 lieues carrées, plus $\frac{4}{5}$. *Population :* 817,000 habitans, ou 133 à 134 par lieue carrée. Arrondissemens ou cercles : 1. *Wiœtka*; 2. *Orlow*; 3. *Kotelnisch*; 4. *Nolinsk*; 5. *Urshum*; 6. *Malmush*; 7. *Jelabuga*; 8. *Sarapul*; 9. *Glasow*; 10. *Slobodskoi*; 11. *Kay*; 12. dont nous ignorons le nom.

Wiœtka, autrefois nommée *Chlynow*, capitale peuplée de 5,000 habitans. Elle fait un grand commerce de blé avec Archangel.

Cette province renferme de vastes forêts et des mines de fer et de cuivre. (Voyez *le tableau général*, article *mines*).

Gouvernement de Permie.

Ce gouvernement est situé sur le penchant occidental des monts Uraliens ; un district se trouve même au-delà de ces monts et par conséquent en Asie. Le fleuve *Kama*, qui prend son origine dans le gouvernement précédent, traverse en demi-cercle celui-ci, et en reçoit toutes les eaux. Tout le gouvernement n'est qu'une chaîne de vallées élevées et entrecoupées de montagnes. Il y a de grandes forêts. La latitude est d'ailleurs assez boréale, 56 d. — 61 d. Toutes ces circonstances concourent à rendre le climat très-froid.

Le sel, le cuivre et le fer que cette province renferme, comptent parmi les plus précieux trésors de l'empire russe. (Voyez le tableau général des *mines*). Les bêtes fauves ont diminué avec les forêts. Le poisson ne manque pas. La partie méridionale est fertile en grains.

Etendue : 5954. 74 milles géographiques carrés, qui font 16,540 lieues carrées. *Population :* 799,000 habitans en tout, ce qui fait 48 à 49 par lieue carrée.

Dans la *province de Permie*, qui est en Europe, on trouve les villes suivantes.

Perm, sur la Kama : 600 maisons ; 2,644 habitans. Il paraît que c'est une nouvelle ville, car *Busching* n'en parle point.

Kungur, sur la Sylwa, ancien chef-lieu, peuplé de 5,000 habitans.

Dans la *province de Catherinebourg*, qui fait physiquement partie de la Sibérie, nous remarquerons :

Catherinebourg, en russe *Iekaterineburgsk*, ville de 2,000 maisons, sur un sol élevé de 1,320 pieds au dessus du niveau de la mer. C'est le siége de l'administration générale de toutes les mines de Permie et de Sibérie. Elle est fortifiée et très-marchande.

Irbit, où l'on tient une foire célèbre, aujourd'hui moins importante.

Remarques historiques sur les nations d'origine Finnoise et sur-tout sur les Permiens.

Les *Lapons*, les *Finnois*, les *Esthoniens*, les *Permiens* ou *Biarmiens*, les *Wotiaks*, les *Woguls*, les *Ostiaks d'Obi*, les *Tchuwaches*, les *Mordwiens*, les *Tchérémisses* et *quelques* autres peuplades (1) descendant tous ensemble d'une seule nation ; langage, mœurs et physionomie le prouvent suffisamment.

Ce peuple est très-remarquable par son antiquité, et l'étendue du pays où il est répandu ; il est dispersé depuis la Scandinavie jusqu'au nord de l'Asie, et delà, jusqu'au Wolga et à la mer Caspienne. Epars dans cette espace immense, la ressemblance qu'ils ont conservée, les cheveux roux, la tête grosse, les joues enfoncées, semblent être les traits caractéristiques de leur physionomie. Les lieux marécageux, les forêts, ont été de tout tems, leur séjour favori ; la chasse et la pêche leur occupation principale. Les Russes semblent toujours les avoir compris sous le nom général de *Tchudoi*, c'est-à-dire étrangers ; les Scandinaves ou Goths sous celui des *Finne*, qui peut venir de *Fiende*, ennemi, ou de *Fen*, marais. Quoique le nom de Finnois soit très-ancien, puisqu'il était connu de Tacite, il n'est point en usage parmi eux. La dénomination générale primitive des peuples finnois est incertaine ; peut-être, n'en connaissent-ils point. Leur origine

(1) *Voyez* l'énumération dans le *Tableau général*, section 2.

et les prémiers événemens de leur histoire, sont enveloppés de la même obscurité. Excepté les Magyares ou Hongrois (1); aucune de ces nations, quoique nombreuses, très-anciennes et très-répandues, n'a joué un rôle sur la terre : aucune n'a acquis une force durable, ou vu sortir de son sein un conquérant ; mais, dans tous les tems où l'on peut se fier à l'histoire, on voit qu'elles ont été la proie de leurs voisins plus actifs et plus puissans. Ces nations n'ont point d'annales particulières, et l'on ne trouve leur histoire que dans celle de leurs vainqueurs, des Scandinaves-Goths et des Russes.

Depuis le neuvième et le douzième siècles, l'histoire fait mention des Finnois, des Permiens, des Lapons et de quelques autres peuples qui n'existent plus, ou qu'on ne connaît plus sous le même nom ; mais tout ce qu'elle en dit, est dispersé dans les annales des peuples qui ont été en relation avec eux : les nations d'origine finnoise, établies sur le Wolga et dans la Sibérie, ont été découvertes lors des dernières conquêtes que les Russes ont faites dans ces contrées. L'histoire nous apprend seulement que, dans les tems les plus réculés, ils possédaient la plus grande partie de la Scandinavie et de la Russie septentrionale.

L'Edda semble avoir eu ces peuples en vue, lorsqu'elle parle des nains qui habitaient sous terre, exerçaient la metallurgie et la magie et chicanaient souvent les dieux d'Asgord. Il paraît que les nations finnoises avaient des idées religieuses et mythologiques, plus simples que celles de l'odinisme. *Joumala* était le nom qu'ils donnaient à l'Être-Suprême ; ils n'avaient, comme les Germains, d'autres lieux consacrés que les forêts et les montagnes. Les Permiens seuls, avaient un grand et magnifique temple. (2)

Ce dernier peuple est le plus remarquable de toutes les nations finnoises. Les historiens d'Islande leur donnent le nom de Permiens, et les Russes les appellent Permiaki. Il

---

(1) L'origine finnoise des Hongrois est fort douteuse.

(2) Je suis fâché de ne pouvoir ici donner un extrait de la dissertation publiée à Abo ; *de Mythologia Finnorum, auctore Ganander.* Je m'en étais procuré un exemplaire pendant mon séjour en Suède, mais il se trouve égaré. Cet écrit contient aussi des vers finnois.

paraît que, dans le moyen âge, les corsaires scandinaviens ont nommé Permie tout le pays entre la mer blanche et l'Ural. *Other*, en partant de l'Halogaland, province de la Norvège, (1) découvrit les Permiens sur la Dwina dans le neuvième siècle : après cette expédition, il entra au service d'Alfred-le-Grand, et écrivit la relation de son voyage dans la langue anglo-saxonne.

Les Islandais nous peignent les Permiens comme un peuple riche et puissant. Le temple de Ioumala est l'objet de leurs descriptions poétiques.

Suivant eux, ce temple était très-artistement construit, et d'un bois rare enrichi d'or et de pierres précieuses ; dont l'éclat se réfléchissait sur tout ce qui l'environnait. La statue du dieu portait une couronne d'or sur la tête, ornée de *douze* diamans ; son collier valait trois cents marcs d'or, et son habillement excédait la valeur *de trois vaisseaux grecs richement chargés*. Sur les genoux de cette statue était une coupe d'or, d'une telle grandeur, que quatre hommes auraient pu y étancher leur soif ; ce vase était rempli des métaux les plus précieux. Ces richesses extraordinaires engagèrent les corsaires du nord à exercer leurs pirateries sur ces contrées éloignées, et on regardait comme un trait d'héroïsme d'enlever quelque chose de ce temple. Tous les ans on y fesait des expéditions de l'Halogaland : plusieurs rois de Norvège vinrent piller la Permie, et s'en retournèrent chargés d'un riche butin ; mais on voit aussi que des navigateurs scandinaves ont parcouru ce pays pour y faire le commerce, et sans se livrer à la piraterie.

Voici comment les Permiens ont pu se procurer tant d'or, et ce qui a pu rendre leur pays le dépôt d'un commerce étendu. Les Persans et les Indiens transportaient leurs marchandises sur la mer Caspienne, et remontaient le Wolga et la Kama jusqu'à *Tcherdyn*, qui était une très-ancienne ville de commerce sur la *Kolva*. Les Permiens conduisaient ces marchandises jusqu'aux rives de la Pétchora et à la mer glaciale, où ils les échangeaient contre des pelisses qu'ils vendaient aux orientaux. Les ruines de plusieurs

(1) C'est le *Nord-Land* d'aujourd'hui ; la contrée au-dessus de Trondhiem.

villes prouvent encore l'état florissant et la civilisation de ce peuple.

Les traditions font encore mention des rois de la Permie, et d'une espèce de constitution.

Les noms de plusieurs de ces rois, sembleraient prouver que c'étaient des Scandinaves, qui avaient subjugué les Finnois et les Permiens.

Les expéditions des Norwégiens dans la Permie cessèrent vers l'an 1217; mais déjà avant cette époque (probablement dans les onzième et douzième siècles) la république de Nowogorod s'était emparée de ce pays, et y avait envoyé des colonies russes pour maintenir les habitans dans sa dépendance. En 1372, l'évêque Etienne introduisit la religion chrétienne dans la Permie. A la fin de ce siècle, ou au commencement du suivant, il s'éleva des querelles pour la possession de ce pays entre la ville de Nowogord et le grand-duc Vassili Dmitrivitch; il fut décidé que les habitans de Nowogorod renonceraient à toutes leurs prétentions. Les Permiens conservèrent, pendant quelque tems, la liberté d'élire leurs propres magistrats. En 1543, le tzar Ivan leur donna le premier un gouverneur; les habitans du pays les plus distingués lui étaient adjoints pour l'administration; il résida d'abord à Kolmogori, ensuite à Arkangel.

Maintenant la Permie, dont on ne peut plus assigner les bornes avec certitude, est divisée en plusieurs gouvernemens. Les descendans de cette nation célèbre, nombreuse et puissante, ne forment plus qu'une petite peuplade qui a perdu son caractère national, et même sa langue, par son mélange avec les Russes.

Les *Woguls*, qui habitent au nord-est de la ville de Perm, sont, selon quelques auteurs, les ancêtres des Hongrois. Ils n'ont été subjugués qu'après une résistance opiniâtre. Leur religion est aujourd'hui un mélange bizarre des cérémonies chrétiennes et payennes.

Les *Tchuwaches*, les *Wotiaks* et les *Tchérémisses* ont quelques traits de ressemblance avec les Tartares; la langue des Tchuwaches, est même plutôt du tartare que du finnois. Mais cela peut s'expliquer par la longue domination des Tartares dans les contrées de Kasan. Ces trois peuples habitent des villages, et ne vivent jamais dans les villes; ils

ont tous quitté la vie nomade pour se livrer à l'agriculture : ils aiment la chair de cheval, et sont pour la plupart idolâtres; ils ont parmi eux des sorciers, et un lieu particulier pour leur culte qu'ils nomment tous *Kérémet*; ils immolent des chevaux, et c'est dans ces sacrifices que consistent leurs principales cérémonies religieuses.

Gouvernement d'Ufa, ou d'Orenbourg.

Il comprend les contrées au sud et à l'est de Perm, et de Kasan. Le fleuve *Ural* le sépare au sud du pays des Kirguises; au district (celui de Troizk) se trouve à l'est des monts Ural, et par conséquent dans la véritable Sibérie.

Etendue: 5626. 15 milles géographiques carrés, ou 15,628 lieues carrées. *Population*: 355,598 âmes, ce qui fait par lieue carrée 22 à 23 habitans.

Le *pays des Kirguises* est tributaire de la Russie, à ce qu'on dit; il paraît cependant que les Kirguises ne se soucient guères beaucoup de leurs prétendus maîtres. Ce pays contient 88,000 lieues carrées; mais ce n'est qu'un immense désert.

Le titre de désert pourrait même assez bien convenir au gouvernement d'Orenbourg proprement dit. Le terrain cependant possède en quelques endroits une fertilité extraordinaire; il est riche en pâturages; les grains rapportent quelquefois 50 pour un; mais souvent aussi ils ne mûrissent pas. Le climat est sujet à passer de la plus grande chaleur à un froid qui anéantit la végétation. On le croira facilement, en considérant les localités. Les monts Uraliens et leurs branches secondaires remplissent presque tout ce gouvernement. La neige est en quelques endroits éternelle; dans les vallées elle tombe jusques à trois aunes de hauteur. D'ailleurs, toute la contrée située sur la *Biélaia*, c'est-à-dire, toute *la province d'Ufa* est exposée aux vents de nord et de nord-ouest. Quant à *la province d'Orenbourg*, située sur le fleuve Ural, on y ressent bien quelques chaleurs extraordinaires; mais un seul coup de vent, venant des montagnes, suffit pour glacer l'atmosphère. Cette contrée est en même tems exposée à des sécheresses terribles.

Quoique en disent les romans géographiques, écrits en Russie, ce pays est donc peu fait pour devenir la demeure des hommes heureux. Les métaux et le sel sont les seuls objets

qui en rendent la possession intéressante. Nous en avons parlé dans le *tableau général*, section 3me. On y trouve, comme de raison, beaucoup de bêtes sauvages, parmi lesquelles il y en a beaucoup de féroces. Telles sont les *babres*, espèce de tigres, dont la longueur excède une toise. On doit encore remarquer les *akar*, espèce de rennes, et des sangliers d'une grosseur extrême. Nous avons déjà parlé des brebis des Kirguises, à queue longue et grasse. Les agneaux fournissent une pelleterie noire très-recherchée.

Ufa, capitale sous Catherine II, située sur la Biélaia ; elle n'a que 630 maisons et environ 3,900 âmes ; l'indolence de ses habitans la fait tomber en ruines.

Orenburg, capitale sous Paul Ier ; elle est située sur les frontières du gouvernement, au confluent de l'*Or* et de l'*Ural*. Sa position le rend le centre du commerce entre la Russie et la Bukarie ; voyez l'article y relatif dans *le tableau général*, section 4e. C'est une ville de 2,860 maisons et 17,196 habitans comptés ; d'autres disent 21,000, mais ce n'est que sur des aperçus vagues. On compte dans ce nombre 2,000 Tartares, qui n'en forment ni la partie la moins industrieuse, ni la moins civilisée. Orenbourg est un lieu d'exil, mais il est devenu moins affreux, par la philanthropie éclairée du dernier gouverneur M. *Reimsdorf* (1) ; cet administrateur y a établi une maison de travail, où les condamnés peuvent gagner leur subsistance, et d'où quelquefois ils sortent corrigés. Il y a ici 9 églises grecques et une Luthérienne. Orenburg est une place forte et avec Uralsk, le boulevard de l'Empire contre les Kirguises et autres hordes barbares. Latitude : 51 d., 46 m., 5 s., d'après les observations faites en 1769 par M. *Kraft*.

Troizkoi, ville de 500 maisons, fortifiée et commerçante ; située sur la rivière d'*Ui* et au-delà des monts Uraliens.

La plus grande partie de ce gouvernement fait partie de l'ancienne *Bulgarie*. Parmi les habitans on distingue les *Baschkirs* qui portent entre eux le nom de Bachkourts ; ils tirent leur origine des Nogais et des Bulgares : peut-être sont-ils des Nogais reçus parmi les Bulgares. Autrefois ils suivaient la vie nomade sous la conduite de leurs princes, dans la Sibérie

(1) Ce nom est allemand.

méridionale : inquiétés par les kans de Sibérie, ils s'établirent dans les lieux qu'ils habitent maintenant, se répandirent sur les rives du Wolga et de l'Ural, et se soumirent au kan de Kasan. Quand cet Etat fut détruit par Ivan II, ils s'assujettirent volontairement à la Russie : mais dans la suite ils se sont fréquemment soulevés contre le gouvernement ; ce qui a considérablement diminué leur population, et leur a fait perdre une partie de leurs avantages. En 1790, vingt-sept mille familles étaient établies dans les gouvernemens de Permei et d'Ufa.

APPENDICE SUR LA SIBÉRIE.

Quoique la description de la Sibérie doive faire partie du volume qui traite de l'Asie septentrionale, nous avons cru qu'il serait agréable pour le lecteur d'en trouver ici un léger aperçu, afin d'avoir sous les yeux tout l'empire russe ; surtout puisque dans le *tableau général* il a été question de plusieurs productions de la Sibérie.

C'est dans cette idée que nous avons inséré le tableau topographique suivant.

I. GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

Etendue : 72547. 16 milles géographiques carrés, qui font 201,520 lieues carrées.

Population : en général, 515,000 habitans ; sur une lieue carrée $2\frac{11}{10}$ individus.

Divisions : comme il suit :

A. PROVINCE DE TOBOLSK.

(Latitudes, 54 d. 30 m.—72 d. 40 m. Longitudes, 75 d.—95 d. ouest de l'île de Fer).

1. Cercle de	*Tobolsk.* . . .	*Tobolsk*, capitale, à 58 d. 12 m. 30 s. de lat., 85 d. 57 m. 30 s. de long. ; élévation du terrain, 581 pieds ; maisons, 2,118 ; habitans, 16,269 en 1783. Fabriques de cuir de roussi ; 2,000 marchands ; archevêché.
2.	——— *Ialutorow.* . .	Chef-lieu du même nom.
3.	——— *Tiumen.* . . .	*Idem.*
4.	——— *Turinsk.* . . .	*Turinsk*, 350 maisons.
5.	——— *Beresow.* . . . (61 d.—72 d. lat.)	Chef-lieu du même nom.
6.	——— *Surgut*	*Idem.*

7. Cercle de *Tara*. . . . . *Tara*, 669 maisons et 1,715 hab. dans l'an 1773.
8. ——— *Omsk*. . . . . *Omsk*, avec une maison de correction.
9. ——— *Iszem*. . . . . Chef-lieu du même nom.
10. ——— *Kurgan*. . . . *Idem*.

B. Province de Tomsk.

(Lat. 55 d.—78 d. nord. Long. 92 d.—126 d.).

11. Cercle de *Tomsk* . . . . *Tomsk*, ville de 2,000 maisons, fortifiée, commerçante.
12. ——— *Atschinsk*. . . Chef-lieu du même nom.
13. ——— *Ieniseisk*. . . . *Ieniseisk*, 7 à 800 maisons; grand commerce.
14. ——— *Turuchansk* . . *Turuchansk*, autrement *Mangaséa*. (60 d.—78 d. de lat.).
15. ——— *Narym*. . . . Chef-lieu du même nom.
16. ——— *Kansk*. . . . . *Idem*.

II. GOUVERNEMENT DE KOLYWAN.

Etendue : 12839. 71 milles géographiques carrés, qui font 35,665 lieues carrées.

Population : 170,000 habitans en totalité; environ 4 ¾ par lieue carrée.

Position : 49 d. 30 m.—56 d. 30 m. lat. nord. 92 d.—113 d. long. à l'ouest de l'île de Fer.

Divisions : comme il suit :

1. Cercle de *Kolywan* . . . *Kolywan*, capitale. *Barnaoul*, ville de mines; 1,000 maisons; environs agréables.
2. ——— *Semipalatnoi*. . Chef-lieu du même nom.
3. ——— *Biisk*. . . . . *Idem*.
4. ——— *Kutsnesk*. . . . *Kutsnesk*, 500 maisons.
5. ——— *Krasnoïarsk* . . *Krasnoïarsk*, 350 maisons.

III. GOUVERNEMENT D'IRKUTSK.

Etendue : 126,450 milles géographiques carrés, ou plus de 350,000 lieues carrées; à-peu-près l'étendue de l'Europe, sans la Russie.

Population : 375,000 habitans en tout; c'est-à-dire, 1 ¼ individu par lieue carrée; à-peu-près 3 sur 1 mille géographique carré.

Divisions : comme il suit :

A. PROVINCE D'IRKUTSK.

(50 d.—61 d. latitude ; 113 d.— 130 longitude).

1. Cercle d'*Irkutsk* . . . . *Irkutsk*, ville fortifiée ; 1,500 maisons ; 9,544 habitans ; archevêché ; école de navigation et de langue japonne.
2. ——— *Kirensk.* . . . Chef-lieu du même nom.
3. ——— *Haut-Udinsk.* . *Idem.* — *Kiakta*, place de comm.
4. ——— *Bas-Udinsk.* . *Idem.*

B. PROVINCE DE NERTCHINSK.

(49 d.—56 d. latitude ; 124 d.—136 d. longitude).

5. Cercle de *Nertchinsk.* . . *Nertchinsk*, forteresse.
6. ——— *Stretensk.* . . . Chef-lieu du même nom.
7. ——— *Doroninsk.* . . *Idem.*
8. ——— *Bargusinsk.* . . *Idem.*

C. PROVINCE DE IAKUTSK.

(Lat., 54 d.—74 d. ; long., 126 d.—182 d. ; au sud, 155 d.).

9. Cercle de *Iakutsk.* . . . *Iakutsk*, ville de 600 maisons, située à 147 d. 23 m. 30 s. longit., 62 d. 1 m. 30 s. latit. Commerce de zibelines.
10. ——— *Olekminsk.* . . Chef-lieu du même nom.
11. ——— *Olensk* . . . . *Idem.*
12. ——— *Shigansk* . . . *Idem.*
13. ——— *Sachiwersk* . . *Idem.*

D. PROVINCE D'OKOTSK.

(Latit., comme la précédente ; longit., 153 d.—207 d.).

14. Cercle d'*Okotsk* . . . . *Okotsk*, port sur un golfe du grand Océan.
15. ——— *Ischiginsk.* . . Chef-lieu du même nom ; 400 hab.
16. ——— *Aklansk.* . . . . *Idem.*
17. ——— *Kamstchatka* . *Niscnei-Kamstchatka.*

(51 d.—60 d. latit. nord).

Le pays des *Tchoutches*, peuplade tributaire.

Les *îles Kuriles*, au nombre d'une trentaine ; 45 d.—50 d. lat. nord ; 400 lieues carrées.

Les *îles Aléoutes*, une quarantaine ; 52 d.—55 d. latit. nord ; 960 lieues carrées.

Les *îles* d'*Andréanow* ou de *Negho*, celles de *Kawolang* ou des *Renards* et autres.

Les établissemens sur les *côtes d'Amérique*, sur-tout au port *Chawes*.

COUP-D'OEIL

SUR L'ORIGINE DE LA NATION RUSSE,

SUR LES RÉVOLUTIONS DE LA RUSSIE, ET SON ÉTAT POLITIQUE ACTUEL.

CINQUIÈME PARTIE DU TABLEAU GENÉRAL.

La masse des peuples compris sous le nom de Russes, descend incontestablement de la grande race des Esclavons ou Slaves, de cette famille dont les Polonais, les Bohémiens, les Wendes et les Esclavons de Hongrie sont membres (1);

(1) Voici une énumération plus complète des peuples esclavons:

A. *Sur le Danube.*

1. *Esclavons* ou *Slaves*, sans autres épithètes, disséminés en Hongrie et Esclavonie.
2. *Croates*, *Bosniens*, *Dalmates* et *Serviens*.
3. *Bulgares*, venus des bords du Wolga.
4. *Arnaouts*, *Ragusains*, *Montenegrins*.
5. *Wendes* de Carniole, de Carinthie, de Styrie, de Frioul;

B. *Sur l'Elbe, l'Oder, la Wistule et la Baltique.*

6. *Bohémiens*, *Moraviens* et *Silésiens*.
7. *Sorabes* ou *Lusaciens*, etc.
8. *Wendes*, de la Baltique, tels que *Obotrites*, *Poméraniens*; anciens *Prussiens* et autres.
9. *Polonais*.
10. *Lithuaniens*, *Lettons*, *Kures* ou *Courlandais*, etc.

C. *Sur le Niéper et le Wolga.*

11. *Slaves de Kiow*, ensuite *Petits-Russes*, d'où sont venus les *Kosaques* et autres.
12. *Slaves* de *Nowogorod*, de *Moscou*, et en général de la *grande Russie*; parmi eux *Krivitches* et autres.

Je ne fais que nommer les *principales* nations; il y a 42 à 48 tribus moins célèbres ou moins répandues. La classification que j'adopte est nouvelle sous quelques égards; il est impossible d'en donner une qui soit fondée sur des principes certains.

Ce

Ce point de l'histoire n'est contesté par personne. On s'accorde également à regarder les premiers fondateurs de l'empire russe comme des étrangers, par lesquels les Slaves de la Russie ont été soumis, et dont ils ont reçu le nom qu'ils portent aujourd'hui.

Mais ces conquérans étrangers, ces premiers *Russes*, d'où sont-ils venus? Cette question est définitivement décidée par le savant Suedois *Thunmann* (1). Il a prouvé, à ne plus admettre aucun doute, que les *Warègues* étaient originaires de Scandinavie: ils étaient des Goths ou des Normands; car ces deux mots comprennent l'un et l'autre tous les anciens habitans de la Suède, de la Norwège et du Danemarck. Les mêmes peuples qui ont donné des lois à l'Angleterre, à la Normandie, à la Sicile, les vainqueurs du Capitole, sont aussi les fondateurs de l'empire russe (2).

---

(1) Voyez *ses Recherches sur l'histoire des peuples de l'Europe orientale*, page 374, édition allemande.

(2) Le plus estimé parmi les anciens historiens de la Russie, *Nestor*, donne aux Suédois le nom de *Warègues*. Le même nom fut donné aux gardes des empereurs byzantins, dans le dixième siècle; ces gardes étaient composés de Norwégiens, de Danois, de Suédois qui venaient par la Russie. L'histoire du Nord parle souvent des guerriers célèbres qui, forcés de s'expatrier, prirent le parti de chercher du service en Russie ou à Constantinople. Enfin, tous les noms de Warègues et mêmes des villes fondées par eux sont Scandinaves; et M. *Thunmann* explique même, à l'aide du gothique, les noms russes des cataractes du Niéper, qu'on trouve dans Constantin Porphyrogénète, et qui ne viennent pas de l'esclavon. — Nous présenterons ici un aperçu synchronistique des expéditions faites par les peuples Scandinaves dans leur *seconde éruption* de l'an 800 à l'an 1000; je regarde celle des Cimbres, des Goths, des Lombards, etc., comme la *première*.

En 795 ils commencent à conquérir l'Irlande, sous le nom d'*Ostmannes*, c'est-à-dire, hommes de l'Orient.

En 813 les Danois vengent l'attaque de Charlemagne en ravageant la Frise et la Flandre; on les appela *Nord-Liudi* et *North-Manni*, hommes du Nord.

Vers 827 une flotte normanique ravage les côtes d'Espagne.

En 841 ils remontent la Seine.

En 857 ils s'emparent de Luna et de Pise en Italie.

Vers 862 *Rurik* fonde l'empire russe. Un autre scandinave du même nom se rend célèbre en Hollande.

Qu'on ne s'imagine point que les Warègues vinrent en corps de nation s'établir dans les déserts de la Russie. Ce ne fut vraisemblablement qu'une troupe peu nombreuse de guerriers choisis que *Rurik* amena avec lui, lorsque ceux des Slaves, qui habitaient les gouvernemens actuels de Nowogorod et de l'Ingrie, lui envoyèrent, au-delà de la mer, une députation pour l'inviter à devenir leur législateur et leur chef.

Rurik fixa d'abord sa résidence à *Ald-Evoborg*, qu'on présume être Staraia-Ladoga. Il la transféra, dans la suite, à Nowogorod, qui devint le premier siége de la nation russe. Le nom de *Russe*, qui prit la place de celui de *Slave* ou *Slowain*, a pu se former de différentes manières. Les uns observent que les Finlandois appelaient autrefois les Suédois *Ruotzi*; et il est sûr que parmi les peuplades soumises à Rurik, il y avait autant de finnoises que d'esclavonnes. D'autres croient que, pour distinguer les sujets de Rurik de ceux de ses deux frères, *Sinaf* et *Truwor*, on les a désignés par l'adjectif *Ruriksch*, c'est-à-dire, ceux de Rurik. Cette explication devient plus facile, lorsqu'on observe que le nom de Rurik n'est probablement qu'une contraction de deux mots scandinaves; savoir, *Rus-Eric*, Eric-le-Rouge; nom très-commun chez les Scandinaves (1). Enfin, il y a une troisième opinion (et c'est celle de M. *Lévesque*), selon laquelle les Russes auraient existé avant l'arrivée des Warègues-Scandinaves, comme une nation différente à-la-fois des Finnois et des Slaves. M. *Lévesque* va jusqu'à les faire descendre

---

En 874 les Norwégiens découvrent et peuplent l'Islande.

Vers l'an 870—880 *Oskold*, fils de Rurik, fonde le grand-duché de *Kiow*.

En 911 Rollon, après avoir assiégé Paris, obtient possession de la *Normandie*.

En 980 *Ragnvald* règne en Lithuanie, à Polozk.

Vers l'an 1000 les Normands envahissent l'Apulie et la Sicile.

En l'an 1013, conquête de l'Angleterre par les Danois.

On voit que dans cette suite continuelle d'expéditions, celles en Russie n'ont été ni les plus lointaines ni les plus difficiles.

(1) C'est le *Rodéric* des Francs, des Goths-Espagnols, des Lombards, etc., d'où l'on a fait Rodrigue.

des *Huns;* mais cette hypothèse paraît dénuée de fondement (1).

A peine Rurik, après la mort de ses frères, régnait-il seul sur les Etats de Nowogorod, que les Slaves, qui habitaient les rives du Niéper, opprimés par les Kozares, vinrent implorer son secours. Rurik leur envoya un de ses fils, nommé *Oskold.* Il vainquit les Kozares, et Kief devint la capitale de la seconde ou Petite-Russie, sous la dépendance de celui de Nowogorod.

Le premier successeur de Rurik fut *Oleg* (2), qui réunit Kiow à ses Etats, parce que cette ville ne voulait plus reconnaître la souveraineté du grand-duc de Nowogorod Il en fit le lieu de sa résidence et la capitale de ses Etats. Sous son règne et celui de ses successeurs, la puissance de la Russie augmentait rapidement. De nombreuses armées russes paraissent devant les portes de Constantinople; plusieurs peuples sont forcés à payer un tribut. Les Russes établissent un commerce réglé sur les côtes de la mer Noire; ils fondent de nouvelles villes et se donnent des lois. En 1015, à la mort de Wladimir-le-Grand, qui avait embrassé la religion chrétienne et l'avait introduite dans ses Etats, cet essor rapide est arrêté par le partage des Etats de ce prince entre ses douze fils.

Cette politique pernicieuse, ayant été suivie par ses successeurs, occasionna dans la suite des guerres et des troubles. Des Russes s'arment contre des Russes; chaque parti cherche à augmenter ses forces, en appelant des étrangers à son secours. Au milieu de ces divisions intestines, un troisième Etat s'élève; la *Russie-Blanche* ou Wladimir.

Il y eut alors en Russie trois grands duchés indépendans, et plusieurs principautés séparées et feudataires. Les grands-

---

(1) Si même l'hypothèse de M. Lévesque n'était pas absolument dénuée de l'appui des témoignages historiques, il suffirait d'un seul argument pour la renverser. Pourquoi trouve-t-on dans la Russie *septentrionale* tant de traces de la langue gothique, des mœurs et usages scandinaves, tandis qu'on n'en trouve rien qui rappelle les Huns? La tradition orientale, citée par M. *Lévesque*, prouve simplement que les Russes n'étaient pas Slaves; elle ne décide ni pour ni contre leur origine scandinave.

(2) C'est le même nom que *Ole, Olaf* et *Oluf* dans les langues gothiques.

ducs de la Russie-Blanche étaient les plus puissans; ils régnaient sur le centre de l'Empire. *Suzdal* fut d'abord le lieu de leur résidence ; ensuite *Wladimir*, et enfin la ville de *Moscou*, qui avait été fondée, en 1147, par George Ier. Nowogorod avait adopté une espèce de gouvernement monarchico-républicain.

Une nation aussi déchirée par des factions et des guerres civiles, offrait, même aux ennemis les plus faibles, une proie facile. On ne s'étonnera donc pas de la voir plier devant un peuple qui semblait destiné à régner sur les débris de l'univers.

Les Mongols et les Tartares avaient soumis la plus grande partie de l'Asie sous Jhengis-kan, au commencement du 13e. siècle : conduits par son petit-fils Baty, ils fondirent, en 1237, sur la Russie méridionale, et, après des invasions réitérées, ils y établirent leur domination. Kiow tombe d'abord entre leurs mains en 1240; le grand-duc de Wladimir rend hommage au kan de Kaptchak, et les princes qui lui étaient soumis suivent son exemple. Alors les Tartares épargnent leurs vassaux, pour en tirer plus d'avantages dans la suite. Ils font un dénombrement du peuple dans les différentes principautés, lui imposent un tribut considérable, et maintiennent les Russes sous leur joug pendant deux siècles.

C'est durant cette espace de tems que le grand-duc de Nowogorod, Alexandre, surnommé *Nefski*, se distingue par les victoires qu'il remporte sur les Suédois, près de la Néva, en 1250, et sur les chevaliers porte-glaives en Livonie. D'un autre côté, Gédimin, grand-duc de Lithuanie, enlève, en 1320, Kiow et la plus grande partie de la Russie méridionale aux Tartares. Il s'était déjà emparé précédemment de Smolensk, de Polotsk et de Witepsk. Le grand-duché de Wladimir, dont la capitale avait été transférée à Moscou en 1328, se soutenait encore, malgré la grande puissance des Tartares. La république de Nowogorod était à l'abri de leur oppression à cause de son éloignement : elle s'enrichissait par son commerce au milieu des calamités publiques, et parvint à étendre ses conquêtes sur plusieurs contrées septentrionales.

L'oppression, l'humiliation, le désespoir éclairèrent enfin les princes russes sur leurs véritables intérêts ; ils cessèrent

de s'entre-détruire; l'esprit de la discorde passa d'eux chez leurs vainqueurs : des divisions intestines et des combats sanglans affaiblissaient les hordes tartares, dont plusieurs s'étaient rendues indépendantes.

Tel était l'état des choses, quand *Iwan Ier.* monta sur le trône de Moscou en 1464. Ce grand-duché, quoique sous un joug étranger, avait rassemblé des forces pour résister à l'oppression. Les principautés de Suzdal et de Nischnei-Nowogorod lui étaient déjà réunies; les princes de Pskof et de Twer reconnaissaient sa supériorité, et la république de Nowogorod ne refusait pas au moins d'avouer sa dépendance.

Iwan avait régné 14 ans, lorsqu'il refusa d'être soumis aux Tartares. Il soutient cette démarche hardie par des victoires; il fait la conquête du royaume de Kasan, et ses anciens maîtres deviennent ses vassaux et ses tributaires. La république de Nowogorod, qui cherchait à maintenir son indépendance sous la protection de la Lithuanie, succomba sous le poids de ses armes en 1477; les principautés de Pskof et Twer éprouvent le même sort; la Lithuanie perd une partie de son territoire; les princes de Sévérie se soumettent volontairement : le seul ordre teutonique en Livonie oppose une résistance efficace à la puissance d'Iwan.

Son successeur reperdit le royaume de Kasan; mais Smolensk fut réuni à ses Etats. Iwan II brisa entièrement le joug des Tartares : la conquête du royaume de Kasan dura 7 ans; la capitale fut prise en 1552. Deux ans après, Astrakan devient une province de la Russie. Iwan pénétra ensuite dans le Caucase, et soumit la Kabardie. Cependant il échoua en Livonie : après 20 années d'une guerre horrible, il fut forcé de renoncer à cette conquête.

Iwan II fut le premier qui prit le titre de *czar* (1), qui, en langue esclavonne, répond à celui de roi. Ses prédécesseurs n'avaient été appelés que *grand-seigneur* (*wéliki-knès*), qu'on a traduit par *grand-duc*. La mémoire d'Iwan est souillée par des cruautés qui font frémir un Européen, mais qui sont la chose la plus ordinaire du monde aux yeux des historiens

(1) On le prononça *tzar*; le *c*, dans les langues esclavones, répond souvent au *t*. Par exemple, *Kaminiec* se prononce *Kamignetz*.

russes (1). Les Turcs, s'étant joints aux Tartares de la Crimée, firent une invasion en Russie, et pillèrent même la capitale ; mais cet évènement malheureux fut bien balancé par le commerce maritime qui s'établit à Arkangel, et par la conquête de la Sibérie qui avait été entreprise par Iwan, et qui fut terminée sous ses successeurs.

Cette conquête, que l'on devait à un brigand heureux et hardi, le Kosaque *Iermak-Timofeiew*, étendit prodigieusement la puissance de la Russie par la possession des mines, par les tributs des pelleteries, et sur-tout par l'activité que prit le commerce intérieur. *Féodor*, successeur d'Iwan, ayant renoncé à ses prétentions sur l'Esthonie, la Suède lui garantit la possession de l'Ingrie et de la Carélie.

La race de Rurik, qui avait régné 700 ans, étant éteinte par la mort de Féodor, la Russie fut livrée aux divisions les plus affreuses jusqu'à l'élection d'un czar de la maison de Romanof. Nous n'entrerons point dans les détails de ces guerres qui agitèrent la Russie, lorsque les faux Démétrius (2) parurent. On sait que la Suède et la Pologne prirent part à ces troubles, dans l'intention de subjuguer la Russie. *Michel Romanof* ne put acheter la tranquillité qu'en fesant les plus grands sacrifices. Il céda à la Suède l'Ingrie, la Carélie et la Livonie ; à la Pologne, Smolensk, la Sévérie et Tchernigof. Il mourut en 1645.

Ce fut le dernier échec qu'essuya la Russie. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, elle n'a fait qu'augmenter sa puissance et étendre ses limites.

---

(1) De sept épouses qu'il eut, il tua la première d'un coup de bâton, et fit enfermer successivement les autres. — Le clergé lui ayant refusé un nouveau tribut, il fit jeter successivement vingt des premiers ecclésiastiques dans la cage d'un ours furieux ; on leur donna une lance pour se défendre, afin de prolonger le barbare spectacle dont jouissait le czar.

(2) Malgré les assertions positives de plusieurs auteurs, il est impossible de décider si le vrai Démétrius fut assassiné par Boris Godenow, ou si ce fut lui que les Polonais, en 1605, remirent sur le trône, et qui fut tué au massacre de Moscou. Quant au troisième Démétrius, il fut certainement un imposteur. (*Voyez* Muller, *Recueils pour l'Histoire de la Russie*, vol. 5, pag. 181 et 380.

Alexis succède à Michel, s'empare de tous les pays cédés par son pére à la Pologne, et, en 1655, il réunit à ses Etats Kiow, et la partie de l'Ukraine qui s'étend sur la rive orientale du Niéper; mais il échoua dans les guerres qu'il fit à la Suède. Le grand-seigneur Mahomet IV lui ayant demandé avec fierté une portion de l'Ukraine, la réponse d'Alexis fut: « Qu'il aurait » honte de se soumettre à un chien de mahométan, et » que son cimeterre était aussi bon que le sabre d'un grand-» seigneur ». Il excita l'agriculture; il introduisit dans son Empire les arts et les sciences, qu'il aimait et cultivait lui-même; il publia un code de lois, dont quelques-unes sont encore en usage dans l'administration de la justice, et il établit une exacte et sévère discipline dans son armée: il fut secondé, dans cette réforme, par le zèle de quelques étrangers, dont la plupart étaient Ecossais. Il fit prisonnier un chef de Kosaques du Don, nommé *Stenco-Rasir*, qui voulait se faire roi d'Astrakan; ce rebelle fut pendu sur le grand chemin, avec 12,000 de ses partisans. Il introduisit dans ses domaines des manufactures de toiles et d'étoffes de soie; et, au lieu de faire mourir ou de réduire en esclavage les Suédois, les Polonais et les Tartares qu'il fesait prisonniers, il les envoyait peupler les bords déserts du Wolga et de la Kama.

Ce fut Alexis qui fit venir le hollandais *Brandt* pour construire une frégate à Astrakan. Ce projet fut empêché; mais c'est néanmoins à cette circonstance que Pierre Ier. dut l'idée d'une marine. En un mot, Alexis commença la civilisation de la Russie, et rassembla les matériaux bruts dont Pierre Ier. se servit pour construire son étonnant et bizarre édifice.

Alexis avait eu d'une première épouse, *Marie Miloslawski* (1), deux fils, Théodore et Iwan, et une fille, *Sophie*.

---

(1) Voici la manière dont les souverains de la Russie se choisissaient leurs épouses. Lorsque l'on savait que le czar était dans l'intention de se marier, les beautés les plus célèbres de ses Etats se rendaient à la cour, et y étaient entretenues avec magnificence: le czar les visitait, et les plus magnifiques préparatifs y étaient faits avant que l'envoi de la robe de cour et des bijoux les plus précieux eut fait connaître l'heureuse beauté qui l'emportait sur ses rivales. Celles-ci étaient ensuite renvoyées chez elles avec des présens convenables.

Il épousa ensuite *Natalia Naryskin*, qui devint mère du fameux Pierre Ier. Théodore succéda à son père en 1677, et mourut en 1682; il était presqu'imbécille. La princesse *Sophie* et le ministre *Gallitzin* régnèrent en son nom. Après sa mort, les Naryskins essayèrent de faire reconnaître Pierre Ier. comme empereur. Ils répandirent le faux bruit que Théodore, en mourant, avait déclaré son frère Iwan incapable de gouverner; mais les *strélitzes* ou gardes du czar n'avaient pas donné à Pierre leurs 14,198 voix, et ces voix étaient toujours décisives. Après des massacres horribles (1), Iwan, qui était sujet à des convulsions, et Pierre, qui n'avait que 10 ans, furent proclamés conjointement czars, et Sophie régente.

Sept ans s'écoulèrent à peine, qu'une nouvelle révolution eut lieu. Pierre Ier., animé par les Naryskins, fit répandre le bruit que la princesse Sophie avait formé un projet contre sa vie. Il réussit à rassembler plus de soixante mille hommes; une partie des strélitzes se déclara pour lui, et l'autre était absente, à cause de la guerre contre les Tartares. Sophie fut enfermée dans un cloître, Gallitzin exilé, on décapita quelques milliers de strélitzes, et Pierre régna. Car quoique Iwan jouit encore du titre et des honneurs de la co-souve-

(1) On accusa la princesse *Sophie* d'avoir excité les strélitzes à tous ces excès; on l'accusa dans la suite d'avoir voulu faire empoisonner Pierre Ier.; on lui donna le ministre Gallitzin pour amant. Toutes ces calomnies, adoptées sans examen par le poète Voltaire, sont absurdes. Sophie avait 24 ans, et Gallitzin près de 70; les convulsions, les fureurs de Pierre Ier. peuvent être expliquées sans le secours du poison; cette maladie était héréditaire dans la famille Romanof; elle est assez commune chez les nobles russes, sans doute à cause de leur ivrognerie habituelle. Enfin, ce fut bien la famille Miloslawski qui dirigea la révolte des strélitzes, mais Sophie ne s'y montra que pour demander à ces furieux la grâce d'Iwan Naryskin, son principal antagoniste, sans pouvoir l'obtenir. Gallitzin se distingua par son esprit et ses talens; c'était le seul seigneur russe chez qui l'on ne forçât personne de s'enivrer, et qui ne but jamais de l'eau-de-vie. Pierre Ier. fut mal élevé; mais ce ne fut ni Gallitzin ni Sophie qui dirigèrent son éducation, ce fut sa mère Natalie. Voilà ce que pensent l'ambassadeur polonais *Neufville*, l'historien *Motley*, dans sa *Vie de Pierre Ier*, et *Coxe* dans ses *Travels into Russia*, tome 1, page 400, etc.

raineté, son pouvoir fut nul, et l'on s'aperçut à peine de sa mort, qui arriva en 1696.

Pierre Ier. eut le bonheur de se trouver entouré des étrangers d'un grand mérite, attirés en Russie, sous les règnes d'Alexis ou de Sophie. Le suisse *Lefort* excitait son goût pour les arts. Le général *Gordon*, écossais, forma à la discipline les régimens du czar, qui étaient composés de 5,000 hommes. Lefort, de son côté, leva un corps de 12,000 hommes, qu'il exerça aux manœuvres en usage en France et en Allemagne, dans le dessein de s'en servir à abaisser un jour l'insolence des strélitzes. Pierre commença ensuite ses voyages, en confiant à Gordon le soin des affaires militaires. Il voyageait, confondu avec la suite de ses propres ambassadeurs; les aventures sans nombre qu'il eut en Hollande, en France, en Angleterre et ailleurs, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les raconter ici. Il acquit ce qui lui manquait dans la science de la navigation et de la construction des vaisseaux, en travaillant en qualité de simple charpentier, dans les chantiers de Deptfort et de Saardam. Par l'excellence de la discipline que les étrangers avaient introduite parmi ses troupes, non-seulement il étouffa toutes les insurrections du dedans, mais il en imposa encore à tous ses ennemis du côté de l'Asie, et même il vint à bout d'exterminer le corps entier des strélitzes qui s'était révolté dans son absence. Rien n'égale la cruauté qu'il déploya contre ces malheureux; il leur fit subir les plus horribles tourmens, mais ils ne nommèrent aucun chef de leur révolte; le czar furieux, fit venir ceux parmi les grands, qu'il soupçonnait, et leur ordonna de couper la tête aux strélitzes; il leur donna lui-même l'exemple et invita ses généraux à le suivre (1); 2,000 furent décapités, et 140 pendus devant le cloître où était enfermée la princesse Sophie; on en empala quelques-uns et on envoya le reste en Sibérie. Deux femmes furent enterrées vivantes.

A cette férocité qui étonna même les Russes, Pierre joignit un génie fait pour commander. Son empire n'avait d'au-

(1) Lefort et Blumberg s'y refusèrent; Menzikoff, en sa qualité de Russe, obéit; il se vantait d'avoir abattu vingt têtes; le czar en coupa cinq, et le raconta lui-même aux ambassadeurs étrangers. (*Voyez* Korb, *Diarium itineris in Moscoviam*, p. 170).

tre port de commerce que celui d'Arkangel ; il ordonne, et Pétersbourg s'élève du sein d'un marais. Son père ne lui avait laissé que des bateaux, il crée une flotte (1) et ravage les côtes de la Suède (2); à force de perdre des batailles; il apprend enfin à vaincre les Suédois, disons plutôt à les accabler sous un nombre double et triple ; il se fait donner, par ses sujets, le titre d'*Empereur*, et obtient un rang distingué parmi les princes de l'Europe, qui à peine avaient daigné regarder les czars comme leurs égaux.

Le courage et le génie de Pierre Ier. n'auraient jamais été couronnés d'un succès si extraordinaire, si la stupide politique des autres cours n'y avait point contribué ; l'Angleterre seule s'opposa, mais faiblement, à la trop grande élévation de la Russie.

Pierre Ier. augmenta son Empire de l'Ingrie, de la Carélie, de la Livonie et de l'Esthonie ; il conquit, sur les Turcs, Azof, mais la reperdit ; il étendit ses frontières en Asie jusqu'à l'embouchure de la rivière de *Kur*.

L'abolition du patriarchat débarrassa la puissance impériale d'une rivale qui aurait pu devenir dangereuse.

La loi fondamentale qui attribue à l'empereur le droit de nommer son successeur, a été et sera une source intarissable de révolutions et de guerres civiles.

Comme *législateur*, Pierre n'eut que des caprices et des idées incohérentes. On l'admire, lorsque pour apprendre aux seigneurs russes la subordination militaire, il s'élève lui-même par degrés aux différens grades, dans le service de

---

(1) D'après *Weber* et *Haven*, la flotte russe, après la mort de Pierre Ier., consistait en 26 vaisseaux de guerre de 50 à 110 canons; 15 frégates et 160 galères ; de ce nombre 16 vaisseaux étaient bâtis en Angleterre ; 5 vaisseaux seulement et 4 frégates en Russie. Le constructeur *Cornelis Creux*, que Pierre Ier. avait engagé en Hollande, était Norwégien ; *Bering* et *Spangenberg*, qui firent des voyages de découvertes, étaient Jutlandais. *Tchirikow* fut le premier marin russe qui se distingua.

(2) *Lagerbring*, historien suédois, assure que les Russes, dans l'expédition de 1719, brûlèrent, en Suède, 13 villes, 1,341 villages, 141 châteaux seigneuriaux, 16 forges ; ils mirent le feu aux forêts, tuèrent 100,000 pièces de bétail, et emmenèrent beaucoup de jeunes gens. Ils ont fait de même en Prusse et en Italie.

terre et de mer. Mais pourquoi forcer un peuple à l'abandon de son costume national, sur-tout lorsque ce costume était plus commode, plus sain, plus élégant et plus magnifique que celui qu'on voulut lui faire adopter ? Il y eut beaucoup de Russes qui aimèrent plutôt perdre la tête que de se faire raser; d'autres conservèrent leur barbe après l'avoir coupée, et la firent mettre avec eux dans la tombe, afin de pouvoir paraître *décemment* devant Saint-Nicolas.

Pierre Ier. voulut être juste; mais quelle justice que celle de l'assassin de son propre fils ! — Le czarowitz (1) *Alexius* que Pierre Ier. avait eu de sa première épouse *Eudoxie*, en 1690, était d'un tempéramment sauvage et violent, comme son père; son éducation avait été négligée, des *popes* (prêtres russes) l'entouraient; ils lui firent voir toutes les réformes de son père comme autant d'attentats contre la religion et la sainte église grecque; le czarowitz déclama hautement contre son père, n'assista pas aux fêtes de la cour ni aux évolutions militaires et maritimes; il ne vit que des seigneurs mécontens ou des individus de la plus basse classe, qui partageaient sa crapuleuse débauche; tout cela le fit merveilleusement aimer de la multitude des Russes. Son père essaya trop tard de changer son caractère, en lui donnant pour épouse une princesse allemande, très-aimable; il la maltraita d'une manière affreuse, il causa même sa mort (2). Pierre Ier., que les affaires de la guerre appelaient à Copenhague, ordonne à son fils de venir le joindre; Alexis, qui avait alors 26 ans, s'enfuit à Naples; il espérait d'être protégé par l'empereur Charles VI, son beau-frère; Pierre Ier. lui écrivit une lettre de réconciliation, lettre fort tendre et remplie de promesses

(1) *Czarowitz* veut dire *fils du czar;* ce titre a fait place a celui de *grand-duc.*

(2) On a prétendu qu'elle ne mourut pas à cette époque, que la comtesse de Konismare (qui n'a jamais été en Russie), la fit évader; qu'on enterra à sa place une *image de bois*; que la princesse alla à Paris, à la Louisiane, à l'île Bourbon, etc. Toute cette fable se trouve dans le *Voyage d'Amérique*, par le chevalier *Bossu*, et dans les *Pièces intéressantes*, tirées des papiers de *Duclos*. Il suffit ici d'observer que l'enfant dont cette princesse accoucha n'a pas pu être *mort-né*, parce que c'est lui qui régna en Russie sous le nom de *Pierre II*.

d'une amnistie entière. Alexis ne s'y fia point; mais Charles VI le pria de s'en retourner; Alexis le fit, et son père feignit de le bien recevoir. Le jour suivant, Pierre Ier. assemble le conseil, le clergé et la garnison, déclare Alexis inhabile à gouverner, l'exhérédite et le force d'abjurer son droit au trône; tous ceux qu'on soupçonne d'être du parti du czarowitz, sont saisis et mis à mort; le général *Glebou* est empalé, et reste vivant un jour entier dans cet affreux état; le page *Poklanowski*, a le nez, les oreilles et la langue coupés(1); plusieurs dames et religieuses reçoivent le knout, l'ex-impératrice Eudoxie est fouettée dans son cloître; et lorsqu'enfin on crut le courroux de Pierre Ier. assouvi par tant de sang, un tribunal est assemblé, Alexis condamné à mort et décapité dans sa prison (2).

La célèbre *Catherine*, maîtresse de Pierre Ier. et ensuite impératrice, eut la générosité de demander la grâce d'Alexis. Cette fille d'une paysanne lithuanienne, servante à Marienbourg, gouvernante du général Baner, avait charmé le czar par sa beauté; bientôt par son esprit, elle sut l'enchaîner tellement qu'il n'entreprenait rien sans la consulter; elle sauva l'armée russe, enfermée par les Turcs à Pruth, au moyen d'une négociation habile; elle calma souvent la fureur tyrannique du czar, et l'empêcha de répandre le sang de ses sujets; elle fut le bon génie de la Russie et de Pierre Ier. Néanmoins, elle perdit à la fin sa confiance. Cette célèbre impératrice n'a jamais su ni lire ni écrire (3).

Pierre Ier. fut d'une taille extraordinaire et d'une constitution robuste; mais adonné aux débauches, il abrégea lui-

---

(1) Le prince *Scherbasan* obtint, pour grâce spéciale, de n'avoir que la langue et le nez coupés.

(2) Le général *Weyde* lui coupa la tête. Une femme-de-chambre, nommée *Cramer*, une des maîtresse du czar, sut si bien coudre la tête au tronc, qu'on ne s'en apperçut point à l'exposition du cadavre. (Voyez *Magasin pour l'Histoire*, par *Busching*, tome 3, et dans l'introduction du tome 9.) D'autres le font mourir de convulsions.

(3) *Voyez* les notes du ministre holstenois *Bassewitz*, dans le tome 9 du *Magasin de Busching*. Lorsque Catherine régna, sa fille Élisabeth signa toujours pour elle.

même ses jours (1). Il mourut le 8 février 1725, « laissant, » comme le dit Fréderic II, plutôt la réputation d'un homme » extraordinaire que d'un grand homme ; et couvrant les » cruautés d'un tyran, des vertus d'un législateur. »

Soixante-dix-sept ans sont écoulés depuis la mort de Pierre Ier. Quatre impératrices et quatre empereurs l'ont suivi dans la tombe ; deux empereurs ont été assassinés sur leur trône, et un dans le fond d'un cachot. Cette suite de révolutions sanglantes a prouvé que la Russie était encore loin de pouvoir être assimilée aux pays civilisés de l'Europe.

Catherine Ire, décéda en 1727; le règne de Pierre II, ne fut pas non plus de longue durée ; il ne fut remarquable que par l'exil du célèbre *Menzikof*. « Homme, dit le général *Manstein* dans ses mémoires, qui n'avait jamais trahi un ami, ni pardonné à un ennemi. » On trouva chez lui, trois millions de roubles en argent comptant et bijoux. Pierre II mourut en 1730, âgé de seize ans ; avec lui, la ligne masculine de la *maison de Romanof* s'éteignit.

Anne, fille d'Iwan, frère de Pierre Ier. duchesse douairière de Courlande, fut proclamée impératrice par le sénat, qui se flattait d'établir une forme de gouvernement aristocratique. Anne signa toutes les conditions qu'on lui imposa ; mais à peine montée sur le trône, elle les rejeta hautement. Les *Dolgorucki*, famille toute puissante sous Pierre II, étaient à la tête du sénat ; ils devinrent l'objet de la plus barbare vengeance ; ils furent exilés en Siberie, et huit ans après rappelés, mais seulement pour périr misérablement: deux de ces princes furent roués, d'autres décapités. Le parvenu *Biron*, favori d'Anne, tyrannisa la Russie pendant les dix ans que dura le règne de cette princesse. Les conquêtes de Pierre Ier. en Perse, furent abandonnées, parce qu'elles nécessitaient l'entretien de 30,000 hommes en pure perte, à ce qu'on disait. Une armée Russe plaça Auguste III sur

---

(1) La femme d'un général *Czernigof* lui avait donné certaine maladie ; il lui fit donner le *knout*, mais il n'en mourut pas moins. Une orgie où il fit représenter *le conclave, et les cardinaux choisissant un pape*, fut honorée de sa présence ; il y but à l'excès, ce qui empira son mal. Voilà l'homme que l'on regarde comme *réformateur des mœurs*.

le trône de Pologne, malgré les Polonais et en dépit de la France. Le célèbre général, *Munich*, allemand de naissance, apprit pour la première fois aux Turcs, de trembler devant les Russes; il prit Oczacow en trois jours et Chotzim, sans brûler une amorce; tout le fruit de tant de victoires, fut la possession d'Azof, sans la permission de naviguer sur la mer Noire. Anne mourut en 1740; elle avait nommé pour successeur *Iwan* III, fils de sa nièce, la princesse Anne-de-Meklenbourg et du prince Anton-Ulrich-de-Brunswick; Biron était régent. Une révolution conduite par Munich, dépouilla enfin cet affreux tyran, d'une autorité dont il ne s'était servi pendant onze ans que pour mettre à mort ou exiler des milliers d'individus, sur-tout parmi les premières classes. Cependant, le règne de Biron paraît *heureux* aux Russes et à M. *Lévesque.*

Elisabeth, fille cadette de Pierre Ier., détrôna bientôt Iwan III, qui n'avait que *quinze mois*; ce prince finit ses jours en 1764, assassiné dans sa prison. Elisabeth termina glorieusement la guerre que les Suédois avaient imprudemment déclarée à l'impératrice Anne; la trahison des généraux suédois, fut cependant la principale cause des succès qu'eurent les Russes; la Suède perdit trois petites places fortes, mais l'essentiel pour la Russie, fut de placer Adolphe-Frédéric sur le trône de Suède, ce qui empêcha la réunion alors très-probable des trois couronnes du nord. Elisabeth fit encore une guerre plus glorieuse pour ses armes, mais très-impolitique; elle seconda le plan ambitieux de l'Autriche contre l'immortel roi de Prusse; on croit qu'une épigramme du roi de Prusse sur les faiblesses amoureuses d'Elisabeth, contribua beaucoup à rendre cette princesse son ennemie implacable. Elisabeth prétendait à la gloire d'avoir le cœur tres-humain et très-sensible; elle se comporta comme le font toutes ces *dames sentimentales*; elle pleura sur les victoires de ses armées, au lieu d'en arrêter le cours; elle ne voulut condamner personne à la mort; mais elle fit donner cinquante coups de knout et couper la langue à la comtesse de Lapoukin, qui avait parlé un peu librement des tendres liaisons de l'impératrice; beaucoup de personnes reçurent le knout jusqu'à ce que la mort s'en suivit; les exils et les confiscations étaient assez fréquens; le prince et la princesse de Brunswick, parens

d'Iwan, furent tenus dans une dure prison, jusqu'à leur mort. Elisabeth a reçu des Russes le surnom de *Clémente*. Cette princesse établit une banque, fit travailler à un code de lois et accorda sa protection aux arts et aux sciences.

Toute l'Europe a entendu parler du sort tragique de *Pierre III*, duc de Holstein, fils d'Anne, fille aînée de Pierre-le-Grand. Il ne régna que du 5 janvier 1762, au 9 juillet de la même année. Il abolit la chancellerie secrette d'inquisition, dépouilla le clergé de ses immenses biens, donna à la noblesse Russe la liberté de prendre du service dans l'étranger ; il sembla vouloir commencer cette seconde réformation dont les Russes ont encore aujourd'hui si grandement besoin ; mais il n'eut ni la force d'âme ni la prudence nécessaires pour un tel dessein. Ses folies et ses débauches le rendirent méprisable, l'insolence des Holstenois qui l'entouraient souleva l'indignation des Russes ; enfin son extrême irrésolution fit réussir l'entreprise hasardée de son épouse, qui le força de se démettre du gouvernement. *Catherine* II monta sur le trône par l'usurpation comme Elisabeth ; mais par l'éclat de son règne, elle a laissé cette princesse et même tous ses prédécesseurs loin derrière elle. Deux crimes ont jeté de l'ombre sur les commencemens de son règne ; je veux parler du double assassinat de Pierre III et d'Iwan III. On ne peut douter qu'elle n'ait, sinon permis au comte *Alexis-Orlow* et au prince *Baratinsky*, d'assassiner Pierre III, du moins approuvé leur conduite par une faveur distinguée ; Paul Ier., qui d'une manière ingénieuse les désigna pour être les meurtriers, ne les aurait pas traités avec tant d'indulgence, s'ils avaient commis un tel crime sans aucune espèce d'autorisation (1). Quant au malheureux Iwan, qui fut poignardé par ses géoliers, au moment où un certain lieutenant Mirowitz allait le mettre en liberté ; les soupçons qu'on a voulu élever contre Catherine, paraissent mal fondés. L'Europe oublia bientôt ces événemens tragiques, pour

(1) Paul Ier. fit enterrer solennellement ses père et mère l'un à côté de l'autre ; car Pierre III n'avait été déposé que dans un simple tombeau ; dans le convoi funèbre une place isolée fut assignée à Baratinsky (probablement le maréchal de cour), et à Orlow ; ils devaient se tenir immédiatement derrière le char funèbre de Pierre III. On dit que Baratinsky s'évanouit. L'un et l'autre reçurent de suite l'ordre de sortir de la Russie.

ne parler que de ses heureuses réformes et des brillans succès de ses armes (1). La première guerre qu'elle fit aux Turcs de 1769 à 1774, fut une suite de victoires. Les armées russes franchissant déjà le Danube; une flotte, sortie des ports de la Baltique et faisant le tour de l'Europe; la marine turque anéantie à *Tchesme*; la Grèce soulevée: tels étaient les présages qui semblaient annoncer la chute de l'empire ottoman, lorsque, menacée dans l'intérieur par la révolte de Pugatchew, l'impératrice se contenta de dicter aux Turcs les conditions suivantes :

1. L'indépendance de la Crimée, et en même tems la cession à la Russie de Kertsch, de Ienikale, de tout le pays entre le Niéper et le Bog.

2. La libre navigation sur la mer Noire et le Danube; le passage par les Dardanelles; le droit d'envoyer des agens de relations commerciales.

3. Le paiement d'une somme de 4 millions de roubles.

Cependant Pugatchew causa de vives alarmes à la cour de Pétersbourg. Ce Kosaque prit le nom et le caractère du dernier empereur, l'infortuné Pierre III. Il se montra d'abord dans le royaume de Kasan, et prétendit que par la protection extraordinaire de la providence, il avait échappé au fer de ses assassins; et que le bruit de sa mort était une fable inventée par la cour. On dit que cet aventurier avait avec le dernier empereur, une ressemblance frappante; d'ailleurs son cri de guerre, était *liberté et mort aux nobles*, il eut tout de suite un grand nombre de partisans. Il fut bientôt en état de se mesurer avec les généraux envoyés pour le combattre. Marchant à la tête d'un corps de troupes considérable, il aurait pu s'emparer de Moscou, où de nombreux partisans l'attendaient; il négligea ce moment décisif, et c'est ce qui sauva Catherine. Il fut ensuite battu et fait prisonnier. On le conduisit à Moscou, enfermé dans une cage de fer, et il y fut décapité le 21 janvier 1775.

---

(1) On sait que plusieurs beaux-esprits français, gagnés par les présens et les flatteries de Catherine, ont sonné la trompette en son honneur; *Voltaire*, sur-tout, outré passa par ses basses flagorneries, toute mesure; il écrit, dans une lettre familière à d'Alembert, ces mots, qui décèlent ses motifs : *Ma Cateau aime les philosophes; son mari aura tort devant la postérité.*

Catherine

Catherine ne tarda pas à poursuivre le plan de ses conquêtes sur la mer Noire ; les troubles de la Géorgie lui fournirent occasion d'accorder sa protection au czar Héraclius ; bientôt le phantôme de l'indépendance Criméenne disparut devant les bayonettes d'une armée russe ; l'entrevue de l'impératrice avec Joseph II à Kherson, annonça hautement les vastes projets de ces deux souverains, la pompe théâtrale de ce voyage (1), fit bientôt place aux armemens de guerre ; la Porte, animée par l'Angleterre, prit le parti de prevenir les Russes en leur déclarant la guerre. L'Angleterre, c'est-à-dire, M. Pitt, commit ici la même faute que le cabinet de Versailles avait faite en 1740 ; en excitant contre la Russie des ennemis trop faibles, il contribua à augmenter la puissance de cet Empire. Les Turcs succombèrent bientôt ; la résistance d'Oczakow et l'invasion du bannat de Temeswar prouvèrent moins l'habileté des chefs ottomans que l'ineptie de Potemkin et l'inexpérience de Joseph II. Dès-que des généraux comme *Romanzof*, *Suwarow*, *Landon* et *Coburg*, eurent le commandement des armées alliées, les Turcs se virent par-tout chassés comme un essaim de faons devant un couple de lions.

L'Angleterre, la Prusse et la Suède virent avec inquiétude l'équilibre de l'Europe prêt à s'anéanir ; mais les démarches des deux premières de ces puissances furent lentes et incertaines ; on voulut tout gagner par des intrigues, par des démonstrations : le roi de Suède seul courut aux armes. Le moment était on ne peut plus favorable aux vues de Gustave III : la Carélie, dégarnie de troupes, lui ouvrait un chemin facile jusques à Saint Pétersbourg ; il eût pu dicter les conditions de la paix sur les bords mêmes de la Néva. La trahison des officiers finnois anéantit toutes ces espé-

(1) On avait réparé les chemins par lesquels l'impératrice devait passer ; par-tout des maisons construites à la hâte et nouvellement peintes, offraient l'image de jolis villages ; des arbres, coupés en entier, ombrageaient les avenues ; des paysans ramassés de tout côté firent croire à la souveraine que le pays était très-peuplé. Tous ces prestiges avaient été créés par ordre de Potemkin. On a renouvellé le même manége à l'occasion du dernier voyage de l'empereur Alexandre ; mais il l'a défendu pour l'avenir.

rances, et sauva la Russie d'une humiliation cruelle. L'échec que souffrit la flotte suédoise dans le golfe de Wibourg, mit même les affaires de Gustave dans le plus mauvais état ; mais il gagna la brillante victoire de *Svensk-Sund*, le 9 juillet 1790, et la Russie s'empressa de lui accorder une paix honorable, fondée sur le *statu quo*.

Cependant, la Prusse s'était enfin décidée à faire marcher des troupes contre l'Autriche; ce qui hâta les résolutions du nouvel empereur Léopold, de conclure la paix avec les Turcs. Cette défection, les instances de l'Angleterre et de la Prusse, le dénuement absolu des finances, forcèrent Catherine à conclure en 1791 une paix, par laquelle elle gagna seulement Oczakow et les déserts qui environnent cette place. Les Turcs renoncèrent à leurs inutiles prétentions sur la Crimée.

La révolution française ouvrit une nouvelle carrière aux intrigues politiques. Catherine, pour se débarrasser de Gustave, lui proposa de s'immortaliser en rétablissant le trône des Bourbons. Gustave, dans l'intention de conquérir la Norwège, ou du moins quelques colonies danoises, fit semblant d'armer contre la France : il n'avait aucune envie d'aller imiter Gustave Adolphe, avec lequel la Russie lui souhaitait une ressemblance *entière* (1). Le poignard d'Ankarstrom mit une fin bien tragique à cette double farce. Alors toute l'ardeur contre la France s'éteignit subitement chez la très-prudente impératrice. Pendant que l'Europe s'épuisait par de vains efforts contre la république française, la Russie s'agrandissait, sans peine, de quelques millions de sujets, en achevant l'anéantissement de la Pologne. Nous donnerons autrepart (2) quelques détails sur cet affreux chef-d'œuvre d'une politique vraiment révolutionnaire.

Cette célèbre *Sémiramis du Nord* mourut en 1796, le 9 novembre : elle avait vécu 67 ans, et régné 34. Des vues vastes et hardies tantôt remplies avec succès, tantôt abandonnées avec prudence ; des conquêtes immenses et quelquefois utiles ; de nombreuses institutions perfectionnées ou éta-

(1) On sait que Gustave-Adolphe fut *assassiné* dans la bataille de Lutzen. (Voyez l'*Histoire d'Allemagne*, tome 4). — Le comte *P. A. Bernstorf* se doutait bien des vues de Gustave, et l'on armait en secret à Copenhague.

(2) Dans le *Supplément historique sur la Pologne*, tome 3.

blies, ou du moins projettées; la création d'un tiers état dans un pays où il n'y avait que des seigneurs et des esclaves; l'introduction de quelques principes d'une bonne législation, d'une meilleure organisation des tribunaux; une protection généreuse accordée aux sciences, aux arts, à des voyageurs qui ont agrandi la sphère de nos connaissances physiques et géologiques: tels sont les titres qui assurent à Catherine une place distinguée dans le temple de la renommée. Mais on a beaucoup exagéré ses qualités personnelles: elle travailla par elle-même; mais ce ne fut ni avec l'énergie de Frédéric II, ni avec la persévérance de Joseph II. Sa toilette, ses amusemens, ses amours lui prirent beaucoup de tems: elle fut constamment volée et trompée; elle fut trop indulgente envers le crime, et honora trop souvent la médiocrité d'une faveur non méritée; elle prodigua les trésors de l'Etat à de vils flatteurs et aux intrigans de sa cour. *Potemkin* la gouverna pendant la plus grande partie de son règne, avec une autorité presque absolue: cet homme qui, après avoir été le favori de sa souveraine, en était devenu le confident, le général et le ministre, n'eut jamais d'autres talens que ceux d'un intrigant habile, ni d'autres connaissances que celles d'un courtisan qui sait parler un peu de tout; ses campagnes n'ont pas été brillantes, son administration fut un cahos, ses projets politiques changèrent au gré de ses caprices. Tantôt paré comme une poupée, tantôt sale comme un Kosaque, alliant la magnificence d'un souverain avec la plus sordide avarice, hautain lorsqu'on lui montrait du respect, bas envers ceux qui savaient lui en imposer, despote envers les honnêtes gens, familier envers la populace, toujours d'une vanité puérile, d'une humeur inquiète et envieuse, il n'aurait été rien parmi une nation d'hommes; il aurait été peu de chose sous un roi; il fut tout à la cour de Catherine.

Paul Ier., à la mort de sa mère, occupa un trône, dont sans doute il s'était cru injustement privé depuis longues années. L'éloignement dans lequel Catherine II l'avait tenu des affaires, les dégoûts que Potemkin lui avait fait essuyer, son caractère bizarre et sauvage, tout portait ce prince à adopter pour sa grande maxime, de faire toujours le contraire de ce que Catherine avait fait. Il commença par rappeller les Polonais exilés en Sibérie et par rendre au général Kosciusko

papiers publics les plans d'opérations, tels qu'ils étaient réellement conçus; il ne fallut pas la moitié de l'énergie des Anglais pour profiter de tant de mal-adresse. La bataille de Copenhague leur ouvrit l'entrée de la Baltique ; ils semblaient se diriger vers Cronstadt, qu'ils n'auraient pas pû prendre ; mais ils avaient à Pétersbourg des alliés dignes d'eux. *Le 25 mars la flotte Anglaise passe le Sund; le 31 mars Paul Ier. meurt!!!* dit le *Moniteur*. Des journaux anglais nous ont appris que plusieurs seigneurs russes, conjurés contre Paul Ier., sont entrés brusquement dans sa chambre à coucher, sur les dix heures du soir, et lui ont proposé un acte d'abdication. Le monarque refuse de signer, et, sautant de son lit, s'empare de son sabre. Dans la lutte qui s'ensuivit entre les princes russes et Paul Ier., ce dernier fut assommé; soit par mal-adresse, soit que ces seigneurs russes crurent devoir suivre *les us et coutumes de la nation*, qui ne permettent guères de révolutions sans effusion de sang.

Alexandre Ier. règne aujourd'hui. Nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de citer des traits qui montrent que ce prince aime la justice, la liberté, les lumières; et qu'il n'a point oublié les sages leçons de son respectable Mentor, le républicain *Laharpe* (1). Déjà tout annonce que ce jeune souverain, renonçant à la vaine gloire des intrigues politiques, comme à la sanglante gloire des conquêtes, ne veut s'occuper que de cette réformation intérieure dont la Russie a si fortement besoin.

Il nous reste à indiquer les traits principaux de l'état politique dans lequel se trouve cet Empire.

La puissance souveraine est de droit sans bornes; la seule volonté du monarque fait et abolit les lois ; les propriétés mêmes des sujets n'ont aucune garantie constitutionnelle. Néanmoins, par une politique très-sage, Catherine II a posé les fondemens d'une *constitution*, en déclarant ne vouloir procéder contre personne que d'après les lois établies, en organisant les tribunaux, en donnant à la noblesse de chaque gouvernement le droit de s'assembler et de choisir plusieurs fonctionnaires ; enfin, en créant un tiers-état dans le corps des bourgeois, qu'elle a tirés de l'esclavage ou de la nullité

(1) Ex-directeur de la république Helvétique.

politique. Par ces changemens maintenus ou rétablis par Alexandre Ier., la forme du gouvernement, de *despotique* qu'elle était, s'est rapprochée de la *monarchie pure.*

Il est bon d'observer que la tendance de la noblesse et sur-tout des premières familles vers l'*olygarchie* ou l'*aristocratie*, n'est rien moins qu'affaiblie. Cet esprit créé par la tyrannie de Pierre Ier., s'est renouvellé avec force sous Paul Ier.; s'il s'offre un moment semblable à celui de 1730, il est probable que *le sénat* essayera d'augmenter son pouvoir. Des personnes instruites regardent aussi les assemblées de la noblesse comme pouvant un jour se changer en véritables diètes provinciales.

Il y a dans l'Empire des provinces, telles que la Livonie, l'Esthonie, la Finlande, la Courlande, et des nations entières, comme les Kosaques du Don, les Baschkirs et autres, qui jouissent d'une espèce de liberté, dans leur administration, étant plutôt les vassaux que les sujets de la Russie.

Les paysans de la couronne jouissent d'un sort plus heureux que ceux de la noblesse; mais les uns et les autres sont serfs dans toute la force du terme; il n'y a que les colons étrangers qui en soient exceptés. Dans la Petite-Russie ou l'Ukraine, on voit un grand nombre de paysans libres, qu'on appelle *odnodworzi*; aussi ces contrées sont-elles les mieux cultivées de toute la Russie. Les paysans-serfs payent aujourd'hui de 5 jusqu'à 8 roubles aux seigneurs.

La religion dominante est le christianisme de l'église grecque-orientale. Un grand nombre de saints, de longs jeûnes, des cérémonies bizarres rappelent ici la barbarie et l'ignorance du 10e. siècle. Le clergé est on ne peut plus reculé dans tout ce qui regarde l'instruction, et cette rigueur de mœurs, dont se vante l'église grecque, n'est connue que du plus petit nombre. Les prêtres ou *popes* sont *obligés* au mariage. —On tolère toutes les religions, même le mahométisme et les différentes sortes de paganisme. Telle est du moins la volonté prononcée du gouvernement. Mais il paraît, par les rapports des voyageurs, entre autres de *Sauer*, que les gouverneurs et commandans dans les provinces asiatiques aident les popes à convertir les sauvages à force de coups de fouets.

Depuis le règne de Pierre Ier., les revenus de l'Etat se sont accrus dans une proportion rapide, et aujourd'hui nous

croyons qu'on peut l'évaluer à 70 millions de roubles au moins. Les Russes, qui exagèrent tout ce qui tient à leur pays, les font monter à beaucoup plus haut. Cette somme, qui paraît modique pour subvenir aux dépenses multipliées, serait plus que suffisante, vu la modicité du traitement des gens à la solde du gouvernement, sans le gaspillage et la mauvaise administration. Les revenus sont produits principalement : 1°. *Par la capitation*, à laquelle sont assujettis les bourgeois (hors les marchands, sujets, comme on va le voir, à un impôt particulier), tous les paysans russes et différentes tribus.

2°. *La taxe sur le capital des marchands :* le marchand produit à discrétion l'état de son capital, sans contrainte ni examen judiciaire ; mais ses priviléges et immunités relatifs au commerce, aux charges et à la considération extérieure, dépendent de la quotité plus ou moins forte de sa déclaration.

3°. *Les terres du domaine*, dont le revenu est très-varié et très-important.

4°. *Les droits des douanes maritimes :* ces droits dépendent à la vérité des circonstances, qui en font varier le produit ; mais ils sont aujourd'hui très-considérables.

5°. *Les droits de douanes par terre :* moins forts que les précédens.

6. *Les droits sur les actes juridiques.*

7°. *Le papier timbré.*

8°. *Le droit sur la vente des propriétés immobiliaires :* ce droit qui comprend non-seulement les maisons et les terres, mais encore les vassaux, est fixé a 5 pour cent. Lorsque les ventes sont fréquentes, sur-tout celles des grosses terres, cette taxe fournit à la couronne une recette très-forte.

9°. *La vente en cabarets des liqueurs spiritueuses :* la couronne vend une quantité incroyable d'eau-de-vie qui lui rapporte de grosses sommes. Le revenu des cabarets à Pétersbourg, Moscou, et dans les parties adjacentes, s'élevait annuellement à la somme de 3,320,000 roubles ; mais si on considère la quantité des autres gouvernemens, on concevra facilement que la couronne tire annuellement de *huit à neuf millions* de roubles de cette consommation.

10°. *Le commerce du sel :* la couronne fournit tout l'Empire, à raison de 35 kopeks le poud, quels que soient les frais de transport.

transport. Il est difficile de fixer la consommation annuelle de cette denrée; on croit que les salines ne donnent pas en revenu annuel plus de 2,000,000 de roubles.

11°. *Les mines*: nous en avons parlé dans la 3e. section du tableau général.

12°. *La monnaie*: la monnaie de cuivre rend un profit annuel d'environ 800,000 roubles. Non-seulement tout l'or et l'argent que produit la Russie, sont convertis en monnaie, mais encore celui que la couronne achète de l'étranger, ou qu'elle obtient par les douanes. Ainsi la fabrication des monnaies d'or et d'argent forme une partie du revenu national.

13°. *Les productions en nature*: elles sont perçues en remplacement de certaines taxes et tributs; leur véritable valeur ne peut jamais être calculée exactement.

14°. *Les droits d'accise* et de *vérification* dans les villes: ils ne montent pas à de grosses sommes.

15°. *Les postes*: elles ne produisent un profit net que dans quelques provinces, où leur entretien ne coûte rien à la couronne.

16°. *Les rentes*: ce sont les redevances constituées par des particuliers au profit de l'Etat, pour les places, les boutiques, les moulins, les portions de terre, les ruches à miel dans les forêts, les bains publics, les pêches, et particulièrement pour une multitude considérable de champs et de prairies, que la couronne ne peut faire valoir elle-même. Toutes ces redevances sont d'un grand produit.

17°. *L'impôt pour la levée des recrues*: il se perçoit en argent sur les marchands: ceux-ci payent à la caisse impériale 60 roubles pour chaque recrue qu'ils doivent fournir; sur 100,000 marchands, cela produit à chaque levée une somme considérable. Les marchands étrangers en sont exempts.

18°. Enfin *les amendes pécuniaires* et les *confiscations*.

Les armées russes forment, si l'on veut en croire la *Gazette officielle* de St.-Pétersbourg, un total de 480,000 hommes, sans compter 70,000 hommes de troupes irrégulières. Mais toutes les relations données par des voyageurs instruits, s'accordent à dire que les Russes exagèrent la force de leurs armées. M. *Fortia de Pilles* estime l'effectif des armées russes à 250,000 hommes, sans compter les troupes irrégulières.

Le soldat russe, accoutumé à une vie misérable, supporte

les fatigues, les privations, les douleurs avec une indifférence extrême; il ne murmure jamais; à peine connaît-il la désertion : l'obéissance passive et absolue est une suite naturelle de la servitude. Le *czar* ordonne; cela suffit pour faire marcher le Russe à une mort certaine. La superstition s'y joint encore; les paysans russes croient, pour la plupart, à la prédestination. Quels dangers n'affronte-t-on pas avec cette croyance?

Ajoutons à tous ces motifs l'espoir du pillage, qu'on ne peut jamais empêcher, et sur-tout la certitude où est le soldat de trouver la mort derrière lui, s'il était tenté de manquer à son devoir. Les officiers, au nombre de quatre par compagnies, et les bas-officiers, très-nombreux, forment, après le troisième rang, un rang de serre-files, qui n'ont d'autre occupation, dans un jour d'action, que d'empêcher le soldat de reculer, ou de le tuer, s'il recule. De la réunion de toutes ces causes provient l'assemblage unique des qualités du soldat russe: mais il s'en faut beaucoup, malgré cela, que les troupes russes soient invincibles. Les officiers sont en général très-ignorans; et qu'est-ce qu'une armée sans chefs habiles? Les Russes sont très-arriérés dans la tactique. Leur cavalerie est détestable; les Kosaques seuls sont une excellente troupe légère.

Pour juger de la force militaire de la Russie, il ne faut pas oublier l'immensité de cet Empire, qui exige des garnisons innombrables, et même des armées entières, pour la défense de certaines frontières, comme, par exemple, vers le Caucase et contre les Kirguises-Kosaques. La seule marche vers les frontières est si longue et si pénible, qu'elle réduit souvent les régimens à la moitié de l'effectif qu'ils avaient au sortir de leurs cantonnemens.

La marine impériale est répartie dans quatre départemens, Cronstadt, Rével, Arkangel et Sewastopol. « La marine » russe est encore dans l'enfance, si on la compare à celle des » Anglais, ou des Français, ou même des Danois. Elle » paraît formidable par le nombre de vaisseaux de toute » grandeur, et le serait en effet, si les Russes n'étaient pas » reculés dans cette partie, comme ils le sont dans beaucoup » d'autres. En général, les vaisseaux russes ne sont pas » bons; la mauvaise qualité des bois en est la cause, et peut-» être un peu leur construction. Ce qu'il y a de certain, c'est » qu'ils ne durent pas au-delà de douze ans. La douceur des

» eaux de la Baltique contribue peut-être aussi à leur peu » de durée. (*Voyage de deux Français*). »

La flotte de la Baltique a été établie par Pierre Ier. à Pétersbourg, à Cronstadt et à Rével. En 1793, cette flotte était composée de 43 vaisseaux de ligne et 12 frégates. Il y en avait bien un plus grand nombre; mais nous ne parlons que des bâtimens qui étaient en état de tenir la mer. En 1794, l'amiral Pawlichin conduisit d'Arkangel à Cronstadt 6 vaisseaux de ligne et 4 frégates. Total, à cette époque, 49 vaisseaux de ligne, 16 frégates. Il y avait en outre plusieurs bombardes, chaloupes, cutters et d'autres petits bâtimens. La flotte des galères de la Baltique se trouvait composée de près de 400 bâtimens, qui, pour la plupart, étaient des chaloupes canonnières. Elle a sa station à *Rotschensalm*. La flotte de la mer Noire comptait, en 1787, environ 18 vaisseaux de ligne, dont 12 à Sewastopol et 6 à Kherson; 24 frégates, 6 chaloupes canonnières, et un grand nombre de vaisseaux de transport. La flotte de la mer Caspienne fut établie par le czar Alexis Michaëlowitz, père de Pierre Ier. En 1703, elle était composée de 7 petites frégates, une bombarde et 5 corvettes.

Mais pour constituer une marine complette, il faut des *officiers* et des *matelots*. Quant au premier, l'école des cadets de marine en fournit un très-grand nombre; mais il paraît que leur instruction est moins avancée que celle des officiers de terre: du moins on a vu, dans la dernière guerre contre la Suède, des preuves insignes de mal-adresse et d'inexpérience. Pour matelots, on emploie des paysans, qui tremblent au seul aspect de la mer. Où prendrait-on des *marins*, n'ayant ni marine marchande ni pêcheries maritimes considérables? Il est évident que la nature n'a point destiné la Russie à jouer un grand rôle parmi les puissances maritimes.

Un Empire immense, mais rempli de déserts, ou peuplé d'esclaves; où l'on parle quatre-vingt idiômes différens; où la différence de religion et de mœurs est si énorme, même de district à district; un Empire où la législation, le système administratif, le despotisme même n'a rien de fixe, rien de stable; où le luxe et la misère, la corruption et l'ignorance se donnent la main; un tel Empire, dis-je, pourra figurer quelque tems parmi les grandes puissances; mais il lui manque cette force vitale intérieure qui assure à la France, à l'Angleterre de longs siècles d'existence.

SUÈDE (1).

SITUATION ET ETENDUE.

Longueur. 370 lieues } entre { 55 deg. 24 m.—70 deg. latitude Nord.
Largeur. . 220 lieues } entre { 8 deg. 30 m. ——— 29 deg. longitude E. de Paris.

Surface : 29,300 lieues carrées, peuplées à raison de 90 à 91 habitans par lieue carrée, ou d'environ 2,700,000 en tout.

LIMITES ET DIVISIONS.

Cette contrée est bornée au sud par la mer Baltique, le Sund et le Kattegat ou Scaggerac ; à l'ouest par les montagnes de la Norwège ; au nord par la Laponie danoise ou norwégienne, et à l'est par la Russie.

La Suède avait autrefois plus d'étendue vers le sud-est ; la Livonie, l'Ingrie et la Carélie en fesaient partie : ces provinces ont été cédées à la Russie, après la mort de Charles XII. Mais, du côté du Danemarck, la Suède, en 1660, a regagné et conservé les trois provinces de Bléking, Halland et Scanie.

Il y a beaucoup à déduire sur l'étendue de la Suède, pour les lacs et les parties incultes, tellement considérables, que la partie susceptible d'être habitée, se trouve resserrée dans des bornes étroites.

Le plus long jour à Lunden en Scanie est de 17 heures et 24 minutes ; à *Kingis*, forge de fer située en Laponie, il est de 720 heures ; car le soleil ne s'y couche pas pendant 30 jours.

(1) Cet article est du même auteur que l'*introduction historique* dans la première partie du premier volume. Comme Anglais, il a cru devoir se servir principalement des auteurs de sa nation, tels que *Coxe*, *Wræxall* et autres. Les éditeurs ont ajouté par forme de tableaux quelques notices tirées des auteurs allemands et français.

Subdivisions de la Suède propre.

Uplande.	Helsingie.
Sudermanie.	Dalekarlie.
Westmanie.	Médelpadie.
Néricie.	Angermanie.
Gestricie.	Jemptie.

Subdivisions de la Gothie ou *le Gothland.*

Ostro-Gothie.	Dalie.
Westro-Gothie.	Schonen *ou* Scanie.
Smaland.	Bleking.
Wermeland.	Halland.

Subdivisions de la Laponie-Suédoise.

Tornéa.	Pitéa.
Kimi.	Uméa.
Luléa.	

Les principales places de la Bothnie-Occidentale sont : Uméa, Pitéa et Tornéa.

Subdivisions de la Finlande.

Bothnie-Orientale.	Nyland.
Cajanie.	Travastie.
Savolax.	Finlande propre.

Les îles suédoises sont : Gothland, Oeland, Aland et Rugen.

La Suède offre à-peu-près le même aspect que les pays voisins ; mais elle a de plus qu'eux l'avantage d'être coupée de rivières navigables.

Climat, Saisons, Sol et Productions. — L'été succède immédiatement à l'hiver ; et la végétation y est plus prompte et plus active que dans les climats méridionaux ; le soleil y est si ardent, qu'il met quelquefois des forêts en feu. On se garantit des rigueurs de l'hiver par des poëles et de bonnes fourrures ; car, le froid y est si excessif, qu'il n'est pas rare que le nez et les extrémités gèlent. Le meilleur remède dans ce cas, est de bien frotter avec de la neige les parties attaquées. Depuis le règne de Charles XII, les Suédois ont pris des peines incroyables pour combattre la stérilité naturelle de leur pays ; ils ont fondé dans cette vue, des sociétés d'agriculture, et

c'est avec beaucoup de succès qu'ils l'ont fait dans quelques endroits. Le sol est en grande partie le même qu'en Danemarck et en Norwège ; c'est-à-dire, en général, très-mauvais, quoiqu'on trouve quelques vallées d'une fertilité surprenante. Les Suédois, jusqu'à ces derniers tems, n'avaient pas assez d'industrie pour remédier à l'aridité des mauvais terrains, et tirer un meilleur parti des bons. Aujourd'hui, les paysans ont adopté l'agriculture de la France et de l'Angleterre ; et, suivant quelques relations récentes, ils recueillent à-peu-près ce qu'il leur faut pour leur consommation. Le Gotlhand produit froment, seigle, orge, avoine, pois et fèves ; et, dans le cas de disette, on tire des supplémens de la Livonie et des provinces Baltiques. En été, les champs sont verdoyans et couverts de fleurs ; ils produisent des fraises, des framboises, des groseilles rouges, et autres fruits. Le petit peuple n'entend pas grand'chose à la culture des pêchers, abricotiers, brugnons, ananas, et autres fruits délicats ; mais il recueille des melons excellens quand la sécheresse de l'année seconde ses soins.

Minéraux et métaux. — La Suède donne cristaux, améthystes, topazes, porphire, lapis-lazuli, agates, cornalines, marbre et autres fossiles. C'est néanmoins des mines d'argent, de cuivre, de plomb et de fer, qu'elle tire sa principale richesse. Elle emploie à l'exploitation de ce dernier métal, jusqu'à 450 forges, moulins à marteaux et fonderies. On y a aussi fait la découverte d'une mine d'or, mais si peu considérable, que de 1741 à 1747, elle n'a rendu qu'une valeur de 2,389 ducats d'or, à 11 fr. 20 cent. le ducat. La première galerie d'une mine d'argent est à 100 toises sous terre ; le toit en est soutenu par d'énormes poutres de chêne ; et c'est de-là que les mineurs descendent jusqu'aux veines les plus basses qui se trouvent à 400 toises : on dit que cette mine rend 120 mille francs par an. On n'a pas de connaissance exacte du produit des mines de cuivre ; mais le tout est chargé de fortes taxes et de redevances envers le gouvernement qui n'a guères d'autres ressources pour faire face aux besoins de l'Etat. Ces demeures souterraines sont prodigieusement spacieuses, et en même-tems commodes pour leurs habitans, de sorte qu'elles semblent former un monde caché. Les chutes d'eau, en Suède, fournissent un excellent moyen pour faire

DEUXIEM

A LA D

Récapitulation générale du commerce de la Suède avec l'Europe en 1785.

	Exportation de
Avec la France.....	10,986,799
—— l'Angleterre.....	8,344,298
—— la Hollande.....	2,394,602
—— l'Espagne, le Portugal et et l'Italie.....	3,886,141
—— la Russie.....	1,140,040
—— le Danemark, la Pologne, l'Allemagne et la Prusse.	10,608,993
TOTAL en liv. tourn.....	37,360,873

La Suède avait en outre gagné par le cabotage l'étranger, environ 600,000 liv. tourn.

Les *importations des Indes orientales* (par thembourg) donnaient, sur les exportations 3,734,625 liv. tourn.

On peut regarder cette somme comme perd n'en n'exporte presque rien. Tout ce qu'elle ga Indes, c'est d'ocupper 1 ou 2 vaisseaux par an, chandises des Indes de la main d'une autre n

Les importations de la petite île de Saint-Bar les produits réelles de cette île que dans les de nations, exportées en contrebande.

Exportations et importations principales d

Exportations.	

ierce total les $\frac{1}{11}$ res-

vidus.

,224 bâti- ce nombre à *Gothem-* s à *Wisby-* ts; à *Car-ck*, 35: et et montés rk.

boo homm. 890 997

247

ils.

ltans. Tous

tonneaux. Déduction faite de la quantité de blé nécessaire il resterait pour la consommation 36 millions, qui suffira 9 millions d'hommes.

Aujourd'hui la Suède, avec une population qui n'excèd est obligée, la plupart du tems, d'acheter du blé.

En 1768—1772 on importa, année moyenne, 440,000 qui coûtèrent 900,000 écus de banque de Hambourg. La tillation des eaux-de-vie a fait diminuer ces importations. on n'importa que 300,000 tonneaux, mais on acheta d'auta de-vie étrangères. Cependant la Suède voit tous les ans s'a culture et son économie rurale; elle a déjà eu des années même un peu plus de blés qu'elle n'en a consommé.

La *Scanie* et la *Finlande* sont les meilleures provinces p en Scanie le froment donne 15 pour 1, et l'orge 8; on c très-fertiles la *Sudermanie* et l'*Uplande*. En Ostrogothie on de pois.

Pour le bétail, la *Helsingie*, province très-septentriona toutes les autres; la *Scanie*, l'*Ostrogothie* exportent a[illegible]

La province de *Smoland* se distingue par ses bons from blonières.

On a, depuis quelque tems, porté très-loin la culture un objet de première nécessité pour la nation. Celle de li même à 64 degrés.

Un troupeau des *chèvres d'Angora* a été introduit en Su multiplié.

tourner les moulins à forge ; et, depuis quelques années, l'exportation du fer s'est élevée à 7,200,000 fr. L'opinion de Busching est que ces exportations constituent les deux tiers du revenu public ; il faut pourtant observer que les extorsions du gouvernement suédois, l'importation du fer en barre en Europe, par les Américains, et quelques autres causes, ont beaucoup diminué cette fabrication en Suède, de sorte que les habitans ne tarderont pas à se voir obligés de s'adonner à d'autres branches de commerce et d'amélioration, principalement en agriculture.

ANTIQUITÉS ET CURIOSITÉS DE LA NATURE ET DE L'ART. — A quelques lieues de Gottenbourg, se présente un affreux précipice, où se jette une épouvantable cataracte avec tant d'impétuosité, et en tombant d'une telle hauteur dans un lit si profond, que de gros mâts et autres pièces de charpente qu'elle entraîne disparaissent, les uns pour une demi-heure, les autres pour une heure ; on n'a jamais pu découvrir le fond de cet abîme, quoiqu'on ait essayé de le sonder avec des cordes de plusieurs centaines de toises. On trouve, dans les parties méridionales du Gothland, un lac limoneux, qui consume les corps qu'on y plonge ; et l'on rencontre, dans quelques endroits de la Suède, une pierre d'une couleur jaune et rayée de veines blanches, comme si c'était un composé d'or et d'argent ; elle fournit à l'analyse du soufre, de l'alun et du minium.

MERS ET PÊCHE DU HARENG. — Les mers sont la Baltique et les golfes de Bothnie et de Finlande, qui ne sont que des bras de la première. A l'Ouest de la Suède, sont le Categat et le Sund, détroit d'environ une lieue et demie de largeur, qui sépare la Suède du Danemarck ; les marées ne se font point sentir dans ces mers, que les glaces enchaînent ordinairement pendant quatre mois de l'année ; elles ne sont pas non plus aussi salées que l'Océan avec lequel elles ne se mêlent jamais, parce qu'il y a un courant constant de la Baltique vers l'Océan : quoiqu'il n'y ait guères plus d'un demi-siècle que les Suédois se soient livrés à la pêche du hareng, cette pêche n'en forme pas moins aujourd'hui une branche importante de leur commerce ; on fait monter celle qui a lieu, dans un espace de 18 à 20 lieues entre Gottenbourg et Marstrand, à 600,000 barils, année commune : le baril contient 1200 harengs.

Quadrupèdes, oiseaux et poissons. — Ils diffèrent peu de ceux décrits à l'article Danemarck et Norwège, auquel nous renvoyons ; seulement les chevaux de Suède sont reconnus pour être d'un meilleur service à la guerre que ceux d'Allemagne. Les faucons de ce pays, transportés en France, retournent visiter leur pays natal, comme on l'a vérifié par un de ces oiseaux, tué en Finlande, qui portait sur une petite plaque d'or, une inscription annonçant qu'il appartenait au roi de France. Les rivières et les lacs de la Suède fournissent les mêmes poissons que ceux des autres contrées septentrionales, et on les y prend en telle quantité, que l'on sale et marine particulièrement les brochets pour les exporter. L'huile des veaux marins du golfe de Finlande, est un objet considérable de commerce.

Habitans, mœurs et usages. — On trouve une grande variété de caractères parmi le peuple Suédois ; et ce qu'il y a de particulier en lui, c'est qu'il en a changé dans les différens siècles. Aujourd'hui les paysans paraissent être une race d'hommes pesans, robustes et endurcis au travail, mais bornant toute leur ambition à s'entretenir le mieux qu'ils peuvent eux et leur famille. La classe marchande est à-peu-près de même ; tous en général montrent beaucoup d'application et de persévérance. On ne croirait guères que ces Suédois modernes fussent les descendans de ceux qui, sous Gustave-Adolphe et Charles XII, portèrent la terreur de leur nom dans des contrées éloignées, et ébranlèrent les fondemens des plus grands empires. Les intrigues de leur sénat les entraînèrent à prendre part dans la dernière guerre contre la Prusse ; mais ils n'y déployèrent ni énergie ni courage ; cependant la bravoure, la politesse et l'hospitalité font le caractère distinctif des principaux de la noblesse, et de la haute bourgeoisie : ils ont un sentiment délicat de l'honneur, sur lequel ils sont très-susceptibles, et se montrent fort jaloux des intérêts de leur nation. La mise, les exercices et les divertissemens du peuple, sont à-peu-près les mêmes que ceux des Danois ; les gens du bon ton raffolent des goûts et des modes françaises ; les femmes du peuple conduisent la charrue, battent en grange, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux, et font tous les gros ouvrages de l'agriculture. La plus grande partie des maisons en Suède, est bâtie en bois,

c'est ce qui a donné lieu à une très-grande quantité d'incendies durant les guerres, ainsi que nous le verrons par la suite ; ces villes ont toutes été rebâties à fur-et-à-mesure.

Religion. —Le christianisme fut introduit en Suède, dans le neuvième siècle ; la religion actuelle est le Luthéranisme, que Gustave-Vasa y propagea en 1523. Les Suédois mettent dans les matières religieuses, beaucoup de constance et d'entêtement; ils ont une telle aversion pour la religion chrétienne, que tout prêtre catholique que l'on découvre dans le royaume, est condamné à subir la castration. L'archevêque d'Upsal jouit d'un revenu d'environ 10,000 francs; il a sous lui 13 suffragans, sans compter des sur-intendans qui n'ont que de modiques appointemens. Aucun ecclésiastique n'a la moindre influence dans les affaires de l'Etat, mais leur morale et la sainteté de leur vie les rendent si chers au peuple, que le gouvernement aurait à se repentir de s'en être fait des ennemis : les églises sont propres et souvent même ornées; la police religieuse est réglée par un corps de lois ecclésiastiques et de canons; l'emprisonnement et l'exil sont le châtiment de la conversion à la religion catholique, ou d'une longue persévérance sous l'excommunication, dont un individu ne peut être frappé sans la permission du roi.

Langue, sciences et savans. — Le Suédois est un dialecte du Gothique, et ressemble au Danois. La noblesse Suédoise et la haute bourgeoisie, sont en général plus versées dans la littérature que ces mêmes classes ne le sont chez beaucoup d'autres Etats plus florissans ; elles ont, depuis peu, donné des preuves signalées de leur munificence pour le progrès des lettres ; témoin le voyage entrepris aux frais de quelques particuliers, du modeste et véridique naturaliste Hasselquist, envoyé pour faire des découvertes dans l'Orient où il est mort. Ce généreux amour des sciences a reçu les plus grands encouragemens de la famille royale, et sa majesté a acheté, à un prix assez considérable, toute la collection de curiosités de Hasselquist. Puffendorff, également distingué comme homme d'Etat, historien et publiciste, était Suédois, ainsi que le célèbre Linné qui a si fort avancé la philosophie naturelle, du moins dans quelques-unes de ses branches, et sur-tout la botanique. La passion de la fameuse reine Christine, pour la littérature, est bien connue, et l'on peut la regarder comme

un génie dans plusieurs parties des sciences ; même dans les derniers troubles de la Suède, les beaux-arts, tels que le dessein, la sculpture et l'architecture, ont reçu des encouragemens; la science de l'agriculture, soit théorique, soit pratique, est portée, dans ce royaume, à un degré éminent ; et la réputation donnée, par quelques écrivains, aux Suédois, d'être un peuple lourd, qui n'est bon que pour les travaux manuels, est due, en grande partie, au défaut d'occasion de développer leurs talens.

Universités. — La principale est celle d'Upsal, instituée il y a près de 400 ans, et protégée par les différens rois, particulièrement par le grand Gustave-Adolphe et sa fille la reine Christine. Cette université compte environ 1,000 étudians. Les professeurs, en différens genres, sont au nombre de 22, dont les principaux sont ceux de théologie, éloquence, botanique, anatomie, chimie, philosophie naturelle, astronomie et agriculture ; leurs appointemens vont de 1680 francs à 2400 francs par an. Cette université, justement appelée par Stilling-Fleet « cette grande école d'histoire naturelle, qui, jusqu'à présent, n'a point eu de rivales », est incontestablement la première du Nord, pour une éducation académique ; elle a produit, depuis son institution, des personnes d'un mérite éminent dans toutes les branches des sciences; les savans ouvrages que ses membres ont publiés depuis peu, prouvent assez combien l'étude des belles-lettres est florissante dans ces contrées. Les thèses des étudians, lorsqu'ils veulent prendre des degrés, présenteraient un recueil très-intéressant ; plusieurs de ces traités, sur différens sujets de belles-lettres, d'antiquités et de langues anciennes, etc., prouvent l'érudition et le goût de leurs auteurs. Parmi les ouvrages de ce genre, qui ont répandu, en Europe, la réputation de cette savante société, on peut compter les *Amœnitates Academicæ*, qui est une collection de thèses sur l'histoire naturelle, soutenues sous la présidence du célèbre Linné, et particulièrement choisies par cet habile professeur.

Il y a deux autres universités moins florissantes, l'une à Abo en Finlande et l'autre à Lunden, dans la province de Sconen, elles comptent deux à trois cents étudians chacune. Tous les diocèses ont une école libre, dont les élèves vont achever leurs études à l'université. Il y a à Stockholm, outre

l'académie des arts et des sciences, une autre appelée l'académie Suédoise; elle a été fondée par Gustave III, et ressemble par son organisation et ses travaux à la ci-devant académie française. Cette académie a presque créé la poésie et l'éloquence Suédoise.

Manufactures, Commerce. — La nation suédoise fournit à sa consommation par l'agriculture, l'exploitation des mines, la nourriture des bestiaux, la chasse et la pêche. Les objets de son commerce sont des matériaux pesans et utiles, tels que mâts, poutres, planches de sapin, et autres bois de construction; en outre, goudron, résine, écorce d'arbres, potasse, ustensiles de bois, cuirs, lin, chanvre, pelleteries, fourrures, cuivre, plomb, fer, cordages et poissons. Ce n'est que dans le seizième siècle que la fabrication du fer a été introduite en Suède; jusqu'alors, ils se contentaient de vendre leur fer brut aux villes anséatiques, dont ils rapportaient le produit en ustensiles manufacturés. Vers le milieu du dix-septième siècle, à l'aide des Danois et des Flamands, ils élevèrent quelques manufactures de verreries, amidon, fer-blanc, lainages, soieries, savon, tanneries et moulins à scie; la librairie, à cette époque, était un commerce encore inconnu des Suédois. Depuis, ils ont établi des manufactures de toile à voiles, de coton, de futaine et autres étoffes; d'alun, de soufre; des papeteries et des moulins à poudre à canon. On fabrique aujourd'hui chez eux beaucoup de cuivre rouge et jaune, d'acier et de fer; ils ont aussi des fonderies pour des canons, des forges pour les ancres, les armes à feu et le poli de ces mêmes armes, des moulins à filer et à laminer ainsi qu'à fouler, à percer et à imprimer; ils ont même construit depuis peu plusieurs vaisseaux pour les vendre.

Exportation et Importation. — Il existe, en Suède, un certain nombre de villes qu'on appelle villes d'étape (1). On en compte vingt-quatre. Les commerçans de ces places ont la faculté d'importer et d'exporter différens articles sur leurs propres vaisseaux. On appelle villes de terre, celles qui n'ont point de commerce étranger, quoiqu'elles soient près de la mer; enfin une troisième sorte sont appelées villes de mines,

(1) On qualifie de villes d'étape celles qui sont autorisées à expédier des vaisseaux chargés de marchandises pour l'étranger.

parce qu'elles appartiennent à des cantons où se trouvent les mines. Vers 1752, les Suédois ont singulièrement augmenté leurs exportations et diminué leurs importations, dont la majeure partie part ou arrive sur des navires suédois, la Suède ayant aujourd'hui une espèce d'acte de navigation, comme l'Angleterre. Malheureusement, la jalousie et les prétentions folles de leur gouvernement, ont flétri les espérances que donnait cet acte.

Stockholm est une ville d'étape, et la capitale du royaume; elle est à 760 milles Nord-Est de Londres, et à environ 380 lieues Nord-Est de Paris. Elle est assise sur sept petites îles de rochers, entre deux presqu'îles, et bâtie sur pilotis. Sa situation singulière et vraiment pittoresque frappe les étrangers; mille aspects enchanteurs et variés qu'offrent un nombre infini de rocs de granit qui s'élèvent d'une manière hardie sur la surface des eaux, et dont les uns sont nus et arides, tandis que les autres sont décorés de maisons ou couverts de bouquets de bois, présentent des tableaux romantiques du contraste le plus piquant. Le port, spacieux et commode, quoique d'un accès difficile, est un goulet de la mer Baltique. L'eau en est claire comme le cristal, et d'une telle profondeur, que les navires du port le plus considérable, peuvent approcher du quai, que sa largeur et les grands édifices et magasins dont il est bordé, rendent remarquable. A l'extrémité du hâvre, plusieurs rues s'élèvent les unes au-dessus des autres en forme d'amphithéâtre, dont le sommet est couronné par le palais, édifice vraiment magnifique. A une lieue de la ville et en tirant vers la mer, le port se resserre en un détroit, et serpentant à travers des rocs fort élevés, il disparaît enfin à la vue. Des collines lointaines et couvertes de forêts ferment cette perspective, dont le style ni le pinceau ne peuvent rendre les effets pittoresques. L'île du centre qui donne son nom à la ville, et le Retterholm sont les plus belles parties de cette capitale.

Les faubourgs exceptés où les maisons sont de bois peint en rouge, tous les bâtimens sont en pierre ou en brique revêtue d'un stuck blanc. Ce fut Charles XI qui commença le Palais Royal, bâti au centre de la ville et sur le terrain le plus élevé. C'est un vaste édifice carré, bâti en pierre; son architecture est tout à-la-fois élégante et magnifique. (*Voyez* Voyag. de Coxe, tom. 2, pages 327 et 328.

Le nombre des propriétaires qui paient des impositions, monte à soixante mille. La ville est décorée de toutes les marques extérieures de magnificence, et de tous les établissemens pour les manufactures et le commerce, qu'offrent les autres grandes villes d'Europe; on y remarque en particulier la banque nationale, dont nous parlerons incessamment.

L'Upsal. — *Uspal*, ancienne, grande et belle ville, située sur le fleuve Sala qui la divise en deux parties. Elle a été très-endommagée par plusieurs incendies. Le château royal fut réduit en cendres en 1702, mais il fut ensuite rebâti. Il y a une célèbre académie, établie en 1477; une excellente bibliothèque qui renferme près de mille manuscrits, parmi lesquels on trouve le *Codex argenteus*, qui passe pour être la traduction gothique des quatre évangélistes, faite par *Ulphilas*, évêque, il y a treize cents ans. L'observatoire a été établi par le célèbre André Celsius, et le jardin des plantes, par le célèbre Charles Linné. Les géographes suédois prennent leur méridien d'Upsal.

Dans la Sudermanie. — *Nikoping*, c'est-à-dire, nouveau lieu de commerce : c'est une ville d'étape, bien bâtie, la principale de toute la province et l'une des plus anciennes du royaume de Suède. Elle est située dans une contrée agréable et salubre. Cette ville a beaucoup souffert par un incendie, en 1665, et par l'incursion des Russes, en 1719. Elle a un bon port, plusieurs manufactures de toile et de maroquin; cette ville est très-commerçante.

Strengnes, située au bord du lac Meler, ville très-ancienne et épiscopale. La cathédrale est grande et magnifique; le roi Charles IX et ses deux femmes y furent enterrés. Gustave-Adolphe y établit un collège en 1626; il y a aussi plusieurs petites écoles où Gustave Ier. fit ses premières études.

Trosa, ancienne ville maritime, située dans une contrée montagneuse; elle a un bon port (1).

Dans la Westmanie. — *Sala* ou *Salberg*, est une grande et jolie ville, au bord d'une rivière. Gustave-Adolphe la fonda et lui accorda des privilèges en 1624; elle est exempte du droit de péage. On trouve à Sala, une source d'eaux minérales. Près de cette ville, est l'ancienne et grande mine d'argent

(1) Busching, tome I, page 530 à 532.

qui, depuis 1400 jusqu'en 1450, rendit dix-sept à dix-huit cents marcs de fin; onze cent-trente-neuf marcs depuis 1751 jusqu'en 1764; et dans tout l'espace de deux cent-seize ans, un million cent-trente-un mille six marcs. On place son ouverture à l'année 1240; mais plusieurs la prétendent plus ancienne.

Westeras ou *Arosen*, ville épiscopale et fort ancienne, située dans l'endroit où la Swarte qui la traverse, se jette dans le lac Meler. Il s'y trouve un collège et un château où l'on a établi un magasin à grains, dont il se fait un commerce très-considérable.

Koping, ville assez ancienne sur le lac Meler; son commerce est considérable en bestiaux et en grains : elle a plusieurs manufactures.

Lindesberg, fondée par la reine Christine, en 1643; l'année suivante, elle lui accorda des privilèges. On y trouve une bonne source d'eaux minérales.

Arboga est une ancienne ville qui était dans un meilleur état qu'elle n'est aujourd'hui. Elle a un commerce considérable en fer et en cuirasses. A un quart de mille de la ville, est le canal d'Arboga, qui opère la jonction du lac d'Hielmer avec celui de Meler.

Dans la NERITIE, *Orebro*, capitale et ville ancienne, avec un port sur le lac d'Hielmer, au sortir duquel on arrive par le moyen de la rivière et du canal d'Arboga au lac Meler et de-là à Stockholm. Il y a une manufacture de tapisseries, et une fabrique d'armes; cette ville est assez commerçante.

Askersund, à l'extrémité du lac Weter; cette ville a un port et un assez bon commerce en blé, en clous et en tabac. Elle fut brûlée en 1776, et rebâtie ensuite.

Dans la DALECARLIE, *Fatun*, c'est-à-dire, ancienne montagne de cuivre, ville de mines, située entre les lacs Warpan, et de Rounn, et entre deux montagnes; elle est grande, l'une des mieux peuplées du royaume. On y trouve plusieurs églises, entr'autres, une couverte en cuivre : elle a des manufactures de draps et de fils, la plus grande partie de la ville fut réduite en cendres en 1761. A l'Orient, est la fameuse mine de cuivre, qui rapporte quelquefois par an 20,000 schiffponds de cuivre, et qui en rendit jusqu'à 20,321, mais elle a diminué depuis

depuis quelque tems ; sa profondeur est de 350 aunes suédoises, il y a beaucoup de curiosités.

Hedemora, située au bord du lac Hofran, est une ville fort ancienne qui est assez commerçante en cuivre et en poudre à canon. Il y avait un hôtel des monnaies établi par le roi Gustave Ericson : on trouve encore quelques pièces qui y ont été frappées ; mais elles sont rares. La fécondité des arbres fruitiers, des jardins, les rend les plus agréables de la province.

Dans la GESTRICIE, *Gefle* ou *Geval*, capitale et port sur le golfe de Bothnie. Cette ville jouit du droit d'étape, depuis les tems les plus reculés ; on prétend qu'elle a existé 300 ans avant J. C. C'est la plus grande du Norland, mais mal bâtie ; les deux tiers de la population sont composés de pêcheurs. Les habitans jouissent d'un commerce et d'une navigation avantageuse.

Dans L'HELSINGIE, *Hudwiskwall*, petite ville avec un bon port sur le golfe de Bothnie ; ses habitans font un commerce avantageux, en bois, toiles, beurre et volailles. Ils s'appliquent à l'agriculture. Les Russes la réduisirent en cendres en 1721 ; elle est cependant passablement rebâtie.

Suderhamn, petite ville maritime, située entre deux montagnes sur le fleuve Liouman. Il y a une manufacture d'armes ; elle fait un grand commerce en lin, beurre, etc.

Dans la MEDELPADIE, *Sundswal*, petite ville maritime, dans laquelle on construit de grands vaisseaux. Le port qui est à un demi-mille de la ville est très-commode. Elle produit tout ce qui est nécessaire à la vie ; on y trouve une source d'eau minérale.

Dans L'ANGERMANIE, *Hersnosand*, capitale et port : ses habitans font un bon commerce, principalement avec la toile, qu'ils fabriquent. La foire de Hersnosand, qui se tient tous les ans, le 14 septembre, est la plus considérable de tout le Norland ; les Russes la brûlèrent en 1710, 1714 et 1721 ; mais elle a été bien rétablie.

Dans la JEMPTIE, *Froson*, bourg qui ressemble à une ville, situé dans une île de la Storsio. On peut de cet endroit, découvrir presque tout le pays, parce qu'il est précisément au centre ; on y trouve un bureau des postes et une redoute appelée Cronstadt, bâtie en 1710.

Dans le royaume de GOTHIE, *Calmar*, belle ville, l'une des plus anciennes du royaume, située au bord de la mer, en face l'île d'Oelande, on y compte 491 maisons. Le château de Calmar, est situé hors de la ville, au bord du Sund; en 1397, l'on y conclut, entre les trois royaumes du Nord, la fameuse *union* de Calmar. Il s'y tint une diète en 1495; et en 1611, les Suédois y furent battus par les Danois. On y trouve de bonnes manufactures de toiles et de draps.

Westerwik, ville d'étape, au bord d'un golfe, à l'embouchure duquel est une montagne, dont l'aspect devient utile aux navigateurs pour se guider. Il y a un bon port, un chantier et une manufacture de draps, et la ville fait un bon commerce en bois et autres matériaux nécessaires pour la construction des vaisseaux.

Wexio, petite ville épiscopale, fort peuplée, les Danois la réduisirent totalement en cendres en 1569; elle fut rebâtie depuis.

Fallerne, à un demi-mille de Wexio, est une célèbre fontaine d'eau minérale.

Joukoping, très-ancienne ville d'étape, entre les lacs Weter-Munk et Rock. Il y a une manufacture d'armes considérable; l'arsenal fut brûlé en 1737; il s'y tint une diète en 1599.

Ekesiæ, petite ville qui fait un commerce considérable en bœufs, et où l'on fabrique des tapis, des bois de lit, des chaises et d'autres meubles en bois. Le tabac qu'on y cultive est fort recherché.

Dans la GOTHIE-OCCIDENTALE, *Gotheborg*, ville d'étape, bâtie en 1607, par les ordres de Charles IX, dans l'île de Hilsinguen; elle est située sur les frontières de la Westro-Gothie à l'embouchure de la Gœtha-Aolf. Le roi Christiern IV, l'ayant détruite en 1611, elle fut transférée où elle est aujourd'hui; cette ville a été presqu'entièrement rebâtie en pierres, depuis les grands incendies qu'elle essuya en 1721, 1746 et 1758. Il y a deux imprimeries, quelques manufactures de draps et d'étoffes : la ville est défendue par deux citadelles; dont l'une est située vers l'intérieur du pays, et l'autre du côté de la mer avec des fortifications régulières. Le nombre des habitans est évalué à dix mille. On avait bâti un hôtel des monnaies en 1635, mais il fut brûlé, ainsi

que la ville en 1669. Il s'y tint deux diètes en 1658, et en 1660. On y érigea en 1731, une compagnie des Indes-Orientales qui a, depuis ce tems, équipé beaucoup de vaisseaux, et dont les privilèges ont été renouvelés en 1746.

Elfsbourg, située près de la mer, était ci-devant un château fortifié, qui a essuyé beaucoup de sièges pendant les troubles du 15e. siècle. En 1563, la ville fut brûlée et le château livré aux Danois; mais il retourna à la couronne de Suède. Cette forteresse est tombée en décadence depuis 1660.

Wernesbourg, petite ville entre le lac de Wener et celui de Wasboru. Elle fut bâtie en 1642, par les bourgeois de la ville de Brette, située à un demi-mille de là. Elle est l'entrepôt de tout le fer que le Wermeland livre à Gothenbourg; c'était autrefois une forteresse.

Skara, la plus ancienne ville du royaume de Gothie, dont elle fut ci-devant la capitale; toute la ville fut réduite en cendres en 1719; il y a un collège, fondé en 1640, et une imprimerie; le château royal, bâti en 1545, non loin de la ville, fut brûlé avec la ville par les Danois en 1611; elle est environnée d'une quantité de tombes ou monticules où les anciens Goths enterraient leurs morts.

Alingsaos, petite ville sur la Sewelange, bâtie par les bourgeois de Ny-Lœdese, après que celle-ci eut été détruite. Il y a une belle manufacture de soie et de laine, une filerie de tabac et une fabrique de pipes.

Boeraos ou *Boras*, petite ville, située dans une contrée montagneuse, et couverte de bois au bord du Wiska, bâtie par Gustave-Adolphe, et pourvue de privilèges en 1622. Ses habitans vont par tout le royaume, vendre en détail les marchandises qu'ils fabriquent. Cette ville fut brûlée en 1727, mais elle est actuellement bien rétablie. Elle a des eaux minérales.

Ostro-Gothie ou Gothie-Orientale, *Norkoping*, ville d'étape sur la Motola; elle était autrefois fortifiée. Le duc Charles y fut déclaré roi par une diète en 1604. Cette ville fut très-maltraitée par les Russes en 1719, mais elle a été rétablie. On y trouve une imprimerie, des papeteries, des manufactures de draps, d'armes, etc. Il s'y fait de belles teintures. La pêche

du saumon est abondante et les habitans en font un commerce considérable.

Suderkoping, ville d'étape, traversée par un petit fleuve; c'est une des plus anciennes villes du royaume de Gothie; ses habitans ne font qu'un très-petit commerce dans l'intérieur du pays. Il s'y tint une diète des Etats du royaume en 1595.

Wadstena, petite ville, située dans une contrée agréable au bord du lac Weter; le château fut construit en 1544. On y a établi une manufacture de draps. Les Danois brûlèrent cette ville en 1567. Il s'y est tenu trois diètes mémorables (1).

Dans la POMERANIE-SUEDOISE, *Stralsund*, très-forte et riche ville d'Allemagne, bâtie en 1230; elle était autrefois impériale et anséatique, et jouit encore aujourd'hui de grands privilèges. Elle est bâtie sur la Mer-Baltique, où elle a un hâvre, vis-à-vis de Rugen, dont elle n'est séparée que par le petit détroit d'Egelle. Le général Wallenstein fut obligé d'en lever le siège en 1628. L'électeur de Brandebourg la prit en 1678; elle fut reprise de nouveau, en 1715, et rendue à la Suède par la paix du Nord en 1720; elle est presqu'isolée par la mer et par le lac Francken. C'est la patrie de Scheele, l'un des plus savans chymistes de l'Europe, dont Guyton de Morveau nous a fait connaître la doctrine.

Dans la province de SCHONEN ou SKANIE, *Lunden*, ville considérable, cédée à la Suède en 1659; elle a un évêque luthérien, une université fondée en 1668, par Charles XI; près de cette ville, le même roi défit Christiern V, roi de Danemarck, en 1676. Les habitans s'appliquent particulièrement à l'agriculture: il y a dans cette ville un jardin botanique.

Helsingboerg, très-ancienne ville d'étape; elle est située au pied et sur le penchant d'une haute montagne, sur laquelle elle était autrefois placée; le port est si bas, que les vaisseaux qui passent le Sund, sont obligés de se tenir près du rempart danois de Helsingoer, ce qui fait que le commerce est très-médiocre à Helsingboerg; les Danois la prirent en 1709. On trouve à peu de distance, la source qui fournit à la ville, chaque minute, 43 pots d'une eau fraîche et limpide.

Landscroon, ville d'étape, fortifiée, située au bord du Sund, et bâtie en 1413, a un port excellent, très-fort et très-sûr, où une escadre entière peut mettre à la voile tout-à-la-fois. Les Danois

(1) Voyez le Dictionnaire Géographique de Vosgien.

se rendirent maîtres de la ville et du château en 1676, et en 1677 il s'y donna une bataille entre les deux nations. Les habitans y font un assez bon commerce.

Christianstadt, petite ville, bâtie par le roi de Danemarck Christian IV, en 1614, et cédée aux Snédois par le traité de Roschild, en 1538; les Danois la prirent en 1656, les Suédois la reprirent en 1680. On y trouve une tannerie et des manufactures de laine, de toile, de draps et de soieries. La ville est bâtie dans un marais, elle est environnée de remparts et d'ouvrages à corne. Le fort est peu considérable.

Malmœ, ville considérable, entourée de remparts, de fossés et de bastions, c'est une des plus belles et des plus fortes villes du pays, elle fut transferée en 1319, dans l'endroit où elle est aujourd'hui; elle a plusieurs manufactures de laine.

La Bothnie. On appelle Bothnie, toutes les côtes baignées au Nord, à l'Occident et à l'Orient, par la partie la plus septentrionale de la mer Baltique, qui forme le golfe appelé *Golfe de Bothnie*. Comme il s'avance droit au Nord, il partage naturellement la Bothnie en deux parties. La Westro-Bothnie ou Bothnie-Occidentale, l'Ostro-Bothnie ou Bothnie-Orientale.

Dans la Bothnie-Occidentale, *Tornea*, est à l'embouchure de la rivière de Torn, sur la côte la plus septentrionale du golfe de Bothnie, il y fait si froid que la rivière y gèle de 18 pieds d'épaisseur. Cette ville n'a qu'environ 70 maisons de bois. Les Suédois, les Lapons, les Russes et les Norwégiens y font un commerce assez considérable. Elle est devenue fameuse par les observations que Maupertuis et quelques autres savans de l'académie des sciences de Paris y firent en 1736 et 1737, pour déterminer la figure de la terre; il en résulte aussi bien que de celles des autres académiciens envoyés vers l'équateur dans le même dessein, que la terre n'est pas parfaitement ronde, mais un peu aplatie vers les pôles.

Uma ou *Uméa*, ville maritime, située à l'embouchure de la rivière d'Uma, dans le golfe de Bothnie; cette rivière donne son nom à une partie de la Laponie suédoise, où elle prend sa source. Elle fut bâtie par Gustave-Adolphe; elle a un port commode, et un bon commerce.

Wasa, ville maritime, célèbre pour avoir été le berceau de Gustave-Wasa; elle fut bâtie par le roi Charles IX. L'entrée du port est fort pénible.

La Finlande est située dans la partie orientale de la Suède, entre les Golfes de Bothnie et de Finlande. C'est un grand pays qui forme près du quart de la Suède ; elle abonde en bestiaux, en pâturages et en poisson. On y parle une langue particulière. Ce pays est entrecoupé de marais, de lacs et de bois, et n'est peuplé que vers les côtes ; ses habitans sont robustes, laborieux et endurcis à toutes les injures de l'air. Les Russes s'en étaient emparés, mais ils l'ont rendue en grande partie au roi de Suède.

Abo, grande ville maritime. Le siège épiscopal y fut transféré en 1228 par Rendamecki. Gustave-Adolphe y fonda un collège en 1628, que la reine Christine érigea en université, en 1640. Les habitans y font un assez bon commerce, en toiles, blé, denrées, etc. Elle a été très-maltraitée par les Russes, et a beaucoup souffert par les incendies, notamment en 1775. La Suède et la Russie y conclurent un traité de paix en 1743.

Nystadt, ville maritime, bâtie en 1617, dans une contrée agréable. Elle a un bon port ; son commerce consiste en vases de bois, dont elle charge annuellement, pour l'Amérique, environ vingt-quatre vaisseaux. Cette ville est célèbre par le traité de paix de 1721, entre la Suède et la Russie.

Biorneborg, ville maritime, située sur le fleuve Koumo, qui a son embouchure dans le golfe de Bothnie. Il s'y fait un bon commerce en ustensiles de bois et en poisson. Les Etats du royaume s'y assemblèrent en 1602.

Dans la Bothnie Orientale, *Cajaneborg*, petite ville située sur le lac Ula; elle a très-peu d'habitans; et le pays serait assez fertile, sans les frimats qui empêchent souvent les grains de mûrir. Le fleuve impétueux de Pyhœ qui l'entoure, forme, dans ses environs, une cataracte effrayante.

Uléa ou *Uléabourg*, ville maritime, bâtie en 1610, est la plus grande de la Bothnie orientale ; elle a un bon port, et une belle pêcherie de saumon. Les Russes la détruisirent en 1714, et en 1773 ; elle a souffert deux grands incendies.

Dans la Tawastie, *Tawasthus* est la capitale, petite ville au bord d'un lac, dans une contrée agréable. Les Russes s'en rendirent maîtres en 1713, et elle fut réduite en cendres dans la dernière guerre entre les Russes et les Suédois. Le château est bien fortifié ; il y a un arsenal.

Dans le NYLAND, *Helsingfors* ville d'étape, fondée par Gustave Ier.; son port est un des meilleurs de toute la Suède; elle fut entièrement brûlée dans la dernière guerre, et elle n'est pas encore tout-à-fait rebâtie. Il s'y fait du commerce en blé, planches, poisson, etc.

Rasebourg, autrefois bien domanial considérable, avec un port; c'est aujourd'hui la demeure d'un colonel.

Dans le SAWOLAX, c'est un pays plein de marais, de lacs, de bois et de déserts; on n'y trouve que de pauvres villages. Le lieu le plus remarquable de cette province, était Nyslot; mais il a été cédé à la Russie.

Dans la CARELIE, elle est partagée entre le roi de Suède et l'empire de Russie; le premier possède la partie occidentale, et le second, la partie orientale. La paix faite en 1744, entre la Russie et la Suède, a fixé les limites de la Carélie, à la rivière de Kimmene qui tombe au milieu du golfe de Finlande.

Kimménegard est la ville principale de la Carélie Suédoise, à l'embouchure du Kimmene.

Dans le WERMELAND, *Carlstadt*, ville bâtie par le duc Charles, dans l'île de Tingwalla, et très-bien située; elle a un évêché, un collège fondé par le roi Charles XI, une manufacture de toiles et d'étoffes de laine; il s'y fait un assez bon commerce. A peu de distance de cette ville, il y a une source d'eau minérale. Elle fut entièrement réduite en cendres en 1719 et en 1752.

Philipstadt, ville entourée de montagnes et de lacs, fondée par le roi Charles IX; elle est ainsi appelée du nom de son fils Charles-Philippe. Elle fut entièrement consumée en 1775.

Dans la DALIE, *Aomœl* ou *Amal*, ville située au bord du Wener. On commença à la bâtir en 1640. Il s'y fait un bon commerce, particulièrement en bois de charpente, planches et goudron. La ville s'est remise des incendies qu'elle a essuyés en 1645 et 1676.

Delaborg, ci-devant château et forteresse, bâtie en 1304, sur le Wener, prise et détruite en 1434.

Dans le BOHUS, *Bohus*, château avec une bonne forteresse bâtie sur un rocher au milieu de la Gœtha-Aolf: les bâtimens étaient d'abord en bois; le roi Christian Ier y fit élever des murs et fit bâtir les maisons en pierres, en 1448.

Maëlstrandt, très-ancienne ville d'étape, au bord de la mer;

elle a un excellent port, grand et profond, qui est défendu par la citadelle de Karlstein; on cite ses magasins voûtés à l'épreuve des bombes. Les Danois la cédèrent aux Suédois en 1658; ils la reprirent en 1676, et la rendirent, par le traité de Fontainebleau.

Konghelle, très-ancienne ville, sur la Gœtha-Aolf; elle était autrefois la résidence des rois, comme l'indique son nom. Les Vandales la détruisirent sous le règne du roi Harald-Guilles, et depuis elle n'a pu recouvrer sa première splendeur.

Dans la province de Halland, *Halmstadt*, ville d'étape, agréable et bien bâtie, à l'embouchure de la Nissa; il y avait des fortifications qui ont été détruites; on trouve dans cette ville, des manufactures de draps et de serge; le saumon qu'on y pêche est très-estimé. On cultive, dans ses environs, beaucoup de tabac.

Falkenberg, petite et ancienne ville maritime, près du fleuve du même nom; elle est placée dans un terrain sablonneux; on y pêche annuellement 4,000 saumons, mais peu de harengs. Le port est presqu'entièrement bouché par les sables.

Warberg, petite ville d'étape, et l'une des meilleures du pays. Elle a un port sur la mer du Nord; mais il n'est fréquenté que par de petits vaisseaux, les eaux ayant considérablement baissé. Cette ville a changé trois fois d'emplacement, et occupe maintenant le quatrième depuis 1660; ses habitans font un bon commerce. Le château est très-ancien et très-fortifié, il est élevé sur un rocher situé à l'entrée du port et environné d'eau, mais on ne le regarde pas comme de grande importance.

Dans la province de Bleking, *Carlskrona*, située au bord de la Mer-Baltique. Elle est, après Stockolm, une des meilleures villes du royaume. Les différentes îles et les forêts qui environnent la ville, en rendent la situation agréable et riante. Le port est si commode et si grand qu'il peut tenir à couvert toute la flotte royale : l'entrée est défendue par les citadelles de Kongsholm et de Drotningskiœr. Ce qu'on appelle la vieille Docke est digne de l'attention des curieux. Ce bel ouvrage, achevé en 1724, consiste en une excavation pratiquée dans une montagne située près de l'endroit où est la flotte royale, sur une profondeur d'environ 80 pieds,

et une longueur de 300 à 350 ; il y a une grande ouverture du côté de la mer, de manière que les plus grands vaisseaux de guerre peuvent y entrer. Cette entrée fermée, on peut mettre le bassin à sec en vingt-quatre heures, donner un radoub complet aux vaisseaux, et les remettre ensuite à la mer en laissant entrer l'eau par deux ouvertures pratiquées dans les portes. La nouvelle Docke est encore plus remarquable, puisque toute la flotte peut être mise à sec.

Christianopel, communément *Nopeln*, sur la Mer-Baltique, avec un bon port ; c'est une ville fortifiée. Elle porte le nom de Christiern IV, roi de Danemarck, son fondateur. Elle fut cédée à la Suède, par le traité de Roschild, en 1658.

Carlshamn, ville d'étape, qui a reçu son nom du roi Charles X qui la fonda en 1658. Elle s'appelait auparavant Christianshamn, du nom de Christiern IV qui en avait posé les premiers fondemens. On y trouve une manufacture de laine, un chantier, et hors de la ville une forge de cuivre. Les habitans cultivent beaucoup le tabac.

Dans l'île de Gothland, *Wisby*, très-ancienne ville d'étape. Elle faisait autrefois partie des villes anséatiques, et était très-considérable. La muraille et les tours qui ceignent la ville furent bâties en 1289. Elle prospéra jusqu'en 1361 que les Danois la prirent pour la première fois et la dévastèrent considérablement. Le château de Wisborg, bâti en 1411, fut détruit par les Danois en 1679 ; il y avait une riche bibliothèque qui renfermait beaucoup de manuscrits rares. Le port n'est pas grand ; la ville se trouve encore en assez bon état.

L'île d'Oelande. Cette île agréable est située dans la Mer-Baltique, vis-à-vis de Calmar. Sa longueur est de 14 milles suédois, et large tout au plus d'un mille et demi ; elle est très-fertile et remplie de gibier.

Borgholm, château royal et forteresse. Les Danois s'en sont rendus maîtres plusieurs fois ; mais il a été chaque fois rendu à la Suède. Charles X, avant que de monter sur le trône, y fesait sa résidence et percevait les revenus de l'île. C'est ce prince qui fit changer l'ancien château et bâtir celui qui subsiste aujourd'hui. Tout près de-là est le port de Borga dont la situation est commode.

Banques et Compagnies. — Un fonds de 11,200,000 fr.

forme le capital de la banque nationale, que l'on peut aussi regarder comme une espèce de Mont-de-Piété, puisqu'elle prête sur des immeubles, des matières d'or et d'argent, etc. C'est la banque de change sur laquelle elle donne ses assignations qui se charge d'acquitter les intérêts et les capitaux. Les assignations circulant par tout le royaume sous la dénomination de *Billet de transport de banque*, font l'office de papier-monnaie.

Compagnie des Plongeurs. — Peut-être cet établissement est-il le seul de son espèce en Europe. La compagnie tient sur toutes les côtes du royaume, des hommes familiarisés par un long exercice avec tous les dangers de la mer, qui, dès qu'on a connaissance d'un naufrage, accourent sur les lieux et s'efforcent de sauver le plus d'effets qu'il est possible. La compagnie a soin de faire avertir, en quelque lieu que ce soit, les propriétaires et les assureurs qui lui font savoir leurs intentions : elle s'y conforme dans la disposition des effets dont elle leur rend un compte exact, après avoir prélevé les droits qui lui sont alloués.

Gouvernement. — Le gouvernement de Suède a éprouvé plusieurs changemens. Les Suédois ainsi que les Danois furent originairement libres, et pendant le cours de plusieurs siècles la couronne fut élective ; mais à la suite de diverses révolutions dont nous parlerons plus bas. Charles XII, (qui fut tué en 1718) devint despotique. Ubrique, sa sœur, qui lui succéda, consentit à l'abolition du despotisme, et rendit aux Etats leurs premiers privilèges. Les Etats, de leur côté, lui associèrent au gouvernement, son mari, le landgrave de Hesse-Cassel. Alors parut un nouveau modèle de constitution par lequel la puissance royale se trouva resserrée, car le roi de Suède pouvait à peine être appelé de ce nom, puisqu'il était limité sur tous les points du gouvernement, et même dans l'éducation de ses propres enfans. Les grands officiers du royaume étaient à la nomination des Etats. Le roi conférait tous les emplois d'une certaine importance, ecclésiastiques, civils et militaires ; mais il lui fallait l'approbation du sénat. Les Etats étaient composés des députés de quatre ordres : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans ; les représentans de la noblesse, dans laquelle était comprise la haute bourgeoisie, montaient à plus de mille ; ceux du

clergé à deux cents; ceux de la bourgeoisie à près de cent cinquante; et ceux de l'ordre des paysans, à deux cent cinquante. Chaque ordre siégeait dans sa chambre particulière, et avait son orateur: chacun nommait un comité particulier pour l'expédition des affaires. Les Etats devaient être convoqués une fois tous les trois ans, au mois de janvier, et leur réunion avait des pouvoirs plus étendus que ceux du parlement d'Angleterre, puisque la prérogative du roi était beaucoup plus restreinte, ainsi qu'on vient de l'observer. Pendant que les Etats n'étaient pas assemblés, c'était le roi et le sénat qui conduisaient les affaires publiques; mais le sénat n'était lui-même qu'un comité des Etats, choisi d'une manière particulière. La noblesse ou la chambre supérieure nommait 24 députés, le clergé 12, et la bourgeoisie 12. Ceux-ci choisissaient trois personnes que l'on présentait au roi, afin qu'il en nommât une des trois pour chaque vacance. Les paysans n'avaient pas voix dans l'élection des sénateurs. Presque tout le pouvoir exclusif résidait dans le sénat, composé de 14 membres, sans compter les gouverneurs en chef des provinces, le président de la chancellerie et le grand maréchal. En l'absence des Etats, les sénateurs formaient le conseil privé du roi, dont la voix ne comptait que pour une dans les délibérations. On appelait au sénat des sentences des diverses cours de judicature; mais chaque sénateur devait compte aux Etats de sa conduite dans le sénat. Ainsi le gouvernement de Suède pouvait passer pour républicain, puisque le roi ne jouissait pas d'autant de pouvoir qu'un stathouder. Le sénat était même autorisé à placer au-dessus du roi un sous-comité tiré de son sein pour surveiller ses actions et être les censeurs de sa conduite, même dans le gouvernement intérieur. On se perdrait dans l'énumération des nombreuses cours subalternes, bureaux, commissions et tribunaux, introduits par l'inquiète jalousie de la nation suédoise dans les départemens civils, militaires, du commerce et autres. On est forcé d'avouer que ces précautions, que leur motif semble justifier, avaient rendu ce plan de la division des pouvoirs absolument inexécutable. En effet, les officiers et ministres constitués, surveillans les uns des autres, furent multipliés sans besoin et sans convenance, au point de paralyser les opérations du gouvernement, ou du moins

de les entraver singulièrement dans leur marche par les formes fatigantes qu'on leur fesait subir.

Mais au mois d'août 1772, l'ensemble du gouvernement suédois fut totalement changé par le feu roi qui frappa un coup d'autorité au moment où il était le moins attendu. Les circonstances dont cette révolution extraordinaire fut accompagnée, trouveront leur place à la fin de l'histoire de Suède. Par cet évènement, les Suédois, au lieu de réussir à corriger les défauts particuliers de leur constitution, ont vu leur roi se revêtir d'une autorité qui n'est guères moins étendue que celle dont jouissent les princes de l'Europe les plus despotiques : car, grace à la nouvelle forme du gouvernement, il a le droit de convoquer et d'ajourner les Etats, toutes les fois qu'il lui plaît ; lui seul peut disposer de l'armée, de la marine, des finances et de tous les emplois civils et militaires ; et quoiqu'il ne se soit pas ouvertement réservé, dans le nouvel ordre de choses, la faculté d'imposer des taxes en toute occasion, celles qui existent aujourd'hui doivent être perpétuelles ; et dans le cas d'une invasion ou de tout autre besoin urgent, il peut mettre quelques impôts jusquà ce que les Etats soient assemblés ; mais il est le seul juge de cette nécessité, et la convocation des Etats dépend entièrement de sa volonté et de son bon plaisir. D'ailleurs, quand ces Etats sont assemblés, ils ne peuvent délibérer que sur ce que le roi juge à propos de soumettre à leur examen. Il est aisé de voir qu'un gouvernement ainsi constitué est entièrement despotique. Le peuple suédois, néanmoins, se console par quelqu'ombre d'un gouvernement légal et limité ; car il y a, dans sa constitution en 57 articles, un sénat composé de 70 membres, y compris les grands officiers de la couronne et le gouverneur de la Poméranie, et ses membres sont tenus de donner leur avis dans toutes les affaires de l'Etat, toutes les fois que le roi le leur demande. Dans ce cas, si les questions agitées sont d'une grande importance, et que l'avis des sénateurs se trouve contraire à l'opinion du roi, le prince, est-il dit dans la constitution, suivra leur avis, pourvu qu'il y ait unanimité de leur part. Mais c'est, comme on le sent fort bien, une hypothèse presque impossible, parce qu'il n'est pas probable que tous les membres du sénat, consistant principalement en officiers

de la couronne, se réunissent pour s'opposer à la volonté du roi. Dans tout autre cas, le roi écoute leur avis, mais agit à sa volonté. Il y a bien encore dans cette constitution, quelques autres bornes apparentes mises au pouvoir du roi ; mais, dans le fait, elles ont peu d'effet. On dit bien que le roi ne peut établir aucune loi nouvelle, ni en abolir aucune ancienne, sans la délibération et le consentement des Etats. Cependant la constitution présente donne à ce prince tant d'autorité, de pouvoir et d'influence, qu'on ne peut guères s'attendre à voir apporter une opposition réelle à ses intentions.

Supplices. — Le mode ordinaire d'exécution, en Suède, est de trancher la tête ou de pendre. En cas d'assassinat, on coupe d'abord la main au criminel, ensuite on le décapite et on l'écartèle ; au lieu d'écarteler les femmes, on les brûle après leur avoir tranché la tête. On ne peut infliger de punition capitale, sans que la sentence ait été confirmée par le roi ; tout prisonnier a la liberté de s'adresser à lui, un mois après sa condamnation. Sa pétition a pour but, soit de se plaindre d'une sentence injuste, et, dans ce cas, d'en demander la révision ; soit de solliciter le pardon ou la modération de la peine. Les malfaiteurs ne sont jamais mis à mort que pour des crimes réellement atroces, tels que l'assassinat, le vol avec fraction, le vol sur les grands chemins, et les larcins répétés ; les autres crimes, dont plusieurs, dans beaucoup d'autres pays, sont regardés comme capitaux, ne sont ordinairement punis que du fouet, de la condamnation au pain et à l'eau, de la détention, ou de l'emploi dans les travaux pénibles, soit pour la vie, soit pour un tems limité, suivant la nature du délit. Autrefois, les criminels étaient mis à la torture pour arracher d'eux l'aveu de leur crime ; mais la question n'a eu lieu que jusqu'au règne du feu roi ; car, sa majesté a aboli, en 1773, cette pratique absurde et cruelle.

Intérêts politiques de la Suede. — Gustave-Wasa conclut le premier traité entre la Suède et la France ; Gustave-Adolphe en fit depuis un subsidiaire avec cette même puissance. Ces traités ont insensiblement donné à la France un ascendant très-funeste aux intérêts de la Suède qui a eu pendant plus d'un siècle, de la France, un subside qu'elle a sûrement payé trop cher. Pendant les règnes de Charles XI et de Charles XII, la Suède fut sacrifiée aux intérêts de la France ;

elle le fut encore durant la dernière guerre avec le roi de Prusse, puisqu'à l'appétit d'un faible subside, elle se vit obligée de contracter une dette de 84 millions de fr., qui, par des accroissemens successifs se trouve élevée aujourd'hui à plus de 120 millions. Quelques-uns de ses hommes d'Etat, les plus instruits, ont bien senti la funeste tendance de cette liaison avec la France, et ont essayé de la rompre. Mais le crédit de la cour de France en Suède, a donné lieu, dans ce royaume, à de violentes factions. Un parti très-puissant se montra dans la diète de 1738, il y favorisa les desseins de la France; les personnes qui le composaient, reçurent la dénomination de *chapeaux*. L'objet dont on flattait la nation, était le recouvrement des domaines cédés à la Russie. En conséquence, le système qu'ils devaient suivre, était de rompre avec cette puissance, et de resserrer les liens qui les unissaient à la France. Le parti directement opposé à celui-ci avait à sa tête le comte de Horn, et ceux qui avaient établi la nouvelle forme de gouvernement, réglée après la mort de Charles XII. Leur but était la paix et le progrès de la prospérité nationale; en conséquence, ils avaient embrassé l'idée de maintenir des rapports étroits avec la Russie, et d'éviter une prolongation d'alliance avec la France. On appelait ce parti les *bonnets*; il y en avait un troisième surnommé celui des *bonnets de chasse*, composé de personnes qui ne savaient pas bien encore dans lequel des deux elles voulaient se jeter. Ces partis continuèrent long-tems à s'agiter; mais, enfin, celui de la France prévalut. La cour de Londres fit bien quelques efforts pour diminuer ou détruire l'influence de la France en Suède, elle y réussit même pendant quelque tems; néanmoins, le parti des chapeaux l'emporta. Le changement total que le dernier roi de Suède a fait à la constitution, a entièrement aboli ces factions.

Revenus et Monnaies. — Les revenus de la Suède ont souffert une diminution considérable par la malheureuse guerre de Charles XII contre la Russie, et celles qui ont eu lieu depuis contre ce même empire. La Livonie, les duchés de Bremen et de Werden, et les autres places dont ce royaume fut dépouillé, ne contenaient guères moins de 8866 lieues, carrées; son numéraire d'or et d'argent, sous le dernier règne, lui venait principalement des domaines que le prince possé-

dait en Allemagne. On prétend qu'autrefois les terres de la couronne, capitations, dîmes, mines et autres articles produisaient 24 millions de francs. Les paiemens que l'on fait en cuivre, qui est ici le principal agent du commerce, sont extrêmement incommodes, quelques-unes de ces pièces étant aussi grandes que des tuiles, et il faut souvent une charrette, ou au moins une brouette pour transporter chez soi une somme assez médiocre. Les Suédois ont pourtant des ducats d'or et des pièces d'argent de 8 au marc, de la valeur de 6 francs 25 c.; mais elles sont fort rares, et il ne se trouve que très-peu d'espèces en circulation, puisqu'encore une fois, la seule monnaie courante consiste en grosses pièces de cuivre frappées, et en petits billets de banque.

Population et forces maritimes. — J'ai déjà fait entendre que nul pays au monde n'avait produit de plus grands héros et de plus braves troupes que la Suède; et cependant on ne saurait dire que ce peuple entretienne une armée, puisqu'il se borne à avoir des milices régulières. La cavalerie est vêtue, armée et entretenue au moyen d'un impôt levé sur la noblesse et la haute bourgeoisie, qui paient suivant leurs facultés; et l'infanterie, par les paysans. Chaque province est obligée de fournir un nombre de soldats proportionné au nombre de fermes qu'elle contient. Chaque ferme de 1500 à à 1800 francs de revenu, est chargée d'un fantassin auquel il faut qu'elle donne vivres, logement, habillement ordinaire, et à-peu-près 24 francs par an; autrement, le fermier bâtit au soldat une petite maison de bois, y joint la quantité de pâturage qu'exige la nourriture d'une vache, et laboure et ensemence pour lui assez de terrain pour lui fournir le pain. Enrégimentés, ces soldats sont soumis aux lois militaires; hors du service, ils le sont aux lois civiles. On peut donc dire, à la lettre, que tout soldat suédois a une propriété dans le pays qu'il défend. On croit que cette armée nationale monte à plus de 40,000 hommes; elle passait 60,000 avant la perte de la Livonie. Les Suédois pouvaient aussi mettre autrefois 40 vaisseaux de ligne en mer; mais, depuis quelques années leurs vaisseaux et leurs chantiers dépérissent.

Titres du roi. — Il s'intitule roi des Goths et des Vandales, grand prince de Finlande, duc de Schonen, de Poméranie, etc.

Ordres de chevalerie. — Ce sont ceux de l'étoile du Nord ou polaire, qui ne compte que 24 membres; l'ordre de Wasa, et celui de l'épée : ce dernier fut créé en 1772.

Histoire de Suède. — Les anciens habitans de ce pays, les Goths, réunis aux Normands, Danois, Saxons, Vandales, etc. passent pour avoir subjugué l'empire romain, et toutes les nations méridionales de l'Europe. Je ne suivrai point ici les étranges romans des historiens suédois, sur les premiers siècles de leur monarchie, depuis Magog, arrière-petit-fils de Noë, je me contenterai de dire qu'elle a autant de droits qu'aucune autre, à l'antiquité; je ne lui disputerai pas non plus d'être la souche ou l'Etat principal de la Scandinavie, (la Suède, le Danemarck et la Norwège), et que son nom lui vient d'un de ses princes. L'introduction du christianisme en Suède, par Ansgarens, évêque de Bremen, qui remonte à 829, pourrait présenter la première époque de l'histoire de ce pays où l'on puisse trouver quelque certitude.

Et dans le fait, l'histoire de la Suède, ainsi que celle de toutes les autres nations du Nord, même durant les premiers siècles où elles ont professé le christianisme est confuse, sans intérêt, souvent même douteuse; tout ce qu'on y trouve en abondance, ce sont des meurtres, des massacres et des dévastations. Celle de Suède ne commence guères à prendre de la vraisemblance et de l'accord, que vers le milieu du quatorzième siècle qu'elle devient plus régulière, et récompense, par des résultats satisfaisans, les peines de ceux qui se consacrent à l'étudier. Le gouvernement de la Suède était néanmoins encore bien loin, à cette époque, d'avoir des bases solides et une administration uniforme et constante. La couronne était élective, quoique dans le choix on fît quelque attention aux droits du sang. Les principaux seigneurs possédaient la majeure partie des biens du royaume, qui consistaient sur-tout en terres. Le commerce était encore inconnu et négligé, et l'agriculture elle-même dans un état d'imperfection grossière. Les membres du clergé, sur-tout les prélats, avaient acquis une influence prodigieuse dans toutes les affaires, d'après le respect dont les habitans du Nord étaient pénétrés pour leur caractère; ces deux classes avaient même obtenu la possession des terres délaissées par la noblesse; ainsi ces deux ordres, jouissant de tous les biens de l'Etat, formaient un

un conseil nommé sénat, qui dirigeait, à son gré, toutes les délibérations publiques. Il faut avouer que ce mode de gouvernement était bien peu favorable à la prospérité nationale ; il en résultait que les Suédois versaient leur sang dans les dissentions qui s'élevaient entre leurs prélats et leurs barons laïques, ou entre ces deux classes et leur souverain. On les dépouillait du peu de biens qui leur restait, pour en alimenter le luxe et l'indolence d'un petit nombre d'évêques vivant dans la magnificence ; et ce qui était encore plus malheureux, c'est que la fâcheuse situation de leurs affaires intérieures les exposait aux irruptions et à la tyrannie d'ennemis étrangers ; ces ennemis étaient les Danois, que leur voisinage et leur puissance mettaient toujours à même de profiter des dissentions des Suédois, et d'imposer le joug à un pays affaibli et épuisé par des querelles domestiques. Tel fut l'état déplorable dans lequel resta, pendant plus de deux siècles, la Suède, tantôt assujétie à ses propres princes, tantôt réunie au roi de Danemarck, mais toujours opprimée et dégradée.

Magnus-Ladelus, couronné en 1276, paraît avoir été le premier roi de Suède qui ait suivi un plan régulier pour étendre son autorité ; afin d'y parvenir, il s'attacha particulièrement à augmenter les revenus de la couronne, il fut un des princes les plus habiles qui aient jamais occupé le trône de Suède ; il réussit, par son art et ses intrigues, à engager l'assemblée des Etats, à lui accorder des secours extraordinaires pour soutenir sa dignité royale; l'augmentation du revenu de la couronne amena naturellement un accroissement proportionné de la puissance royale, et en même tems qu'il déployait constamment de la vigueur et de la fermeté dans l'exercice de ce pouvoir, Magnus-Ladelus humiliait le caractère altier de la noblesse, et créait, dans le reste de la nation, un respect jusqu'alors inconnu pour la dignité royale ; mais il en fesait un heureux usage, puisqu'il employait à plusieurs égards, sa puissance pour le bien public, familiarisait ainsi ses sujets avec des actes d'autorité, auxquels ils se seraient opposés avec la plus grande force, si les monarques précédens les eussent tentés. Les successeurs de Magnus ne surent point maintenir leur pouvoir avec autant d'habileté, et il en résulta des secousses et des révolutions qui jetèrent l'Etat dans une confusion et un désordre tel que le gouverne-

ment fut long-tems tout-à-fait désorganisé. En 1387, Marguerite, fille de Valdemar, roi de Danemarck, et veuve de Haquin, roi de Norwège, régnait sur les deux royaumes; à l'ambition ordinaire à son sexe, cette princesse joignait une pénétration et une étendue d'esprit qui la rendaient capable de conduire les projets les plus vastes et les plus compliqués; elle a été appelée la Sémiramis du Nord, parce que, comme Sémiramis, elle avait trouvé les moyens de soumettre, par la force des armes ou par l'intrigue, un immense territoire. Elle devint reine de Danemarck, de Norwège et de Suède. Ayant été élue en cette dernière qualité, en 1394, elle projeta le traité d'Union de Calmar, traité si fameux dans l'histoire du Nord, par lequel les royaumes devaient, à l'avenir, être régis par un même souverain que chaque royaume élirait à son tour, et qui établirait, aussi tour à tour, sa résidence dans chacun d'eux. Il arriva diverses révolutions après la mort de Marguerite, et enfin Christiern II, le dernier des rois de Danemarck qui ait été en même tems roi de Suède, en vertu du traité de Calmar, tenta de se rendre entièrement absolu; la barbare politique avec laquelle il tâcha de réaliser ce projet non moins barbare, amena sa perte, et fournit l'occasion de changer la face des affaires en Suède. Pour assurer son autorité dans ce royaume, il forma le projet de faire massacrer la principale noblesse. Cet horrible plan fut exécuté le 8 novembre 1520. De tous ceux qui pouvaient s'opposer aux vices despotiques de Christiern, il n'échappa, en Suède, que Gustave-Wasa, jeune prince, descendu des anciens rois de ce pays, et qui avait déjà signalé son courage contre le roi de Danemarck; sa tête fut mise à un prix extraordinaire; on envoya des soldats danois à sa poursuite, mais il eut l'adresse de se dérober à toutes leurs recherches, et déguisé en paysan, parvint à se sauver dans les montagnes de la Dalécarlie. Ce n'est pas ici le lieu de parler de tous les dangers qu'il courut, de toutes les fatigues qu'il essuya, ni de raconter comment, pour n'être pas découvert, il s'ensevelit dans les mines de cuivre où il travailla comme un simple ouvrier, comment il fut trahi par ceux en qui il avait mis sa confiance, et comment enfin, vainqueur de mille obstacles, il engagea les sauvages, mais belliqueux habitans de la Décarlie, à embrasser sa cause, à combattre et à renverser son oppresseur et son tyran. La

Suède lui dut de recouvrer son indépendance. Presque toute l'ancienne noblesse était détruite ; Gustave se trouvant à la tête d'une armée victorieuse, qui admirait sa valeur, et était attachée à sa personne, il fut donc d'abord créé administrateur du royaume, et ensuite roi de Suède, par le consentement universel, et aux acclamations de tout son peuple. Les circonstances où il arrivait au trône étaient beaucoup plus favorables pour lui, qu'elles ne l'avaient été pour aucun de ses prédécesseurs. Il se trouvait délivré par le massacre des nobles, de ces ennemis fiers et hautains, qui avaient si longtems empêché tout gouvernement régulier de pouvoir s'établir en Suède. A la vérité, le clergé n'était pas moins puissant que dangereux ; mais les opinions de Luther, qui commençaient à gagner dans le Nord, la force avec laquelle elles étaient soutenues, et le progrès qu'elles fesaient dans l'esprit des Suédois, lui ménagèrent la facilité de changer le système religieux de cette contrée, et l'exercice de la religion catholique romaine y fut prohibé en 1544, sous les peines les plus sévères, dont on ne s'est jamais relâché depuis. Au lieu de continuer d'être une aristocratie gothique, le plus turbulent de tous les gouvernemens, et le plus misérable de tous, quand il est empoisonné par la tyrannie religieuse, la Suède devint enfin une monarchie régulière. Quelques effets avantageux de ce changement furent bientôt sensibles ; les arts et les manufactures s'établirent et se perfectionnèrent ; la navigation et le commerce commencèrent à fleurir ; les belles-lettres et avec elles la politesse s'introduisirent dans un royaume qui n'était connu du reste de l'Europe que de nom, et qui commença à se faire connaître à elle par ses armes, et à acquérir un certain poids dans les négociations et les traités des puissances.

Gustave mourut en 1559, tandis que son fils aîné Eric, se préparait à aller épouser, en Angleterre, la reine Elisabeth.

Les titres de comte et de baron furent introduits et rendus héréditaires en Suède, sous Eric, qui succéda à son père Gustave-Wasa. La malheureuse et injuste jalousie de ce prince contre ses frères, lui fit prendre les armes ; et le sénat s'étant déclaré pour eux, Eric fut déposé en 1566. Son frère Jean lui succéda, et entreprit une guerre ruineuse contre la Russie. Les conseils de la reine sa mère le déterminèrent à tenter de

rétablir la religion catholique dans ses Etats; mais quoiqu'il eût fait de grands efforts pour y parvenir, et qu'il se fût même déjà réconcilié avec le pape, l'opposition qu'il trouva dans son frère Charles, fit échoir ce projet. Son fils Sigismond, ayant été élu roi de Pologne, en 1587, il essaya de nouveau de rétablir le papisme; mais la mort l'arrêta dans son entreprise, en 1592.

Charles, frère du roi Jean, fut nommé administrateur du royaume, et comme il était zélé protestant, son neveu Sigismond fit tous ses efforts pour lui arracher cette place; mais inutilement, car il fut exclu lui-même, ainsi que sa famille, de la succession à la couronne, à la possession de laquelle Charles fut appelé en 1599. Le règne de ce prince fut troublé par les intrigues de Sigismond, qui était puissant et se trouvait à la tête d'un grand parti tant en Suède qu'en Russie. Les Danois en profitèrent pour faire une invasion en Suède; mais le grand Gustave-Adolphe, héritier présomptif du trône, sut les arrêter, quoiqu'il fût encore bien jeune, puisqu'il n'avait pas atteint sa majorité à la mort de son père, arrivée en 1611. Les Etats le déclarèrent majeur, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans. A peine arrivé au trône, Gustave se trouva, par les intrigues et la puissance des Polonais, des Danois et des Russes, en guerre contre tous ses voisins; mais il sortit vainqueur de toutes ces difficultés; peu s'en fallut même qu'il ne se rendît maître de la Russie, il n'échoua que parce que les Russes, encore sauvages, tenaient trop à leurs anciennes coutumes. Il fit la paix en 1617, sous la médiation de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et la fit si avantageuse, qu'il recouvra la Livonie, obtint quatre villes dans la préfecture de Novogorod, et eut encore une forte somme d'argent.

Les idées de Gustave commencèrent alors à s'étendre. La guerre avait fait l'objet de son étude; il avait en outre les conseils de Magnus-de-la-Gardie, l'un des meilleurs généraux et des plus habiles hommes d'Etat de son siècle. Ses troupes, toujours en action, étaient devenues les mieux disciplinées et les plus belliqueuses de l'Europe. Tous ces motifs lui firent porter son ambition plus loin que les historiens ne l'avouent. Ce fut avec jalousie, il faut en convenir, que les princes de la maison d'Autriche virent son esprit entreprenant; aussi pour en arrêter les effets qu'ils redoutaient, ils se hâtèrent de donner

des secours à son ancien et implacable ennemi, que Gustave n'en vainquit pas moins. En 1627, il forma le siège de Dantzick; il y échoua; mais cette tentative, dont le mauvais succès ne dut être attribué qu'à une crue soudaine de la Vistule, ajouta tellement à sa réputation militaire, qu'elle décida le parti protestant à le mettre à la tête de la confédération, formée pour abaisser la maison d'Autriche. Sa vie, depuis cet instant, n'offrit plus qu'une suite continue des triomphes les plus rapides et les plus étonnans. Les bornes de notre ouvrage ne nous permettant pas de les retracer, nous nous contenterons de dire qu'après avoir pris Riga et ravagé la Livonie, il entra en Pologne où il continua d'avoir des succès; et de-là, en 1630, en Poméranie, chassa du duché de Mecklenbourg les Allemans, défit le fameux comte de Telly, général des Autrichiens, qu'on avait jusqu'alors regardé comme invincible, et parcourut la Franconie. Après la défaite et la mort de Telly, Wallenstein, autre général autrichien, d'une égale réputation, prit le commandement des armées contre Gustave, qui trouva la mort dans les plaines de Lulzen, en 1632, tout en gagnant une bataille dont les suites, s'il eût pu y survivre, auraient été probablement de mettre un terme à la grandeur de la maison d'Autriche.

Les talens extraordinaires de Gustave, soit comme politique, soit comme général, ne parurent jamais mieux qu'après sa mort. En effet, il laissa une foule de généraux formés par lui, qui soutinrent la réputation des armes suédoises par une valeur et des succès étonnans. Les noms du duc Bernard de Bannier, Tortenson, Wrangel et autres, et leurs faits héroïques, ne seront jamais oubliés dans les annales de l'Europe. On ne sait point jusqu'où Gustave serait allé, si sa vie eût été plus longue et si ses succès eussent continué; mais il y a de fortes raisons de croire qu'il se proposait quelque chose de plus que de secourir les protestans et de rétablir la famille palatine. Son chancelier Oxenstiern était un aussi grand politique que Gustave était un grand guerrier, et pendant la minorité de Christine, fille de ce roi, il conduisit les affaires de la Suède avec tant de succès, qu'il dicta, en quelque manière, la paix de Westphalie (en 1648) qui amena de si grands changemens dans le système de l'Europe.

Christine n'avait que six ans lorsque son père fut tué. Elle

reçut une éducation digne d'une princesse, mais son beau génie prit une tournure tout-à-fait extraordinaire et romanesque. Elle invita, à venir à sa cour, Descartes, Saumaise et d'autres savans, envers lesquels elle ne se montra pourtant pas fort libérale. Elle témoigna beaucoup d'estime pour Grotius, qui fut peut-être celui qu'elle traita le mieux; au total, elle fut un excellent juge des beaux-arts, mais d'un autre côté elle se montra sans délicatesse et sans générosité dans le choix de ses favoris. Elle remplit en même-tems tous les devoirs de son rang, et quoique la France trahît ses généraux, elle n'en soutint pas moins l'honneur de la couronne de Suède; déterminée à ne point se marier, elle la fit passer sur la tête de son cousin Charles-Gustave, fils du duc des Deux-Ponts, en 1664. Charles eut de grands succès contre la Pologne; il força le roi Jean Casimir, à se retirer jusque dans la Silésie, et reçut des Polonais le serment de fidélité que leur inconstance naturelle leur fit bientôt rompre. On verra, à l'article Danemarck, ses succès et son passage sur les glaces en faisant la guerre aux Danois. La fièvre l'enleva en 1660. Son fils et successeur, Charles XI, n'avait pas encore cinq ans, ce qui força ses tuteurs de conclure la paix avec les États voisins, en leur cédant l'île de Bornholm et Drontheim, dans la Norwège. On arrangea, dans le même-tems, toutes les difficultés avec la Russie et la Hollande, et la Suède continua à figurer honorablement parmi les puissances de l'Europe. Charles, parvenu à sa majorité, reçut un subside du roi de France, Louis XIV; mais voyant que l'ambition de ce monarque fesait courir de grands dangers à la liberté de l'Europe, il se lia contre lui avec l'Angleterre et la Hollande. Il crut devoir renouer ensuite avec la France contre l'Autriche, mais ayant été battu en Allemagne à Felem-Bellin, il vit se former contre lui une confédération puissante. L'électeur de Brandebourg s'empara de la Poméranie suédoise; l'évêque de Munster dévasta Bremen et Verden, et les Danois prirent Wismar et plusieurs autres places dans le Schonen. Cependant ils furent battus à leur tour, et le traité de Saint-Germain qui suivit celui de Nimègue, en 1678, rendit à Charles tout ce qu'il avait perdu, si l'on en excepte quelques places en Allemagne. Alors il épousa Ulrique-Eléonore, sœur du roi de Danemarck; mais il abusa de la tranquillité qu'il avait recouvrée, car il enchaîna et appauvrit son

peuple pour rendre son autorité despotique et son armée formidable. Les Etats perdirent tout leur pouvoir, et la Suède se trouva réduite à la condition du Danemarck; il condamna le brave Patkul, qui était à la tête des députés de la Livonie, à perdre la tête, pour le punir de la hardiesse de ses remontrances en faveur de ses concitoyens; mais ce généreux défenseur de leurs droits, sut fuir à propos. Enfin Charles devint si puissant, que ce fut sous sa médiation que s'ouvrirent les conférences pour la paix de Ryswick, en 1697.

Charles XI mourut en 1707, et eut pour successeur, son fils, encore mineur, le fameux Charles XII; il n'y a guères d'histoire mieux connue que celle de ce héros. Le testament de son père avait fixé l'âge de sa majorité à 18 ans, mais elle fut avancée par l'adresse du comte Pipper, à qui cela valut la place de premier ministre. A peine était-il monté sur le trône que les rois de Danemarck et de Pologne et le czar de Moscovie, enhardis par l'opinion défavorable qu'ils avaient de sa jeunesse et de ses talens, formèrent contre lui une puissante confédération. Il leur fit face à tous: et en assiégeant Copenhague, il dicta au roi de Danemarck la paix de Travendalh, par laquelle le duc de Holstein rentra dans ses possessions. A cette époque, le czar Pierre ravageait l'Ingrie, et, à la tête de 80,000 hommes assiégeait Narva: Charles n'avait guères que 20,000 hommes; mais telle fut son impatience, qu'il s'avança avec 8000, battit le gros de l'armée ennemie, et fit lever le siége. Les Russes, consternés de ses succès et du nombre de prisonniers qu'il avait faits, attribuèrent ses exploits à la magie. Charles marcha ensuite en Saxe, où ses actions guerrières égalèrent au moins celles de Gustave-Adolphe, si elles ne les surpassèrent; il fit descendre du trône Auguste, roi de Pologne, mais il souilla tous ses lauriers, en fesant souffrir une mort également cruelle et ignominieuse au brave comte Patkul. Il mit la couronne de Pologne sur la tête de Stanislas, en 1705, et répandit tellement la terreur de son nom, que toutes les puissances de l'Europe recherchèrent son alliance. De ce nombre, fut l'Angleterre, même au milieu de ses succès contre la France, que le duc de Marlborough, combattait au nom de la reine Anne. Son entêtement néanmoins, et la férocité de son caractère implacable ne permettent guère de le regarder que comme un illustre fou. En effet, il perdit en 1709, à la

bataille de Pultawa, lorsqu'il marchait contre le czar pour le détrôner, plus d'avantages qu'il n'en avait gagné par toutes ses victoires. Sa brave armée se trouva entièrement ruinée, et il fut forcé de chercher lui-même un asyle chez les Turcs, à Bender. Sa tentative, dans cet asyle, de se défendre avec 500 Suédois contre 30,000 Turcs, prouve plus que de la frénésie; cependant les Turcs jugèrent utile à leurs intérêts de le mettre en liberté; mais tous ses malheurs ne purent le guérir de sa folle passion pour la guerre. De retour dans ses états, il voulut poursuivre sa vengeance contre le Danemarck, et périt au siége de Fridericshall, en Norwège, place appartenante aux Danois. Ce fut en 1718 qu'arriva cet événement; Charles XII n'était pas âgé de plus de 36 ans. Les opinions sont partagées sur la manière dont il fut tué; on croit communément que ce fut d'un coup de canon tiré de la place; mais quelques personnes prétendent qu'un coup de pistolet, parti d'une main plus proche, et tiré par un de ceux qui étaient autour de lui, avait terminé la vie de ce fameux monarque; c'est même là l'opinion qui prévaut aujourd'hui en Suède, parmi les gens les mieux informés. Il paraît que les Suédois étaient fatigués d'un prince sous lequel ils avaient perdu leurs plus belles provinces, leurs troupes les plus courageuses et toutes leurs richesses nationales, que l'adversité n'avait pourtant pas dompté, puisqu'il persistait dans une guerre malheureuse, qui ne pouvait avoir que des suites funestes, d'un prince enfin, qui ne voulait jamais prêter l'oreille à ceux que lui conseillaient de faire une paix, dont son royaume avait un besoin si pressant.

A Charles XII succéda, comme on l'a déjà dit, sa sœur, la princesse Ulrique-Eléonore, épouse du prince héréditaire de Hesse : nous avons également vu de quelle manière les Suédois recouvrèrent leurs privilèges, et donné la capitulation que signèrent la reine et son mari, lorsqu'ils prirent possession du gouvernement. Ils mirent leur premier soin à faire la paix avec l'Angleterre, que Charles XII avait eu, dit-on, l'intention d'envahir; ensuite, la Suède fit de grands sacrifices pour obtenir la paix de la Russie, du Danemarck, de la Saxe et d'autres puissances, dont les progrès menaçans l'effrayaient après ses pertes multipliées. Les français néanmoins formèrent en 1738, dans le royaume, ce dangereux parti connu sous le nom des *Chapeaux*, déjà indiqué dans cet ouvrage. Leurs majestés, n'ayant

point d'enfans, il devint indispensable de régler l'ordre de succession, sur-tout, attendu que le duc de Holstein qui descendait de la sœur aînée de la reine était, en même tems, héritier présomptif de l'empire de Russie. Quatre compétiteurs parurent: le duc de Holstein-Gottorp, le prince Frédéric de Hesse-Cassel, neveu du roi, le prince de Danemarck et le duc de Deux-Ponts. Le duc de Holstein l'aurait emporté, s'il n'eût embrassé la religion grecque, pour prétendre à la couronne de Russie. La czarine intervint dans cette affaire et offrit de rendre toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur la Suède, à l'exception d'un petit district dans la Finlande, si les Suédois voulaient recevoir l'oncle du duc de Holstein, évêque de Lubeck; on y consentit, et la paix fut conclue à Abo, sous la médiation de la Grande-Bretagne. La czarine maintint cette paix avec tant de fermeté, que le roi de Danemarck crut devoir ne laisser paraître aucune marque du ressentiment de l'injure faite à son propre fils. Adolphe Frédéric, successeur de ce prince, épousa la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse, et entra en possession de sa nouvelle dignité en 1751. Ce prince, d'un caractère doux et aimable, eut beaucoup à souffrir du conflit des factions, en Suède, et se trouva dans une position très-embarrassante, par les entraves et les obstacles que le Sénat mit à l'exercice de sa puissance; il n'eut que des désagrémens pendant la plus grande partie de son règne, et les intrigues de la reine l'engagèrent enfin à favoriser le parti français: il mourut de chagrin en 1771, au mois de février, après un règne orageux de vingt années, et eut pour successeur, son fils Gustave III, dernier mort, qui se montra pour le courage et les talens bien supérieur à son père.

Il avait environ 25 ans lorsqu'il fut proclamé roi de Suède. Son esprit avait reçu beaucoup de culture, ses manières étaient insinuantes et son éloquence aimable et persuasive. Il se trouvait à la mort de son père, à Paris, d'où il écrivit au Sénat dans les termes les plus gracieux, en lui protestant que son intention était de gouverner suivant les lois. La mort de son père donna lieu à la convocation d'une diète extraordinaire, pour régler les affaires du gouvernement, et convenir de la forme du serment, du couronnement. Quelque tems après son arrivée en Suède, le 21 mars 1772, sa majesté signa et jura solemnelle-

ment l'observation de 24 articles, relatifs à sa future administration. Cet acte fut désigné sous le nom de capitulation; il contenait entre autres les points suivans.

« Le roi promet devant Dieu, de maintenir le gouvernement » du royaume tel qu'il est établi aujourd'hui; de conserver » les droits et privilèges des Etats, la liberté et la sûreté de » tous ses sujets; de régner avec douceur et équité, conformément aux lois du royaume et à la forme de régence établie » en 1720, et conformément au présent acte de capitulation ».

A peine Gustave avait-il prêté serment de suivre la forme de gouvernement établie, et accepté le trône à ces conditions que, ne le regardant que comme une simple formule, il conçut le projet de se rendre absolu. Si quelque chose peut l'excuser, c'est l'abus qu'avaient fait de leur autorité, depuis la mort de Charles XII, les Etats qui, liant les mains au roi, l'empêchaient peut-être encore plus de faire le bien que le mal. Quoi qu'il en soit, il ne négligea rien pour disposer cette grande entreprise, dont il prépara le succès avec tout l'art possible et la plus profonde dissimulation. En arrivant dans la capitale, il avait adopté tous les moyens de se populariser; il donnait audience régulièrement trois fois par semaine à tous ceux qui se présentaient; il ne fallait pour obtenir accès auprès de lui, ni rang, ni fortune, ni sacrifices pécuniaires, il suffisait d'une injustice éprouvée, d'un juste sujet de plainte. Les moindres de ses sujets étaient sûrs d'être écoutés avec affabilité. Les plus petits détails de ce qui les concernait fesaient l'objet de son attention; il s'informait de leurs affaires particulières, et paraissait s'intéresser vivement à leur bonheur. Cette conduite le fit regarder comme le père de son peuple, et les Suédois commencèrent à l'aimer jusqu'à l'idolâtrie. Dans le même tems survinrent quelques contestations entre les différens ordres des Etats du royaume, et l'on ne négligea rien pour fomenter leurs jalousies. On envoya aussi des émissaires dans différentes parties de la Suède pour semer le mécontentement parmi les habitans, les détacher du gouvernement établi, et les exciter à une insurrection; à la fin, lorsque le roi trouva son plan assez mûri pour l'exécuter, après avoir pris les précautions convenables, pour se ménager un grand nombre d'officiers et de soldats, sur l'attachement desquels il put compter, et dont il eut soin de s'entourer, il réalisa son projet, le 19 août 1772, par un changement total

de la constitution (1). Avant dix heures, il était à cheval et visita le régiment d'artillerie. Il se montrait encore plus affable qu'à son ordinaire en traversant les rues, et saluait familièrement les moindres de ses sujets. A son retour au palais, le détachement qui devait monter la garde ce jour-là, se réunit à celui qui la descendait. S. M. se retira avec les officiers dans la salle des gardes; alors il s'adressa aux troupes avec cette éloquence qu'on a déjà dit qu'il possédait si bien, et après leur avoir insinué que sa vie était en danger, il leur peignit sous les couleurs les plus fortes, l'état misérable du royaume, l'esclavage où le tenaient des hommes corrompus par l'or de l'étranger, ainsi que les dissentions et les troubles, dus à la même cause, qui avaient agité la diète pendant quatorze mois. Il les assura qu'il n'avait d'autre but que de mettre fin à ces désordres, de bannir la corruption, de rétablir la vraie liberté, et de rendre au nom Suédois son ancien éclat trop long-tems souillé par une vénalité aussi connue que déshonorante. Enfin il leur protesta, dans les termes les plus forts, qu'il renonçait pour jamais à tout pouvoir absolu ou à ce que les Suédois appellent la souveraineté, et termina son discours par ces mots: « Je suis obligé de défendre ma propre liberté, et celle du » royaume, contre l'aristocratie qui règne. Voulez-vous » m'être fidèles comme vos ancêtres l'ont été à Gustave-Wasa « et à Gustave-Adolphe? Alors je risquerai de bon cœur ma » vie pour votre bien et celui de mon pays ».

Les officiers l'assurèrent de leur entier dévouement; il leur fit prêter serment de fidélité. Ils reçurent ensuite les ordres du roi: le premier fut d'assembler sur-le-champ les deux régimens des gardes et de l'artillerie, et de poser un détachement de 36 grenadiers à la porte du conseil pour empêcher aucun des sénateurs d'en sortir.

---

(1) Nous croyons devoir citer un exemple de la fidélité à l'ancienne constitution, qu'un soldat manifesta dans cette conjoncture. Le roi voulant visiter l'arsenal dans la nuit qui précéda la révolution, ordonna à la sentinelle de le laisser passer. Le soldat refusa. — Ne savez-vous pas à qui vous parlez, dit le roi? — Oui, répondit la sentinelle; mais je sais aussi quel est mon devoir. — Lisez l'histoire judicieuse et bien écrite de cette révolution extraordinaire, par Charles-François Sheridan, qui était secrétaire de l'envoyé de la Grande-Bretagne en Suède à cette époque.

Les sénateurs furent immédiatement consignés ; ils avaient vu des fenêtres de la chambre du conseil ce qui se passait à la parade, devant la place du palais, et ne sachant que penser des bruits qu'ils entendaient, ils se présentèrent à la porte pour en apprendre la cause, lorsque trente grenadiers, la baïonnette en avant, les avertirent que l'intention de S. M. était qu'ils restassent dans le lieu de leurs séances. Quelques-uns commencèrent à prendre un ton impérieux; mais on ne leur répondit qu'en poussant la porte sur eux, et la fermant.

Le roi continua d'exécuter son plan et se vit maître, en moins d'une heure, de toute la force militaire de la capitale. En même-tems des hérault s en parcouraient les différens quartiers, en convoquant une assemblée générale des Etats pour le lendemain, et déclarant traîtres à la patrie tous ceux qui ne s'y rendraient pas. Le monarque y parut dans toute la pompe de la royauté, entouré de gardes et tenant à sa main le scèptre d'argent de Gustave-Adolphe. Il s'adressa à l'assemblée dans un discours très-énergique, où il déplora le malheureux état auquel la patrie s'était vue réduite, par la conduite d'un parti prêt à tout sacrifier à son ambition, et reprocha aux membres des Etats d'agir suivant les intentions des cours étrangères, qui leur payaient le salaire de la perfidie « S'il est quelqu'un, dit-il, qui ose le nier, qu'il se lève et qu'il parle ». — La conviction ou la crainte firent garder le silence à l'assemblée, et le secrétaire donna lecture de la nouvelle forme de gouvernement que le roi soumettait à son approbation. Ce plan de constitution avait 57 articles.

Quand on eut donné connaissance de tout, le roi demanda si les Etats les approuvaient, on lui répondit par des acclamations universelles. Alors il cassa tous les sénateurs, ajoutant qu'il ne tarderait pas à en nommer d'autres. Il termina cette scène extraordinaire en tirant de sa poche un petit livre de pseaumes, puis il ôta lui-même sa couronne de dessus sa tête, et entonna le *Te Deum;* tous les membres de l'assemblée joignirent dévotement leur voix à la sienne, et la salle retentit d'actions de grâces, qui ne montèrent sûrement pas au ciel, s'il fallait que ce fût la sincérité qui les y portât.

Ce fut au bonheur de ses sujets, il faut l'avouer, que le

roi consacra la nouvelle puissance qu'il avait ainsi acquise. Il eut soin de faire rendre la justice d'une manière impartiale au plus pauvre paysan comme au noble le plus riche, et punit sévèrement ceux de ses ministres qui furent convaincus d'en avoir fait un infame trafic. Il donna des soins et des encouragemens particuliers au commerce ; se montra le protecteur éclairé et libéral des sciences et des arts, et travailla de tout son pouvoir à introduire dans son royaume les innovations avantageuses que les pays étrangers présentaient à l'agriculture.

Les changemens qu'il fit à la constitution déconcertèrent les intrigues de la cour de Pétersbourg, et l'ambassadeur russe travailla ouvertement à faire éclater une rupture entre le roi et les nobles mécontens. Le roi lui ordonna de quitter le royaume sous huit jours, et la guerre contre la Russie fut résolue sur-le-champ. Il est inutile d'entrer dans les détails de cette guerre : on en a la mémoire encore fraîche, ainsi que de l'activité prodigieuse et des talens militaires avec lesquels le monarque suédois la conduisit : elle commença en 1787 et ne finit qu'en 1790, époque où la paix fut rétablie entre les cours de Pétersbourg et de Stockholm, par le traité de Wercla qui fixait les frontières de la Russie telles qu'elles étaient avant cette guerre.

L'attention fut réveillée par une diète que le roi convoqua à Gefflé, lieu isolé sur le Golfe de Bothnie, à 24 lieues de la capitale. L'espoir de quelques personnes était que cette diète donnerait quelques garanties à la liberté nationale contre le pouvoir absolu du monarque. Mais Gustave s'était précautionné contre de semblables desseins, tant par le choix du lieu que par la présence de troupes uniquement dévouées à sa personne. Cependant, comme il trouva plus de résistance qu'il n'en avait attendu, à la demande d'une levée d'impôts, il se borna à obtenir une partie de la somme.

Après la dissolution de la diète, le roi retourna à Stockholm. Ce fut là que le mécontentement des nobles qui continuait trama une conspiration dans son propre palais. Il reçut, le 16 mars 1792, une lettre anonyme, où on le prévenait du danger prochain qu'il courait, par un complot pour le faire périr, et on le pressait de s'abstenir de paraître aux bals masqués pendant une année entière. On l'avertissait que s'il venait

à celui qui devait avoir lieu cette nuit même, il y serait assassiné. Le roi ne fit aucun cas de cet avis salutaire, et se rendit très-tard à la salle du bal ; au moment où il allait se retirer avec l'ambassadeur de Prusse, plusieurs personnes masquées l'environnèrent, et il reçut dans les reins un coup de pistolet tiré par un assassin nommé Ankastroëme, et après avoir vécu dans les souffrances jusqu'au 29, il expira dans la 45e. année de son âge, et la 20e. de son règne.

On prétend que les douleurs cuisantes de sa blessure répandirent bien moins d'amertume sur ses derniers momens, que la réflexion déchirante de mourir sans gloire des mains d'un assassin. Au reste, il montra sur son lit de mort autant de grandeur d'âme et de courage qu'il en avait montré à ses ennemis pendant tout le cours de sa vie. Il conserva l'usage de ses facultés jusqu'à son dernier moment, ce qui le mit en état de régler avec tant de prudence le gouvernement futur de son pays.

On se flatta d'abord de le sauver, parce qu'on était parvenu à retirer des blessures presque toutes les mitrailles ; mais quelques parcelles grossières de fer avaient tellement pénétré dans le corps, qu'elles rendaient mortelles sur-le-champ toute opération chirurgicale, par leur extraction. La présence d'esprit que montra Gustave pendant sa maladie fut étonnante. Pendant qu'il attendait ses chirurgiens dans une pièce voisine de la salle d'opération, plusieurs des ministres étrangers se présentèrent à lui. « J'ai donné des ordres, » messieurs, leur dit-il, pour la fermeture des portes de la » ville, vous voudrez donc bien ne pas trouver mauvais si » vous ne pouvez expédier des couriers à vos cours respec- » tives avant trois jours ; vos nouvelles alors seront plus certai- » nes, puisque, selon toute probabilité, l'on saura alors si » je dois survivre ou non ». Sa conversation roula ensuite sur les effets que cet accident pouvait produire en Europe, et l'on distingue dans ses observations, cet amour de la renommée qui fit toujours sa principale passion.

Frappé de la pâleur et du désespoir du général, baron d'Armfeldt, l'un de ses amis le plus affectionné, il lui tendit la main pour l'inviter à s'approcher, et lui dit : Qu'y a-t-il donc, mon ami ? rassurez-vous sur mon compte ; vous savez par vous-même ce que c'est qu'une blessure. Il voulait faire

allusion à la blessure glorieuse que le général avait reçue en Finlande. Sentant pourtant bien que, selon toutes les apparences, il n'en réchapperait pas, il mit ordre à toutes ses affaires, et avec un air de tranquillité étonnant, comme un homme qui dispose ce qu'il faut pour son voyage. Il envoya chercher le prince royal, son fils, et lui adressa un discours sur la nature d'un bon gouvernement; il parla d'une manière si touchante, qu'il fit verser des larmes à tous les assistans. A huit heures du matin, le jour de sa mort, il se fit administrer la communion; la reine lui avait fait ses derniers adieux la veille au soir, et à 10 heures et demie, il rendit le dernier soupir, après une agonie douloureuse.

Le prince royal, âgé de 14 ans, fut incontinent proclamé roi, sous le nom de Gustave-Adolphe; et le duc de Sudermanie, son oncle paternel, fut, suivant les dernières volontés du feu roi, chargé seul de la régence du royaume et de la tutelle du jeune souverain, jusqu'à sa majorité, fixée à l'âge de 18 ans; nous nous bornerons à ajouter que la prudence et les mesures conciliatrices du régent ont maintenu la tranquillité dans ce royaume, au-delà de toute attente.

Gustave-Adolphe IV, aujourd'hui roi de Suède, est né le premier novembre 1778, et a succédé à son père, Gustave III, qui fut assassiné le 16 mars 1792, et mourut le 29. Il était né le 24 janvier 1746, et avait épousé le 17 octobre 1766, la princesse royale de Danemarck, de laquelle il a eu Gustave-Adolphe. Les frères et sœurs du dernier roi, sont :

1 Charles, duc de Sudermanie, né le 7 octobre 1748.

2 Frédéric-Adolphe, duc de la Gothie occidentale, né le 18 juillet 1750.

3 Sophie-Albertine, abbesse de Quedlimbourg, née au mois d'octobre 1753.

La Suède s'est refusée, comme quelques autres puissances, à entrer dans la coalition contre la France : elle a gardé la neutralité armée.

TABLEAU DE LA POPULATION DE LA SUÈDE.

I. Suède propre.

	Habitans.	Lieues car.	Habitans.
1. *Upland*		290	194,000
Stockholm	76,000		
Upsal	4,200		
2. *Sudermanland* ou *Sudermanie*		300	100,000
Nykjaping	3,000		
3. *Nérike*		160	64,828
Oerebro	3,600		
4. *Westmanland* ou *Westmanie*		490	76,666
Westeros	2,700		
5. *Dalarne*, c'est-à-dire les vallées; en français, la Dalécarlie		1,700	110,261
Fahlun	5,200		
Totaux		2,940	545,755

II. Gothie.

Gothie-Orientale.	1. *Oest-Goethaland* ou *Ostro-Gothie*		270	100,000
	Norkjaping	11,000		
	2. *Smaaland* avec l'île d'*Oéland*		600	200,000
	Calmar	3,000		
	Jonkjoping	3,000		
	3. L'île de *Gotland*		120	30,000
	Wisby	4,000		
Gothie-Occidentale.	4. Les gouvernemens de *Gothenbourg* et *Bohus*		200	90,555
	Gothenbourg	14,000		
	Uddewalla	3,000		
	5. Les gouvernemens d'*Elfsborg* et *Skaraborg*, qui comprennent la plus grande partie de la *Westro-Gothie*		1,200	299,983
	6. *Wermeland*		950	131,570
Gothie-Méridionale.	7. *Halland*		160	65,800
	8. *Skaane* ou *Skanie*		300	219,800
	Malmoe	6,000		
	Laudskrona	4,000		
	Lund	2,700		
	9. *Bleking*		60	41,800
	Totaux		3,860	1,179,508

III. Norland ou pays septentrional.

	Habitans.	Lieue car.	Habitans
1. *Gestrikland* ou *Gestricie*		100	27,000
Gelfe	5,500		
2. *Helsingland* avec *Herjedal*		1,500	40,370
3. *Médelpad*		560	27,000
4. *Gempteland*		600	21,000
5. *Angermanie*		420	15.000
6. *Westro-Gothie*		1,200	37,000
Six Districts de la *Laponie*, en-deçà, de 21 degrés longitude Est, appartiennent à la *Westro-Gothie*		4,500	8,000
Totaux		8,780	174,370

IV. Finlande.

1. *Finlande propre*		1,500	319,000
Abo	10,000		
2. *Tavastie* et *Nyland*		1,800	150,000
Helsingfors	3,600		
3. *Savolax*, avec un reste de la *Carelie*		3,900	86,000
a) *Ostro-Bothnie*, comprenant le gouvernement de *Wasa*		1,440	89,000
b) Le gouvernement d'*Uleaborg*, avec le District le plus oriental de la *Laponie*		5,100	100,000
Totaux		13,740	744,000

Récapitulation.

Suède propre, (royaume)	2,940	545,755
Gothie, (royaume)	5,860	1,179,508
Norland, (sans titre)	8,780	174,370
Finlande, (grand duché)	11,740	744,000
Totaux pour la Suède	27,320	2,643,633
Poméranie-Suédoise, avec *Rugen* et *Wismar*	300	110,000
L'île de *St. Barthélemy*	10	4,000
Totaux	27,630	2,757,633

Ce tableau est, en général, conforme aux suppositions de *Fabri*, dans sa *Géographie*, édition de 1800, et de *Catteau*,

dans son *Tableau statistique de la monarchie suédoise*; mais *Coxe*, dans son dernier voyage, dit qu'on lui avait montré un extrait des listes du bureau chargé de tenir compte de la population, et d'après lequel la *Suède*, sans la *Poméranie*, devrait avoir 2,767,000 hommes; les géographes ont, pour la plupart, suivi *Coxe*, sans donner aucun détail.

TABLEAU
DES VILLES DE LA SUÈDE,
Distribuées dans leurs provinces, avec indication de leur population.

Nota. L'auteur de l'article sur la Suède n'a point indiqué la population des villes, sur lesquelles nous attendions des renseignemens exacts, nous les inserons dans le tableau suivant, auquel il faudra se rapporter pour l'exactitude des noms des villes, ainsi qu'à leur attribution à chaque province.

STOCKHOLM, capitale, moitié en Uplande, moitié en Sudermanie, 4,137 maisons, 76,000 habitans, à 30° 36′ 15″ long. E. de l'île de Fer; 59° 20′ 30″ long. N.

Uplande.	Upsal, 4,200 habitans. Œregrund, 900 hab.; et autres petites villes.
Sudermanie.	Nykioping, 2,450 hab. Eskilstuna; 1,000 hab.; et autres plus pet. villes.
Néricie.	Œrebro, 3,600 hab. Askersund et autr. pet. v.
Westmanie.	Westeros, 2,700 hab. Sala, 2,400 hab. Arboga, 900 hab.
Dalécarlie.	Fahlun, 1,650 m., 5,100 h. Hedemora, 900 hab.
Gestricie.	Gefle, 5,500 hab.
Helsingie.	Hudwickswall, 1,400 h. Soderham, 900 hab.
Medelpad.	Sundswall, 1,608 hab.
Jemptie et *Hériedal.*	des bourgs.
Angermanie.	Hernosan, 1,500 hab.
Westrobothnie	Uméo, 651 hab. Pithéo, 460 hab. Tornéo, 632 hab.
Lapponie.	ni villes ni bourgs.
Ostrobothnie.	Uléoborg, 2,500 hab. Vieux et nouv. Carleby. Caïanaborg. Wasa, 2,000 hab.
Finlande prop.	Abo, 9,988 hab. Biorneborg, 2,300 hab. Nystad.
Nylande et *Tavastie.*	Helsingfors, 3,000 h., avec la forteresse Svéaborg. Tavastehus, etc.
Savolax et *Carélie suéd.*	Lovisa, 2,000 hab. Kuopio, nouvelle ville.
Ostrogothie.	Norkioping, 11,000 hab., 3 raffineries de sucre. Sæderkioping, Linkioping et autres.
Smolande.	Calmar. 490 m. 3,000 h. Westerwick, 2,800 h. Ionkioping, 3,000 h. Wexio, Ekesio et autres pet.
Wermeland.	Carlstad, 2,000 hab.
Dalie.	Amal, prononcez Omol, Dalaborg et autres.
Bohus.	Uddewalla, 3,000 h.; port, commerce, pêche des harengs. Marstrand, au lieu de Maëlstrand, port franc.
Westrogothie.	Gothembourg, 16,000 h., seconde ville de Suède; une *Société royale des Sciences*, etc. Alingsos. Skara, ancienne capitale de la Gothie.
Halland.	Halmstadt, 2,000 hab.
Scanie.	Malmœ, 6,000 hab. Landskrona, 4,000 hab. Christianstadt, 1,980 h. Helsingborg, 1,350 h.
Bleking.	Carlscrona, 10 à 11,000 h. Carlsham, 2 à 3,000 h.

L A

MONARCHIE DANOISE,

O U

Le DANEMARCK, *la* NORWÈGE, *le* HOLSTEIN, *avec les îles de* FEROER, *l'*ISLANDE, *la* LAPONIE *danoise, et les côtes du* GROENLAND.

LES pays qui forment à présent la monarchie danoise, sont épars sur une ligne de 450 lieues du Nord au Sud, sans compter le Groenland, dont l'extension vers le Nord n'est pas connue, et ne le sera probablement jamais. Le Holstein commence à 53 deg. 36 secondes, et la Norwège finit à 72 deg. latitude boréal. Il est conséquemment indispensable de séparer la description physique et topographique de ces pays. Mais, comme ils forment un seul Etat, il est en même-tems nécessaire de réunir, sous un seul point de vue, tout ce qui regarde leurs rapports politiques et moraux.

Je donnerai donc d'abord la description physique et topographique du Danemarck propre, et des provinces allemandes. C'est ici que sont concentrées les forces, l'industrie, le commerce, et les lumières de toute la monarchie.

Je décrirai ensuite la Norwège et les autres provinces septentrionales, chacune à part. Car il y a une longue gradation depuis les environs de Christiania en Norwège, où viennent toutes sortes de blés et de fruits, jusqu'à ces affreux rivages qu'environnent des glaces éternelles, et où le roi de Danemarck, pour me servir de l'expression d'un poète danois, voit finir son empire avec celui de la nature.

On voit que je mets dans la première classe les parties de la monarchie qui possèdent de quoi se nourrir, et qui, par leur population et situation, sont appelées à former le noyau de l'Etat. Je relègue, dans la seconde catégorie, les pro-

vinces qui, manquant d'agriculture, ne peuvent jamais (du moins tant qu'elles sont unies au Danemarck), offrir qu'un intérêt secondaire, et qui dans le fait se trouvent dans un état plus ou moins colonial.

Après avoir, de cette manière, parcouru tout le domaine du monarque danois, nous considérerons la nation, composée de tant de peuples, sous les rapports de l'origine, du langage, des mœurs, des sciences, des arts, de l'industrie et du commerce. Nous tracerons le tableau de la constitution politique; nous examinerons quels sont les revenus et les forces militaires du gouvernement, et nous finirons par jeter un coup-d'œil sur les évènemens remarquables qui ont eu lieu dans cette partie du globe.

Description physique et topographique du DANEMARCK *et du* HOLSTEIN.

SITUATION, ETENDUE ET POPULATION.—Le royaume de Danemarck est situé au Sud de la Norwège et au Sud-Ouest de la Suède. Une manche de la mer du Nord, qui, depuis Skagen jusqu'à Elseneur, prend le nom de Categat ou Scaggerrack, le détroit appelé Sund ou Oere-Sund, et un bras de la Mer-Baltique le séparent de ces pays. Au Sud-Est, la Mer-Baltique, forme un large fossé entre le Danemarck et les provinces allemandes de Mecklembourg et Poméranie. La Mer du Nord, appelée chez les Danois, Mer d'Ouest*, baigne les côtes occidentales qui sont en regard avec celles de l'Angleterre et de l'Ecosse. Au Sud, la rivière d'Eyder sépare le Danemarck du Holstein, et en même tems de l'empire d'Allemagne, selon l'ancien vers pentamètre qu'on voit sur la porte de Rendsburg :

Eydora Romani terminus imperii.

L'intime liaison qui a lieu entre le Holstein et le Danemarck, nous oblige de faire ici la description de cette province de l'Allemagne, ce qui procurera au lecteur l'avantage d'avoir ici toute la monarchie danoise sous les yeux. Le Holstein a, au Nord, le Danemarck; à l'Est, la Mer-Baltique, la ville et l'évêché de Lubeck, et le Duché de

Mecklembourg ; au Sud, l'électorat d'Hanovre, le territoire de Hambourg et l'Elbe ; à l'Ouest, la Mer du Nord.

Le DANEMARCK et le HOLSTEIN s'étendent du Nord au Sud, depuis 53 degrés 36 minutes, jusqu'à 57 degrés 40 minutes, latitude B. ; et de l'Ouest à l'Est, depuis 5 degrés 36 minutes, jusqu'à 10 degrés 22 minutes, longitude E. Ils ont 102 lieues de longueur et 69 lieues de largeur ; mais nous n'y avons pas compris l'île de Bornholm, qui est située entre 12 et 13 degrés de longitude.

Voici l'aréal et la population de ces pays.

	Lieues carrées.	habitans.
Les îles de *Sélande*, *Fionie*, *Laland*, *Falster*, *Langeland*, *Bornholm*, *Amak*, et autres petites îles situées dans la Baltique.	633 ½ —	559,866
Le *Jutland propre* ou *septentrional*.	1,138 —	425,320
Le *duché de Sleswik* ou *Jutland méridional* avec les îles d'*Als*, d'*Aeroe* et de *Femern*, dans la Baltique, de *Sylt*, *Fohr*, *Amrom*, *Helgoland*, et autres dans la Mer du Nord.	480 —	340,800
Pour le royaume de Danemarck.	2,251 ½ —	1,325,986
Le duché de *Holstein*, avec les seigneuries de *Pinnenberg* de *Ranzau* et la ville d'*Altona*.	484 —	330,000
TOTAUX.	2,735 ½ —	1,655,986

La population est donc en général, à raison de 737 âmes par lieue carrée ; mais les différences de province à province sont très-grandes ; on en trouvera le détail plus bas. Nous observons ici que la population du Danemarck, y compris le Holstein, fait les deux tiers de celle de toute la monarchie danoise.

CLIMAT PHYSIQUE, TERRAIN ET SOL, LACS, FLEUVES, etc. — L'air est plus tempéré que l'on ne devrait l'attendre, d'après la latitude ; mais la mer, dont la proximité procure aux Danois cet avantage, couvre aussi souvent le pays de vapeurs qui nuisent à la végétation des arbres : les vents, qui ne rencontrent aucunes montagnes pour briser leur force, sont, en quelques parties du pays, comme dans la Laland et les Marschlandes du Holstein, d'une grande utilité, en ce qu'ils dissipent les exhalaisons de la mer. L'hiver des îles danoises et du Holstein est ordinairement pluvieux et neigeux, sans gelées fortes. Le printems offre peu d'agrémens à cause des vents forts qui règnent alors ; l'été est très-variable ; l'automne est la plus belle des saisons. Le Jutland septentrional présente, dans toutes les saisons, quelques nuances qui le rapprochent un peu plus du climat de la Norwège.

Le terrain est uni, et, à l'exception des rochers de Helgoland, de Mœn, de Stevens en Sélande, et de toute l'île de Bornholm, on ne trouve aucune élévation considérable. Les îles ont presque par-tout le sol mameloné, argileux et très-fertile ; entrecoupées de mille canaux resplendissans, elles présentent souvent les vues les plus pittoresques. Le célèbre Algarotti s'extasia à la vue des bords du Sund, et crut y revoir sa patrie. Mais le milieu de la Fionie et de la Sélande, où passe la grande route, n'offre que des plaines monotones. Les côtes orientales du Jutland, sur-tout depuis Aarhuus, Sleswick et jusqu'au Holstein, consistent en des presqu'îles boisées et en collines fertiles ; mais les hauteurs qui parcourent ces trois provinces du Nord au Sud, ne présentent que de tristes landes, couvertes de bruyères et de broussailles ; le terrain y est bientôt graveleux ; bientôt il offre un sable rougeâtre et absolument stérile. Les côtes occidentales de la presqu'île comprennent deux parties très-différentes ; l'une, qui s'étend depuis Skagen jusques à Ringkiobing, comprend des terrains d'une fertilité moyenne pour l'agriculture, entremêlés d'excellens pâturages, mais bordés par une chaîne de collines, dont le sable mouvant cause des dommages infinis ; l'autre partie, depuis Ringkiobing, mais sur-tout depuis Ribe, offre un sol gras et limoneux, un air humide et malsain ; elle est en grande partie gardée par des digues contre la mer, qui menace souvent de reconquérir, sur l'industrie humaine, son

ancien domaine. On appelle ces districts les Marsches. Ces pays, prodigieusement fertiles, mais peu agréables, s'agrandissent par le limon que la mer dépose sur les rivages. Mais on a vu aussi des îles et districts entiers périr dans les flots, lorsque les digues sont venues à se rompre. En 1634, on compta plus de 15,000 hommes engloutis dans la mer.

Les rivières de Frave et Stœr, dans le Holstein, d'Eyder et Slie, dans le Sleswick, de Guden et Skjern, dans le Jutland, sont peu considérables; mais le pays est dédommagé de ce désavantage, par des baies longues et étroites, qui forment des ports, et offrent une grande variété de beaux sites. On les appelle, en langue du pays, Fjord. Nous remarquerons le Lymfjord, long de 34 lieues; le Ringkjobingfjord dans le Jutland, le Flensborgjord dans le Sleswick, et l'Issefjord dans la Sélande.

On trouve un grand nombre de petits lacs, sur-tout dans l'intérieur du Jutland, dans la partie orientale du Holstein, et dans le Nord-Est de la Sélande. Les mers qui entourent le Danemarck offrent beaucoup de difficultés à la navigation. Les bas-fonds, dont sur-tout le Jutland est environné, les écueils, les courans très-rapides, les vagues courtes et précipitées, concourent à rendre les naufrages très-communs dans ces parages.

Trois fameux détroits, le Sund, le grand et le petit Belt, ainsi que le canal Holstenois, unissent la mer du Nord à la Baltique. Nous aurons occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

Productions des trois regnes. — Le Danemarck et le Holstein manquent presque absolument de métaux; il se trouve du fer dans quelques marais du Jutland; et on sait que les habitans, anciennement, l'exploitaient : mais le produit était peu considérable. Les carrières de chaux et de marbre sont plus importantes; la chaux est par-tout mêlée de putréfactions. Bornholm produit une très-bonne terre de porcelaine. On trouve, en plusieurs endroits, de la terre sigillée, du lut, de l'ocre, du tripoli, de la terre à foulon, de l'alun et du vitriol. La craie blanche, dont sont formées les montagnes de Mœn, est aussi fine que celle de l'Angleterre. On préfère le ciment de Bornholm à celui de la Hollande.

Cette île a aussi de bonnes mines de charbon de terre, qu'on n'a commencé à examiner que depuis peu. La tourbe est partout en grande quantité; et celle du Jutland occidental est d'une qualité supérieure; elle est si ferme et si grasse, que les paysans la coupent en de longues raies, et s'en servent au lieu de chandelles. La seule saline, en activité, est celle d'Oldeslohe, en Holstein; encore ne fournit-elle que 18,000 tonneaux par an. Le sel d'Oldeslohe égale celui de Luneberg, en force, mais non pas en blancheur. Cette saline était déjà connue dans le douzième siècle, lorsque le duc de Brunswick, Henri, surnommé Lion, dans une de ses expéditions, la fit gâter en y amenant une source d'eau douce. Les habitans des côtes, sur-tout près de Fondern, fesaient autrefois du sel pour leur propre usage, en cuisant une terre saumâtre qu'ils prenaient à la profondeur de 3 pieds, lorsque la mer, dans la basse marée, laissait certains endroits à découvert: mais cette fabrication vient de cesser.

La nature a été plus libérale, envers le Danemarck, dans les deux autres règnes. Considérons d'abord les végétaux.

Le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le blé-sarrasin, les pois, la vesce et les fèves, viennent dans toutes les parties du Danemarck et du Holstein. Il est impossible de fixer la quantité du produit annuel, puisque les économistes danois ne sont pas d'accord sur ce point; l'un fait monter le produit du Danemarck propre à 8,361,744 tonneaux, tandis que l'autre le rabaisse à 3,131,208 tonneaux. On présume cependant que d'après les derniers encouragemens de l'agriculture, les blés du Danemarck et du Holstein suffisent aux besoins de leur population, et présentent un excédant capable de couvrir, dans la balance du commerce, tout ce que la Norwège, l'Islande et autres provinces septentrionales sont obligées d'importer.

On estime sur-tout le seigle du Jutland, l'orge de Sélande et des duchés Sleswick et Holstein; le blé-sarrasin de la Fionie, le froment de la Laland et l'avoine du Bornholm.

Les pommes-de-terre sont généralement cultivées ainsi que la moutarde, le cumin et autres plantes économiques. Le jardinage est sur-tout excellent dans l'île d'Amak et dans les environs de Gluckstadt. On a des choux-fleurs, des artichaux,

des asperges et des choses semblables, d'une très-bonne qualité; mais il est vrai que la culture n'en est pas si répandue parmi les paysans, qu'en France et en Allemagne.

Les pommes, poires, cerises, pruneaux, pêches, abricots et melons, viennent en plein air; mais les trois dernières espèces sont, à la vérité, un peu plus rares qu'en France. C'est sur-tout l'île d'Als, la presqu'île de Sundewilt près de Tlens-Falster, la Fionie, la Sélande Méridionale, qui produisent des excellens fruits, non-seulement pour les besoins des habitans, mais même, en concurrence avec les Allemands, pour la consommation de la Suède et de la Russie. Les pommes de Gravensten en Sleswick, sont sur-tout estimées. Mais le N.-O. du Jutland manque de fruits, à cause des exhalaisons saumâtres de la mer qui empoisonnent les sources de la végétation, du moins pour les arbres. Le raisin ne mûrit pas bien dans le plein air; mais les ruches fourniraient aux Danois de quoi se consoler de l'absence de la vigne, s'ils avaient le bon esprit de se contenter, à l'exemple de leurs ancêtres, de l'hydromel qu'on fait, sur-tout en Fionie, d'une excellente qualité; malheureusement, la facilité de se procurer les vins de Bordeaux, fait diminuer journellement la fabrication de cette boisson nationale, par laquelle les Scaldes avaient remplacé, dans Valhalla, le nectar des Grecs.

Le houblon, qu'on cultive avec succès à Bornholm et en Fionie, ne suffit aux besoins du pays, qu'en raison de deux tiers.

On plante du tabac, sur-tout aux environs de Fridéricia, dans le Jutland.

Le lin et le chanvre sont trop peu cultivés quoiqu'il y ait des terrains très-propres à ces plantes.

Il croît, sur-tout en Laland, une plante dont la graine donne de très-bon gruau. Les Danois la nomment manne; c'est la *festuca fluitans*, Linn.

On commence aujourd'hui à tirer un grand parti des plantes indigènes, pour la teinture et la médecine.

Les prairies offrent une verdure aussi fraîche que celle de l'Angleterre, mais ce n'est que depuis dix ou vingt ans qu'on commence à les débarrasser des eaux stagnantes, et à les per-

fectionner par la culture artificielle. Il y a cependant, sur les côtes occidentales du Jutland-Méridional et du Holstein, des pâturages si gras, qu'ils rendent toute culture superflue.

Les terribles forêts dont, aux dixième et onzième siècles, selon quelques auteurs contemporains, le Jutland était couvert, n'ont été que trop éclaircies; cependant toute la partie orientale de la presqu'île et du Holstein, a conservé des forêts considérables. Les landes, qui règnent dans le milieu, et dont nous avons parlé plus haut, paraissent avoir été anciennement couvertes de forêts; la consommation des forges et des tuileries, a sans doute été la cause principale de leur ruine. Sur toute la côte occidentale, depuis Skagen jusques à Glüenstadt, on ne voit que rarement des arbres, encore ne sont-ce, pour la plupart, que des saules et des sureaux; mais la Fionie dans la partie Sud-Est, l'île de Falster, les côtes méridionales de la Sélande et les bords du Sund, offrent beaucoup de forêts. Le chêne, l'aune, l'ormeau, le bouleau, le frêne, sont les arbres les plus communs en Danemarck; le pin et le sapin y sont rares.

Parlons maintenant des productions du règne animal, et d'abord des chevaux. Il y en a deux races en Danemarck; l'une très-petite, mais vive et forte, qui est répandue sur les îles, et sur-tout parmi les paysans de la Sélande; l'autre, grande, bien faite, excellente pour le trait et pour la grosse cavalerie. Cette dernière race se trouve, dans sa plus grande beauté, en Holstein et dans trois districts du Jutland-Septentrional, savoir Thy, Mors et Palling. Ceux de Holstein ont la tête plus jolie que ceux du Jutland; mais en revanche, ceux-ci ont le dos mieux formé. On trouve aussi des grands chevaux sur les îles, et ceux-là sont très-recommandables par leur légèreté.

Les bœufs forment une autre branche considérable des richesses du pays. Ceux du Jutland sont vendus maigres aux Holstenois, qui les font engraisser dans leurs excellens pâturages; mais on tient à présent plus de vaches, parce que le débit du beurre et des fromages est plus sûr. Il y a, dans les Marschlandes, une espèce de vaches qui donnent quinze jusqu'à vingt pintes de lait par jour; l'ordinaire, en Danemarck, est de six pintes. En 1774, on compta sept cent soi-

xante-huit mille huit cent quatre-vingt-une têtes de bétail à corne, tant en Danemarck qu'en Holstein; ce nombre doit être augmenté d'un septième.

Les moutons danois ordinaires, ont la laine un peu grossière; on s'occupe à présent à améliorer la race, en la croisant avec celles d'Espagne et d'Angleterre.

A *Fydersted*, dans le Sleswick, on trouve une bonne race de moutons, dont la laine est recherchée par les manufacturiers. On devrait chercher à répandre cette race, comme aussi celle de Feroer et d'Islande, plutôt que d'introduire des races étrangères au climat du pays. Le nombre du bétail à laine peut être porté à un million — un million 200,000.

On nourrit, sur-tout en Jutland, un grand nombre de porcs, dont une grande partie est exportée, vivante, en Holstein, où l'on sait mieux saler les viandes.

Les grands chiens danois sont renommés pour leur force et leur fidélité. Il y a encore une petite race, qu'on nomme arlequins.

Les oies, canards, et autres oiseaux domestiques, se trouvent en abondance, et on en tire un profit très-considérable.

Le gibier était autrefois en plus grande abondance. Les lièvres sont d'une saveur si excellente, que le dédaigneux Molesworth même, l'avoue dans le voyage ou plutôt le roman satirique qu'il a publié sur le Danemarck. Les cerfs et les daims sont rares, excepté dans les parcs du roi et des seigneurs. On voit, dans les forêts du Jutland, quelques sangliers. Le gibier y est très-abondant, sur-tout sur les côtes. On trouve des oies et des canards sauvages, des perdrix, des bécassines, des grives et autres sortes. Les cygnes se tiennent sur-tout dans le golfe de Lymfjord et sur les îles de Bornholm et d'Amax. Sur les îlots de Christiansoe, près Bornholm, on voit aussi des alcyons ou aigledons, espèce d'oiseaux qui appartiennent particulièrement à la Norwège, et dans les nids desquels on recueille le précieux *édredon*, le plumage le plus doux et le plus élastique qu'il y ait au monde.

Le Danemarck et le Holstein ont le bonheur d'avoir peu ou point de loups; mais les renards sont encore en trop grand nombre, ainsi que les martes, les furets, les rats, etc.

Les aigles et autres grands oiseaux de proie sont rares.

Les mers qui entourent le Danemarck ne sont pas si poissonneuses que celles de la Norwège : cependant, elles fournissent aux besoins des habitans, et même à l'exportation. Les pêcheurs de Skagen, de Thy, de Holmland et de Hierting, en Jutland ; de Helgoland et Blankenèse, en Holstein, sont une race d'hommes laborieux et intrépides ; la mer leur fournit des cabillauds, des raies, des turbots, des maquereaux et beaucoup d'autres sortes de poissons. Le Catégat, le Sund, les deux Belt, et sur-tout Copenhague fournissent du poisson. Les Bornholmois y apportent du saumon et du merlan de la Baltique. Un essaim de harengs, échappé aux pêcheurs suédois de Gothebourg, pénètre dans les eaux du Danemarck ; mais les danois ne se servent pas des méthodes les plus avantageuses pour les prendre. La rivière de Slie, en Sleswick, fournit une sorte de harengs qu'on estime beaucoup. La Plie de Skagen est vendue sèche aux Lubecquois, qui l'emballent élégamment, et l'envoient jusques en Italie. Parmi les golfes ou fjorder, celui nommé Lymfjord, est sur-tout extrêmement poissonneux. La rivière de Guden fournissait autrefois, en plus grande quantité, l'excellent saumon de Randers. Beaucoup de lacs et de petites rivières abondent en anguilles excellentes, en écrevisses, lamprillons, truites, brochets, hussons, et autres sortes ; mais les étangs artificiels ne sont bien garnis qu'en Sélande, Fionie, Laland et Holstein. Dans cette dernière province, les seigneurs retirent quelquefois 2 à 3000 fr. par an de leurs viviers. Dans l'île de Bornholm, chaque paysan a son étang garni d'excellent poisson ; mais, dans le Jutland, sur-tout vers le Nord, cette branche d'économie rurale est négligée.

Il y a des bancs d'huîtres près Skagen, et sur les côtes occidentales du Sleswick.

Les marsouins, dont on tire de l'huile de poisson, et les chiens-marins qui souvent endommagent les filets des pêcheurs, sont assez communs ; mais les baleines ne s'égarent que très-rarement vers ces parages.

On voit, par cette énumération, que la nature a placé les Danois dans l'heureux milieu où il ne faut à un peuple qu'une activité moyenne pour se procurer tous les besoins

et même tous les agrémens de la vie. Aussi doit-on avoir remarqué que les productions du Danemark et du Holstein sont presque toutes d'un débit journalier, et point sujètes aux caprices de la mode.

DIVISIONS GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES, ET DÉTAILS SUR LA POPULATION. — Avant que de décrire les villes, je vais mettre sous les yeux du lecteur un résumé des divisions administratives, judiciaires et ecclésiastiques, auxquelles on peut facilement rapporter chaque ville, château ou endroit remarquable. J'y ajoute quelques détails sur la population.

Le *grand bailliage de Sélande*, comprend les îles de Sélande, d'Amagner (Amak), de Mœn, de Bornholm, de Samsœ, et quelques îlots. Ce grand bailliage renferme 18 bailliages, 31 cantons judiciaires ou herreds, 444 paroisses; on y trouve 25 villes, 5 comtés, 5 baronnies et 139 terres seigneuriales. Le diocèse de Sélande comprend, outre le grand bailliage, les îles de Féroër et toutes les colonies danoises dans le Grœnland et dans les deux Indes.

La surface de tout le grand bailliage paraît être de 380 ½ lieues carrées de 25 au degré. La Sélande seule, y compris Amak et autres îlots voisins, contient 127 milles géographiques, 2,405 pas carrés, ce qui donne environ 352 lieues carrées. L'île de Mœn contient 4 milles carrés, 3,365 pas carrés. Dans ces deux îles et leurs dépendances, il y a en terrains labourables 1,018,224 tonneaux du pays, à 14,000 aunes carrées; terrains de bois, 188,718 tonneaux; terrains de marais, 30,053 tonneaux; terrains en lacs, 29,388 tonneaux. La récolte de blé et des grains, par an, était de 2,036,448 tonneaux.

La population doit, après les accroissemens annuels, prouvés par les listes de décès et de naissances, être au moins de 376,551 individus, ou près de 1,000 par lieue carrée. La petite île d'*Amak* a, ou avait sur 2 ½ lieues carrées, 5,209 habitans, ou 2,083 par lieue; le canton de *Sokkelund* avait 837 individus par lieue carrée, celui d'*Ods* seulement 362.

Les grands bailliages de *Fionie* et de *Laland* ne sont point distingués sur les cartes ordinaires, parce qu'ils ne forment qu'un seul diocèse, savoir: celui de Fionie. Les îles de Fionie, de Langeland, de Torsing, avec quelques îlots, forment le premier de ces grands bailliages. On y compte 6 bailliages, 14 cantons judiciaires, 9 villes. Le grand bailliage de Laland comprend l'île du même nom, celle de Falster, et les îlots adjacens; on y trouve 3 bailliages, 6 cantons judiciaires, et 7 villes. Dans tous les deux grands bailliages ensemble on compte 11 comtés et 7 baronnies, environ 150 terres seigneuriales. Le diocèse de Fionie, qui com-

prend, outre ces deux grands bailliages, les îles d'Als, d'Aéroe, ou duché de Sleswick, compte 320 paroisses.

La surface de l'île de *Fionie* est évaluée à 56 milles géographiques carrés, 3,105 pas carrés, ou environ 156 lieues carrées: Terrains labourables, 471,511 tonneaux; terrains de bois, 53,310 tonneaux; marais, 13,230 tonneaux, etc., etc. La récolte de blés et de grains, 943,022 tonneaux. L'île de *Laland*, sur une étendue de 21 milles carrés, 6,423 pas carrés, ou environ 58 lieues carrées, renferme 160,971 tonneaux de terrains labourables, 41,720 *idem* de bois, et seulement 3,158 tonneaux de marais. La récolte est, par an, 321,942 tonneaux de blés et de grains. L'île de Falster, sur 23 lieues carrées, avec 60,269 tonneaux de terres arables et 18,375 *idem* de bois, recueille, par an, 120,538 tonneaux de blés et de grains. L'île de *Langeland*, sur 14 lieues carrées, a 41,992 tonneaux de terres arables, et recueille 83,984 tonneaux de blés.

La population de tout le diocèse de Fionie ne peut aujourd'hui être évaluée à une somme moindre de 183,515 habitans, en y comprenant l'île d'Ærœ, qui, sur 4 lieues carrées, contient 7,000 individus.

Les grands bailliages et diocèses d'*Aalborg*, *Viborg*, *Aarhuus*, et *Ribe*, composent le Jutland propre ou septentrional. Les frontières de ces divisions ecclésiastiques et civiles, se croisent d'une telle manière, qu'il serait trop ennuyeux d'en parler plus en détail.

Il suffit de dire que le premier de ces districts comprend les côtes du Nord; le second, le centre; le troisième, les contrées orientales; et le quatrième, celles de l'ouest et du sud, et que l'on compte, dans tous les quatre pris ensemble, 21 bailliages, 89 cantons de juridiction, 934 paroisses (mais généralement très-petites), 25 villes, 4 comtés, 4 baronnies, 297 terres seigneuriales.

La population et l'aréal du Jutland se voient à-peu-près dans le tableau suivant:

Diocèses.	lieues car.	habitans.	proport. par l. c.
Aalborg	330	112,200	340
Viborge	88	33,440	380
Aarhuus	320	167,680	524
Ribe	400	112,000	280
TOTAUX	1,138	425,320	

Le duché de SLESWICK ou le JUTLAND MÉRIDIONAL ne dépend, en aucune façon, de l'empire allemand, mais comme il a été possédé par les ducs de Holstein, d'abord comme fief de la couronne danoise, et ensuite (depuis 1658 jusques en 1720) comme une principauté souveraine, les lois du

Holstein y sont en vigueur, et un même gouverneur-général, résidant à Gottorf, près Sleswick, a la suprême administration des deux pays; cependant le Sleswick est divisé en 12 bailliages, et ceux-ci en plusieurs cantons judiciaires, sous différentes dénominations. Il y a encore des exceptions à cette division, et nous nous contenterons ici de dire que ce duché contient 13 villes, 11 bourgs et une petite forteresse. Le Sleswick ne forme pas un diocèse, mais une surintendance ecclésiastique qui comprend 233 paroisses.

Le duché de Sleswick, en y comprenant l'île de *Femern* et d'*Als* dans la Baltique, les îles de *Sylt*, de *Fohr*, de *Helgoland* et autres, dans la mer du Nord, nous paraît avoir une surface de 480 lieues carrées, avec 340,800 habitans. Le milieu de cette province, comme celui du Jutland septentrional, est stérile et peu habité; mais dans les terrains bas, sur la mer du Nord, appelée *Marsch-land*, la population est de 15 à 1,800 par lieues carrées. L'île d'Als a près de 36,000 habitans sur 18 ou 19 lieues carrées.

Le duché de Holstein, proprement dit, est composé de quatre provinces, savoir : au nord, le Holstein, dans le sens le plus étroit; la Stormarie, au sud; la Wagrie, à l'est; la Dytmarse, à l'ouest; les trois premières sont encore subdivisées en 16 bailliages; et la dernière, en 2 préfectures.

La seigneurie de Pinnenberg, le comté de Ranzau, et la ville d'Altona ont encore leurs administations à part, quoiqu'ils soient enclavés dans le Holstein.

Tout le Holstein, avec ses enclaves, fait, comme le Sleswick, une surintendance ecclésiastique, qui comprend 140 paroisses; on y compte 14 villes et 18 grands bourgs.

Des auteurs allemands ont indiqué la population et la surface de cette province, ainsi qu'il suit.

	lieues car.	habitans.
Le duché de *Holstein* propre.....	462	267,000
La seigneurie de Pinnenberg avec Altona...	15	50,000
Le comté de Ranzau.....	9	13,000
TOTAL.....	486	330,000

Mais d'autres géographes prétendent que les dernières

mesures n'ont donné que 400 lieues carrées, tandis que la population, sur-tout par les émigrations d'Hollande et d'Hanovre, s'est accrue de plus d'un dixième.

VILLES, FORTERESSES, CHATEAUX ET AUTRES OBJETS DE TOPOGRAPHIE SPÉCIALE, DANS LES ISLES DANOISES.

Copenhague, en danois *Kiœbenhavn* (1), capitale du royaume, centre du commerce des Danois, siége du gouvernement, de presque toute la marine, des manufactures et fabriques les plus importantes, enfin, de la seule université du Danemark et de la Norwège. Cette ville, après le dernier incendie, est devenue une des plus belles de l'Europe, quant à la régularité des rues, et l'élégance des maisons particulières; mais on y trouve peu de grands édifices remarquables par leur beauté. Le château royal, appelé Christiansbourg, était un des plus grands, des plus imposans, et des plus somptueux de l'Europe; mais depuis l'incendie de 1794 il n'en reste que les murs extérieurs et le cirque. Les quatres petits palais d'Amalienbourg forment une place octogone, qui est ornée d'une très-belle statue équestre de Frédéric V, et à laquelle aboutissent quatre larges rues, dont l'une devrait être terminée par une église toute en marbre; mais cette église n'est pas achevée. La tour ronde, destinée aux observations astronomiques, attire l'attention des étrangers, par sa structure singulière; on peut y monter en voiture presque jusqu'au sommet; c'est au génie mathématique de Ch. Longomontan qu'on doit ce monument. L'église du Sauveur, qui est la plus belle de la ville, a aussi une tour d'une architecteure remarquable. Le nouveau marché du roi est une place très-jolie, quoiqu'irrégulière. On ne finirait point si l'on voulait énumérer tous les palais de la noblesse et des grands négocians; mais nous ne pouvons nous dispenser de nommer le château gothique de Rosenbourg, qui renferme un grand nombre d'objets précieux et curieux, et dont le jardin sert de promenade au public. Le palais de Charlottenbourg est le siége de l'académie des beaux-arts, et renferme tout ce que Copenhague possède en tableaux et statues depuis que la superbe galerie du Christiansbourg fut anéantie par les flammes. La bibliothèque royale, composée de

(1) Prononcez *Kiœu-benn-havn*.

250,000

250,000 vol.; celle de l'université, composée de 60,000 volumes, le musée royal, ou la chambre des curiosités, le théâtre public, l'académie militaire, celle de marine et celle de chirurgie, le jardin botanique, le magnifique hopital de Frédéric V, la superbe caserne militaire, les chantiers et l'arsenal de la marine qui surpassait en grandeur et égalait en beauté celui de Venise, les belles manufactures et fabriques, sur-tout celle de porcelaine, enfin les nombreux canaux, le port et la rade, où mouillent tous les vaisseaux de guerre, et où l'on voit annuellement trois mille bâtimens marchands aller et venir; sont des objets qui doivent rendre cette ville très-intéressante aux yeux des voyageurs instruits. Copenhague consiste proprement en trois villes, celle appelée Vieux-Copenhague, dont la plus grande partie a été rebâtie dans ces dernières années; la Ville-Neuve, dont l'origine remonte à un demi-siècle, et Christianshavn (port de Christian), qui fut bâtie par Christian IV, dans une partie de l'île d'Amak, vis-à-vis Copenhague, et qui eut d'abord ses magistrats à part. Ce quartier est uni au Vieux-Copenhague, par deux ponts. Tous les trois quartiers, ainsi que les îlots ou holmes, où se trouvent les chantiers de la flotte, sont entourés d'une enceinte de bastions et autres ouvrages, et se termine au Nord, à la citadelle de Fridérikshavn. La rade est couverte par l'îlot fortifié, nommé Tre-Kroner (trois couronnes), par une demi-lune et par plusieurs ouvrages nouvellement ajoutés; elle doit maintenant être inexpugnable du côté de la mer. Copenhague a quatre portes; celles du Nord et de l'Ouest sont très-belles. Plusieurs lacs environnent la ville du côté de la Sélande. Les avenues sont superbes, et construites sur le modèle de celles de Paris; sur celle d'Ouest, on voit un obélisque entouré de figures en marbre italien, en mémoire de l'affranchissement des paysans; ce monument a été érigé par les citoyens de Copenhague.

Copenhague est située à 10 degrés 7 minutes 30 secondes longitude Est de Paris, et 55 degrés 40 minutes 56 secondes latitude boréale. Elle a près de 90,000 habitans, sans compter les deux états militaires.

Les trois faubourgs de l'Est (au Nord), du Nord et de l'Ouest, consistent, en grande partie, en jolies maisons de plaisance; celui de l'Ouest tient immédiatement au château

et village de Frédériksberg, où réside le roi pendant l'été. Du parc de ce château, l'on a une vue superbe sur toute la ville, la mer, l'île d'Amak et les côtes de la Scanie; ce parc sert, les dimanches, de rendez-vous à tout le beau monde, mais le manque d'eau le rend monotone.

L'île d'*Amak* (*Amager*) est le jardin potager de Copenhague; elle a été peuplée par une colonie Hollandaise, et les habitans conservent, en partie, le costume et l'idiome de leurs ancêtres; le sol en est prodigieusement fertile, et les habitans très-riches.

Entre cette île et l'îlot inhabité de *Saltholm* est le passage nommé *Drogden*, le seul par lequel les vaisseaux de ligne peuvent définitivement entrer dans la Baltique; car la Flintrende, ou le canal entre le Saltholm et la Scanie, n'a pas assez de profondeur. Le passage entre Amak et Saltholm, est long de deux lieues; il commence vis-à-vis la rade de Copenhague, et là, il consiste en deux canaux, divisés par un banc; le canal intérieur, nommé Kongedyb (passe royale), est dominé par le canon de Copenhague; ce fut dans ce canal que se livra le fameux combat du 2 avril, entre une flotte anglaise, forte de 12 vaisseaux de ligne, 30 frégates, sloops et bricks, et une division danoise, qui ne consistait qu'en 4 vaisseaux rasés, et 3 prames, soutenus par 2 vaisseaux de ligne et 2 frégates. Plus bas, les deux canaux se réunissent en un seul, dont la partie navigable n'est large que d'un quart de lieue, et où tout vaisseau de plus de 74 canons est obligé de débarquer une partie de son artillerie, tant l'eau est peu profonde.

Dragoe, bourg situé à 2 lieues au Sud-Est de Copenhague, sur l'issue de ce passage, a une navigation considérable, et de fameux pilotes.

Helsingoer ou *Elseneur*, ville de 6000 habitans, est située à 10 lieues au Nord de Copenhague, sur le Sund ou Oersund. Ce détroit célèbre, est faussement regardé comme l'entrée définitive de la Baltique, à moins qu'on ne veuille comprendre sous la dénomination générale de Sund ces deux passages d'Amak et de Saltholm, dont nous venons de parler, et toute la Manche, entre la Sélande et la Scanie; mais l'usage a restreint, quoiqu'injustement, l'appellation du Sund au

passage, entre Helsingoer et Helsingeborg. Ce passage n'a presque aucune longueur, et il est large de 14,000 pieds français; la plus grande profondeur est à 9000 pieds du rivage danois, et à 5000 des côtes suédoises. Ainsi la forteresse de Cronenbourg (Kronborg), ne domine pas le détroit, comme les géographes s'imaginent, à cause des droits qu'y perçoit le roi de Danemarck sur les vaisseaux qui entrent dans la Baltique ou en sortent. Ces droits montent, par an, à 3 millions de France. Le nombre de vaisseaux qui passent, est de 9 à 12,000. Pour faciliter la perception, on accorde aux capitaines de navires un certain bénéfice sur la somme à percevoir, ce qui les engage à ne rien cacher dans leur déclaration. Toutes les nations commerçantes ont leurs agens de commerce ou consuls à Elseneur. Au reste, la ville, faute d'un port, n'a pas un très-grand commerce : les plus riches négocians sont des Anglais.

Tout près d'Elseneur est une grande manufacture d'armes, appartenante au comte de Schemmelmann, et une jolie maison de plaisance appartenant au prince-royal, d'où l'on jouit de la vue du Sund.

Fridrichsborg, *Frédensborg et Hirscholm*, sont des châteaux royaux, situés dans cette partie de la Sélande, qu'entourent le Sund, l'Issefjord et le Categat. Cette contrée ressemble parfaitement à un parc anglais.

Fridrichswerk, grande fonderie de canons, et fabrique de poudre qui a été créée par le riche et patriotique norwégien feu M. Classen. Elle fournit aux besoins de l'armée danoise. D'après le nombre des bâtimens, on croit arriver dans une ville florissante, aussi 70 vaisseaux sont annuellement occupés aux exportations et importations de cette manufacture.

Roskilde est à présent tout-à-fait déchue de sa grandeur ancienne. C'était la capitale de la Sélande, et les rois de Danemarck y ont résidé; aujourd'hui ce n'est qu'après leur mort qu'ils vont y demeurer. Quelques-uns de leurs sarcophages sont magnifiques.

Sorœ, dans l'intérieur de la Sélande. Cette ville, dont le site est on ne peut plus agréable, possède une académie ou école pour les nobles, qui a subi plusieurs changemens, et qui ne subsiste aujourd'hui que par les grands biens-fonds qui lui furent

légués par le célèbre Holberg, le Plaute du Danemarck. Le nombre des professeurs surpasse celui des étudians : ce n'est pas la faute des professeurs. Sorœ en a eu des excellens dans plusieurs genres ; mais l'ancienneté et les prérogatives de l'université de Copenhague ont fait que personne ne pense à l'académie de Sorœ. On attend en conséquence de la voir bientôt ou supprimée ou réorganisée sur un autre pied.

Kjoge, sur une baie de la Baltique, où l'amiral Nils-Juul, en 1677, battit une flotte suédoise, très-supérieure en nombre. *Wordingborg*, dans un site superbe ; *Kallundborg*, avec un bon port ; *Korsœr*, où l'on passe le grand Belt, et dont le château est fortifié, et beaucoup d'autres villes de Sélande ne peuvent point ici être décrites plus spécialement.

Jægerspris, château du prince héréditaire, frère du roi, est sur-tout remarquable par son parc, orné des monumens de tous les grands hommes du Danemarck et de la Norwège.

Kiong, village avec une très-grande manufacture de linge damassé.

Walloe et *Wemmeltofl*, riches couvens de demoiselles nobles.

La montagne dite *Stevensklint* se fait apercevoir assez loin dans la mer. Elle est composée de couches alternatives de craie et de pierre à fusil : de son milieu sort une source d'eau très-bonne.

Dans la fertile île de Mœn il n'y a que la petite ville de *Stége*. Les montagnes de craie dont cette île est composée, offrent, par leurs grandes masses nues et singulières, entremêlées de verdure et d'arbres, un spectacle très-pittoresque ; mais il faut les voir à quelque distance dans la mer. Le rocher le plus éminent a le nom et la forme d'un antique siége royal.

L'île de Bornholm, isolée au milieu de la mer, a une physionomie tout-à-fait particulière. La nature y déploie plus de force, de grandeur et de variété que dans les îles Danoises. En même-tems le climat y est moins humide et moins variable ; les côtes, presqu'inaccessibles, et le caractère guerrier des habitans ont préservé cette île du joug suédois, à l'époque malheureuse où le Danemarck fut obli-

gé de céder les provinces de Scanie, Blékingue et Hallande. Les Bornholmiens chassèrent eux-mêmes la garnison suédoise ; ils forment encore aujourd'hui un *corps de milice* à part ; tous les hommes, capables de porter les armes, sont enrôlés dans cette garde nationale. Parmi les villes de cette île, *Ronne* est la plus considérable ; elle a un port fortifié pour les petits vaisseaux.

Les rochers appelés *Ertholmer*, à trois lieues de Bornholm, vers l'Est, forment deux ports sûrs et profonds. Le fort principal se nomme Christiansoe ; on y renferme quelquefois des criminels d'Etat. Ce point, le plus oriental du Danemarck, est très-important sous les rapports militaires ; c'est un poste avancé dans la Baltique, et lorsque la garnison a des vivres, il est presqu'imprenable.

Retournons vers l'île agréable de Falster, où nous voyons la ville assez florissante de *Nykiobing*, et l'école d'économie rurale, fondée dans la grande terre de Corselitz, par le patriote Classen. (*Voyez* Fridrichswerk, plus haut).

Falster est surnommé le verger de Danemarck, et il n'y a pas de vue plus riante que celle dont on jouit en passant entre cette ville et la Sélande ; mais les vaisseaux évitent ordinairement d'entrer dans ce labyrinthe des îlots.

Laland, moins variée et moins salubre que Falster, approche, pour la fertilité, de ces fameuses Marschlandes du Sleswick.

Naskow en est la capitale ; elle était autrefois fortifiée. Son port est assez bon.

Rodbye, bourg qui fleurit par son commerce et par le passage établi entre Femern et Laland.

L'île de Laland est ornée d'un bon nombre de châteaux seigneuriaux, parmi lesquels il y en a de très-beaux.

Langeland n'a que la ville médiocre de *Rudkiobing*. Cette île est très-fertile, agréable et salubre.

L'île de Torsinge a un joli château nommé Waldemarslot.

La Fionie ou Fyhn est, à peu d'exceptions près, une des îles les plus fertiles et le mieux cultivées. La partie septentrionale par où passe la grande route, est une plaine assez

monotone; mais vers le Sud-Est, des forêts, des lacs, des villages rians, des châteaux nombreux et magnifiques, charment les regards du voyageur, qui a le loisir d'y faire une excursion.

Odensée, autrefois *Othins-Fy*, le domaine d'Odin, capitale de l'île, et une des plus jolies villes du Danemarck. Elle peut avoir 7,000 habitans. Son commerce deviendra florissant lorsque le canal par lequel la ville communiquera avec la mer, sera achevé. On fait ici des gants renommés. Le Gymnase ou collége est très-estimé, et en général il y a peu de villes provinciales en Danemarck qui égalent Odensée en lumières et en goût pour les lettres.

Nyborg, forteresse et jolie petite ville, où l'on passe le grand Belt.

Assens, où se fait le trajet pour le *Sleswick*, et *Middelfarth*, où l'on passe en Jutland, sont situés sur le petit Belt, qui est plus profond que le grand; mais les courans et les bas-fonds rendent dans l'un et l'autre Belt la route des vaisseaux si tortueuse et si difficile, que l'on ne voit passer que très-peu de grands bâtimens. Cependant les Flensbourgeois et les Lubecquois préfèrent cette route à cause de sa proximité.

L'île de Samsœ est sans ville, quoiqu'il ait un bon port. Les paysans sont riches et ont même des bâtimens avec lesquels ils exportent les denrées de leur île.

Nous avons achevé notre tournée autour des îles Danoises de la Baltique, nous allons maintenant passer sur la presqu'île.

Villes, forteresses, chateaux et autres objets de topographie spéciale en Jutland. — Le Jutland propre ou septentrional, est la partie la plus négligée du royaume de Danemarck. Cependant les contrées orientales sont assez bien cultivées et peuplées; mais les routes sont par-tout en très-mauvais état, ce qui empêche les villes du Jutland d'atteindre à ce dégré d'activité commerciale, que leur devrait procurer et leur proximité de la grande mer, et leur éloignement de Copenhague, dont la prépondérance écrase les villes des îles. Nous allons passer en revue les plus considérables d'entre elles.

Aalborg, prononcez *Olborg*, (*Albourg* dans quelques Géographies) sur la baie nommée Lymfjord, qui ressemble à un fleuve large et tranquille, forme un bon port. Aalborg est une ville riche et commerçante. Elle exporte sur-tout des harengs et des grains. Quelques manufactures et fabriques y ont eu du succès. On lui donne 7 à 8,000 habitans.

Le *Lymfjord* sépare du reste du Jutland une longue presqu'île qui comprend deux districts fameux, le Wendsyssel à l'Est, et le Thy à l'Ouest. Les bœufs et les chevaux de ces contrées se distinguent par leur grandeur; le fromage de Thy est très-estimé; mais le climat est presque aussi rude que celui de la Norwège, dont ces pays ne sont éloignés que de 20 lieues. Les habitans font un commerce continuel avec les Norwégiens. Comme ils n'ont ni port, ni rade, ils se servent des bâtimens à plate cale, qu'on laisse échouer dans les tems de haute mer; pour les mettre en mer de nouveau, on emploie de grands rouleaux. Cependant un tel vaisseau porte 600 à 800 tonneaux de blé. Les négocians et les navigateurs qui entrent ou sortent de la Baltique, craignent beaucoup ces parages, car les naufrages y sont pour la plupart suivis de la perte totale de la cargaison. Cependant les récits qu'on fait sur la mauvaise conduite des habitans contre les naufragés, sont très-exagérés. L'ordre qui y est établi vaut mieux que celui de beaucoup d'autres pays. D'ailleurs on doit souvent chercher la cause de ces naufrages dans la trop grande avidité des capitaines qui doublent de trop près la côte Jutlandaise pour arriver un peu plutôt au lieu de leur destination.

Skagen ou *Skavn* est un bourg situé sur le promontoire le plus septentrional du Jutland, qu'on nomme Skagens-Horn, c'est-à-dire, la corne de Skagen. Il y a un phare essentiellement nécessaire pour ceux qui entrent ou sortent de la Baltique. Ce phare correspond avec plusieurs autres, parmi lesquels celui de l'île d'Anholt est un des plus remarquables. Cette île, ainsi que celle de Lessœ et quelques îlots, appartient administrativement au Jutland, et comme il n'y a rien de remarquable que les phares, les bancs de sable et les chiens marins, je me contenterai de les avoir nommés.

Randers, au Sud d'Aalborg, sur la rivière de Guden, ville médiocrement grande, mais très-industrieuse et très-

bien policée. Les brasseries d'eau-de-vie et le commerce des grains enrichissent cette ville. Cependant les vaisseaux ne peuvent pas s'approcher plus près de la ville que de trois lieues. Les gants de Randers étaient fameux, mais cette manufacture s'est presque perdue. La pêche du saumon est aussi diminuée. On compte 4,000 habitans.

En pénétrant vers le centre du Jutland, nous voyons l'ancienne ville de *Viborg*, où se tient une grande foire annuelle, qui sert de rendez-vous aux capitalistes-prêteurs, aux spéculateurs et aux oisifs de tout le Jutland. C'est encore à Viborg que le tribunal provincial du Jutland tient ses séances. Au reste, cette ville a très-peu de commerce et d'industrie ; elle est très-grande, mais peu peuplée.

Les colonies qu'on a cherché à établir dans les landes du milieu, n'ont pas réussi. Les paysans allemands qu'on avait fait venir avec beaucoup de frais, étaient de mauvais sujets. D'ailleurs, le plan des établissemens était vicieux ; cette entreprise a coûté 1,350,000 francs ; et une semblable dans le Sleswick, qui fut également infructueuse, coûta le double de cette somme.

Sur la côte orientale, se trouvent *Aarhuus* (prononcez *Or-Hous*), ville assez jolie, avec une belle cathédrale, quelque commerce et un petit port, d'où l'on fait le trajet pour la Sélande.

Horsens, ville la plus florissante du Jutland ; on y fait des chapeaux et des lainages ; le commerce y est actif, quoique les vaisseaux ne puissent pas remonter jusqu'à la ville.

Veyle, petite ville très-jolie, dans une situation romantique.

Frédéricia, ville fortifiée, ou plutôt renfermée dans une vaste enceinte de bastions : Frédéric III qui voulait fonder une grande ville, avait oublié qu'il fallait pour cela un bon port, ce qui manque à cette place. Ainsi, malgré tous les privilèges accordés à cette ville, elle s'est peu accrue. On y trouve aussi des réformés, des catholiques, des juifs, qui tous exercent librement leur culte.

Kolding, ville assez commerçante avec un grand château, dont la situation est superbe. On paye ici un droit de *transit* pour les bœufs du Jutland, ce qui a nui beaucoup au commerce, sans rapporter grand profit au fisc.

Nous remarquons enfin sur la *côte d'Ouest* les places suivantes :

Ringkiobing, ville très-commerçante, située sur un golfe du même nom, dont l'entrée est difficile. De-là on peut se transporter en Hollande en trente heures.

Hierting, port de la ville de Warde, sur un petit golfe nommé *Graadyb*. Le Danemarck pourrait tirer grand parti de ce port, qui est le meilleur et le plus avantageusement situé de toute la côte occidentale du pays.

Ribe, (en Allemand *Ripen*) ville ancienne et autrefois très-considérable; mais la rivière de Nips, qui formait le port de la ville, s'est comblée, de sorte que les vaisseaux ne peuvent plus s'en approcher. La cathédrale est un édifice imposant. L'évêché de Ribe est le plus ancien, non-seulement du Danemarck, mais de tout le Nord Scandinavien.

VILLES, CHATEAUX, FORTERESSES ET AUTRES OBJETS DE TOPOGRAPHIE SPÉCIALE DANS LE DUCHÉ DE SLESWICK. — *Flensborg*, la plus considérable ville du Sleswick, a près de 10,000 habitans; elle fait un commerce d'autant plus lucratif que ses habitans joignent beaucoup d'économie à beaucoup d'activité; leurs vaisseaux vont sur-tout en Norwège avec des blés, et dans la Méditerranée, où leur profit de fret a été très-considérable dans cette guerre. Le golfe de Flensborg forme un port large, profond et sûr. C'est dans ce port que Marguerite, la Sémiramis du Nord, mourut à bord d'un vaisseau. On trouve à Flensborg quelques bonnes manufactures, entr'autres une de canevas. Flensborg est habitée moitié par des Danois, moitié par des Holstenois, et on y entend encore un dialecte du Danois.

En passant la célèbre contrée d'ANGELN, regardée comme la patrie ancienne des Angles, qui donnèrent leur nom à l'Angleterre (1), nous trouvons :

Sleswick, capitale du duché avec le château de Gottorf, où réside le Gouverneur-Général de Sleswick et Holstein. La ville de Sleswick est d'une étendue considérable; elle est très-agréablement située en demi-cercle autour d'un

(1) Il est peu vraisemblable qu'une si petite peuplade ait pu jouer un si grand rôle : d'ailleurs, les historiens disent que les Angles se réunirent avec les Jutes ou Jutlandais et les Saxons, dans la Sélande.

golfe ou large fleuve nommé Slie ou Schley, mais qui n'est pas navigable. On a établi à Sleswick plusieurs bonnes manufactures; on y fait entr'autres de la batiste très-fine. La ville compte 6 à 7,000 habitans.

On trouve encore sur la côte orientale du Sleswick les villes suivantes :

Hadersleben qui se soutient par le passage des voyageurs qui font le trajet pour la Fionie.

Christiansfeld, colonie des frères Moraviens; c'est un joli petit bourg rempli de manufacturiers et d'artisans.

Apenrade, au Nord de Flensborg, et *Eckernforde*, au Sud de Sleswick, villes commerçantes et riches.

Fridrichsort, petite forteresse sur le golfe de Kiel.

Les îles d'*Als*, d'*Aeroe* et de *Femern*, situées dans la Baltique, font partie du duché de Sleswick.

Dans *Als*, on trouve la petite ville commerçante de *Sonderborg* et le château d'*Augustenborg*, avec un joli bourg du même nom. De toutes les îles danoises, Als a peut-être la physionomie la plus riante.

La Sélande danoise n'est ni sur le chemin des Angles ni sur celui des Jutlandais, pour aller en Angleterre. On commence à croire qu'il faut entendre par Angles les Angrivarii ou Angro-Saxons, qui demeuraient près d'Engern, dans le duché de Westphalie. Le dialecte du bas-allemand, qu'on parle dans cette partie de la Westphalie, ressemble plus à l'anglais qu'aucun autre idiome du Nord. Ce peuple était puissant et célèbre; il n'avait qu'à descendre la Lippe et le Rhin pour se trouver dans la Sélande batave, où il a dû rencontrer la flotte jutlandaise. On ne peut nier que cette explication paraît assez naturelle; cependant on peut objecter, comment deux peuples si éloignés l'un de l'autre, que les Jutlandais et les Angro-Saxons, ont-ils pu se concerter pour une telle marche simultanée? la justesse de cette marche paraît être au-dessus des connaissances géographiques de ces siècles. Toutefois M. Weddegen, savant allemand, qui défend cette hypothèse nouvelle, avoue que les Angles du Sleswick ont pu être de l'expédition; pour les Jutlandais, la chose est sûre; la ressemblance des idiomes est frappante. Les paysans de cette province mettent même l'article anglais *a* devant tous les substantifs; et leur *hw* a presque le son du *wh* en anglais.

Aerœ, quoique très-petite, a deux bourgs dont la navigation est considérable. L'île de *Femern* appartient, sous les rapports physiques, au Holstein; mais on la regarde communément comme une dépendance du Sleswick: il y a une ville peu considérable.

Il nous reste à parcourir la partie occidentale du Sleswick, qui consiste pour la plupart en terrains bas, humides et prodigieusement fertiles, nommés *Marsch-Landes*, c'est-à-dire pays marécageux dont j'ai déjà parlé plus haut. Nous y remarquerons entr'autres :

Tondern, ville riche et qui a quelques bonnes manufactures; elle se sert du port de *Hoyer* pour son commerce. C'est dans les environs de cette ville qu'on fait la dentelle de *Tondern*, qui ne le cède pas en finesse à celle de Brabant. Voyez l'article *Manufactures*. — Tondern est encore remarquable par la découverte de deux cornes antiques d'or pur, trouvées dans les environs. On les conserve au musée royal de Copenhague, et les antiquaires se sont donné beaucoup de peine pour en déchiffrer les inscriptions.

Husum, ville située dans un canton extrêmement fertile.

Tonningen, ci-devant place forte, aujourd'hui ville de commerce, près l'embouchure d'Eyder. Cette place est célèbre dans l'histoire. Stenbock, général suédois, avait battu les Danois et les Saxons à Gadebusch dans le Méklembourg; il entre témérairement dans le Holstein, dont le duc lui livre Tonningen. Mais, après s'y être quelque tems maintenu, il fut obligé de se rendre prisonnier avec 11,000 hommes. — La contrée où Tonningen est située, se nomme *Eyderstedt*; elle est renommée pour son fromage, son beurre et sa laine fine.

Fridrichstadt, ville manufacturière et commerçante, où l'on voit des Luthériens, des Arméniens, des Mennonites, des Quakers et des Juifs, vivre en paix ensemble. On y fait des soieries et des lainages.

Les îles appartenantes au duché de Sleswick, dans la mer du Nord, consistent en grande partie en des terrains bas, entourés de digues. Il arrive donc, par fois, que la mer en engloutit quelques-unes.

Nordstrand, par exemple, était une île extrêmement fertile, vis-à-vis la ville de Husum. En 1634, la mer qui en avait déjà absorbé quelques parties, rompit les digues. En moins d'une heure, l'île n'était plus, et 6,408 personnes avaient trouvé la mort dans les vagues, 50,000 pièces de bétail périrent également. La même inondation étendit ses ravages à la contrée d'Eyderstedt; 2,107 hommes, 6,000 bêtes à cornes, et 6,738 moutons et porcs y périrent. Aujourd'hui les digues sont dans un si bon état qu'il n'y a pas beaucoup à craindre; cependant le danger existe toujours.

Les habitans de *Sylt* et de *Fohr* sont des navigateurs exercés et hardis; mais rien n'égale l'intrépidité et l'industrie des *Helgolandiens*. Dix-sept cents hommes n'ont pour patrimoine qu'un rocher et un banc de sable, le tout ne formant pas même une demi-lieue carrée; point de bois, peu de blé et très-peu de fourrage, mais leur industrie suffit à tout. Leur pêche, et le profit qu'ils retirent comme pilotes-côtiers, leur fournit de quoi satisfaire à tous leurs besoins, et même se procurer une sorte d'aisance. *Helgoland* a deux ports; elle est fortifiée par la nature, et pourvue d'une garnison. Elle est située 5 deg., 34 min. long. Est de Paris, et 54 deg. 11 min. 30 sec. lat. boréal. On trouve encore quelques îlots sans digues, où les habitans, exposés à la fureur des vagues, demeurent sur des petites collines élevées. Il paraît que *Tacite* en a eu connaissance, lorsqu'il dit: « *Dubium est, terra sit* » *an maris pars; illic misera gens tumulos obtinet altos,* » *casis ita impositis navigantibus similes* ». Lib. de Germania.

Mais les habitans, n'en déplaise à Tacite, ne doivent pas se croire misérables, puisque, après s'être enrichis dans le service des Hollandais et des Hambourgeois, ils retournent avec empressement dans leurs îles.

VILLES, FORTERESSES, CHATEAUX ET AUTRES OBJETS DE TOPOGRAPHIE SPÉCIALE DANS LE DUCHÉ DE HOLSTEIN. —Dans le HOLSTEIN-PROPRE: *Kiel*, ville de 7,000 habitans, dans une charmante situation. Il y a une université allemande, qui a 200 étudians environ; plusieurs savans ont illustré cette école; la bibliothèque contient 30,000 volumes. Kiel fleurit encore par une foire an-

nuelle, qui s'y tient. On peut s'y embarquer pour Copenhague.

Rendsburg, forteresse principale du Danemarck contre l'Allemagne. C'est-là que le canal holstenois se réunit à l'Eyder; il est long d'environ 8 lieues, et unit la Baltique avec la mer du Nord. Cet ouvrage magnifique a coûté 2,512,432 écus danois, ou environ 11,300,000 f. On commença le travail en 1777, et l'on finit en 1784. Des vaisseaux de 60 à 70 lastes peuvent passer, lorsqu'ils ne sont pas trop larges. Le nombre des bâtimens qui passent, est à-présent d'environ 2,000 par an. Après tout, on a élevé des doutes, si cet ouvrage était vraiment utile à l'état; on a prétendu qu'un bon chemin terrestre aurait coûté moins, et produit plus d'avantages au commerce national. Il est difficile de juger cette question, sans entrer dans un détail trop long.

Izehoe, bonne ville sur le Stoër qui porte de petits bâtimens.

La Dytmarsche, pays qui conserve en partie ses anciennes mœurs et privilèges, n'a point de villes; mais les bourgs et même les villages font la navigation et le commerce. Il y a des villages qui ont leur cabinet de lecture où l'on trouve tous les journaux connus de l'Allemagne.

Dans la Stormarie, nous voyons:

Gluckstadt, place très-forte, qu'on peut inonder. C'est le siège du gouvernement spécial du Holstein, qui consiste en une chancellerie provinciale et quelques autres collèges, c'est-à-dire, administrations. Gluckstadt envoie quelques vaisseaux à la pêche des baleines. Cette ville manque d'eau potable, et le climat en est mal-sain.

Wandsbeck, joli bourg avec quelques manufactures, un château et un parc.

La Wagrie, pays élevé, entrecoupé de bois et de lacs, a les endroits suivans:

Oldeslohe, petite ville avec la seule saline du Danemark et du Holstein.

Plœn, dans un site très-romantique.

Preetz, couvent des demoiselles nobles ; les domaines de ce couvent qui est commun à la noblesse de Sleswick et de Holstein, ont été évalués à 4 ou 5 millions de France.

Dans la seigneurie de PINNENBERG, nous devons remarquer :

Altona, qui, après Copenhague, est la ville la plus commerçante et la plus peuplée des états danois. Elle est bien bâtie, les rues sont régulières, et la situation aussi agréable que salubre. Les manufactures de soie, les raffineries de sucre, les fabriques de tabac, les tanneries et autres branches d'industrie y fleurissent.

On y construit des vaisseaux. Les Altonais naviguent par toute l'Europe, au Groenland et aux Indes-Occidentales. La Banque de Sleswick-Holstein et la Monnaie qui y est réunie, se trouvent-là. Le gymnase académique et le théâtre d'anatomie méritent l'attention. Toutes les religions et toutes les langues sont admises dans cette ville, qui, d'ailleurs, jouit de grandes immunités. On y compte 24,000 âmes, dont les juifs font un dixième. Cette ville a été fondée dans l'intention d'attirer sur le territoire danois une partie du commerce des Hambourgeois ; elle n'est éloignée de Hambourg que d'un demi-quart de lieue. La situation d'Altona est à la fois plus agréable et plus salubre que celle de Hambourg, mais elle manque d'un bon port.

Description physique et topographique de la Norwège, de la Laponie danoise, des îles de Féroer et de l'Islande, ainsi que du Groenland.

Nous avons commencé par distinguer les pays du roi de Danemarck en deux classes, dont l'une comprenait les provinces qui, ayant assez d'agriculture pour se nourrir elles-mêmes et tout l'Etat, forment le noyau de la monarchie ; l'autre renfermait les pays qui, sur-tout à cause de leur peu de population, peuvent être regardés comme des colonies. Mais, comme la Norwège est très-riche en productions naturelles, et contient des villes considéra-

bles, j'en diviserai la description en trois articles Les quatre autres pays nommés, seront chacun l'objet d'un article particulier.

Situation, Etendue, Climat, Terrain et Sol de la Norwège. — Quoique la Laponie fasse partie du royaume de la Norwège, nous ne considérerons ici que la Norwège propre. Elle commence à 57 deg. 48 min., et finit à environ 70 deg. 30 min., si l'on n'y compte pas la Laponie ; mais, ce district y compris, la Norwège s'étend jusques à 71 deg. 45 min., ce qui est en même tems la latitude la plus boréale de l'Europe. On lui donne, quoiqu'avec incertitude, 22 deg. — 50 deg. lat. Est de Ferro, pour longitude ; mais il est sûr qu'on y comprend alors quelques districts de la Laponie russe, auxquels la couronne de Norwège a des prétentions.

On ne connaît pas avec certitude l'aréal de ce vaste pays ; mais il paraît qu'on peut, sans exagération, lui donner 12 à 13,000 lieues carrées.

La population est dans une disproportion extrême avec la surface. Elle montait, en 1796, à 897,000 ames, ce qui ne donne que 70 à 80 par lieue carrée ; mais il faut observer que les habitans sont très-inégalement dispersés sur la surface du pays. Dans la partie méridionale et dans les vallées fertiles, on en trouve 2 à 300 par lieue carrée, tandis que dans les hautes montagnes et les districts au-dessus de Trondhjem, appelés Nordland, la proportion ordinaire est de 8 à 9 hommes par lieue.

Le climat de la Norwège n'est pas, dans toutes ses parties, également rude et froid. Vers l'Est et dans l'intérieur, le froid a la plus grande extension et durée ; en revanche, l'air y est toujours serein et les saisons très-constantes. Les belles et longues gelées de l'hiver facilitent les transports et ouvrent aux habitans une source de plaisirs peu ou mal connue dans des climats plus doux. Le printemps, en amenant des débâcles très-subites, ne se fait presque connaître que par ses ravages ; mais les longs jours de l'été, qui sont à Bergen de dix-neuf heures, et vers Trondhjem de trois semaines, font mûrir les blés et les fruits avec une rapidité étonnante ; quelquefois même la chaleur devient excessive et nuisible, sur-tout lors-

qu'elle est suivie de nuits froides. Les jours de l'hiver ne sont pas si courts et si obscurs qu'on pourrait le croire. Le reflet des montagnes, l'éclat de la neige et plus encore l'aurore boréale, donnent, même lorsque le soleil ne se lève pas sur l'horizon, une lumière assez forte pour qu'on puisse faire le gros travail; mais lorsque le ciel se couvre de nuages ou de brouillards, les ténèbres égalent celles de la nuit.

L'aurore boréale ne paraît, dans aucun pays, d'une manière si brillante. Les orages sont rares en Norwège, et l'air a très-peu d'électricité.

Ce climat est extrêmement salubre. Il y a un district nommé Vœrdalen, peuplé de 3,360 individus, et dans les dix dernières années, la mortalité n'a été que de 1 à 74, à l'exception de deux années d'épidémie, où elle fut de 1 à 61.

Si nous nous tournons vers les côtes maritimes, sur-tout celles d'Ouest, la scène change absolument. Des brouillards, des pluies, des tempêtes, enfin, le climat dont nous voyons une peinture dans les chants d'Ossian. Les golfes nombreux dont cette côte est entrecoupée, ne gèlent jamais. Le froid ne se fait sentir qu'avec les vents d'Est ou de Nord, qui apportent l'air froid du Nord.

Pour se former une juste idée de la conformation du terrain de la Norwège, il faut se placer à Rœraas, au Sud de Trondhjem. C'est ici que, sur un rayon de 20 lieues, on trouve les plus hautes montagnes de la presqu'île Scandinavienne. On peut regarder les montagnes de Selbo et de Dovre, comme le centre d'où partent les chaînes des montagnes qui parcourent toute la Suède et la Norwège; mais nous ne parlerons ici que de trois chaînes qui regardent ce dernier pays. Celle du Sud entre bientôt dans la Suède, mais une branche moins élevée s'en détache et continue de faire la séparation des deux royaumes; elle ne finit que vers Gothenbourg dans la Suède. La chaîne du Nord règne sans interruption jusqu'aux extrémités de la Laponie, mais elle s'abaisse à mesure qu'elle approche du pôle. On donne ordinairement à ces deux chaînes, mais plus spécialement à celle du Nord, le nom de Kœlen, c'est-à-dire, la cale; car, dans le fait, en comparant la Scandinavie à un bateau renversé, ces montagnes représentent la cale. Une telle image devait se présenter naturellement à un peuple

peuple pêcheur et navigateur. Il est probable que c'est le mont Sevo des anciens; la partie méridionale en conserve encore un nom semblable.

La troisième chaîne des montagnes se prolonge vers l'Ouest et le Sud. Sa branche principale, à laquelle on donne les dénominations de Fillefjeld, Langefjeld et autres, partage la Norwège en septentrionale et méridionale ; ses diverses branches forment les promontoires et les presqu'îles de la côte occidentale, et finit par les promontoires de Lindes-Nes ou le Naze au Sud, et celui de Stat à l'Ouest.

On croit que les montagnes les plus hautes, dans la Norwège, ne surpassent pas de 6,000 à 7,000 pieds la surface de la mer.

Les fleuves de la Norwège ne sont presque tous que des torrens rapides qui se précipitent de cascade en cascade, ce qui convient infiniment mieux aux peintres et aux poëtes, qu'aux négocians et aux cultivateurs. Glommen, Drammen, Nid et quelques autres, sont assez grands. Il serait superflu de décrire les ravages que font quelquefois ces fleuves impétueux; c'est absolument la même chose dans tous les pays montagneux.

Les bassins, formés par les montagnes, sont remplis de lacs, parmi lesquels il y en a de très-considérables, comme, par exemple, ceux de Miœs, de Sperdillen, d'Oye, de Fæmund et autres.

Quoique la première vue de la Norwège justifie l'idée générale qui classe ce pays avec le Spitsberg, il est néanmoins vrai que l'intérieur offre très-souvent toutes les beautés mélancoliques et sublimes de la nature sauvage. Dans les endroits où l'industrie humaine a étalé ses ouvrages, la Norwège présente même des vues riantes, ou du moins agréables. Les Alpes ne seraient pas le seul point visité par les hommes amis de la nature, si les peuples du Midi pouvaient revenir de leurs préventions contre le Nord.

Productions des trois règnes. — Le cuivre, dont les principales mines sont aux environs de Trondhjem, à Ræraas, à Meldal, à Quikne et à Selboe, surpasse en bonté tous les cuivres connus. On en retire par an depuis 1,000,000 à 1,200,000 livres de brut.

Le fer se trouve dans la partie méridionale : le meilleur vient des environs d'Arendal ; la quantité qu'on extrait annuellement surpasse de dix fois celle du cuivre. On évalue le produit de toutes les mines et forges de la Norwège, à 2 millions de France par an. Le fer norwégien est moins recherché que celui de la Suède.

La Norwège n'a qu'une seule mine d'argent en activité : c'est celle de Kongsberg. Cette mine a donné de très-grands morceaux d'argent pur ; on en conserve au Musée royal de Copenhague un morceau qui pèse 560 livres ; elle est exploitée pour le compte du roi, tandis que les autres le sont pour celui des particuliers. Les dépenses ont le plus souvent surpassé le produit de la mine : on continue cependant les travaux, parce qu'ils font vivre plusieurs milliers d'ouvriers. Il est d'ailleurs prouvé que les pertes essuyées sont, en grande partie, dues à l'ignorance ou à la mauvaise foi des administrateurs. Depuis une vingtaine d'années, un meilleur ordre a été établi, et l'on espère d'en voir bientôt les fruits. En général, on doit déplorer que les Dano-Norwégiens aient si long-tems tardé à profiter des lumières de leurs voisins, les Suédois, sur toutes les branches de la métallurgie.

Le plomb de la Norwège est en petite quantité, et trop dur.

La mine d'or d'Edswold n'est d'aucune valeur.

On trouve du cobalt, de l'arsenic et de la plombagine en plusieurs endroits.

Les marbres de la Norwège sont en grande abondance ; il y en a qui ne cèdent en aucune qualité à ceux d'Italie. On y trouve aussi de l'albâtre, de la pierre de touche, de l'anianthe, des asbestes, de l'ardoise, une pierre à chaux qui a presque la dureté du marbre, plusieurs sortes de talc, dont on fait des vases et des poëles ; des cristaux, des grenats, des améthystes, des calcédoines, une espèce de *petrosilex semi-pellucidus*, qui ressemble au jaspe ; du quartz, mais très-rarement des pierres à fusil.

On n'a découvert jusqu'ici qu'une seule source d'eau minérale.

La Norwège ne produit que peu de sel. C'est à Walloc,

près Tonsberg, que se trouve la seule saline considérable : elle produit, par an, 20,000 tonneaux. On trouve un peu de sel dans les fentes des rochers. Les îles qui bordent les côtes abondent en tourbe ; mais on n'a pas encore découvert du charbon de terre, quoiqu'il y ait lieu de croire que les montagnes doivent en receler quelques dépôts.

Le règne végétal a ici plus de richesses que d'agrémens. Le triste pin, le sapin et autres arbres de cette classe couvrent les montagnes de la Norwège. Cependant le chêne, l'aune et le tilleul viennent encore au Sud des montagnes ; on rencontre par-tout le bouleau dont on tire, par incision, un suc aigrelet et mousseux, ressemblant au vin. L'exportation immense et la consommation des mines, menacent cependant d'épuiser un jour les forêts de la Norwège, si l'on ne prend pas des précautions, en établissant une meilleure police économique. Parmi les bois que produit le pays, nous remarquons l'ébène et le *benved*, une espèce de *ligustrum* d'une très-belle couleur jaunâtre et d'une dureté extrême.

On trouve en Norwège un grand nombre d'arbustes dont les productions sont utiles. Les framboises, les groseilles, les moltebær, (*rubus chameamorus*), les tyttebær, (*vaccinium vitis idæa*), les teyebær, (*uvæ Norweg.*), les tranebær, (*myrtillus repens*), et une infinité d'autres baies, en partie peu connues hors ce pays, viennent dans une telle abondance, qu'on pourrait en former une branche d'exportation considérable ; mais les Norwégiens ignorent ou négligent les moyens de préparer ces fruits.

Les pommes et poires, les prunes et cerises viennent très-bien en plusieurs endroits, sur-tout dans le diocèse de Bergen. On voit même dans les jardins de quelques particuliers, l'abricot et le melon ; mais, en général, le jardinage ne s'est répandu que depuis peu parmi les paysans.

Le houblon, le lin, le chanvre sont plus généralement cultivés qu'en Danemarck.

Le lichen *islandicus* et autres espèces de lichens propres à la nourriture ou à la teinture, ainsi que les nombreuses plantes médicinales, sur-tout anti-scorbutiques, ajoutent encore aux richesses végétales de la Norwège.

Mais toute cette variété de productions, intéressante pour le naturaliste, ne peut pas, aux yeux de l'économe politique, balancer le manque des blés. L'agriculture ne sera jamais assez considérable en Norwège, pour nourrir une grande population: elle ne suffit pas même au petit nombre d'habitans qu'offre le pays aujourd'hui. On présume que la centième partie seulement du terrain est employée à cette culture: il y en a peut-être le double ou triple qui pourrait y servir; mais c'est sur-tout l'inégalité de la surface qui oppose les plus grands obstacles aux travaux du cultivateur. Les terrains bas sont à chaque moment exposés à être noyés, ceux du haut sont brûlés par la chaleur du soleil, doublée par la réflexion des rochers. L'avoine est de toutes les sortes, celle qu'on cultive le plus; après elle, c'est l'orge: cependant les autres blés viennent aussi, mais en petite quantité.

Les chevaux de Norwège sont petits et vifs; ils ont le pied très-sûr; on s'en sert le plus souvent à porter des fardeaux.

Le bétail à corne devient extrêmement gras dans les îles qui bordent la Norwège; on l'y laisse errer sans inspection, et souvent les bœufs deviennent tellement sauvages, qu'on est obligé de les tuer à coups de fusil; mais il y a aussi dans l'intérieur, des pâturages excellens dans les vallées les plus hautes. On y envoie des bergers ou plus souvent des bergères qui restent tout l'été avec le troupeau. Les viandes et les fromages sont, en beaucoup d'endroits, une branche importante de l'exportation.

On a plus de chèvres que de moutons: les porcs ne sont pas très-communs.

La Norwège est le pays où l'on trouve la plus grande variété d'oiseaux de toute espèce. Les faucons font leurs nids sur les roches; ils volent quelquefois ensemble, en si grand nombre, qu'ils obscurcissent le jour; le bruit de leurs ailes ressemble à celui de la tempête; ils sont généralement de la taille d'un gros canard; ils sont comme lui aquatiques, et leur chair est beaucoup plus estimée. On compte, en Norwège, trente sortes de grives. Il y a

une grande quantité de pigeons de différentes espèces, et de très-beaux canards sauvages. Le coq sauvage est d'une couleur noire ou gris-foncé; ses yeux ressemblent à ceux du faisan; c'est, dit-on, le plus gros de tous les oiseaux dont l'homme puisse se nourrir. La Norwège produit des aigles de deux espèces, celui de terre et celui de mer. Les premiers sont si forts, qu'on en a vu enlever un enfant de deux ans. L'aigle de mer est plus gros que l'autre; il se nourrit d'animaux aquatiques: on en a vu se précipiter sur de gros poissons, avec tant d'impétuosité, que n'en pouvant plus débarrasser leurs serres, ils ont été entraînés dans la mer, et submergés.

Rien de plus périlleux que les différentes manières dont les oiseleurs Norwégiens grimpent sur les rochers escarpés, au-dessus des nuages, pour atteindre leur proie dans les fentes et les cavernes où ils font leurs nids.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les fleuves de la Norwège. Les espèces les plus communes sont les cabiliauds, les morues, les turbots, les plies et les harengs. On peut considérer la Mer-Glaciale comme la patrie des harengs. Des essaims innombrables de cette espèce sortent de dessous les glaces du pôle arctique; et à la latitude de l'Islande, ils forment trois divisions ou trois corps, dont un fournit les îles et les côtes occidentales de l'Écosse; un autre dirige sa course vers la partie orientale de la Grande-Bretagne, jusqu'à la Manche; le troisième entre dans la Mer-Baltique, à travers le Sund. C'est en grande partie de ces poissons que la dernière classe du peuple se nourrit. La Norwège exporte pour plus de 6 millions de poisson. En beaucoup d'endroits, c'est la nourriture des habitans, et on donne même au bétail des entrailles de poisson. L'intrépidité des pêcheurs Norwégiens supplée en quelque sorte à leur manque d'intelligence et de bons instrumens; mais elle n'empêche pas les Suédois, les Hollandais et autres nations d'aller, jusques sur les côtes de la Norwège, enlever une partie des richesses qui devraient appartenir exclusivement aux habitans de ce royaume.

Parmi les animaux sauvages, l'ours norwégien est très-renommé. Les paysans lui attribuent la sagesse de deux

hommes et la force de sept: mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit deux sortes d'ours en Norwège ; le plus grand attaque les chevaux, et à leur défaut, les vaches; il est quelquefois dangereux aux hommes. Les paysans mangent en quelques endroits les cuisses de l'ours, qui doivent ressembler aux meilleurs jambons. Une peau d'ours vaut de 30 à 45 francs. Les loups se font quelquefois voir par centaines, et attaquent les chevaux devant la voiture: mais on les effraie en laissant traîner une longue corde après la voiture, ou en allumant du feu. Le lynx cède au loup en grandeur, mais il le surpasse en cruauté. Le glouton, appelé en allemand *vielfras*, et en Suède et Norwège, *jerfvran*, a souvent occupé la plume des voyageurs et des géographes crédules. On a dit que, lorsqu'il avait rempli son ventre, il se pressait entre deux arbres pour se débarrasser; afin de pouvoir recommencer : c'est une fable. L'élan devient de jour en jour plus rare ; mais les renards blancs, rouges et noirs, les écureuils, les hermines, donnent une quantité de peaux plus ou moins précieuses.

Nous parlerons, dans la suite, des rennes et des baleines. Quant aux monstres marins, comme le kraken, l'homme et femme de mer, et autres, dont Guthrie parle, nous pouvons assurer qu'ils n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes.

DIVISIONS, VILLES, FORTERESSES, CHATEAUX ET AUTRES OBJETS DE TOPOGRAPHIE SPÉCIALE DANS LA NORWÈGE. — Quatre grands bailliages composent ce royaume.

Celui d'AGGERSHUUS, (prononcez *Agghershouse*) est situé vers l'Est, et comprend les districts les mieux cultivés et peuplés de tout le pays. Il y a, dans cette province, 5 demi-bailliages, 4 grands districts judiciaires, subsidivisés en 21 petits, (*Laugdomer* et *Sorenskriverier*) 124 paroisses, avec 307 églises, 11 villes et 21 ports privilégiés. L'aréal de ce grand bailliage peut être évalué à 3500 — 3700 lieues carrées, et la population à plus de 400,000 hommes. Nous remarquons :

Christiania, regardée comme capitale de toute la Norwège: c'est la plus jolie ville du pays ; mais en population elle n'occupe que le troisième rang, puisqu'elle ne compte

que 9,000 habitans. Le commerce et quelques manufactures y fleurissent. Il y a une école militaire pour la Norwège. Ce qui reste de la vieille ville d'*Opslo*, fait maintenant partie de Christiania. *Christiania* est située à 8 deg. 35 min. 38 sec. long. Est de Paris, et 59 deg. 6 min. 37 sec. lat. bor.

Aggershuus, château bien fortifié, au-dessus de Christiania. C'est ici que siège le *tribunal supérieur* de la Norwège. Autrefois les vice-rois y résidaient.

Drammen, la place la plus considérable pour l'exportation des poutres et des planches. Ce sont proprement deux villes, chacune sous un magistrat à part; elles s'appellent *Bragnes* et *Stroemsoe*. Mais comme elles ont une douane commune, on les a comprises sous le nom de *Drammen*, qui proprement est celui du fleuve qui les sépare, et sur lequel on apporte les productions de tout le haut pays.

Friderikstadt, principale forteresse de la Norwège; elle a, outre ses propres ouvrages, plusieurs forts extérieurs. Par sa situation, près l'embouchure du *Glommen*, elle a une communication facile avec le Danemarck.

Près de Friderikstadt, on voit la grande cascade de *Sarpen*, dont on entend le bruit à une distance de 6 lieues.

Friderikshall avec sa forteresse Friderikssteen; cette place, qui est comme la sentinelle avancée de la Norwège, a opposé quatre fois la résistance la plus glorieuse aux Suédois. Le fameux Charles XII y trouva la mort en 1718.

Tonsberg, la plus ancienne ville de la Norwège.

Laurwig, capitale d'un comté du même nom, avec un port fortifié, appelé *Stavern*, et à présent *Friderikswern*. Ce port est destiné pour une flotte de galères; mais on prétend que les galères et chebecks sont en très-petit nombre et dans un état médiocre.

Kongsberg, ville de mines; c'est, d'après Bergen, la ville la plus peuplée de la Norwège, puisqu'elle compte 10,000 habitans. On doit remarquer ici le suprême directoire des mines, et un séminaire, qui a pour but de former des hommes habiles en métallurgie.

Parmi les hautes vallées de cette province, celle dite *Gulbrands-Dal* est une des plus remarquables. Le passage de *Breiden* doit être remarqué; ce fut là qu'un corps d'Ecossais, fort de 2,000 hommes, voulant se joindre aux Sué-

dois, fut entièrement massacré par les paysans, qui s'étaient levés en masse. Deux hommes furent épargnés; l'un fut renvoyé en Ecosse pour donner des nouvelles de ses compagnons d'armes; l'autre établit une verrerie dans la Norwège. Ceci se passa en 1612.

Kongsvinger et *Blakier*, deux forteresses limitrophes de la Suède.

Le grand bailliage de CHRISTIANSAND, situé à l'extrémité méridionale, ne comprend que 1,800 lieues carrées, et peut avoir 130,000 habitans. Il y a dans cette province 3 demi-bailliages, 2 grands et 7 petits cantons judiciaires, 55 paroisses, avec 154 églises, 4 villes et 16 ports de péage. On doit remarquer :

Christiansand, ville bien bâtie, avec le port fortifié de *Flekkeroen*, qui est le meilleur de toute la Norwège, et où l'on devrait stationner une partie de la flotte danoise.

Arendal, ville très-commerçante, sur-tout en bois. Les habitans profitent beaucoup par le fret de leurs bâtimens.

Stavanger, ville très-ancienne, et autrefois capitale de cette province.

Lindes-Nes, le promontoire le plus méridional de la Norwège. Les Anglais et Hollandais l'appellent simplement *The Naze* et *Der Veuss*.

Le grand bailliage de BERGEN, (prononcez *Bairghen*) comprend 2 demi-bailliages, 1 canton judiciaire supérieur et 8 inférieurs, 56 paroisses avec 182 églises, une ville et un port d'entrepôt.

Bergen, capitale de cette province et autrefois de toute la Norwège. C'est la ville la plus considérable de tout le royaume. Elle est grande, fortifiée, sur-tout du côté de la mer, et peuplée de 16,000, ou selon d'autres de 22,000 âmes. Le commerce y fleurit. On exporte pour 4 à 5 millions du poisson. Il y a quelques réunions littéraires. Bergen doit en partie son commerce à sa liaison ancienne avec la ligue hanséatique dont elle fut membre; elle conserve encore des relations sur-tout avec Brème.

Le grand bailliage de TRONDHJEM, (en allemand *Dronthem*) offre une étendue de plus de 200 lieues de long sur 10 à 60 de largeur. Mais nous ne parlerons ici que de la partie cultivée et habitée par des Norwégiens, des bail-

liages de Nordland, de Trondhjem et de la moitié de celui de Romsdal. Pour le baillage de *Finmark* ou *la Laponie Danoise*, je renvoie les lecteurs plus bas.

Le grand bailliage de TRONDHJEM, sans la Laponie, contient 86 paroisses avec 216 églises, 2 cantons judiciaires supérieurs et 14 inférieurs, enfin 4 villes. Nous indiquerons ces dernières.

Trondhjem, anciennement appelée *Nidaros*, du fleuve du Nid, qui, après avoir baigné la ville de trois côtés, se jette dans le golfe de Tronde. Cette ville tient un rang distingué parmi celles de la Norwège. Elle fait un commerce très-considérable, sur-tout en cuivre. Son port est excellent, et défendu, ainsi que la ville, de plusieurs forts, parmi lesquels celui de *Munkholm*, situé sur un rocher au milieu du golfe, est fameux parce qu'il sert de prison d'état. Trondhjem a 8,200 habitans; on y trouve une académie ou société royale des sciences, qui a publié des mémoires intéressans sur l'histoire naturelle et les antiquités du Nord.

Roeraas, ville des mines.

Christiansund et *Molde*, ports de commerce.

Les îles de Nordland, parmi lesquelles il y en a de très-considérables en étendue, forment un large golfe, nommé le *West-Fjord*. C'est-là qu'on trouve ce fameux phénomène physique, dont les géographes étrangers ont à l'envi fait les descriptions les plus terribles; je veux parler de ce prétendu gouffre, ou plutôt courant, qu'on nomme le *Malstrom*.

Voici ce que nous apprennent les auteurs nationaux sur la nature de ce phénomène. Entre les îles de *Moskœ* et de *Moskœnes* se trouve un courant, qui, pendant six heures, va du Nord au Sud, et pendant 6 autres heures, du Sud au Nord. Ce mouvement est toujours contemporain avec le flux et reflux de la mer, mais toujours dans une direction opposée. Il est évident qu'il y a une liaison entre ces deux mouvemens. En quoi peut-elle consister? Cela nous paraît facile à deviner. Les eaux de la grande mer se retirant vers le Sud par l'attraction de la lune, celles du golfe *West-Fjord*, doivent, d'après les lois de l'équilibre, s'écouler avec force dans la mer. Cet écoulement occasionne le courant du Sud au Nord. Le retour des eaux de la mer doit avoir l'effet contraire. On m'objectera, sans doute, que le golfe de West-Fjord a

une large communication avec la mer au Sud-Ouest, et que la totalité de ses eaux devrait ainsi suivre le mouvement de la mer. Mais quoique cette objection soit en apparence très-forte, elle ne renverse point mon hypothèse. Les eaux du West-Fjord ne peuvent pas, dans leur totalité, recevoir l'impulsion qui les porterait dans une direction analogue à celle de la mer. Une partie de ces eaux est tellement resserrée entre diverses îles, qu'elle doit nécessairement chercher une issue près Moskœ. Deux circonstances avérées par de nombreux témoins, semblent donner à notre explication un très-haut degré de probabilité. L'impétuosité du courant est inégale; elle est plus grande dans les nouvelles et pleines lunes, et vers les équinoxes qu'en tout autre tems. De même, le courant est dans un état de repos absolu deux fois par jour; il ne remonte que peu à peu à ce degré de fureur, qui le rend impraticable. Pendant son repos, et même jusqu'au demi-flot, les habitans des îles voisines le traversent sans aucun danger pour aller ramener leur bétail de l'île Moskœ. Les pêcheurs même sondent la profondeur des eaux au beau milieu du courant.

Mais, dira-t-on, d'où vient la route demi-circulaire que prend ordinairement ce courant? — Probablement de la conformation des rivages qui l'environnent. On n'a point de cartes parfaitement exactes et authentiques de ces endroits. Ainsi on ne peut s'attendre à une explication entièrement satisfaisante de ce phénomène.

Il paraît que dans certains momens, ce courant acquiert une impétuosité étonnante et terrible. On dit que les vaisseaux et même les baleines se ressentent de sa force attractive à une distance de plusieurs lieues. Les navires coulés à fond par les vagues en fureur, reparaissent, mais brisés en petits morceaux.

On doit espérer qu'un jour quelque savant danois aura le loisir d'observer ce courant d'assez près et pendant un assez long espace de tems, pour éclaircir entièrement ce mystère, dont les géographes-poëtes ont, comme à leur ordinaire, donné des descriptions extravagantes.

Laponie Danoise. — Quoique cette province fasse partie du grand bailliage du Trondhjem, et par conséquent du

royaume de la Norwège, il nous a paru utile de l'en séparer, à cause des différences physiques.

La LAPONIE DANOISE, ou le bailliage de FINMARK, est toute entière située dans la Zone glaciale, au Nord de la Suède, de la Russie et de la Norwège propre. Elle s'étend depuis 15 à 27 deg. lat. Est, et depuis 68 à 71 deg. 12 min. latit. L'aréal n'en est pas connu avec certitude; on l'évalue à 800 lieues carrées, en y faisant soustraction de ce qu'occupent les golfes et lacs. La population est de 7 à 8,000 hommes, dont les sept huitièmes sont des Lapons.

Ce pays ne produit que très-peu de blé. Cependant la partie occidentale est, depuis 1789, partagée en 629 lots de terre, et les jeunes gens qui veulent se marier, sont obligés de prouver qu'ils habitent et cultivent un de ces lots. La présence continuelle du soleil fait mûrir les blés en 60 jours.

Les vallées et les plaines offrent quelques bons pâturages; les habitans ont des bœufs, des vaches, des moutons; mais les chevaux sont presque inconnus. Les rennes forment la plus grande richesse des Lapons montagnards. Les riches en ont des troupeaux de plusieurs milliers. Le Lapon attèle à son traîneau des rennes; il boit leur lait; il mange leur chair; il se vêtit de leur peau; la vessie lui sert de bouteille, et il vend encore leurs cornes, dont on fait usage dans la pharmacie. Ainsi cette espèce de cerfs-nains peut être considérée comme un des animaux les plus utiles à l'homme. En même tems les rennes coûtent peu à nourir. Une mousse, qu'elles trouvent sous la neige, est presque leur seule nourriture; elles ne peuvent pas s'en passer, et voilà la raison pourquoi les rennes, qu'on a essayé de transporter hors de leur pays, sont mortes en peu de tems.

Les Lapons maritimes qu'on appelle Finnes, vivent de la pêche: les lacs et les fleuves sont remplis d'excellens poissons. Le saumon d'Alten et de Tana est le meilleur de tout le Nord; mais rien n'égale l'abondance du poisson de mer. Outre les baleines et les chiens marins, on voit encore les cabiliauds, les morues, les grands turbots et autres espèces, fourmiller sur les côtes de Laponie. Les Russes viennent tous les ans avec 3 à 400 bateaux et enlèvent la meilleure partie de ces richesses. Il est cependant à espérer que le gouvernement Danois parviendra à répandre plus de lumières

parmi les Lapons, et alors ce pays pourra devenir une colonie très-importante. On devrait sur-tout s'appliquer à la pêche des baleines, aucun pays n'ayant une situation si avantageuse pour cette pêche, car non-seulement la Laponie Danoise est voisine des mers où abondent les baleines, mais ses ports sont libres des glaces plusieurs semaines avant ceux de la Russie.

Les Lapons sont petits et difformes ; leur stature ordinaire est de quatre pieds et demi ; ils ont la tête trop grosse pour le corps, les joues creuses et pâles, la bouche large, les cheveux courts, le menton pointu et les yeux très-faibles. Ils sont forts, nerveux, adroits, et souffrent également bien le froid excessif de l'hiver du pôle, et la chaleur suffoquante de leurs huttes. Les Laponnes ne doivent pas être si généralement difformes et dégoûtantes, puisque l'on a vu des Français même aller dans ce pays

« Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes »,

comme Voltaire a dit quelque part ; mais c'est peut-être une licence poétique de ce malin auteur contre le pauvre Maupertuis.

Les Lapons montagnards sont tous des Nomades ; ils demeurent eux et leur bétail sous des tentes, qu'ils emportent sur des traîneaux, lorsque le manque de pâturage ou la saison les force à changer de demeure. Les Lapons maritimes mènent une vie plus régulière et ont moins de superstitions. En général, ce peuple, en apparence si malheureux, est gai, content de son sort, et tellement attaché à sa patrie, qu'il est extrêmement rare de voir un Lapon à Copenhague ou à Stockholm. Leurs réjouissances sont très-bornées et consistent à tirer au but, à jouer aux ballons, etc.

Les femmes Laponnes savent préparer les peaux de rennes et des autres animaux ; elles font aussi une espèce de matelas de laine, et une toile grossière qui sert de doublure à l'habit de peaux que porte le Lapon. Les hommes taillent en bois et en corne des plats, des vases, pour conserver le lait ; des cuillers ; ils commencent même à forger le fer et à moudre leurs grains : en quelques districts, ils construisent des bateaux. C'est aux hommes à faire la cuisine, qui est très-simple ; elle consiste en lait, fromage, poisson séché

avec de l'huile de poisson, et viandes de rennes assaisonnées de diverses sortes de baies sauvages, qui y viennent en très-grande abondance, et dont le goût est très-agréable.

Les Lapons ne sont point de race Gothique. Leur mythologie et leur idiome prouvent qu'ils ont une origine commune avec les Finnois et les Hongrois. Le savant Sainowichs, Hongrois de naissance, l'a prouvé dans une Dissertation latine, imprimée à Copenhague. Il avait suivi l'astronome Hell, qui, en 1769, observa dans la Laponie Danoise, le passage de Vénus devant le Soleil. Il s'était fait entendre des Lapons en parlant Hongrois.

La religion chrétienne est à présent généralement professée par les Lapons Danois. Il y a dans ce pays 9 paroisses avec 21 églises; mais il faut avouer que les Lapons montagnards conservent encore des pratiques superstitieuses.

Il n'y a point de villes dans toute la Laponie. Cependant le gouvernement Danois vient de donner des privilèges considérables à trois ports où l'on veut former des villes de commerce.

La forteresse de *Wardœhuus* est située sur une île à 70 deg. 22 minutes 35 sec. lat. et par conséquent la forteresse la plus septentrionale du monde.

Il nous reste à remarquer que les montagnes de la Laponie renferment du fer, du cuivre et autres minéraux, mais le manque de bois défend tout projet d'exploitation des mines.

Les isles de Feroer. — Ces îles sont situées entre 61 deg. 15 minutes, et 62 degrés 21 minutes lat. bor., et entre les 6°. et 8°. de long. Ouest de Paris. Elles sont au nombre de 17, sans compter les rochers et les îlots inhabités.

L'aréal de ces îles peut être évalué à 110 lieues carrées. La population était, en 1769, de 4773 habitans; elle doit, aujourd'hui, être doublée.

Il est probable que ces îles ont été contiguës, et qu'un tremblement de terre les a séparées. Les rochers sont tous basaltiques; les côtes sont si escarpées que les habitans sont obligés de monter et descendre par le moyen des câbles. La terre fertile qui couvre ces rochers, n'a que 4 à 5 pieds de profondeur.

On ne cultive que de l'orge. L'herbe croît avec une abondance étonnante. Plusieurs sortes de jardinage réussissent parfaitement bien. Les habitans emploient aussi dans leur nourriture, diverses racines anti-scorbutiques que la nature y a semées avec profusion, mais les exhalaisons de la mer empêchent les arbres de croître.

Le climat est aussi tempéré que celui du Danemarck ; les pluies et les brouillards sont fréquens, les gelées courtes, l'air venteux et la chaleur de l'été égale et modérée. On trouve dans ces îles, ainsi que dans l'Islande, une espèce de grandes moules, dont les habitans de Feroer se nourrissent. L'écaille de ces moules donne une chaux si excellente, qu'une église, bâtie par des moines il y a cinq ou six siècles, et cimentée de cette chaux, se conserve encore en partie, quoique les murs soient restés long-temps exposés à toute l'intempérie de l'air. On néglige aujourd'hui de tirer partie de cette écaille.

La pêcherie pourrait être plus importante, si l'on se servait de plus grands bateaux et des filets plus larges. Le gibier y est en abondance ; on recueille de l'édredon. Mais les richesses de ces îles consistent dans le bétail à cornes et à laine.

Les moutons passent l'hiver en plein air. Les bœufs sont petits, mais extrêmement gras.

La fabrication des camisoles, des bonnets et des bas de laine, est très-considérable ; on exporte 110 à 120,000 paires de bas par an.

Thorshavn, dans l'île de *Strœmœ*, est la seule ville de Feroer ; elle a un bon port gardé par quelques batteries.

L'île de *Suderœ* contient une grande mine de charbon de terre. On l'a examinée, et les charbons furent trouvés très-bons pour le chauffage ; on évalua le contenu de la mine à 48 millions de tonneaux. Le gouvernement en fit tirer une quantité considérable de charbons, qu'il offrit, dans la gazette de Copenhague, à un prix très-modéré : mais personne n'en voulut. Les frais de transport, et les dangers de la navigation, empêchèrent les négocians d'y prêter leurs fonds.

Il m'est impossible de quitter le Feroer, sans faire une remarque intéressante pour l'histoire de la géographie.

Les lecteurs ont sans doute entendu parler d'une île située entre l'Europe et l'Amérique, nommée Frislande, et de laquelle on ne savait trop si c'était un pays imaginaire, ou si elle avait été submergée. Plusieurs mappemondes et globes la conservent encore, en la plaçant vers le Groenland. Il est très-probable que cette Frislande ne soit autre chose que le Feroer. Voici les raisons : sur la fameuse *Carta di navegar di Nicolo Antonio Zeno*, qui est conservée à la bibliothèque de Saint-Marc, se trouvent, comme on sait, plusieurs pays de la mer septentrionale, et même une partie de l'Amérique, que le neveu de Zeno prétend avoir été découverte par son oncle, quelque tems avant *Colomb*. Cette assertion a été repoussée comme une imposture par la plupart des savans. Mais supposé même qu'il fût hors de doute que le voyage de Zeno l'aîné n'eût jamais eu lieu que dans son imagination, il faut toujours avouer que Zeno le neveu a eu quelques relations assez détaillées sur le Nord, dont il s'est servi pour composer sa carte ; car les noms, dont cette carte est remplie, offrent très-souvent des caractères frappans de ressemblance avec les véritables dénominations. C'est ainsi qu'on y reconnaît plusieurs points de la Norwège et de l'Islande. Les sept îles, placées à l'Est de l'Islande, ne sont que sept paroisses du district oriental de ce pays, qui, dans le fait, est entrecoupé de larges golfes, ensorte qu'un étranger pouvait facilement le prendre pour un Archipel de plusieurs îles. En examinant le pays, nommé Estland sur la carte de Zeno, on reconnaît divers noms des îles de Shetland, qui furent anciennement appelées Jette-Land (pays des géans), dont on a fait, dans la suite, Hetland et Hitland. Enfin, dans ce qui est désigné sur la carte, sous l'appellation de Frislande, on retrouve les noms des villages et des ports de Feroer. Lorsqu'à cela on ajoute que Feroer, c'est-à-dire, les îles lointaines, furent anciennement nommées Fer-eyar au pluriel, et plus souvent Fer-ey au singulier, ou, par une prosthesis commune dans les langues du Nord, Fer-eys-land: comme on dit, par exemple, Bornholms-land, quoique holm veuille dire île, et semblerait ainsi exclure le mot land, c'est-à-dire, pays. Il paraît que Fris-lande n'est autre chose qu'une prononciation corrompue de Fereysland. On n'a qu'à supposer que l'auteur italien eût reçu les relations d'après lesquelles il composa sa

carte, de l'Angleterre ou de la France. Un autre argument très-pressant vient encore augmenter la probabilité de cette hypothèse. C'est que cette île de Frislande se trouve dans la carte de Zeno, et sur plusieurs anciens globes, au même degré de latitude avec le Feroer, quoique sous des longitudes différentes.

Ces observations sont extraites d'un mémoire sur le vieux Groenland, inséré dans le quatrième tome des *Actes de la Société d'économie de Copenhague*. L'auteur, M. le conseiller H. P. Eggers, avait obtenu d'un savant italien une copie de la carte de Zeno, qu'il a fait graver : un exemplaire de cet ouvrage est à la grande bibliothèque nationale à Paris.

L'Islande. — Cette île, grande et remarquable, est située entre 63 deg. 7 min. 30 secondes, et 66 deg. 44 minutes lat. bor. La longitude de 13 degrés 20 minutes et 29 degrés 20 minutes longitude Ouest qu'on lui donne ordinairement, n'est pas exacte; il y a 4 degrés de trop vers l'Est; mais comme il m'a été impossible d'avoir sous les yeux la carte publiée par Reinicks, à Leipzick, 1800, et insérée dans les Éphémérides géographiques de M. Zach, je ne peux pas indiquer la rectification qui s'y trouve.

L'aréal était autrefois évalué à 8000 lieues carrées; il est réduit, d'après les nouvelles observations, à 4,500 lieues carrées.

La population était, en 1701, de 50,444 âmes; en 1769 elle était diminuée à 46,201. Quoique l'île ait souffert beaucoup à cette dernière époque, on croit que la population n'a pas diminuée.

L'Islande, c'est-à-dire, le pays des glaces, n'est proprement qu'une chaîne de rochers immenses, dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique le feu couve dans leurs flancs. Il est même probable que toute l'île n'est qu'un produit volcanique; et son existence future n'est rien moins que certaine. Ceci ne paraîtra pas outré, lorsqu'on considère que l'île renferme une dixaine de volcans, dont on connaît les éruptions, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée. Le plus fameux, entre ces volcans, est le mont Hecla, situé dans la partie méridionale de l'île, à environ 5 quarts de lieue de la mer. On estime son élévation

à

à 4,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les volcans de Skaptefell se sont fait connaître, en 1783, d'une manière terrible. Le fleuve Skapt-Aa fut entièrement comblé de pierres-ponces et de laves. Une province entière fut changée en un désert couvert de cendres. Les exhalaisons sulfureuses et les nuages brûlans de cendres se répandirent presque sur toute l'île : une épidémie en fut la suite ; treize cents hommes périrent ; la perte en bétail n'a été exactement connue que pour les deux tiers de l'île : on y compta 19,488 chevaux, 6,801 bœufs et vaches, 129,947 moutons.

Mais aucun phénomène ne prouve mieux combien est immense cette masse de matières volcaniques, que l'apparition d'une nouvelle île qui, peu de tems avant l'éruption de 1783, eut lieu au Sud-Ouest de *Reikianess* sous 63 deg. 20 min. lat., et 5 deg. 40 min. long. Ouest. Cette île jeta des flammes et des pierres-ponces. Mais lorsqu'en 1785 on en fit la recherche, elle avait entièrement disparue. Il est probable que cette île n'était qu'une croûte de lave et de pierres-ponces, élevée à la surface de la mer par une éruption sous-marine. Toutefois ce phénomène prouve combien loin s'étend cet abîme brûlant sur lequel l'Islande est suspendue.

Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île. Mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tiédes sortent aussi paisiblement que des sources ordinaires, s'appellent *laugar*, c'est-à-dire, bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes, sont nommées *chaudières*, en irlandais *hverer*. La plus remarquable de ces sources est celle nommée *Geyser*, qui se trouve près de *Skalholt*, au milieu d'une plaine, où il y a environ 40 autres sources moins considérables. Son ouverture est du diamètre de 19 pieds, et le bassin dans lequel elle se répand, en a 39. L'archevêque de *Troil* l'a vu s'élever à 88 pieds, le docteur *Lind* à 92 ; mais quelques autres voyageurs ont prétendu qu'elle atteignit à une hauteur de 60 toises ; ce qui nous paraît exagéré. Les Islandais tirent quelque parti de ces sources ; ils y font cuire leurs légumes, viandes, œufs et autres nourritures ; mais il faut avoir soin de couvrir le pot suspendu dans ces eaux bouillantes, afin que l'odeur volcanique ne gâte pas les mets. Les habitans y lavent aussi

leur linge, et ils y font courber plusieurs instrumens de bois. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches, qui en boivent, donnent une quantité de lait extraordinaire.

Outre ces magnifiques jets d'eau, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitans appellent sources de *bierre*. Cette dénomination semble démontrer qu'ils n'en ont pas toujours négligé l'usage, comme aujourd'hui.

Une des productions les plus singulières de l'Islande est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrand*, et en latin *bitumen lignum fossile*. On croit que c'est le germe du charbon de terre.

On trouve beaucoup de trap et des basaltes dans l'Islande. Ainsi l'on peut, avec raison, supposer une liaison physique entre ce pays, le Feroer et les îles Britanniques au Sud, et le Groenland au Nord. Les pierres basaltiques de l'Islande forment, comme celles de l'Irlande, des murs immenses, que le peuple regarde comme l'ouvrage des Géans.

Il y a, sans doute, du fer et du cuivre dans les montagnes de cette île; mais le manque presque total de bois empêche d'en tirer aucun parti.

On a du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, plusieurs sortes de bolus, des calcédoines, des onyx, des agates, du jaspe et autres pierres.

On trouve du soufre, tant pur qu'impur. Les mines de Krisevig et de Husavig sont les plus considérables. On a établi une raffinerie de soufre dans le dernier endroit.

L'île ne produit pas de sel; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire est aussi fort que celui de l'Espagne; mais il donne au poisson une teinte bleuâtre.

Le climat est assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable. Le gouvernement se donne beaucoup de peine pour la faire revivre. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de cette île, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années; un froid effroyable

se répand sur toute l'île ; les vents apportent des colonnes entières de particules glacées ; toute la végétation se meurt ; la faim et le désespoir semblent s'asseoir sur ces montagnes qu'échauffent en vain tous les feux des abîmes souterrains.

L'*elymus arenarius*, en islandais *melur*, est une espèce de blé sauvage, qui donne une bonne farine.

Le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens servent à la nourriture, ainsi qu'un grand nombre de racines anti-scorbutiques, et même plusieurs sortes d'herbes marines, entre autres l'*alga saccharifera* et le *fucus foliaceus*. L'Islande produit, comme la Norwège, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent.

Le jardinage est à présent répandu dans tout le pays. Même les choux-fleurs réussissent. La culture des pommes de terre prend. Mais les arbres fruitiers ne veulent point venir.

Il y a eu autrefois de grandes forêts dans l'île. Une mauvaise économie les a presque dévastées. On ne trouve à présent que quelques bouleaux.

Mais le bois, que la terre refuse aux Islandais, leur est amené par la mer. C'est un des phénomènes les plus étonnans dans la nature, que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres, qui vient se jeter sur les côtes septentrionales de l'Islande, sur-tout sur le Cap du Nord et sur celui nommé Langaness. Ce bois arrive sur ces deux points dans une telle abondance, que les habitans en négligent la plus grande partie. Les morceaux qui sont poussés autour de ces deux promontoires vers les autres côtes, fournissent à la construction des bateaux. D'où viennent ces forêts flottantes? Des côtes de la Sibérie, ont répondu quelques auteurs. Mais il est sans doute plus sûr d'attendre des éclaircissemens ultérieurs sur ce mystère.

Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norwège, et on s'en sert de même à porter des fardeaux comme les ânes. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans cornes. Les moutons, au contraire, en ont deux et quelquefois trois ; ils sont très-grands, et leur laine est plus longue et plus fine que celle des moutons danois ordinaires. On prétend que les moutons ont autrefois été jusqu'au

nombre de 500,000. Voici des données plus sûres : l'Islande avait

	En 1703.	1770.	1783.
Bœufs et vaches	38,760.	31,179.	21,457.
Chevaux. . . .	26,730.	32,638.	36,408.
Bêtes à laine. .	278,992.	378,677.	232,731.

La diminution des bêtes à cornes et à laine, depuis 1770 à 1783, provient d'une épizootie terrible, dont on attribue l'origine à quelques moutons anglais, avec lesquels on avait essayé de croiser la race Islandaise. Mais l'affreuse révolution physique de 1783 a détruit presque les deux tiers des animaux de l'île. La perte n'a pas encore été entièrement réparée.

Le gouvernement a fait transporter en Islande des rennes, qui s'y multiplient. Il est remarquable que cet animal n'y était point indigène, quoique la mousse des rennes y vient en abondance.

Les renards d'Islande fournissent de belles pelisses. On vend quelquefois une peau grisâtre, à Copenhague, 40 à 50 fr. C'est le seul quadrupède sauvage de l'Islande. Car les ours, qu'apportent quelquefois les glaces flottantes, sont aussitôt tués par les habitans.

Parmi les oiseaux de l'Islande, l'aigledon (*anas mollissima*) est renommé par son duvet délicat, connu sous le nom d'édredon.

Les faucons de l'Islande étaient autrefois plus recherchés qu'aujourd'hui. Les blancs qui sont rares, valent 90 à 100 francs la pièce. Le roi de Danemarck en fait des présens à quelques cours.

La mer et les rivières offrent aux Islandais des avantages qu'ils négligent trop. Les saumons, truites, brochets et autres excellens poissons dont fourmillent les rivières, vivent et meurent pour la plupart en repos. Les anguilles sont en abondance, mais les habitans n'osent pas en manger. Les harengs environnent les côtes, mais les Islandais ne connaissent, que d'ouï-dire, les filets pour les prendre. Les petites baleines, les veaux et chiens-marins, et les cabilliauds sont les sortes dont on pêche le plus.

L'Islande est divisée en quatre quartiers, nommés d'a-

près les quatre points cardinaux. Ceux du Sud, de l'Est et de l'Ouest, forment le diocèse de Skalholt, qui compte 130 paroisses. Le diocèse de Holum, formé du quartier du Nord, contient 60 paroisses.

Les résidences de ces deux évêques sont en même tems des écoles où l'on étudie la théologie, les langues anciennes et l'histoire, sur-tout celle du Nord. On y trouve aussi des imprimeries.

Il n'y a point de ville ni de village en Islande, les habitations sont éparses dans les campagnes. Le grand-bailli du roi réside à la terre de Bessastader; l'assemblée générale du peuple et le tribunal suprême se tiennent dans la plaine d'Œxeraa. Le gouvernement vient de donner à six ports les privilèges de villes; Reikjavik en doit être la capitale.

Nous réservons le tableau des mœurs, du commerce et de l'industrie des Islandais pour la section troisième.

Le Groenland.— C'est au fond une chose absurde que de mettre dans la géographie de l'Europe, non-seulement l'Islande, mais encore le Groenland qui fait évidemment partie du Nouveau-Monde. Les géographes allemands ont reconnu et changé cette faute : mais, puisque les Français sont accoutumés à voir le Groenland à cette place, nous l'y avons laissé; l'Amérique n'y perd pas grand'chose.

Il reste encore incertain si ce pays tient en Ouest à l'Amérique septentrionale par un isthme comme celui de Panama, ou seulement par une chaîne d'îles comme celle de l'Archipel du Nord. La discussion des raisons pour et contre, nous entraînerait trop loin. Il est sûr que la côte possédée par les Danois, depuis le cap Farewel, 59 deg. lat. 43 long. Ouest jusques à Hornsound, 74 deg. lat. 43 long. Ouest, appartient à l'une et même île ou continent. Dans l'espace de Hornsound au cap Dudley-Diggs, 76 deg. lat. 56 deg. long. Ouest, la possibilité d'une séparation existe déjà, mais c'est depuis ce dernier cap que l'incertitude devient très-grande. Une chaîne de promontoires a bien été reconnue, qui semble lier le Groenland aux pays qui sont autour de la baie d'Hudson. Cependant on n'a pas pu suivre la côte d'assez-près, pour s'assurer si Thomas Smiths Sound ou

Aldermans Jones Sound sont des golfes ou des détroits par lesquels la baie de Baffin communiquerait avec la Mer-Glaciale.

L'étendue du Groenland vers le Nord, n'est pas non plus connue. On a vu des terres jusqu'à 80 deg. de latitude; mais ces terres font-elles partie du Groenland? Toutefois on peut présumer que ce pays touche de très-près au pôle arctique. Les côtes orientales du Groenland peuvent être distinguées en deux parties, l'une en bas de l'Islande, l'autre en haut. Quant à cette dernière partie, aucune bonne carte anglaise, hollandaise ou danoise, ne nous offre que cinq ou six points bien reconnus; il est absolument incertain s'il y a quelque liaison entre ces points et le Groenland. La partie vis-à-vis l'Islande, et jusqu'au cap Farewell, paraît, sur toutes les cartes, chargée de golfes et de villes, on la croirait connue et examinée. Cependant elle ne l'a jamais été; elle ne pourra pas même l'être à cause des glaces qui la rendent inaccessible. D'où sont donc venus tous ces noms de Huidserk, de baie Ollum-Langri, de baie de Herjolf, de l'église de Saint-Oluf, de la ville de Gardi, etc., qu'on voit figurer ici? C'est une hypothèse du savant Islandais, *Thormodus Torfæus*, que les géographes ont pris pour une vérité décidée. Torfæus crut que le vieux Groenland-Oriental devait être à l'Est du cap Farewell; quelque naturelle que paraisse cette opinion, elle est fausse, comme nous le verrons dans la suite. En conséquence Torfæus dessina la côte d'après les anciennes descriptions islandaises, et cette simple supposition se glissa dans les cartes comme une réalité. Il faut effacer toute cette côte imaginaire, et la remplacer par deux ou trois points reconnus par des navigateurs modernes, entre lesquels on peut, sans hésiter, supposer une liaison.

D'après cet exposé des incertitudes qui règnent sur l'étendue du Groenland, on sent combien il serait ridicule de vouloir fixer son aréal, même par approximation.

Nous devons donc nous borner à décrire la partie connue du Groenland qui est occupée par les colonies danoises et par une peuplade d'Esquimaux. Les colonies danoises consistent dans une vingtaine de petits établissemens semés le long des côtes, et divisés en deux inspectorats. Dans celui du Nord,

Upernavick, 72 deg. 30 min. lat., Umanak, 71 deg., Godhavn, sur l'île de Disco, 69 deg. 12 min., Jacobshavn, 68 deg. 50 min., sont les endroits les plus remarquables; Holsteinborg, 67 deg. 10 min., Sukkertoppen, 65 deg. 40 min., Gothaab, la plus ancienne de ces colonies, 64 deg. 10 min., Friderikshaab, 62 deg. 30 min., Julianeshaab, 61 degrés, sont les établissemens les plus considérables dans l'inspectorat du Sud. Les frères Moraviens ont, dans ce dernier district, trois loges, dont une (Lichtenau) est tout près du cap Farewell.

La population de ces colonies, y compris les Groenlandais connus, peut être évaluée à 10,000 âmes.

Les colonies consistent dans quelques maisons pour les négocians et les marins danois, quelques magasins, une église, et les huttes de quelques Groenlandais baptisés.

Il y a quelques terres labourables ; et probablement le blé pourrait venir dans la partie méridionale, si l'on prenait les soins et les précautions nécessaires à sa culture.

Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du Nord ; les parties exposées au Midi, produisent de très-bonnes herbes, des groseilles et autres baies en abondance, et quelques petits arbres.

On cultive les choux et les navets près des colonies danoises.

Le règne animal offre ici de gros lièvres, dont la chair est excellente et qui donnent une bonne fourrure ; des rennes, mais négligées ; des ours blancs, des renards, des grands chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et dont le Groenlandais se sert au lieu de chevaux, et une immense quantité d'oiseaux aquatiques ; les rivières abondent en saumon ; les cabilliauds, les turbots, les harengs, fourmillent dans la mer ; mais le chien-marin est, de tout cela, le plus intéressant pour le Groenlandais ; la chair de cet animal est sa nourriture principale ; la peau lui fournit des vêtemens, et en même-tems il en construit ses bateaux ; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles ; la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif ; le sang même paraît, au Groenlandais, excellent pour faire du bouillon. Le Groenlandais ne comprend point comment on peut vivre sans chiens-marins : c'est pour lui ce que

le banannier est pour l'Indien, et ce que le blé est pour l'Européen.

Les Groenlandais sont une tribu de ce peuple répandu depuis le golfe Saint Laurent jusqu'aux extrémités de la baie de Baffin, et connu sous le nom général des Esquimaux. La ressemblance des idiomes, des mœurs, de l'habillement et de la constitution physique, le met hors de doute. Les Groenlandais sont petits; on en voit très-peu qui aient plus de cinq pieds, et en général, ils ne les ont pas. Leurs cheveux sont longs et noirâtres; mais ils ont rarement de la barbe. Ils ont la poitrine élevée et de larges épaules, particulièrement les femmes, qu'on habitue, dès leur jeunesse, à porter des fardeaux très-pesans. Ils sont lestes, agiles et très-adroits de leurs mains. Ils n'ont pas beaucoup de vivacité; leur humeur est enjouée, sociable; ils ont fort peu d'inquiétude de l'avenir. L'eau est leur boisson ordinaire; ils la conservent dans un vaisseau de cuivre, ou un vase de bois très-artistement fait, orné d'os de poissons et d'anneaux, et muni d'une espèce de cuiller à pot, d'étain. Les hommes travaillent les instrumens nécessaires à la pêche et à la chasse, et préparent les bois pour construire leurs bateaux; les femmes les couvrent de peaux. Les hommes vont à la chasse et à la pêche; mais lorsqu'ils ont conduit leur butin au rivage, ils ne s'en embarrassent plus. Ils croiraient se dégrader s'ils prenaient la peine de tirer le bateau jusqu'à terre. Les femmes servent de bouchers, de cuisiniers, de corroyeurs. Elles préparent les peaux dont elles font des habits, des souliers et des bottines. Elles construisent et réparent les tentes et les maisons, en ce qui concerne la maçonnerie; les hommes fabriquent la charpente. Ils habitent des huttes pendant l'hiver, qui est excessivement rigoureux. Mais dans leurs plus longs jours d'été, la continuité des rayons du soleil rend la chaleur quelquefois insupportable, sur-tout entre les rochers. Cependant un coup de vent du Nord ramène le froid polaire. Les îles et côtes sont couvertes de brouillards froids et humides pendant la plus grande partie de l'été.

La manière de prendre les baleines dans les mers du Groenland, entre les immenses îles de glace qui s'y accumulent depuis des siècles, est une des plus curieuses expéditions dont on puisse se faire une idée. Ces énormes glaçons ont communément une demi-lieue de longueur, et plus de cent pieds

d'épaisseur. Lorsqu'une tempête les agite, ils présentent un spectacle épouvantable. Dans une seule saison, ils ont détruit et brisé treize vaisseaux Danois.

Il y a, dans les mers du Groenland, des baleines de différentes espèces ; les unes sont blanches et les autres noires : les noires ou la grande espèce, sont les plus estimées à raison de leur énorme grosseur, et de la quantité de graisse ou d'huile qu'on en tire. Leur langue a environ 17 pieds de longueur ; elle est renfermée dans de longues bandes que nous nommons baleines, couvertes de poil à-peu-près semblable au crin du cheval. Sur chaque côté de cette langue, il y a 250 bandes de cette baleine. Les os de cet énorme animal sont aussi durs que ceux de nos bêtes à cornes, et ne servent à rien. Elles n'ont point de dents dans la mâchoire : leur longueur est communément de 60 à 80 pieds. Elles sont grosses vers la tête, et diminuent graduellement jusqu'à la queue.

Lorsque les marins aperçoivent une baleine, ils donnent le signal, et chacun s'élance du navire dans son bateau : chaque bateau est monté par 6 ou 8 hommes, et chaque navire a ordinairement 4 ou 5 bateaux.

Lorsqu'ils arrivent à la portée de la baleine, le harponneur lui lance son harpon. L'animal se sentant blessé, se plonge précipitamment, et entraînerait avec lui le bateau, si on n'avait pas soin de lui filer rapidement du câble. Pour éviter que le feu ne prenne au bateau par le frottement violent du câble qu'on file sur son bord, un matelot s'occupe constamment de le mouiller avec une éponge. Lorsque la baleine s'est plongée à la profondeur de quelques centaines de toises, elle est forcée de remonter pour prendre l'air, et il en résulte un bruit que quelques-uns ont comparé à celui du canon. Dès qu'elle reparaît sur la surface de l'eau, on lui lance un second harpon, et l'animal fait de nouveau le plongeon. La seconde fois qu'il revient sur l'eau, on le perce à coups de lances, jusqu'à ce que l'eau qui l'environne soit fortement teinte de son sang. La baleine fait écumer les vagues à force de les battre avec ses nageoires et sa queue. Les bateaux continuent de la suivre jusqu'à ce qu'elle ait totalement perdu ses forces. Lorsqu'elle expire, elle présente le ventre et flotte sur le dos ; alors les marins la tirent à terre, ou jusqu'à leurs navires, s'ils sont trop

éloignés de la côte. Lorsqu'ils ont les ustensiles nécessaires, ils coupent la baleine en morceaux, et font bouillir la graisse pour en tirer l'huile; s'ils ne les ont pas, ils entassent les morceaux dans des tonnes, et les rapportent chez eux. Les vaisseaux qui servent à sa prise, conservent une odeur très-forte dont rien n'approche. Chaque baleine rend de 60 à 100 barils d'huile, et la valeur du baril est de 72 à 96 fr. Quoique les Danois, par leurs possessions en Groenland, soient plus à portée de faire cette pêche qu'aucune autre nation, ils n'en tirent pas un très-grand profit. Les Hollandais avaient pénétré dans ces mers vers les seizième et dix-septième siècles, avant que le Groenland fût de nouveau occupé par les colonies danoises. A présent les Anglais cherchent à s'emparer de cette pêche.

Appendice Historique. — Il nous reste à dire un mot sur les anciennes colonies des Islandais et des Norwégiens dans cette contrée. C'est un point intéressant de l'histoire, car on peut regarder ces colons comme les premiers *détecteurs* connus de l'Amérique. Suivons-les dans leur marche progressive.

Vers 860, le pirate Naddok et quelques autres navigateurs norwégiens et suédois furent jetés sur les côtes de l'Islande. De retour dans la Scandinavie, ils répandirent la nouvelle de leur découverte. Harald Haar-Fager (*Haraldus Pulchricomus*) venait de subjuguer les roitelets de la Norwège, et de réunir tout ce pays sous un seul sceptre. Une telle révolution devait naturellement faire beaucoup de mécontens; la mer leur offrait par-tout une retraite. Les îles de Feroer et de Hitland furent peuplées. Bientôt Ingoulf et Hierleif, deux Norwégiens d'un haut rang, s'établirent en Islande. Ils s'y fixèrent définitivement en 874. Les deux endroits où ils habitèrent portent encore aujourd'hui leurs noms. Ingoulf trouva le pays aride, inculte, désert, et couvert de forêts épaisses. Il aperçut des traces qui lui firent conjecturer que des hommes étaient parvenus jusques-là. Quelques-uns ont cru que les Irlandais ou Écossais ont peuplé cette île avant les Norwégiens. Les chants d'Ossian semblent parler de plusieurs pays lointains auxquels navigaient les héros de Morven; mais on sait les doutes bien fondés qu'on entretient contre l'authenticité de ces poëmes. Environ vers le milieu du dixième siècle, les

Islandais reçurent quelques notions de la religion chrétienne ; mais elle ne fut publiquement reçue qu'en l'année 1000. Le gouvernement des Islandais a été aristocratique pendant environ 378 ans. Ils se rendirent volontairement à Haquin, roi de Norwège, en 1261, et à ses successeurs jusqu'en 1387, qu'ils se soumirent, avec les Norwégiens, au Danemarck, auquel ils appartiennent encore aujourd'hui. La réforme n'y eut lieu qu'en 1551, après bien des troubles.

Environ cent ans après la découverte de l'Islande, Gunbjorn, natif de Norwège, navigua vers l'Ouest ; il découvrit une île qu'il nomma Gunbjornarskjær, c'est-à-dire, rocher de Gunbjorn. Il vit une terre au Nord, mais il ne put y débarquer.

Éric-Rus, fils du Norwégien Torwald, qui s'était réfugié en Islande, eut connaissance de cette découverte ; et comme il s'était attiré en Islande une sentence de bannissement pour trois ans, il résolut d'aller dans le pays que Gunbjorn avait vu. Il sortit, avec quelques amis, en 981 ou 982, du port de Snéefiœll-Ness, sur la côte occidentale de l'Islande. Naviguant à Ut-Sudur, c'est-à-dire, à Sud-Sud-Ouest, ils trouvèrent une haute montagne qu'ils doublèrent. Ils reconnurent ensuite plusieurs golfes et îles, et retournèrent en Islande le troisième été.

N'est-il pas évident que ces navigateurs n'ont pas suivi la côte orientale du Groenland, comme Torfæus s'est imaginé ? Le grand courant polaire qui amoncèle les glaces flottantes sur cette côte, a sans doute eu la même direction en 981 qu'il a en 1801. Ces côtes ont dû être aussi inaccessibles alors qu'elles le sont aujourd'hui.

En conséquence, le promontoire que doubla Eric-Rus, est le cap Farewel ; le groupe des rochers qu'il trouva au Sud du promontoire s'y retrouve encore aujourd'hui. On reconnaît à l'Ouest du cap Farewel les golfes où s'établirent les premiers Norwégiens ; en un mot, le vieux et le nouveau Groenland ne sont qu'un seul et même pays.

Il y eut deux colonies dans le Groenland, une orientale, qui doit avoir été très-florissante, riche en bétail à cornes et à laine, ainsi qu'en rennes, composée d'une ville et de plusieurs couvens et villages ; l'autre était nommée colonie occidentale, et ne jouissait pas d'un état si florissant : ces colo-

nies reconnurent toujours les rois de la Norwège pour leurs souverains.

Rien n'est plus simple que de retrouver la position de ces deux colonies ; celle de l'Orient, à laquelle on a faussement voulu restreindre le nom du vieux Groenland, comprenait les districts méridionaux entre le cap Désolation et le cap Farewell. C'est, à la vérité, un pays susceptible de quelque culture. La colonie occidentale doit avoir été située au Nord du cap Désolation. Ces deux contrées ont entr'elles un district très-montagneux et très-stérile ; ainsi, la division était très-naturelle ; et si l'on demande pourquoi préférèrent les Norwégiens, l'appellation de l'Est et l'Ouest, à celle plus juste de Sud et Nord, nous répondrons, que l'on pourrait donner mille exemples d'une telle inexactitude.

La ruine de ces colonies paraît avoir eu deux causes presque coïncidentes. Une lettre du pape *Nicolaus V* aux évêques de l'Islande, imprimée dans plusieurs recueils historiques Danois et Allemands, nous apprend que le Groenland fut attaqué en 1418 par un peuple barbare qui vint avec une flotte, brûla toutes les maisons et emmena les habitans comme prisonniers.

Quel est ce peuple? Les bons Esquimaux, les natifs de Groenland, sont évidemment étrangers à ces horreurs. Est-ce quelques pirates Irlandais ou Ecossais? On sait que les flottes de ces peuples infestaient les mers dans ces tems. Ou fût-ce une bande de corsaires Saracènes, semblable à celle qui en 1626 pilla l'Islande? Je proposerais une nouvelle hypothèse. Les villes Anséatiques, ces ennemies mortelles du nom Danois, Suédois et Norwégien, étaient presque les seules qui pouvaient connaître l'existence des colonies Norwégiennes en Groenland. Peut-être ces pirates marchands ont-ils étendu leurs projets de conquête ou de destruction jusqu'ici. Beaucoup de difficultés, je le sais, s'élèvent contre cette opinion; mais s'il m'était permis d'entrer dans une discussion détaillée, il serait aisé d'y répondre.

La seconde cause qui paraît avoir effacé le nom Norwégien en Groenland, est cette grande épidémie qui, dans le quatorzième siècle, ravagea tout le Nord : peut-être s'étendit-elle en Groenland. Il est du moins probable que c'est vers cette époque que le commerce et la navigation entre la

Norwège et le Groenland cessèrent. Le dernier évêque fut envoyé en Groenland l'an 1406 et l'on n'entendit plus parler de lui.

Les essais qu'on fit pour découvrir de nouveau ce pays furent long-tems sans succès. En 1576 Martin Frobisher, anglais, prétendit avoir traversé un détroit qui séparait la partie méridionale du Groenland de celle du Nord. Ce détroit n'existe pas, et il paraît que Frobisher s'est trompé sur la longitude ; il a sans doute pris les îles de Cumberland et autres îles voisines pour le Groenland. Le Danois Gottsche Lindewon parvint, en 1605, à la côte occidentale du Groenland ; il n'y trouva que des sauvages. On fit quelque commerce avec eux, et plusieurs fois les Danois visitèrent ce pays, jusques en 1676, où l'on désespéra de retrouver ce Vieux-Groenland que l'imagination peignait sous les couleurs les plus riantes.

Ce ne fut qu'en 1721 que le zèle apostolique d'un prêtre Norwégien, nommé Hans Egede (Jean Eghèdè) fit établir en Groenland une mission chrétienne, dont le résultat le plus utile pour l'état, a été l'encouragement de la pêche des baleines.

En 1788 on crut devoir faire une dernière tentative pour découvrir le prétendu Vieux-Groenland, qu'on chercha toujours sur la côte orientale, d'après la fausse hypothèse de Torfæus. Le lieutenant de vaisseau, Egède, a publié en Danois une relation de ce voyage. Elle met hors de doute que la côte orientale du Groenland est presqu'inaccessible.

La société d'économie à Copenhague, ayant proposé un prix pour la meilleure dissertation sur la véritable position de ce Groenland oriental, H. P. Eggers l'obtint : c'est de sa dissertation que nous avons en partie tiré les notices qu'on vient de lire.

Les découvertes des Norwégiens ne finirent point au Groenland. Il est absolument hors de doute qu'ils ont visité et même habité un pays au Sud-Ouest du Groenland, qu'ils nommèrent Vinland, c'est-à-dire, le beau pays. Torfæus en a traité dans un ouvrage intitulé : *Vinlandia antiqua.* Le célèbre historiographe Danois Suhm, croit que Vinland a été une partie de la Caroline. Il est sûr qu'on trouve dans l'Amérique septentrionale des monumens qui ressemblent parfaitement à ceux qu'ont laissé en Islande les Danois et les Norwégiens. Bar-

ton, natif de l'Amérique, l'assure dans un ouvrage : *Observations on some parte of natural history, to which is prefixed an account of several remarquable vestiges of an ancient date, which have been discovered in différent parts of North-America*, Londres, *in*-8°. sans l'année d'impression ; mais il doit avoir paru en 1787 ou 1788. Ce Barton en tire des conséquences si étendues qu'elles ont étonné ceux mêmes dont elles flattaient la vanité nationale. Mais il paraît hors de doute qu'une colonie des Scandinaviens ait été établie en Amérique trois ou quatre siècles avant la découverte de Colomb.

Il a plu à quelques géographes de faire cadeau au roi de Danemarck de Spitzberg. Ce sont deux ou trois îles, composées de rochers et de glaces, situées entre 8 deg. 40 min. — 22 deg. 40 min. long. Est, et 76 deg. — 81 deg. lat. bor. Elles ont été découvertes, d'après ces géographes, en 1553, par l'anglais W. Houghby. Elles appartiennent donc de tout droit à l'Angleterre : jamais nous ne lui contesterons une si belle colonie. Les Hollandais se sont permis d'y établir quelques cabanes pour les pêcheurs de baleine ; ils y cuirent de l'huile de poisson, et leur colonie en eut le nom expressif de Huérenburg (ville de graisse), mais les baleines, et avec elles les Hollandais ont quitté ces parages. Maintenant les Russes y ont un établissement de pêcheurs.

Puisque nous nous sommes hasardés si loin dans les mers glaciales, nous remarquerons encore que Jens Munk, capitaine Danois, en 1617, a découvert la baie de Baffin, à laquelle il donna le nom de *Mare Christianeum*, d'après Christiern IV, roi de Danemarck. Il visita une partie des côtes, qu'il nomma *Nouveau Danemarck ;* mais il fut mal récompensé de ses peines et souffrances inouies, on négligea ses découvertes, et on ne retrouve ces deux noms que sur peu de cartes.

Origine, langage, mœurs et caractère des peuples qui composent la monarchie Danoise. Etat des sciences, lettres et arts, agriculture, industrie et commerce.

ORIGINE ET LANGUE. — Les peuples soumis au sceptre Danois sont proprement de deux races. Les Danois des îles,

les Jutlandais, les Norwégiens et les Islandais, descendent de la grande nation des Goths qui vint avec Odin peupler et cultiver la Scandinavie, jusqu'alors déserte ou occupée par quelques Lapons nomades et leurs troupeaux. Mais les Frisons dans les îles du Sleswick, les Angles près Flensborg, les Holsatiens appartiennent sans doute à la Germanie. Parlons d'abord de cette minorité.

Les Frisons furent dans les dixième et onzième siècles un peuple très-puissant. On prétend que leur pays a été submergé en grande partie dans l'inondation de 1300. Cette révolution physique fut probablement bornée à un petit nombre d'îles. Leur établissement dans les îles du duché de Sleswick, dans l'Eydersted et quelques autres districts voisins, remonte à une époque beaucoup plus reculée. La langue Frisonne est un de ces anciens idiomes de la Germanie, qui, pour la plupart, furent obligés de céder à la langue Saxonne.

Les Angles habitèrent entre les golfes de Slie et de Flensborg. On sait qu'ils sont venus, dans le premier siècle, de l'Allemagne, et qu'ils quittèrent de nouveau ces contrées dans le cinquième siècle pour secourir les Bretons contre les Pictes. Il doit rester des traces de leur langue; mais nous n'avons pas de notions exactes sur ce point.

Les Holsatiens sont incontestablement Saxons, à l'exception de la Wagrie, où des Vandales et Slaves se sont répandus, et la Dytmarse, qui est habitée par des descendans des Frisons.

Holsatie, veut dire la Saxe boisée; le mot *holz* ayant la signification de *bois*. Les chroniques islandaises appellent ce pays Holsaturland. Holstein n'est qu'une corruption moderne. Stormarn, veut dire le marais, autour du fleuve Stoer. Toutes ces provinces furent souvent comprises sous le nom de Nord-Albingia. L'idiome de Holstein est un dialecte du Bas-Saxon, mêlé avec quelques mots gothiques.

Les Danois, Norwégiens et Suédois parlèrent anciennement une seule langue. On se trompe, en regardant cette langue scandinavienne comme dériyée de l'Allemand. Cette opinion a été répandue en Europe par les Allemands, qui s'obstinent à regarder toutes les nations du Nord comme colonies allemandes. Mais lorsqu'on examine attentivement les cinq langues dominantes du Nord, savoir: le Haut-Allemand,

le Bas-Allemand, (y compris le Hollandais) l'Anglais, le Danois et le Suédois, lorsqu'on considère ce qu'elles ont de commun ou de particulier, on ne peut douter de cette vérité : Qu'il y a eu dans le Nord (avec exclusion de l'Orient-Esclavon et de l'Occident-Celtique) deux langues originaires, le Gothique ou Scandinavien, et le Saxon ou Germanique. Ces deux langues se ressemblent dans un assez grand nombre de racines. Mais elles diffèrent d'une manière frappante dans les parties les plus essentielles de leur grammaire. Les langues gothiques portent l'empreinte d'une culture beaucoup plus ancienne, plus fixe et plus favorable aux belles-lettres, que celle qu'ont reçu les langues germaniques. Dans celles-ci, un substantif ne peut se montrer que sous le cortège d'un ou plusieurs articles; dans la langue des Goths, le substantif n'a besoin que d'une inflexion finale pour être fixé dans un tel ou tel sens. Néanmoins les Germains ont, au moyen de ces articles, quelques cas de plus, que les Goths forment d'une manière plus claire par leurs prépositions. Chez les Germains, les verbes manquent de passif naturel; chez les Goths, comme chez les Latins, une seule lettre ajoutée donne aussitôt au verbe cette forme.

Je ne fatiguerai pas les lecteurs par une discussion grammaticale; elle serait déplacée dans un livre où l'on cherche des résultats. Je me contente d'observer que tout ce que la langue anglaise a de force, de briéveté et de simplicité, elle le doit à l'influence des langues gothiques.

Mais ces langues n'ont point la prononciation heurtée et estropiée de l'Anglais. Les sons tranchans et sifflans qui composent toute l'harmonie de l'Allemand, ces amas muets de consonnes dures qui tuent toute éloquence et toute poésie, sont également étrangers aux langues du Nord Scandinavien.

Il est cependant vrai que le patois des Jutlandais a beaucoup de ressemblance avec l'Anglais. Mais le Danois, comme le parlent les gens bien élevés, est une langue très-harmonieuse, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop douce.

Ce défaut disparaît dans la prononciation plus mâle des Norwégiens, qui se rapproche de celle des Suédois.

La différence, entre les langues Danoise et Suédoise, consiste

consiste pour la plupart dans ce que celle-ci met *a*, où celle-là met *è*; c'est exactement comme avec les dialectes Ionique et Dorique chez les Grecs.

Ce n'est qu'en Islande où l'on retrouve l'ancien langage du Nord dans sa pureté, ou du moins tel qu'il était il y a neuf cents ans. C'est aussi parmi les Islandais qu'ont été conservées les *Sagas*, ou anciennes relations historiques sur le Nord, ainsi que les tables généalogiques qui fixent, en quelque manière, la chronologie scandinave, depuis l'an 60 avant J. C.

Cependant si l'on demande quelle est l'origine du peuple Gothique, de sa langue et de sa religion, il serait impossible de répondre d'une manière absolument satisfaisante, sur-tout dans le cadre étroit d'un seul paragraphe. Sans entrer en discussion sur les trois hypothèses connues sur l'ancienne histoire du Nord, je dirai en peu de mots ce qui m'a paru de plus probable dans les écrits des savans scandinaves.

Ni les Celtes, ni les Esclavons ne sont en parenté avec les Goths. Le savant Mallet avait cru que l'institution des Druides et des Bardes était générale dans toute l'Europe occidentale et septentrionale; mais Anton, qui a écrit en allemand sur l'histoire de sa patrie, prouve que les Germains n'eurent jamais ni des Druides ni des Bardes.

Quant à la Scandinavie, la mythologie et la poésie des Scaldes était toute différente de celle des Bardes; et le Nord n'a jamais connu de gouvernement hiérarchique; les prêtres y ont pu quelquefois usurper le sceptre, mais ils ne réussirent point, comme les Druides, à le fixer dans leurs mains. Il n'y a aucune preuve d'affinité entre les langues celtique et gothique.

Pour les Esclavons, (c'est-à-dire, Russes, Polonais, Bohémiens,) il est vrai que la question n'est pas si aisée à résoudre. Il y a des traits de famille entre l'odinisme et la mythologie sclavonne; il y a même quelques mots qui paraissent communs dans l'une et l'autre langue. Cependant il est hors de doute que le Nord n'a jamais reçu de colonie sclavonne; les langues sont dans le fond absolument différentes, et la ressemblance de quelques dogmes peut venir de l'effet uniforme que firent sur l'esprit de ces deux peuples les scènes de la nature qui les environnaient.

Une tradition générale attribue à un certain Odin les premières institutions sociales de la Scandinavie. Mais quant à sa patrie, on n'a que l'indication vague qu'il est venu d'Asa-Heim ou d'As-Gord. Est-ce l'Asie que signifient ces deux noms? Ou veulent-ils dire la demeure des bons génies? Encore l'époque de son arrivée est si peu connue, qu'on l'a fixée bientôt à l'an 2,500, bientôt à l'an 60 avant J. C.

Nous croyons qu'il faut distinguer l'Odin-Dieu de l'Odin-homme. Le premier a probablement fait partie de la mythologie scandinavienne, depuis l'époque où le Nord eut une organisation civile et religieuse, c'est-à-dire, depuis l'an 500 avant J. C. au moins. On trouve, dans le peu que nous savons sur les Cimbres, des traces évidentes de l'Odinisme. Traçons un tableau rapide de cette religion étonnante, et qui n'a trouvé jusqu'ici aucun juge impartial.

« Un être inconnu anime et soutient cet immense univers. » C'est Alfadur, c'est le père de tout.

» Des dieux bons et mauvais se disputent l'empire changeant des âges et des mondes. Alfadur les surveille en » silence; il connait la borne de leurs forces et le terme de » leur activité.

» Odin, le roi des bons génies, appelle les guerriers, » morts au champ d'honneur, dans son palais d'Asgord, où » le dieu de la poésie, Braga, les reçoit avec l'hymne de la » gloire, pendant que son épouse, Idouna, leur offre les » palmes de l'immortalité. Les belles nymphes des combats, » les Valkyries, leur servent de l'hydromel.

» Frigga, l'épouse d'Odin, récompense les femmes chastes » dans la salle de l'amitié.

» Le charmant Fansal, séjour de la tendre Freya, s'ouvre » pour les victimes de l'amour.

« Chaque classe qui existe dans la société simple de l'âge » héroïque, trouve un patron à Asgord; chaque vertu a sa » divinité. Thor, avec sa massue foudroyante, est le mo- » dèle des guerriers; la douce Siofna inspire aux cœurs cette » sympathie subite, avant-courière de l'amitié ou de l'amour; » Njord ordonne aux forêts de descendre sur l'onde, et aux » vents d'enfler les voiles; Hertha, la nourricière des hu- » mains, se couronne des blonds épis. Là, Uller, plus léger » que le vent, glisse sur la glace que touchent à peine ses

» brillans patins ; ici, la grave Saga réveille la mémoire des » siècles qui ne sont plus.

» Mais il y a des êtres qui sont indignes de voir les demeures » lumineuses d'Asgord. Qu'ils aillent gémir dans le sombre pa- » lais de Hela, dans le pays des brouillards, que traversent les » fleuves pestiférés de la mort. Cependant le noir chef des mau- » vais génies, le terrible Surtur, attend avec impatience l'heure » où les destins lui permettront d'assouvir la haine qu'il a » vouée à Odin et à ses amis. En vain les dieux d'Asgord ont- » ils remporté tant de victoires sur les ennemis du bien ; » l'heure fatale arrive, ce monde va périr. Le loup de la des- » truction a brisé ses chaînes ; le serpent des abîmes vomit » des flots de poison ; les noirs génies de Muspelheim por- » tent la guerre dans le séjour des dieux ; tout s'entre-détruit, » tout se noie dans une mer de sang et de feu.

» C'est alors que la voix créatrice d'Alfadur va rouler en- » core une fois sur l'immensité du chaos. Une nouvelle terre, » des cieux nouveaux existent. Le palais de la Félicité, l'in- » destructible Ghimlé rassemble pour toujours les bons » dieux et les hommes qui en furent l'image ».

Tel est le contenu essentiel de l'ancienne religion des Scandinaves : on croit qu'elle provient de cette source orientale qui nous a donné le christianisme ; mais celui-ci a moins de cohérence, et ses anges et ses diables sont plus monotones que les dieux du Nord. Je ne commettrai pas l'injustice de comparer les idées vagues et sombres de l'athée Ossian avec le système mythologique du Nord Scandinave. Les Grecs seuls peuvent se vanter d'une mythologie plus riche, plus variée, et sur-tout plus humaine ; mais le système grec ne cède-t-il pas à l'odinisme en force et en unité ? Je sais qu'il y a dans l'odinisme quelques fictions barbares et ridicules ; mais il y en a autant dans la mythologie primitive des Grecs : en un mot, il n'a manqué à l'odinisme qu'un Homère.

J'ai dit que l'établissement de cette religion remonte à 500 ans avant Jésus-Christ. J'ajouterai qu'une religion si riche d'imagination, et qui, d'ailleurs, avait un culte régulier et des prêtres, suppose que le Nord-Scandinavien eut de très-bonne heure un degré de civilisation inconnu chez les Germains.

Ce que nous connaissons des mœurs des Scandinaves,

confirme cette opinion. C'étaient des sauvages, soit; mais des sauvages tels qu'Homère nous peint Achille et Hector; même férocité, même grandeur d'âme, peu de distinctions sociales; la valeur, c'est-à-dire la force physique, regardée comme la première des vertus; la fidélité des amis, sans bornes comme la haine des ennemis, voilà les caractères communs de l'âge héroïque de la Grèce et de la Scandinavie. Mais les Scandinaves montraient un mépris stoïque pour la vie, auquel les héros d'Homère ne s'élevèrent jamais. De l'autre côté, les Grecs commencèrent de très-bonne heure à traiter les femmes en esclaves, destinées à être les serviles instrumens de leurs passions, ou à végéter au fond d'un gynecée. Les Scandinaves, au contraire, consacraient aux femmes un respect, une vénération qui approchaient de l'adoration. Le beau sexe, dans l'Europe, doit aux Goths sa liberté, son existence morale.

Je laisse aux Orientalistes à décider si l'on peut, par l'affinité des langues, tracer l'origine des Germains et des Goths jusqu'à la Perse. Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour entrer en discussion sur ce point-là. J'observerai seulement que j'ai été surpris de voir dans un ouvrage anglais, intitulé : *Dissertations on Persian Rhetoric, prosody and rhyme, by Francis Gladwyn, à Calcutta*, 1798, que les Persans modernes, parmi leurs diverses espèces de versifications, en ont une qui ressemble beaucoup à celle des anciens Scaldes du Nord. Un pur hasard n'a pas pu faire naître à la fois, dans deux contrées éloignées, l'idée d'un rhythme si singulier.

Quoi qu'il en soit de la première origine des Goths, il est sûr que, vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, une nouvelle colonie de l'Asie vint s'établir en Scandinavie. Leur chef, un homme extraordinaire, s'annonça comme étant lui-même le roi des bons génies, le puissant Odin; ses compagnons étaient autant de dieux. Il venait entouré de tout le luxe de l'Asie; l'or et l'argent brillaient sur son armure; sa troupe était composée de vaillans guerriers et d'habiles artisans. Une telle apparition dut éblouir un peuple simple. Le hardi aventurier sut s'entendre avec les prêtres et les rois; persuasion, ruses, victoires, tout contribua à lui gagner les peuplades éparses du Nord : il les réunit sous une espèce

de gouvernement monarchico-fédératif, en se réservant le suprême pouvoir. Enfin, il couronna sa grande entreprise par le trait le plus propre à capturer l'imagination de la multitude ; il sut *mourir en dieu.* Dès-lors, plus de doute que ce ne fût le véritable Odin qui avait visité son peuple. On confondit l'homme et le dieu. En les distinguant, nous avons cherché ici à réconcilier la chronologie islandaise qui ne remonte qu'à l'an 60 avant Jésus-Christ, avec cette ancienneté de l'odinisme, qui est prouvée par plusieurs circonstances bien avérées.

Il paraît que les trois peuples principaux du Nord, les Danois, les Suédois et les Norwégiens reçurent de très-bonne heure leur nom distinctif ; nous en parlerons à une autre occasion. Voici l'origine de ces noms, autant que cela nous concerne ici.

Danemarck peut venir de *daun* qui veut dire en bas, et *marck*, champs. Cette étymologie est très-naturelle, lorsqu'on sait que ce nom fut d'abord donné à la Scanie, dont le terrain est plus bas que celui de la Gothie propre. D'autres disent que le roi Dan Mykillati (le Magnifique) donna ce nom à son royaume, après qu'il eut réuni à la Scanie, siège ancien des Danois, les îles Baltiques et la presqu'île Cimbrique.

Sélande, fut anciennement écrit *Sia-lund*, une forêt dans la mer, et *Sia-land*, un pays entouré d'eau.

Fionie, veut dire le joli pays ; *Laland*, le terrain bas, etc.

Jutland, n'est qu'une prononciation corrompue de *Goth-land*, pays de Goths.

Belt, veut dire ceinture, et convenait également aux détroits qui en tirent leurs noms, qu'à la Mer-Baltique.

Nor-rige (Norwège) veut dire le royaume du Nord, parce que le premier siège des Norwégiens fut à Tronhjem, le district le plus septentrional qui fût alors encore habité. D'autres l'expliquent peut-être mieux, en le fesant signifier un pays qui est coupé des *nors*, c'est-à-dire, golfes. Je dirai un mot sur la connaissance qu'avaient les anciens du Nord.

Les Phéniciens seuls ont visité le Nord ; ils y cherchèrent sur-tout de l'ambre : mais leur commerce doit avoir été très-lucratif, puisqu'ils cachèrent soigneusement aux autres nations la route de ce pays. Cependant un négociant de Marseille, Pythéas, trouva moyen de visiter, sur un na-

vire phénicien, une partie du Nord qu'il nomme Thule, et qui paraît avoir été la province de Telle-mark dans la Norwège-Méridionale. Strabon et Pline nous ont conservé quelques fragmens de son voyage. Il raconte que les Thuliens faisaient une boisson forte avec du miel, qu'ils séchaient et battaient leurs blés dans des granges, crainte des pluies et des gelées ; enfin, il paraît avoir été parfaitement bien instruit sur l'état du Nord. On ne peut que plaindre la légèreté avec laquelle Strabon le déclare pour un grand menteur. Ce jugement outré nous a privé de la source la plus précieuse pour les antiquités du Nord.

Tacite, en peignant les mœurs des Germains, jette quelque faible lumière sur le Nord. Son témoignage prouve presqu'incontestablement que les Cimbres ont habité le Jutland, que Ptolomée appelle *Chersonesus Cimbrica*, même après cette grande migration des peuples, dont avec les Teutons, ils furent les chefs.

Les noms de *Baltia* et *Codanonia* paroissent avoir eu une acceptation très-vague : quelquefois on y comprit presque toute la Scandinavie ; d'autrefois, on les restreignait à une seule île, probablement la Selande.

Sinus Codanus doit sans doute signifier le Categat, soit que le nom latin vienne de *co* et *danus*, à côté des Danois, ou de *goth-danus*, nom qui indiquerait à la fois le peuple et la famille dont ce peuple fit partie.

Les *Phundusii*, *Charusii* et autres peuples ne sont pas faciles à retrouver : mais dans les *Dauciones*, on croit reconnaître les Danois, les *Suiones* sont les Suédois, qui s'appellent encore Svear. Il paraît que *Nerigon* et *Bergi* ont quelques rapports avec Norrige et Bergen ; mais la ville de Bergen n'a pas pu être connue des anciens ; par la raison qu'elle n'existait pas encore : d'ailleurs son premier nom fut Biorgvin.

Scandia ou *Scandinavia* enfin comprenait toute la Norwège et la Suède. L'origine de cette dénomination nous montre de quelle manière les anciens ont formé leurs idées géographiques. Quelques Germains ayant connu Skaane, (prononcez Skonè), comme la contrée la plus méridionale de la presqu'île qui était vis-à-vis de leurs côtes, ils ont pris le nom de la province pour celui de tout le pays. De même

Pythéas, en entendant nommer le district où il était débarqué la province de Telle ou Tœlle, créa le pays de Thule, dont les anciens ont tant parlé.

On voit que les idées des anciens, sur le Nord, sont trop vagues et trop bornées pour nous arrêter plus long-tems à les examiner: je n'ajouterai que deux observations. L'Islande ne paraît pas avoir été connue des anciens, et lorsqu'ils parlent des mers immobiles, et des endroits où il n'y a ni terre, ni mer, ni air, mais une substance mêlée de ces trois élémens, il ne faut pas croire qu'ils aient voulu désigner la Mer-Glaciale, mais plutôt qu'ils ont été trompés par la jalousie marchande des Phéniciens.

Mœurs et Caractères des Danois, Norwégiens, Islandais et Holstenois. — Autrefois conquérant insatiable, aujourd'hui brave, mais pacifique; peu entreprenant, mais laborieux et persévérant; modeste et orgueilleux, hospitalier, mais non pas officieux; gai et franc avec ses compatriotes, mais un peu froid et cérémonieux envers les étrangers; aimant ses aises plus que le faste, plus économe qu'industrieux, quelquefois par vanité ou par paresse; imitateur des autres peuples, observateur judicieux, penseur profond, mais lent et minutieux; doué d'une imagination plus forte que riche, constant, romanesque et jaloux dans ses affections, capable d'un grand enthousiasme, mais rarement de ces saillies d'esprit, de ces finesses qui surprennent le succès ou l'admiration; très-attaché à son sol natal et aux intérêts de sa patrie, trop peu soigneux de la gloire nationale, accoutumé au calme de la monarchie, mais ennemi de la servitude et du pouvoir arbitraire; tel est le portrait du Danois.

Ces traits caractérisent en même tems les Norwégiens et les Holstenois, si l'on y ajoute quelques nuances légères, fruits de la différence du climat, du sol et du genre de vie.

Les Norwégiens sont plus prompts à s'enflammer, mais moins persévérans; ils ont une activité très-vive, mais souvent vague; plus hospitaliers, plus francs en apparence que les Danois ils sont quelquefois moins sincères; les impressions de leurs sens étant plus fortes que chez les Danois, ils se laissent plus facilement entraîner par l'appas des plaisirs, quoique, de l'autre côté, ils souffrent l'indigence et la misère

avec une gaieté imperturbable ; leur patriotisme dégénère quelquefois en esprit de province, et prend trop souvent un certain ton de vanité et d'insolence ; en général, les bonnes et les mauvaises qualités sont plus prononcées chez eux ; ils sont restés plus Scandinaves que les Danois, en participant moins que ceux-ci à cette culture universelle qui tend de plus en plus à donner aux nations européennes une physionomie uniforme.

Les Holstenois ont quelques teintes de plus du caractère hollandais, que les autres peuples du Danemarck. Leur industrie, leur économie, leur génie pour le commerce, méritent le plus grand éloge ; on leur reproche d'être durs, intéressés, et arrogans. Ces reproches, cependant, ne peuvent s'adresser qu'à quelques marchands de bœufs qui ne forment pas la nation ; ce sont sans doute quelques individus de ces classes peu cultivées, qui se permettent de mépriser la nation danoise, dont cependant le Holstein a été obligé de reconnaître la domination. Quelques-uns d'entre les bourgeois des villes holstenoises, conservent un ridicule esprit de province, qu'ils appellent patriotisme holstenois, mais qui ne sert qu'à entretenir une désunion très-nuisible entre cette province et le reste de l'Etat.

La noblesse holstenoise montre encore, en partie un orgueil féodal, un mépris pour les roturiers, un esprit de corps, qu'il faut un nouveau Christian IV pour détruire ; cependant elle commence à suivre l'exemple honorable de la noblesse danoise, et de se pénétrer comme celle-ci des idées libérales et généreuses proclamées par le gouvernement. Il y a d'ailleurs toujours eu des exceptions étonnantes, et cette caste nobiliaire a produit des hommes vraiment vénérables, comme les Rantzau, les Rewentlow et autres ; en général, le Holstein a besoin d'être dégermanisé.

Les mœurs de la capitale danoise n'ont ni la platitude grossière de certaines autres villes commerçantes du Nord, ni la politesse soignée dans laquelle Stockholm prétend avoir heureusement imité Versailles. Il faut distinguer à Copenhague la cour et le corps diplomatique de la masse des citoyens riches ou aisés. A la cour, le germanisme a long-tems été tellement dominant, que l'on dédaigna même de parler

danois ; mais les augustes individus qui composent aujourd'hui la famille royale, ont banni loin d'eux cet esprit anti-patriotique ; ils ont adouci la rigueur du cérémonial, et adopté cette noble aisance, qui distingua la cour de France dans les derniers tems ; ensorte qu'il y a aujourd'hui peu de cours plus nationales et plus aimables que celle de Copenhague. Mais comme l'économie la plus sévère préside à toutes les dépenses de l'Etat, on ne voit guères ici cet éclat, cette pompe que les esprits bornés regardent comme nécessaires à l'autorité suprême ; on peut, depuis la destruction du magnifique château de Christiansborg, dire, avec raison, que la cour de Danemarck n'est que la première parmi les bonnes maisons de Copenhague.

La première noblesse, les ministres, ainsi que les ambassadeurs étrangers, se conforment naturellement au goût qui règne à la cour. On a reproché aux hauts cercles de donner au jeu et au dîner une place trop-importante parmi leurs amusemens, ce qui ne prouve pas que l'esprit y est plus rare que dans les cercles du même rang en France ; mais qu'on est plus gêné par l'étiquette et par la pénurie d'amusemens publics.

Depuis quelque tems, les grands négocians et les autres riches de Copenhague s'efforcent d'imiter les Anglais, avec lesquels ils ont plus de liaisons qu'avec les Français, et dont la plate magnificence convient mieux à des hommes absorbés dans les calculs et les projets de gain, que l'élégance parisienne. Ce mal, car c'en est un, ne peut guère être empêché dans les grandes villes commerçantes, et sur-tout maritimes.

La classe moyenne, composée de plusieurs fonctionnaires publics, des officiers, sur-tout de la marine et de l'artillerie, de quelques gens de lettres, est ici, comme par tout, la partie la plus aimable de la nation. Il n'y a, dans tout le Nord, aucune capitale où cette classe ait plus d'instruction et d'honnêteté. Mais la sociabilité domestique est d'abord rétrécie par cette réserve qui fait partie du caractère national, et qui empêche ou du moins rend plus rares ces réunions à la française, sans gêne et sans cérémonie ; ensuite les hommes de quelques talens ou de quelque amabilité sont absorbés par les clubs, c'est-à-dire, par une vingtaine de réunions, semblables aux

lycées, où l'on joue, converse, mange, boit, lit les gazettes, etc., et où les femmes ne sont admises que les jours où la musique et la danse viennent chasser de ces sallons la politique. Il est vrai que ces fêtes sont ordinairement très-brillantes, sur-tout le jour de naissance du roi; mais elles sont uniformes et monotones. Chaque club a son esprit, son ton et ses habitués; ces cotteries, ordinairement scrupuleuses dans le choix des membres perpétuels, donnent à un étranger, qui ne fait que passer, un accès facile. En revanche, un étranger qui ne parle pas la langue du pays, pénètre difficilement dans l'intérieur des familles, y déplaît et s'y ennuie.

Cette organisation de la vie sociale est vraiment gênante pour celui qui vient à Copenhague sans s'être procuré une foule de recommandations très-particulières. Car il ne trouve qu'un seul théâtre public, point de fêtes publiques, et les lieux de réunion ouverts à tout le monde, y sont généralement abandonnés à la mauvaise compagnie. Les cafés et les restaurateurs ne s'élèvent qu'à la médiocrité, et encore le plus souvent restent-ils en deçà.

Il faut cependant observer que dans le milieu de l'été un parc royal, distant de 3 lieues de Copenhague, devient pour 15 jours le séjour des plaisirs et le point de réunion pour toutes les classes de la société, qui s'y rendent sous prétexte d'y boire l'eau d'une fontaine renommée. Le jour d'ouverture est le Longchamp de Copenhague. Les belles soupirent après un *tour* à cette fontaine, qui, à ce qu'on dit, est quelquefois la fontaine de l'amour.

Les Danois sont en général d'une taille moyenne, bien faits, blonds et d'une physionomie peu prononcée. Les Norwégiens ont les yeux et le teint plus vifs; ils sont aussi plus grands, du moins dans les hautes vallées. Les Holstenois ont rarement les traits nobles et fins que, dans le reste du Nord, on rencontre même parmi le peuple.

Il est rare de trouver dans le Nord ces brunes piquantes, que le soleil plus chaud de la France et de l'Italie a colorées de ses feux. Mais les longs cheveux blonds, mais les teints de lis et de rose, mais des yeux bleus, grands, languissans, voilà les charmes dont le sexe s'enorgueillit dans le Nord. Ajoutez à cela une figure ovale, et plus de régularité que de finesse dans les traits, et vous aurez un portrait général des femmes

du Nord. Leur teint devient dans la Norwège tellement éblouissant, qu'un habitant du Midi en attribuerait les vives nuances à l'usage du blanc et du rouge; mais l'usage de ces funestes moyens de gâter la nature est presque inconnu en Danemarck, même à Copenhague, où cependant l'exemple de la cour autrefois l'avait autorisé.

Comme nous n'avons point envie de passer pour flatteurs, nous dirons franchement que le beau sexe dans ce pays ne sait pas assez tirer parti de ses avantages naturels. L'éducation qu'on donne aux demoiselles, vaut peut-être mieux que celle des Français, sous les rapports moraux et domestiques; mais on néglige trop les parties d'agrément. Cependant la musique vocale et instrumentale est aujourd'hui généralement enseignée aux jeunes personnes.

Peu de femmes à Copenhague donnent dans le travers de vouloir être savantes. Il y en a cependant ici qui ont montré quelques talens poétiques. Mais en général, elles se bornent aux rôles que la nature et l'organisation sociale leur assignent, et les voyageurs les plus prévenus leur ont toujours laissé la gloire de bonnes ménagères.

Il y a un demi-siècle que les mœurs à la cour et dans la capitale étaient un mélange bizarre de débauche et de bigotterie. Le cagotisme disparut sous Frédéric V, mais la corruption resta. Aujourd'hui il y a peu de maisons royales qui donnent un exemple plus édifiant de toutes les vertus domestiques, et l'immense majorité de la nation est pénétrée de ce zèle pour les mœurs qui anime le gouvernement. Le petit nombre de personnes qui cherchent une gloire dans le mépris de la morale, se voit réduit à éviter soigneusement les éclats de l'indignation publique.

L'empire des convenances est moins rigide qu'en France. Le caractère froid de la nation rend ici insignifiant ce qui, autre part, réveillerait des soupçons. La mère surveille les mœurs de sa fille, plutôt par la force de son exemple, que par une gêne claustrale.

L'indécence de quelques modes est bannie par la plus grande rigueur du climat. L'habillement est en général plus soigné que somptueux, et plus somptueux qu'élégant.

On aime beaucoup les plaisirs de la table dans ces contrées, où l'air plus rude use plus les corps. Cependant les Norwé-

giens l'emportent pour le boire, et les Holstenois pour le manger, sur les habitans du Danemarck propre.

Ce sont des sots qui ont cru voir ici plus de crapule parmi le peuple qu'autre part. Les matelots sont beaucoup plus sobres que ceux de l'Angleterre ; il est vrai que ce n'est point un grand éloge que celui-là. Les paysans danois et holstenois avaient contracté les vices de la servitude, sur-tout dans les environs des grandes routes. Mais il ne faut pas juger la masse d'après ceux-là ; d'ailleurs, en recouvrant ses droits civils, le cultivateur a déjà en partie quitté ses mauvaises habitudes. Le paysan norwégien a toujours conservé son indépendance, son originalité et un certain ton de noblesse et de dignité patriarchale.

Je ne peux pas entrer dans un détail minutieux sur les nuances qui, chez les Norwégiens, les Holstenois et les Frisons, marquent une origine ou un caractère différent de celui des Danois. Les traits principaux du tableau précédent leur conviennent cependant en grande partie. Qui ne sait pas que, sur-tout dans une monarchie, les villes provinciales se forment, tant bien que mal, sur le modèle de la capitale? Quant aux campagnes, on peut dire, en général, que le peuple danse ici plus qu'en Allemagne ; qu'il aime pour le chant les airs ou mélancoliques ou burlesques ; qu'il s'habille avec plus de soin que le paysan français, en général, ne le fit avant la révolution ; qu'il ne connaît de plus grande fête que *la fin de la récolte* et *Noël*, et en général qu'il n'y a que peu de pays dans le monde où les paysans soient plus heureux que dans le Danemarck. Mais il y a une peuplade si éloignée par sa position, et si vénérable par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire littéraire du Nord, que je ne peux m'empêcher d'en tracer les mœurs.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés, mais ne sont pas fort vigoureux. Ils sont probes, bienveillans, peu industrieux, mais fidèles et obligeans. On entend rarement parler chez eux d'un vol, et ils exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs, et exercent les arts mécaniques ; quelques-uns ouvragent l'or

et l'argent : ils manufacturent, comme les paysans du Jutland et de plusieurs autres provinces, une sorte d'étoffe grossière connue sous le nom de Wadmal. Ils sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux par-tout ailleurs. Un Islandais se fixe rarement à Copenhague, quelque avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose. Ils sont naturellement graves et très-religieux. Jamais ils ne traversent une rivière ou tout autre passage dangereux, sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur reconnaissance ne disparaît point avec le danger; ils rendent grâces à Dieu de les avoir conservés. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leur histoire : le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour-à-tour. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour-à-tour des couplets qui forment une espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de tems en tems *chorus*. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux. L'habillement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance sont vêtues d'étoffes plus amples, et portent des ornemens d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que l'eau y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur des solives, et quelquefois sur des côtes de baleine qui sont plus durables et moins chères que le bois. Ils n'ont point de cheminées, même dans les cuisines. Ils forment une espèce d'âtre au milieu de la chambre, entre trois pierres, et la fumée s'exhale par un trou carré pratiqué dans le comble. Leur principale nourriture consiste en poisson sec, du beurre rance qu'ils considèrent comme une friandise, du lait mélangé d'eau et de petit lait, et un peu de viande. Le pain est si rare chez eux, qu'il y a très-peu de leurs paysans qui puissent en manger pendant plus de trois ou quatre mois de l'année. Mais leur condition s'améliore à présent, par les soins constans du gouvernement et le zèle de quelques Islandais patriotes. On cultive à présent plusieurs sortes de jardinage dans cette île.

Le célèbre Banks visita, en 1772, l'Islande; il était accompagné des suédois Solander, Uno-von-Troil et Lind. Troil qui, à présent, comme archevêque d'Upsal, est le chef du clergé suédois, a publié une relation de leur voyage, dans laquelle il observe qu'il trouva la dernière classe des Islandais plus instruite qu'elle ne l'est généralement dans d'autres pays. On trouverait, dit-il, difficilement dans l'Islande un paysan qui, indépendamment des principes de sa religion dont ils ont une parfaite connaissance, n'eût pas aussi une teinture de l'histoire de son pays: ils l'acquièrent par la lecture de leurs traditions historiques et de leurs poëtes, dont ils font leur principal amusement.

Ce voyageur aurait dû généraliser sa remarque; car le Danemarck, la Norwège, la Suède et l'Angleterre, sont incontestablement les pays de l'Europe, où l'on trouve parmi le peuple le plus grand nombre des individus qui sachent lire et écrire.

SCIENCES, LETTRES ET BEAUX-ARTS, INSTRUCTION PUBLIQUE.—Comme tout le système de l'instruction publique doit, au moment où nous écrivons, subir une réforme générale qui a été préparée par l'esprit philosophique du duc d'Augustenbourg, gendre du roi, nous nous épargnerons des détails inutiles sur les choses qui distinguaient, en bien ou en mal, les établissemens de l'instruction publique dans les États danois; et nous nous bornerons à en faire une énumération sommaire.

Les écoles triviales sont disséminées par tout le pays en nombre suffisant. La plupart des cuistres sont en même-tems maîtres d'école; ils doivent enseigner à lire et écrire, le calcul et la religion. En quelques districts, des seigneurs patriotes, comme, par exemple, le comte de Reventlow, ont beaucoup amélioré l'état de ces écoles; dans celles fondées par eux, on enseigne quelques parties de l'économie rurale, de la géographie, etc.

Pour former de bons maîtres d'école, on a établi deux séminaires, un à Kiel, l'autre près de Copenhague. Le comte de Reventlow en a fondé un autre en Fionie, et il doit avoir été formé de semblables établissemens dans quelques autres provinces.

Une vingtaine d'écoles, dites latines, servaient à l'éducation de ceux qui étaient destinés à quelque fonction publique. Ces

collèges, car on peut les nommer ainsi, avaient une organisation peu convenable aux besoins de notre siècle. On y apprenait le latin, le grec, l'hébreu pour les théologiens, la géographie, l'histoire, l'astronomie et la religion; on y avait dernièrement ajouté l'étude de la langue danoise.

Deux à trois gymnases, à Odensée, Altona et Bergen avaient, outre les branches enseignées aux écoles latines, des cours de mathématiques, de physique et de philosophie.

L'université de Copenhague, fondée en 1478, par Christian Ier., était le dernier point de réunion, où les jeunes gens, formés dans les différentes écoles publiques ou par des institutions particulières, allaient se perfectionner. Une certaine partie des cours et des exercices de l'université était commune à tous. Pour les théologiens, les médecins, les légistes, il y avait ensuite une carrière des études supérieures, qui aboutissait à un examen solemnel, après lequel ils pouvaient prétendre à des fonctions publiques.

L'organisation de l'université était, comme celle des autres écoles de ce nom, extrêmement défectueuse et contraire à l'esprit de notre siècle. Le mérite des professeurs, l'émulation des jeunes gens qui travaillaient sous les yeux du gouvernement et d'un grand public; la réforme successive de plusieurs anciens abus et l'introduction d'un grand nombre des nouveaux cours; enfin, les riches donations qui ont augmenté le fonds de l'université jusqu'à 3 millions de France, tout cela ne pouvait pas contrebalancer l'influence de cet esprit monacal qui domine dans toutes les universités, et qui se joignit ici quelquefois à un esprit plus malfaisant encore, savoir, celui de l'aristocratie professoriale. La faculté de médecine a toujours été connue comme une des premières de l'Europe. L'université en général obtiendra aussi un rang très-distingué, lorsque la réforme totale que prépare le gouvernement, aura eu son effet.

Il y a encore une université Allemande à Kiel, en Holstein; elle a une meilleure organisation que celle de Copenhague: cependant elle n'a jamais été comptée que parmi celles du second rang en Allemagne.

Nous avons nommé dans l'article *Topographie*, l'académie de Sorœ, le séminaire des mines à Kongsberg, les

académies militaires à Copenhague, et quelques autres établissemens semblables.

Le Danemarck possède de grandes ressources littéraires, dont nous indiquerons les plus remarquables.

La bibliothèque royale est riche de 250,000 volumes; elle possède beaucoup de manuscrits orientaux, recueillis par Niebuhr, une collection de 6,000 palæotypes, et environ 80,000 estampes et gravures, dont plusieurs rares et précieuses : elle est ouverte au public. Une somme de 13,500 francs par an est destinée à l'augmenter.

L'université possède une bibliothèque de 60,000 volumes. Parmi ses manuscrits on distingue ceux en langue Islandaise, qui sont très-importans pour l'histoire du Nord.

La bibliothèque de Classon, léguée par son testament à l'usage public, est sur-tout riche en ouvrages de mathématiques et des arts.

Cophenhague renferme encore plusieurs autres bibliothèques publiques, parmi lesquelles nous nommerons celle de Hjelmstjerne, celle de l'académie de chirurgie, celle de l'arsenal et celle de la société d'histoire naturelle.

Cette capitale possède encore quelques autres établissemens célèbres, tels que le musée royal, collection de tableaux, des antiquités, des curiosités naturelles; la collection numismatique, au château de Rosenborg; les cabinets d'histoire naturelle appartenans à l'université, à la société d'histoire naturelle, et aux particuliers Moltke, Spengler-Chemnitz, Holmskiold et autres. Il y a enfin deux jardins botaniques.

Cette profusion de richesses littéraires et savantes dans une ville qui n'a pas 100,000 habitans, est vraiment remarquable; le journal de *Littérature étrangère* dont nous tirons en partie ces notices, exprime le vœu de voir réunir plusieurs de ces établissemens qui sont trop petits; il se plaint aussi que l'ordre administratif n'est pas par-tout ce qu'il devrait être.

Le même journal donne la liste d'une vingtaine de sociétés littéraires ou savantes qui existent dans les Etats danois. Parmi celles qui tiennent leurs séances, l'Académie royale des Sciences tient le premier rang; elle a publié quelques volumes de ses actes, et propose annuellement quelques prix. Les

sciences

sciences mathématiques et physiques sont les objets favoris de ses travaux. La société royale des belles-lettres a publié sept volumes, contenant les poèmes, les discours et autres ouvrages qui ont remporté les prix qu'elle distribue; mais, depuis quelque tems, cette société a abandonné les rênes du gouvernement sur le Parnasse danois. Le Lycée d'histoire naturelle fait donner des cours gratuits : il forme un Musée; et plusieurs savans danois voyagent à ses frais. La société, pour la postérité, a bien mérité de l'instruction publique.

Les villes provinciales sont en général trop petites pour produire des réunions de savans. Altona, où cependant le Gymnase académique possède une bibliothèque considérable, Bergen et Flensborg, les villes les plus peuplées après Copenhague, sont animées de l'esprit commercial, qui n'est pas favorable aux Muses.

Trondhjem, quoique si près du pôle arctique, offre le phénomène d'une Académie royale des Sciences, qui a publié des mémoires intéressans, sur-tout sur l'histoire naturelle et les antiquités du Nord. La bibliothèque de cette société savante est composée de 15,000 volumes; le cabinet d'histoire naturelle est riche en minéraux du pays.

Christiania a une bibliothèque publique et une société pour la topographie fondée par le chambellan Moltke.

Lorsqu'on considère que la langue danoise n'est parlée que par 2 millions d'hommes tout au plus, lorsqu'on fait attention à la grande difficulté des communications entre des pays dispersés sur une ligne de 300 lieues; lorsqu'enfin on sait combien il y a peu ici de grandes fortunes, on doit sans doute faire cette conclusion : « Si cette nation, sous des circonstances si désavantageuses, avait négligé les sciences et les » lettres, elle serait à excuser; si, au contraire, elle est parvenue, malgré tant d'obstacles, à participer aux lumières » du siècle, à polir sa langue et à se former une littérature, » elle mérite d'autant plus d'éloges que ses efforts ont dû être » plus pénibles que ceux des grandes nations, entourées de » tous les avantages, et riches de tous les moyens ».

Ce raisonnement, tout simple qu'il est, n'a pas été fait par tous ces honnêtes Allemands et Anglais, qui, après avoir parcouru en chaise de poste un coin du Danemarck, se sont cru en état de décider quel rang la nation méritait parmi les

peuples éclairés de l'Europe. Quant aux Français, ils ont toujours eu plus de relations avec la Suède qu'avec le Danemarck ; cependant Ch. Oger, en 1634, Reverdil et la Beaumelle, en 1752, ont jugé la nation danoise avec une équité qui forme le contraste le plus parfait avec les mensonges de Molesworth. Un ouvrage plus étendu va bientôt faire connaître le Danemarck aux Français. C'est là que se trouvera un tableau plus détaillé sur l'état des sciences, des lettres et des arts, dont je ne peux donner ici qu'un extrait très-rapide.

Les langues anciennes sont cultivées avec beaucoup de soin, et plusieurs auteurs classiques ont été traduits en danois. Les langues modernes ne sont pas négligées ; quelques chef-d'œuvres français sont traduits. Malheureusement la langue allemande est trop répandue, et le faux goût qui domine sur le Parnasse-Germanique a eu une influence très-funeste sur la littérature danoise. Aujourd'hui, l'anglais est devenue l'étude universelle : l'italien est peu connu.

L'éloquence est presque négligée, faute d'occasions attrayantes pour les orateurs. Il y a cependant deux ou trois avocats au tribunal suprême, qui ont donné de grandes preuves de talent oratoire. Le prédicateur de la cour, Basthohm, possède l'éloquence de la chaire dans un très-haut degré ; il s'est choisi pour modèle les plus grands orateurs de l'église gallicane. Malgré ses efforts, la manière des Allemands trouve encore des nombreux imitateurs.

Pram a donné une épopée, intitulée *Stœrkodder*, qui n'est pas sans mérite ; mais le poëme héroï-comique de Holberg, le *Peders Pors*, est encore le seul grand ouvrage en vers que les Danois regardent comme classique dans leur langue. Ce poëme approche, en mérite, du Don-Quichotte.

Les comédies de Holberg ont beaucoup de force comique ; on l'appelle le Plaute du Nord.

Ewald, Pram, mais sur-tout Nordal-Brun, ont donné de bonnes tragédies en vers ; Samsœ et Sander, des drames historiques en prose.

Les contes comiques de Baggesen, les pastorales de Thaarup, les romans de Rahbex, de Suhm et de Samsœ, sont les meilleures productions de ces dernières années.

La poésie lyrique est celle qui fleurit le plus ; les Danois

ont quelques odes très-belles, et un nombre infini de chansons bachiques et anacréontiques.

L'histoire et les antiquités du Nord ont été profondément traitées par Bartholin le jeune, par Thormodus-Torfæus, par Gram-Langebeck et Schjonning. Comme historiographes, le Danemarck avait son élégant Saxo - Grammaticus, et l'Islande, son profond Snorro, lorsque le reste de l'Europe n'avait que des chroniques d'un faible mérite. De nos jours, l'histoire a été traitée par Holberg, Suhm et Snedorf; cependant leur style laisse quelque chose à desirer. Malling, qui a publié une collection des plus beaux traits de l'histoire danoise, est celui qui a écrit avec le plus d'élégance sur des sujets historiques.

La philosophie a été négligée jusqu'à nos jours. Boye, Gamborg, et quelques autres ont publié d'excellens traités sur la philosophie morale. Treschow a réfuté Kant; mais ce dernier conserve encore quelques partisans, sur-tout parmi la jeunesse.

Les sciences de la nature sont devenues une étude favorite. Hauch, auteur d'une très-bonne physique et de plusieurs ouvrages sur le galvanisme et l'électricité; Abildgaard et Viborg, qui, entr'autres, ont réformé l'art vétérinaire; Vahl, botaniste très-estimable; Fabricius, le Linnée des insectes, et qui appartient plus aux Danois qu'aux Allemands; Callisen, dont le système de chirurgie est un des meilleurs parmi les modernes; les célèbres médecins Winslow et Bang, voilà des noms qui doivent désormais être joints à ceux de Bartholin et de Borrichius, qu'on a donné jusqu'à présent comme les seuls Danois distingués dans ces branches des connaissances humaines.

Tycho-Brahé fut le plus grand observateur de son tems. Chr. Longomontan, Ole-Rœmer, Chr. Horrebow, et de nos jours, le célèbre professeur Bugge, ont suivi ses traces.

Dans ces dernières années, l'économie politique et rurale a sur-tout été un objet favori des auteurs danois, mais il serait trop long ici d'énumérer le mérite de chacun.

Les beaux-arts trouvent peu d'encouragement dans un pays où il y a peu de riches. Cependant, plusieurs Danois ont montré des talens très-estimables, d'autant plus que c'était leur seul enthousiasme qui les soutenait, tandis qu'ailleurs l'artiste

est récompensé par l'or et les suffrages d'un public nombreux. Les peintres Juul, (Youl), Abildgaard, Paulsen, Lorentzen, ont produit quelques ouvrages qui ne déshonoreront aucune galerie. Clémens est sans contredit un des premiers graveurs modernes; le nom de Reisler est déjà célèbre. Le superbe Floradainca fait le plus grand honneur au burin de Muller. Les sculpteurs Weidenhaupt, Wiedewelt et quelques autres, ne manquent que d'occasions plus fréquentes pour illustrer leurs noms.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, MANUFACTURES ET FABRIQUES. — La société royale d'économie rurale, qui, depuis vingt années, distribue des prix pratiques et théoriques, une dixaine de réunions semblables dans ces provinces, l'exemple de quelques seigneurs riches et éclairés, les soins constans du gouvernement et la nouvelle législation rurale, vont, dans quelques années, élever le Danemarck et le Holstein à ce rang éminent, parmi les pays agricoles, auquel la nature les a destinés.

Les paysans, désormais libres, font, chaque jour, des progrès en connaissances et en industrie.

On cherche à disséminer les habitations, en sorte que, chaque ferme soit située au milieu de son arrondissement séparé et clos.

Comme les lois nouvelles sont peu favorables aux droits seigneuriaux, les grandes terres privilégiées sont tous les jours vendues et partagées en des sections moins étendues, ce qui doit à la fois contribuer à augmenter la population, et à améliorer la culture.

On abandonne de plus en plus la nourriture des bœufs; les vaches présentent un produit plus sûr.

Les moutons espagnols et anglais, qu'on fait venir pour croiser les races, conviennent peut-être moins au climat humide de ce pays, que ne le feraient ceux de l'Islande.

On a, depuis dix ans, établi un meilleur ordre pour les haras, en sorte que la belle race des chevaux que possède ces pays, sera sous peu portée à sa perfection.

Il règne en Jutland, parmi les paysans, un esprit d'industrie qui n'est pas connu dans les îles. Ils font eux-mêmes la toile dont ils s'habillent, les bas, les bonnets, les camisoles qu'ils portent, et la poterie dont ils se servent pour la cuisine. Les

enfans commencent à filer dès leur cinquième année ; les femmes portent par-tout leur travail avec elles. Dans les soirées d'hiver, tout un village s'assemble à six heures du soir, pour travailler ensemble jusqu'à minuit ; on donne à chaque personne 120 toises de fil ; dans chaque heure, on file 20 toises, et voilà pourquoi, dans ces contrées, au lieu de dire 1 ou 2 heures, on dit vingt ou quarante toises du soir.

Les bas de fil et de laine, ainsi que les pots de terre noire, forment une branche d'exportation qu'on évalue a 150,000 francs par an : mais une partie reste dans les autres provinces danoises, où les habitans sont moins industrieux.

J'ai nommé la dentelle de Tondern dans l'article topographique : ce sont aussi des paysannes qui la font. Mais, comme la vie sédentaire que demande ce métier, est très-nuisible à la santé, le peuple commence à s'en dégoûter. L'exportation des environs de Tondern en Sleswick, et de Plœn en Holstein, est évaluée à 500,000 francs par an.

La consommation des toiles de lin monte annuellement à une somme de 7,500,000 rixdalers. Un tiers, c'est-à-dire, tout le linge fin et presque toutes les toiles de doublure, est importé de l'étranger ; c'est une somme de 2,500,000 rixdalers, ou 11,500,000 francs que le Danemarck perd tous les ans. On a bien essayé d'établir des manufactures en ce genre, mais il n'y a guères que celle de Kiœng en Selande, appartenante au Ryberg, qui ait eu de grands succès. On continue à encourager, par tous les moyens possibles, cette branche d'industrie si nécessaire au pays.

Le canevas, objet indispensable pour une nation maritime, n'est fabriqué que dans cinq établissemens, qui sont loin de fournir aux besoins du pays.

Les fabriques de draps, établies par le gouvernement à Copenhague, à Fridericia, à Christiania et à Moss, fournissent de très-bonnes marchandises ; l'armée et la marine sont habillées en drap national. Il y a encore à Copenhague, à Husum et à Neumunster, plusieurs bonnes manufactures de draps, pour le compte des particuliers : mais on importe néanmoins du drap étranger, parce qu'il est plus léger, et à meilleur marché.

Les grosses étoffes et autres sortes de lainages se font partout, mais pas encore en quantité suffisante.

La manufacture royale des velours de coton est un des plus beaux établissemens du Danemarck : elle occupe 1,100 ouvriers et 120 métiers.

Copenhague a quelques imprimeries de toiles de coton. La manufacture de coton, près la porte d'Est, doit être très-importante.

Altona, Wandsbek, Friderichstadt, Husum, dans le Holstenois, font aussi de très-bonnes toiles de coton.

A Tondern, un particulier nommé Asmussen, a établi, sans aucun secours du gouvernement, plusieurs manufactures de peluche, de demi-soierie; demi-cotonnet, lainage, etc. : il occupe environ 400 hommes.

On fait de bons chapeaux à Copenhague, à Christiania et à Altona ; on peut en avoir dans la dernière perfection, mais les chapeaux ordinaires sont moins légers que ceux des autres pays.

Pour les soiereis, Copenhague et Altona sont les seules villes qu'on peut citer. Le gouvernement a fait des sacrifices immenses pour nationaliser cette industrie, mais peut-être n'a-t-on pas assez réfléchi sur les obstacles qui naissent des localités et du climat. Cependant, les bas de soie, les rubans, les velours et les autres soieries qu'on fait en Danemarck, surpassent en qualité tout ce qu'on a dans ces genres, hors la France. Copenhague a 140 métiers en activité, et Altona 69.

Le Danemarck devrait tirer un grand parti de ses cuirs ; mais cette branche d'industrie est encore resserrée dans un petit nombre d'établissemens, dont les meilleurs sont à Copenhague et à Christiania. La Norwège possède tous les matériaux nécessaires pour la préparation des cuirs de Russie; mais elle n'a qu'un seul établissement de ce genre, c'est à Trondjem. Les gants du district de Vœrdalen en Norwège, de Randers en Jutland, et d'Odensée en Fionie, se distinguent par leur qualité supérieure : mais à Randers on n'en fait presque plus.

La fabrication en métaux n'égale pas celle de la Suède, cependant elle est considérable. La fonderie de canons à Friderikwerk, en Sélande, est un des plus magnifiques établissemens de l'Europe. Nous en avons parlé dans l'article

topographie, ainsi que de la manufacture d'armes près Elseneur. Il y a encore quelques usines considérables dans les environs de la capitale ; les provinces du Danemarck en manquent absolument, et celles qu'on trouve dans le Holstein appartiennent presque toutes à des Hambourgeois.

La Norwège devrait être remplie d'établissemens de ce genre. Cependant il n'y a que l'acier de Bœrum et les couteaux de Stensrud qu'on puisse citer avec éloge. Il est vrai qu'on fait des poëles de fer dans tous les endroits où il y a des mines ; mais on ne soigne pas assez ces ouvrages, qui cependant ont un grand débit dans le Nord.

Observons ici que les paysans norwégiens montrent des talens étonnans pour la mécanique et les arts. Ils se font eux-mêmes des boutons, des couteaux, des cuillers, des bottes, des souliers, etc. Ensorte que la Nowège se passe de la plupart des métiers ordinaires. Les ouvrages de ces paysans montrent souvent une habileté et un goût, qui n'auraient besoin que d'un peu d'instruction pour mettre même l'étranger à contribution.

Ce n'est que depuis 1739 que la Norwége possède des verreries. Elles sont aujourd'hui au nombre de quatre ; mais la quatrième est en décadence. Le débit annuel est d'environ 300,000 fr.

Les verreries avaient besoin de potasse ; on en a poussé la fabrication de 1,300 à 1,400 quintaux par an.

La manufacture de porcelaine à Copenhague, immortalisera le nom du chymiste Müller, qui, en 1774, en conçut le premier plan. Elle produit une porcelaine aussi fine, plus forte et plus élégante que celle de Dresde ou de Misnie ; on en vend beaucoup en Russie, en Hollande et en Suède.

On fait des faïences et du cristal à Bergen, à Castroup-sur-Amak, à Sleswick, Rendsborg et Altona.

Par une négligence très-déplorable, ou plutôt par manque de goût chez les riches, on ne tire aucun parti des marbres de la Norwège. Un chambranle, une table, un vase de marbre ou d'albâtre, est un phénomène très-rare à Copenhague.

Le nombre des tuileries est assez grand en quelques endroits, sur-tout aux environs de Flensborg.

Il n'y avait en 1754 qu'un seule raffinerie de sucre. A

jourd'hui il y en a 38, dont 17 à Copenhague, 6 à Flensborg et autant à Altona. Les Hambourgeois ont beaucoup perdu par ce changement.

On fait encore du papier, du tabac, du savon, du salpêtre, de l'amidon, de la cire à cacheter, des cartes à jouer, de très-bonnes montres, (à Copenhague et à Christiania) des instrumens d'optique et de musique, etc. etc.

Il est évident, d'après cette revue des manufactures danoises, que cet État, sous les rapports d'industrie, ne fait que commencer. Presque tous ces établissemens que nous venons de nommer, n'existent que depuis 50, 40, et 30 ans. Les Danois n'ont commencé à sentir la nécessité des manufactures et des fabriques, que lorsque les Français, les Anglais, les Allemands septentrionaux et les Hollandais déjà dominaient dans l'Europe par leur industrie.

Commerce et navigation. — Ce n'est que depuis un siècle, que le Danemarck figure parmi les états commerçans. Mais le premier germe de l'esprit commercial, ainsi que de l'industrie nationale est dû à Christian IV, qui mourut en 1648.

La partie la plus faible du commerce danois, est celle de l'intérieur. Les mers fournissent des communications faciles entre les différens ports ; les provinces ont des besoins réciproques ; elles offrent souvent des places très-avantageuses pour l'achat ou le débit ; malgré tout cela, il n'y a pas assez d'entre-cours immédiat entre les villes provinciales. C'est une suite de la prépondérance de Copenhague ; quant au Danemarck et à la Norwège ; pour le Holstein, c'est le voisinage de Hambourg qui en est la cause ; en général le mauvais état des routes y contribue beaucoup. Ce dernier obstacle va disparaître. Déjà la Sélande est traversée par une superbe route ; on y travaille en Fionie. Mais l'effet ne peut être sensible que lorsque ces bienfaits se seront étendus à toutes les provinces.

Il est également d'une nécessité pressante d'améliorer l'État de plusieurs ports, sur-tout du Danemarck propre.

Telle ville qui, par l'encombrement des rivières, a perdu ses anciens avantages, devrait être transférée à un local plus commode.

Le Danemarck et le Holstein fournissent à la Norwège du blé, de l'eau-de-vie, des draps, des toiles, des soieries, etc. Ils reçoivent en échange du fer, du bois, du poisson sec et de l'huile de poisson.

Le commerce extérieur des Danois est assez bien organisé. Ils importent sur leurs propres bâtimens la plus grande partie des objets dont ils ont besoin. Presque toute l'exportation se fait sur des bâtimens nationaux. Les droits de douane sont modérés. Les défenses de telle ou telle marchandise ont presque toutes été levées. Les monopoles ont pour la plupart disparus. Le pavillon est un des plus respectés, et par conséquent le fret, en tems de guerre, très-considérable. Enfin les colonies aux deux Indes fournissent aux Danois de quoi faire un commerce interlope très-avantageux.

La Baltique semble naturellement offrir une carrière avantageuse au commerce danois. Cependant la Suède ne fait que très-peu d'affaires avec le Danemarck. La Russie, la Prusse et la Pologne reçoivent des Danois du sucre, du rhum, du thé, des indiennes, et autres denrées coloniales, du sel de l'Espagne et du Portugal, des vins de France, du poisson sec, des huîtres, des bas de laine, des gants, des dentelles, etc. Les Danois y achètent de la potasse, des poutres, des planches, du lin, du chanvre, du cuivre, du blé, etc. La balance est en défaveur du Danemarck ; mais comme les Danois n'achètent une très-grande partie de ces marchandises que pour les exporter en France, en Espagne et dans la Méditerranée, on peut dire que ce commerce, dans le fond, est lucratif pour les Etats danois.

Les exportations des Danois à l'Allemagne consistent en chevaux, bœufs, poisson sec, harengs, baleines, huile de poisson, beurre de Holstein, laine d'Eydersted, gants, dentelles, bas de laine de Féro et de l'Islande ; mais sur-tout des thés, des indiennes et autres marchandises de l'Inde. L'Allemagne fournit aux Danois du fil, du lin et des toiles, de l'eau-de-vie, de la laine, du bois de chauffage ; (de la Poméranie,) de la bijouterie, de la quincaillerie, du papier, du vin du Rhin et des livres imprimés. La balance est égale.

Le Jutland et le Holstein n'envoient aujourd'hui que très-peu de blé et des bœufs en Hollande ; mais la Norwège

y exporte une immense quantité de bois, sur-tout en troncs. Les Hollandais perdent dans la balance; mais ils le regagnent par les intérêts que le Danemarck leur paie des capitaux empruntés.

L'Angleterre achète aux Norwégiens une quantité étonnante de mâts, de planches et de poisson. Elle vend aux Danois et aux Norwégiens du charbon de terre et des produits de ses manufactures. La balance est défavorable à l'Angleterre, elle achète pour un million de plus qu'elle ne vend.

La France, l'Espagne et le Portugal reçoivent des Danois outre les denrées déja nommées, le chanvre, le goudron, la potasse et autres marchandises de la Baltique. Le sel, les vins, les fruits nobles, les eaux-de-vie, quelques matériaux de teinture, et les produits des manufactures françaises, voilà les articles que les Danois achètent. La balance est en leur défaveur.

Le commerce propre des Danois dans la Méditerranée et le Levant est peu de chose; ils y vendent du poisson sec, et achètent de la soie; mais les traités qu'a le Danemarck avec les puissances Barbaresques, ont mérité au pavillon Danois une telle confiance que la plus grande partie des transports dans cette mer se fait sur des vaisseaux Danois. Néanmoins le produit qu'en retire la nation est en grande partie contre-balancé par les sommes que coûte l'entretien de la bonne amitié avec les Barbaresques. Dans les dernières années, le roi de Danemarck a été obligé d'entretenir une escadre dans la Méditerranée pour protéger la navigation de ses sujets.

Les Américains-Unis importent en Danemarck du tabac, du rhum et du riz; ils prennent en échange quelques marchandises des fabriques Danoises, et toutes sortes de marchandises de la Baltique.

Le commerce des Danois avec leurs colonies du Nord est très-important, sur-tout pour Copenhague, car quoique les monopoles aient cessé, et que les compagnies qui en étaient en possession, aient été dissoutes, le principal siège de ce commerce est toujours à Copenhague. Voici les listes les plus authentiques sur ce commerce.

EXPORTS.

I. *De la Laponie.*

Cabéliaux secs ou salés, harengs, huile de poisson, peaux d'ours, de renards et d'hermines, édredon, les fruits nommés *Moltebœr*, etc.		42,000 rixd.

II. *Des îles de Feroer.*

Bas de laine, 116,000 paires par an, à différens prix.	16,000 rixd.	27,500
Peaux, beurre et suif. .	8,000	
Poisson et huile de poisson.	3,000	
Plumes d'oiseaux. . .	500	

III. *De l'Islande.*

Poisson.	130,000 rixd.	217,596
Huile de poisson. . .	14,500	
Viandes.	16,600	
Suif.	9,000	
Beurre.	330	
Peaux de moutons et autres.	6,200	
Bas de laine, 170,000 paires environ. . .	26,500	
Camisoles, *wadmal*, fil de laine, etc. . . .	10,020	
Edredon et autres plumages.	2,800	
Soufre.	1,646	

IV. *Du Groenland et des Mers Arctiques.*

Baleines, 40,000 fr.; huile de poisson 4,000 tonnes; peaux de chiens-marins, ours, renards et autres, 6 à 7000 pièces; dents du *Wallross*, cornes du *Narwhal*, édredon et quelques autres articles. . . .	123,776
TOTAL.	410,872 rixd.
	ou 1,848,879 fr.

Les importations dans ces colonies consistent en blé, vins, eaux-de-vie, draps, outils et autres objets que le Danemarck tire pour la plupart de son prope territoire. Ces importations peuvent être évaluées.

Pour la Laponie, à	40,000 rixd.
Pour le Feroer, à	30,000
Pour l'Islande, à	240,000
Pour les colonies danoises en Groenland.	17,000
Aux Groenlandais natifs.	48,000
TOTAL.	375,000 rixd.
	ou 1,678,500 fr.

Il faut ici considérer deux choses; c'est que tout ce commerce est fait exclusivement par des bâtimens nationaux, et que presque tous les besoins de ces colonies sont fournis par les autres provinces de l'Etat. Cependant ces besoins pourraient être réduits d'un tiers, et les productions devraient monter beaucoup plus haut qu'elles ne font, sur-tout pour l'Islande. Comme ce n'est que depuis peu que le gouvernement a aboli le commerce monopolistique, qui ruinait de jour en jour ces contrées, et que les années dernières ont été marquées par plusieurs malheurs physiques, on ne peut guères juger encore qu'elle pourra être un jour l'importance de ces colonies.

Celles des Indes-Occidentales sont bien plus considérables. Elles consistent dans les trois îles Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean, qui, sur un aréal de 71,453 acres, contiennent 3,062 habitans Blancs, 1,418 de couleur et 32,213 Nègres, parmi lesquels 17,947 sont Créoles, et 14,266 Africains. A compter depuis 1803, l'importation des Nègres doit absolument cesser; ces êtres malheureux sont d'ailleurs si efficacement protégés par plusieurs nouvelles lois qu'on peut, avec raison, les regarder comme beaucoup plus libres que ne le sont les paysans allemands et polonais. On a sur-tout pris des mesures pour instruire et moraliser cette classe d'hommes qui, dans son état actuel d'abrutissement, ne peut pas, sans danger, être entièrement affranchie.

Ces îles, ainsi que les loges danoises, appartenaient,

jusques en 1754, à une compagnie de commerce. Sur les plaintes des habitans des îles, le gouvernement acheta tous les droits et toutes les possessions de la compagnie pour la somme de 2,239,446 rixdalers (environ 10 millions de France), dont cependant seulement le quart peut être regardé comme réellement dépensé de la caisse de l'Etat, car l'avoir sûr de la compagnie, montait seul à 1,300,000 rixd.

Depuis, le commerce avec ces colonies fut bientôt entièrement libre, et soumis à quelques restrictions en faveur de la capitale. Une compagnie de commerce sans monopole, mais favorisée par les conjonctures de la guerre américaine, poussa ce commerce à un très-haut degré d'activité; mais la paix de 1783 entraîna la dissolution de cette société, et un changement dans le système commercial des îles.

Copenhague seule a maintenant le droit d'envoyer à Sainte-Croix des marchandises des Indes-Orientales, et de recevoir les deniers de cette colonie; au reste, le commerce d'importation est libre. Quant au commerce de Saint-Thomas et de Saint-Jean, il est libre, sans restriction, pour les sujets du Danemarck.

La somme des productions des îles, pour l'exportation, peut être évaluée à 30,000 bariques de sucre, 12,000 pièces de rhum, 900 balles de coton (la balle à 240—250 livres) et quelques fruits. La valeur des denrées exportées varie de 12 à 18 millions de France.

Le commerce de transit avec le café, le tabac et le riz, est très-considérable, et se fait sur-tout à Saint-Thomas, qui a un très-bon port.

Le Danemarck fournit à ces îles des marchandises des Indes-Orientales, du blé, des viandes salées et quelques marchandises de ses fabriques. Les États-Unis y vendent du blé et du bois; les Espagnols de Porto-Rico y envoient des mulets, des bœufs, des chevaux, etc.

Les vaisseaux occupés à ce commerce furent, en 1782, au nombre de 246, de 40 à 160 lasts; et dans ces dernières années il doit y en avoir eu presqu'autant; mais la paix maritime réduira sans doute ce nombre au tiers ou au quart, comme il arriva en 1783.

Une observation essentielle doit être ajoutée à celles que

nous venons de faire sur les îles danoises. Les Planteurs étaient, en 1786, endettés pour 8,500,000 francs aux Hollandais. Cette circonstance avait l'influence la plus fatale sur le commerce des colonies, qui dépendait, par cela, des caprices des spéculateurs étrangers; le roi se chargea de cette dette, qui, en 28 ans, doit être liquidée.

Il nous reste à considérer le commerce que font les Danois dans les Indes-Orientales.

Les Danois possèdent dans l'Inde la ville et le district de Tranquebar, la loge de Frideriksnagor ou de Sirempore, avec un district; cinq autres loges ou factoreries moins considérables, et les îles de Nicobar, dans le golfe de Bengale.

La compagnie asiatique, aujourd'hui la seule compagnie de commerce en Danemarck, n'a pas un droit exclusif au commerce de l'Orient. Les particuliers peuvent faire des expéditions en payant à la compagnie une rétribution modérée. Le roi étant à présent en possession immédiate des établissemens dans l'Inde, les particuliers n'ont plus aucune vexation à craindre.

Depuis 1732 à 1745, les marchandises et l'argent que le Danemarck avait envoyés dans l'Inde, montaient à une somme de 3,973,474 rixdalers (presque 18 millions de France), et les cargaisons de retour avaient produit dans la route une somme de 7,470,761 rixdalers (33,600,000 francs), dont les six septièmes avaient été vendus hors les Etats Danois.

Mais ce commerce prit un essor plus hardi pendant la guerre américaine, comme le prouvera la comparaison des données suivantes, tirées du journal de commerce de Copenhague.

			Cargaisons de retour.	Rixdalers.
De 1774	— 1778	—	28	8,017,353
— 1778	— 1782	—	78	23,003,173
— 1782	— 1786	—	102	33,329,593

Il y a encore une donnée plus récente, pour prouver combien ce commerce est lucratif aux Danois. Depuis 1781 jusqu'en 1787, inclusivement, les capitaux dépensés pour la Chine seule, montaient à la somme de 7,559,444 rixdalers.

Les cargaisons de retour avaient produit une somme de

12,775,872 rixdalers ; l'étranger en avait pris pour H, 11,530,927. Ainsi, le Danemarck, dans cet espace de tems, avait reçu une somme de 4,000,000 de rixd., ou 18,000,000 de francs.

Il est cependant vrai que les Danois n'ont pas encore appris à faire leurs expéditions pour la Chine avec toute l'économie possible. Ils mettent 150 hommes d'équipage où les Anglais n'en mettent que 99, ce qui fait, sur les frais de chaque tour et retour, une différence de 40,000 francs. La compagnie asiatique emploie sur chaque vaisseau qui va au Bengale, 72 hommes qui coûtent 18,367 rixdalers, tandis que l'on voit des expéditions de particuliers aller très-bien avec 60 hommes, qui ne coûtent que 12 à 15,000 rixdalers.

Je ne peux pas donner ici des notices détaillées sur le degré d'activité qu'a aujourd'hui le commerce asiatique des Danois. Les circonstances politiques l'avaient amené, en 1800, à un point de splendeur qui surpassait celui de 1783. On a envoyé jusqu'à 57 vaisseaux, dans une année, aux Indes et à la Chine. Il est vrai que les Hollandais et les Français doivent avoir eu une part considérable à ces expéditions.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'ensemble du commerce danois, il doit paraître incontestable que, depuis un demi-siècle, cette nation a fait les efforts les plus honorables pour secouer le joug des grandes nations commerçantes, et se créer un commerce indépendant. Ces efforts n'ont, que depuis 20 à 30 ans, pris une direction sage et constante. C'est aux évènemens qui finiront ou prolongeront la grande crise de l'Europe, que le Danemarck devra l'agrandissement ou le resserrement d'une activité commerciale qui n'est pas assez soutenue par une grande industrie intérieure, et par des colonies étendues, ni assez anoblie par l'esprit des grandes entreprises, pour pouvoir être regardée comme solide et inébranlable.

IV. *Tableau de la Constitution politique et civile de la monarchie danoise, de ses revenus et finances, de ses forces de mer et de terre.*

L'étendue que nous avons donnée à l'article précédent, nous force de resserrer celui-ci entre des bornes très-étroites.

Le suprême pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire est, en Danemarck, délégué par le peuple, au seul roi. Il est dictateur perpétuel, inamovible, irresponsable, et borné seulement par la loi royale. Cette loi ordonne le mode de succession, déclare le royaume indivisible, établit la religion luthérienne comme religion de l'État, et promet une administration conforme aux lois, aux droits et liberté de chaque classe de l'État.

Voilà sans doute la monarchie la plus absolue qui existe en Europe; mais elle diffère cependant essentiellement du despotisme. Celui-ci se fonde sur le droit de possession qu'on a, ou que prétend avoir le despote sur le territoire et les personnes y vivantes. La monarchie absolue se fonde sur la délégation du peuple. Le despote est la seule personne légalement existante dans son empire; tout ce qui l'environne ne peut avoir aucun droit valable que par la volonté du maître. Le monarque absolu représente le peuple comme *personne morale, collective*; mais d'abord il ne fait que représenter cette personne; elle existe donc hors de lui et à côté de lui; ensuite chaque individu dans la monarchie absolue, quoique, par l'acte constitutionnel, dépouillé de sa *personnalité politique*, n'est, en aucune manière, privé de sa personnalité civile; il a des droits, il peut avoir de la propriété; il n'obéit qu'à l'autorité publique et non pas à celle d'un maître. En un mot, la monarchie absolue n'est qu'une république représentative, où tous les pouvoirs sont délégués à un seul individu.

Il est donc absurde de qualifier les Danois d'*esclaves*, lorsqu'ils ne font qu'obéir au représentant qu'ils se sont choisi.

Ce représentant est absolu dans l'exercice de ses fonctions; mais, comme particulier, il peut être cité devant les tribunaux civils; et on a des exemples que le roi de Danemarck a été condamné à payer telle ou telle somme à un de ses sujets.

La royauté est héréditaire dans la branche descendante de Frédéric III. La succession est déterminée avec une précision sans exemple.

Le roi est majeur à 14 ans. Dans le cas de minorité, la reine douairière est régente; mais il faut qu'elle soit mère naturelle du jeune roi. Si elle se marie de nouveau, elle perd son droit à la régence. Dans un semblable cas, le plus proche

proche prince du sang, qui est majeur, doit gérer la régence ; sept des principaux ministres doivent former le conseil de régence, dans lequel la pluralité décide ; le régent y a deux voix.

Par son testament, le roi peut faire telle autre disposition, sur la régence, que bon lui semblera.

Les princes et princesses du sang n'ont aucune part au gouvernement, ils sont immédiatement jugés par le roi ; leurs apanages leur sont donnés en argent ou en terres, sur lesquelles ils n'ont aucune souveraineté.

L'acte constitutionnel n'est que la première pierre de l'édifice social ; ce sont les lois organiques, les institutions, le système administratif, les codes civil et criminel, qui en composent les différens étages ; c'est enfin l'esprit habituel des gouvernans, qui forme le comble et le faîte du bâtiment.

En Danemarck, les premiers objets qui s'offrent aux yeux de l'observateur politique, sont : le *conseil d'Etat* et les suprêmes corps administratifs, dits *Collèges*.

Le conseil d'Etat est composé du roi, du prince royal, s'il est majeur ; du prince héréditaire (c'est-à-dire le premier prince du sang), ou de tel autre membre de la famille royale, qui aura été invité par sa majesté, et de quatre ou cinq ministres d'État. C'est là que se décident toutes les affaires majeures qui ont besoin d'une confirmation royale ; toutes les voix n'y sont que consultatives, hors celle du roi, dont la volonté seule est censée décider. Mais l'usage doit avoir modéré, en quelque sorte, la lettre de la constitution ; et la discussion, dans ce conseil intime et secret, est, dit-on, ordinairement terminée par l'adoption de l'avis de la majorité.

Les collèges sont à-peu-près la même chose que les ministères en France, mais leur organisation n'est pas si monarchique ; car, les collèges sont ordinairement composés d'un président et de plusieurs députés du roi, qui ont des voix égales : le président seul fait les rapports dans le conseil d'Etat. Parmi ces corps importans, qui forment une partie essentielle dans la constitution pratique du Danemarck, celui nommé *la chancellerie*, surveille la justice, la police générale, l'instruction publique, l'église, les affaires des pupilles, et

beaucoup d'autres parties. Ce collège est en même-tems le secrétariat d'Etat pour l'intérieur ; presque tous les placets au roi doivent y être adressés, et la plupart des lois sont expédiées et signées par ce corps. Le collège des finances propose les taxes, et a l'inspection suprême de toutes les affaires pécuniaires de l'Etat ; aucun autre département ne peut proposer au roi une dépense extraordinaire, sans avoir préalablement consulté ce collège, qui, néanmoins, n'a pas la manutention immédiate de la caisse de l'Etat ; elle est confiée à un corps séparé, qui, cependant, ainsi que la direction de la banque et la trésorerie, font leurs rapports au collège des finances. La chambre des rentes surveille l'économie rurale, les domaines royaux, les forêts, les mines, etc., elle fait la révision de tous les comptes des percepteurs de contributions. Le collège d'économie et de commerce est encore un corps extrêmement important ; toutes les manufactures et fabriques, et toutes les branches du commerce sont sous sa surveillance. Il serait trop long d'énumérer ces différens corps ; on voit déjà, par ce que nous avons dit, qu'en général on a cherché à rendre impossible toute injustice ou malversation, en multipliant les contrôles réciproques. Mais, comme l'organisation actuelle a été établie par des changemens successifs, elle manque naturellement de plan et d'unité. Le rouage a besoin d'être simplifié ; mais qu'on ne croie pas cette réforme facile ! Malgré la petitesse de l'Etat danois, il y a des localités qui en rendent l'administration singulièrement compliquée.

Les baillis ordinaires ont presque les mêmes attributions que les préfets en France, quoique leurs districts, pour la plupart, n'égalent qu'une sous-préfecture. Le gouvernement vient d'ordonner une meilleure division des bailliages ; il semble vouloir donner de jour en jour plus de considération à ces fonctions, en les réduisant à une simple surveillance générale de l'exécution des lois, et des intérêts du peuple.

Les baillis diocésains n'ont que les villes dans le diocèse, quelques affaires ecclésiastiques, les hôpitaux, et autres fondations pieuses sous leur inspection.

Les grandes villes ont des présidens ou bourgmestres et des conseillers de la ville ; les moindres n'ont qu'un préfet royal. Il doit être remarqué que chaque ville a un corps de

représentans, dont l'utilité pourrait être très-grande, si l'égoïsme ne leur fesait point négliger leurs fonctions peu lucratives.

Une autre institution vraiment républicaine, est celle des bureaux de conciliation, c'est-à-dire, des tribunaux de paix. Le bon choix des commissaires de conciliation et le caractère pacifique ont procuré à cette institution les succès les plus brillans. Les deux tiers des affaires civiles sont terminées à l'amiable.

Le suprême tribunal, qui juge en dernière instance, est composé de juges nommés et amovibles par le roi, qui le préside en personne une fois par an, et qui toujours est censé présent. Ce tribunal jouit d'une grande réputation d'équité et d'indépendance (1).

Les codes danois et norwégiens, donnés par Christian V, sont clairs, simples, et en général d'autant plus justes, qu'ils sont fondés sur les anciennes lois danoises. Jamais le droit romain n'a subjugué le Danemarck. Mais le grand nombre des ordonnances, des rescrits et des résolutions royales, qui changent ou expliquent les lois, embarrasse beaucoup les citoyens dans leurs affaires. On a promis un nouveau code; mais il paraît que le gouvernement ne veut pas le donner avant l'époque où tous les changemens projetés dans l'intérieur auront eu leur exécution.

Le duché de Sleswick suit la loi jutlandaise de Waldemar II, celui de Holstein a encore le malheur d'être soumis aux lois de l'empire.

La peine capitale est très-rare en Danemarck. Les voleurs sont condamnés aux travaux publics. On est occupé à donner aux maisons de correction une meilleure organisation. Les prisons ont subi quelques utiles changemens, depuis l'époque où Howard les visita; il est vrai que leur état était déplorable.

Il n'y a que trois classes distinctes dans l'État: la noblesse, la bourgeoisie et les paysans. Les fonctionnaires du roi ont la noblesse personnelle. Les comtes et barons ont à la vérité

(1) Ce tribunal a condamné l'auteur de cette description du Danemarck à l'exil, en interprêtant avec trop de rigueur quelques écrits polemico-politiques, qui firent, tant en Danemarck qu'en Suède, plus de sensation qu'ils n'en méritaient.

des privilèges très-considérables, sur-tout relativement à leurs possessions en biens fonds. Les simples nobles n'ont presque aucune prérogative personnelle qui pourrait mériter l'envie; et les droits qu'ont les terres seigneuriales peuvent être possédés par tout particulier qui a un titre, c'est-à-dire, une épithète de conseiller, etc.; une telle qualité lui donne la noblesse personnelle et l'exercice de plusieurs droits, comme, par exemple, de nommer aux cures des villages. Mais le gouvernement qui autrefois s'était fait une source de revenus, en vendant très-chèrement ces titres, est maintenant très-économe dans leur distribution; d'ailleurs il a pour principe de resserrer les droits seigneuriaux; et même, lorsqu'il donne un titre, il se réserve entr'autres le droit de nommer les curés. Les personnes titrées sont sujettes à une très-forte imposition, nommée *taxe du rang*. L'honneur d'être traité d'*excellence* coûte 360 fr. par an.

Il y a deux ordres de chevalerie en Danemarck. Celui de l'Éléphant, qui est le plus estimé, a pour marque un ruban bleu, avec un éléphant d'or; celui de Dannebrog, consiste dans un ruban blanc avec une étoile.

Le clergé Luthérien ne forme aucun ordre séparé. Aujourd'hui cette classe de fonctionnaires publics est tellement composée, que la philosophie et la liberté ne peuvent trouver, nulle part, un point d'appui plus solide. On doit regretter que les soins nécessaires pour la culture des terres assignées à leur entretien, fassent négliger à quelques-uns les études abstraites. Il a souvent été question de leur donner des salaires fixes; ce changement serait de la plus grande conséquence pour la culture des sciences et des lettres.

Les évêques devraient proprement être appelés *super intendent*; mais ce nom abstrait et ridicule a été repoussé par l'usage, et celui de *biskop* est resté en Danemarck, Norwège et Islande. En Sléswick et Holstein, l'appellation nouvelle a été reçue. Au reste, les évêques danois ne conservent aucun reste de leur ancienne grandeur et puissance. Leurs fonctions se bornent à surveiller l'instruction religieuse, visiter les églises, administrer les fondations pieuses, et juger, avec le grand-bailli, sur les réclamations en divorce.

Le clergé est composé de

14 évêques, qui ont	30,000 rixd.
227 prévôts, qui, en même-tems sont à vie, et dont les revenus, comme prévôts, sont de	2,270
2,267 curés, qui ont depuis 60 rixd., (270 fr.) jusqu'à 1500 rixd. (6,700 fr.), en tout	1,132,000
195 substituts-prédicateurs, salariés, pour la plupart, par les riches curés, n'ont en gage fixe que	2,925
2,200—2,300 marguilliers, cuistres et maîtres d'école	226,700
TOTAL.	1,393,895 rixd.

Cette somme, qui équivaut presque à 6,300,000 fr., n'est pas payée par le gouvernement. Ce sont les terres paroissiales, les dîmes, et différentes autres sources qui forment ce revenu.

Les paysans sont de plusieurs classes. Les uns possèdent leurs terres en propriété ; les autres n'en sont que les usufruitiers. Ceux-ci se divisent en fermiers à bail héréditaire et fermiers temporels. Ils jouissent tous de la liberté personnelle ; mais la conscription militaire, à laquelle ils sont soumis, a nécessité certaines formes, sans l'observation desquelles il ne leur est pas permis de quitter leur district régimental.

Les cens et les corvées que réclament les seigneurs territoriaux, en vertu d'un droit de possession un peu douteux, ont été réglés par un comité royal. En beaucoup d'endroits, les deux parties sont convenues d'une rétribution annuelle moyennant laquelle le paysan est libre de toute corvée. A présent la plus grande partie des seigneurs s'empressent de vendre leurs terres en petites parcelles ; ils y gagnent des sommes considérables, et les paysans, en achetant les terres seigneuriales, deviennent entièrement libres. Un grand nombre de paysans se contentent d'acheter du seigneur la ferme qu'ils habitent, soit à titre de possession ou de bail héréditaire.

Le Danemarck ainsi, va retournant vers l'heureux état de

l'ancienne Scandinavie, où chaque citoyen était agriculteur-possesseur, et où le nom de paysan (*bonde*, c'est-à-dire, domicilié), était le plus honorable de tous. Cet état s'est en quelque sorte conservé sans interruption dans la Norwège.

La dîme existe encore, mais on a commencé à lui substituer une rétribution en argent, ou la cession d'un équivalent en terres.

En général, depuis 1788, les efforts du gouvernement ont été tournés vers la réforme totale de la législation rurale. C'est au comte Rewentlow, lui-même grand possesseur territorial, et au procureur-général Colbjœrnsen qu'on doit les plans et l'exécution de ce grand ouvrage.

L'espace ne me permet pas de donner plus de détails sur l'état civil du Danemarck et de la Norwège. Les duchés de Sleswick et de Holstein conservent encore quelques vestiges de la barbarie féodale. La noblesse de ces deux pays, s'est prévalu de l'occasion que lui offraient les discussions et guerres continuelles entre le Danemarck et le Holstein, pour former une confédération aristocratique qui s'arroge certains droits et privilèges peu convenables avec les principes d'égalité qui constituent la base de la monarchie danoise. Le gouvernement, ne voulant pas user des moyens violens, a laissé, en partie, subsister la servitude des paysans Holstenois.

Les impositions principales sont assises sur les biens territoriaux, les blés, les mines et autres productions de la terre. Le produit en est pour le Danemarck, de 800,000 rixdalers; pour la Norwège, 350,000 rixdalers; pour les duchés de Sleswick et Holstein, 1,200,000 rixdalers, ce qui fait en tout 2,350,000 rixdalers ou environ 10 millions 500 mille fr. La dîme des mines de la Norwège n'y est que pour 140,000 francs.

La taxe sur les personnes ne s'étend qu'au Danemarck et au Holstein : mais celle sur le rang, (voyez ci-dessus), a aussi lieu en Norwège. On évalue ainsi le produit de ces deux taxes: 460,000 rixdalers pour le Danemarck propre; 13,000 pour la Norwège; 260,000 pour le Sleswick et le Holstein : cela donne un total de 733,000 rixd., ou presque 3,300,000 francs.

Ce qu'on appelle la *consumtion*, est proprement une impo-

sition sur les vivres que consume le peuple. Cette taxe produit, en Danemarck et en Norwège, 824,000 rixdalers, ou 3 millions 500 mille francs.

Le timbre a produit, dans une année, pour le Danemarck, 133,463 rixdalers; pour la Norwège, 54,904 rixdalers; pour les deux duchés, 49,791 rixdalers; ainsi cette branche de revenus doit rapporter environ 1,000,000 de francs.

Les pour cents imposés sur les fonctionnaires gagés et sur les capitaux prêtés, nous paraissent nuisibles aux vrais intérêts de l'État, et contraires à l'esprit actuel du gouvernement. Le produit de ces deux taxes n'est pour toute la monarchie, que d'environ 1,400,000 francs..

Les douanes ordinaires rapportaient, il y a huit ans, pour le Danemarck, 654,896 rixd.; pour la Norwège, 544,192 rixd.; pour les duchés, 178,090 rixd; ce qui donne un total de 1,377,118 rixd., ou environ 6,200,000 francs. Mais d'après l'ordonnance qui a permis l'importation de presque toutes espèces de marchandises, les marchands préfèrent payer des droits modérés, que de faire le métier dangereux de contrebandiers. En même tems le commerce de *transit* a presque doublé; ainsi, l'on évalue aujourd'hui les revenus des douanes danoises, à plus de 10 millions de France.

La douane du Sund, ainsi que celles des deux Belt et du canal holstenois, ne sont pas comprises dans cette somme. La jalousie des étrangers exagère ces revenus: ils n'excèdent pas 4 à 5 millions.

Il y a encore quelques sources des revenus, tel que la loterie, (autrefois 500,000, aujourd'hui 135,000 rixdalers), le surplus du revenu des îles à sucre, (100,000 rixd.), les sportules d'expédition dans les différens ministères (108,000 rixd., le tribut des juifs, le droit d'aubaine, etc., etc.

Le total des revenus du roi de Danemarck ne peut être évalué à une somme moindre de 36 millions de France.

Le Danemarck, y compris le Sleswick, contribue à ce total pour 20 millions, la Norwège 6, le Holstein 5; et le reste vient des étrangers, ou de toutes les provinces collectivement.

Rapprochons de ces résultats ceux des notices partielles sur la population, que nous avons données dans la description topographique.

Le Danemarck avec le Sleswick.	1,325,986
Le Holstein.	330,000
La Norwège.	896,000
Les colonies du Nord.	75,000
Celles de l'Occident.	40,000
Celles d'Asie.	40,000
	2,707,986

Il est assez clair que nous avons eu raison, en regardant le Danemarck avec le Holstein, comme le noyau de la monarchie, vérité qui ne paraît pas être reconnue par quelques géographes.

Les dépenses de l'État, dans les années ordinaires, n'égalent pas les revenus. Le surcroît est destiné pour la caisse d'amortissement, établie sur le modèle du Sinking-Found de l'Angleterre, qui doit peu à peu payer la dette de l'État, et à la caisse d'intérêts qui paie les intérêts annuels de cette dette.

Il est impossible d'entrer ici dans les détails qu'exigerait une description complette des finances. Il a paru un excellent ouvrage sur cette matière, par M. Eggers, professeur à Copenhague, dont je donnerai un jour l'extrait: mais ici je ne peux dire que ce qui est connu de toute l'Europe, savoir, que le gouvernement danois, malgré des armemens très-dispendieux, malgré des incendies considérables et beaucoup d'autres malheurs publics, trouve toujours de l'argent, et voit son crédit mieux établi que celui de la plupart des gouvernemens européens. Telle est grande la confiance dans sa loyauté, telles sont sérieuses et efficaces l'économie et la régularité dans ses opérations, tels sont profitables au commerce, et par une conséquence naturelle, à la caisse publique, les heureux résultats de son imperturbable neutralité.

Les forces de terre consistent en troupes de ligne et en conscrits. La troupe de ligne était autrefois composée

d'étrangers enrôlés à grands frais, et sur lesquels on ne pouvait pas se fier en cas de besoin. En 1763, le maréchal de Saint-Germain qui commandait l'armée danoise en Holstein, fut obligé de ne mettre aux avant-postes que des milices nationales; car tous les étrangers désertaient par bandes. Mais, cette mauvaise organisation n'existe plus. Les enrôlemens se font aujourd'hui, pour la plupart, dans le pays. Parmi les conscrits, quelques-uns doivent toujours se tenir prêts à marcher, et se trouvent ainsi sur le même pied que les soldats enrôlés; d'autres ne sont obligés qu'à rester huit semaines auprès de leur régiment, pendant lesquelles ils sont journellement exercés dans le maniement des armes. Comme ces conscrits ne restent attachés à leurs régimens respectifs, qu'un certain nombre d'années, tous les hommes capables de porter les armes, se trouveront peu à peu en cas de les remplacer, et d'apprendre le métier de soldat.

L'armée danoise est forte de 76,366 hommes, dont environ 10,000 de cavalerie.

Les troupes de ligne forment un total de 36,870 hommes, les conscrits qui ne font que deux mois de service par an, forment les 39,476 restans.

L'armée de terre, y compris l'entretien des forteresses et de ses magasins, coûte 2 millions de rixdalers, ce qui fait 9 millions de France, ou le quart de tous les revenus du roi de Danemarck.

La flotte doit, d'après le règlement du 16 avril 1781, consister dans 24 vaisseaux de ligne en état de servir, 3 de réserve, et 14 frégates, outre un nombre proportionné de senaux, bricks, galliottes, bombardières, chaloupes canonnières, yachts armés, chebecks et galères.

A l'exception des galères et chebecks, toute la marine est stationnée à Copenhague.

On a maintenant 4 ou 6 frégates de 42 canons, quoique le réglement ne parle que de deux bâtimens de cette classe.

Ces frégates sont d'une construction si supérieure, que les étrangers les admirent généralement.

Les vieux vaisseaux de ligne sont rasés et armés en pontons. On y joint des batteries flottantes. Mais ces moyens de

défense ne sont bons qu'autant qu'on peut les soutenir par une nombreuse escadre de chaloupes canonnières.

Les plus grands vaisseaux de ligne dans la marine danoise sont de 90 et 80 canons; le plus grand nombre est de 74, et quelques-uns de 64. On ne peut pas se servir, avec avantage, de vaisseaux de 100 canons dans la Baltique, et dans les détroits qui environnent le Danemarck.

La marine a un fonds réglementé de 880,000 rixdalers, ou 3,900,000 fr.; ce qui n'est réellement pas suffisant pour la branche la plus essentielle de la défense nationale.

Les dépenses de la cour ne montent qu'à 700,000 fr. par an. En 1765, elles montaient à 1,200,000 fr.

Les apanages des princes et princesses formaient, en 1791, un total de 268,451 rix., ou environ 1,200,000 f.

Coup-d'œil sur l'histoire du Danemarck et des pays y annexés.

La Scandinavie comptait autrefois autant de rois que de vallées, de montagnes et de golfes. Chaque riche paysan, chaque possesseur d'un nombreux troupeau s'appelait *Konung*, et fut reconnu comme chef et protecteur par ses voisins plus faibles. Ceux, parmi ces rois, qui avaient un vaisseau, allaient pendant l'été piller tout ce qu'ils rencontraient en mer; cela était regardé comme un métier héroïque; et ces rois corsaires conservèrent long-tems une haute considération dans la Scandinavie.

Le second Odin changea, vers le tems de la naissance de J. C., la face du Nord; les peuples, soumis par son adresse, réunis en de petits états ou cantons, reçurent ses fils pour rois; lui-même, il se réserva un rôle plus auguste, celui d'un Dieu qui veut bien se mêler quelques momens parmi les mortels. Nous ne savons pas s'il prit des mesures pour prolonger cette union, dont le Nord avait joui sous lui. Toutefois il est sûr qu'elle ne dura pas long-tems après son *retour au ciel*. Mais les états plus considérables qu'il avait formés restèrent sur pied.

Skjold, son fils, premier roi du Danemarck, ne posséda

que les îles. Ses successeurs prirent de lui le nom dynastique de *Skjoldunger*, c'est-à-dire, descendans de Skjold.

L'âge d'or, sous Frode ou Frothon Ier., fut long-tems après chanté par les Scaldes.

Dan Mykillati (le Magnifique), roi de Scanie, unit, vers l'an 250 — 300, les îles et le Jutland à son empire. Le nom de Danemarck, borné jusqu'alors à la Scanie, fut étendu à toutes ces provinces. *Lejre* ou *Lethra* devint la résidence des rois.

Si l'on peut regarder Ossian comme une autorité en histoire, Frothon III doit s'être battu en duel contre le fameux Fingal.

Rollon ou Rolfkrake rétablit l'État qui s'écroulait; sa vie fut une chaîne de grands exploits, et sa mort a fourni le sujet d'une bonne tragédie.

Frothon VII, qui mourut l'an 600, devint le bienfaiteur de sa patrie par ses sages lois, dont nous n'avons que quelques fragmens.

Un demi-siècle après la mort de ce Frothon, nous voyons un grand empire s'élever dans la Scandinavie. Jvar, roi de Scanie, acquit le Jutland par un mariage, la Suède par ses armes, les îles danoises par une vile intrigue. Tous les pays voisins de la Baltique, où habitaient alors les Wendes et les Slaves, la Westphalie (alors nommée West-Saxe), la Norwège, et quelques parties de l'Écosse; voilà jusqu'où s'étendirent ses conquêtes, qui lui acquirent le nom de *Widfadmè*, c'est-à-dire, qui embrasse beaucoup. Mais son caractère déloyal le fit généralement détester. On le compara au grand serpent marin, qui, selon l'Edda, embrasse tout le continent.

Harald-Hildetan, Sigurd-Ring, Regner-Lodbrok, maintinrent et augmentèrent cet empire. Regner est fameux par ses amours, ses victoires et sa mort tragique. Le chant de mort, qu'un Scalde lui a mis dans la bouche, a été traduit en prose par Mallet, et en vers par Hwass. Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1797.

Au commencement du neuvième siècle, le Danemarck devint plus connu aux peuples du Midi. Charlemagne, qui

venait de vaincre les Saxons, menaça Gotrik, (chez les historiens des Francs *Godofrid*,) qui était régent du Danemark, pendant la minorité du fils de Regner. Le chef des Danois brava le vainqueur de l'univers; il saccagea quelques provinces de l'Allemagne, et fit bâtir le fameux rempart *Danevirke*, près l'Eyder. Mais son successeur, peut-être son assassin, se hâta de faire la paix avec l'empereur. L'Eyder fut fixé pour limite entre les deux Etats.

Ce fut dans ce même siècle qu'un essaim de pirates, sorti de la Norwège, du Danemarck et de la Suède, devint l'effroi de toute l'Europe, jusqu'au point qu'on mit dans les litanies ces mots : « *A furore Normannorum libera nos, ô Domine* »! On comprit tous les peuples du Nord sous ce nom, qui est synonyme avec celui de *Nord-Ljudi*, dont les historiens des Francs se servent quelquefois en parlant des guerres de Gotrik contre Charlemagne. Ces hommes du Nord s'élevèrent bientôt du rôle de simples brigands à celui de conquérans. Leurs exploits sont trop connus pour en parler ici avec plus de détail.

Les empereurs Francs montrèrent beaucoup de zèle pour la conversion des Barbares du Nord; la politique en fut sans doute le motif principal. On vit qu'il serait impossible d'asservir ces peuples invincibles, autrement qu'en semant la discorde parmi eux; ce but fut en partie rempli. Le christianisme n'eut, pendant trois ou quatre siècles, qu'une influence malfesante sur le Nord; les anciennes vertus se perdirent; l'hypocrisie et la superstition les remplacèrent. Ansgarius, qui mourut en 865, eut le nom d'Apôtre du Nord. Cependant cet homme, vraiment évangélique, eut moins de succès en Danemarck qu'en Suède.

Un autre grand changement dans l'Etat du Nord date aussi du neuvième siècle. Jusqu'à cette époque, les petits rois, dont il y en avait un dans chaque *sysselou* canton, ne reconnurent que temporairement la prééminence des rois de Lethra et d'Upsal, qui pourtant prétendirent être des souverains; l'un du Danemarck, l'autre de la Suède. Dans la Norwège, les différens rois étaient absolument indépendans. Ivar Widfadmè et ses successeurs avaient été reconnus pour souverains par la plupart de ces rois. Mais lorsque les fils de Regner se

partagèrent l'empire, il paraît que le Danemarck et la Norwège retombèrent dans leur ancien état. Gorm, surnommé le *vieux*, fut le premier qui organisa une véritable monarchie en Danemarck; Harald, aux beaux cheveux, fit de même en Norwège : le premier employa souvent la ruse et la persuasion; l'autre cimenta son empire par des torrens de sang.

Ce fut à cette occasion que beaucoup de Norwégiens, mécontens de l'usurpation de Harald, s'établirent en Islande, en Feroer, et dans les îles de l'Écosse.

Parmi les rois suivans de la Norwège, nous remarquons ici Hacon Adelstan; il fit établir sur les côtes de la Norwège une chaîne de bûchers, qu'on devait allumer aussi-tôt qu'un ennemi s'approchait; par ce moyen, tout son royaume, depuis le Gotha-Elf (près Gothenbourg), jusqu'aux dernières extrémités de Halogaland (370 lieues), pouvait, en moins de sept jours, être averti d'une attaque hostile.

Sous Harald-Blotand, qui eut des guerres malheureuses contre les Othons, empereurs d'Allemagne, le christianisme fit des progrès en Danemarck. Oluf Trygvason, un héros, dont les aventures romanesques avaient étonné tout le Nord, devint, comme roi de la Norwège, le propagateur le plus zélé de la nouvelle religion; aucune violence, aucune cruauté ne fut épargnée pour détruire le culte d'Odin. Cependant, un autre Oluf le surpassa encore en zèle et en tyrannie; il obtint la couronne de martyr; les prêtres en firent un *Saint*; son tombeau fut visité par des pélerins de toute l'Europe, et on lui dédia même des églises à Constantinople.

Suénon Ier, surnommé Tveskjæg, peu ami des chrétiens, fut heureux dans ses guerres; mais au milieu de la paix, les pirates de Jomsborg l'enlevèrent, et ne le relâchèrent que lorsqu'il eut payé son poids d'or. Les femmes et filles danoises firent le sacrifice de leurs bracelets et colliers, pour rançonner ce roi chéri. Il les récompensa par une loi qui donna aux femmes une part aux héritages.

La bataille de Svolder, l'an 1000, où Suénon défit Oluf Trygvason, est remarquable, parce qu'on y vit un vaisseau long de 148 pieds.

Deux ans après ce combat, la nouvelle du massacre terrible de tous les Danois établis en Angleterre, arma toute la

nation. Une flotte formidable débarqua sur le rivage britannique une armée de vengeurs qui força bientôt le roi Ethelred de fuir en Normandie. Suénon fut reconnu roi d'Angleterre, l'an 1013.

La jeunesse de son successeur, Canut-le-Grand, invita les Anglais à secouer le joug étranger. Canut retourna en Danemarck pour avoir des renforts. La lutte fut longue et opiniâtre ; mais les deux grandes victoires de Norwich et celle d'Assaudun (Ashdown) décidèrent du sort de l'Angleterre. Le malheureux et brave Edmund partagea d'abord son royaume avec Canut : bientôt, assassiné par l'ordre du traître Etdrik-Saréon, il laissa le roi danois maître du tout. Canut conquit encore une partie de l'Ecosse, et ses généraux chassèrent Oluf-le-Saint de la Norwège. Il fut le roi le plus puissant de son tems, mais il négligea les véritables intérêts du Danemarck ; il ne posséda que peu de mérite personnel, et les Danois sont d'accord à lui refuser le nom de *Grand*, que l'aveugle admiration de ses contemporains, et sur-tout la basse flatterie des prêtres lui avaient donné. Cependant, il fit composer quelques bonnes lois, et il paraît avoir cultivé son esprit et corrigé son caractère dans les dernières années de sa vie.

Après sa mort, qui arriva en 1035, le Danemarck, épuisé par ses victoires, tomba presque subitement dans un état d'avilissement qui ne cessa qu'avec l'apparition du grand Waldemar Ier. Ce grand roi monta sur le trône en 1157 ; aidé des lumières du sage et brave archevêque Absalon, il replaça bientôt sa patrie au rang des puissances les plus formidables de l'Europe. Les Wendes furent humiliés, et leurs villes principales, Arcona et Julin, détruites. Dantzick ou Dansvig (c'est-à-dire le port danois), fut fondé dans cette guerre.

Waldemar fut le premier roi danois qui introduisit un système fixe dans la législation : les codes sélandois et scanien qu'il publia, restèrent en valeur pendant plusieurs siècles. Ce fut sous lui que la noblesse commença à obtenir des fiefs héréditaires : son règne a encore été illustré par le génie de Saxo-Grammaticus, qui fut secrétaire de l'archevêque Absalon, et dont nous avons une histoire de Danemarck, pleine de fables, mais écrite dans un style si pur et si élégant,

qu'il serait impossible de l'attribuer à un auteur du douzième siècle, si l'on n'en avait pas la certitude positive.

Canut VI, le successeur de Waldemar, eut, comme lui, le sage Absalon pour général et ministre. Ce grand homme, la crosse d'archevêque à la main, mena par-tout les Danois à la victoire. Les Wendes furent entièrement soumis, et cette nation, qui, pendant deux siècles, avait disputé aux Danois l'empire de la Baltique, disparut absolument de la scène. Canut rendit le Holstein et le Mecklembourg tributaires; l'Estlande fut conquise et convertie au christianisme.

Sous Waldemar II, ses conquêtes furent augmentées de la Prusse et de la Livonie, de sorte que l'empire danois embrassa presque tout le contour de la Baltique. Lorsque ce roi alla conquérir la Livonie, son armée était forte de 160,000 hommes; la flotte qui les transporta comptait 1,400 voiles; on en a encore les listes exactes, d'où l'on voit combien de vaisseaux chaque province était tenue de fournir. Il est vrai que les plus grands de ces vaisseaux ne portaient que 120 hommes. On peut aussi croire que le zèle religieux a porté la nation danoise à faire des efforts extraordinaires, car le but ostensible de l'expédition en Livonie, était de convertir les payens; et le pape avait fait présent à l'armée danoise d'un drapeau consacré, qui fut appelé le *Dannebrog*, et fut longtems conservé comme une espèce de palladium. Waldemar avait, d'après le calcul très-probable du grand historiographe *Suhm*, un revenu annuel de 45 millions de France, somme étonnante dans ce siècle.

Mais le mauvais génie du Danemarck s'éveille comme par un coup de baguette, tout cet édifice de grandeur et de puissance s'écroule et disparaît; un instant y suffit. Un prince sans forces et sans nom, devint, dans les mains du destin, l'instrument qui précipita Waldemar du faîte de sa gloire.

Ce roi avait profité de l'absence de son vassal Henri, comte de Schwerin, pour séduire une épouse chérie que ce dernier avait confiée à sa protection. Le comte, implacable, guetta l'occasion pour venger cette injure; il la trouva bientôt. Waldemar et son fils aîné, éloignés de leurs gardes, se reposaient des fatigues de la chasse dans la petité île de Lyœ, près la Fionie. Un bruit soudain les éveille; c'est le comte Henri

qui les emmène à Schwerin, où une affreuse prison les attend. A ce signal, tous les peuples et princes subjugués s'insurgent contre le Danemarck ; et lorsque Waldemar, au bout de trois ans, racheta sa liberté, il ne lui resta, de toutes les provinces conquises, qu'une partie de la Prusse et l'île de Rugen. En vain chercha-t-il à reconquérir au moins le Holstein ; la trahison des Ditmarses lui fit perdre, en 1227, la grande bataille de Bornhovède. Absalon et les autres grands hommes qui avaient entouré le trône de Waldemar I ". et de Canut VI, étaient dans la tombe ; et le Danemarck, privé de leurs lumières retomba rapidement dans le néant d'une existence sans gloire.

Mais les malheurs apprirent à Waldemar une vérité qu'il aurait dû plutôt reconnaître. « C'est par les lois » qu'on affermit un État », dit-il à son peuple assemblé. Ces mots, sans doute sublimes dans le treizième siècle, se trouvent en tête du code Jutlandais, que Waldemar fit publier en 1240, et qui, encore aujourdhui, est en vigueur dans le duché de Sleswick.

Waldemar eut la faiblesse de donner des provinces entières en apanage à ses fils. Ce partage, et l'orgueil extravagant d'un clergé presque toujours rebelle, furent les causes principales de l'état déplorable où tomba bientôt le Danemarck. Les malheurs de ce pays montèrent au dernier point, lorsqu'après la mort de Christophore II, toutes les provinces se trouvèrent engagées au comte de Holstein et à quelques nobles puissans. Gérard, appelé par les Holstenois, le Grand, était le barbare chef d'un triumvirat qui avait juré de ne jamais permettre que l'empire danois se relevât. Mais un Brutus paraît ; Njels Ebbesen, Jutlandais, après avoir loyalement déclaré l'insurrection, pénètre, à la tête de 64 hommes, dans le quartier-général des Holstenois, tue de sa propre main le tyran, échappe et va appeler le peuple aux armes. Bientôt le Jutland fut libre, mais le généreux Njels Ebbesen périt dans une bataille.

Waldemar IV, auquel l'insurrection des Jutlandais avait frayé le chemin, parvint par les armes, mais plus encore par la prudence, à relever le trône de ses pères. Lorsqu'on le voit sans autres ressources que celles de son génie, rassembler les

débris

débris d'une nation presqu'anéantie, et en former, en peu d'années, une monarchie respectable, on doit avouer qu'il a bien mérité le surnom d'*Atterdag*, c'est-à-dire, jour nouveau; nom que lui ont donné les historiens danois.

Sa fille Margarethe surpassa son père, sur-tout dans le talent de se rendre populaire. Elle unit sans difficulté la Norwège et le Danemarck sous un même sceptre; mais, appelée à délivrer les Suédois du joug d'Albert, elle eut besoin de toute sa politique pour conquérir, pacifier et conserver ce pays, dont la noblesse ne pouvait ni se passer des secours des Danois, ni se conformer à la gêne d'une réunion. Malgré cet obstacle et nombre d'autres, Margarethe réussit, en 1397, à faire agréer aux États des trois royaumes du Nord, cette fameuse Union Calmarienne qui serait devenue la base d'un empire formidable, si la mort n'eût empêché la Sémiramis du Nord d'affermir son vaste édifice.

Tous les rois de l'Union furent ou des hommes sans caractère, ou des tyrans. Leurs faiblesses et leurs vices servirent également à aigrir le peuple, et à multiplier les insurrections. La Suède fut presque toujours sous les armes pour défendre ses droits contre les rois qui, ordinairement demeuraient en Danemarck, et donnèrent en tout la préférence aux Danois. Les trois royaumes, épuisés par leurs querelles intestines, ne furent jamais plus faibles et plus malheureux que sous cette union, qui semblait devoir fixer pour toujours leur repos et leur bonheur. Les villes hanséatiques profitèrent de la négligence des rois du Nord, pour se rendre les maîtres absolus du commerce de la Baltique: ces républiques marchandes osèrent souvent menacer la Scandinavie d'une subjugation entière. On peut hardiment attribuer la moitié des maux qui signalèrent le tems de l'Union, aux intrigues de ces avides monopolistes.

Christian Ier., fut le premier roi de la maison d'Oldenbourg. Mauvais économe, général médiocre, homme d'état sans vues profondes, il posséda les trois couronnes du Nord, mais ne sut pas les faire respecter.

Jean, son successeur, partagea le Sleswick et le Holstein avec son frère. Cette faiblesse a coûté cher au Danemarck;

mais Jean eut du moins le mérite d'estimer la nation, et de ne pas y introduire une foule d'étrangers.

Christian II, surnommé le Néron du Nord, est connu par la perfide cruauté avec laquelle il fit massacrer les chefs de la noblesse suédoise, qui étaient assemblés au château pour la fête de son couronnement, après qu'il leur avait promis une amnistie entière. Quoiqu'il soit impossible d'excuser cette action et plusieurs autres du même genre, il est néanmoins vrai que Christian II eut quelques idées très-heureuses et très-justes sur les finances, l'industrie et le commerce. Il a donné des lois protectrices du peuple contre la noblesse. Il voulut, comme Joseph II, réformer tout dans le même instant; comme Joseph II, il choisit les moyens les plus despotiques, et finit par devenir l'objet de l'éxécration universelle; enfin, comme Joseph II, il eut quelques amis d'une imperturbable fidélité et du plus grand mérite personnel. Cette dernière circonstance prouve sur-tout que Christian II n'était pas un homme si vil qu'il nous a été représenté par quelques historiens. Chassé de ses trois royaumes par les sénats; il conserva long-tems l'amour d'une partie du peuple, et l'espoir de recouvrer ses couronnes. Mais, attiré à Copenhague, par les perfides promesses de Frédéric I, il fut, en 1531, jeté dans une prison où il traîna sa malheureuse existence jusqu'en 1559.

La Suède s'était séparée de l'Union Calmarienne, en 1523, et Gustave Wasa, libérateur de son peuple, en devint bientôt le roi. Le Danemarck eut d'abord ce perfide Frédéric I, dont nous avons parlé, et ensuite Christian III, qui, en 1536, abolit le catholicisme en faveur de la religion luthérienne. Ce grand changement, en détruisant la puissance du clergé, ôta à celle de la noblesse la seule contre-balance suffisante: aussi les nobles danois s'approchèrent de jour en jour de leur but désiré, savoir, de réduire la forme du gouvernement à une simple aristocratie où le roi ne serait qu'un Doge de Venise.

Frédéric II conquit la Dytmarse, et eut une longue guerre avec la Suède. Les avantages qu'il obtint dans la paix de Stettin, n'étaient qu'un faible équivalent pour les dépenses énormes qu'avait occasionnées cette guerre, où les armées danoises furent plus heureuses que la flotte, phénomène

unique dans l'histoire de ce pays. Daniel Rantzau entr'autres battit, près de Svarteraa, en Halland, avec quatre mille danois, une armée suédoise de vingt-cinq mille. Dans les dernières années du règne de Frédéric II, les finances furent rétablies par les soins de Peder Oxe, ministre digne d'être placé à côté de Sully. Les sciences furent cultivées par la noblesse; et le célèbre Tycho-Brahé bâtit son *Uranienborg* sur l'île de Huen.

Parmi les souverains de la maison d'Oldenbourg, Christian IV est, d'après le jugement de Snedorf, le seul qui ait mérité le nom d'un grand roi. Toujours aux prises avec la fortune, il développa tous les ressorts d'un grand génie et d'un cœur indomptable. Son administration intérieure fut un modèle d'économie et de vigilance. Il visita toutes les provinces de son empire, et fit même un tour en Laponie. La marine danoise fut créée par lui, et il était lui-même un des amiraux les plus habiles. Comme général, il n'a pas obtenu de gloire. Cependant sa première guerre contre Charles IX et le grand Gustave-Adolphe fut très-heureuse, et finit par une paix, où la Suède paya un million de rixdalers. Mais ayant été choisi pour chef, par la ligue protestante de l'Allemagne, Christian IV se vit bientôt entouré d'alliés perfides, qui ne lui fournirent ni troupes ni argent. La bataille de Konigslutter, gagnée par Tilly, fut une des plus sanglantes dans tout le cours de la guerre de trente ans. Les Allemands prirent la fuite à la première attaque des troupes impériales; Christian se défendit avec ses Danois jusqu'à la dernière extrémité. Le vainqueur attaqua bientôt le Danemarck, et Christian, pour sauver son propre royaume, fut obligé de renoncer, par la paix de Lubeck, en 1629, au rôle de protecteur de l'Allemagne; rôle dangereux et illustre, qui fut glorieusement rempli par ce Gustave-Adolphe, vaincu autrefois par Christian. En 1643, les Suédois attaquèrent à l'improviste le Danemarck, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une guerre. Le but principal de cette infame perfidie fut de réparer les forces de l'armée suédoise, en pillant un pays enrichi par une longue paix. Christian était déjà un vieillard de 68 ans; néanmoins il parcourut lui-même les mers avec sa flotte, qui avait à combattre à-la-fois celle des Hollandais et celle des Suédois.

La paix fut achetée par la cession de quelques provinces peu importantes.

Frédéric III eut, dans le commencement, les mains tellement liées par la puissance de la noblesse, qu'il n'était presque qu'un roi titulaire. Le sénat danois, gagné par l'empereur, l'électeur de Brandebourg et la Pologne, déclara la guerre à la Suède. Charles X, autrement nommé Charles Gustave, se trouvait, avec l'armée Suédoise, au milieu de la Pologne. Comment les alliés du Danemarck purent-ils lui permettre de traverser l'Allemagne, et de tomber, avec toutes ses forces, sur le Danemarck, sans que personne le poursuivît? Il paraît que les alliés étaient convenus de sacrifier à un certain point le Danemarck pour se débarrasser de l'ennemi redoutable qui les pressait.

Charles Gustave, aidé par la perfidie du duc de Holstein, et guidé par le trop fameux Uhlfeld, danois exilé, pénètre subitement dans le Sleswick et le Jutland, emporte d'assaut la forteresse de *Fredericia*, et ayant, dans l'hiver suivant, fait passer son armée sur les glaces, dans l'île de Fionie, surprend les troupes danoises, se rend maître de Nyborg et d'Odensée, traverse le grand Belt sur les glaces et menace Copenhague. Cromwell, alors protecteur de l'Angleterre, offrit sa médiation, et comme Frédéric se vit sans alliés, sans troupes, et à la veille de perdre sa capitale, il signa la paix de Roschild, qui assura aux Suédois les provinces de Halland, Bleking et Scanie, l'île de Bornholm, Bahus et Drontheim en Norwège. Charles Gustave n'était pas content de tous ces avantages. Il voulut profiter de l'occasion pour réunir les trois couronnes du Nord sur sa tête. Il rompit, de la manière du monde la plus perfide, le traité qu'il venait de jurer, prit Cronebourg, et revint assiéger Copenhague par terre et par mer. Frédéric, par sa conduite intrépide dans les revers, s'acquit la sincère affection de ses sujets; et les habitans de Copenhague se défendirent courageusement jusqu'à l'arrivée d'une flotte hollandaise, qui battit les Suédois. La fortune sembla, dès ce moment, se déclarer en faveur de Frédéric. Il déploya de grands talens militaires; et après avoir forcé Charles de lever le siège de Copenhague, il aurait pu porter, à son tour, la guerre en Suède, sans

l'arrivée d'une flotte anglaise, qui fut conduite dans la Baltique par l'amiral Montagnë, et sans les Hollandais qui refusèrent de transporter en Zélande les troupes danoises et brandebourgeoises, qui venaient de chasser les Suédois du Jutland et de la Fionie. Les puissances maritimes voulurent que la Scanie, le Halland, le Blekingue et le Bahus, restassent aux Suédois, afin que l'entrée de la Baltique ne fût plus dominée par une seule puissance. Bornholm et Trondhjem furent rendus aux Danois. La paix se conclut à Copenhague en 1660.

Quoique cette paix ne rendît point aux Danois tout ce qu'ils avaient perdu, la fermeté de Frédéric dans les plus grands dangers, et les soins qu'il prit de la sureté de ses sujets, préférablement à la sienne, le firent chérir de sa nation. Cette disposition des esprits facilita l'étonnante révolution qui changea le Danemarck d'une république aristocratique en monarchie absolue. Les nobles refusèrent de payer les contributions que la guerre avait rendu nécessaires; un d'eux eut l'imprudence de dire à la diète, que les paysans, les bourgeois et le clergé étaient *ufrie*, c'est-à-dire, non libres; comme ce mot signifie en danois à-la-fois un homme qui n'est pas exempt de contribution et un esclave, les chefs de la bourgeoisie et du clergé l'expliquèrent dans le sens le plus offensant. Ces deux états, gagnés d'ailleurs par les promesses secrètes de la cour, donnèrent à Frédéric un pouvoir absolu et héréditaire. La noblesse enfermée dans les murs de Copenhague, fut obligée de souscrire à ce nouveau pacte social, qui date du 10 janvier 1660.

Frédéric III eut pour successeur Christian V qui, en 1675, commença une guerre très-sanglante contre la Suède. La flotte danoise, commandée par Njels-Juul, gagna les batailles d'Oelande, de Gotlande et de Kjoge. Cette dernière fut surtout glorieuse, et à la fin la flotte suédoise n'osa plus paraître dans la Baltique; mais par terre les succès furent très-variables. Christian V reprit plusieurs villes dans la province de Scanie; mais le roi de Suède, Charles XI, remporta sur lui la sanglante victoire de Lunden. Christian s'étant obstiné à continuer la guerre, perdit encore la bataille décisive de Landscroon. Il eut néanmoins quelques succès en Allemagne; mais abandonné par ses alliés et menacé par une armée française,

il fut obligé de rendre, à la paix de Fontainebleau, en 1679, toutes ses conquêtes. Après avoir publié les codes danois et norwégiens, et après beaucoup de querelles avec les ducs de Holstein et les Hambourgeois, Christian V mourut en 1799, et eut pour successeur Frédéric IV, qui maintint, comme tous ses prédécesseurs, ses prétentions sur le Holstein; il s'en serait emparé très-probablement, si les flottes de l'Angleterre et de la Hollande n'avaient pas franchi le Sund tandis que le jeune roi de Suède, Charles XII, âgé alors de 16 ans, débarquait avec ses troupes à quelque distance de Copenhague, pour secourir le duc de Holstein, son beau-frère. Charles aurait assiégé la ville de Copenhague si le roi de Danemarck n'avait pas conclu la paix de Travendahl, dont le traité fut totalement en faveur du duc de Holstein. Frédéric IV fournit ensuite à l'Autriche et à l'Angleterre, un corps de troupes qui se signala à la bataille de Hochstett, à celle de Malplaquet et en beaucoup d'autres occasions.

La bataille de Pultava réveilla les ennemis de Charles XII. Frédéric ne fut pas le dernier pour attaquer la Suède; mais Stenbock, avec un ramas de paysans suédois, battit à Helsingborg, les troupes danoises sous Rantzau, qui avait cueilli des lauriers sous Marlborough et Eugène. Cette étonnante victoire sauva la Suède propre; mais Frédéric IV conquit en Allemagne tout le duché de Brême, avec la forteresse de Stade. Il fut encore une fois battu à Gadebusch, par les Suédois, qui réduisirent en cendres Altona, sa ville favorite. Frédéric se vengea en s'emparant d'une grande partie du duché de Holstein, et en forçant le comte de Steinbock, général suédois, de se rendre prisonnier avec les troupes qu'il commandait. Frédéric prit les places de Tonningen et Stralsund; il chassa les Suédois de la Norwège, et s'empara de Wismar, et de la Poméranie; enfin, il porta si loin ses succès, que ses alliés commencèrent à craindre qu'il ne convoitât la souveraineté de toute la Scandinavie. Charles XII, revenu de son exil, recommença la guerre contre le Danemarck avec fureur. Mais après la mort de ce prince, qui fut tué au siège de Fredericshall, Frédéric n'osa pas refuser la médiation du roi d'Angleterre, entre le Danemarck et la Suède. En conséquence, on conclut à Fredensborg un traité qui laissait à Frédéric la possession du duché de Sleswick.

La Suède paya 600,000 rixdalers, et fut assujettie aux droits de passage dans le Sund. Frédéric mourut en 1730, et eût, deux ans avant sa mort, la douleur de voir sa capitale réduite en cendres par un incendie accidentel; ce roi laissa dans ses coffres 15 millions de France, argent comptant. Mais la flotte, qui lui avait été d'un grand service dans la guerre, sous la conduite du brave Tordenskjold, fut négligée dans ses dernières années.

Christian VI, son fils, bâtit les superbes châteaux de Christiansbourg et de Hirscholme; il rétablit la flotte, et eut l'espoir de voir son fils élu roi de Suède. Mais la volonté d'une grande partie du peuple suédois fut moins efficace que les intrigues des puissances étrangères qui ne voulurent pas permettre la réunion de la Scandinavie.

Frédéric V eut, dans l'amour de ses sujets, l'équivalent de cette couronne de Suède, qui lui échappa. Le roi créa plusieurs manufactures, embellit la ville Copenhague, introduisit plus de luxe à la cour, et protégea les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. Le Danemark prit sous lui un aspect plus riant, mais il laissa beaucoup de dettes. Il fut menacé d'une guerre avec la Russie en 1762. Pierre III voulut ravoir le duché de Sleswick; mais la mort subite de cet empereur délivra les Danois d'une lutte inégale et périlleuse.

Christian VII, roi régnant du Danemark, naquit le 29 janvier 1749, et monta sur le trône en 1766. Il épousa la princesse Caroline-Matilde, la plus jeune des sœurs du présent roi d'Angleterre. L'évènement malheureux qui, en 1771, rompit cette alliance, est assez connu du public.

On convient généralement que la conduite de cette malheureuse princesse a été imprudente; mais les preuves qu'on cite pour prouver une intrigue d'amour entre elle et le ministre Struensée, ne donnent aucune évidence morale, et encore moins juridique. Elle passa le reste de sa vie à Zelle, dans l'Hanovre, où elle mourut en 1775, et où sa mémoire est encore chère à tous les habitans.

Struensée était un charlatan Allemand, qui dédaignait même de parler danois. Il avait quelques bonnes vues en politique : mais il voulut tout bouleverser, tout refaire. Il joignait un caractère profondément immoral à la plus aveugle confiance dans sa fortune.

Depuis 1771, la reine douairière, belle-mère du roi, fut à la tête des affaires. Les Danois aiment peu la mémoire de cette princesse ; mais on s'accorde à dire que le prince son fils (qui porte, ainsi que le prince-royal, le nom de Frédéric), aime beaucoup les sciences, et se montre généreux envers les savans. On regarde la loi sur l'*indigénat*, donnée sous l'influence de ce prince, et rédigée par le ministre Guldberg, comme une des plus sages institutions.

Ce fut aussi pendant la régence de la reine douairière que le Holstein fut, par un traité d'échange, entièrement réuni au Danemark ; mais cette opération difficile et importante avait déjà été commencée avant la révolution de 1771 ; et c'est au comte J. H. Bernstorf, père du célèbre ministre, que l'on en doit l'idée. M. le baron de *Dreyer*, actuellement ambassadeur à Paris, déploya dans cette affaire un grand talent diplomatique.

Depuis le 16 avril 1784, le prince-royal, avec l'exclusion du parti de la reine douairière, a géré les affaires de l'Etat : l'affranchissement des paysans danois ; la liberté rendue au commerce ; la formation d'une armée nationale ; l'abolition de la traite des nègres dans les colonies du Danemark ; le plan pour l'acquittement de la dette nationale ; l'organisation nouvelle de la justice et l'établissement des juges de paix ; enfin la constante sagesse avec laquelle il a refusé de prendre part à la guerre actuelle, et la courageuse résistance à une agression perfide et insolente, lui ont déjà assuré une place parmi les plus estimables princes de notre siècle. Le comte P. A. Bernstorf conserva jusqu'à sa mort une influence supérieure dans le conseil : il en était digne, par une prudence consommée et une très longue expérience. Il avait peut-être une prédilection trop marquée pour les Allemands, et une trop haute idée de l'utilité de la noblesse héréditaire. Son fils aîné le remplace aujourd'hui dans le département des affaires étrangères. Les comtes de Schimmelmann et de Reventlow dirigent, l'un les finances, l'autre l'économie intérieure. La plupart des lois sont rédigées par la plume élégante de C. Colbjœrnsen ; c'est lui qui a provoqué les améliorations dans l'état des paysans. Le prince Charles de Hesse occupe la place importante de gouverneur-général de Sleswick et du Holstein : c'est sa fille que le prince-royal a choisie pour épouse ; aucun nuage n'a trou-

blé cette union, dont plusieurs princes et princesses ont été le fruit.

Ces notices sur le Danemarck sont fondées sur les meilleurs ouvrages statistiques et géographiques qui existent en langue danoise, ainsi que sur mes propres observations et calculs. Je publierai un jour un ouvrage plus complet sur le Danemarck. En attendant, j'espère que les géographes français voudront bien s'empresser de rectifier un peu leurs articles sur ce pays.

M. C. Brun, *Danois.*

POST-SCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

Il se trouve dans toutes les éditions de la Géographie de Guthrie un article très-détaillé sur la révolution qui arriva en Danemarck en 1771.

L'auteur de l'article précédent sur le Danemarck, n'a pas cru devoir me fournir des notions exactes sur cet événement. Pour ne rien laisser à désirer aux lecteurs, j'ai pris la résolution d'insérer ici une traduction littérale du texte anglais, j'y ai ajouté quelques notes qui m'ont parues nécessaires.

« Cette alliance, commencée sous les plus heureux augures, » eut une issue malheureuse, qu'on attribue particulièrement » aux intrigues de la reine douairière, belle-mère du roi » régnant, qui avait un fils nommé Frédéric, qu'elle se pro» posait de faire porter au trône. Elle était si dissimulée, que » lorsque la princesse Caroline-Mathilde arriva à Copenhague, » elle lui prodigua des marques d'amitié et même d'affection, » et chercha à gagner sa confiance en lui faisant une des» cription du caractère de son époux et de ses défauts, en lui » promettant de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour le faire » changer de conduite. Tandis que par ce moyen elle se ren» dait la dépositaire de tous les secrets de la jeune reine, elle » plaça, dit-on, auprès du roi, des émissaires qui l'entraînaient

» toujours dans des parties de débauches pour lesquelles il » n'était que trop enclin. Enfin, il fut décidé qu'on déter- » minerait le roi à prendre une maîtresse, et qu'on l'engagerait » à la garder dans son palais. Pendant que le roi était en » voyage, la reine douairière fit de fréquentes visites à la » jeune reine Mathilde, et, sous le masque de la plus tendre » affection, elle l'instruisait des excès et des débauches aux- » quels le roi se livrait dans le cours de son voyage en Hol- » lande, en Angleterre et en France, et souvent elle l'enga- » geait à ne plus vivre avec lui.

» Aussi-tôt le retour du roi, la reine lui fit, avec douceur, » quelques reproches sur sa conduite. La belle-mère prit im- » médiatement la parole (1) et fit tout le possible pour persua- » der au roi qu'il ne devait pas écouter de tels conseils, et » qu'une reine ne devait pas avoir la présomption de diriger un » roi de Danemarck. La reine Mathilde connut bientôt par ces » discours les desseins de la reine douairière ; elle se condui- » sit de manière à vivre de meilleure intelligence avec son » époux qui mena, pendant quelque tems, une vie plus régu- » lière. La jeune reine eut alors la part que la reine douai- » rière avait eu dans la direction des affaires, ce qui chagrina » beaucoup celle-ci ; elle trouva bientôt l'occasion de se » venger. Vers la fin de l'année 1770, on remarqua que Brandt » et Struensée étaient particulièrement estimés du roi ; le pre- » mier comme favori et le second comme ministre ; qu'ils » fesaient la cour à la reine Mathilde, et qu'elle les accueil- » lait (2). Ceci ouvrit une nouvelle carrière à parcourir à ceux » qui avaient le dessein d'intriguer à la cour de Copenhague : » tous ceux qui avaient été disgraciés firent leur cour à la » reine douairière, et elle devint le chef et le soutien d'un » parti considérable. Le vieux comte de Moltke, homme » artificieux, qui avait été destitué de sa place, ainsi que

---

(1) Il n'est pas probable que la reine Caroline Mathilde ait fait des reproches au roi en présence d'un tiers ; ainsi la reine douairière n'a pas pu prendre immédiatement la parole.

(2) La jeune reine voulant regagner le cœur de son époux, pouvait-elle se refuser à donner aux favoris du roi un accueil distingué ? D'ailleurs Struensée conservait, quoique ministre, les fonctions de *Médecin intime* du roi et de la reine.

» d'autres qui lui ressemblaient, voyant qu'ils n'avaient
» contre eux que des jeunes gens sans expérience, et qui
» étaient incapables de diriger les affaires publiques avec éner-
» gie et avec capacité (1), hâtèrent bientôt leur ruine. Struen-
» sée et Brandt essayèrent de faire une réforme dans la partie
» administrative des affaires, qui aurait dû être l'ouvrage du
» tems; par-là ils s'attirèrent un grand nombre d'ennemis, par-
» mi ceux qui trouvaient leur intérêt à ce que les choses res-
» tassent sur le pied où elles étaient auparavant. Dans le même
» tems, la reine Mathilde accoucha d'une fille; aussi-tôt que
» la reine douairière la vit, elle se retourna sur-le-champ,
» avec un sourire méchant, et dit que l'enfant avait beaucoup
» de ressemblance avec Struensée (2); et ses amis ne manquè-
» rent pas de répandre dans le public que la jeune reine avait
» eu une intrigue avec Struensée, que l'on appuyait sur ce
» qu'elle parlait souvent en public à ce ministre. Des bruits
» encore plus injurieux se répandirent adroitement contre la
» jeune reine. On assura que le parti gouvernant avait le
» projet de déposer le roi, et de le faire interdire comme in-
» capable de gouverner; que la reine serait déclarée régente
» pendant la minorité de son fils, et que Struensée serait son
» premier ministre (3). Les réformes que Struensée avait faites
» dans le ministère furent présentées au peuple comme autant
» de moyens pour opérer la destruction du gouvernement.
» Ce fut par de tels moyens qu'on indisposa le peuple contre
» ce ministre, qui avait eu l'imprudence d'étendre les réformes

---

(1) Il y avait dans le parti de Struensée des hommes d'un grand mérite; son frère est maintenant ministre de la justice à Berlin, et toute l'Allemagne est d'accord sur ses talens et sur sa probité.

(2) D'après les témoignages de tous ceux qui ont vu la princesse dont il s'agit, elle a absolument la physionomie de Christian VII. Ainsi la reine douairière n'a pas pu dire les absurdités qu'on lui attribue ici.

(3) Puisque la reine et Struensée possédaient déjà toute la confiance du roi, il y a peu de vraisemblance qu'ils aient voulu courir les risques d'une révolution par laquelle ils n'avaient rien à gagner.

» jusques dans la partie militaire ; ce qui mécontenta les trou-
» pes, à la tête desquelles étaient plusieurs chefs du parti de la
» reine douairière, qui saisirent cette circonstance pour per-
» suader les officiers inférieurs que le dessein de Struensée était
» de changer entièrement le gouvernement. Il est certain que
» ce ministre semble s'être conduit, à tous égards, avec beau-
» coup d'imprudence, et avoir suivi l'impulsion de ses pas-
» sions.

» La reine douairière et ses amis tenaient fréquemment des
» conseils, sur les mesures qu'il y avait à prendre pour faire
» réussir leurs desseins, et il fut enfin déterminé qu'on enver-
» rait, la nuit, chez le roi, et qu'on le forcerait sur-le-champ
» à signer un ordre qui serait préparé d'avance ; qu'on les ferait
» saisir et incarcérer dans des prisons différentes, et qu'on les
» accuserait de haute trahison, et particulièrement d'avoir le
» dessein d'empoisonner ou de détrôner le roi ; et que, si l'on
» n'obtenait pas de preuves suffisantes, par les tortures ou
» autrement, on se procurerait des témoins pour attester et ap-
» puyer le commerce criminel entre la reine et Struensée.
» Cette entreprise était si dangereuse, que l'adroit comte Moltke
» et les amis de la reine douairière refusèrent de s'en mêler.
» Cependant elle se procura quelques personnes qui n'avaient
» rien à perdre, et qui lui servirent à accomplir ses des-
» seins.

» Le 16 janvier il y eut un bal à la cour de Danemarck ; le
» roi y dansa, et ensuite fit un quadrille avec le général Gœhler,
» son épouse et le conseiller Struensée, frère du comte. La
» reine, après avoir dansé une seule contredanse avec le roi,
» donna la main au comte Struensée pendant le reste de la
» soirée ; elle se retira à deux heures du matin, ainsi que
» Struensée et le comte Brandt.

» Vers les quatre heures du matin, le prince Frédéric qui
» avait été aussi au bal, se leva, s'habilla et passa avec la vieille
» reine, accompagné du général Eichstedt et du comte Rant-
» zau dans la chambre à coucher du roi, ils ordonnèrent au
» valet-de-chambre de l'éveiller : au milieu de la surprise et
» de l'étonnement qu'eut le roi, occasionnés par cette visite
» nocturne, on lui annonça que la reine Mathilde ainsi que les

» deux Struensée étaient occupés à dresser un acte de renon-
» ciation à la couronne, qu'on obligerait le roi à signer, et que
» le seul moyen qu'il devait employer pour prévenir un danger
» aussi imminent, était de signer, sans perdre de tems, l'ordre
» qu'ils avaient apporté pour faire arrêter sur-le-champ la reine
« et ses complices. On dit que le roi signa cette ordonnance
» avec infiniment de difficulté, et après avoir été long-tems solli-
» cité. Le comte Rantzau et trois officiers eurent l'ordre d'arrê-
» ter la reine ; elle monta dans un carrosse du roi, et on la con-
» duisit au château de Cronebourg, ainsi que la petite prin-
» cesse et madame Mostyn, escortées d'un détachement de dra-
» gons. Struensée et Brandt furent arrêtés dans leurs lits et in-
» carcérés dans la citadelle. Le frère de Struensée et plusieurs
» autres de leur parti furent arrêtés la même nuit, et furent dé-
» tenus dans différentes prisons. Après cette affaire, la reine
» douairière et son fils devinrent les maîtres absolus du gouver-
» nement et firent leurs favoris de ceux qui avaient opéré cette
» révolution. Frédéric devint le président d'un nouveau conseil
» composé de 8 membres, qui fut formé pour examiner les
» papiers des prisonniers, et commencer leur procès. Le
» prince royal, fils de la reine Mathilde, âgé de cinq ans, fut
» confié aux soins d'une dame de qualité, qui fut nommée gou-
» vernante sous la direction de la reine douairière. Struensée et
» Brandt furent mis aux fers et traités très-rigoureusement en
» prison ; après avoir subi de fréquens et de longs interroga-
» toires, ils furent condamnés à mort. Le 28 avril on leur tran-
» cha la main droite, et ils furent ensuite décapités ; leurs amis
» et leurs acolytes furent ensuite mis en liberté. Struensée avait
» d'abord nié qu'il eût eu aucun commerce avec la reine ; mais
» ensuite il en fit l'aveu, ce que plusieurs personnes attribuent
» à la crainte des tortures. Les preuves que l'on a à cet égard,
» sont regardées comme très-notoires ; et, d'après sa confes-
» sion, on n'a plus aucun doute (1). D'ailleurs, l'Angleterre ne

(1) On prétend que la reine Mathilde signa de sa propre main un écrit qui contient l'aveu de son crime. D'autres disent qu'on lui a arraché cet aveu en lui fesant espérer qu'elle sauverait par-là la vie de Struensée. On dit qu'après avoir tracé d'une main tremblante les lettres *Car*..... elle tomba dans un évanouissement, pendant lequel un des commissaires du roi saisit sa main et acheva la signature.

» prit aucunes mesures pour laver la jeune reine de cette mal-
» heureuse imputation. Cependant, dans le courant de mai, sa
» majesté britannique envoya une petite escadre qui conduisit
» Mathilde en Allemagne, et lui assigna la ville de Zell pour
» sa résidence. Elle y mourut d'une fièvre maligne, le 10
» mai 1775, âgée de 23 ans et 10 mois ».

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME,

(Qui fait la seconde partie du Ier. tome).

INTRODUCTION A L'EUROPE, par *Malte-Brun*. . . . pages iij
Coup-d'œil moral et politique. . . . . *ibid*
Nom et limites. x
Étendue et population. . . . . xiij
Mers, golfes et détroits. . . . . vjv
Premier tableau contenant des additions à l'hydrographie vis-à-vis la page. . . . . xxjv
Montagnes. . . . . *ibid.*
Deuxième tableau, contenant LES RÉGIONS PHYSIQUES *de l'Europe;* vis-à-vis la page. xxv
Table des hauteurs. . . . . xxvij
Divisions. . . . . xxjv
Troisième tableau, contenant la STATISTIQUE *générale de l'Europe*; vis-à-vis la page. xxx

RUSSIE D'EUROPE, avec un *tableau général* de l'empire des Russies, par *Malte-Brun*. . . . . xxxj
Avant-propos. . . . . *ibid*
Tableau général de l'empire russe. . . . . xxxiij
Ire. *Section*. Aperçu physico-géographique du territoire. Montagnes, fleuves, climat. . . . . *ibid*
IIe. *Section*. Classification des peuples russes, finnois, tartares, etc. Population générale de l'empire. . . . . liij
IIIe. *Section*. Productions de l'empire russe. . . . . lxviij
a. Agriculture. . . . . lxviij
b. Entretien des bestiaux. lxxv
c. Plantes à l'usage des fabriques. . . . . lxxxj
d. Jardinage, vignes, abeilles, etc. . . . . lxxxiij
e. Forêts. . . . . lxxxvj
f. Chasse. . . . . xcj
g. Pêcheries. xcv
h. Mines. . . . . xcviij
i. Salines. . . . . cviij
k. Manufactures et fabriques. cx
Résumé. cxiv

IVe. *Section.* Commerce intérieur, commerce de la Baltique, de la mer noire etc., etc. Canaux, banques, douanes, bilan du commerce. cxv

---

Russie d'Europe. — Description topographique. . . . page 1
Divisions, par contrées physiques et par gouvernemens; population comparée à l'étendue. . . . . *ibid*
Topographie des gouvernemens *du centre*. 3
Mœurs et amusemens, de la ville de *Moscow*. 9
Suite de la topographie. 14
Caractère physique et morale, de la nation russe, proprement dite. 31
Topographie des gouvernemens *du Nord*. 39
Pêcheries de Spitsberg et de la Nouvelle Zemble. . . . 44
Les Samoiedes d'Europe. 49
Laponie russe. 50
Topographie des gouvernemens du *Nord-est*. 52
Saint-Pétersbourg, description matérielle; châteaux etc. . 56
Manufactures et fabriques. Pont d'une seule arche etc. . . 64
Commerce de cette ville. 68
Beaux-arts. Musique de cors-de-chasse. Spectacles. . . . 72
Mœurs et vie sociale. La cour. 75
Etat des lettres et des sciences, en général. 78
Suite de la topographie. 85
Remarques historiques et morales sur l'Estonie, la Livonie et la Courlande. 97
Suite de la topographie. 104
Caractère physique et moral des Lithuaniens 109
Topographie des gouvernemens du *Sud-Ouest* (Pologne russe, Tauride etc.). 111
Remarques sur le physique des Polonois-Russes. La maladie dite *la plique*. 116
Suite de la topographie. 121
Kerson. Commerce de la mer noire 128
Histoire de la Tauride. 132
Beautés naturelles et productions de cette presqu'île. . 136
Topographie des villes. Mœurs des Tartares Crimées. 139
Histoire, constitution et mœurs des *Kosaques*. 145
Topographie des gouvernemens de *Sud-Est*. 153
——— des gouvernemens d'*Est*. 160
Remarques historiques sur les Bulgares et les tartares de Kasan. 163
Remarques historiques sur *les peuples d'origine finnoise*, sur-tout les Permiens. 165
Appendice topographique sur la Sibérie ou la Russie asiatique. 171

Ve. *Section. du Tableau général de l'empire des Russies.* (*V.* ci-dessus).
Histoire du peuple russe ; son origine. 174
Pierre-le-Grand. 183
Catherine II. 187
Paul I. 189
Constitution, revenus, forces de mer et de terre. . 190 *bis*

Suède, d'apres Guthrie, Coxe et Wraxal. 194
Limites et divisions. . . . . *ibid*
Climat, saisons, mineraux, pêcheries, etc, etc. 195
Tableau supplémentaire à la description de la Suède, vis-à-vis les pages. . . . . 196 et 197
Habitans, mœurs et usages, langue, universités, etc. . . 198
Topographie des villes. 202
Gouvernement, revenus, forces, etc. 214
Histoire. 220
Tableau des divisions les plus modernes et de la population actuelle des provinces, tiré des auteurs allemands. 235
Tableau de la population des villes vis-à-vis la page. . . . 238

Monarchie Danoise, par *Malte-Brun*. 239
Ier. *Chapitre.* Description physique et topographique du *Danemark* et du *Holstein*. 240
Etendue et population générale. . . . . *ibid*
Climat, terrain, etc. 242
Productions de trois regnes. 243
Divisions. Etendue et population détaillées. 249
Topographie des villes, pour les îles danoises. 252
——— pour le *Jutland*. 258
——— pour le *Slesvick*. 261
——— ponr le *Holstein*. 264
IIe. *Chapitre.* Description physique et topographique de *la Norwège et de ses dépendances*. 266
Situation, climat, sol, de la *Norwège* propre. 267
Productions de trois règnes. 269
Topographie des villes, etc. 274
Laponie Danoise. 278
Iles de Feroer. 281
Remarques historiques sur l'île dite *Frislande* sur les anciennes cartes. 283
L'*Islande*, topographie, curiosités physiq., productions, etc. . 284
Le *Groenland*; discussion géographique sur son étendue; ses productions; pêche de la baleine, etc. 289
Remarques historiques sur la véritable position des anciennes *colonies Norwégiennes en Groenland* et sur la première *découverte de l'Amérique*. 294

IIIe. *Chapitre. Tableau moral, littéraire, industriel et commercial de la monarchie danoise*.....298
Origine et langue.....*ibid*
Mythologie scandinave.....302
Mœurs et caractère des Danois, Norwégiens, Holstenois, et Islandois.....307
Sciences, lettres, arts, instruction publique, bibliothèques, musées, sociétés savantes, etc.....314
Agriculture, manufactures et fabriques.....320
Commerce et navigation.....324
IVe. *Chapitre. Tableau politique de la monarchie danoise.* Loix et institutions. Ordres d'état. Clergé luthérien. Liberté des paysans. Revenus. Armée. Flotte.....331
Ve. *Chapitre, Coup-d'œil sur l'histoire du Danemark et des pays y annexés*.....342

FIN DE LA TABLE DE LA IIe. PARTIE DU TOME PREMIER.

ADDITIONS *recueillies pendant l'impression de ce second volume ; avec les* Errata.

Pour l'Introduction.

Page xxvij, vis-à-vis le mot *Dofrines*, dans la troisième colonne de la table, ajoutez : *Bergmann* et *Wallerius*.

Dans le *Tableau de la Géographie politique*, vis-à-vis la page xxx, dernière colonne, lig. 12 *inf.*, Peuple bigot, corrompu, indépendant ; *lisez*, ignorant,

Pour la Russie.

—— xxxij lig. 13, mais le reste peut être rangé, etc. ; *lisez*, mais les autres peuvent être rangés, etc.

—— xxxvij, lig. 24, *Werschoturiens ;* lisez, *Werchoturiens* (le *ch* dans tous les noms étrangers se prononce comme un *k*, ou plutôt *gh*).

—— xlvij, lig. 4 inf. *Proport.* ; *lisez*, moyenne proportionelle,

—— xlviij, lig. 9 inf. ÷ 4 deg. ; *lisez*, = 4 deg., etc.

—— liij, lig. 11, *Lituwa ;* lisez ; *Litwa.*

—— liv, la note. *Vemen ;* lisez, *Veenen.*

—— ib. *Tenningis* et *Tennones ;* lisez, *Fenningia* et *Fennones.*

Page lvj. *NB.* Il faut par-tout lire *Tatare*, et non pas *Tartare* ; cette dernière orthographe, bien que généralement reçue, est absolument fausse, comme on peut le voir dans les *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*, en plusieurs endroits, dans les *Voyages de Pallas*, etc.

A l'article : *Commerce de Russie.* Les sommes des exportations et importations ont, dans les deux dernières années, subi une grande augmentation. Il est sorti du port de Saint-Pétersboug dans l'année 1802, pour 30 millions 7,674 roubles ; il y est entré pour 26 millions 601,473 roubles. Surplus des exportations, 3,406,201 roubles.

Page 2, lig. 5 et page 127, lig. 16. Le *gouvernement de Woznesensk* a changé de nom. Il s'appelle aujourd'hui *gouvernement de Nicolayef*, du nom d'une nouvelle ville, bâtie au confluent de *l'Ingul* et du *Bog*, par 43° 30′ latit. N. Cette ville doit, sous plusieurs rapports, remplacer celle de Cherson, qui est presque abandonée, à cause de l'insalubrité de l'air. Cette ville se trouvera marquée dans notre *Atlas*.

—— 26, lig. 28. On y compte 376,000 habitans ; *lisez*, On y compte *huit cent soixante et seize mille* habitans.

—— 27, dans la note, différence 11,700 ; *lisez*, différence, *cinq cent vingt et un mille* 700.

N. B. Peut-être l'erreur que nous blâmons dans l'ouvrage de M. *V. C.* n'est due qu'à une semblable confusion typographique.

—— 62, lig. 7 inf. Il ne manque rien, etc. ; *lisez*, Il ne manque à cette inscription, pour être admirable, qu'une seule chose.

Addition à la Russie en général. Le sénat a publié le résultat suivant des listes de naissances et des décès pour l'année 1802.

Naissances.....	1,179,476
Dèces.....	727,471
Surplus des naissances...	453,205

Quoique ce résultat soit présenté sous l'autorité la plus imposante, nous ne pouvons nous dissimuler qu'un aussi énorme *surplus de naïssances* est absolument hors le cours ordinaire des choses, et comme la nature doit être la même en Russie que par-tout, nous persistons à croire qu'il y a, dans la manière dont les Russes forment ces listes, une erreur capitale quelconque.

Les mariages, en 1802, s'élevaient au nombre de 298,158. Parmi les décès, il y avait

215	an-delà de 100 ans.	1	au-delà de 113 ans.
37	101	2	114
32	102	12	115
14	103	2	116
17	104	1	117
32	105	12	120
7	106	2	121
10	107	1	123
5	108	1	124
9	109	2	126
15	110	2	128
1	111	4	130
1	112		

L'empereur *Alexandre* a donné au *Sénat* le droit de faire des représentations, lorsque l'empereur ordonnerait quelque chose de contraire aux lois ou aux intérêts de l'empire. L'empereur a distribué l'administration générale des affaires sous *huit* départemens, parmi lesquels il y en a un pour l'instruction publique.

Il a accordé à l'académie de Saint-Pétersbourg 140,000 roubles par an, au lieu de 60,000. La géographie lui aura des obligations éternelles; car il fait entreprendre *un voyage autour du monde*, qui, d'après le plan qu'on se propose de suivre, ne peut manquer d'avoir des résultats très-importans. Enfin ce monarque, ami de la philosophie et de la tolérance, ne néglige rien pour élever l'esprit de sa nation au niveau de celui des peuples les plus policés. La noblesse russe suit l'illustre exemple de son chef. Tous les jours la Russie change de face; tous les jours elle s'éloigne de cet état semi-barbare, dont nous nous sommes forcés de tracer l'affligeant tableau.

Pour la Suède.

Page 104, lig. 23, *Neritie*; lisez, *Nericie* ou *Nerick*.
—— 220, lig. 15, Ansgarens; *lisez*, *Ansgarius*.

Page 221, lig. 19, Ladelus; *lisez*, *Ladulaas*.
—— 225, lig. 16, Telly; *lisez*, *Tilly*.
———— lig. 19, Lulzen; *lisez*, Lutzen.
———— lig. 25, Tortenson; *lisez*, *Torstenson*.
—— 234, lig. 6, *Ankastroëme*; lisez, *Ankarstræm*.
———— lig. 4 inf., la plus affectioné; *lisez*, les plus affectionés.

N. B. Les derniers récensemens de la Suède, qui nous sont connus, sont ceux de 1795; ils portent la population totale de la Suède à 3,043,731 habitans, dont 226,923 habitaient dans les villes.

La plupart des sommes partielles dans le tableau, inséré p. 236, sont au-dessus de la vérité; il s'y est même glissé des fautes très-graves; la sixième province du *Norland* s'appelle *Westrobothnie*, au lieu de Westro-Gothie; l'Ostro-Gothie avait déjà; en 1785, plus de 150,000 habitans; *Smaaland* avait plus de 300,000. Ces fautes existaient pour la plupart dans la géographie allemande de *Fabri*. Nous ne rectifions ici que le *total* de tout le royaume; nous espérons recevoir de la Suède même des détails nouveaux et intéressans, que nous ne manquerons pas de communiquer aux lecteurs de cet ouvrage.

Pour le Dannemark.

—— 269, *Danemarck*; *lisez* par-tout, *Dannémark*; c'est ainsi qu'on doit écrire ce nom; la double lettre *ck* n'est ni danoise, française, c'est un caractère *allemand*; c'est une incongruité que de l'employer dans tout nom qui n'est pas allemand. Aussi le célèbre d'Anville a-t-il toujours écrit Dannemark par un simple *k*.
—— 239, lig. 11, 36 secondes; *lisez*, 36 *minutes*.
—— 242, lig. 19, le sol mamelloné; *lisez*, le sol ou plat, ou mamelloné, le terrain argileux, etc., etc.
—— 243, lig. 7, Frawe; *lisez*, Trave.
———— lig. 14, Flensborgjord; *lisez*, Flensborg-Fjord.

N. B. Lorsque dans les mots danois on rencontre la lettre *j* devant une voyelle, ce caractère ne forme que le son d'un *i* voyelle française, mais fondue dans la voyelle suivante de manière à ne faire qu'une seule syllabe. Il vaudrait peut-être mieux l'écrire F, par exemple. *fiord*.

—— 253, lig 11, sont des objets; *lisez*, voilà des objets.

Addition à la page 25. Voici une liste exacte des forces anglaises et danoises dans la bataille du 2 avril. *Forces anglaises actives.* 7 vaisseaux de 74 canons, 3 de 64 canons, 1 de 54 canons, 1 de 50 canons, 1 de 40 canons, 1 frégate de 38 canons 1 de 36 canons, 3 de 32 canons, 1 de 24 canons, 10 de 16 et 18 canons, 7 bombardes. Ces trente six bâtimens portaient *quatorze cent soixante deux* pièces de canons. *Forces danoises actives.* 5 vieux troncs de vaisseaux rasés et fixés par des ancres, portant de 52 à 60 canons, 2 autres également immobiles, portant 26 et 22 pièces, *deux* vaisseaux de ligne de 70 et 60 canons, 7 radeaux ou batteries flottantes de 24, 20 et 18 canons, une frégate de

16, un autre bâtiment de 6. Ces dix-huit bâtimens ou radeaux portaient *six-cent vingt canons*. Les Anglais avaient, en outre, 2 vaisseaux de 98 canons, 3 de 74 canons, 3 de 64 canons, 3 de 32 à 36 canons, 4 de 8 canons, 5 bombardes, qui ne prirent aucune part à l'action. Les Danois avaient 2 vaisseaux de 74 canons, 1 vaisseau rasé de 70 canons, 1 de 64 canons, une frégate de 40 canons, 2 de 18 canons, qui restèrent occupés à observer la partie inactive de la flotte anglaise; enfin, ils avaient dans le port de Copenhague 10 à 12 vaisseaux en état de sortir, mais qui manquaient d'équipage, à ce qu'on dit. Ils n'employèrent pas non plus leurs chaloupes canonnières, quoique déjà sorties du port.

Page 255, lig. 18, Schemmelmann; *lisez*, Schimmelmann.

—— 257, lig. LALAND; *lisez*, LOLLAND; c'est le nom de l'île en danois; *Laland* est une corruption allemande. *Lolland* veut dire *low-land*, c'est-à-dire, basse-terre.

Addition à la Norwège. Page 269. En 1781, on a tiré de toutes les mines de cuivre de Norwège, 4,041 *skippund* de cuivre rosette; valeur de 303,075 écus danois; en 1791, le produit s'éleva à 3,171 *skippund*, 16 *lispund*; valeur de 237,825 écus danois.

Les forges de fer, en 1781, avaient donné les produits suivans: *Fer en barres*, 29,718 *skippund* 4 *lispund*, 7 livres, valeur 326,900 écus danois. *Ouvrages fondus*, comme poëles, canons, boulets, 11,354 *skip.* 8 *lisp.* 11 liv.; valeur, 90,835 écus danois. *Ouvrages fins*, 2,053 *skip.* 18 *lisp.* 5 liv.; valeur, 8,165 écus danois. *Clous*, pour 10,000 écus danois. Total de la valeur, 435,900 écus danois.

Un *skippund* est de 320 liv. danois, ou 3 quintaux 26 liv. français. Un *lispund* est le vingtième du *skippund*.

Le produit total de la mine d'argent de *Kongsberg*, depuis l'année 1623 jusqu'en 1792, a été de 25,130,573 écus danois en argent, et 136,762 écus danois en cuivre, non compris le cuivre qui a été employé au monnayage. Cette somme équivaut à 113 millions de francs, environ.

M. *Esmark* vient de publier, en danois, une *Analyse géognostique des montagnes de Kongsberg*; mais nous n'avons pas encore pu nous en procurer un exemplaire.

La mine du *cobalt* de *Modum* à donné, en 1792, un produit de 2,817 quintaux, valeur de 38,709 écus danois.

La *plombagine* d'*Englidal* est d'une qualité supérieure à celle des différentes mines d'Allemagne.

Le *marbre* norvégien, employé à la construction de l'église de Frédéric, à Copenhague, est rempli de *pyrites*, par conséquent de peu de durée. Mais il y en a d'autres espèces, même d'un grain très-fin. On n'en exploite que très-peu de carrières.

Note à la page 277. L'explication des phénomènes du Malstrœm est devenue inintelligible, parce que, lig. 3 *inf.*, les typo-

graphes ont transposé les deux mots *Sud* et *Nord*. Il suffit d'observer ici, que ce fameux courant n'est autre chose que ce qu'on appelle en français *un raz de marée*.

Page 285, lig. 10, moutons; *ajoutez*, de morts.
—— 289, lig. 10 *inf.*, 43 long. O; *lisez*, 46 deg., long. O.
———— lig. 9 *inf.*, 43 long. O; *lisez*, 48 deg., long. O.
—— 311, lig. 20, la gloire de bonnes ménagères; *lisez*, la gloire d'être de bonnes ménagères.
—— 311, lig. 3 *inf.*, Rahbex; *lisez*, *Rahbek*.
—— 319, lig. 5, Gram-Langebeck; *lisez*, Gram, Langebek, etc.
—— 320, lig. 5, *Reisler*; lisez, *Preisler*.
———— lig. 6, Floradainca; *lisez*, Floradanica.

Note à la page 320. Il faut ajouter à la liste des artistes danois le nom de *Torwaldson*, sculpteur, qui vient de faire *à Rome* une statue colossale de Jason, ; cet ouvrage a excité l'admiration générale des artistes et connaisseurs d'Italie.

Page 321, lig. 29, au Ryberg; *lisez*, au M. le conseiller de conférence de *Ryberg*.
———— lig. 32, le canevas; *lisez*, la toile pour voiles, etc.
—— 324, lig. 3, ajoutez: les 18 raffineries de Copenhague consomment, année commune, 12,770,000 livres de sucre brut, valeur en argent, 1,863,979 écus danois; leur produit est évalué à 2,435,218 écus danois. Gain annuel, 537,579 écus dan.
—— 329, lig. 17, les deniers; *lisez*, les denrées.
—— 330, lig. 23, dans la route; *lisez*, dans la vente.
—— 331, lig. 1, H. 11,530,927; *lisez*, 11,530,927 écus danois, ou *rixdales*.
———— lig. 22, 57 vaisseaux; *lisez*, 17 vaisseaux.

Nombre des bâtimens marchands, au-dessus de 10 *lastes existans dans les Etats danois, en* 1799.

	vaisseaux.	lastes.	hom. d'équip.
Copenhague.....	328	26,562	4,417
Les autres ports des îles danoises.....	123	3,754	324
Les ports de Jutland.....	232	5,584	1,601
Des ports de Sleswick....	463	20,177½	2,788
TOTAL du *Danemark*....	1,146	56,077½	9,130
Ports de *Holstein*.....	290	19,421½	3,434
Ports de *Norwège*.....	747	49,470½	6,336
TOTAL.....	2,183	124,969½	18,900

Il y avait encore, environ, *mille* bâtimens entre 4 et 10 *lastes*, etc., etc. Pendant l'an 1798, il était arrivé à Copenhague:

2,066 navires des ports étrangers d'Europe.
2,490 —— des ports du Dannemark.

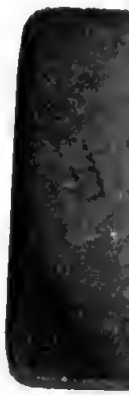
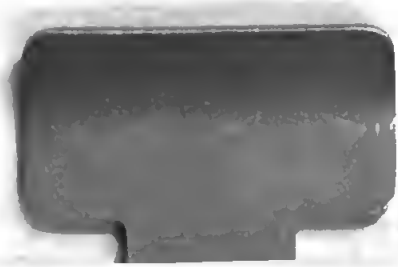
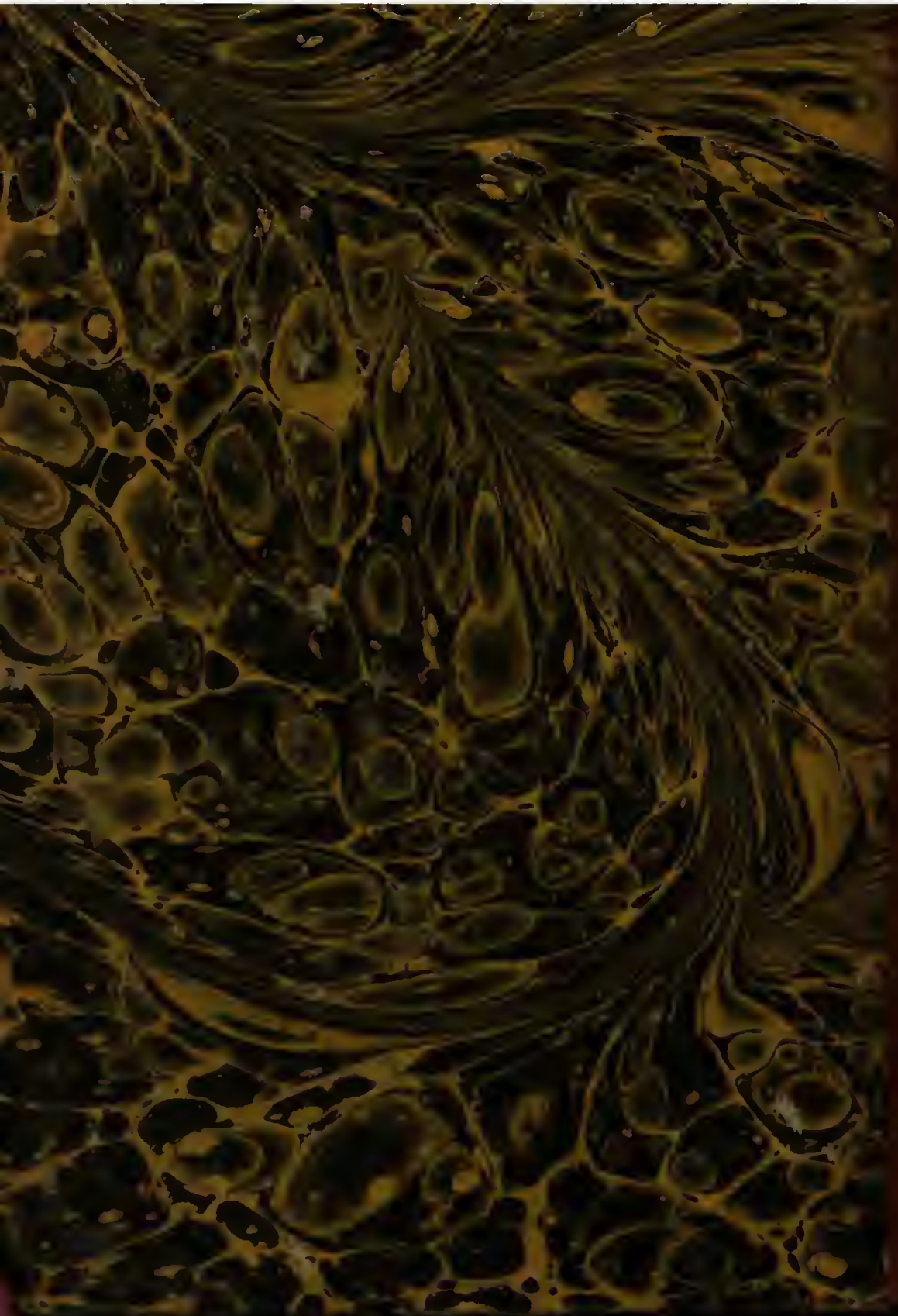
4,556 Montant d'autre part.

414 navires des ports de Norwège.
912 ——— des ports du Sleswick et Holstein.
92 ——— des Indes-Orientales et occidentales.

TOTAL. 5,974 navires.

Il y avait à Copenhague, vers la fin de l'année 1800, suivant des relevés exacts, 3,750 maitres et entrepreneurs des manufactures, 4,319 compagnons, 2,352 apprentifs, 1,418 divers ouvriers; en tout, 11,839 individus employés aux métiers, manufactures et fabriques.

Les journaux assurent, dans ce moment, que le gouvernement danois a comblé les vœux de sa nation, en arrêtant que l'armée sera nniquement composée d'*indigènes*, et qu'on ne recrutera plus d'étrangers. Dans *les troupes de ligne*, le soldat servira 6 années, dont il devra passer les 2 premières auprès de son corps; pendant les 4 autres, il devra seulement s'y trouver à l'époque des manœuvres; les 6 ans expirés, il entrera dans la *milice*.

FIN DES ADDITIONS ET ERRATA DU IIe. VOLUME.

616750